Deux ouvrages

SCÈNES

DE LA

VIE MEXICAINE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SCÈNES

DE LA

VIE MEXICAINE

PAR

GABRIEL FERRY
(LOUIS DE BELLEMARE)

Perico el Zaragate — Fray Serapio
Le licencié don Tadeo Cristobal — Remigio Vasquez
Les mineurs de Rayas
Le capitaine don Blas — Les Jarochos

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

Droit de traduction réservé

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/scenesdelaviemex00ferr

SCÈNES
DE LA VIE MEXICAINE.

PERICO EL ZARAGATE.

I.

La jamaïca et le monte Parnaso.

De toutes les villes bâties par les Espagnols dans le nouveau monde, Mexico est, sans contredit, la plus belle, et l'Europe pourrait s'enorgueillir de la compter au nombre de ses cités. Celui qui veut contempler dans toute sa splendeur le magnifique et bizarre panorama de la capitale du Mexique n'a qu'à monter, vers le coucher du soleil, sur l'une des tours de la cathédrale. De quelque côté qu'il porte ses regards, il aperçoit à l'horizon les dentelures de la Cordillère, gigantesque ceinture azurée, de soixante lieues de tour. Au sud, les deux volcans qui dominent la *sierra* élèvent majestueusement leurs sommets couverts de neiges éternelles, que les rayons obliques du soleil teignent d'un rose pourpre. L'un, le *Popocatepetl* (montagne fumante), se dessine en forme de cône sur l'azur foncé du ciel; l'autre, l'*Iztaczihualt* (la femme blanche), présente l'image d'une nymphe couchée qui livre ses épaules de glace aux dernières caresses du soleil. Au pied des deux volcans, étin-

cellent comme des miroirs trois lagunes où les nuages se reflètent, où les cygnes prennent leurs ébats. A l'ouest, le palais de Chapultepec, lieu de plaisance des anciens vice-rois de la Nouvelle-Espagne, déploie ses lignes imposantes. Autour de la montagne sur laquelle il est bâti, s'étend et ondule, semblable à une mer de verdure, une forêt de cèdres dix fois séculaires. Du sommet de cette montagne, un torrent s'élance, franchit la plaine, contenu dans un aqueduc aux arches massives, et vient, du tribut de ses eaux, fournir abondamment aux besoins d'une cité populeuse. A droite, à gauche, de tous côtés, des villages, des clochers, des coupoles, s'élèvent du sein de la vallée. Des sentiers poudreux s'entre-croisent comme des rubans d'or sur la verdure ou le long de flaques d'eau jetées çà et là. L'arbre du Pérou, le saule pleureur des sables, incline au souffle de la brise ses rameaux échevelés, ses feuilles odorantes, ses grappes de baies rouges, et de rares palmiers se dressent isolés au-dessus de massifs d'oliviers au pâle feuillage.

Ce ne sont là toutefois que les plans lointains et les grandes lignes du tableau. Ramenez vos regards sur la ville elle-même, ou plutôt regardez à vos pieds. Au milieu de l'échiquier formé par les terrasses des maisons, et parmi les fleurs dont ces terrasses sont ornées, vous verrez surgir, comme d'un immense bouquet, les clochers, les églises avec leurs dômes de faïence jaune et bleue, les maisons aux murs bariolés et aux balcons pavoisés de coutil qui leur donnent sans cesse un air de fête. Sur un des quatre côtés de la *plaza Mayor* (grande place) s'élève majestueusement la cathédrale. Ce somptueux édifice domine de toute la hauteur de ses tours le palais présidentiel, parallélogramme écrasé et sans grâce, construction immense qui renferme dans son enceinte les quatre ministères du pays, une prison, deux casernes, un jardin botanique et les deux chambres législatives. Ce palais occupe également un des côtés

de la place. Le troisième se forme de l'*ayuntamiento* (hôtel de ville) et du *portal de las flores*, vaste bazar de marchandises. Le *Parian*, autre bazar semblable au précédent, complète le quatrième côté [1]. Ainsi le pouvoir législatif et exécutif, l'édilité, le commerce, toute l'organisation mexicaine est là, concentrée dans quelques édifices que l'église semble grouper sous son ombre. Le peuple est là aussi, car les rues de Santo-Domingo, de San-Francisco, de Tacuba, de la Monnaie, de la Monterilla, vomitoires de la grande cité, versent sur la plaza Mayor un flot toujours renouvelé, toujours en mouvement, et il ne faut que se mêler quelques instants à cette foule pour connaître la société mexicaine dans ses plus étranges contrastes de vices et de vertus, de splendeur et de misère.

Vers l'heure de l'*Angelus* surtout, cavaliers, piétons et voitures composent, sur la plaza Mayor, une foule chamarrée et compacte, où l'or, la soie et les haillons se mêlent de la façon la plus bizarre. Les Indiens vont regagner leurs villages, la populace va retrouver ses faubourgs. Le *ranchero* fait piaffer son cheval au milieu des promeneurs, qui ne s'écartent que lentement; l'*aguador* (porteur d'eau), qui finit sa journée, traverse la place, courbé sous son *chochocol* de terre poreuse; l'officier se dirige vers les cafés ou les maisons de jeu, où il passera sa soirée; le sous-officier se fait faire place à l'aide du cep de vigne qu'il porte à la main comme indice de son grade. Le jupon rouge de la femme du peuple tranche sur la *saya* et la mantille noire de la femme du monde, qui s'abrite sous son éventail contre les derniers rayons du soleil. Des moines de toutes couleurs fendent la foule en tous sens. Ici le *padre*, avec son grand chapeau à la Basile, coudoie le franciscain au froc bleu, à la ceinture en corde de soie et au large feutre blanc;

1. Divers changements ont eu lieu, depuis peu, sur cette place.

là passe le dominicain avec son lugubre costume blanc et noir, qui rappelle le souvenir de Torquemada, le fondateur de l'inquisition; plus loin, la bure brune du capucin contraste avec les draperies blanches et flottantes du frère de la Merci. Des spectacles, des incidents variés se succèdent sans cesse au milieu de cette foule bigarrée et s'en partagent l'attention. Tantôt c'est le tambour de la caserne qui bat aux champs; du *sagrario*, dont la porte s'ouvre à deux battants, on voit sortir une voiture étincelante de dorures, le son des cloches se mêle aux roulements des tambours, et toute la foule se découvre, s'agenouille et s'incline devant le saint sacrement qu'on porte à quelque mourant. Malheur à l'étranger, esprit fort ou ignorant du profond respect du Mexicain pour le culte, qui omettrait de plier le genou! Tantôt on voit arriver en grande pompe sur la place un détachement de six officiers escortés par trois soldats et précédés de douze musiciens : c'est un *bando* de l'autorité suprême, pour la promulgation duquel on déploie ce luxe de musique et d'uniformes brodés. Tel est avant l'*oracion* l'aspect général de la plaza Mayor, vrai forum au milieu duquel le peuple de Mexico, le peuple souverain (c'est ainsi que ses flatteurs l'appellent), s'agite sous ses haillons, sans cesse en quête d'un nouveau maître à qui il puisse sacrifier le maître de la veille; très-insouciant d'ailleurs en fait de principes politiques, et prenant le désordre pour la liberté, sans se douter que les atteintes multipliées de l'anarchie pourraient bien un jour abattre le corps vermoulu de cette étrange république, déjà caduque après vingt-cinq ans seulement d'existence!

Chaque soir cependant, aux premiers tintements de l'*Angelus*, tout bruit cesse comme par enchantement sur la plaza Mayor. La foule frémissante s'arrête et se tait. Puis, quand les dernières vibrations des cloches ont expiré dans l'air, le mouvement renaît. La cohue s'écoule en tous sens,

les voitures s'ébranlent, les cavaliers galopent, les piétons s'écartent, mais pas toujours assez promptement pour se dérober à l'épée ou au *lazo* de hardis voleurs qui assassinent ou dévalisent ceux qu'ils choisissent pour victimes, et dont l'audace est telle, que c'est quelquefois en plein jour et à la face de tous qu'ils commettent ces crimes [1]. La nuit venue, la place est déserte; quelques rares promeneurs parcourent au clair de la lune le trottoir qui borde le parvis; d'autres restent assis ou se balancent nonchalamment sur les chaînes de fer qui rattachent entre elles les bornes de granit du *sagrario*. La journée est achevée, les scènes nocturnes commencent, et les *léperos* deviennent pour quelques heures les maîtres de la ville.

Le *lépero* est un des types les plus bizarres de la société mexicaine. L'observateur qui a pu voir Mexico non-seulement livrée à cette agitation joyeuse qui précède l'*oracion*, mais plongée dans le silence sinistre que la nuit ramène, peut seul dire ce qu'il y a de redoutable et de singulier dans le caractère de ce *lazzarone* mexicain. A la fois brave et poltron, calme et violent, fanatique et incrédule, ne croyant en Dieu que tout juste pour avoir du diable une terreur salutaire, joueur éternel, querelleur par caractère, d'une sobrieté qui n'a d'égale que l'intempérance à laquelle il se livre parfois, le lépero sait accommoder sa paresse comme son humeur à toutes les fortunes. Tour à tour portefaix, maçon, conducteur de chevaux, paveur de rues, commerçant, le lépero est tout. Toutefois voleur par instinct, c'est là sa profession favorite, qu'il exerce partout, aux églises, aux processions, aux spectacles; aussi sa vie n'est-elle qu'un long démêlé avec la

1. Le journal el *Siglo XIX*, du 11 novembre 1845, publiait une plainte adressée à l'excellentissime *ayuntamiento* au sujet de voleurs qui auraient devancé même le déclin du jour et choisi l'heure de midi pour exercer leur redoutable industrie. La plainte et la réponse du conseil municipal sont deux documents aussi curieux l'un que l'autre.

justice, qui n'est pas elle-même à l'abri de ses larcins. Prodigue quand il possède quelques piastres, le lépero n'est pas moins résigné, moins courageux dans le besoin. A-t-il gagné le matin de quoi subvenir à peu près à la dépense de la journée, il cesse aussitôt tout travail. Souvent aussi ses ressources précaires viennent à lui manquer. Tranquille alors et sans souci des voleurs, il s'étend, enveloppé de sa couverture déchirée, à l'angle d'un trottoir ou sur le seuil d'une porte. Là, raclant sa *jarana* (petite mandoline), contemplant avec une sérénité stoïque la *pulquería* (cabaret) où le crédit lui est inconnu, il prête une oreille distraite au sifflement de la friture voisine, resserre plus étroitement la corde qui sangle son ventre, déjeune d'un rayon de soleil, soupe d'une cigarette et s'endort sans penser au lendemain.

J'avouerai ma faiblesse : parmi cette foule oisive et bruyante qui m'attirait chaque soir sur la plaza Mayor, mon attention négligeait volontiers l'élite des promeneurs pour s'arrêter sur les groupes déguenillés qui m'offraient une expression à la fois plus triste et plus vraie de la société mexicaine. Je n'avais jamais, par exemple, rencontré un lépero dans tout le pittoresque délabrement de son costume sans me sentir l'envie d'observer de plus près cette classe de bohémiens qui me rappelaient les plus étranges héros des romans picaresques. Il me semblait curieux de comparer ce fils impur des grandes villes aux sauvages aventuriers que j'avais rencontrés dans les bois et les savanes. Pendant les premiers temps de mon séjour à Mexico, je cherchai donc et je réussis, par l'intermédiaire d'un moine franciscain de mes amis, à me faire admettre dans l'honorable intimité d'un lépero de la meilleure souche, nommé Perico el Zaragate [1]. Malheureusement nos relations étaient à peine commencées, que j'étais déjà, pour de très-bonnes raisons, tenté de les

1. *Zaragate*, vaurien de la plus dangereuse espèce.

rompre : je n'avais encore tiré du lépero que des révélations fort insignifiantes sur sa condition comme sur celle de ses pareils, et la quantité de piastres que Perico avait su m'arracher était assez considérable pour me donner fort à réfléchir. J'étais fermement résolu à en finir avec des leçons si coûteuses, quand je vis un matin entrer chez moi fray Serapio, le digne moine qui m'avait fait connaître Perico.

« Je viens vous chercher, me dit le franciscain, pour vous mener aux taureaux de la place de Necatitlan ; il y a une *jamaïca* et un *monte Parnaso* qui rendront la course des plus piquantes.

— Qu'est-ce qu'une *jamaïca* et un *monte Parnaso ?*

— Vous le saurez tout à l'heure ; partons, car onze heures vont sonner, et nous arriverons à peine à temps pour nous bien placer. »

Je n'avais jamais su résister à l'attrait d'une course de taureaux, et je trouvais dans la compagnie de fray Serapio l'avantage de traverser en sûreté les faubourgs qui entourent Mexico d'une formidable ceinture. Dans celui surtout qui avoisine la place de Necatitlan, il est presque toujours dangereux de se hasarder avec un habit européen, et ce n'était jamais sans un certain malaise que je le traversais seul. Le capuchon du moine allait servir d'égide au frac parisien. J'acceptai avec empressement l'offre de fray Serapio, et nous partîmes. Pour la première fois je contemplai d'un œil tranquille ces rues sales sans trottoirs ni pavés, ces maisons noirâtres et lézardées, berceau et refuge des bandits qui infestent les chemins et pillent souvent même les habitations de la ville. Une multitude de léperos borgnes, couturés, cicatrisés par le couteau, buvaient, sifflaient, criaient dans les tavernes, drapés dans leurs draps de coton souillés ou dans leurs *frazadas* [1] à jour. Des femmes, à peine vêtues

1. Couverture de laine commune, et distincte en cela du *sarape*.

d'affreux haillons, se tenaient sur le seuil des maisons au milieu d'enfants nus qui se roulaient dans la fange en poussant des cris aigus. En traversant ces hideux repaires, effroi de la police, le juge criminel récite une oraison, l'alcade se signe, le *corchete* (recors) et le régidor se font petits, l'honnête homme frissonne; mais le moine y passe le front haut, le sourire aux lèvres, et le frôlement de sa sandale y est plus respecté que le bruit du sabre d'un *celador;* souvent même, comme des tigres apprivoisés qui reconnaissent leur maître, les bandits se découvrent sur son passage et viennent baiser sa main.

La place de Necatitlan présentait un spectacle bizarre et nouveau pour moi. D'un côté, le soleil versait d'insupportables clartés sur les *palcos de sol*[1], et, derrière les couvertures et les *rebozos* étendus pour donner de l'ombre, la populace, juchée en pyramides hurlantes sur les gradins du cirque, se livrait à un abominable concert de cris et de sifflements. Du côté de l'ombre, les plumets des officiers, les châles de soie aux couleurs variées, formaient un coup d'œil qui consolait en quelque sorte le regard attristé par la misère et la nudité qui remplissaient les loges exposées au soleil. J'avais vu cent fois ce spectacle, j'avais vu cette foule fatiguée, mais non rassasiée de carnage, lorsque vers le soir, à la fin des courses, les gosiers épuisés ne laissaient plus échapper que de rauques exclamations, lorsque le soleil dardait de longs rayons à travers les planches mal jointes de l'amphithéâtre, lorsque l'odeur du sang attirait au-dessus du cirque des bandes de vautours affamés; mais je n'avais jamais vu l'arène même transformée comme elle l'était ce jour-là. De nombreuses constructions en bois remplissaient toute l'enceinte consacrée d'ordinaire aux courses; revêtus d'herbe, de fleurs et d'odorante ramée, ces espèces d'écha-

1. On nomme ainsi les loges de la partie du cirque exposée au soleil.

faudages ne présentaient qu'une vaste salle de verdure, qu'une sorte de frais bosquet avec ses avenues mystérieuses, ses ruelles ménagées pour la circulation. Divers petits réduits disposés sous ce bosquet étaient autant de cabinets ouverts à la gastronomie mexicaine, autant de cuisines ou de *puestos* [1] de boissons fraîches. Dans les cuisines, c'était, comme toujours, ce luxe extravagant de ragoûts sans nom à base de piment et de graisse de porc; dans les *puestos* brillaient, au milieu des fleurs, des verres gigantesques remplis de diverses boissons rouges, vertes, jaunes, bleues. La populace des *palcos de sol* s'enivrait à longs traits de l'odeur nauséabonde de la graisse, tandis que d'autres plus heureux, assis dans cet élysée improvisé, savouraient, sous des tonnelles de verdure, la chair du canard sauvage des lagunes.

« Voilà, me dit le franciscain en me montrant du doigt les nombreux convives attablés dans l'arène, voilà ce qu'on appelle une *jamaïca*.

— Et ceci, comment l'appelez-vous ? dis-je à mon compagnon en lui désignant un arbre de quatre à cinq mètres de haut, planté avec toutes ses feuilles au milieu de l'arène, et tout pavoisé de grossiers mouchoirs de couleur qui flottaient à chacune de ses branches.

— Ceci est le *monte Parnaso*, me répondit le franciscain.

— Aurions-nous par hasard une ascension de poëtes ?

— Non, mais de léperos, et des moins lettrés, ce qui sera beaucoup plus divertissant. »

Comme le moine me faisait cette réponse, qui ne m'instruisait qu'à demi, les cris de *toro! toro!* vociférés par la galerie que le soleil dévorait, devinrent de plus en plus bruyants; les cuisines, les *puestos* d'eaux rafraîchissantes furent désertés en un clin d'œil; les déjeuners furent subitement interrompus, et les débris des vertes cabanes jon-

1. *Puesto*, boutique portative, habituellement en feuillages.

chèrent le sol de l'arène sous le choc impétueux d'une bande de léperos qui se laissèrent glisser, à l'aide de leurs couvertures, des loges les plus élevées dans l'enceinte. Parmi ces forcenés qui hurlaient, gambadaient en détruisant les frêles cabinets de verdure, je ne fus pas surpris de retrouver mon ancien ami Perico. Sans lui, la fête n'eût pas été complète. Le monte Parnaso, avec ses foulards de coton, s'élevait seul au milieu des débris de toute espèce qui encombraient l'arène, et devint bientôt le point unique des regards et des efforts de cette populace. Tous essayèrent d'y grimper à l'envi pour s'emparer des foulards qu'ils convoitaient; mais, comme il arrive toujours, les efforts des uns paralysaient les efforts des autres, et l'arbre restait debout sans qu'aucun des prétendants pût en embrasser la circonférence. Au même instant, la trompette retentit dans la loge de l'alcade, la porte du *toril* s'ouvrit et donna passage au plus magnifique taureau que les *haciendas* voisines eussent pu fournir. Malheureusement pour les assistants, qui comptaient voir les léperos aux prises avec un ennemi plus redoutable, le taureau était un *embolado*[1]. Les *aspirants-lauréats* du monte Parnaso montrèrent néanmoins quelque hésitation et jetèrent du côté du toril un regard effrayé. Le taureau, après avoir hésité lui-même, se dirigea au galop vers l'arbre toujours debout. Quelques léperos s'enfuirent, et les autres, délivrés de cette concurrence, purent s'élancer les uns après les autres sur les branches du monte Parnaso. Une catastrophe était imminente; le taureau, arrivé au pied de l'arbre qui abritait les léperos, donnait dans le tronc des coups de corne redoublés. Sous le poids dont les branches étaient chargées, l'arbre s'inclina bientôt de côté; enfin, au moment où Perico faisait une ample moisson de foulards, il s'inclina davantage et s'abattit,

1. C'est-à-dire avec une boule à l'extrémité de chaque corne. Dans toutes les courses, c'est le taureau consacré à la populace.

entraînant dans sa chute une grappe hideuse de corps entrelacés.

Des rires frénétiques, des applaudissements enthousiastes éclatèrent parmi les douze mille spectateurs qui garnissaient les gradins et les loges, à l'aspect des malheureux qui, meurtris, écloppés, cherchaient à se dégager de leurs étreintes mutuelles et des branchages dans lesquels ils étaient enchevêtrés. Le taureau vint ajouter à la confusion en égrenant à coups de corne cette noire guirlande, et j'eus la douleur de voir l'infortuné Perico, lancé à dix pieds en l'air, retomber dans un état d'immobilité qui m'ôtait tout espoir de continuer jamais sous un maître si habile mes études encore bien incomplètes sur la vie mexicaine.

Au même instant où Perico était emporté à grand'peine hors de l'enceinte, cent voix s'élevèrent pour appeler un prêtre. Fray Serapio se tapit à ce moment dans un angle de la loge; mais, quoiqu'il en eût, il ne put esquiver le devoir que lui imposait la volonté du peuple. Il se leva donc avec une gravité qui dissimulait aux yeux du public son vif désappointement, et me dit tout bas :

« Suivez-moi, vous passerez pour médecin.

— Vous plaisantez? lui dis-je.

— Non, parbleu! si le drôle n'est pas tout à fait mort, il aura un médecin et un confesseur de la même force. »

J'accompagnai le moine avec une gravité pour le moins égale à la sienne, et, pendant que nous descendions les escaliers du cirque, les éclats de rire et les vivat de la foule nous prouvèrent que le public de l'*ombre*, comme celui du *soleil*, avait déjà oublié un incident aussi ordinaire. Nous fûmes introduits dans une petite pièce sombre pratiquée au milieu des couloirs du rez-de-chaussée. Dans un coin de cette pièce on venait de déposer l'infortuné Perico, qu'on avait au préalable débarrassé de ses foulards. Puis, moitié par respect pour l'Église et la Faculté, si dignement repré-

sentées l'une et l'autre, moitié par le désir de ne pas perdre le spectacle de la course, les assistants nous laissèrent seuls. Le lépero, la tête appuyée contre la cloison et ne donnant aucun signe de vie, était assis plutôt que couché ; ses bras pendants, sa figure d'une pâleur cadavéreuse, indiquaient que, si la vie n'avait pas abandonné ce corps inerte, il ne devait plus en rester qu'une bien faible étincelle. Nous nous regardâmes, le franciscain et moi, aussi embarrassés l'un que l'autre de notre rôle.

« Je crois, dis-je au moine, que vous pouvez à tout hasard lui donner l'absolution.

— *Absolvo te*, » dit fray Serapio en poussant rudement du pied le lépero, qui parut enfin sensible à cette marque d'intérêt, et qui murmura en ouvrant à demi les yeux : « Je crois en Dieu le père, le fils et le saint.... Ah ! les coquins m'ont enlevé mes foulards.... *Señor padre!* Je suis un homme mort.

— Pas encore, mon fils, lui répondit le moine; mais peut-être ne te reste-t-il que peu de temps pour confesser tes péchés, et tu ne feras pas mal d'en profiter pour que je puisse t'ouvrir à deux battants les portes du ciel. Je te préviens que je suis pressé.

— La course n'est donc pas finie? dit naïvement le pauvre Perico. Mais je crois qu'à tout prendre, continua-t-il en se tâtant, je suis peut-être moins mal que vous ne le pensez. »

Puis, m'apercevant, Perico ferma les yeux, comme s'il se fût senti de nouveau défaillir, et reprit d'une voix éteinte :

« Au fait, je me sens mal.... très-mal, et, s'il vous plaît d'écouter ma confession, j'aurai bientôt fini.

— Commence donc, mon fils. »

Le moine s'accroupit près du malade, qui, du reste, ne portait aucune trace extérieure de blessure. Otant son large

chapeau gris, Perico se pencha à l'oreille du moine, et je m'écartai d'un pas pour ne pas interrompre le lépero, qui commença ainsi :

« Je m'accuse d'abord, mon père, d'avoir répondu par la plus noire ingratitude aux prévenances du cavalier que voici, en le mettant à contribution aussi souvent que j'ai pu le faire, et.... cependant moins que je ne l'aurais désiré, ce dont je le prie de ne pas me conserver rancune, car dans le fond.... je lui étais tendrement attaché. »

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

« Je m'accuse aussi, mon père, d'avoir dérobé la montre en or du juge criminel Sayosa, la dernière fois que je comparus devant lui.

— Comment cela, mon fils?

— Le seigneur Sayosa eut l'imprudence de vouloir regarder l'heure devant moi et de faire un geste de surprise en se plaignant d'avoir oublié chez lui sa montre en or et sa chaîne. Je me dis dès lors que, si je n'étais pas pendu, il y avait un bon coup à faire. Ignorant le sort qui m'était réservé, je donnai le mot d'ordre à un mien ami qu'on élargissait à l'instant même. Il faut vous dire que le seigneur juge avait un faible bien connu pour le dindon....

— Je ne te comprends pas, mon fils.

— Vous allez me comprendre. Mon compère acheta un dindon superbe et courut le présenter à la femme du seigneur Sayosa, en lui disant que son mari l'avait chargé de lui offrir cette belle bête; le seigneur juge la priait en même temps, ajouta mon ami, de remettre au porteur la chaîne et la montre en or qu'il avait oubliées chez lui. Ce fut ainsi que la montre....

— Ceci est grave, mon fils.

— J'ai fait pis encore, mon père : le lendemain j'ai volé à la femme du juge, pendant que son mari était en séance....

— Quoi? mon fils.

— Le dindon, mon père. Vous concevez, on n'aime pas à perdre, » murmura Perico d'une voix dolente.

Le moine contint à grand'peine un accès d'hilarité causé par la révélation du lépero.

— Et quel motif, mon fils, reprit-il d'une voix mal affermie, t'avait conduit devant le seigneur juge criminel?

— Une bagatelle : je m'étais engagé à servir, moyennant quelques piastres, la vengeance d'un habitant de cette ville (le nom ne fait rien à l'affaire). On me fit voir l'homme que je devais frapper. C'était un jeune et beau cavalier, reconnaissable surtout à une longue et mince cicatrice qui se dessinait très-distinctement au-dessus du sourcil droit. Je m'embusquai à la porte d'une certaine maison où cet homme allait d'habitude tous les soirs après l'oraison. Je le vis en effet entrer dans la maison qui m'avait été signalée. La nuit tombait, et j'attendis. Deux heures se passèrent; il n'y avait plus personne dans la rue, devenue silencieuse, et celui que j'attendais ne sortait pas. Il me prit envie de voir ce qui pouvait le retenir si longtemps. L'appartement était au rez-de-chaussée; je regardai donc à travers les barreaux d'une fenêtre qu'on avait laissée entr'ouverte, sans doute à cause de l'extrême chaleur.... »

Perico, soit par faiblesse, soit pour tout autre motif, semblait, en continuant sa confession, ne céder qu'avec répugnance à l'ascendant exercé sur lui par fray Serapio; on eût dit un de ces somnambules qui ne dévoilent leur pensée qu'à regret sous le fluide magnétique qui les domine. J'interrogeai le moine du regard pour savoir si je devais m'éloigner; un coup d'œil me retint à ma place.

« Au-dessous d'une image des saintes âmes, continua Perico, sommeillait une vieille femme enveloppée jusqu'aux yeux de son *rebozo*. Le beau cavalier, que je reconnus, était assis sur un canapé. Agenouillée devant lui, la tête appuyée sur ses genoux, une femme jeune et belle semblait, les yeux

levés sur lui, s'enivrer d'une amoureuse contemplation. Le jeune homme effeuillait une rose rouge qui s'épanouissait dans la conque transparente d'un peigne d'écaille que des tresses de cheveux retenaient sur la tête inclinée devant lui. Je compris pourquoi le temps lui paraissait si court. Peut-être le mouvement de compassion que j'éprouvai me sera-t-il compté là-haut pour quelque chose, car je me sentis tout triste d'avoir à couper le fil d'un si doux roman.

—Tu l'as donc tué, malheureux? s'écria le moine.

— Je m'assis dans l'ombre sur le trottoir en face de la maison. J'étais ému, le découragement m'avait si bien pris, que je m'endormis à mon poste. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait m'arracha à mon assoupissement; un homme sortit. Je me dis alors qu'une parole devait être sacrée, que ce n'était pas le moment d'écouter ma sensibilité naturelle, et je me levai.

« Une seconde après, j'étais sur les talons de l'inconnu. Les sons d'un piano se firent entendre presque en même temps derrière la fenêtre qui s'était refermée. On sentait que le bonheur devait doubler l'agilité des doigts qui parcouraient le clavier. « Pauvre femme, me dis-je, ton amant va mourir, « et tu chantes! » Je frappai.... l'homme tomba.... »

Le sensible Perico se tut et soupira.

« Le chagrin m'avait-il troublé la vue? reprit-il après un moment de silence. Un rayon de lune éclaira en ce moment la figure de celui que j'avais frappé. Ce n'était pas mon homme. J'en fus, ma foi, content; j'avais été payé pour tuer, j'avais tué, et, ma conscience tranquillisée à cet égard, je me mis en devoir de couper une mèche des cheveux de l'inconnu, afin de pouvoir rapporter à celui qui me payait un signe quelconque de l'accomplissement de ma mission. Tous les cheveux se ressemblent, me disais-je. Je me trompai encore; l'homme que j'avais tué était un Anglais; il avait les cheveux rouges comme un piment mûr. Le beau cavalier vivait. Alors,

dans mon désappointement, je blasphémai le saint nom de Dieu, et c'est ce dont je m'accuse, mon père. »

Perico se frappa la poitrine, tandis que le franciscain lui représentait toute la noirceur de ce dernier crime en passant très-légèrement sur le premier : car la vie d'un homme, d'un Anglais hérétique surtout, est d'un poids bien léger aux yeux de la classe la moins éclairée de la nation mexicaine, dont le moine et le lépero m'offraient deux types fort distincts. Fray Serapio termina son exhortation en administrant à la hâte à Perico une absolution quelconque dans un latin digne des comédies de Molière; puis il reprit en bon espagnol :

« Maintenant il ne te reste plus qu'à demander pardon à ce cavalier de l'avoir mis trop fréquemment à contribution, ce qu'il te pardonnera volontiers, vu l'impossibilité où tu es de recommencer de longtemps. »

Le lépero se tourna vers moi, et, de l'air le plus languissant qu'il put prendre :

« Je suis un grand pécheur, me dit-il, et je ne me croirai tout à fait absous que si vous daignez me pardonner les tours indignes que je vous ai joués. Je vais mourir, seigneur cavalier, et je n'ai pas de quoi me faire enterrer. Ma femme doit être avertie à l'heure qu'il est, et ce serait un grand soulagement pour elle, si elle trouvait dans ma poche quelques piastres pour payer mon linceul. Dieu vous les rendra, seigneur Français.

— Au fait, dit le moine, vous ne pouvez guère refuser cette faveur à ce pauvre diable, et ce sont les dernières piastres qu'il vous coûtera.

— Dieu le veuille ! » dis-je, sans penser que je faisais presque un souhait homicide; et je vidai ma bourse dans la main que me tendait Perico, qui ferma les yeux, laissa tomber sa tête à la renverse, et ne parla plus.

— *Requiescat in pace !* dit fray Serapio; la course doit être bien avancée, et je n'ai plus rien à faire ici. »

Nous sortîmes. « Après tout, me disais-je en m'éloignant du cirque, je n'avais pas encore obtenu du Zaragate des confidences aussi curieuses. » Une telle confession me dédommageait amplement du mécompte que m'avaient causé mes premières relations avec ce singulier personnage. D'ailleurs, cette leçon était la dernière que devait me donner le lépero, et à cette pensée je ne pouvais me défendre d'un peu de pitié pour lui. J'avais tort cependant, comme on va le voir, de croire tous mes comptes réglés avec mon maître Perico.

II.

L'Alameda. — Le Paseo de Bucareli.

Il est peu de villes au Mexique qui ne possèdent leur *alameda*[1], et, comme il convient à la capitale d'une république ou d'un royaume, celle de Mexico est sans contredit la plus belle. Une promenade de ce genre manque à Paris. Hyde-Park à Londres est celle qui s'en rapproche le plus. L'Alameda de Mexico forme un carré long, entouré d'une muraille à hauteur d'appui, qui longe un fossé profond, dont les eaux bourbeuses, aux exhalaisons fétides, déparent ce charmant lieu de promenade, irréprochable du reste. Une grille, à chacun des angles, donne passage aux voitures, aux cavaliers et aux piétons. Des peupliers, des frênes et des saules forment un berceau de verdure au-dessus de la chaussée principale, destinée aux voitures et aux chevaux qui roulent et galopent silencieusement sur un terrain soigneusement égalisé. Des allées qui convergent vers de grands centres communs, ornés de fontaines aux eaux jaillissantes, interposent leurs massifs de myrtes, de rosiers et de jasmins entre les voitures et les promeneurs à pied, dont l'œil peut

1. *Alameda*, nom générique des promenades publiques ; littéralement, lieu planté de peupliers, *álamos*.

suivre, à travers ces ombrages embaumés, des équipages luxueux et des chevaux pleins d'ardeur dans leurs évolutions répétées autour de l'Alameda. Le bruit des roues, étouffé par le sable des allées, arrive à peine à l'oreille, mêlé au murmure des jets d'eau, au frémissement de la brise dans le feuillage toujours vert, aux bourdonnements des abeilles et des colibris. Les carrosses dorés du pays se croisent incessamment avec les voitures européennes, et le somptueux harnais des chevaux mexicains ressort dans tout son éclat à côté de la modeste selle anglaise, bien mesquine au milieu de ce luxe oriental. Les femmes du monde ont quitté, à l'heure de la promenade, la *saya* et la mantille pour se revêtir de costumes qui ne sont que de quelques mois en arrière des modes parisiennes. Nonchalamment étendues sur les coussins de leurs voitures, elles laissent reposer dans une chaussure souvent trop négligée ce pied qui fait leur orgueil et l'admiration des Européens. Heureusement que leur coupable négligence se cache derrière les portières dont les glaces baissées ne laissent voir que leur diadème de beaux cheveux noirs rehaussés de fleurs naturelles, et leur séduisant sourire, et leurs gestes, où la vivacité s'unit si gracieusement à la nonchalance. L'éventail s'agite aux portières et parle son mystérieux langage. La foule des promeneurs à pied ne présente pas un spectacle moins piquant; seulement l'Europe mêle en moins grand nombre ses tristes costumes aux costumes bariolés de l'Amérique.

Après un certain nombre de tours, les voitures abandonnent l'Alameda, les cavaliers suivent les voitures; toute cette foule passe indifférente devant une fenêtre garnie de barreaux de fer, qui donne sur le trottoir qu'il faut longer pour gagner une promenade nommée le *Paseo* de Bucareli[1]. On ne devinerait guère quel hideux tableau se déroule

1. Du nom du vice-roi qui en dota la ville.

chaque jour derrière ces barreaux rongés par la rouille, à deux pas de la plus brillante promenade de Mexico : cette fenêtre est celle de la morgue où l'on expose les cadavres. La sollicitude de la justice ne commence que de ce moment, et ces cadavres d'hommes et de femmes sont jetés là pêle-mêle, à moitié nus, encore sanglants ; chaque jour, cette morgue a des hôtes nouveaux ! Quant au Paseo, voisin de la funèbre exposition, il n'étale pour tous ornements qu'une double rangée d'arbres, des bancs de pierre destinés aux promeneurs à pied, et trois fontaines surchargées de détestables statues allégoriques. De ce lieu, on découvre une partie du paysage que l'on voit du haut de la cathédrale : ce sont encore les deux pics neigeux des volcans avec leurs panaches de nuages, la sierra nuancée de tons violets, et au bas, les façades blanches de quelques haciendas, des champs de maïs entrevus à travers les arches du gigantesque aqueduc, enfin quelques dômes d'églises et de couvents presque toujours noyés, à l'heure de la promenade, dans les vapeurs lumineuses du soir.

C'était le soir aussi, le soir du jour où j'avais assisté à la course de taureaux, où je m'étais mêlé à la foule des oisifs qui couvre ordinairement l'espace compris entre le Paseo et l'Alameda. La nuit commençait à le disputer au jour ; les réverbères allaient être allumés, les promeneurs à pied et en voiture regagnaient rapidement leurs demeures. C'était un dimanche. Bruyamment répétés par les cloches sans nombre des églises et des couvents, les tintements de l'*Angelus* dominaient le bourdonnement de la foule, dont une partie s'arrêtait avec respect, et dont une autre se précipitait comme un torrent qu'aucun obstacle ne peut retenir. Le jour, qui jetait ses dernières lueurs à travers la grille de la morgue, n'éclairait plus que faiblement les victimes qui gisaient pêle-mêle sur un lit de maçonnerie souillé de larges plaques de sang. En vain repoussées par des soldats qui les envoyaient

pleurer plus loin, des femmes revenaient se lamenter devant les barreaux et poussaient des cris de douleur. Leurs cris ameutaient les passants; les uns les plaignaient, les autres se contentaient de les regarder curieusement. Agenouillé près de la grille, la tête découverte et tenant la bride d'un cheval richement caparaçonné, un homme récitait dévotement ses oraisons. A son costume, il était facile de reconnaître qu'il appartenait à la classe aisée des habitants de *Tierra Afuera*[1], qui repoussent avec un égal dédain les modes et les idées de l'Europe. Cet équipement pittoresque s'alliait bien du reste à des traits mâles et pleins de distinction. Au-dessus du sourcil droit de l'inconnu, une longue et mince cicatrice se dessinait en blanc sur son front découvert. C'était, sans nul doute, le beau jeune homme dont Perico m'avait le matin même fait le portrait. Rendait-il grâces à Dieu de l'avoir arraché au danger, ou le remerciait-il d'aimer ou d'être aimé? La question resta douteuse pour moi, et d'ailleurs les dévotions qui donnaient matière à ces conjectures furent subitement interrompues. Effrayé par le bruit des voitures, un cheval rebelle aux efforts de son cavalier vint heurter violemment l'échelle au haut de laquelle un *sereno* allumait un réverbère suspendu aux murs de la caserne de La Acordada. Le sereno tomba d'une hauteur de quinze pieds, et resta sans mouvement sur le pavé. Il me serait facile de décrire la stupeur du malencontreux cavalier à la vue du sereno privé de connaissance et peut-être mortellement blessé, car ce cavalier, il faut bien le dire, c'était moi; mais j'aime mieux raconter ce qui s'ensuivit.

On connaît les habitudes bienveillantes de la populace des grandes villes à l'égard de ceux qui par malheur commettent d'aussi tristes maladresses. Pourtant on ne se rend peut-être

1. Pays du dehors, par contraste avec ceux qu'en Sonora et sur les frontières on appelle *Tierra Adentro*, pays du dedans.

pas un compte bien exact de l'attitude d'une pareille populace au Mexique, surtout vis-à-vis d'un étranger qui n'est pour elle qu'un ennemi naturel. Contenu, malgré sa fougue, au milieu d'un flot pressé de léperos qui ne délibéraient que sur le genre de supplice à infliger à l'auteur désolé d'un pareil crime, mon cheval n'était pour moi d'aucune ressource, et je me surpris un instant à envier le sort du sereno insensible du moins aux atteintes de cette multitude, qui le foulait aux pieds sans prendre de lui nul souci. Fort heureusement le hasard m'envoya deux auxiliaires sur l'un desquels au moins j'étais loin de compter. Le premier fut un alcade qui, escorté de quatre soldats, se fit jour jusqu'à moi, et me dit qu'à ses yeux j'étais convaincu d'avoir causé la mort d'un citoyen mexicain. Je m'inclinai silencieusement. D'après les ordres du magistrat, on chargea le corps du sereno toujours immobile sur un *tapestle* (espèce de brancard) tenu en réserve dans la caserne pour des cas semblables; puis m'invitant poliment à descendre de cheval, l'alcade m'enjoignit de suivre à pied le brancard jusqu'au palais, où je me trouverais tout naturellement à deux pas de la prison. Je n'eus garde, on le pense bien, de céder sur-le-champ à cette invitation; j'essayai de démontrer à l'alcade que le cas exceptionnel où je me trouvais n'autorisait nullement une pareille procession judiciaire. Malheureusement l'alcade était, comme presque tous ses pareils, doué d'une ténacité à toute épreuve, et à tous mes raisonnements il ne répondit qu'en insistant de plus belle sur le respect dû à la coutume. Je songeai alors à chercher parmi les assistants quelqu'un qui voulût bien me servir de caution, et tout naturellement mes regards se portèrent sur l'endroit où j'avais remarqué le cavalier agenouillé qui, à la première vue, m'avait inspiré un si profond intérêt; mais le cavalier avait disparu. Allais-je donc être forcé de me soumettre à l'odieuse formalité exigée par l'alcade? C'est à ce moment que le hasard m'envoya le se-

cond auxiliaire dont j'ai parlé. Le nouveau personnage qui vint s'interposer entre l'alcade et moi était très-majestueusement drapé d'un manteau de drap de Queretaro, couleur olive, dont un pan relevé cachait presque entièrement sa figure. A travers les nombreuses déchirures du manteau, on pouvait apercevoir une veste de drap non moins maltraitée. Arrivé devant l'alcade, après avoir, non sans peine, fendu la foule, ce personnage passa le bras à travers un des trous de son manteau, et put ainsi, sans déranger les plis de sa cape, porter la main au débris de chapeau qui couvrait sa tête. Il se découvrit courtoisement, tandis que dans sa chevelure noire et hérissée restaient accrochés quelques cigarettes, un billet de loterie et une image de la miraculeuse vierge de Guadalupe. Je ne fus pas médiocrement surpris en reconnaissant dans ce respectable bourgeois mexicain mon ami Perico, que je croyais mort et à la veille d'être enterré.

« Seigneur alcade, dit Perico, ce cavalier a raison. C'est involontairement qu'il a commis ce meurtre. Il ne doit donc pas être confondu avec les malfaiteurs ordinaires, et d'ailleurs je suis ici pour le cautionner, car j'ai l'honneur de le connaître intimement.

— Et qui te cautionne, toi? demanda l'alcade.

— Mes antécédents, reprit modestement le Zaragate.... et ce cavalier, ajouta-t-il en me désignant.

— Mais puisque c'est toi qui le cautionne?

— Eh bien! je cautionne ce cavalier, ce cavalier me cautionne; ce sont donc deux cautions pour une, et votre seigneurie ne peut pas mieux rencontrer. »

J'avoue que, placé entre la justice de l'alcade et la fatale protection de Perico, j'hésitai un instant. De son côté l'alcade ne semblait guère convaincu par le syllogisme que Perico venait de lui lancer avec une si triomphante assurance. Je crus devoir alors terminer le débat en me penchant à l'oreille de l'alcade et en lui donnant mon adresse à voix basse.

« Eh bien! reprit-il en se retirant, j'accepte la caution de votre ami à la cape olive, et je me rends de ce pas à votre domicile, où je compte vous trouver. »

L'alcade et les soldats s'étaient éloignés; la foule restait aussi compacte et toujours menaçante, mais un sifflement aigu et deux ou trois gambades eurent bientôt fait reconnaître Perico des gens de sa caste, qui se rangèrent avec empressement devant lui. Le lépero prit alors mon cheval par la bride, et je m'éloignai ainsi de ces groupes sinistres, fort inquiet sur le dénoûment de mon aventure, et fort triste surtout du malheureux événement qui en avait été l'origine.

« Comment se fait-il que je vous trouve si bien portant? dis-je à mon guide quand j'eus recouvré un peu de sang-froid. J'avoue que je croyais vos affaires dans ce monde à jamais terminées.

— Dieu a fait un miracle en faveur de son serviteur, reprit Perico, et il leva dévotement les yeux au ciel; mais on dirait, seigneur cavalier, que ma résurrection vous contrarie. Vous concevez du reste que, malgré tout mon désir de vous être agréable....

— Nullement, Perico, nullement, je suis enchanté de vous revoir en vie; mais comment s'est opéré ce miracle?

— Je n'en sais rien, reprit gravement le lépero; seulement il s'est accompli assez rapidement pour que j'aie pu reprendre ma place parmi les spectateurs de la course, et même tenter une dernière ascension. Je venais d'être confessé et absous à neuf, c'était une occasion unique de risquer ma vie sans exposer mon âme; j'ai voulu en profiter, et cela m'a porté bonheur : car cette fois, en dépit du taureau qui m'a soulevé de nouveau sur ses cornes, je suis retombé sur mes jambes, au grand contentement du public, qui a fait pleuvoir sur moi les réaux et les demi-réaux. Alors, me trouvant, grâce à vous surtout, la bourse assez

bien garnie, j'ai pensé à satisfaire mes goûts pour la toilette, et je suis allé au *baratillo* faire emplette de ce costume, qui me donne un air fort respectable. Vous avez vu avec quelle considération l'alcade m'a traité. Il n'y a rien de tel que d'être bien vêtu, seigneur cavalier! »

Je vis clairement que le drôle m'avait joué une fois de plus, et que sa feinte agonie, comme sa confession, n'avait été pour lui qu'un excellent moyen de tirer de moi quelques piastres. J'avoue néanmoins que ma colère fut désarmée en ce moment par la dignité comique avec laquelle je le voyais se pavaner dans son manteau troué, tout en me tenant ces étranges discours. Je ne songeai qu'à me débarrasser d'une compagnie qui me devenait importune, et je me contentai de lui dire en souriant :

« Si je compte bien, les maladies de vos enfants, l'accouchement de votre femme, votre linçeul, m'ont coûté à peu près une centaine de piastres; vous faire remise du tout, ce sera, j'aime à le croire, payer assez généreusement le service que vous venez de me rendre. De ce pas donc je regagne mon domicile, et je vous renouvelle mes remercîments.

— Votre domicile, seigneur cavalier! y pensez-vous? s'écria Perico; mais, à l'heure qu'il est, votre maison doit être cernée par la force armée; on vous cherche chez tous vos amis; vous ne savez pas à quel alcade vous avez affaire?

— Vous le connaissez donc?

— Je connais tous les alcades, seigneur cavalier, et ce qui prouve combien je mérite peu le surnom qu'on me donne, c'est que tous les alcades ne me connaissent pas; mais, de tous ses pareils, celui qui vous poursuit maintenant est le plus fin, le plus rapace, le plus diabolique. »

Bien que j'eusse quelque raison de trouver ce portrait exagéré, je me sentis un moment ébranlé dans ma résolu-

tion. Puis Perico me représenta, en termes vraiment pathétiques, le bonheur que sa femme et ses enfants éprouveraient à voir leur bienfaiteur venir leur demander un asile pour la nuit. Ayant à choisir entre deux protecteurs également intéressés, je me laissai convaincre par celui dont l'avidité avait les moins tristes dehors; je me décidai à suivre de nouveau le lépero.

Cependant la nuit avançait; nous traversions des ruelles suspectes, des carrefours déserts, des rues inconnues pour moi et remplies d'une formidable obscurité. Les serenos devenaient de plus en plus rares; je me sentais entraîner vers le fond de ces faubourgs où la justice n'ose pas pénétrer, et j'étais sans armes, à la merci d'un homme dont j'avais entendu l'épouvantable confession. Jusqu'alors le Zaragate, je l'avoue, ne m'avait guère paru trancher beaucoup par ses crimes, si effrontément avoués, sur une population démoralisée par l'ignorance, la misère et les guerres civiles; mais, à cette heure et au milieu de ce dédale de sombres ruelles, au milieu du silence de la nuit, mon imagination prêtait à cette figure picaresque de fantasques et colossales dimensions. La position était critique : abandonner brusquement un pareil guide, dans ces quartiers perdus, était dangereux; le suivre ne l'était pas moins.

« Mais où diable demeurez-vous? » demandai-je à Perico.

Le lépero se gratta la tête pour toute réponse; j'insistai.

« A dire vrai, reprit-il enfin, n'ayant pas de domicile fixe, je demeure un peu partout.

— Et votre femme, et vos enfants, et cet asile que vous m'offriez?

— J'avais oublié, reprit imperturbablement le Zaragate, que j'avais envoyé hier ma femme et mes enfants à.... Queretaro; mais quant à un asile....

— Est-ce à Queretaro que vous me l'offrez aussi? demandai-je à Perico, reconnaissant trop tard que la femme

et les enfants de cet honnête personnage étaient aussi imaginaires que son domicile.

— Quant à un asile, reprit Perico avec la même impassibilité, vous partagerez celui que les ressources de mon imagination vont me procurer, et que je sais trouver quand mes moyens ne me permettent pas de louer un domicile ; car le ciel ne nous envoie pas tous les jours des courses de taureaux et d'autres aubaines semblables.... Tenez, ajouta-t-il en me montrant du doigt une lueur vacillante et lointaine qu'on voyait se refléter sur le trottoir de granit, voilà peut-être notre affaire. »

Nous avançâmes vers la lueur qui brillait au loin, et je pus bientôt reconnaître qu'elle s'échappait de la lanterne d'un sereno. Drapé dans un manteau jaunâtre qui n'était guère en meilleur état que celui de Perico, le gardien de nuit, accroupi sur le trottoir, semblait suivre d'un regard mélancolique les grands nuages qui traversaient le ciel. A notre approche, il resta immobile dans son indolente attitude.

« Holà! l'ami, lui demanda le Zaragate, n'avez-vous pas connaissance dans le quartier de quelque *velorio?*

— Oui, parbleu! d'ici à quelques *cuadras* (pâtés de maisons), et près du pont de l'Eguizamo, vous en trouverez un ; à telle enseigne que, si je ne craignais quelque ronde du seigneur régidor, ou si je trouvais quelque brave garçon qui voulût prendre mon manteau et garder ma lanterne, j'irais moi-même à la fête.

— Bien obligé, dit courtoisement Perico ; nous allons profiter du renseignement. »

Le sereno jeta un regard d'étonnement sur mon costume, qui jurait singulièrement avec celui de Perico.

« Les pareils de ce seigneur cavalier ont peu l'habitude de fréquenter ces réunions, dit l'homme de police.

— C'est un cas de force majeure ; ce seigneur a con-

tracté une dette qui l'oblige à ne pas retourner ce soir chez lui.

— C'est différent, dit le sereno; il y a des dettes qu'on n'aime à payer que le plus tard possible. »

Et, prêtant l'oreille aux sons d'une horloge lointaine, le gardien de nuit, sans plus s'occuper de nous, cria d'une voix lugubre :

« Il est neuf heures, et le temps est orageux. »

Puis il reprit sa première attitude, tandis que des voix lointaines de serenos lui répondaient successivement dans le silence de la nuit.

Je me remis mélancoliquement à marcher derrière Perico, suivi de mon cheval, que je menais en laisse, car les règlements de police interdisent, après l'*Angelus*, de parcourir les rues de Mexico à cheval, et je n'étais nullement disposé à avoir de nouveau maille à partir avec les alcades. L'avouerai-je? ce qui me décidait en ce moment à ne pas me séparer de mon guide, c'était ma curiosité, que ses paroles venaient de mettre en éveil. Je voulais savoir ce que pouvait être un *velorio*, et cet amour de l'imprévu, qui trouve tant d'occasions de se satisfaire au Mexique, venait une fois encore m'arracher à mes ennuis.

Nous n'avions pas marché dix minutes que, selon le renseignement du sereno, nous avions atteint un pont jeté sur un étroit canal. Des maisons crevassées baignaient leur pied verdâtre dans une eau grasse et bourbeuse. Une lampe, qui se consumait tristement devant un *retablo* (tableau) des âmes du purgatoire, jetait des reflets livides sur cette eau stagnante. Sur les *azoteas* (terrasses), des chiens de garde hurlaient à la lune, tantôt cachée, tantôt encadrée seulement dans un mobile rideau de nuages, car nous étions dans la saison des pluies. Sauf ces lugubres rumeurs, tout était silencieux là comme dans les autres quartiers que nous venions de traverser. Les fenêtres d'un premier étage, assez vivement éclairées en face du tableau des âmes du purga-

toire, tranchaient seules sur cette double rangée de sombres masures. Perico frappa à la porte de la maison illuminée. On tarda quelque temps à venir; enfin la porte s'ouvrit, mais à demi, un des vantaux étant retenu, selon l'usage, par une chaîne de fer.

« Qui est là? dit une voix d'homme.

— Des amis qui viennent prier pour les morts et se réjouir avec les vivants, » répondit Perico sans hésiter.

Nous entrâmes. Éclairés par la lanterne de celui qui remplissait les fonctions de portier, nous traversâmes le vestibule et pénétrâmes dans une cour intérieure. Le guide montra à Perico un anneau scellé dans le mur : j'y attachai mon cheval par la bride; nous montâmes une vingtaine de marches, et j'entrai, précédé de Perico, dans une pièce assez bien éclairée. J'allais enfin apprendre ce que c'est qu'un *velorio*.

III.

Le Velorio.

La réunion dans laquelle Perico m'avait introduit présentait un spectacle des plus étranges. Des hommes et des femmes du menu peuple, au nombre d'une vingtaine, étaient assis en cercle, causant, criant, gesticulant. Une odeur fétide, cadavéreuse, mal combattue par la fumée des cigares et par la vapeur du vin de Xérès et du *chinguirito*[1], remplissait la salle. Dans un coin de l'appartement, une table s'élevait surchargée de provisions de toute espèce, de tasses, de bouteilles, de flacons. A une table plus éloignée, des joueurs assis mêlaient au cliquetis de la monnaie de cuivre tous les termes techniques du *monte*, et se disputaient, avec une ardeur excitée par les liqueurs fortes, des piles de *cuartillas* et

1. Eau-de-vie de canne à sucre.

de *tlacos*[1]. Sous la triple inspiration du vin, des femmes et du jeu, l'orgie que je surprenais ainsi à son début paraissait devoir prendre rapidement un formidable essor; mais ce qui me frappa le plus fut précisément l'objet qui semblait le moins préoccuper les assistants. Un jeune enfant, qui paraissait avoir atteint à peine sa septième année, était couché sur une table. A son front pâle, couvert de fleurs fanées par la chaleur d'une atmosphère étouffante, à ses yeux vitreux, à ses joues amaigries et plombées, déjà nuancées de tons violâtres, il était facile de voir que la vie s'était retirée de lui, et que depuis plusieurs jours peut-être il dormait du sommeil éternel. Au milieu des cris, des rires, du jeu, des conversations bruyantes, au milieu de ces hommes et de ces femmes qui riaient et chantaient comme des sauvages, l'aspect de ce petit cadavre était navrant. Les fleurs, les bijoux qui le couvraient, loin d'ôter à la mort sa lugubre solennité, ne faisaient que la rendre plus hideuse. Tel était l'asile que je devais à l'ingénieuse sollicitude de Perico.

Un silence général suivit notre entrée. Un homme, dans lequel j'eus bientôt reconnu le maître de la maison et le père de l'enfant mort, se leva pour nous recevoir. Son front, loin d'être chargé de tristesse, semblait au contraire rayonner de contentement, et ce fut d'un air d'orgueil qu'il nous montra les nombreux hôtes réunis pour célébrer avec lui la mort de son fils, regardée comme une faveur du ciel, puisque Dieu avait daigné rappeler à lui le jeune enfant avant qu'il fût en âge de pécher. Il nous assura que nous étions les bienvenus dans sa maison, et que pour lui, en un jour semblable, les étrangers devenaient des amis. Grâce à la loquacité de Perico, j'étais devenu le point de mire de tous les regards. J'avais un personnage difficile à faire, Perico ayant cru devoir affirmer, à tous ceux qui voulaient l'entendre, qu'il était impossible de

1. La *cuartilla* vaut trois sous; le *tlaco*, un sou et demi.

tuer les gens de meilleure grâce que je n'avais fait. Pour m'élever à la hauteur de mon rôle, je me hâtai de mettre mes gants dans ma poche et d'affecter une assurance cavalière, persuadé qu'il était prudent de hurler avec les loups.

« Que pensez-vous du gîte que je vous ai trouvé? me demanda Perico en se frottant les mains; celui-là ne vaut-il pas mieux que celui que je pouvais vous offrir? En outre, vous saurez maintenant ce qu'on appelle un velorio. C'est une ressource dans les soirées de tristesse ou de désœuvrement. Grâce à moi, vous acquerrez ainsi des titres à la reconnaissance éternelle de ce digne père de famille, dont l'enfant, mort avant l'âge de sept ans, est maintenant un ange dans le ciel. »

Et Perico, jaloux sans doute de s'assurer aussi une part dans ce tribut de gratitude, s'empara sans façon d'un énorme verre de chinguirito qu'il vida d'un trait. J'étais pour la première fois témoin de cette coutume barbare qui ordonne à un père de famille d'étouffer ses larmes, de dissimuler ses angoisses sous un front riant, de faire les honneurs de chez lui au premier vagabond qui, sur le renseignement d'un sereno, vient se gorger de viandes et de vins devant le cadavre de son fils, et partager des largesses qui souvent condamnent le lendemain toute une famille à la misère.

Une fois que l'orgie, un moment troublée, eut repris de plus belle, je retrouvai un peu de calme, et je me mis à jeter les yeux autour de moi. Au milieu d'un cercle de ces femmes empressées qui se font un devoir de ne jamais manquer une veillée des morts, j'aperçus un front pâle, une bouche qui essayait de sourire, malgré des yeux pleins de larmes, et, dans cette victime d'une superstition grossière, je n'eus pas de peine à deviner la mère, pour laquelle un ange dans le ciel ne remplaçait pas l'ange qui lui manquait sur la terre. Parmi les commères qui se pressaient autour d'elle, c'était à qui redoublerait par les plus maladroites importunités l'af-

fliction de la pauvre femme. L'une racontait les phases de la maladie et des souffrances du jeune défunt; l'autre énumérait les remèdes infaillibles qu'elle aurait appliqués, si on l'avait consultée à temps, tels que les emplâtres de saint Nicolas, les moxas, la vapeur du pourpier cueilli un vendredi de carême, les décoctions d'herbes filtrées dans un morceau du froc d'un dominicain; et la pauvre mère crédule se détournait pour essuyer ses larmes, bien convaincue que ces remèdes auraient en effet sauvé son enfant. Les verres de vin de Xérès, les cigarettes se succédaient rapidement pendant ces consultations; puis on proposa et l'on mit en pratique tous les jeux innocents en vogue dans l'Amérique espagnole, tandis que des enfants, succombant à la fatigue et vaincus par le sommeil, s'étendaient sur le plancher dans tous les coins de la salle, comme s'ils eussent envié le repos de celui dont le front décoloré protestait, sous ses fleurs flétries, contre cette odieuse profanation de la mort.

Retiré dans l'embrasure épaisse d'une des croisées qui donnaient sur la rue, je suivais des yeux avec assez d'inquiétude tous les mouvements de Perico. Il me semblait que cette protection qu'il m'avait imposée par surprise devait cacher quelque embûche. Ma physionomie devait trahir mes préoccupations, car le lépero s'approcha de moi et me dit en forme de consolation :

« Voyez-vous, seigneur cavalier, il en est de tuer un homme comme d'autre chose; il n'y a que le premier pas qui coûte. D'ailleurs, votre sereno fera peut-être comme mon Anglais, qui aujourd'hui se porte mieux que jamais. Ces hérétiques ont la vie si dure! Ah! seigneur cavalier, dit Perico en soupirant, j'ai toujours regretté de ne pas être hérétique.

— Pour avoir la vie dure?

— Non, pour me faire payer mon abjuration. Malheureusement ma réputation de bon chrétien est trop bien établie.

— Mais ce cavalier que vous deviez tuer? demandai-je à

Perico, me trouvant tout naturellement ramené au souvenir du mélancolique jeune homme que j'avais vu agenouillé devant la morgue, croyez-vous qu'il vive encore? »

Perico secoua la tête.

« Demain peut-être sa folle passion lui aura coûté la vie, et sa maîtresse ne lui survivra pas. Pour moi, je n'ai pas voulu faire deux victimes à la fois, et j'ai renoncé à cette affaire.

— Ces sentiments vous honorent, Perico. »

Perico voulut profiter de l'impression favorable que sa réponse venait de produire sur moi :

« Sans doute.... on n'expose pas ainsi son âme pour quelques piastres.... Mais, à propos de piastres, seigneur cavalier, continua-t-il en me tendant la main, je me sens en veine, et votre bourse est peut-être encore assez bien garnie; au cas où je débanquerais le monte, je m'engage à vous mettre de compte à demi dans mon bénéfice. »

Je crus prudent de ne pas répondre à cette nouvelle demande du Zaragate par un refus. Le monte allait d'ailleurs me débarrasser pour quelque temps d'une compagnie qui me devenait importune. Je glissai donc quelques piastres dans la main de Perico. Presque au même instant minuit sonna. Un des assistants se leva et s'écria d'une voix solennelle :

« C'est l'heure des âmes en peine, prions ! »

Les joueurs se levèrent, les divertissements furent suspendus, et tous les assistants s'agenouillèrent gravement. La prière commença à haute voix, interrompue par les répons à intervalles égaux, et pour la première fois on parut se souvenir du but de la réunion. Qu'on imagine ces convives aux yeux éteints par l'ivresse, ces femmes presque nues, tous réunis autour d'un cadavre couronné de fleurs; qu'on fasse planer sur cette foule agenouillée les vapeurs d'une atmosphère épaisse, où des miasmes putrides se mêlent aux exhalaisons des liqueurs fortes, et on aura une idée de l'étrange, de l'horrible scène à laquelle j'étais forcé d'assister.

Les prières finies, les jeux recommencèrent de nouveau, toutefois avec moins d'ardeur. Il y a toujours, dans les réunions nocturnes, un moment de malaise où le plaisir lutte avec le sommeil; mais, ce moment franchi, la joie devient plus bruyante et prend l'aspect d'une sorte de délire, de frénésie. C'est l'heure de l'orgie : ce moment allait arriver.

J'avais repris mon poste dans l'embrasure de la fenêtre, et, pour échapper aux sollicitations du sommeil comme à l'air méphitique de la salle, j'avais entr'ouvert la croisée. Interrogeant du regard l'obscurité de la nuit, je cherchais à lire dans les étoiles l'heure qu'il pouvait être, je tâchais aussi de m'orienter au milieu du dédale de rues que j'avais traversé; mais à peine apercevais-je au-dessus des maisons voisines un coin du ciel, qui, ce soir-là, n'avait pas sa sérénité ordinaire. Je consultai en vain mes souvenirs; rien ne me rappelait dans Mexico ce canal aux eaux plombées, sur lequel venaient tomber perpendiculairement ces ruelles sombres et désertes. J'étais complétement dépaysé. Devais-je rester plus longtemps au milieu de cette hideuse orgie? devais-je affronter les périls d'une tentative d'évasion à travers les rues de ce faubourg écarté? Pendant que je me posais, sans pouvoir les résoudre, ces questions également embarrassantes, un bruit de pas, des murmures confus, vinrent tout à coup me distraire. Je m'effaçai derrière un des volets que je fermai, de manière à voir et à entendre sans être vu. Une demi-douzaine d'hommes ne tardèrent pas à déboucher d'une des ruelles qui s'ouvraient en face de la maison où je me trouvais. Celui qui marchait en tête était couvert d'une *esclavina*[1] qui ne cachait qu'à demi le fourreau de son épée; les autres tenaient à la main leurs lames nues. A leur allure timide, un Européen nouvellement débarqué les eût pris pour des malfaiteurs; mais mon expérience ne se laissa pas mettre en dé-

1. Petit surtout ou manteau court.

faut : la justice pouvait seule avoir une contenance aussi craintive, et il me fut facile de reconnaître une ronde de nuit composée d'un régidor, d'un alcade auxiliaire et de quatre *celadores*.

« *Voto á brios!* dit l'homme à l'esclavina, sans doute un de ces magistrats auxiliaires, à la fois alcades et cabaretiers, qui hébergent les malfaiteurs pendant le jour, quitte à les poursuivre la nuit; à quoi pense le seigneur préfet, en nous envoyant faire des rondes dans ces quartiers où jamais la justice n'a pénétré? Je voudrais le voir chargé de cette besogne!

— Il aurait soin d'apporter avec lui les armes à feu qu'on nous refuse, dit l'un des *corchetes*, qui paraissait de tous le plus rassuré; car les criminels et les malfaiteurs n'ont pas l'habitude de ne porter comme nous que des armes blanches, et celui qu'on nous a chargés de protéger en fera peut-être cette nuit l'expérience à ses dépens.

— Que diable! dit l'alcade, quand on sait qu'on s'expose à être assassiné la nuit, on reste chez soi.

— Il y a de ces enragés que nulle crainte n'arrête, reprit un des corchetes; mais, comme dit l'Évangile, celui qui cherche le danger y périra.

— Quelle heure peut-il être à présent? reprit l'auxiliaire.

— Quatre heures, » répondit un des recors; et, levant les yeux vers la fenêtre derrière laquelle je me cachais, le même homme ajouta : « J'envie le sort des gens qui passent si gaiement leur nuit dans cette *tertulia*. »

En conversant ainsi, les celadores longeaient le parapet qui borde le canal. Tout à coup l'auxiliaire qui marchait en tête trébucha dans l'obscurité. Au même instant, un homme se dressa debout et de toute sa hauteur devant les gardes de nuit.

« Qui êtes-vous? demanda l'alcade d'une voix qu'il essaya de rendre imposante.

— Que vous importe? répliqua l'homme d'un ton non moins arrogant. Ne peut-on dormir dans les rues de la ville sans avoir à subir un interrogatoire?

— On dort chez soi.... autant que possible, » balbutia l'alcade visiblement intimidé.

L'individu surpris en flagrant délit de vagabondage fit entendre un sifflement aigu; puis, repoussant l'alcade, il se jeta en courant dans la ruelle la plus voisine. A ma grande surprise, l'alcade et les celadores, en gens qui devinent un piége, s'éloignèrent dans une direction tout opposée, au lieu de le suivre. Presque en même temps, une main se posa sur mon épaule; je tressaillis et me retournai. Perico et l'hôte à qui il m'avait présenté étaient devant moi.

« Voici un sifflement qui m'a tout l'air d'un appel de mon compère Navaja occupé à quelque expédition, » s'écria le premier en se penchant vers la fenêtre, tandis que le second, les jambes chancelantes, les yeux avinés comme un homme qui a trop consciencieusement rempli ses devoirs de maître de maison, me présentait un verre plein d'une liqueur que sa main tremblante laissait déborder.

Puis, avec la susceptibilité particulière aux gens ivres :

« On dirait vraiment, seigneur cavalier, me dit-il, que vous faites fi de la société de pauvres gens comme nous; vous ne jouez pas, vous ne buvez pas, et cependant, pour certains cas de conscience, le jeu et l'eau-de-vie sont d'une grande ressource. Voyez, moi, pour régaler mes amis j'ai bu et mangé ce que j'avais et ce que je n'ai pas : eh bien! je suis content, quoique je ne possède plus un tlaco dans le monde, et, si vous le voulez bien, je vous joue le corps de mon enfant. C'est un enjeu, continua-t-il d'un air confidentiel, qui en vaut bien un autre; car je puis le louer encore, et bien cher, à quelque amateur de velorio.

— Jouer le corps de votre enfant! m'écriai-je.

— Et pourquoi pas? Cela se fait tous les jours. Tout le

monde n'a pas le bonheur d'avoir un ange là-haut, et le corps de ce cher petit porte bonheur ici-bas. »

Je me débarrassai comme je le pus des obsessions d'un père aussi tendre pour reporter mes regards vers la rue; mais les abords du canal étaient redevenus silencieux et déserts. Je ne tardai pas cependant à me convaincre que cette tranquillité, cette solitude n'étaient qu'apparentes; des bruits vagues, des rumeurs indécises s'échappaient par moments d'une des ruelles qui aboutissent au canal. Bientôt je crus entendre crier le gravier sous des pas mal assurés. Le corps penché en dehors du balcon, l'oreille au guet, j'attendais l'instant où ce redoutable silence allait être troublé par quelque cri d'angoisse. Des éclats de voix ramenèrent de nouveau mon attention vers la salle à laquelle je tournais le dos. L'orgie avait en ce moment atteint son paroxysme. Le Zaragate, entouré d'un groupe menaçant de joueurs dont sa veine, trop obstinément heureuse, avait excité les soupçons, cherchait, mais en vain, à se draper fièrement des lambeaux de son manteau olive déchiré en longues lanières sous les atteintes furieuses de ses adversaires. Les épithètes les plus injurieuses lui étaient prodiguées de toutes parts.

« Je suis un homme de bien, s'écriait impudemment le drôle, aussi vrai que vos façons discourtoises ont mis en lambeaux un des plus beaux manteaux que j'aie possédés.

— Effronté voleur, criait un joueur, ton manteau avait autant d'accrocs que ta conscience!

— En tout autre endroit, reprit Perico, qui manœuvrait prudemment vers la porte, vous me rendriez raison de cette double injure. Seigneur cavalier, continua-t-il en m'appelant, soyez ma caution comme j'ai été la vôtre; la moitié de mon gain vous appartient; c'est un gain loyal, et tout ceci n'est qu'une calomnie. »

Je maudissais une fois de plus mon intimité avec Perico, quand un événement plus grave vint faire une diversion

heureuse à la scène où je me voyais menacé d'être acteur. Un homme sortit précipitamment d'une des pièces les plus reculées de l'appartement. Sur ses pas, un autre individu s'élança le couteau à la main, bientôt suivi par une femme échevelée qui poussait des cris aigus.

« Me laisserez-vous assassiner ainsi? s'écriait pitoyablement l'individu poursuivi; personne ne me donnera-t-il un couteau?

— Laissez-moi, laissez-moi ouvrir le ventre de ce larron d'honneur! » hurlait le mari outragé.

Les femmes, par esprit de corps, sans doute, poussèrent toutes à la fois des cris lamentables et se jetèrent entre les deux adversaires, tandis qu'un des amis de l'offenseur lui remettait furtivement un long couteau entre les mains. Celui-ci se retourna et se lança intrépidement à la rencontre de son rival. Les cris des femmes redoublèrent; ce fut une infernale confusion. Les deux ennemis acharnés faisaient des efforts prodigieux pour fendre les groupes agglomérés entre eux. Le sang allait couler, quand, dans la lutte engagée entre tous, la table qui supportait l'enfant mort fut renversée. Le corps alla heurter le carreau avec un bruit sourd, et les fleurs qui le couvraient jonchèrent le sol. Un large cercle s'ouvrit aussitôt autour du cadavre profané. Un cri perçant domina tout ce tumulte, et la mère désolée se jeta sur les restes de son enfant avec une suprême et navrante douleur.

J'en avais trop vu. Je m'élançai vers le balcon pour jeter un dernier regard sur la rue et m'assurer qu'une évasion était encore possible; mais de ce côté aussi le passage m'était fermé. Un homme venait de sortir d'une des ruelles qui s'ouvraient sur le bord opposé du canal. D'autres hommes couraient derrière lui en brandissant des armes. Ce Navaja, dans lequel Perico venait de reconnaître un confrère, avait sans doute réuni sa troupe, et j'allais le voir terminer, sans pouvoir porter secours à la victime, un de ces coups noctur-

nes qui font la gloire sinistre de certains léperos. L'homme qu'on poursuivait atteignit bientôt le parapet du quai et s'y adossa. Je l'entendis distinctement s'écrier :

« Arrière, lâches coquins, qui vous mettez cinq contre un !

— Courage, *muchachos!* cria de son côté celui qui paraissait être le chef de la bande. Il y a cent piastres à gagner. »

Ce qui se passa ensuite, est-il besoin de le décrire? La lutte trop inégale qui s'était engagée ne dura que quelques instants; bientôt un cri de joie féroce m'annonça qu'elle s'était terminée à l'avantage des assassins. Pourtant le malheureux si lâchement attaqué respirait encore; il put même se traîner sur le pont, d'où, agitant un tronçon d'épée, il bravait encore les cinq assaillants : mais ce fut un dernier effort. De nouveau entouré par ces misérables, de nouveau il tomba sous leurs coups. Aux blafardes lueurs de la lampe qui brûlait pour les âmes du purgatoire, je vis les cinq hommes soulever un corps sanglant et le lancer dans le canal, dont la surface ne fut qu'un moment troublée. Une seconde après, les assassins avaient disparu, et cela si rapidement que je pus me demander si je ne venais pas de faire un mauvais rêve; mais la réalité me serrait de trop près pour que je pusse caresser longtemps cette erreur. Un nouvel incident vint d'ailleurs me prouver que j'étais parfaitement éveillé. Un homme à cheval sortit de la maison où m'avait conduit un si fatal enchaînement de circonstances, et dans cet homme je reconnus Perico, dans ce cheval le noble animal que j'avais amené à si grand'peine de l'hacienda de la Noria.

« Holà, drôle! m'écriai-je, ceci passe la permission; tu me voles mon cheval!

— Seigneur cavalier, reprit Perico avec un sang-froid imperturbable, j'emporte une pièce de conviction qui pourrait être accablante pour votre seigneurie. »

Tel fut l'adieu que me laissa le lépero; et le cheval, vi-

goureusement stimulé, partit au galop. Pour moi, sans prendre congé de personne, je m'élançai à la poursuite du Zaragate. Il était trop tard; je n'entendis plus dans le lointain qu'un hennissement plaintif et le bruit du galop, que la distance rendit bientôt insaisissable. Je m'élançai à tout hasard dans une des lugubres ruelles qui aboutissaient au canal. Il me fallut errer longtemps dans ce dédale avant de retrouver un quartier connu, et le jour pointait quand je pus m'orienter. La nuit m'avait porté conseil, et je résolus de faire la déclaration en règle du malheur que j'avais causé la veille. Je me dirigeai donc résolûment vers le *juzgado de letras* [1]. Quand j'entrai, le juge n'était pas encore arrivé, et j'attendis dans le vestibule. La fatigue et le sommeil ne tardèrent pas à l'emporter sur mes préoccupations de tout genre; je m'endormis sur un banc. Des rêves confus me retraçant les scènes bizarres dont j'avais été témoin, il me sembla entendre un bruit sourd autour de moi, puis le silence se fit tout à coup. J'ouvris les yeux, et je crus avoir encore le cauchemar qui m'avait oppressé. Une civière couverte d'un drap ensanglanté était déposée presque à mes pieds. Une pensée me traversa l'esprit comme un éclair. Je m'imaginai que j'avais été reconnu, et que, par un raffinement de justice barbare, on voulait me confronter avec celui dont j'avais causé la mort. Je me retirai dans le fond du vestibule; la vue de ce drap sanglant m'était insupportable. Peu à peu cependant je me rassurai, et, m'armant de courage, j'allai soulever un coin du drap funèbre. Je n'eus pas de peine à reconnaître la victime. Sa belle et pâle figure, son front marqué d'une longue et mince cicatrice, avaient laissé dans ma mémoire une trop profonde empreinte. Les plantes marécageuses et le limon verdâtre qui souillaient ses vêtements me rappelaient aussi quel avait été le théâtre du crime. C'était bien là

1. Salle d'audience. Le *juez de letras* est le juge criminel.

l'homme que j'avais vu si vaillamment mourir, que je savais devoir être si tendrement pleuré. Je laissai le drap retomber sur cette noble victime.

Je me hâte de terminer ce trop long récit. Vingt jours environ s'étaient écoulés sans qu'aucune suite eût été donnée à ma déplorable affaire, et il ne m'était resté de mes aventures nocturnes qu'une horreur invincible pour toute la classe des léperos, quand je reçus l'ordre de comparaître devant un alcade inconnu. Un homme d'une quarantaine d'années, et qui m'était non moins inconnu que l'alcade, m'attendait à la barre.

« Seigneur cavalier, me dit cet homme, je suis le *farolero* que votre seigneurie a presque tué, et, comme cet accident a entraîné une incapacité de travail pendant quinze jours, vous ne trouverez pas mauvais que je vous demande une indemnité.

— Non, certes, dis-je, assez satisfait de voir que je n'avais à me reprocher la mort de personne. Combien demandez-vous?

— Cinq cents piastres, seigneur. »

J'avoue que cette demande exorbitante changea immédiatement ma satisfaction en colère, et je ne pus m'empêcher d'envoyer *in petto* l'allumeur de réverbères à tous les diables. Cependant j'eus honte presque aussitôt de ces sentiments, et, l'alcade m'ayant conseillé de transiger, je fus trop heureux d'en être quitte pour le cinquième de la somme demandée par le *farolero*. Après tout, si mes études sur les léperos me coûtaient cher, l'expérience que j'y gagnais avait son prix, et, de toutes mes largesses forcées, je n'avais rien à regretter, pas même le cheval que m'avait volé mon trop ingénieux ami Perico.

FRAY SERAPIO.

I.

Le couvent de Saint-François.

Dans notre société actuelle, qui a si complétement rompu avec les principes et les traditions du moyen âge, on peut difficilement se faire une idée de l'influence qu'exerce le moine au Mexique et du lien étroit qui unit encore dans ce pays le cloître au monde. Et pourtant, si ce lien n'existait pas, le tableau bigarré qu'offre la population mexicaine perdrait un de ses plus grands charmes, qui est d'opposer sans cesse aux types, aux usages du XIXe siècle, les usages et les types du temps de Philippe II. A côté de ces hommes qui portent l'épée, de ces femmes vêtues comme les contemporaines de Cortez et de Pizarre, de ces Indiens aux jambes nues chaussées de sandales antiques, le froc du religieux apparaît, non pas comme une anomalie, mais comme un poétique souvenir de plus. Cette figure austère ne trouble pas l'ensemble du tableau, elle le complète. Solennelle ou familière, l'intervention du moine dans les actes de la vie mexicaine est de tous les jours, presque de tous les instants. Sans parler des cérémonies religieuses multipliées qui font serpenter dans les rues de longues processions monastiques, des règles claustrales généralement indulgentes permettent aux habitants des cloîtres de sortir presque à toute heure et de prendre, avec une aisance parfaite, leur part des jouissances mon-

daines. On comprend quel élément pittoresque s'introduit dans la société avec cette foule immense que laissent échapper chaque jour d'innombrables couvents, dont chaque ordre vient tour à tour apporter son type sur la scène, depuis le froc noir du dominicain jusqu'au froc blanc du *mercedario*.

Si les classes élevées de la société mexicaine ont échappé en partie à l'influence des moines, la classe moyenne les écoute encore avec la même vénération superstitieuse qu'il y a un siècle. La bizarre éloquence des sermonnaires du moyen âge a gardé là un fidèle auditoire. Le prédicateur mexicain ne recule devant aucune métaphore ; il marie l'emphase au cynisme avec une témérité sans égale : tantôt c'est Dieu qu'il représente *se faisant du soleil une monture et de la lune un étrier*[1] ; tantôt c'est un récit graveleux auquel il soude avec un imperturbable aplomb une moralité religieuse. Descendu de la chaire ou du confessionnal, ce même homme qui vient de prêcher l'ascétisme va égayer par ses bons mots ou par ses chansons quelque *tertulia* de bas étage. Il pousse la sollicitude pour ses pénitentes jusqu'à diriger leur toilette ; il donne des conseils très-goûtés sur l'achat d'une parure nouvelle ; il fait plus, il se charge lui-même de l'emplette, et on le voit fréquenter assidûment les magasins de modes, où son approbation est sans appel comme ses critiques. Le plus souvent, ce qui l'amène en ces lieux, ce n'est pas une complaisance désintéressée : plus d'un de ces frivoles achats n'est qu'un tribut payé à la vie de famille, dont le révérend père supporte les charges à condition d'en goûter clandestinement les joies. Excepté peut-être à son couvent, le moine est partout. Courses de taureaux, combats de coqs, jeux, spectacles, tout l'attire, tout lui est une occasion de faire admirer sa verve et son entrain. Et qu'on ne croie pas que ces mœurs

1. *Cabalgando el sol, y estribando la luna.* Je n'ai pu traduire qu'en l'affaiblissant ce passage d'un sermon que j'ai entendu prononcer à Mexico.

faciles portent la moindre atteinte à l'autorité du prêtre et du directeur spirituel ; les Mexicains comprennent à merveille l'alliance de la dévotion et des plaisirs mondains. Quand le moine regagne le soir son couvent après une journée gaiement employée, il voit les passants attardés s'agenouiller devant lui avec le même respect que si le plus étrange contraste n'existait pas entre sa conduite et ses pieux discours.

Le caractère et les habitudes du moine mexicain étant connus, on ne s'étonnera pas trop de l'incident qui me mit en relations avec un des plus joyeux membres de cette grande famille monastique, le révérend fray Serapio. La curiosité m'avait conduit à une fête populaire des environs de Mexico, la fête de San-Agustin de las Cuevas, petite ville à seize kilomètres de la capitale. Cette fête, pour laquelle Mexico est déserté pendant trois jours, réunit l'élite des joueurs mexicains, et quiconque n'y joue pas y est mal vu. J'avais donc suivi l'exemple que donnaient les nombreux amateurs de cartes attirés à San-Agustin, et je m'étais assis à une table de jeu. J'avais pour vis-à-vis un franciscain d'une taille athlétique, et je n'oublierai jamais sa figure basanée, son regard perçant, son front rasé couronné d'une touffe de cheveux crépus comme la crinière d'un bison. C'était un vrai soudard sous la robe d'un moine. Victime d'une veine obstinément contraire, je ne pus m'arrêter longtemps parmi les joueurs, et je me levai après avoir vu mon dernier enjeu disparaître dans la poche du moine. J'errai quelques instants dans les rues du village, poursuivi de tous côtés par le tintement des quadruples et des piastres, puis je remontai à cheval et je repris fort mélancoliquement le chemin de Mexico ; mais à peine étais-je à la moitié de la route que je m'arrêtai fort embarrassé. Une barrière de péage s'élève à mi-chemin entre Mexico et San-Agustin. Or, près d'arriver à cette barrière, je venais de m'apercevoir que je n'avais plus en poche le réal nécessaire pour acquitter les droits. Voulant me don-

ner le temps de réfléchir, je mis mon cheval au pas ; mais la fatale barrière se rapprochait de plus en plus. Au moment où je m'apprêtais à rebrousser chemin, le hasard fit paraître derrière moi le franciscain qui venait de vider ma bourse. L'heureux joueur m'adressa quelques paroles de politesse auxquelles je répondis de la façon la plus courtoise. Il m'offrit de m'accompagner à Mexico, et le secret espoir de passer la barrière aux dépens du franciscain fut pour quelque chose, je dois l'avouer, dans l'empressement avec lequel j'acceptai cette offre. Je crus en même temps devoir féliciter mon compagnon sur son heureuse veine. Quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre aussitôt s'écrier en soupirant :

« Hélas ! j'ai tout laissé là-bas, je n'ai rien, plus rien que des dettes. Et même, s'il faut tout vous dire, je compte sur vous pour payer mon passage à la barrière ! »

Le moine me donnait l'exemple de la franchise ; je lui avouai donc sans hésiter que j'allais lui demander précisément le même service. Le franciscain partit alors d'un éclat de rire de si bon aloi, que, malgré ma déconvenue, je me laissai gagner un moment par cette folle gaieté, et ne repris qu'assez péniblement mon sérieux. Enfin nous pûmes tenir conseil. Les expédients les plus bouffons furent tour à tour proposés et rejetés. Après une assez longue délibération, il fut décidé qu'on franchirait la barrière au galop sans payer. « La première fois que nous repasserons, nous payerons double, » dit le moine. Ce cas de conscience ainsi réglé, il piqua des deux ; je le suivis, et bientôt nous eûmes laissé derrière nous les gardiens du passage, auxquels un épais nuage de poussière dérobait nos chevaux lancés à bride abattue. On comprend qu'une fois à Mexico, nous ne nous séparâmes pas sans être convenus de nous revoir. Une partie de cartes, une espièglerie digne d'écoliers, c'étaient, on l'avouera, d'assez bizarres débuts pour une liaison formée avec un moine.

Des relations ainsi commencées promettaient d'être pi-

quantes, et peu de jours après cette rencontre je me dirigeai vers le couvent de San-Francisco, qu'habitait mon compagnon d'aventures. Après cette première visite, je revins souvent, d'abord pour le franciscain, puis pour le couvent même, un des plus beaux du Mexique. Fray Serapio, il faut le dire, était rarement dans sa cellule; mais son amitié m'assurait toujours un bon accueil dans le monastère, dont la bibliothèque offrait à mes recherches d'inépuisables trésors. La vie claustrale se montra ainsi à moi tour à tour facile et riante sous les traits joyeux du franciscain, ou sévère et morne dans les poudreuses archives du couvent. Il y avait là une double étude à faire, et le cloître de San-Francisco ne devait pas lasser promptement ma curiosité.

Aucune des communautés religieuses disséminées sur le sol du Mexique n'est aussi riche, aussi puissante que celle de Saint-François. Le vaste emplacement qu'occupent dans toutes les villes les couvents de franciscains, les murailles épaisses qui les entourent, les dômes nombreux qui les couronnent, indiquent assez l'ordre souverain, celui dont, pour ainsi dire, relèvent tous les autres. Le monastère où le hasard m'avait introduit est à la fois digne de la communauté qui l'a fondé et de la capitale qui le compte parmi ses plus remarquables monuments. La rue de San-Francisco, qui mène au cloître de ce nom, est la continuation de la rue commerçante et fréquentée des *Plateros*. Le cloître, heureusement situé dans une des parties les plus animées de la ville, s'élève à l'extrémité de la rue San-Francisco et s'étend jusqu'à l'entrée de l'Alameda. Des murs épais, flanqués de contre-forts massifs, donnent au couvent l'aspect d'une forteresse. Toutefois des clochers élancés et cinq coupoles de faïence émaillée, qui couronnent autant de chapelles, indiquent la pieuse destination de l'édifice. On arrive à la chapelle principale par une vaste cour dallée, toujours encombrée de curieux, de visiteurs, de fidèles ou de pauvres. Au delà de cette

première cour s'étend l'enceinte réservée aux moines. D'immenses cloîtres ornés de bassins à vasques de jaspe blanc, des jardins, des cours, la riche bibliothèque, neuf dortoirs, trois cents cellules, un réfectoire où trois cents convives peuvent trouver place, composent un ensemble à la fois imposant et magnifique, qui surpasse même l'attente du visiteur qui entre dans le couvent après en avoir admiré l'extérieur[1].

A mes heures de loisir, les dimanches surtout, j'aimais à me retirer dans la vaste et poudreuse bibliothèque du cloître, et à fouiller des archives ignorées des moines eux-mêmes. Deux livres entre autres, auxquels le milieu dans lequel je les lisais prêtait un charme étrange, m'avaient captivé complétement : l'un était un recueil de légendes merveilleuses, l'autre la collection des *auto-da-fé* ordonnés par l'inquisition mexicaine. J'oubliais souvent les heures en les compulsant. Ces atroces récits, que l'impassible chroniqueur terminait toujours par la formule sacramentelle : *Laus Deo*, finissaient, lorsque le jour baissait, par exercer sur moi une singulière fascination. Les sons lointains de l'orgue, les chants lugubres des moines, venaient parfois ajouter au prestige, et, dans l'ombre mystérieuse qui déjà envahissait la salle, je voyais apparaître les héros des légendes ou les victimes de l'inquisition. Quand je sortais de la bibliothèque pour me promener sous les cloîtres, les moines que je rencontrais dans les corridors assombris ne ressemblaient nullement à ceux que je voyais compromettre si gaiement la dignité du froc dans les rues de Mexico. La population des couvents est double : il y a des religieux encore assez jeunes pour tenir gaiement leur

1. Le révérend père fray Agustin de Betancourt, qui a fait pour Mexico ce qu'a fait Sauval pour le vieux Paris, décrit au long toutes les richesses du couvent de Saint-François de Mexico, et raconte les légendes qui se rattachent à la fondation de cet édifice. On peut consulter à ce sujet le rare et curieux ouvrage qu'il a publié à Mexico en 1698, sous ce titre ; *Theatro Mexicano*.

place à une table de monte ou dans une tertulia : ceux-ci ne sont presque jamais dans leurs cellules ; il y en a d'autres auxquels l'âge et les infirmités interdisent les distractions mondaines : ces derniers forment la population sédentaire, toujours peu nombreuse. Parmi les moines que je rencontrais dans les corridors de San-Francisco, il en était un surtout qui me semblait personnifier la vie claustrale avec tout son cortége de pratiques austères et de secrètes douleurs. C'était un vieillard au crâne luisant et jaune, aux yeux brillants d'un feu sombre sous le capuchon bleu ; une sorte de terreur se mêlait à la curiosité qu'il m'inspirait : on eût dit en le voyant qu'une des mornes figures multipliées sur les murs du couvent par le pinceau des Rodriguez, des Cabrera et des Villalpando, était descendue de son cadre, animée d'une vie passagère.

Parfois aussi j'aimais à méditer dans le jardin ; car la disposition d'esprit où je me trouvais durant mon séjour à Mexico était de celles qui font rechercher la solitude. Depuis mon arrivée au Mexique, les années s'étaient ajoutées aux années, et je commençais à ressentir de sourdes atteintes de nostalgie. La constante sérénité d'un ciel qui n'était pas celui de la France ne faisait que redoubler ma tristesse. J'en étais venu à regretter, au milieu de la riche végétation du nouveau monde, les violettes et les lilas, ces deux odorants symboles de la jeunesse qui s'épanouit et qui espère ; je me demandais tristement pourquoi Dieu avait refusé à ce climat où règne un printemps éternel les brumes mélancoliques de l'automne, cet autre symbole de la maturité grave et recueillie. Je soupirais même après les frimas de nos hivers. L'aspect du jardin que les hautes murailles du couvent entouraient de tous côtés était en harmonie parfaite avec les idées sombres que je ne pouvais éloigner. Le soleil avait calciné les parois de briques sur lesquelles s'ouvraient les lucarnes des cellules désertes. L'herbe sauvage poussait par-

tout au hasard sur le terrain ombragé de sycomores, de palma-christi et de manguiers. Une tonnelle ornée de plantes grimpantes était le but ordinaire de mes promenades. Là, sous un dôme fleuri où la passiflore, cette plante favorite des cloîtres, les jasmins et les clématites entrelaçaient leurs jets touffus, je passais de longues heures, rêvant à mon pays, à mes amis absents. Un charme mystérieux s'attachait pour moi à cette fraîche et rustique retraite. Une devise gravée sur le tronc d'un sycomore qui prêtait son ombrage à la tonnelle avait souvent attiré mes yeux : *In silentio et in spe erit fortitudo tua.* Cette devise était-elle la dernière pensée du religieux qui avait élevé cette tonnelle et qui l'avait parée avec tant de soin, peut-être en souvenir de beaux jours trop tôt écoulés? L'homme dont cette brève formule résumait peut-être la vie avait-il trouvé la force dans le silence et dans l'espoir? L'âme se sentait en effet fortifiée, calmée surtout, dans cette solitude. Il y avait quelque charme à oublier le monde dans ce jardin inculte et sauvage, où les seuls bruits qui rappelassent la vie étaient le bruissement des colibris sur les rosiers, le tintement des cloches et les murmures affaiblis de l'orgue.

Le jardin était presque toujours désert. Un seul moine semblait partager ma prédilection pour ce paisible enclos et surtout pour la tonnelle, d'où je le voyais presque toujours s'échapper furtivement à mon approche; ce moine était le même que j'avais souvent observé dans les cloîtres avec une curiosité presque craintive. Quelquefois je le surprenais arrosant les plates-bandes, donnant ses soins aux fleurs qui bordaient les allées envahies par les hautes herbes. Mon imagination chercha bientôt à établir quelque lien romanesque entre le triste vieillard et la tonnelle abandonnée. Je résolus de lier conversation avec lui : cette conscience si tourmentée ne pouvait manquer d'avoir quelques curieuses révélations à faire; mais des tentatives inutiles, bien que

réitérées, pour arracher le sombre promeneur à sa taciturnité habituelle me détournèrent de donner suite à ce projet. Les mains croisées sous ses larges manches, la tête baissée, le moine, chaque fois qu'il me rencontrait, pressait le pas pour se soustraire plus vite à ma vue. Chaque fois aussi je suivais longtemps du regard cet homme, dont la physionomie intelligente et sévère contrastait vivement avec l'air hébété des autres moines. Cette figure, qui trahissait tantôt un douloureux abattement, tantôt une exaltation fanatique, me rappelait à la fois et les légendes merveilleuses et les récits lugubres que je lisais dans la bibliothèque du couvent. Devais-je m'en tenir à des conjectures sur ce singulier personnage? Désespérant de l'amener jamais à rompre le silence avec moi, je résolus de questionner à son sujet fray Serapio, et c'est avec l'espoir de rencontrer le joyeux franciscain que je me dirigeai, un jour de la semaine sainte, vers une des plus riantes promenades des environs de Mexico, le canal de la Viga. Le désir d'apprendre l'histoire du moine inconnu était le principal motif de cette excursion; mais, chemin faisant, je devais recueillir sur les superstitions religieuses du Mexique plus d'une révélation que je ne cherchais pas.

II.

Le canal de la Viga.

De tous les points de la campagne de Mexico, nul n'offre un aspect plus différent, selon les saisons de l'année, que le canal de la Viga; nul n'est tour à tour plus solitaire ou plus peuplé, plus bruyant ou plus silencieux. Ce canal, d'environ huit lieues de long, qu'alimentent les eaux de la lagune de Chalco, sert de voie de transport et de communication entre Mexico et la ville qui a donné son nom à la lagune. Une large et spacieuse chaussée, plantée de trembles et de peupliers,

longe ces eaux dormantes, qui ne mêlent aucun murmure au bruit du feuillage. Si le promeneur qui suit cette chaussée n'apercevait à quelque distance les bâtiments du cirque des taureaux, et plus loin les tours de la cathédrale qui bordent l'horizon au-dessous des deux volcans, il pourrait se croire à cent lieues de Mexico. Quelques maisons de campagne dont les habitants sont presque toujours invisibles, les allées désertes de la *Candelaria*, chaussée rivale de celle de la Viga, des lagunes jetées çà et là au milieu d'une verdure humide, des *chinampas*[1] flottant sur ces lagunes comme de vastes corbeilles, quelques cabanes de *vaqueros* éparses dans la plaine, puis une enceinte de collines dominée par la sierra, tels sont les principaux détails du paysage. Quant aux scènes qu'offre ce tableau, elles sont toutes d'accord avec sa placidité : tantôt c'est une pirogue qui glisse sans bruit sur les eaux du canal; tantôt ce sont des Indiens agenouillés sous quelque berceau de feuillage, devant un Christ qu'ils ornent de fleurs, et aux pieds duquel ils déposent pieusement des oranges et des grenadilles, offrande qui tient presque du paganisme. Les battements d'ailes d'une aigrette qui plane au-dessus des eaux ou se perd dans l'azur du ciel comme un flocon d'écume, les abois de quelques chiens errants, troublent seuls le silence qui règne sous les frais ombrages de la chaussée.

Mais à l'approche des fêtes de Pâques, l'aspect de cette promenade change complétement. Chaque dimanche du carême, la population de Mexico s'y donne rendez-vous, et une foule bruyante l'envahit. Le jour où je m'étais dirigé vers le canal était précisément le dernier dimanche du carême. Au moment où j'arrivais sur la chaussée, les promeneurs habituels du Paseo et de l'Alameda se pressaient dans

1. Les *chinampas* sont des jardins flottants formés par l'agrégation successive de molécules de terre sur des couches d'herbes aquatiles. Ces jardins forment autant d'îlots, et les couches de terre atteignent parfois l'épaisseur d'un demi-mètre.

les allées de la Viga; mais ce ne fut pas cette brillante cohue qui attira surtout mon attention, ce fut le canal même. Ce jour-là, les roseaux de la rive, d'ordinaire si tranquilles, ondulaient et s'entre-choquaient sous le remous continuel des eaux, que fendait une flottille d'embarcations. Des *lanches*, des canots, des pirogues s'entre-croisaient partout, les unes portant à Mexico, pour la semaine sainte, des monceaux de fleurs qui répandaient, en passant, un délicieux parfum, les autres suivant ces cargaisons embaumées. Sur ces dernières, de joyeux passagers, couronnés de coquelicots et de pois de senteur, exécutaient, en voguant, des danses nationales au son des harpes, des flûtes et des mandolines. Des femmes à l'œil ardent, à peine vêtues, jetaient au vent, avec des gestes animés, les œillets pourpres de leur coiffure et les refrains de leurs lascives chansons. Rien ne manquait à cette fête nautique pour rappeler le souvenir des théories de l'ancienne Grèce, ni la limpidité du ciel, ni l'éclat des costumes, ni l'harmonie du langage. Tandis que le canal, qui semblait transformé en un tapis de fleurs, n'offrait de tous côtés qu'un mouvement perpétuel de canots se croisant en tous sens, des groupes nonchalamment couchés sur la berge saluaient de la voix chaque embarcation qui passait : de bruyants défis s'échangeaient, mêlés à de joyeuses clameurs. Plus loin, sous les arcades de verdure que formaient les trembles, sur la chaussée qui frémissait sous le roulement des voitures et le galop des chevaux, le monde élégant de Mexico étalait tout le luxe de la toilette. Cependant des bandes d'ardents et sauvages cavaliers, vêtus du costume national, traversaient parfois cette foule parée, comme pour protester par leurs fougueuses allures contre le maintien roide des dandies habillés à la française.

Les spectateurs avaient sous les yeux un contraste frappant : sur le canal, c'était l'Amérique du XVIe siècle, qui, sous l'influence du beau soleil des tropiques, s'abandonnait

sans contrainte au plaisir ; sur la chaussée, c'était l'Amérique du XIXe siècle cherchant à modeler sa physionomie native sur le type effacé de l'Europe. Par réciprocité, quelques Européens affectent parfois de venir à la Viga vêtus du costume mexicain ; mais, sous ces habits d'emprunt, on a bientôt reconnu l'Anglais, l'Allemand ou le Français. Je dois ajouter cependant que nos compatriotes du Midi se distinguent entre tous les étrangers par l'aisance avec laquelle ils portent ce travestissement et réussissent à faire prendre le change sur leur pays natal.

Le crépuscule commençait à assombrir les objets, et le tableau mouvant que j'avais sous les yeux allait bientôt disparaître, lorsque j'aperçus quatre cavaliers qui semblaient se diriger vers moi. Je ne pus d'abord distinguer leurs traits, leur figure étant à demi cachée sous de grands chapeaux et des mouchoirs flottants ; mais leur attitude me parut suspecte. Ces hommes, drapés de mangas et de sarapes, semblaient m'épier avec l'intention de me couper le passage. Je poussai mon cheval dans une contre-allée. Aussitôt ils piquèrent des deux et s'élancèrent vers moi. « Halte-là ! » s'écria une voix menaçante ; et au même instant les quatre cavaliers m'entourèrent. Ce n'étaient ni des voleurs ni des alguazils ; c'étaient tous des hommes dont j'avais pu apprécier souvent le caractère aimable et la joyeuse humeur. Dans l'un d'eux, je reconnus don Diego Mercado, étudiant en théologie du collége de Saint-Jean de Latran ; le deuxième était l'officier don Blas..., le troisième, le seigneur don Romulo R.... F..., brouillon politique qui ne pouvait voir en face de lui un gouvernement établi sans chercher aussitôt à le renverser, et qui, nonobstant cette faiblesse, se trouvait répandu dans la plus élégante société de Mexico ; le quatrième enfin était celui que j'aurais dû certes le moins m'attendre à rencontrer en pareille compagnie et sous un pareil déguisement : c'était le digne fray Serapio.

« Est-ce bien le révérend fray Serapio ? m'écriai-je aussitôt ; est-ce bien lui que j'aperçois sous ce costume de bandit ?

— Chut ! reprit le franciscain ; je voyage incognito : plus tard je vous dirai pourquoi.

— Bien, dis-je au moine ; j'ai à vous faire d'autres questions qui m'intéressent également.

— Vous êtes des nôtres, s'écria l'officier, et nous vous emmenons en caravane pour achever la semaine sainte ailleurs qu'à Mexico.

— Et où me menez-vous ainsi ? demandai-je.

— Vous le saurez quand vous y serez, répondit le seigneur Romulo. Je vous connais pour un chercheur d'aventures : eh bien ! je vous en promets, et des plus étranges. »

C'était m'attaquer par mon côté faible : j'acceptai sans plus m'inquiéter du but d'une semblable équipée. J'étais d'ailleurs en costume de voyage, et une excursion nocturne me séduisit tout d'abord. Nous fîmes encore un tour ; puis, abandonnant la foule des promeneurs qui commençait à s'éclaircir, nous prîmes les allées de la Candelaria en remontant vers le nord. Resté en arrière avec fray Serapio, je renouvelai ma question au sujet de son déguisement. Dans les premiers temps de notre liaison, le franciscain se montrait avec moi plus défiant, plus mystérieux que je ne l'aurais voulu ; mais j'avais découvert un moyen sûr de mettre cet excès de circonspection en défaut. J'exaltais avec une feinte bonhomie les vertus chrétiennes de mon vénérable ami, et tout aussitôt fray Serapio, qui avait une prétention singulière chez un moine, la prétention du vice, répondait à mes éloges par des révélations fort peu édifiantes. Cette fois, l'expédient me réussit comme d'ordinaire. Le franciscain m'avait assuré d'un air contrit qu'il ne s'était déguisé que par la volonté de Dieu.

« Comme toujours, vous avez obéi à cette volonté en respectueux serviteur, » dis-je gravement.

Le moine s'inclina en mettant son cheval au pas.

« Il a plu à Dieu, reprit-il, que son serviteur se dépouillât de son habit pour sauver un chrétien près de quitter ce monde.

— Saint Martin ne donnait aux pauvres que la moitié de son manteau; qu'était sa charité près de la vôtre ? »

Le franciscain haussa les épaules.

« Hélas ! murmura-t-il, c'est un riche qui a mon froc, et je ne mérite pas d'être comparé à saint Martin.

— Je vous reconnais bien; c'est ainsi que les vertus les plus éminentes cherchent toujours à se rabaisser elles-mêmes. »

Accablé de mes éloges, le moine renonça à dissimuler plus longtemps.

« Parbleu ! répondit-il d'un ton tout à fait cavalier, les gens dévots ont l'habitude de se faire enterrer dans des habits de moine, et plus ces habits sont usés, plus ils ont de prix à leurs yeux. Mon froc était, à ce compte, d'une valeur inestimable; je l'ai donc vendu le double de ce qu'il m'avait coûté tout neuf, et, par-dessus le marché, j'ai pris dans la garde-robe du moribond l'équipement que vous me voyez aujourd'hui. »

Le soleil s'était couché, et la lune, qui se levait, répandait sa clarté devant nous sur la campagne déserte. D'un bond nous rejoignîmes nos compagnons, qui nous précédaient. Arrivé au sommet d'une petite éminence, je jetai un dernier coup d'œil sur le canal et les plaines de la Viga, qui par une nuit tropicale avaient pris un aspect tout nouveau pour moi. La lune éclairait les lagunes, le canal et la chaussée, devenus silencieux. Le calme le plus profond avait remplacé le mouvement et le bruit; le silence n'était troublé que par les mugissements éloignés des taureaux, redevenus possesseurs de leurs savanes. Les vers luisants étincelaient dans les hautes herbes, et les feux des bergers brillaient seuls au milieu des pâturages.

III.

Un village indien.

Il y avait déjà quelque temps que nous cheminions, et la nuit devenait de plus en plus sombre. La lune, qui jusqu'alors avait éclairé la route, s'était peu à peu entourée d'un cercle de sinistre augure, puis elle avait fini par disparaître sous des nuages noirs amoncelés à l'horizon. De temps à autre, un éclair jaunâtre sillonnait cette masse sombre et faisait ressortir, en s'éteignant, l'épaisse obscurité qui enveloppait la campagne. L'instinct seul de nos chevaux nous dirigeait au milieu des ténèbres. Les aboiements des chiens errants signalaient et accompagnaient notre passage auprès des habitations isolées que nous rencontrions; quelquefois notre cavalcade faisait lever des troupeaux de porcs qui se vautraient dans les anfractuosités du terrain et ne se retiraient devant nous qu'avec de sourds grognements. Au milieu de cette nature sauvage et à la lueur des éclairs de plus en plus fréquents, nous ressemblions plutôt à des contrebandiers en campagne qu'à des promeneurs en route pour une excursion joyeuse.

Nous avions déjà dépassé le village de Tacubaya, déjà nous étions engagés sur le chemin montueux qui mène à Toluca, et je ne savais pas encore où l'on me conduisait; peu m'importait d'ailleurs, pourvu que nous pussions atteindre le but de ce voyage nocturne avant l'explosion de l'orage, qui s'annonçait par de lointains roulements de tonnerre. Bientôt nous atteignîmes une éminence qui s'élevait à la lisière d'une forêt de sapins. Là nous dûmes faire halte pour laisser un instant souffler nos chevaux. Les tourbillons de poussière que nous venions d'avaler nous faisaient sentir d'ailleurs le besoin de nous rafraîchir. Une outre remplie d'un vin de Valdepeñas, que l'officier don Blas portait à l'arçon de sa selle et qui

passa successivement de main en main, servit pour le moment à étancher la soif ardente qui tourmentait chacun de nous. Je profitai de ce moment de répit pour interroger de nouveau mes compagnons de route sur le but de notre excursion. L'étudiant en théologie se chargea de satisfaire ma curiosité.

« Je suis invité, me dit-il, à passer mes vacances de Pâques dans l'hacienda d'un de mes amis, à une douzaine de lieues d'ici; j'ai pensé qu'il ne lui serait pas désagréable de recevoir quelques hôtes de plus, et je ne doute pas que vous ne soyez les bien venus à l'hacienda. »

De son côté, le seigneur don Romulo n'était pas fâché de laisser se calmer, pendant son absence, l'agitation causée par un pamphlet assez violent qu'il venait de lancer contre le gouvernement de la république; puis, sachant que les ruines d'un couvent célèbre, le Desierto, se trouvaient sur notre route, il était bien aise de les visiter en passant. L'officier espérait en outre ne rencontrer dans le Desierto ou à l'hacienda aucun de ses nombreux créanciers, et était disposé à se plaire partout où ils ne seraient pas. Quant à fray Serapio, il me confia que, hors d'état pour le moment d'acheter un nouvel habit de religieux, il avait accepté avec empressement l'invitation de son ami don Diego Mercado.

« J'avais cependant retiré cent piastres de mon vieux froc, ajouta mélancoliquement le franciscain, qui venait de porter une seconde fois à ses lèvres l'outre de Valdepeñas.

— Voilà où vous mène votre charité, dis-je à fray Serapio; vous les aurez distribuées en aumônes.

— *Mon cher* (c'étaient les seuls mots français que fray Serapio sût prononcer, et il les plaçait par conséquent à tort et à travers), sachez donc, une fois pour toutes, que je ne mérite pas vos éloges. J'étais né pour être soldat, et c'est contre ma volonté qu'on m'a fait moine. »

Puis ne tardant pas, selon son habitude, à compléter sa

confession, le franciscain m'avoua qu'au moment d'acheter un froc neuf, une distraction inconcevable lui avait fait convertir son argent en une foule d'objets inutiles à la toilette d'un homme, et surtout à celle d'un religieux, objets dont il n'eût su que faire si.... Fray Serapio acheva ses aveux à mon oreille. L'outre de Valdepeñas se trouvant à moitié vide, nous nous remîmes en route. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber, et l'orage, on n'en pouvait plus douter, allait éclater dans toute sa fureur. Il ne nous restait qu'une seule ressource, c'était de pousser en avant. Stimulés par un secret instinct, nos chevaux avaient doublé de vitesse. Parfois seulement ils s'écartaient ou s'arrêtaient brusquement, effrayés par les formes fantastiques de quelque racine saillante, ou par le retentissement soudain du tonnerre; mais ce n'étaient que de courtes haltes, après lesquelles notre course effrénée recommençait de plus belle. Nous aperçûmes enfin, au milieu d'une plaine, la lumière d'un petit village indien, dont une lieue nous séparait encore. Cette lieue fut franchie en quelques minutes, et nous entrâmes dans le village, bruyamment salués par une centaine de chiens affamés qui se suspendaient en hurlant à la queue de nos chevaux. Notre arrivée mit tout en émoi. Des figures cuivrées paraissaient et disparaissaient sur le seuil des cabanes. Nous nous demandions, assez inquiets, s'il ne fallait pas renoncer à trouver un gîte au milieu d'une population qui cherchait à se barricader contre nous, lorsque fray Serapio, ayant saisi un Indien par sa chevelure flottante, parvint à se faire indiquer une espèce d'auberge vers laquelle nous nous dirigeâmes.

A peine nous étions-nous arrêtés devant la prétendue hôtellerie, qu'un grand drôle, un de ces métis si nombreux au Mexique, très-reconnaissable à son teint, entr'ouvrit un des vantaux de la porte, retenu par une chaîne de fer suivant l'usage: c'était le maître de l'auberge qui venait parlementer avec nous.

« Je n'ai ni écuries, ni maïs, ni paille à offrir à vos seigneuries, dit le métis d'un air rébarbatif; ainsi vous ferez bien de passer votre chemin.

— Va-t'en au diable, dit l'officier, avec ta paille, ton maïs et tes écuries ! nous n'avons besoin que d'une chambre telle qu'il la faut à des chrétiens et à des officiers. Ouvre, ou j'enfonce ta porte. »

Et à l'appui de cette injonction, le capitaine don Blas donna contre la porte un coup de sabre si furieux, que le *huesped*, intimidé, laissa tomber la chaîne; puis, s'excusant sur la dureté des temps, qui mettait tant de malfaiteurs en campagne, il nous conduisit dans une chambre qui ressemblait fort à une écurie.

« J'espère, s'écria don Romulo en portant son mouchoir à son nez, que nous ne passerons pas la nuit dans ce bouge infect !

— Vous êtes difficile, *mon cher*, répondit fray Serapio; cette chambre me semble fort convenable. »

En dépit de cette assertion, il fut décidé qu'aussitôt l'orage passé nous remonterions à cheval. Nous restâmes donc sur pied en attendant que nous pussions continuer notre route, afin d'arriver le plus tôt possible à l'hacienda, où une réception plus hospitalière nous était promise. Je pensai que cette halte était une occasion favorable pour demander à fray Serapio quelques détails sur le moine mystérieux que j'avais rencontré dans le jardin de San-Francisco. A ma première question : « Je devine de qui vous voulez parler, répondit-il en secouant la tête; c'est fray Epigmenio que vous avez vu sous la tonnelle, dans le jardin du couvent, dont il est avec vous le seul visiteur. Un procès avec l'inquisition a tourné la tête de ce malheureux, et depuis cinquante ans sa vie n'est qu'une longue pénitence.

— Eh bien ! je vous l'avouerai franchement, repris-je, j'avais pressenti qu'il y a dans la vie de cet homme quelque

douloureux mystère. C'est sur vous que je comptais pour le pénétrer; c'est vous que je cherchais quand le hasard nous a réunis dans les allées de la Viga. »

Le moine allait répliquer, quand un bruit extraordinaire se fit dans la cour de la posada, que des torches éclairèrent d'une lueur rougeâtre. Presque en même temps un homme qu'à sa figure cuivrée et à son costume on reconnaissait pour un Indien entra, suivi de plusieurs habitants du village, brandissant les uns des torches, les autres des bâtons noueux. Quelques-uns portaient même des arcs et des flèches dans des carquois de jonc tressé. L'Indien qui paraissait le chef de la troupe s'avança vers nous et nous prévint, en assez mauvais espagnol, que, notre entrée bruyante ayant jeté le trouble dans le village, l'alcade désirait nous voir un instant.

« Et si nous ne voulons pas voir l'alcade ? répondit l'officier.

— Vous viendrez chez lui de force, » dit l'Indien en nous montrant du doigt son escorte armée.

Ce geste en disait assez, et il ne fallait pas songer à la résistance; car les ministres de la justice indienne s'étaient d'avance emparés prudemment de nos chevaux et de nos armes. Nous nous regardâmes d'un air assez mélancolique. Les Indiens *mansos*, qui se gouvernent dans leurs villages d'après les lois de la république, et peuvent même élire parmi leurs frères de race leurs magistrats municipaux, sont impitoyables pour les délits commis par des Mexicains sur le territoire confié à leur juridiction. Ils ont, en pareil cas, la pire de toutes les cruautés, la cruauté du faible. Nous n'essayâmes point de lutter contre ces alguazils aux jambes nues et aux longs cheveux. Nous les suivîmes docilement vers la maison de l'alcade.

« Prenez patience, me dit à voix basse fray Serapio pendant le trajet. A défaut de l'histoire de fray Epigmenio, que je vous conterai tôt ou tard, vous allez avoir un spectacle

que peu d'étrangers ont l'occasion de se procurer au Mexique. Si je ne me trompe, nous sommes tombés dans ce maudit village à l'heure où les Indiens célèbrent à leur façon les fêtes de la semaine sainte. La maison de l'alcade est un des buts ordinaires de leurs processions nocturnes. »

J'avais souvent entendu parler de ces singulières cérémonies, où des restes de l'idolâtrie indienne se mêlent aux pratiques du catholicisme. Au moment même où j'allais répondre à fray Serapio, des sons mélancoliques et monotones vinrent frapper nos oreilles. Les accents plaintifs de la flûte de roseau nommée par les Indiens *chirimia* se mêlaient tristement au bruit de plusieurs tambours frappés d'un seul coup à intervalles égaux.

« Il y a trois cents ans, me dit à l'oreille don Diego Mercado, c'était au son de ces mêmes chirimias que les ancêtres de ces Indiens égorgaient des victimes humaines au pied de leurs idoles. »

Au détour d'une ruelle qui coupait à angle droit la route que nous suivions, nous vîmes déboucher la procession annoncée par cette funèbre harmonie. Occupés pendant le jour aux travaux des champs, les Indiens consacrent la nuit à certaines solennités religieuses. Le choix de l'heure vient ainsi ajouter encore à l'effet lugubre de leurs cérémonies. En tête du cortége, et portée par quatre hommes, se balançait l'image du Christ, image gigantesque, hideuse et barbouillée de sang. Aux bras de la croix étaient suspendus deux autres christs de moindre taille; derrière se pressait en désordre presque toute la population indienne du village et des environs, portant des crucifix de toute forme et de toute grandeur. Je remarquai que les dimensions de plusieurs de ces crucifix n'étaient nullement en rapport avec la taille des individus qui les portaient; ces dimensions en effet se mesurent uniquement sur le droit plus ou moins élevé que payent à l'église les Indiens qui veulent figurer dans ces proces-

sions. Avec l'élite de la population, qui ouvrait la marche, s'avançait aussi l'aristocratie des images; ensuite venaient les pauvres, et on ne saurait rien imaginer de plus grotesque, de plus tristement bouffon que cette cohue d'hommes déguenillés, les uns portant, à défaut de christs, de petites images de saints ou de saintes, d'autres, moins heureux encore, obligés d'arborer, faute de mieux, des drapeaux fanés, des oripeaux ternis et jusqu'à des cages à poules. Nous nous agenouillâmes respectueusement devant ces affreuses représentations, tandis que la procession traversait lentement la rue; et ce bizarre assemblage d'objets hideux et disparates, de figures grotesques, de corps à moitié nus, éclairés d'une lumière rougeâtre et entrevus à travers l'épaisse fumée des torches de sapin, nous laissa, en s'éloignant, l'idée de quelque vision infernale plutôt que celle d'une fête religieuse.

Nous arrivâmes à la maison de l'alcade. La physionomie sinistre de ce magistrat de race indienne n'était pas faite pour nous tranquilliser. De longs cheveux grisonnants encadraient sa figure sillonnée de rides profondes et tombaient jusqu'au milieu de son dos; des bras musculeux sortaient des manches de son *sayal* (tunique à manches courtes); ses jambes sèches et nerveuses n'étaient couvertes qu'à demi par les canons flottants de ses *calzoneras* de peau. Pour toute chaussure, il portait des sandales de cuir. Ainsi vêtu, ce singulier personnage trônait avec une fierté comique sous une espèce de dais formé de branchages de *xocopan* (laurier odorant). Les alguazils à peau rouge se rangèrent derrière lui comme un groupe de comparses. L'interrogatoire commença.

« Qui êtes-vous et que faites-vous ? »

Cette question, articulée péniblement en mauvais espagnol, s'adressait à fray Serapio, que sa longue barbe, son costume et ses manières de soudard avaient sans doute dé-

signé à l'alcade comme le plus suspect d'entre nous. Le moine hésitant à répondre, l'alcade continua :

« Quand on envahit un village à main armée, on a sans doute la permission de porter des armes. Où est la vôtre ? »

C'était donc pour nous demander notre permis de port d'armes qu'on nous avait arrêtés. L'alcade pensait bien nous trouver en défaut et nous faire ainsi subir, sans sortir de la légalité, quelques-unes de ces avanies qui satisfont la haine traditionnelle des Indiens contre les invidus de race blanche. Nous comprîmes cette tactique, mais nous n'avions aucun moyen de la déjouer. Nous en fûmes réduits à faire tous la même réponse : nous voyagions incognito, et nous n'avions pas de permis de port d'armes. Puis, à l'exception du moine, qui semblait très-mal à l'aise sous son déguisement, nous nous empressâmes de faire connaître nos noms et nos qualités. Comme il était important aussi d'intimider les Indiens en énumérant les protections qui nous étaient assurées à Mexico, l'étudiant crut agir prudemment en déclarant qu'il était neveu du plus célèbre apothicaire de cette ville. Le greffier sténographiait ces réponses en cassant de petites branches de xocopan et en alignant, comme des hiéroglyphes, des grains de maïs sur le sol. Pour l'alcade, il semblait triompher de tenir en sa puissance cinq hommes de race ennemie. Quand l'étudiant eut déclaré sa parenté avec l'apothicaire de Mexico, le rusé Indien ne se tint pas pour battu. Il parut réfléchir, puis une expression de joie maligne se trahit sur sa physionomie, et il lança à don Diego Mercado cette question perfide :

« Puisque vous êtes le neveu d'un apothicaire, vous devez savoir un peu de botanique? »

Don Diego répondit affirmativement avec un air de parfaite assurance.

« Vous connaissez par conséquent les vertus du *matlalquahuitl ?* »

L'alcade avait choisi avec intention, parmi les dénominations indiennes des plantes mexicaines, une des plus bizarres et des moins connues. En voyant la stupeur qui se peignit sur le front de l'étudiant, il devina que son expédient avait réussi, et il se frotta les mains d'un air de satisfaction. « Vous ne savez pas la botanique, donc vous m'avez trompé, vous n'êtes pas le neveu d'un apothicaire; vous êtes tous des voyageurs suspects; j'ai le droit de vous arrêter et je vous arrête. » Tel était le raisonnement que nous lisions dans les regards de l'alcade, qui se fixaient dédaigneux et moqueurs, tantôt sur don Diego Mercado, tantôt sur nous.

En ce moment, la fête religieuse, dans laquelle l'alcade avait un rôle important à jouer, vint heureusement faire diversion à notre interrogatoire. Une troupe d'Indiens entra précipitamment dans la salle d'audience. Ils traînaient ou plutôt poussaient devant eux un homme couronné d'un diadème de roseaux et drapé d'un manteau rouge en lambeaux qui devait avoir servi de *muleta*[1] dans quelque course de taureaux. Sa figure et tout son corps étaient souillés de boue. Ses mains étaient liées derrière le dos avec des attaches en jonc. Je contemplais cet homme avec étonnement comme une énigme vivante, quand l'étudiant, qui connaissait mieux les mœurs indiennes que les vertus du *matlalquahuitl*, me dit à voix basse :

« N'allez pas prendre au sérieux cette facétie religieuse; il s'agit ici d'une représentation dramatique de la passion. Nous ne sommes plus dans un village indien, mais à Jérusalem. Ce drôle à mine effrontée, c'est le Christ, et cet alcade, que Dieu confonde, c'est Pilate. »

En effet, nous vîmes bientôt se dérouler toutes les scènes d'un vrai mystère du moyen âge. L'alcade, après avoir gra-

1. On appelle *muleta* le drapeau rouge que le *toreador* agite pour exciter le taureau.

vement écouté sous son dais de feuillage les accusations calomnieuses des Juifs, se leva et prononça en indien la sentence historique de condamnation. Des cris si tumultueux l'accueillirent, que le malheureux lépero (car c'en était un qui, pour quelques réaux, s'était chargé du rôle du Christ) sembla craindre que le drame ne prît une fâcheuse tournure, et s'écria en espagnol :

« *Caramba!* je crois que j'aurais mieux fait de m'en tenir au rôle du bon larron. Seigneur alcade, n'oubliez pas qu'il y a trois réaux de plus pour le divin Rédempteur.

— Bon ! » dit l'alcade en repoussant le lépero, qui s'était, au mépris de la vérité historique, réfugié dans le tribunal même.

En ce moment, un des soldats qui entouraient le Christ, plus fidèle à son rôle que l'effronté lépero, appliqua un soufflet sur la joue de ce dernier. Dès lors le lépero ne se contint plus ; il éclata en jurons et infligea la peine du talion à ses persécuteurs ébahis. Ce fut une mêlée générale, une lutte entre l'acteur, qui oubliait complétement l'esprit de son rôle, et les Indiens, qui le gourmaient avec une ardeur vraiment digne des suppôts d'Hérode. La lutte se termina par un sacrifice héroïque de l'alcade, qui, pour vaincre l'obstination du lépero, dut lui promettre six réaux au delà du prix convenu. A cette condition, le drôle consentit à marcher vers le calvaire au milieu des Indiens, qui entraînèrent, en l'injuriant et en frappant de plus belle, le captif subitement radouci.

Revenu de son émotion, l'alcade se retourna vers nous : il avait hâte de prononcer sa sentence, que nous attendions, pour notre part, avec une anxiété mal dissimulée. En le voyant se concerter avec le greffier, je jetai un regard triste sur le moine. Celui-ci me répondit au contraire par un sourire qui respirait une pleine confiance. J'eus bientôt l'explication de ce changement subit dans l'attitude de fray Serapio. Il avait pris son parti, et, pour échapper à l'incarcération qui nous

menaçait tous, il avait résolu de faire appel aux sentiments religieux dont l'alcade et son escorte venaient de donner des preuves éclatantes. Fort heureusement fray Serapio avait raisonné juste. Au moment où l'alcade se levait pour prononcer la sentence, le moine s'approcha gravement du tribunal, arracha le mouchoir qui lui servait de résille et présenta au magistrat indien sa tête tonsurée. Ce fut un vrai coup de théâtre. Le même homme qui, il y avait un instant à peine, affectait vis-à-vis de nous un orgueil intraitable, se précipita confus et tremblant aux pieds du franciscain.

« Ah ! saint père, s'écria l'Indien, que ne le disiez-vous plus tôt ? A tout prendre, on peut être honnête homme sans connaître les vertus du *matlalquahuitl.* »

Fray Serapio aurait pu se dispenser de répondre à l'Indien prosterné. Il daigna avouer qu'il voyageait sous ce déguisement et avec cette escorte pour remplir une mission d'intérêt religieux, et l'alcade, qui se signait dévotement à chaque parole du moine, se garda bien de le presser de questions indiscrètes. Quelques instants après, nous sortions majestueusement de cette cabane, où notre entrée avait été si triste et si humble. Les Indiens nous rendirent nos armes et nos chevaux. Ce fut en vain toutefois qu'ils nous pressèrent de retourner à l'hôtellerie où on nous avait fait si mauvais accueil. Nous gardions rancune à ce village inhospitalier, et, malgré l'orage qui recommençait à gronder, nous piquâmes des deux sans prêter l'oreille à ces supplications intéressées.

IV.

Fray Epigmenio.

Déjà le village indien était à une lieue derrière nous. La route que nous suivions était plutôt un ravin qu'un chemin fait de main d'homme. Nous ne tardâmes pas à entrer dans

une forêt de sapins qui s'étendait sur une chaîne de collines escarpées. L'obscurité, épaissie autour de nous par les cimes entrelacées des arbres, était si profonde, que nos chevaux ne pouvaient littéralement avancer qu'à la lueur des éclairs. Dans les intervalles qui séparaient les explosions de la foudre, ils s'arrêtaient immobiles et frémissants. Bientôt l'orage redoubla ; les troncs des sapins craquèrent sous l'effort du vent ; les cavités de la montagne se renvoyaient les éclats du tonnerre en effrayants échos. Puis les éclairs devinrent plus rares, et enfin ces clartés intermittentes, qui jusqu'alors nous avaient permis d'avancer insensiblement, nous furent tout à fait refusées. Un dernier coup de tonnerre assourdissant fut suivi d'une pluie torrentielle. Il nous était devenu impossible à la fois de marcher en avant ou de rebrousser chemin. Forcés de demeurer immobiles comme des statues équestres, nous dûmes nous héler pour connaître nos positions respectives. Je m'aperçus alors que j'étais fort près de fray Serapio. Quant à nos trois compagnons, leurs voix nous arrivèrent à peine comme un écho lointain au milieu des sifflements de la rafale. Nous nous trouvions dispersés sans espoir de nous rejoindre peut-être de toute la nuit, et forcés d'accepter, chacun à l'endroit où les ténèbres nous clouaient, la menaçante hospitalité de la forêt.

« Puisque nous voilà condamnés à rester immobiles comme la statue de Charles IV à Mexico, dis-je au franciscain, ne serait-ce pas le moment de me raconter l'histoire de votre ami fray Epigmenio ?

— De fray Epigmenio ! s'écria le moine. Ce n'est pas une histoire à conter par un temps et dans un lieu semblables. Quand j'entends les arbres gémir comme des âmes en peine, quand j'entends les torrents rugir comme des bêtes féroces, alors, je rougis de l'avouer, j'ai peur. »

Un long silence suivit ce court échange de mots. « Où sommes-nous ? demandai-je enfin à fray Serapio.

— Nous devons être à une demi-lieue du Desierto, si toutefois nous avons su rester dans le bon chemin. Je crains malheureusement que nous ne soyons engagés dans un ravin d'où il serait presque impossible de sortir au milieu de ces ténèbres. Or, dans quelques heures, si la pluie continue, ce ravin ne sera plus un chemin; ce sera un torrent qui nous emportera comme des feuilles mortes, et alors Dieu veuille avoir nos âmes ! »

J'avais vu trop souvent, dans les campagnes américaines, des torrents grossis par les pluies d'orage déraciner des arbres séculaires et entraîner des rochers, pour douter un moment de l'imminence du danger signalé par fray Serapio. A ses sinistres paroles, je ne trouvai qu'une seule réponse à faire : « Il faut allumer du feu à tout prix. » Malheureusement le moine avait laissé son briquet à l'étudiant. Je ne me décourageai point encore, et, ne voulant négliger aucun moyen de sortir de ce mauvais pas, je descendis de cheval, je pris dans une de mes mains la *reata* attachée au cou de l'animal ; de l'autre, j'essayai de me guider en me tenant aux rochers. Je ne tardai pas à me trouver arrêté par un talus escarpé. J'avançai d'un autre côté ; toujours un mur à pic. Forcé enfin de m'arrêter après avoir déroulé la *reata* dans toute sa longueur, je revins pas à pas près de mon cheval en rassemblant de nouveau la longe dans ma main, et je me remis en selle.

« Ce ravin est une vraie prison, dis-je à fray Serapio.

— Ce n'est pas le torrent seul que je redoute, reprit le moine. Si même nous échappons à l'eau, nous pouvons encore périr par le feu sous ces grands arbres qui attirent la foudre.

— Ne pourrions-nous pas laisser là nos chevaux, et tâcher de gagner à pied un endroit moins périlleux ?

— Nous courrions risque de rouler dans quelque fondrière. A la manière dont le vent frappe mon visage, je reconnais

que le ravin doit s'étendre encore bien loin d'ici. Restons donc à notre place, et confions-nous à la divine Providence. »

J'étais à bout d'expédients, et je ne trouvai aucun argument à opposer à ces derniers mots, que le moine prononça d'un ton fort lamentable. Quelques instants se passèrent. L'ouragan toutefois avait son harmonie, et je m'oubliais à l'écouter. Dans les profondeurs de la forêt gémissaient mille voix éplorées ; les torrents hurlaient en bondissant de roche en roche ; les sapins craquaient comme les mâts d'un vaisseau battu par la tourmente, et sur nos têtes le vent rendait d'étranges sons en sifflant dans les feuillages. Le bruit de l'eau qui coulait sous les pieds de nos chevaux augmentait avec une force croissante. Dans les rares moments où le sifflement de la tempête s'apaisait un peu, nous entendions les voix de nos compagnons, qui, soit par ignorance du danger, soit pour s'étourdir, avaient pris le parti de chanter à tue-tête.

« Ne trouvez-vous pas, dis-je au moine, que cette gaieté a quelque chose d'irritant ? J'ai bien envie, en les avertissant du péril que nous courons tous, de faire changer leur chanson à boire en un *De profundis*.

— A quoi bon ? dit mélancoliquement le franciscain. Ne vaut-il pas mieux qu'ils ignorent le danger et que la mort les surprenne dans leur joyeuse insouciance ? En ce moment où les esprits des ténèbres semblent planer au-dessus de nous, la voix humaine a je ne sais quelle harmonie consolante. Tenez, j'avais refusé tantôt de vous raconter l'histoire de fray Epigmenio ; réflexion faite, j'aime encore mieux entendre le son de ma propre voix que le sifflement du vent dans les sapins. Et puis j'y songe : c'est dans le couvent du Desierto, voisin de cette forêt, que s'est passée, précisément à l'époque de l'année où nous sommes, la partie la plus intéressante de la vie du révérend.

— Il est certain, dis-je, que cette circonstance devrait ajouter un intérêt particulier à votre récit ; mais en ce mo-

ment je me sens fort peu disposé à l'entendre. Cependant, s'il peut vous être agréable de raconter cette histoire, je....

— Fray Epigmenio, reprit le franciscain en m'interrompant, n'a jamais été, même dans sa jeunesse, qu'un assez triste compagnon. C'est vous dire qu'il ne me ressemblait en rien. Loin d'avoir voulu, comme moi, se faire soldat avant d'endosser le froc, il était entré bien jeune encore en qualité de novice au couvent des frères carmélites surnommé *el Desierto*. Au temps dont je parle, c'est-à-dire il y a cinquante ans, le Desierto n'était pas abandonné comme aujourd'hui. C'était une retraite habitée par plusieurs religieux qui voulaient, en s'éloignant des villes, apporter dans la pratique de la règle un raffinement d'austérité. Vous devinez quelle influence cette solitude sauvage pouvait exercer sur un cerveau malade. Moi-même je ne répondrais pas de ma raison si je devais passer ma vie en pareil lieu. Les supérieurs du jeune novice s'alarmèrent bientôt de l'exaltation farouche qui avait pris chez lui la place d'une solide piété. Ils représentèrent à Epigmenio que le démon, jaloux de ses mérites, lui tendrait quelque piége où il succomberait. L'avertissement était sage; Epigmenio n'écouta rien. Bien plus, il s'isola presque entièrement de ses frères, et s'enferma plus obstinément que jamais dans sa cellule, espèce de sombre cachot dont les fenêtres s'ouvraient sur le bois qui entoure le couvent. C'était la plus triste cellule de ce triste cloître, et fray Epigmenio l'avait choisie de préférence à celles dont les croisées donnaient sur le jardin. La vue des fleurs semblait à ce rigide cénobite une distraction trop mondaine. Des flots de verdure noire constamment agités par le vent et encadrés dans un amphithéâtre de rochers aux formes fantastiques, voilà le paysage sur lequel Epigmenio avait presque sans cesse les yeux fixés. Je vous l'ai dit, la tête la plus saine n'aurait pu résister longtemps à ces influences combinées de la solitude et de la prière. Le moine avoua plus

tard que des visions étranges passaient devant ses yeux pendant ces longues journées de contemplation et de silence. Des voix mystérieuses frappaient ses oreilles, et ce n'était pas toujours les concerts des anges qu'il entendait : les murmures de la forêt se transformaient en soupirs voluptueux, en voix féminines, qui montaient jusqu'à lui avec l'âcre senteur des sapins ; souvent même des figures tentatrices lui apparaissaient sous les feuillages éclairés par la lune.... »

A ce moment, le franciscain s'interrompit brusquement, et, se tournant vers moi : « M'écoutez-vous? me dit-il.

— J'avoue, répondis-je, que j'écoute plus attentivement encore l'eau, dont le bruit augmente singulièrement sous nos pieds, et je trouve que nous sommes fort à plaindre de n'avoir pas ici un de ces beaux clairs de lune dont vous parlez.

— Fray Epigmenio, reprit Serapio sans faire attention à ma remarque, se crut un saint, puisque des tentations pareilles venaient l'assaillir; il crut pouvoir lutter contre le démon, comme les ermites des anciennes légendes. Un jour, à l'heure où le soleil allait se coucher, il ne se contenta pas d'attendre le tentateur dans sa cellule, il voulut le braver dans cette forêt même, peuplée de si étranges fantômes. Il y avait déjà quelque temps qu'il errait sous la voûte épaisse des sapins lorsque des sanglots étouffés retentirent non loin de lui. Il s'arrêta pour prêter l'oreille, puis s'avança du côté d'où ces gémissements semblaient venir. Pendant longtemps ses recherches furent inutiles; enfin il arriva, de détour en détour, à un carrefour du bois au milieu duquel gisait, sur le gazon, un homme qui l'invita de la main à s'approcher de lui. Fray Epigmenio hésita un moment. L'inconnu était un homme de haute taille, vêtu d'un riche costume de velours noir ; une pâleur mortelle était répandue sur sa physionomie, et il serrait avec angoisse contre sa poitrine un mouchoir ensanglanté. Enfin, après s'être signé dévotement, Fray Epigmenio se décida à s'approcher du blessé. « Au nom de Dieu, » lui de-

manda-t-il, « de quelle mauvaise rencontre êtes-vous vic-« time? » Le saint nom de Dieu parut causer à l'étranger une émotion pénible; ce fut d'une voix éteinte qu'il apprit à Epigmenio qu'il voyageait avec sa fille, et que des voleurs venaient de le dévaliser après l'avoir frappé d'un coup de poignard. Il ajouta que ce n'était pas pour lui qu'il invoquait des secours, mais pour la faible créature qui était à ses côtés, et en même temps, écartant les branches d'un buisson près duquel il était couché, il montra à fray Epigmenio une jeune fille étendue sans connaissance sur l'herbe, à quelques pas de lui. Les rayons de la lune tombaient en plein sur son beau visage et sur sa robe blanche. Vous comprenez quel dut être le trouble d'Epigmenio à la vue de cette jeune fille, qui lui rappelait les plus adorables visions de ses nuits. Il se remit pourtant après un court silence, et représenta à l'étranger que le couvent du Desierto était encore éloigné; que, fût-il même plus près, une femme ne saurait y recevoir l'hospitalité. L'inconnu se plaignit alors de ne pouvoir même continuer sa route; car il n'avait plus son cheval, qui s'était échappé au moment de l'attaque des voleurs. Rassemblant toutes ses forces, il déclara que sa blessure le faisait moins souffrir et qu'il allait profiter de ce soulagement passager pour se mettre à la recherche de l'animal. Le moine, de son côté, s'éloigna en promettant, s'il trouvait le cheval échappé, de le ramener au lieu où ils laissaient tous deux la jeune fille évanouie. Que vous dirai-je? Fray Epigmenio chercha longtemps et inutilement. Dans tous les endroits que la lune éclairait, une bizarre hallucination lui montrait la robe blanche de la jeune fille qu'il venait de quitter. Bientôt, soit qu'il eût perdu sa route, soit qu'une puissance irrésistible l'entraînât, le moine se retrouva près de l'endroit où reposait la compagne toujours évanouie de l'étranger. Seulement, celui-ci n'était plus là. Une tentation terrible menaçait la vertu du révérend. Il y avait là devant lui une

femme jeune et belle, dont la chevelure noire flottait déroulée sur de blanches épaules. Jamais la lune n'avait eu de plus magiques reflets, jamais les bois n'avaient exhalé une senteur plus enivrante. Fray Epigmenio, épouvanté, appela l'étranger de toutes ses forces, mais l'écho seul lui répondit. »

Un éclair éblouissant vint interrompre, à cet endroit, le récit du moine, et nous annoncer que l'orage redoublait. Cette nouvelle interruption devait se prolonger bien au delà de nos prévisions. Une eau fangeuse gagnait déjà nos étriers. Nos chevaux, immobiles depuis longtemps, venaient enfin de se retourner pour présenter leur poitrail au fil de l'eau, dont l'impétuosité croissait de minute en minute avec de sourds grondements. Autour de nous, dans l'épaisseur du bois, le fracas des torrents se mêlait de plus en plus terrible à la sauvage harmonie des vents, qui soufflaient de tous les points de l'horizon.

« L'eau monte ! s'écria fray Serapio, et nos chevaux seront bientôt sans force contre elle. »

Presque au même instant, une eau glacée vint mouiller nos pieds et nous arracher un cri de saisissement. Nos chevaux firent une brusque conversion, et, soit guidés par leur instinct, soit emportés par la force du courant, ils commencèrent à descendre la pente du ravin. Un autre cri de détresse, que le vent nous apporta, nous apprit que le torrent entraînait aussi nos compagnons d'infortune. Un second éclair vint illuminer la forêt et fut suivi d'un éclat de tonnerre qui vibra longtemps dans l'espace. Une odeur sulfureuse se répandit dans l'air; presque aussitôt, à notre inexprimable satisfaction, un sapin frappé à quelques pas de nous par la foudre s'enflamma rapidement et ne tarda pas à jeter autour de lui une large zone de lumière.

« Nous sommes sauvés! cria fray Serapio; j'aperçois près d'ici un talus moins escarpé, que nos chevaux pourront gravir. »

Déjà nos compagnons avaient en effet franchi les bords du torrent; ils nous invitaient, du geste et de la voix, à les imiter. Mon cheval, roidissant alors ses jarrets par un effort désespéré, atteignit à son tour le sommet du talus. Je fus suivi de près par fray Serapio, qui, deux fois repoussé par cette berge glissante, était revenu à l'assaut une troisième fois et s'était comporté, dans cette occasion difficile, en véritable cavalier mexicain. Nous n'étions pas cependant à l'abri de nouveaux dangers. Un moment avait suffi pour nous tirer d'une situation désespérée, mais il fallait se hâter de chercher un abri; il ne pouvait plus être question de pousser jusqu'à l'hacienda. Le ciel, qui s'était éclairci, nous montra une route battue qui longeait le ravin. Cette route devait nous mener aux ruines du Desierto, du couvent même où fray Epigmenio avait prononcé ses vœux. Nous nous élançâmes dans le sentier battu, certains, cette fois, de ne plus nous égarer, et, quelques minutes après avoir échappé au danger d'une submersion imminente, notre petite troupe s'arrêta, avec une satisfaction profonde, devant les murs ruinés de l'antique monastère.

V.

Le Desierto.

Après avoir attaché nos chevaux dans la cour extérieure du couvent, nous choisîmes, à l'entrée du bâtiment, la cellule qui nous offrait l'abri le plus commode. Les premiers moments de halte furent consacrés à un échange de réflexions moitié bouffonnes et moitié sérieuses, sur le danger auquel nous venions d'échapper. Don Romulo avoua qu'il avait pris part à dix-sept conspirations, qu'il avait été banni, avec des circonstances aggravantes, de trois républiques, le Pérou, l'Équateur et la Colombie, mais que les moments qu'il venait

de passer devaient être comptés parmi les plus pénibles de sa vie si pleine d'émotions. Quant au moine, à l'étudiant et à l'officier, ils confessèrent de bonne grâce que si, à l'approche du danger, l'insouciance s'était montrée dans leurs discours, elle était loin de régner dans leur âme. Ces premières confidences échangées, nos yeux se portèrent plus tranquillement sur l'édifice en ruines où le hasard nous avait forcés de chercher un asile.

Situé au milieu d'un paysage qui rappelle celui de la Grande-Chartreuse de Grenoble, le couvent du Desierto est encore, à l'extérieur, assez bien conservé. Ses coupoles et ses clochers dominent comme autrefois les massifs de sapins qui l'entourent ; quoique près d'un demi-siècle se soit écoulé depuis que les moines l'ont abandonné, le lierre n'a pas encore voilé entièrement les baies des cellules désertes. La mousse verdâtre qui tapisse les murs atteste seule le défaut d'entretien et les ravages du temps. Il faut franchir cette première enceinte encore debout et pénétrer dans l'intérieur du couvent, pour avoir le spectacle de la destruction et de la tristesse qui l'accompagne. Les coupoles dégradées laissent pénétrer le jour sans obstacle par de larges ouvertures, les pilastres des cloîtres s'écroulent, les degrés de pierre sont descellés, des monceaux de ruines encombrent le chœur et la nef de l'église, un épais manteau de pariétaires couvre ces débris. Les vapeurs qui s'amassent sur le sommet de la montagne où s'élève le couvent tombent en une pluie fine sur les dalles déchaussées et répandent partout une humidité glaciale. Au-dessus du maître autel, à travers une des nombreuses fissures du dôme, ces vapeurs condensées s'échappent et tombent goutte à goutte avec la régularité d'une clepsydre, comme pour marquer la fuite des heures et rompre, par le léger bruit qu'elles font en tombant sur le marbre, le lugubre silence qui règne dans cette morne solitude. Tel est le couvent du Desierto vu à la clarté du jour et par un temps

serein. Qu'on imagine maintenant l'aspect de cette retraite à l'heure où nous y avions cherché un refuge, lorsque l'orage, qui durait depuis le commencement de la nuit, se calmait à peine. Qu'on fasse pénétrer les pâles clartés de la lune sous ces arceaux déserts, qu'on fasse siffler dans la nef abandonnée, dans la cage vide de l'orgue, dans les cellules dépeuplées, les derniers rugissements de la tourmente : on aura une idée du gîte qui nous était offert pour achever la nuit.

Nous grelottions tous sous nos habits trempés, et une de nos premières occupations fut de chercher les matériaux nécessaires pour allumer du feu. Nous nous partageâmes l'exploration du couvent. Je m'engageai seul dans une des parties les plus ruinées de l'édifice. Le souvenir du vieux moine de Saint-François m'était revenu à l'esprit, et je me plaisais à évoquer cette bizarre image en parcourant les galeries abandonnées. Autour de moi, les piliers du cloître allongeaient de grandes ombres sur le terrain blanchi par la lune. Tout était silencieux comme dans une nécropole. Les courtines de lierre frémissaient seules sous le vent. Du cloître, j'entrai dans un vaste corridor ; à travers de larges crevasses à la voûte, quelques rayons de la lune pénétraient furtivement. Dans le lointain, je crus remarquer sur les dalles quelques lueurs rougeâtres à côté de ces blanches clartés; j'entendis aussi un hennissement qui ne semblait pas venir de la cour où nous avions attaché nos chevaux. Au même instant, mes compagnons me rappelèrent, et je m'empressai de les rejoindre. Ils avaient réuni quelques fagots de menu bois : ce n'était pas néanmoins le résultat le plus intéressant de leurs recherches. L'officier don Blas affirmait qu'il avait aperçu au clair de lune un cheval qui n'était pas l'un des nôtres. L'étudiant prétendait avoir rencontré le spectre de l'un des moines enterrés dans le couvent. Un court silence accueillit ces bizarres récits. Don Romulo le rompit le premier :

« Voilà décidément une société bien mêlée; le cheval de

quelque bandit et le fantôme d'un moine, des spectres et des malfaiteurs ! »

Nous engageâmes fray Serapio à prononcer dans son formidable latin la classique formule d'exorcisme ; mais le moine nous répondit brusquement :

« Mon latin n'éloignerait pas le spectre dont il est question, il l'attirerait au contraire. Et Dieu veuille qu'il ne paraisse pas ! Sachez-le bien, il n'y a pas ici de revenant. Le fantôme qu'a vu le seigneur don Blas est une réalité. C'est mon supérieur, le révérend père Epigmenio, qu'un vœu de pénitence, prononcé à la suite d'une peccadille de jeunesse, ramène ici chaque année, au retour de la semaine sainte. S'il m'aperçoit, comment justifier mon déguisement et ma folle excursion ? »

La réponse du franciscain nous rassurait complétement, et son inquiétude n'excita en nous qu'une très-médiocre compassion. Voulant néanmoins éviter entre les deux moines une rencontre et peut-être un conflit désagréable, nous choisîmes pour y faire du feu une des cellules les plus retirées du couvent, et nous nous étendîmes autour du foyer, sur nos manteaux humides. Bientôt l'étudiant, l'officier et le gentilhomme dormirent profondément ; le moine et moi, nous restions seuls éveillés. Fray Serapio, attentif au moindre bruit, tremblait sans cesse d'être surpris par son inflexible supérieur ; pour moi, j'étais sous l'impression de l'histoire, si malencontreusement interrompue, de fray Epigmenio. Voyant que le franciscain ne dormait pas, je le pressai d'achever son récit. Mon compagnon, qui ne pouvait fermer l'œil, fut heureux de trouver ce moyen d'occuper son insomnie, et il s'exécuta d'assez bonne grâce, après s'être mis sur son séant et s'être rapproché du feu.

« J'ai laissé, reprit-il, fray Epigmenio au moment où le hasard livrait à sa générosité une femme évanouie. Sa première pensée fut de prendre la fuite ; la seconde fut de rester,

et il resta. Il cessa même d'appeler le chevalier blessé, dont il ne souhaitait plus le retour, et lorsque la jeune fille, sortant de sa léthargie, eut ouvert sur lui des yeux chargés de langueur, le révérend père perdit la tête. Si à ce moment-là l'étranger se fût montré, le moine l'eût étranglé ; mais vous avez sans doute deviné que l'homme aux vêtements noirs n'était autre que le diable lui-même. »

Pour toute réponse à cette assertion fort inattendue, je me contentai de secouer la tête. Fray Serapio, qui cachait sous ses prétentions de séducteur un grand fond de crédulité superstitieuse, crut sans doute que j'adhérais à sa pensée sur le caractère du mystérieux inconnu. Il continua :

« La tentation avait été trop bien conduite pour que fray Epigmenio ne sortît pas vaincu de sa lutte avec le mauvais esprit. Non-seulement le malheureux succomba, mais il fut même si complétement ensorcelé, qu'il trouva moyen de cacher pendant un mois entier, dans le couvent du Desierto, celle qui avait été l'instrument de sa chute. Pendant tout ce mois, sa conduite extérieurement n'avait pas changé ; il affectait même plus de sévérité dans son maintien, et les remords qui le tourmentaient secrètement donnaient à ses traits une expression plus sombre. Le ciel et l'enfer se partageaient son âme. Écouta-t-il enfin la voix de l'orgueil plus que celle du repentir ? Le fait est que ses hésitations cessèrent un jour, et ce jour-là il avait pris une résolution inébranlable, terrible. Que voulez-vous ? Fray Epigmenio ne devait rien faire comme les autres. Il avoua publiquement sa faute, et livra au saint-office[1]

1. L'inquisition, fondée au Mexique en 1571, eut pour premier inquisiteur don Pedro Moya de Contreras. Elle fut supprimée après la conquête de l'indépendance mexicaine, de 1809 à 1810, et son ancien palais, situé dans la rue de Santo-Domingo, sert aujourd'hui de douane. Sur l'un des panneaux de la porte, des hérétiques enveloppés jusqu'à mi-corps dans les flammes sont le seul emblème qui rappelle la destination première de l'édifice.

la femme dont le démon s'était, disait-il, servi contre lui. Il l'accusait de sortilége, de magie : il avait peut-être raison. Dès ce moment, on admira plus que jamais une vertu qui se relevait avec tant d'éclat. L'inquisition instruisit néanmoins le procès du moine comme celui de la séductrice; car le saint tribunal, dans son impartialité, voyait deux coupables où le public n'en voyait qu'un. Le moine attendit le jugement dans son cloître, la femme au fond d'un cachot. Quelques semaines d'une pénible attente se passèrent. Un soir, la cellule de fray Epigmenio fut le théâtre d'une scène où l'intervention du diable ne se révèle pas moins clairement que dans la rencontre de la forêt. Courbé sur son crucifix, le moine redemandait à Dieu le calme que son âme avait perdu. Tout à coup un bruit de pas le fait tressaillir. Un homme était devant lui, le contemplait avec des yeux ardents, et cet homme n'était autre que l'étranger qui s'était montré au reclus une première fois dans la forêt, un mois auparavant. Il était vêtu de même, et plus pâle encore que la nuit où le moine l'avait trouvé baigné dans son sang. Fray Epigmenio fit un pas en arrière, mais l'étranger ne bougea pas. La formule d'exorcisme, péniblement balbutiée, ne le fit pas reculer davantage. Alors le moine appela au secours; mais il était trop tard. Quand on entra dans la cellule, l'étranger avait disparu; Epigmenio, frappé d'un coup de poignard, était évanoui auprès de son prie-Dieu, et, sur le mur, on pouvait voir l'empreinte des doigts du meurtrier, qui s'était sans doute échappé en appuyant au lambris sa main sanglante. Cette empreinte, le temps ne l'a pas effacée : vous pourrez la voir encore.

— Je devine la fin de l'histoire, dis-je à fray Serapio : la femme fut condamnée comme sorcière, et le moine fut absous.

— La femme, reprit fray Serapio, avoua dans les tourments sa connivence avec le diable, connivence qu'elle fut

condamnée à expier *en acte public;* mais elle n'attendit pas le châtiment : les gardiens la trouvèrent un matin étranglée dans son cachot avec les tresses de ces beaux cheveux noirs qui avaient fait perdre la tête à fray Epigmenio. Quant à ce dernier, sa blessure était légère ; il se rétablit promptement. Condamné à cinq ans de travaux subalternes dans le couvent de Saint-François de Mexico, il s'y chargea du soin des jardins. Presque à la même époque, l'inquisition cessa d'exister, et le couvent du Desierto fut abandonné comme trop insalubre. Depuis longtemps, un pèlerinage que fray Epigmenio fait chaque année à la même époque dans ce couvent ruiné perpétue seul le souvenir de cet événement. »

Fray Serapio se tut. J'étais accablé de sommeil; il me sembla que lui aussi tombait de fatigue, et je crus devoir lui épargner mes réflexions sur le récit que je venais d'entendre. Déjà j'étais couché à côté de mes compagnons profondément endormis , quand le franciscain me secoua par le bras et m'invita précipitamment à le suivre. Je me levai et me plaçai avec lui à une fenêtre d'où la vue plongeait sur les cours intérieures du couvent, que blanchissaient les premières clartés du jour. Le moine dont la figure triste et sévère m'avait si souvent frappé dans mes promenades au jardin de Saint-François traversait en ce moment une de ces enceintes. Nous remarquâmes que ses pas étaient plus chancelants , sa taille plus courbée que de coutume. Quand il se fut éloigné : « Suivez-moi, me dit fray Serapio , dans la cellule qui fut la sienne et qu'il vient de quitter. » Cette cellule, où nous arrivâmes bientôt, ne se distinguait en rien des autres. Les murs étaient complétement nus; le vent sifflait à travers les plantes parasites qui croissaient entre les pierres disjointes. Une torche de sapin plantée dans un des interstices de la muraille achevait de brûler; fray Serapio raviva la flamme près de s'éteindre , et , avec toute l'obstination d'un cicerone consciencieux , il prétendit me faire re-

connaître sur la muraille la trace des cinq doigts de l'inconnu qui avait poignardé le moine dans sa prison. Je voulus bien, par condescendance, renoncer à voir l'effet de l'humidité dans les taches noirâtres qui semblaient à mon compagnon l'empreinte exacte de la main de Satan. Je saisis cependant cette occasion pour faire remarquer à l'excellent fray Serapio que l'histoire de son malheureux confrère s'expliquait parfaitement sans l'intervention du diable. Probablement les supérieurs de fray Epigmenio, jaloux de sa vertu rigide, lui avaient tendu le piége assez grossier où il était tombé. On avait trouvé un compère adroit et une fille complaisante ; malheureusement le fanatisme brutal du moine avait tout gâté. L'inquisition, qu'on ne voulait pas mêler dans tout ceci, avait eu vent de l'affaire. La comédie avait alors tourné au drame. La vengeance du père qui s'était repenti d'avoir vendu sa fille, la fin malheureuse de cette dernière, la vie de fray Epigmenio désormais flétrie et désolée, telles avaient été les suites de cette honteuse intrigue tramée à l'ombre du cloître même où nous nous trouvions. Tel fut le commentaire que je soumis à fray Serapio; mais celui-ci, par entêtement aussi bien que par crédulité, se garda bien d'admettre mon interprétation.

Le lendemain, nous arrivâmes à l'hacienda de l'ami de don Diego Mercado, où une cordiale réception nous fit oublier les fatigues et les agitations de la nuit précédente.

De retour à Mexico, je continuai mes visites au couvent de Saint-François, et, je l'avoue, je lus avec plus d'intérêt les récits conservés dans ses précieuses archives; car j'avais pu me convaincre que l'antique fanatisme espagnol, dont ces récits énuméraient les actes, vit encore profondément dans une partie de la population du Mexique. Entre le passé et le présent des cloîtres de cet étrange pays, il y a un lien étroit, que les mœurs légères de quelques moines, rencontrés en passant dans les rues de Mexico, ne m'avaient

pas fait soupçonner. L'inquisition a disparu, mais en laissant dans le clergé une trace profonde, une tradition singulièrement vivace de démoralisation, d'ignorance superstitieuse et de fanatisme.

Chaque fois que je me rendais au couvent de Saint-François, je rencontrais fray Epigmenio, tantôt errant dans le cloître, tantôt rêvant sous la tonnelle du jardin. Un jour, cependant, je parcourus tout le couvent sans que le vieux moine se présentât sur mon passage. Au moment où je me retirais, fray Serapio vint au-devant de moi. La présence du franciscain dans son couvent était un de ces cas trop rares pour que je ne l'interrogeasse pas sur le motif de cette pieuse dérogation à ses habitudes.

« Hélas ! s'écria Serapio d'une voix dolente, ne m'en parlez pas.... fray Epigmenio n'en fait jamais d'autres. Il vient de mourir. Une fièvre lente le minait depuis longtemps; ce matin elle l'a achevé, et c'est moi qui dois veiller le corps du révérend père. Pouvait-on me jouer un tour plus affreux ?

— Je ne vous comprends pas, lui dis-je. Serait-ce par hasard au pauvre fray Epigmenio que vous en voudriez?

— Et à qui donc, si ce n'est à lui ? Savez-vous ce que la veillée de cette nuit me fait perdre? Un rendez-vous charmant, *mon cher*. »

Et pour commentaire sur ces derniers mots, fray Serapio me lança un regard expressif qui complétait sa demi-confidence. Je ne me sentis pas la force de reprocher au moine son dévergondage dont il se vantait d'un ton si cavalier. En ce moment même, les premiers tintements du glas interrompirent notre entretien.

« Adieu, me dit fray Serapio; cette cloche m'appelle à mon poste, et je vous quitte. »

Je lui serrai la main, et je ne pus m'empêcher en m'éloignant de songer au bizarre contraste que présentaient ces

deux hommes, habitants du même couvent, soumis à la même règle, tous deux méconnaissant la sainteté de leur mission, l'un mariant le libertinage à une pieuse crédulité, l'autre poussant la piété jusqu'au fanatisme et la faisant dégénérer en cruauté. « Ce contraste, me disais-je tristement, résumerait-il toute la vie du moine mexicain? Qui me dira combien de malheureux, dans les innombrables cloîtres du Mexique, ont commencé comme le premier pour finir comme le second? »

Parmi les personnages qui ont figuré dans ce récit, un seul devait voir une vie paisible succéder à une jeunesse aventureuse : c'était l'étudiant don Diego Mercado, qui, appartenant à une riche famille de Mexico, avait toujours regardé l'avenir sans inquiétude. Quant à l'officier don Blas, il devait mourir ignoré dans une obscure rencontre avec des voleurs de grand chemin. La destinée de don Romulo a été à la fois plus brillante et plus agitée. Après avoir pris part à dix-sept conspirations et s'être vu banni de trois républiques, don Romulo, compromis dans une nouvelle intrigue politique, a quitté le Mexique comme il avait quitté le Pérou, la Colombie et l'Équateur. Rentré enfin dans ce dernier État, sa patrie, il y a été élevé à la présidence, et cette fois, en présence de son propre gouvernement, il a dû renoncer à ses principes subversifs. Nous ne savons cependant si sa conversion a été bien complète. Il est des agitateurs politiques que l'exercice même du pouvoir ne corrige pas, et qui préfèrent encore aux profits de l'intrigue les joies qu'elle leur procure, les ruines qu'elle entasse autour d'eux.

LE LICENCIÉ

DON TADEO CRISTOBAL.

Il y a, à la Bibliothèque nationale de Paris, un antique document qui n'a guère été consulté, sans doute, depuis le jour où il a pris place sur les poudreux rayons du département des manuscrits. C'est un essai sur les idiomes des races indiennes du Nouveau-Monde, composé, vers la fin du XVIe siècle, par fray Alonso Urbano, religieux de l'ordre de Saint-Augustin. L'enchaînement de circonstances qui a amené de Mexico à Paris ce curieux document n'est peut-être connu que de moi seul, et cela par une excellente raison : c'est moi-même qui ai rapporté à Paris l'œuvre ignorée du religieux de Saint-Augustin, et celui qui m'en fit don a probablement cessé de vivre. Quoi qu'il en soit, l'événement à la suite duquel je devins possesseur de ce manuscrit ne s'effacera jamais de ma mémoire, et l'essai de fray Alonso Urbano, bien que je me reconnaisse peu compétent à en apprécier la valeur philologique, a pourtant un grand intérêt à mes yeux : il me rappelle les relations que j'eus avec un des personnages les plus étranges qu'il m'ait été donné de connaître au Mexique. Ces relations furent bien courtes, mais le récit qu'on va lire fera comprendre l'impression profonde qu'elles m'ont laissée. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, pour paraître romanesque, ce récit n'en est pas moins réel. Au Mexique, il ne faut pas l'oublier, le roman

est dans les mœurs mêmes, et celui qui veut retracer fidèlement ces mœurs exceptionnelles s'expose à passer pour un conteur peu scrupuleux, quand il n'est que simple historien.

I.

Au commencement de l'année 1835, je me trouvais à Mexico, aux prises avec une affaire assez épineuse : il s'agissait du recouvrement fort problématique d'une créance assez considérable sur un débiteur dont on ne pouvait trouver la moindre trace. L'affaire demandait à être conduite énergiquement, et je m'étais adressé, en conséquence, à plusieurs hommes de loi connus pour n'intervenir jamais en vain dans ces cas difficiles. Tous avaient commencé par me promettre leur concours ; mais, dès que j'avais nommé le débiteur introuvable (il s'appelait don Dionisio Peralta), tous s'étaient récriés et avaient opposé à mes justes réclamations les plus étranges faux-fuyants. Celui-ci ne se serait jamais pardonné de causer le moindre chagrin à un aussi galant homme que le seigneur Peralta ; celui-là lui était attaché par un *compadrazgo* [1] de vieille date ; le troisième faisait valoir avec attendrissement le souvenir d'une étroite liaison d'enfance. Un quatrième fut plus franc que tous les autres, et me laissa entrevoir qu'au fond de tous ces scrupules d'amitié il y avait la crainte de quelque estocade, procédé que le seigneur Peralta avait sans doute mis plus d'une fois en usage pour se débarrasser de créanciers trop pressants. « Je ne vois, ajouta-t-il, que le licencié don Tadeo Cristobal qui puisse se charger de votre affaire. Il a un cœur de roc et une main de fer. C'est l'homme qu'il vous faut. » Je courus aussitôt à la *calle de los Batanes*, où demeurait, m'avait-on dit, le licencié don Tadeo ; mais là

1. Compérage ou parrainage.

m'attendait un nouveau mécompte. Don Tadeo venait de quitter son logement, et nul ne put ou ne voulut me dire où il avait élu domicile.

Découragé et abattu au terme d'une journée tout entière passée en courses inutiles, je me promenais assez tristement sous les Arcades des Marchands (*Portales de los Mercaderes*), donnant sur la grande place de Mexico. J'avais résolu, en désespoir de cause, de demander quelques renseignements sur don Tadeo aux nombreux écrivains publics dont les échoppes situées sous ces galeries sont autant de bureaux de renseignements toujours ouverts; mais, arrivé sous les arcades, j'oubliai le motif qui m'avait amené dans cette espèce de bazar, rendez-vous quotidien des oisifs de Mexico, et mon attention fut entièrement distraite par le tableau animé qui se déroulait sous mes yeux. On s'étonnera moins de cette distraction, si l'on se figure le magique aspect de la *plaza Mayor* de Mexico une heure avant le coucher du soleil. Les *Portales de los Mercaderes* occupent, en effet, presque un des côtés de cette place immense, que la cathédrale, l'*Ayuntamiento* et le palais du Président bornent sur les trois autres faces. Les plus belles rues de Mexico viennent y déboucher entre ces édifices; c'est la rue de la *Primera-Monterilla*, toute bordée de boutiques élégantes; c'est la rue de *los Plateros* ou des *Orfévres*, presque exclusivement occupée par des joailliers ou des bijoutiers; puis, en regard de ces rues, où le commerce européen déploie toute sa splendeur, le menu négoce mexicain semble avoir choisi pour théâtre les sombres arcades de *los Mercaderes*. A l'époque de mon séjour à Mexico, aucune innovation à la française n'était venue encore altérer la physionomie pittoresque de ces arcades, qui rappelaient assez fidèlement ce qu'on nomme à Paris les Piliers des Halles. De lourds arceaux appuyaient d'un côté sur de vastes magasins, de l'autre sur des pilastres au pied desquels se dressaient des

boutiques (*alacenas*) abondamment pourvues de livres de piété, de rosaires, de dagues et d'éperons. A côté de ces boutiques, comme pour représenter la vente en détail à ses derniers degrés, des *leperos* en haillons trafiquaient en petits articles de verroterie, et, leur fonds de commerce sur un doigt de la main, poursuivaient les chalands de leurs importunes sollicitations. De temps à autre, des vendeuses de canards sauvages en ragoût ou *tamales* [1], accroupies dans l'ombre des arceaux, mêlaient au bourdonnement de la foule leur cri si connu : *Aqui hay poto grande, mi alma; senorito venga sted* [2], ou celui non moins populaire et plus bref: *Tamales queretanos* [3]. Les passants et les acheteurs n'étaient pas moins curieux à observer que les marchands. La couleur chatoyante des robes et des *tapalos* [4], l'or des mangas, les bariolages des *sarapes*, formaient sous la douteuse lumière que laissaient pénétrer les pilastres un pêle-mêle étincelant qui rappelait les plus folles mascarades vénitiennes. C'était le soir surtout que la foule qui se pressait sous les arcades des *Mercaderes* offrait un brillant spectacle. Le soir, échoppes et boutiques se fermaient, et les Arcades des Marchands devenaient un club politique. Assis sur le seuil des portes soigneusement verrouillées, ou arpentant à grands pas cette espèce de cloître, officiers et bourgeois s'entretenaient des révolutions faites ou à faire, jusqu'à l'heure où les galeries presque désertes servaient d'asile à de plus doux mystères et n'entendaient plus résonner sous leurs voûtes silencieuses que le murmure étouffé de quelque entretien d'amour.

J'errais depuis quelque temps déjà sous les Arcades des Marchands, lorsque la vue d'une échoppe d'écrivain public

1. Espèces de quenelles faites de maïs et de viandes fortement assaisonnées de piment et cuites dans une feuille de maïs.

2. « J'ai du bon canard, mon âme; venez, mon jeune seigneur. »

3. *Tamales* de Queratéro, ville à quarante lieues de Mexico.

4. Châle qui sert aussi de coiffure.

vint me rappeler le but de ma promenade. Parmi les industriels des *Portales*, les écrivains publics forment une corporation considérable. Il ne faut pas oublier qu'au Mexique l'instruction primaire est encore assez généralement négligée, et que les fonctions d'écrivain public, au milieu de cette population illettrée, n'ont rien perdu de leur primitive importance. La plume docile des *évangélistes* (c'est ainsi qu'on les appelle) est requise pour mille commissions plus ou moins délicates, et souvent assez équivoques, depuis la lettre d'amour la plus banale jusqu'au billet que le *bravo* écrit à sa future victime pour l'attirer dans quelque ténébreux guet-apens. L'évangéliste que j'avais remarqué parmi ses nombreux confrères était un homme de petite taille, au crâne presque chauve, à peine entouré de quelques cheveux grisonnants. Ce qui l'avait surtout désigné à mon attention, c'était l'expression de jovialité sardonique qui animait cette physionomie d'ailleurs insignifiante. J'allais me diriger vers cet homme pour lui demander des renseignements sur don Tadeo, lorsqu'un incident, qui se prolongea au delà de mon attente, vint me contraindre inopinément à reprendre mon rôle d'observateur taciturne. Une jeune fille s'était approchée de l'échoppe de l'évangéliste. De longs cheveux ondés, tressés en nattes qui s'échappaient de son *rebozo* entr'ouvert, son teint légèrement basané, ses brunes épaules que sa chemise de toile fine, bordée de dentelle, laissait presque nues, sa taille svelte, que n'avait déformée aucun corset, et surtout les trois jupons de couleurs tranchées qui tombaient à plis droits sur ses hanches onduleuses, tout décelait dans la jeune cliente de l'évangéliste le type le plus pur de la *china* [1].

« Tio Luquillas ! dit la jeune fille.

— Qu'y a-t-il ? répondit l'évangéliste.

1. La *china* est à Mexico ce qu'est à Madrid la *manola*, et à Paris la *grisette*.

— J'ai besoin de vous.

— Je m'en doute bien, puisque vous m'appelez, » reprit Tio Luquillas.

Et, croyant avoir deviné l'objet du message qu'on allait lui dicter, il déplia avec complaisance une feuille de papier vélin couleur de rose, glacé et enjolivé de cupidons gauffrés; mais la jeune china fit de sa petite main brune et mignonne un geste d'impatience.

« Que voulez-vous, dit-elle, qu'un homme qui va mourir fasse de votre papier rose?

— Ah! diable! dit l'écrivain sans s'émouvoir, tandis que la jeune fille passait une de ses longues nattes sur ses beaux yeux mouillés de larmes. Ainsi, ce sont des adieux? »

Un sanglot fut la seule réponse de la china; puis, se penchant vers l'oreille du vieux scribe, elle s'efforça de lui dicter une courte lettre, non sans faire de fréquentes pauses pour reprendre haleine et donner carrière à ses larmes. Jamais le contraste de la vieillesse impassible et de la jeunesse passionnée ne m'avait paru plus émouvant. Je n'étais pas le seul à le remarquer, et aucun des promeneurs qui venaient à passer devant l'échoppe de Tio Luquillas ne manquait de jeter sur la jeune china un regard de commisération et de curiosité. L'évangéliste venait de plier la lettre, à laquelle l'adresse seule manquait, lorsqu'un passant, plus hardi ou plus curieux que les autres, vint se jeter brusquement au travers de l'entretien. La physionomie de ce nouveau venu ne m'était pas inconnue, et je me souvins que, placé à côté de moi au cirque des taureaux, il m'avait quelques jours auparavant, en véritable amateur, commenté de la façon la plus attrayante un spectacle que j'aimais passionnément. Le moment étant peu favorable pour questionner à mon tour l'évangéliste, je ne crus pas devoir me rapprocher du groupe, et je restai à quelques pas de la boutique, attendant avec patience le moment où le nouveau visiteur de Tio

Luquillas se serait éloigné. Cet homme, qu'une heure ou deux de causerie m'avaient seules fait connaître, m'inspirait une sorte d'intérêt. Il était âgé de quarante ans environ. Ses traits ne manquaient pas de noblesse, malgré l'expression de sombre ironie qui venait souvent en altérer la régularité. A défaut du souvenir de notre première rencontre, l'étrangeté de son costume eût suffi pour me le faire remarquer. L'amateur de taureaux portait un ample manteau bleu doublé de rouge, et il avait pour coiffure un vaste sombrero de vigogne fauve bordé de larges galons d'or.

« Pour qui est cette lettre, mon enfant? » demanda-t-il à la china avec un certain air d'autorité.

La jeune fille désigna de la main la prison du palais présidentiel, et murmura un nom que je n'entendis pas.

« Ah ! c'est pour Pepito ? répliqua l'inconnu à haute voix.

— Hélas ! oui, et je ne sais comment la lui faire parvenir, répondit la jeune fille.

— Eh bien ! ne soyez pas en peine. Voici une occasion que le ciel vous envoie. »

En ce moment, la foule évacuait les galeries pour se porter tumultueusement sur la *plaza Mayor*. Quel était le motif de cette brusque alerte ? Un fait trop commun à Mexico, un assassinat qui venait d'être commis sur la voie publique. On avait saisi le meurtrier, relevé la victime, et le funèbre cortége s'acheminait vers la prison la plus voisine. Cette prison était précisément celle où était renfermé l'amant de la jeune fille, et je compris sans trop de peine le sens des paroles d'espoir qui venaient d'être adressées à la china.

Le cortége qui défilait en ce moment sur la place avait dans son aspect demi-comique, demi-lugubre, une originalité toute locale. Un *cargador* (portefaix) marchait en tête, portant sur ses épaules, à l'aide d'une courroie retenue par le front (comme c'est l'habitude des portefaix mexicains), une chaise sur laquelle était attaché un homme, ou plutôt un

cadavre, enveloppé d'une couverture ensanglantée. L'assassin, placé entre quatre soldats, suivait immédiatement sa victime. Des curieux désœuvrés et quelques amis du mort, grimaçant la douleur tant bien que mal, fermaient la marche. De tous ces hommes plus ou moins émus ou affairés, le plus tranquille sans contredit était le meurtrier, qui fumait sa cigarette au milieu des soldats avec une merveilleuse nonchalance, adressant de temps à autre à sa victime des reproches que celui-ci, à sa grande surprise, laissait sans réponse.

« Allons, voyons, disait-il, pas de mauvaises plaisanteries, Panchito, tu sais bien que je n'ai pas les moyens de payer une pension à ta femme. Tu as beau faire le mort, je ne suis pas ta dupe. »

Mais Panchito était bien mort, quoi qu'en dît l'assassin, et je me sentis frissonner, je l'avoue, quand passa tout près de moi ce hideux cadavre, dont les yeux gardaient sous les rayons ardents du soleil une effrayante fixité. L'amateur de taureaux était sans doute plus accoutumé que moi à de pareils spectacles, car il alla droit au cortége, l'arrêta, et montrant au meurtrier la lettre de la china :

« Écoute, lui dit-il, tu n'es pas sans connaître l'illustre Pepito Rechifla?

— Celui qui doit être étranglé demain? Parbleu, c'est mon compère.

— Eh bien! comme tu n'as pas la chance d'être exécuté avant lui, tu vas le voir tout à l'heure à la prison. Tu lui remettras cette lettre de ma part.

— Ah! seigneur cavalier, interrompit en ce moment la jeune Mexicaine, qui, la figure baignée de larmes et le sein palpitant, venait de se jeter aux pieds du meurtrier et de saisir à la manière antique un pan de son manteau, par le sang du Christ et les mérites de la Vierge aux sept douleurs, n'oubliez pas de lui remettre ces adieux. Je suis si malheureuse de ne pouvoir arriver jusqu'à lui!

— Oui, *Linda mia*, oui, reprit le meurtrier en portant la main à ses yeux et en s'efforçant de donner à sa voix un accent pathétique. J'ai un cœur sensible aussi, et, sans ce damné Panchito qui me contrarie toujours, je ne serais pas ici, je vous le jure; mais enfin ayez l'âme en repos, *preciosità de mi alma!...* »

Une pièce de monnaie que l'amateur de taureaux jeta au prisonnier coupa court à cette éloquente tirade, et les soldats s'empressèrent de reprendre leur marche vers la prison. Ce cortége se perdit bientôt à l'angle de l'Ayuntamiento, tandis que quelques femmes, avec la sensibilité délicate qui est propre aux Mexicaines, entouraient la jeune china, mais sans pouvoir la décider à s'éloigner. Bientôt, résistant à toutes les instances, je la vis marcher vers la prison, s'asseoir au pied de la sombre muraille, et là rester immobile, le visage voilé de son rebozo. L'amateur de taureaux s'était perdu dans la foule, et le moment était venu enfin de consulter l'évangéliste; je frappai légèrement sur l'épaule du vieillard.

« Pouvez-vous, lui dis-je, m'apprendre où demeure le licencié don Tadeo Cristobal?

— Don Tadeo Cristobal, dites-vous? mais il était ici à l'instant même.

— Ici! don Tadeo!

— N'avez-vous pas vu avec quelle obligeance il s'est chargé de faire parvenir au bandit Pepito Rechifla le message que m'avait dicté une des plus jolies chinas de Mexico?

— Quoi! l'homme au sombrero et au manteau rouge serait don Tadeo le licencié!

— Lui-même.

— Et où le retrouverai-je maintenant?

— Je ne sais trop, car à vrai dire il n'a pas de domicile : il demeure un peu partout. Si cependant vous avez à lui parler d'affaire urgente, allez ce soir même, entre neuf heures et minuit, au *Callejon del Arco* (impasse de l'Arcade),

vous êtes sûr de le rencontrer dans la dernière maison à droite en venant de la place. »

Je remerciai l'écrivain, et, après lui avoir laissé quelques réaux pour témoignage de ma reconnaissance, je me dirigeai vers le *Callejon del Arco*. Bien qu'il ne fût encore que sept heures du soir à peine, je tenais à reconnaître, avant la nuit, la maison où je comptais me rendre deux heures plus tard. L'expérience m'avait démontré que de semblables précautions ne sont pas inutiles à Mexico, et l'impasse de l'Arcade m'avait été signalée depuis longtemps comme un des lieux les plus sinistres de la capitale du Mexique.

L'aspect de cette impasse ne justifiait que trop, ainsi que je pus m'en convaincre, la réputation qu'on lui avait faite. Le pâté de maisons dont font partie les Arcades des Marchands, et qui est connu sous le nom d'*Impedradillo*, ne forme pas un *cuadra* compacte. En face, du côté de la cathédrale qui regarde le sud-ouest, s'ouvre et s'enfonce dans l'*Impedradillo* une étroite venelle : c'est le *Callejon del Arco*. On dirait une de ces cavernes que creuse parfois l'Océan dans le flanc des falaises. Quand, encore aveuglé par les rayons pressés du soleil dont la place est inondée, et qui se brisent en gerbes éblouissantes contre les murs blancs des maisons ou le granit des trottoirs, on pénètre dans cette ruelle tortueuse et obscure, l'œil, d'abord ébloui, ne distingue qu'au bout de quelques instants une autre rue qui coupe celle-ci à angle droit et forme avec elle un sombre carrefour. Là, comme dans les cavernes des bords de la mer, on n'entend plus aucun bruit du dehors, si ce n'est un bourdonnement sourd et triste qui peut ressembler aussi bien à la plainte des vagues agitées qu'au tumulte d'une cité populeuse. Quelques boutiques de cordiers, des portes massives hermétiquement fermées, çà et là quelques obscurs couloirs entr'ouverts, rappellent seuls qu'on est dans une ville et au milieu de maisons habitées. Les murs suintent, une humi-

dité perpétuelle règne partout, et ce n'est guère qu'à midi, à l'époque du solstice d'été, qu'un furtif rayon de soleil tombe d'aplomb du ciel embrasé dans ce lugubre séjour. Alors un peu de vie nouvelle y renaît jusqu'au moment où, le soleil regagnant le tropique opposé, tout retombe dans le silence et dans les ténèbres.

C'était donc là, dans une de ces maisons sinistres, que je devais rencontrer l'homme qui seul, m'avait-on assuré, pouvait terminer une affaire devant laquelle avaient reculé tous les légistes de Mexico. Je m'arrêtai quelques instants à contempler avec surprise cet emplacement si singulièrement choisi pour un cabinet d'homme de loi; mais l'épisode dont je venais d'être témoin ne m'avait-il pas déjà suffisamment préparé aux excentricités de don Tadeo? Comment expliquer son ton d'aisance familier avec le misérable qu'il avait chargé sous mes yeux du message destiné à Pepito Rechifla? Comment expliquer les relations qui semblaient exister entre ce bandit et le licencié? Cette étrange intimité d'un légiste avec des assassins et des voleurs me paraissait, au premier abord, d'assez mauvais augure. Pourtant l'espoir d'obtenir enfin une solution depuis trop longtemps ajournée me décida, et je quittai le *Callejon del Arco* en me promettant d'y revenir deux heures plus tard.

II.

La nuit était venue : c'était une de ces nuits de mai où les clartés de la lune prêtent à Mexico un aspect presque magique. De molles lueurs tombaient du ciel sur les clochers peints des églises et sur les façades coloriées des monuments. Le clair de lune, sous les tropiques, étale de voluptueuses splendeurs inconnues dans nos climats brumeux. Sur la *plaza Mayor*, la foule n'était pas si épaisse qu'avant le

coucher du soleil, mais elle était plus calme et plus recueillie. Les promeneurs ne se parlaient qu'à voix basse, comme s'ils eussent craint de troubler la tranquillité de cette nuit sereine. De légers bruits d'éventails agités, de robes de soie froissées, quelquefois un éclat de rire féminin, mélodieux et pur comme la vibration d'un timbre de cristal, parfois aussi les tintements d'une cloche lointaine, venaient seuls interrompre ce profond silence. Les femmes voilées, les hommes enveloppés de manteaux, glissaient comme des ombres sur le sable qu'ils faisaient à peine crier. Je retrouvai là, mal déguisés sous l'ample abri du costume national, plus d'un couple mystérieux qui donnaient raison à la chronique médisante des salons, et dont le public des Bouffes avait pu ce soir-là remarquer l'absence. A côté de femmes jeunes et belles, il y en avait aussi de celles qui penchent, selon l'expression anglaise, *du côté nuageux de trente ans*. On rencontrait encore bon nombre de ces *doncellas chanflonas*, de ces beautés de faux aloi dont parle Perez de Guevara. Je ne dis rien de ces coureurs d'aventures qu'on retrouve partout au Mexique, vrais types de matamores écorchant les dalles de leurs sabres et de leurs éperons. Telle était la foule joyeuse et bigarrée qui se pressait sur la *plaza Mayor* à l'heure où je me dirigeais lentement, et non sans une certaine irrésolution, vers le *Callejon del Arco*.

Au premier pas que je fis dans la sombre ruelle, un courant d'air froid, comme celui qui s'échappe du soupirail d'une cave, me frappa au visage et me glaça jusqu'aux os. Je restai quelques secondes à l'entrée de l'impasse, cherchant à distinguer quelque trace de lumière aux fenêtres ou aux portes grillées des maisons; mais tout y semblait mort et désert. Je pris alors mon parti, et je m'avançai presque à tâtons dans la direction de la maison que j'avais reconnue le jour même. J'étais arrivé près du carrefour dont j'ai parlé, quand un bruit de pas se fit entendre derrière moi, et

je vis un homme qui, venant de la place, se dirigeait de mon côté. Je voulus me ranger sur le trottoir, mais je ne sais comment mes jambes s'embarrassèrent dans une longue rapière que portait le promeneur nocturne : je trébuchai, et je ne pus éviter une chute qu'en me retenant à son manteau. L'homme fit aussitôt un pas en arrière, et le grincement du fer m'avertit qu'il tirait son épée.

« *Capa de Dios* ! s'écria-t-il, est-ce à ma personne ou à mon manteau que vous en voulez, seigneur voleur ? »

Je crus reconnaître cette voix, et je me hâtai de répondre : « Je ne suis ni un voleur ni un assassin, seigneur don.... »

J'espérais que l'inconnu allait venir en aide à ma mémoire et décliner son nom ; mais il n'en fut rien, et s'adossant à la porte d'une maison voisine :

« Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? me demanda-t-il brusquement.

— Je cherche la demeure du licencié don Tadeo, répondis-je, et, si je ne me trompe, c'est la maison devant laquelle nous sommes en ce moment.

— Ah ! Et qui vous a indiqué cette maison ?

—Tio Lucas, l'écrivain public. J'ai à consulter don Tadeo sur une affaire importante.

— Don Tadeo.... eh ! c'est à lui-même que vous parlez. »

Le costume de cet homme, dont je ne pouvais distinguer les traits, était en effet conforme à celui que portait, quelques heures auparavant, l'amateur de taureaux dont Tio Lucas m'avait appris le véritable nom. Je me hâtai de répondre à don Tadeo en me félicitant du hasard de cette rencontre et en lui demandant quelques instants d'audience.

« Très-volontiers, répondit-il ; je suis tout prêt à m'occuper de votre affaire. Mais entrons d'abord dans cette maison : nous y causerons tout à l'aise. »

Et il frappa en même temps du pommeau de sa rapière à la porte contre laquelle il était adossé.

« Ma profession, ajouta-t-il, m'oblige à prendre quelques précautions; vous comprendrez tout à l'heure pourquoi. Ne vous étonnez pas trop de mon singulier domicile. On vous aura dit que j'étais un original, et on a eu raison.... »

Don Tadeo s'interrompit : la porte de la maison mystérieuse venait de s'ouvrir avec un grand bruit de chaînes. Le portier, un falot à la main, s'inclina respectueusement devant le licencié, qui me fit signe de le suivre. Nous traversâmes rapidement le *zaguon* ou vestibule, et, après avoir monté un escalier assez roide, nous nous arrêtâmes devant une portière en serge, surmontée d'un transparent flamboyant sur lequel on lisait ces mots en lettres gigantesques : *Sociedad Filarmonica.* Des voix, des cris confus s'échappaient de la salle qu'annonçait ce titre ambitieux.

« Sont-ce vos clients qui mènent si grand bruit, seigneur licencié ? » demandai-je à don Tadeo.

Sans me répondre, celui-ci souleva la portière de serge verte, et nous nous trouvâmes dans une vaste pièce assez mal éclairée. Une large table, couverte d'un tapis vert et entourée de joueurs, en occupait le milieu. Avec les quinquets suspendus aux murs, quatre bougies, hautes comme des cierges d'église et contenues dans des tubes de fer-blanc, complétaient l'éclairage. De petites tables, placées de distance en distance, servaient aux consommateurs, qui pouvaient demander à leur choix soit des infusions de tamarin ou d'eau de rose, soit de l'eau-de-vie de Barcelone. Enfin, dans le fond de la salle s'élevait une haute estrade, ornée de peintures faites à la colle et représentant, pour rappeler sans doute la destination de l'établissement, un grotesque trophée de bassons, de cors de chasse et de clarinettes. On comprendra la surprise que j'éprouvai en mettant le pied dans un pareil tripot, au moment où je croyais me voir introduire dans le cabinet d'un légiste. Aussi me mis-je à regarder mon compagnon comme si je le voyais pour la première fois : c'était bien l'homme que j'a-

vais rencontré dans les gradins du cirque et sous les Arcades des Marchands. Avec son costume étrange, sa longue rapière, sa chevelure épaisse et hérissée, don Tadeo avait la tournure d'un bandit beaucoup plus que d'un jurisconsulte. A peine eut-il fait quelques pas dans la salle, qu'il fut accosté par deux individus qui semblaient les dignes habitués de cette caverne : ce fut d'abord une espèce de géant à l'air farouche et gauche, qui tendit au licencié une main large comme une éclanche de mouton, et lui dit en espagnol, avec un accent anglais fortement prononcé :

« Comment se porte le seigneur don Tadeo?

— Mieux que ceux à qui vous pouvez en vouloir, maître John Pearce, répondit celui-ci en arrêtant sur son interlocuteur un regard froid et perçant comme une lame d'épée. Savez-vous bien que votre réputation est faite maintenant au Mexique comme au Texas, surtout depuis que....

— Chut! reprit l'Américain, peu désireux évidemment d'entendre le licencié achever sa phrase. Avec votre permission, j'ai à vous consulter.

— Tout à l'heure, répondit l'homme de loi : je dois donner la préférence à ce cavalier que j'ai rencontré avant vous.

— De grâce, écoutez-moi d'abord, seigneur licencié, interrompit un autre personnage aux yeux louches, aux cheveux grisonnants, et qui portait le costume national du Mexique, j'ai aussi à vous demander un avis.

— Ah! c'est toi, Navaja! répondit don Tadeo en toisant le Mexicain, qui parut se troubler sous ce regard sévère. Est-il encore question de la mauvaise affaire....

— Chut! s'écria à son tour le Mexicain ; puisque c'est votre bon plaisir, je prendrai le troisième rang. »

Il avait suffi à don Tadeo de faire allusion à deux épisodes, sans doute peu édifiants, de la vie de ses clients, pour être débarrassé immédiatement de leurs importunités. J'admirai cette puissance que donnait à mon compagnon une expérience

acquise évidemment au prix d'un commerce intime et périlleux avec les plus dangereux héros de la bohême mexicaine.

« Ah çà ! me dit enfin don Tadeo en se tournant vers moi, pourrai-je savoir maintenant, seigneur cavalier, qui vous êtes et quelle affaire vous amène ? Il faut qu'elle soit bien délicate, car on ne recourt à mon intervention que pour résoudre les difficultés que mes confrères jugent insurmontables. C'est même l'un de ces dignes légistes qui vous aura sans doute conseillé de vous adresser à moi. »

Je nommai le licencié qui m'avait vanté le cœur intrépide et la bonne épée de don Tadeo. Celui-ci secoua la tête avec son dédaigneux sourire.

« Il s'agit d'une affaire dangereuse, je le vois bien, reprit-il. L'homme que vous nommez est mon ennemi déclaré, et il ne m'en envoie pas d'autres. J'ai là, vous l'avouerez, une étrange spécialité. Aussi m'est-il permis d'être quelque peu prompt à dégainer le soir dans les rues. Que voulez-vous ? je suis de Séville, et on n'a pas pour rien passé quelques années de sa vie parmi les spadassins du faubourg de Triana.

— Vous êtes Espagnol ?

— Oui, sans doute, et, avant d'être légiste, j'ai été ce qu'on nomme un *gentilhomme ouragan*, — *uracan y calavera*. Vous voyez en moi un étudiant de Salamanque, de cette belle ville dans laquelle on fit, il y a bien des années, la glose suivante :

En Salamanca la tuna
Anduve marzo y abril ;
Niñas he visto mas de mil
Pero como tu, ninguna[1].

Moi aussi j'ai fait des quatrains dans cette joyeuse ville,

1. « A Salamanque, j'ai couru le guilledou dans les mois de mars et d'avril. De jeunes filles, j'en ai vu plus de mille, mais aucune qui te valût. »

j'en ai même chanté, et c'est à la suite d'une sérénade interrompue malheureusement par un duel suivi de mort d'homme, que je me suis vu forcé de venir chercher fortune à la Nouvelle-Espagne. J'avais, pour réussir ici, deux qualités précieuses et qui s'allient rarement : je possédais à merveille la jurisprudence et l'escrime. Et vous-même vous avez pu reconnaître tout à l'heure que je n'ai rien perdu de mon ancienne humeur de spadassin ; mais j'y pense, seigneur cavalier, je vous dois un dédommagement pour ma méprise de tout à l'heure. Il s'en est peu fallu vraiment que je ne vous donnasse de mon épée au travers du corps. Permettez-moi de vous offrir, pour me faire pardonner cette brusque incartade, une infusion d'eau de roses ou du *refino* de Catalogne. »

Et, sans me laisser le temps de placer une parole, le licencié m'entraîna vers une table où nous nous assîmes. Mon étonnement croissait à mesure que je faisais plus ample connaissance avec ce singulier personnage. Ce ne fut qu'après qu'on nous eut servis que don Tadeo consentit à m'entendre expliquer mon affaire, ce que je fis le plus brièvement et le plus clairement possible.

« C'est bien, dit-il ; il s'agit d'un débiteur que vous n'avez pu retrouver ; mais vous savez au moins son nom ?

— Ah ! c'est un nom qui semble inspirer à vos confrères une bien vive sympathie, car aucun n'ose se charger des poursuites.

— Voyons donc ce nom terrible ; je suis curieux de savoir s'il produira le même effet sur moi.

— Je vous le dirai tout bas : mon débiteur se nomme don Dionisio Peralta. »

Le licencié ne sourcilla pas.

« Et combien vous doit-il ?

— Quatorze cents piastres.

— Tenez, me dit après un moment de silence don Tadeo,

nous allons monter sur la terrasse de cette maison, et là nous causerons plus à l'aise ; mais, avant tout, permettez-moi de dépêcher ces deux drôles qui attendent leur tour. L'intérêt même de votre créance exige que je ne reprenne avec vous cet entretien qu'après avoir recueilli quelques renseignements indispensables parmi les habitués de ce tripot. Tout ce que je vous demande, c'est de ne manifester aucune surprise, si vous voyez ou entendez des choses que vous ne compreniez pas. »

Je serrai la main du licencié, et nous nous levâmes pour nous rapprocher du groupe des joueurs, qui s'était considérablement accru depuis que nous causions à l'écart. Une double haie de curieux entourait le tapis vert, sur lequel les piastres roulaient avec un bruit métallique fort engageant. Le licencié passa devant ses deux clients, l'Américain et le Mexicain, en leur faisant signe de l'attendre, et alla droit à un jeune homme qui, debout parmi les spectateurs, attachait sur le tapis vert des regards ardents. Ce jeune homme, à la mine hâve et jaune, portait sur ses cheveux longs et gras un petit chapeau presque sans bords, et sur ses épaules une *esclavina* [1] usée. C'était le beau idéal du clerc de procureur, regrettant de ne pouvoir jouer sur une carte toute la fortune de son patron.

« Ortiz, dit le licencié en lui frappant sur l'épaule, avez-vous ce qu'il faut pour écrire ?

— Sans doute, » répondit le clerc ; et il tira de sa poche un rouleau qui contenait papier, plumes et encre.

Le licencié s'assit à l'écart, écrivit quelques lignes, plia le papier et le remit à son clerc, qui ne répondit aux instructions données par son maître à voix basse qu'en inclinant la tête et en partant au plus vite. Le licencié me pria alors de vouloir bien prendre patience encore quelques minutes, pendant qu'il

1. Petit manteau à la crispin.

allait donner à ses deux clients la consultation promise, et je me mêlai à la foule qui se pressait autour du tapis vert. C'était, après tout, un piquant spectacle que celui de cette réunion d'aventuriers de toute espèce, parmi lesquels les types les plus étranges des vieux romans picaresques semblaient s'être donné rendez-vous. Un détail caractéristique me frappa : c'est que le banquier avait devant lui un couteau catalan, tranchant comme un rasoir. Un avertissement qu'il donna aux joueurs m'expliqua l'usage qu'il comptait faire de cette lame affilée. « J'avertis les gentilshommes ici présents, dit-il, que, si l'un d'eux affecte de confondre la banque avec son enjeu, je lui cloue sans merci la main sur la table. » Cette étrange menace ne parut étonner ni offenser personne, et j'en conclus que le cas prévu par le banquier avait dû se présenter plus d'une fois.

Malgré la bizarrerie des scènes auxquelles j'assistais, je commençais à trouver le temps un peu long, lorsque le licencié vint m'arracher à la contemplation du tapis vert, et me conduisit dans un coin retiré de la salle, vers une table à laquelle étaient fraternellement assis ses deux clients, le colosse américain et le Mexicain aux yeux louches. L'Américain achevait de vider une bouteille de *refino* de Catalogne, tandis que le Mexicain humait à petits coups une infusion glacée de tamarin.

« Tenez, me dit le licencié en me lançant un regard expressif, voici deux cavaliers qui lèveront vos scrupules de conscience au sujet des quatorze cents piastres que vous me devez, et qui affirmeront que vous pouvez me les payer en toute tranquillité d'esprit par la cession de votre créance de même somme sur le seigneur Peralta, qui fera honneur à sa signature de la meilleure grâce du monde.

— Je n'ai pas dit cela, s'écria l'Américain avec un éclat de rire brutal ; je ne sais s'il payera de bonne grâce. Tout ce que je sais, c'est qu'il payera, ou bien....

— Doucement, interrompit don Tadeo; du moment que Peralta devient mon débiteur, sa vie m'est précieuse, et j'entends qu'on la respecte.

— Le seigneur Peralta payera de bonne grâce, je vous le jure, dit à son tour le Mexicain d'un ton doucereux en buvant son infusion d'eau de roses à petites gorgées, comme si c'eût été de l'eau de feu, tandis que l'Américain vidait son verre de *refino* d'un seul trait, comme un verre d'eau limpide.

— Qu'il paye, c'est tout ce qu'il me faut, reprit le licencié; mais n'est-ce pas Pepito Rechifla que j'aperçois là-bas avec mon clerc? Allons, Ortiz a bien rempli sa commission. »

Le nom de Pepito me rappela la jolie china que j'avais vue si désolée sous les Arcades des *Mercaderes*. Aussi je regardai avec curiosité l'homme que venait de désigner le licencié. C'était un de ces drôles au teint basané, à la chevelure inculte, à la physionomie effrontée, comme on n'en rencontre que sous les tentes des bohémiens nomades ou dans les rues de Mexico. Dès que Pepito aperçut le licencié, il courut à lui et serra les mains de don Tadeo avec toutes les démonstrations d'une profonde reconnaissance. « Ah! seigneur licencié! s'écria-t-il, je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois la vie. J'étais condamné à être *garrotté* après-demain, et c'est vous qui me tirez des griffes du *juez de letras*[1]; c'est grâce à quelques réaux sortis de votre bourse que la liberté m'est rendue. Oui, seigneur licencié, ne faites pas l'étonné, je sais que vous êtes mon sauveur; votre clerc me l'a dit.

— Ortiz n'est qu'un sot, répondit sèchement don Tadeo; mais je ne m'en réjouis pas moins de ta bonne fortune, car demain matin j'aurai à te parler, et je compte sur toi. Tiens, voilà en attendant une piastre pour souper.

1. Juge criminel.

— Allons donc! je n'ai jamais faim que quand je n'ai rien en poche. Quand j'ai une piastre, je la joue. »

Et le drôle s'élança vers la table de jeu. L'Américain et le Mexicain se levèrent en même temps et le suivirent. Don Tadeo, délivré de ces importuns, me tira aussitôt à l'écart.

« Vous voyez ces trois hommes, me dit-il en souriant; pensez-vous qu'il y ait beaucoup de débiteurs en état de résister à de pareils recors, surtout quand il s'agit d'une créance cédée au licencié don Tadeo? Vous m'avez compris, sans doute, quand j'ai insisté devant vous sur cette cession : mon nom est une arme de plus à employer dans cette guerre périlleuse; mais la guerre terminée, les bénéfices seront pour vous, moins les frais de la campagne, que vous me permettrez de revendiquer, ainsi que les honneurs de la victoire.

— Mais comment joindrez-vous ce Peralta? Jusqu'ici je n'ai pu trouver la moindre de ses traces.

— Cela me regarde et cela regarde aussi les trois drôles que je vous ai fait connaître ce soir. Don Dionisio Peralta est une mauvaise paye, mais une fort bonne lame. Enfin nous verrons. »

Je rappelai alors à don Tadeo qu'il avait paru désirer causer plus longtemps de mon affaire, et je lui offris de satisfaire sa curiosité à cet égard. Au fond, je ne cherchais qu'une occasion de connaître et d'observer plus à fond ce singulier personnage. Don Tadeo sembla deviner mon intention secrète.

« Il est dix heures et demie, me répondit-il en regardant à sa montre; je suis à vos ordres jusqu'à minuit. Montons sur l'*azotea* (terrasse), qui est déserte à cette heure. La nuit est belle, et vous pourrez m'expliquer votre affaire sans témoins. »

III.

Arrivés sur la terrasse, nous restâmes d'abord livrés pendant quelques instants à une contemplation silencieuse. A

nos pieds s'étendait l'ancienne cité des Aztèques, avec ses dômes, ses clochers innombrables, capricieusement éclairés par la lune. Tout près de nous, la cathédrale projetait sur l'immense *plaza Mayor* la double et gigantesque silhouette de ses tours. Plus loin, le Parian [1] élevait sa masse noire au milieu des espaces blanchis par les clartés nocturnes, comme un écueil sombre au milieu des flots éblouissants de la mer. Plus loin encore, on reconnaissait l'élégante coupole de Santa-Teresa, les cinq dômes du couvent de San-Francisco, les clochers de Saint-Augustin et des Bernardines ; et, derrière ce majestueux entassement de créneaux, de coupoles, de flèches coloriées, la campagne se devinait aux blanches vapeurs qui, s'élevant des lacs vers le ciel, s'amassaient autour de la ville comme pour lui former une lumineuse auréole.

Don-Tadeo fut le premier à rompre le silence en m'adressant quelques questions sur l'affaire qu'il s'était chargé de conduire à bonne fin. Je m'empressai de lui répondre en me promettant de l'amener bientôt à me donner sur lui-même quelques révélations qui ne pouvaient manquer d'être curieuses ; mais le licencié était tombé dans une rêverie profonde, et je commençais à désespérer de le tirer de sa réserve, quand le plus étrange hasard vint à mon secours. Ce fut le tintement d'une cloche lointaine, qui s'éleva soudain, comme une plainte mystérieuse, au milieu d'un morne silence de la nuit. A ce bruit, don Tadeo secoua brusquement la tête ; puis il cacha dans ses mains son visage, qui venait de se couvrir d'une mortelle pâleur ; enfin il me prit la main, et m'interrompant au milieu de l'exposé de mon affaire, il s'écria : « N'entendez-vous pas cette cloche ?

— Oui, vraiment, répondis-je, et, si je ne me trompe, on

1. Vieil édifice où se tient un bazar qui a quelque analogie avec le marché du Temple à Paris.

sonne en ce moment la prière des agonisants au couvent des Bernardines.

— Au couvent des Bernardines! répéta le licencié d'une voix singulièrement altérée. Au couvent des Bernardines, dites-vous?

— Assurément; je reconnais la direction du bruit, on ne peut s'y tromper.

— Eh bien! rentrons tout de suite, car ce bruit me fait mal.

— Pourquoi rentrer? Ne préférez-vous pas ce beau clair de lune aux quinquets fumeux de l'horrible tripot d'où nous sortons? »

Le licencié ne me répondit qu'après un long silence. La cloche, dont les frémissements devenaient de plus en plus distincts, exerçait évidemment sur lui une sorte d'influence ou plutôt de pression inexplicable. Je ne sais si don Tadeo remarqua enfin ma surprise; mais peut-être céda-t-il à un besoin impérieux d'expansion en me prenant la main et en laissant échapper, au milieu de sanglots mal étouffés, ces étranges paroles :

« Il faut que vous m'écoutiez; je n'entends jamais cette cloche tinter un glas sans voir comme dans un mauvais rêve les plus tristes épisodes de ma vie se dérouler devant mes yeux. Rien en moi n'excitera plus votre surprise quand vous connaîtrez l'horrible événement que ce glas me rappelle. »

Je fis signe au licencié que j'étais prêt à l'écouter, et voici l'histoire qu'il me raconta avec un sang-froid que cet exorde si brusque et empreint d'une exaltation si douloureuse ne laissait guère soupçonner.

« En l'an 1825, il y a aujourd'hui dix ans de cela (nous étions en 1835), une tentative d'assassinat fut commise à Mexico. Ce n'est là malheureusement qu'un fait trop ordinaire pour la capitale du Mexique, et, si l'attention publique se porta un moment sur cette affaire, ce fut surtout à cause

des circonstances qui l'avaient accompagnée. C'est grâce à l'étrangeté de ces circonstances que la tentative dont je vous parle, au lieu d'être racontée brièvement à la dernière colonne des journaux, figura parmi les événements plus ou moins importants qui ont le privilége d'occuper pendant plus d'une semaine la population désœuvrée de México. Un singulier mystère planait, en effet, sur cette tentative de meurtre. Aux premières heures du jour, quand le *Paseo* de Bucareli[1] est encore désert, une voiture de place était venue stationner dans un endroit retiré de la promenade. Le cocher était descendu de son siége et s'était écarté discrètement, comme s'il eût deviné le motif de cette station matinale. Était-ce un homme ou une femme que cette voiture de *providentia* (vous savez qu'on appelle ainsi les voitures de place à Mexico) amenait à un rendez-vous d'amour? Les stores soigneusement baissés interdisaient à cet égard toute conjecture; mais on sut plus tard qu'il y avait dans la voiture une jeune femme d'une éclatante beauté, qui, cédant à la vanité créole, s'était parée pour cette occasion de tous ses diamants. Les créoles ont ce travers, vous le savez, de vouloir paraître aussi riches que belles, et pourtant, quoi que pût faire la jeune femme, elle était encore plus belle que riche. Quelques instants s'écoulèrent, puis un homme enveloppé dans un large manteau s'avança vers la voiture. La portière s'ouvrit à son approche, et se referma précipitamment. Une rencontre de ce genre était trop dans les mœurs mexicaines pour étonner le cocher, qui se coucha sur le gazon à l'ombre des peupliers, et ne tarda pas à s'endormir profondément. Quand il se réveilla, la voiture était toujours à la même place. Seulement l'ombre des peupliers, au lieu de s'incliner vers le couchant comme à l'heure où il s'était endormi, s'allongeait vers l'orient, c'est-à-dire que le soleil

1. Promenade publique à Mexico.

achevait sa course et que le soir allait succéder au matin. C'était l'heure où le *Paseo* commence à être fréquenté par les promeneurs. Le cocher s'étonna d'avoir dormi si longtemps; il courut à la voiture, appela, et ne recevant pas de réponse, ouvrit la portière. Alors un lugubre spectacle s'offrit à lui. Affaissée sur les coussins, la jeune femme était plongée dans un évanouissement qui s'expliquait trop bien par le sang dont la voiture était inondée. Ce sang coulait d'une large plaie qu'avait faite le poignard sûrement dirigé de quelque bandit bien exercé, et cette plaie, au premier aspect, semblait mortelle. De tous les diamants qui étincelaient au cou et aux oreilles de la jeune créole, pas un n'était resté. La malheureuse femme n'avait donc trouvé qu'un assassin au lieu d'un amant, et le vol avait suivi l'assassinat. Les cris du cocher ne tardèrent pas à attirer la foule, parmi laquelle se trouva heureusement un médecin, qui constata que la victime vivait encore. Dès lors il ne s'agit plus que de la transporter au couvent le plus proche, et c'est ce qu'on fit. Ce couvent était celui des Bernardines. Ce premier devoir d'humanité rempli, la tâche de la justice commença; mais, tandis que les médecins ramenaient à la vie, par des soins intelligents, la malheureuse femme, les juges ne virent pas leurs poursuites contre l'assassin couronnées du même succès. On arrêta d'abord le cocher, et on dut le relâcher bientôt, après avoir reconnu sa parfaite innocence. On arrêta ensuite un jeune Espagnol dont les assiduités et les galanteries auprès de la créole n'étaient un secret pour personne. Celui-ci apprit à la fois ainsi l'infidélité et la mort de celle dont il voulait faire sa femme. Ce fut un coup affreux (ici la voix de don Tadeo trembla visiblement), et peu s'en fallût qu'il n'en perdît la raison. Au bout d'un an, poursuivit le licencié, l'Espagnol fut relâché faute de preuves; mais il sortait de prison ruiné par les frais de justice et le cœur privé de ses plus chères illusions. Il sut alors que celle qui l'avait

trompé, et qu'il avait pleurée comme morte, vivait encore, mais qu'elle avait renoncé au monde et pris le voile dans le couvent même où elle s'était vue recueillie après l'événement du *Paseo*. Il ne fit aucune tentative cependant pour la voir ; mais tous ses efforts, toutes ses pensées n'eurent plus qu'un seul but, la vengeance. La justice mexicaine n'avait pas su découvrir l'assassin : il se promit de continuer les poursuites trop tôt abandonnées, et de réussir là même où la coupable indolence des juges avait déclaré le succès impossible. »

Ici le licencié fit une pause ; le glas des Bernardines tintait toujours, et je commençais à comprendre l'émotion qu'éveillaient en lui ces sons lamentables.

« Cet Espagnol, vous l'avez deviné, c'est moi. J'avais pu dérober au dossier de cette lugubre affaire une lettre trouvée sur la jeune fille, dans laquelle on lui assignait le rendez-vous où l'on avait médité sa mort. Ce fut alors le seul fil à l'aide duquel je pus me diriger dans le sombre labyrinthe où la justice mexicaine s'était égarée. Dès lors commença dans ma vie une période ténébreuse et agitée que la mort seule pourra finir. Je me résignai à vivre au milieu des voleurs et des meurtriers, dans l'espoir d'arriver, par leurs révélations, à la connaissance du secret qui m'absorbait. Sous prétexte d'exercer ma profession de légiste, j'allai au-devant de toutes les affaires qui m'offraient une occasion d'interroger ces misérables, de pénétrer dans leurs tavernes et dans leurs repaires. Dès lors il ne se commit plus dans Mexico un crime dont je ne pusse au besoin dénoncer l'auteur à la justice. Les plus secrètes associations de malfaiteurs n'eurent pas de mystères pour moi. Vous avez peut-être entendu parler de cette bande des *ensebados*, qui, pendant toute une année, répandit la terreur dans la capitale mexicaine. Les *ensebados* étaient des hommes qui, la nuit, après avoir enduit leur corps nu de suif ou d'huile, se précipitaient

sur le passant attardé pour le dépouiller ou le frapper de leurs poignards. Un seul de ces bandits, aussi insaisissable qu'un reptile, pouvait échapper aux efforts d'une troupe de soldats vigoureux. Eh bien! le chef des *ensebados*, je le connaissais; il n'a pas quitté Mexico, et encore aujourd'hui je puis le nommer quand besoin sera. Je ne vous cite là qu'un exemple de ces singulières découvertes; je pourrais vous en citer mille. Grâce à cette vie de recherches incessantes et périlleuses, j'acquis une expérience qui me rendit bientôt redoutable aux misérables dont j'étais parvenu ainsi à connaître les sinistres antécédents. Souvent aussi mes jours furent en danger, et plus d'un malfaiteur tenta de punir en moi un surveillant incommode; mais les services que ma connaissance des lois me permettait de leur rendre me firent d'autre part assez de clients dévoués pour empêcher le retour de ces tentatives qui eussent coûté cher à mes ennemis. Aujourd'hui je jouis à peu près impunément du prestige que j'exerce sur les plus redoutables bandits de Mexico, et, vous le voyez, j'ai là toute une armée à mes ordres pour prêter appui aux honnêtes gens qui peuvent avoir besoin de mon secours.

— C'est le cas où je me trouve, répondis-je, et je me félicite de m'être adressé à vous; mais vous ne me dites pas si vos efforts pour retrouver l'assassin du *Paseo* de Bucareli ont été enfin couronnés de succès?

— Complétement. Je fus assez heureux pour retrouver l'écrivain public dont la plume avait tracé, sous la dictée de ce vil scélérat, les lignes fatales qui avaient entraîné ma jeune fiancée au *Paseo*. Cet infâme, l'écrivain public le connaissait, et il me mit sur ses traces. Je le découvris; j'aurais pu le dénoncer et le livrer à la justice. C'eût été atteindre enfin le but que j'avais assigné à toute ma vie. Que vous dirai-je? je n'en fis rien. Bien des années s'étaient passées déjà depuis le jour où avait été commis l'attentat du

Paseo, et, à force de vivre avec les méchants, j'avais appris à les plaindre plutôt qu'à les haïr. J'étais parvenu même à me faire de leur perversité une arme redoutable pour terminer certaines affaires devant lesquelles la justice mexicaine s'avouait impuissante. L'assassin du *Paseo* est encore pour moi un de ces instruments que je pourrais briser d'un mot, et que je préfère employer, en les dirigeant, au service de mes nombreux clients. »

Un nouveau silence succéda à ces paroles. Le tintement du glas continuait toujours.

« Je n'ai pas revu celle qui fut ma fiancée et qui porte aujourd'hui le voile, reprit don Tadeo; mais je reçois de ses nouvelles par une voie sûre, et je sais que depuis longtemps une maladie de langueur la consume. Vous comprenez maintenant pourquoi le glas des Bernardines me fait frissonner. »

J'allais engager don Tadeo à descendre pour se soustraire à l'influence de la cloche funèbre, quand la porte d'entrée de l'azotea cria légèrement sur ses gonds, et le Mexicain aux yeux louches, que le licencié avait appelé Navaja, se glissa plutôt qu'il ne marcha vers nous. Il était pâle de terreur, et regardait derrière lui avec inquiétude.

« C'est le démon en personne! s'écria-t-il en s'adossant pour reprendre haleine à la balustrade de l'azotea.

— De qui parles-tu? lui demanda le licencié.

— De l'Américain! Il est en train de vider sa troisième bouteille de *refino*, et il entonne à haute voix ce qu'il appelle son chant de combat. C'est un Indien féroce sous la peau d'un blanc! Il compte toutes les chevelures qu'il a enlevées, tous les meurtres qu'il a commis, et croiriez-vous qu'il prétendait ajouter la peau de mon crâne à son trophée de scalpeur? Je vous le répète, cet homme est le diable! il pue le sang à plein nez.

— Te voilà devenu bien prude! répondit le licencié, qui

avait repris vis-à-vis du Mexicain son rôle de ricaneur inflexible ; et depuis quand l'odeur du sang te répugne-t-elle ? »

C'était une gaieté terrible que celle de don Tadeo. La question qu'il venait d'adresser au Mexicain remua chez celui-ci une haine brutale et féroce, mais comprimée, comme celle du tigre dompté contre son gardien. Don Tadeo ne parut pas remarquer l'impression qu'il avait causée : il sembla, au contraire, se plaire à irriter le misérable qu'il tenait haletant sous sa parole froide et incisive. Une allusion à l'attentat du *Paseo* vint m'expliquer soudain ce redoublement d'amère ironie. J'avais devant moi l'homme dont le licencié avait pu se venger, et qu'il avait laissé vivre, celui qui avait lâchement assassiné la malheureuse femme dont le glas sonnait peut-être en ce moment. « La cloche des Bernardines ne te rappelle donc rien ? » avait dit don Tadeo. Mais ce dernier trait épuisa la patience du Mexicain, et, au lieu de répondre, le misérable fit un bond vers le licencié pour lui arracher sa rapière ; celui-ci fut aussitôt en garde, et, sans même se servir de son épée, repoussa son agresseur d'un bras vigoureux.

« Allons donc ! s'écria-t-il, tu oublies à qui tu as affaire ! Je te pardonne, drôle, mais sors d'ici à l'instant. »

Le Mexicain, stupéfait et honteux, ne se fit pas répéter cet ordre et s'éloigna en courbant la tête. Je ne pus m'empêcher de féliciter vivement don Tadeo de son courage et de son sang-froid. « Que voulez-vous ? me répondit-il avec un triste sourire ; vous savez à quelle école j'ai pris mes degrés. Je me suis assez mesuré avec la souffrance pour n'estimer la vie que ce qu'elle vaut. Mais descendons ; vous n'avez plus rien à m'apprendre sur votre affaire, et, d'ici à peu de jours, j'espère avoir de bonnes nouvelles à vous donner.... »

Nous descendîmes précipitamment, et nous fûmes en quelques instants sur la grande place déserte où débouche le *Callejon del Arco*. Là, nous nous séparâmes, le licencié pour se

diriger vers sa demeure, moi pour prendre la rue de la Monterilla. « A bientôt, me dit don Tadeo en s'éloignant.

— A bientôt, » répondis-je, bien que je ne partageasse pas intérieurement la confiance de l'intrépide légiste. Je ne pouvais pas m'empêcher, en effet, de comparer don Tadeo à ces dompteurs de bêtes féroces qui nous étonnent souvent par leurs actes de courage et d'adresse, mais que la moindre imprudence peut transformer en victimes au milieu même de leur périlleux triomphe.

IV.

J'eus quelque raison d'abord de persister dans ma défiance, et un mois se passa sans que don Tadeo me donnât signe de vie. Enfin, un billet qu'il m'écrivit par la main de son clerc Ortiz vint m'expliquer ce long retard. Deux causes l'avaient empêché de s'occuper de mon affaire avec son activité ordinaire. « Il en est une que vous devinez peut-être, me disait-il; le glas que nous avons entendu tinter il y a un mois était pour *elle*. Quand, remis de ma douleur, j'ai voulu reprendre mes travaux, je me suis vu retenu au lit par une blessure, heureusement peu dangereuse, reçue dans un de ces guet-apens dont j'ai plus d'une fois failli être victime. Cependant, je puis vous annoncer que votre affaire est maintenant en bon chemin. J'ai fini, non sans peine, par découvrir la demeure de Dionisio Peralta; et j'ai mis à ses trousses les trois drôles que vous savez. Adieu; ne faites aucune démarche pour me voir, et, sous peu, vous recevrez d'autres nouvelles plus satisfaisantes. »

Huit jours à peine s'étaient passés quand je reçus un nouveau message du licencié. Ce message était un bulletin détaillé de la campagne qu'il venait de conduire contre Dionisio Peralta, et qui s'était heureusement terminée. Pepito Re-

chifla, l'Américain John Pearce, le Mexicain Navaja, s'étaient successivement présentés chez Dionisio Peralta, pour réclamer, disaient-ils, le payement d'une créance qui leur était cédée par leur ami le licencié don Tadeo. Dionisio Peralta, qui était, malgré ses airs de gentilhomme, un drôle de leur famille, les avait reçus d'abord avec toute l'arrogance d'un capitan de comédie; mais les menaces significatives des trois bandits l'avaient bientôt amené à résipiscence. Peralta connaissait de réputation les hommes auxquels il avait affaire; c'était une guerre à mort qui lui était déclarée, et l'influence du licencié qui dirigeait ces terribles estafiers rendait la partie décidément inégale. Aussi avait-il fini par proposer un arrangement que le licencié s'était empressé d'accepter. Peralta possédait dans le petit village de Tacuba, à une lieue de Mexico, une maison de campagne dont la valeur égalait à peu près le montant de sa dette. Il consentait à la céder à don Tadeo, qui en avait pris possession à sa première sortie. Il ne me restait plus qu'à recevoir cette maison des mains du nouveau possesseur, pour que tout fût conclu. Aussi don Tadeo m'invitait-il à l'attendre de grand matin le jour suivant. Nous devions nous rendre ensemble au domaine de mon ancien débiteur, où il avait hâte de m'installer comme légitime propriétaire.

Le lendemain, don Tadeo était d'une exactitude ponctuelle. Il arriva chez moi, amenant avec lui deux chevaux sellés, et nous partîmes immédiatement pour le village de Tacuba. J'étais assez curieux de connaître mon nouveau domaine, et surtout d'assister aux cérémonies qui accompagnent d'ordinaire au Mexique ces prises de possession. Chemin faisant, je félicitai le licencié de l'heureuse étoile qui, dans une récente occasion, avait encore une fois protégé sa vie. Je lui exprimai en même temps le regret d'avoir peut-être attiré sur sa tête la vengeance de Dionisio Peralta; mais il me répondit que rien ne justifiait ma supposition, et que, selon

toute apparence, l'homme qui avait projeté de l'assassiner était le même misérable qui avait commis l'attentat du *Paseo* de Bucareli. « Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, mes soupçons sur Navaja ne m'ont pas empêché de l'employer dans votre affaire, où son zèle m'a été fort utile. A part certaines heures d'ivresse ou de vertige, ces hommes-là obéissent aveuglément à celui qui leur a fait sentir sa supériorité. Aussi, dans une lettre que Peralta m'a écrite pour m'annoncer sa soumission, n'ai-je pas lu sans regret des menaces dirigées contre le misérable même que je soupçonne d'avoir attenté à ma vie, et qui a été le plus actif des trois recors lancés aux trousses de votre débiteur. Peralta n'est guère homme à menacer en vain, et je crains de n'être que trop tôt vengé. »

Tout en parlant ainsi, nous étions arrivés dans la campagne, si l'on peut appeler ainsi les plaines désertes et arides que nous traversions au galop de nos chevaux. La chaleur était étouffante, et un morne silence régnait autour de nous. Tout à coup le pas d'un cheval troubla ce silence, et nous nous vîmes rejoints par un cavalier dans lequel je n'eus pas de peine à reconnaître Pepito Rechifla. Le bandit était vêtu avec une certaine recherche : il portait une *manga* bleue à doublure d'indienne jaune, et montait un cheval équipé avec une élégance toute mexicaine. Il nous salua d'un air à la fois courtois et protecteur. « Vous me pardonnerez, dit-il, seigneur licencié, si je prends la liberté de me joindre à vous; mais, sachant par vous-même que vous deviez aujourd'hui faire un petit voyage, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir un compagnon de plus. Cette route n'est pas très-sûre, et, ajouta-t-il en jetant un regard expressif sur le bras que le licencié portait en écharpe, il n'est pas toujours prudent de se hasarder seul loin de chez soi. J'ai pourtant lieu de croire que nous n'aurons à tirer l'épée contre personne aujourd'hui. »

Et, après avoir prononcé cette dernière phrase avec une

lenteur affectée, Pepito se pencha à l'oreille du licencié en murmurant quelques mots que je ne pus entendre; je remarquai seulement qu'il indiquait du doigt à don Tadeo un groupe de collines qui s'élevait à notre gauche, et sur lequel planait une bande de grands vautours noirs. Sans répondre à Pepito, le licencié arrêta un moment sa monture et tourna du côté des collines ses yeux où se lisait une pénible surprise. Puis il nous fit signe de continuer notre course, donna vigoureusement de l'éperon à son cheval, et quelques minutes plus tard nous traversions les rues du village où était située ma nouvelle propriété.

La maison qui m'était cédée par don Tadeo (car le licencié en avait d'abord pris possession pour lui-même, suivant la clause qu'on doit se rappeler) était située à l'extrémité du village. Des groupes nombreux d'habitants, venus là pour prendre part aux largesses qui sont le complément obligé de toute cérémonie d'investiture, nous attendaient devant la maison et nous aidèrent à la reconnaître. C'était un petit bâtiment d'assez triste apparence, précédé d'un hangar à pilastres de briques, formant péristyle. De nombreuses lézardes en sillonnaient les murs et indiquaient la nécessité de les réparer. Derrière la maison s'étendait, entre quatre murs tapissés de mousse et couronnés de pariétaires, un petit jardin envahi par les mauvaises herbes. Le gardien placé dans la maison par le licencié nous ouvrit la porte. « Vous êtes chez vous, » me dit don Tadeo. Nous entrâmes. L'intérieur de la maison était plus désolé encore que l'extérieur. Les plafonds s'effondraient, les marches disjointes des escaliers criaient tristement sous les pieds, et le jardin n'étalait guère qu'un ramassis de joubarbe, d'orties et de chardons, au milieu desquels s'élevaient quelques arbres fruitiers de mine fort chétive. A tout prendre cependant, cette bicoque délabrée, ces terrains incultes pouvaient équivaloir au montant de la somme qui m'était due, et cela me suffisait d'au-

tant plus qu'avec un débiteur de l'espèce du seigneur Peralta il ne fallait pas se montrer trop exigeant.

Après avoir visité le rez-de-chaussée et le jardin, nous montâmes au premier étage. La pièce où nous entrâmes semblait être le salon, et n'avait pas été ouverte depuis longues années, à en juger par l'odeur de moississure qu'elle exhalait. Nous nous hâtames d'y faire pénétrer l'air et la lumière qu'interceptaient des volets massifs hermétiquement fermés. D'innombrables toiles d'araignées tapissaient en entier le plafond. Les armoires que nous visitâmes étaient complétement vides ; une seule contenait un gros volume à reliure antique et poudreuse, que le licencié prit sous son manteau après l'avoir rapidement examiné. Notre inspection était terminée. « Appelez des témoins, » dit don Tadeo à Pepito, que nous avions érigé, dans cette occasion solennelle, en maître des cérémonies. Le lépero, majestueusement drapé dans sa manga bleue, s'avança aussitôt vers la croisée, et fit une allocution aussi courte que digne aux spectateurs en haillons réunis sous les fenêtres. L'éloquence de Pepito réussit au delà de notre attente, et en peu d'instants la cour se trouva remplie d'un nombre de témoins fort supérieur à celui qu'exige la loi. Jamais je n'avais vu si riche collection de figures patibulaires. Précédés de Pepito, nous descendîmes dans la cour, et de là, suivis des témoins, nous passâmes dans le jardin. « Seigneurs cavaliers, s'écria Pepito d'une voix retentissante, vous êtes témoins qu'au nom de la loi le seigneur ici présent, et Pepito me désigna, prend régulièrement possession de cet immeuble. *Dios y Libertad.* » Don Tadeo s'avança à son tour. Sur son invitation, j'arrachai une poignée d'herbes que je jetai par-dessus ma tête, puis je lançai une pierre par-dessus le mur du jardin : c'était faire acte de propriété aux termes de la loi mexicaine. Un hourra général s'échappa aussitôt de la bouche des témoins. Il ne me restait plus qu'à remplir la dernière formalité imposée

par l'usage, c'est-à-dire à faire acte de munificence envers les drôles qui étaient accourus de tous les coins du village pour me souhaiter la bienvenue. J'en fus quitte pour quelques piastres, que les témoins, conduits par Pepito, allèrent dépenser au cabaret voisin.

« Eh bien ! me dit le licencié quand nous fûmes seuls, vous voilà enfin rentré dans votre créance. Que pensez-vous de mon procédé pour faire rendre gorge aux débiteurs récalcitrants ?

— Je pense, don Tadeo, que vous jouez là un jeu bien dangereux, et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de renoncer le plus tôt possible à cette vie de redresseur de torts, où il me semble que la somme des pertes doit finir tôt ou tard par excéder celle des profits.

— Vous voyez cependant que j'ai assez de bonheur dans mes entreprises. Quoi qu'il en soit, dans le cas où quelque estocade viendrait prématurément y mettre obstacle, je veux que vous gardiez un souvenir de moi. Voici un livre qui n'a pas été compris dans l'inventaire de cette maison. L'ouvrage est ancien, et il a son prix.

— Je vous rends grâce, dis-je au licencié en prenant le poudreux volume ; mieux que ce livre, le récit que j'ai entendu sur l'azotea de la maison du *Callejon del Arco* vous rappellera à ma mémoire. On n'oublie pas si aisément de pareilles confidences, et c'est une bonne fortune assez rare que de rencontrer un roman tel que le vôtre à la place d'une consultation. »

L'heure de retourner à Mexico était enfin venue. Sans attendre Pepito, dont la journée allait probablement s'achever au cabaret, nous poussâmes nos chevaux à travers la campagne. La chaleur était encore plus étouffante qu'au départ. La bande de vautours qui planaient sur les collines que Pepito avait désignées à Don Tadeo semblait s'être grossie, et une odeur fétide arrivait jusqu'à nous avec des tourbillons

de poussière chassés par le vent. Le licencié arrêta brusquement son cheval.

« Si vous étiez curieux de lire jusqu'à la dernière page le roman dont vous parliez tout à l'heure, me dit-il, je vous proposerais d'aller jusqu'à ces collines ; mais vous avez, je le crains, des nerfs un peu délicats.

— Et quel spectacle nous attend donc sur ces rochers ?

— Il y a là un cadavre, et vous voyez qu'en ce moment même les vautours en font curée. Un des trois misérables que j'avais chargés de poursuivre votre débiteur a payé pour tous les autres. Dieu est juste. L'homme qui est tombé sous le poignard de Peralta est l'assassin du *Paseo* de Bucareli. Le roman est bien complet, qu'en dites-vous ?

— Assurément, et la vue du cadavre que dévorent ces vautours n'ajouterait rien à l'impression que me laisse votre récit.

— Allons! je vois qu'il faut ménager vos nerfs, répondit le licencié en piquant des deux son cheval. Retournons à Mexico. »

Nous nous séparâmes sur la *plaza Mayor* en nous promettant de nous revoir ; mais le sort en disposa autrement, et, peu de semaines après mon installation dans la maison de Peralta, je quittai Mexico.

Pendant mon absence, le tripot du *Callejon* avait été fermé. A mon retour, l'évangéliste Tio Lucas, à qui je demandai des nouvelles du licencié, m'apprit qu'il était retourné en Espagne. Depuis cette époque, j'ai fait de vains efforts pour recueillir de nouveaux renseignements sur lui, et le dernier souvenir qui me soit resté de cet homme singulier est le manuscrit de Alonso Urbano, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.

REMIGIO VASQUEZ.

I.

Un charme particulier aux villes du Mexique, c'est l'alignement parfait des rues, au milieu desquelles la perspective qu'on a sous les yeux est presque toujours terminée par les lointains bleuâtres de la campagne. A Mexico surtout, mes regards étaient sans cesse attirés vers les montagnes qui bornent de tous côtés l'horizon. A l'ouest, c'était l'océan Pacifique; à l'est, c'était l'Atlantique, qu'il me semblait entendre murmurer bien loin derrière ces mêmes montagnes. La première de ces mers me rappelait l'une des époques les plus aventureuses de ma vie, et je ne pouvais oublier que la seconde baignait les rivages de la France. Aussi ma vue ne se portait-elle jamais dans ces directions sans que je me sentisse pris de regrets et de tristesse qui dégénéraient souvent en une sorte de fiévreuse inquiétude. Dans ces dispositions d'esprit, tout devait me servir de prétexte pour quitter Mexico. J'avais hâte de secouer l'inaction qui commençait à me peser et de m'abandonner de nouveau à ces hasards, à ces émotions de la vie errante, qui sont contre la nostalgie le plus sûr des remèdes.

Un soir, en rentrant chez moi, j'appris qu'un étranger y était venu pendant mon absence. C'était, avait-il dit, pour une affaire de vie ou de mort; mais, prié de dire son nom, le visiteur avait obstinément gardé l'anonyme. Il avait ce-

pendant, involontairement sans doute, laissé savoir qu'il demeurait dans le *meson de Regina;* puis il s'était éloigné, vivement contrarié de ne pas m'avoir rencontré, et promettant de revenir le lendemain. Du reste, au dire des gens de la maison, l'air étrange du visiteur, les questions nombreuses qu'il avait faites, le soin qu'il avait pris de ne laisser voir au-dessus des plis de sa manga bleu de ciel que ses deux yeux à moitié cachés par un large chapeau, tout concourait à donner à cette visite inattendue un caractère mystérieux qui ne pouvait manquer d'agir vivement sur mon imagination. Resté seul dans ma chambre, j'interrogeai vainement mes souvenirs, et j'attendis avec impatience le jour, qui devait me donner la solution de cette énigme; mais la matinée se passa, la journée s'avançait, et l'inconnu ne s'était pas présenté. Je résolus de pousser jusqu'au *meson de Regina*, et, après m'être fait donner minutieusement le signalement de l'étranger, je me dirigeai, plus impatient encore que la veille, vers l'auberge ainsi nommée.

Quoique situé au milieu d'une des rues centrales de la capitale du Mexique, le *meson de Regina* ne se distinguait de ceux des routes les moins fréquentées que par le grand nombre de voyageurs qui y arrivaient ou en partaient à chaque moment. C'était, du reste, le même aspect d'incurie, la même nudité, la même absence de tout confortable. J'appelai le *huesped*. Dans tout autre pays, il m'eût été facile de savoir le nom de l'inconnu, dont je pouvais décrire le costume dans les moindres détails; mais j'avais affaire à un hôtelier mexicain.

« Croyez-vous, me dit le *huesped*, que ce soit mon métier de m'enquérir des noms de ceux qui descendent dans ce meson? J'ai à penser à bien d'autres choses, ma foi; mais, quant à l'individu dont vous me parlez, il n'y a pas une demi-heure qu'il est parti pour Cuautitlan, à ce que j'ai ouï dire à son domestique, et, en faisant diligence, si vous

avez intérêt à savoir qui il est, il vous sera facile de le rejoindre.

— De quelle couleur sont leurs chevaux?

— Gris de fer et fleur de pêcher. »

Une promenade de quelques heures, faite avant dîner, ne pouvait que m'être salutaire. Pourtant, avant de me lancer à la poursuite du mystérieux visiteur, je voulus rentrer chez moi, afin d'interroger une derrière fois mon valet Cecilio. Ce jeune garçon était déjà depuis quelques années à mon service, et sa figure joufflue, son air à la fois hypocrite et naïf, me rappelaient involontairement le personnage d'Ambrosio de Lamela dans *Gil Blas*. Comme je pouvais le prévoir, je n'obtins cette fois encore que des renseignements très-incomplets. Force me fut donc de congédier Cecilio en lui faisant connaître mon intention de partir immédiatement pour Cuautitlan et en lui donnant l'ordre de seller promptement nos chevaux. Cecilio essaya de me prouver que, dans une affaire aussi délicate, il était peut-être plus convenable que je partisse seul; j'exprimai alors de nouveau ma volonté de façon à lui interdire toute hésitation, et il sortit. Comme il s'agissait d'une excursion hors de la ville, je revêtis le costume mexicain, et je descendis dans la cour en toute hâte. Je ne remarquai pas sans quelque surprise que mon zarape était attaché derrière la selle de mon cheval. Des pistolets garnissaient les fontes, et une lance armée d'un fer démesuré, que j'avais l'habitude de porter en voyage attachée à l'étrier droit, laissait onduler fièrement sa banderole écarlate. Un sabre pendait à l'arçon de la selle de Cecilio, et une valise assez bien remplie chargeait la croupe de son cheval. Je l'interrogeai sur le motif de ces dispositions prises comme pour un long voyage, quand il ne s'agissait que d'une courte promenade : le valet me répondit que les environs de Mexico étaient infestés de voleurs.

Nous partîmes. Les voyageurs que je poursuivais devaient

avoir au plus une heure d'avance sur nous, et la couleur peu commune de leurs chevaux devait les rendre facilement reconnaissables sur la route. Je pouvais me flatter, en pressant le pas, de les rejoindre en deux heures, et au pis-aller, c'était le temps qu'il fallait à des chevaux frais pour franchir les six lieues qui séparent Mexico de Cuautitlan. Je m'éloignai donc avec l'espoir d'être revenu au coucher du soleil. Cependant la différence d'allure entre mon cheval et celui de mon domestique, différence sur laquelle je n'avais pas suffisamment compté, me forçait de ralentir ma marche. Déjà les deux heures étaient presque écoulées sans que j'eusse vu sur la route l'homme que je cherchais, et sans même que nous eussions aperçu encore le clocher de Cuautitlan. Je craignais presque d'avoir été induit en erreur par un faux renseignement de l'hôtelier, quand des muletiers, en retour vers Mexico, répondirent à mes questions qu'en effet ils s'étaient croisés avec deux cavaliers, dont l'un montait un cheval gris de fer, et l'autre un cheval fleur de pêcher. Nous ne tardâmes pas à gagner Cuautitlan, et l'on put me désigner l'auberge où les cavaliers en question devaient être descendus. Je n'avais donc perdu que peu de temps, et j'allais enfin connaître celui que je brûlais d'atteindre. Je me dirigeai vers l'auberge qui venait de m'être indiquée, et, tout en mettant pied à terre, j'interrogeai le *huesped* avec la confiance d'un homme sûr de son fait.

« Vos chevaux sont-ils fatigués ? me dit l'hôte quand j'eus fini.

— Non.

— Eh bien ! j'en suis aise pour vous ; car ces voyageurs n'ont fait qu'entrer et sortir, après s'être un instant rafraîchis, et il ne faudra rien moins que des chevaux frais pour les rattraper. »

Et l'hôte, qui s'intéressait encore moins, si cela se pouvait, aux voyageurs chevauchant sur la grande route qu'à ceux

qu'il hébergeait, me tourna le dos avec l'aménité propre à ses confrères. Je me remis en selle. Un quart d'heure de plus, me disais-je, allait me donner raison d'une certaine défiance railleuse que Cecilio ne déguisait pas avec tout le soin convenable. Cependant, à ma grande mortification, le temps s'écoulait, le jour allait faire place à la nuit, et l'ombre s'épaisissait insensiblement. La nuit vint à son tour, et j'eusse renoncé à cette chasse obstinée, si l'amour-propre ne fût venu stimuler chez moi la curiosité. Le silence était profond sur la route que nous parcourions. Parfois je m'arrêtais, croyant entendre devant moi le pas de deux chevaux, et je reprenais ma course avec plus d'ardeur jusqu'à ce que l'absence de tout bruit vînt me démontrer que j'étais dupe d'une illusion. La certitude, toutefois, d'être sur les traces des voyageurs me soutenait encore ; car, de Mexico à l'endroit où nous étions parvenus, la route n'avait pas d'embranchement; toutes les probabilités étaient en ma faveur. Néanmoins, après six heures de marche, il fallut songer à prendre quelque repos : douze lieues parcourues à franc étrier rendaient pour nos chevaux une halte nécessaire. Il était temps d'ailleurs de nous procurer un gîte; car, au Mexique, deux qualités sont requises pour s'introduire dans les auberges : la première est que l'auberge convienne aux voyageurs; la seconde est que l'heure et les voyageurs conviennent à l'aubergiste. Je ne tardai pas heureusement à voir briller les lumières d'une cabane isolée, vers laquelle nous piquâmes des deux. Au dire de l'hôte, deux cavaliers étaient passés une demi-heure avant nous devant l'auberge; mais l'obscurité ne lui avait pas permis de distinguer la couleur de leurs chevaux. Comme il était certain que ces deux voyageurs avaient dû s'arrêter à peu de distance de ce lieu et passer comme nous la nuit sous un toit, je me décidai, sans désespérer de les atteindre, à laisser reposer nos chevaux. En repartant avant le point du jour, je devais sans peine regagner le temps

perdu. Malheureusement Cecilio se réveilla tard, et ce ne fut qu'au grand jour que nous nous remîmes en route. J'en avais trop fait pour reculer désormais, et d'ailleurs j'étais heureux d'avoir un but à poursuivre. Cecilio ne partageait pas entièrement ma manière de voir, et c'était avec une sorte de désespoir qu'il avait soin de m'avertir à chaque instant du nombre de lieues que nous avions franchies. Cependant, quoiqu'ils eussent été vus par tous les individus que je rencontrais chemin faisant, les voyageurs, qui ne devaient avoir sur moi que peu d'avance, semblaient m'échapper comme par magie, précisément au moment où je me flattais de les atteindre. J'avais déjà dépassé le défilé pierreux de la Cañada, j'avais laissé derrière moi l'hacienda de San-Francisco. J'avais pris langue à mon passage dans tous les *ranchos*, dans tous les lieux ordinaires de halte, et à chaque fois j'apprenais que deux voyageurs montés, l'un sur un cheval gris de fer, l'autre sur un cheval fleur de pêcher, ne devaient être qu'à peu de distance devant moi.

« Ces deux voyageurs ont sûrement le diable au corps, me dit tristement Cecilio, et ce doivent être deux grands criminels, pour avoir intérêt à ne s'arrêter ainsi nulle part. »

Sans répondre aux doléances de mon domestique, je continuais à marcher; car je ne voulais pas avoir le dessous dans cette lutte de vitesse, et une espèce de fureur commençait à me stimuler plus encore que la curiosité. Pour la seconde fois depuis notre départ de Mexico, le soleil allait se coucher derrière les montagnes vis-à-vis de nous, sans que rien pût me faire pressentir que la promenade de la veille, inopinément convertie en voyage, dût bientôt avoir un terme. Nos chevaux, surmenés depuis vingt heures, commençaient à se fatiguer, et ce fut avec une vive satisfaction que j'aperçus, aux dernières lueurs du jour, la couleur rouge de l'hacienda d'Arroyo-Zarco.

II.

L'hacienda d'Arroyo-Zarco est un bâtiment vaste et imposant, construit moitié en briques, moitié en pierres de taille, et situé presque à l'entrée des grandes et fertiles plaines du Bajio. Cependant l'endroit où s'élève cette hacienda est loin de présenter l'aspect riant qui distingue le bassin qui porte ce nom. C'est un terrain plat et stérile, où quelques mornes pelés dressent çà et là leurs têtes; deux ou trois d'entre eux se trouvent derrière l'édifice. Un petit ruisseau d'une eau azurée, qui prend naissance non loin de ces derniers mornes, a donné à l'hacienda son nom d'Arroyo-Zarco (ruisseau bleu). Une vaste cour carrée, ornée sur ses quatre faces d'arceaux de pierre semblables aux cloîtres d'un couvent, sert d'entrée aux bâtiments des maîtres; les chambres destinées aux voyageurs s'ouvrent sous ces galeries. Plus loin, deux ou trois autres cours renferment des écuries assez spacieuses pour loger à l'aise tout un régiment de cavalerie en campagne. C'était le seul gîte à six lieues à la ronde, et je pouvais espérer enfin d'y rejoindre les deux voyageurs, si toutefois je n'avais pas suivi une fausse voie.

« Nous avons fait trente-deux lieues depuis hier, dit Cecilio en prenant avec un soupir la bride de mon cheval, et, si votre seigneurie doit continuer encore longtemps sa poursuite, peut-être serait-il prudent et convenable que je retournasse à Mexico pour dissiper les inquiétudes qu'on doit avoir sur notre compte.

— Le devoir d'un bon serviteur est d'accompagner son maître partout, » répondis-je à Cecilio; et je me rendis près du garçon d'écurie pour l'interroger au sujet des voyageurs arrivés avant nous.

J'appris de lui qu'une quarantaine de cavaliers avaient débridé à l'hacienda dans l'après-midi, et, à défaut d'autres

renseignements, je dus me contenter d'une invitation courtoise d'aller visiter moi-même les écuries. J'aurais dû commencer par là sans attendre cet avis, et, comme il faisait encore jour, je me dirigeai vers les cours. Un grand nombre de chevaux broyaient dans les mangeoires leur provende de maïs avec un ensemble et une ardeur qui étaient l'indice de longues traites fournies dans la journée, et je fis un bond de joie en distinguant parmi eux et côte à côte, comme deux fidèles compagnons de route, un cheval gris de fer et un autre fleur de pêcher. C'était un commencement de réussite; malheureusement il me restait, pour compléter ma découverte, à interroger une soixantaine de voyageurs, car il y avait dans les écuries ce nombre à peu près de chevaux. L'entreprise, à vrai dire, était presque impraticable, dangereuse peut-être d'un côté, et certainement ridicule de l'autre.

Comme je regagnais la cour d'entrée pour chercher, tout en prenant un moment de repos dans ma chambre, le moyen d'atteindre le but que je poursuivais, un coche attelé de huit mules, chargé de matelas soigneusement cordés dans leur enveloppe de cuir, et escorté par trois cavaliers armés de sabres et de mousquetons, entra bruyamment dans la cour de l'hacienda. C'est toujours un événement que l'arrivée d'une voiture dans les auberges du Mexique; elle indique des voyageurs de distinction, ou mieux encore la présence de quelques femmes auxquelles, pour peu qu'elles soient jeunes, la solitude et l'excitation du voyage ne manquent pas de prêter mille séductions. Pendant que les trois cavaliers de l'escorte et les deux cochers qui conduisaient l'attelage interpellaient le huesped à grands cris et que la cour se remplissait de figures curieuses, un des cavaliers mit pied à terre et vint respectueusement ouvrir la portière du coche. Un homme d'un certain âge en descendit le premier; un autre plus jeune le suivit, et, ayant qu'on eût le temps de lui offrir la main, une jeune femme s'élança derrière eux;

elle portait le costume adopté par quelques riches *rancheras* en voyage, costume qui leur permet de voyager également à cheval ou en voiture. Elle tenait à la main un chapeau d'homme à larges bords, et sa manga, richement rehaussée de velours et de galons d'argent, ne cachait entièrement ni une taille souple et fine, ni des bras nus et dorés par le hâle. Sa tête découverte laissait voir un magnifique diadème de cheveux noirs, et ses yeux, non moins noirs et non moins brillants, promenaient autour d'elle le regard hardi particulier aux Mexicaines. Ce regard semblait évidemment chercher quelqu'un au milieu de la foule des curieux; à l'aspect des figures inconnues qui peuplaient la cour de l'hacienda, il s'éteignit aussitôt sous le voile des paupières.

Cependant la nuit allait venir; la jeune femme s'était retirée dans une des chambres de l'hacienda, quand un nouveau voyageur entra dans la cour. C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, grand et bien fait. Quoique vêtu pauvrement, le nouveau venu portait avec grâce ses habits délabrés, et une fine moustache noire, assez fièrement retroussée, rehaussait encore sa bonne mine. Sa physionomie, à la fois triste et hautaine, se distinguait par une singulière expression de finesse et de douceur. Une petite mandoline était suspendue en sautoir à son cou, et au pommeau de sa selle pendait une rapière fort rouillée. Le cheval maigre qu'il montait était suivi d'un autre en laisse, tout sellé et bridé. Je sentis naître en moi tout d'abord un sentiment d'affectueuse sympathie à la vue de ce jeune et mélancolique visage. L'aspect famélique des chevaux et du cavalier racontait énergiquement en effet bien des privations supportées en commun, toute une suite lamentable de courses sans provende, de nuits sans sommeil et de journées sans pain. Comme les autres voyageurs, le jeune cavalier appela le huesped; mais, au lieu de s'adresser à lui à haute voix, il s'inclina sur sa selle et lui parla bas à l'oreille. Le huesped, pour toute réponse,

secoua négativement la tête; un nuage passa sur le front de l'inconnu, qui rougit légèrement, jeta sur le coche dételé un triste et long regard, regagna la porte d'entrée et sortit de l'hacienda.

Il était temps cependant d'oublier les affaires des autres pour réfléchir aux miennes. La joie de Cecilio, en apprenant que les deux chevaux de nos voyageurs étaient dans l'écurie de l'auberge, se changea en un désespoir concentré quand je lui eus fait part de ma résolution. Comme je ne pouvais interroger successivement soixante voyageurs, je lui donnai l'ordre de seller nos chevaux à minuit et de se mettre en faction dans la cour et à la porte de sortie. De cette façon aucun voyageur ne pourrait à aucune heure de la nuit se remettre en route sans qu'il le sût. Ce point une fois réglé, je laissai Cecilio livré aux réflexions mélancoliques que lui inspirait la perspective d'une nuit passée à la belle étoile, et je m'acheminai vers la cuisine de l'auberge, qui, selon l'usage, servait de salle à manger.

Dans cette vaste cuisine, des voyageurs de toute classe, commerçants, militaires, *arrieros* et domestiques, étaient disséminés autour de diverses tables dressées du côté opposé aux fourneaux. Je m'attablai comme les autres, et, tout en mangeant, je prêtai l'oreille à ce qui se disait autour de moi. Je n'acccordai cependant qu'une attention assez distraite aux conversations, qui n'avaient pour objet, comme d'habitude, que des histoires de voleurs, d'orages, de torrents débordés, thèmes de prédilection des voyageurs. Fatigué de n'entendre rien qui eût trait à ce que je brûlais d'apprendre, j'interrogeai l'hôtesse à haute voix sur les voyageurs à qui devaient appartenir les deux chevaux que j'avais remarqués dans l'écurie. Je fus plus heureux d'abord que je ne l'espérais; j'appris que l'un des individus en question était le seigneur don Thomas Verdugo, arrivé environ une heure avant moi, et qui, pressé de se remettre en route, n'avait pris que le temps

de relayer et était reparti immédiatement, laissant à l'hacienda deux chevaux qu'il comptait reprendre à un prochain voyage.

« Quoiqu'il me semble singulier que vous ayez affaire à lui, ajouta l'hôtesse, je sais qu'il doit s'arrêter deux jours à Celaya, et vous le trouverez au *meson de Guadalupe*, dans lequel il a coutume de descendre. »

J'eus beau la questionner de nouveau, l'hôtesse se tint opiniâtrément dans la plus stricte réserve, et je quittai la cuisine, fort désappointé d'avoir encore quarante lieues à faire avant de pouvoir rejoindre le mystérieux voyageur, mais enchanté de savoir son nom et de pouvoir me diriger vers un but certain. Après avoir donné contre-ordre à Cecilio, comme il était encore de bonne heure et que le sommeil est un hôte qui ne visite l'homme étendu sur une couche de pierre que lorsqu'il est harassé de fatigue, j'allai m'asseoir, en l'attendant, à la porte extérieure de l'hacienda, à quelques pas de la grande route.

La lune éclairait la campagne, déjà triste et silencieuse comme à minuit. A l'horizon, les collines commençaient à revêtir leur manteau de brume nocturne. Sur la plaine blanchie, les émanations de la terre, condensées par la fraîcheur de la nuit, avaient au loin l'aspect d'un lac tranquille; du sein de ces vapeurs sortaient, comme des plantes aquatiles, les aloès qui croissaient sur le sol pierreux. Au milieu d'une morne solitude, sur une terre inhospitalière où mille dangers entourent le voyageur, le voyageur étranger surtout, mon entreprise m'apparut, pour la première fois, ce qu'elle était en réalité : une périlleuse folie. Pour la première fois aussi, depuis mon départ de Mexico, le cœur me manqua, et, dans un moment de découragement, je formai la résolution de revenir sur mes pas, résolution qui toutefois ne devait point s'accomplir. Au moment où je jetais, avant de rentrer, un dernier regard sur le paysage qui m'entourait, il me sembla

entendre vibrer, au milieu du silence, les sons éloignés d'une guitare. C'était sans doute une halte de muletiers que le bâtiment dérobait à ma vue, ou quelque palefrenier qui charmait ses loisirs au fond d'une écurie. Immobile à ma place, j'écoutais machinalement ces sons indécis et brisés par la distance, quand une voix assez sonore vint graduellement s'y marier. Grâce au silence de plus en plus profond, je pus reconnaître bientôt que les paroles chantées étaient un fragment du *Romancero* espagnol; mais une fantaisie bizarre avait donné pour refrain à ces vers héroïques un dicton populaire jadis en vogue au Mexique. Cette singularité me fit désirer de voir le musicien, et je gagnai dans cette intention l'angle le plus éloigné de l'hacienda. Au pied d'une des collines qui dominent l'hôtellerie, je pus alors apercevoir un feu qui brillait comme un phare au milieu de l'obscurité. La silhouette du chanteur se détachait en noir sur le foyer, et, près de lui, deux chevaux, attachés ensemble par une longue corde, paissaient quelques rares touffes d'herbe que le terrain pierreux laissait croître. Je m'avançai doucement pour ne pas interrompre l'inconnu; mais le bruit de mes pas me trahit, et la musique cessa tout à coup. L'inconnu se leva vivement, et j'entendis le cliquetis d'une lame qui sort du fourreau; l'aventure devenait moins plaisante que je ne pensais. Je m'arrêtai, puis j'avançai de nouveau et sans crainte cette fois : je venais de reconnaître, à la lueur de la flamme, le jeune voyageur dont je n'avais pas oublié la courte apparition dans la cour de l'hôtellerie, et que je ne m'attendais pas à retrouver si près de moi.

« Qui va là? s'écria-t-il avec un accent espagnol très-prononcé.

— Un ami, lui dis-je; mais rengainez votre rapière : je suis seul et je n'ai pas d'armes. »

La lune éclairait assez vivement les objets autour de moi pour que l'Espagnol se convainquît tout de suite que je disais vrai, et sa lame rentra dans le fourreau.

« Pardonnez-moi mon indiscrétion, seigneur cavalier, repris-je en m'avançant dans le cercle de lumière; je n'ai été amené vers vous, je dois vous le dire, que par un sentiment de curiosité. Si je ne me trompe, vous êtes, comme moi, étranger dans ce pays, et, en cette qualité, vous êtes presque un ami. »

En dépit de ces avances, les traits de l'Espagnol conservaient une expression de défiance hautaine. Cependant il se rassit et m'invita courtoisement du geste à en faire autant.

J'acceptai sans plus de façons.

« Je suis Espagnol, il est vrai, répliqua fièrement mon nouveau compagnon; mais, dans toute l'Amérique, l'Espagnol n'est-il pas chez lui? C'est à mon tour de vous demander pardon de vous avoir pris dès l'abord pour un espion envoyé par.... »

L'Espagnol s'arrêta tout à coup.

« Par qui? demandai-je.

— Soyez le bienvenu, » reprit-il sans répondre à ma question.

Un cigare que j'offris paya cette bienvenue, et nous nous mîmes à fumer avec toute la gravité de guerriers indiens autour du feu du conseil, en nous examinant dans un profond silence. Aux clartés de la lune et du brasier, il était facile de voir, comme je l'avais déjà remarqué, que les plus dures privations avaient laissé sur le front de l'Espagnol leurs ineffaçables stigmates, mais sans avoir en rien altéré la noblesse de cette mâle physionomie.

« Êtes-vous par hasard, lui demandai-je, l'auteur des couplets que j'ai si indiscrètement interrompus, et dont, je l'avoue, l'originalité m'a frappé?

— Non. Je n'ai fait que les arranger sur un air de ma composition, pour des circonstances qu'il serait trop long de vous raconter. »

Il y avait dans ces réponses des réticences qui donnaient l'essor à mes conjectures. Je résolus donc de provoquer les

confidences du jeune Espagnol en lui racontant l'objet de mon voyage et mes déceptions depuis mon départ de Mexico.

« Il y a quelque similitude dans nos positions, reprit-il quand j'eus fini. Comme vous, je poursuis une œuvre sans nom; mais plaise à Dieu qu'il vous épargne les épreuves par lesquelles j'ai passé!

— Parlez, lui dis-je; j'aime les récits sous la voûte du ciel, la nuit, aux lueurs d'un foyer comme celui-ci.

— Soit, dit l'Espagnol. Je commencerai par vous dire que je suis Biscayen et de plus gentilhomme, non par le privilége qui anoblit tous mes compatriotes, mais par la descendance d'une longue suite d'aïeux qui reconnaissent Lope Chouria (le loup blanc) comme chef de leur antique race. Mon nom est don Jaime de Villalobos. Ici, j'en porte un autre pour ne pas profaner celui-là. Ma mère d'abord, le nom de mes pères après, mon pays ensuite, tel est l'ordre de mes affections et de mon culte. Vous savez désormais qui je suis, seigneur cavalier; je vais vous dire maintenant ce que j'ai fait. »

Il y avait dans cet exorde une certaine arrogance du Cid Campeador qui ne me déplut pas; c'était comme une strophe inédite ajoutée au *Romancero*, dont le gentilhomme biscayen chantait les vers un instant auparavant. Le jeune cavalier reprit avec plus de simplicité :

« J'étais par malheur aussi pauvre que noble; plus d'une fois, dans mon enfance, j'ai été réveillé par le vent glacé qu pénétrait presque sans obstacle dans le manoir ruiné que j'habitais avec ma mère; comme compensation, Dieu m'envoyait la faim, qui me faisait oublier le froid. J'atteignis ainsi la jeunesse; ma naissance m'interdisait tout travail manuel, tout emploi subalterne, et quitter ma mère qui vieillissait, pour prendre du service dans l'armée, était un effort au-dessus de mes forces. Cependant je ne pus rester étranger à la guerre civile qui éclata dans les provinces basques. Don

Carlos, vous le savez peut-être, oubliait souvent de payer ses soldats et ses officiers, et tout ce que je gagnai à le servir fut l'honneur d'être encore, à l'heure qu'il est, créancier de Son Altesse. A ma rentrée sous le toit maternel, j'eus la douleur de le trouver plus délabré que jamais, et de comprendre mieux encore les angoisses qui déchiraient le cœur de ma mère, car je la voyais ployer de jour en jour sous le double fardeau de l'âge et de la détresse. Un soir, un colporteur vint réclamer de nous l'hospitalité, et, comme il ne demandait qu'un abri, je pus le satisfaire à moitié. Sa vie errante le mettait au courant de toutes les nouvelles, et j'appris de lui qu'un de nos compatriotes avait fait un riche mariage dans la Nouvelle-Espagne.

« Quelle chance n'aurait pas, ajouta-t-il, un jeune gen-
« tilhomme comme vous d'en faire autant dans le pays de
« l'or et de l'argent, où l'ambition de toutes les femmes se
« résume par ce dicton :

« Camisas de Bretana,
« Y maridos de Espana[1]. »

« Dans ma position, faire un riche mariage était ma seule ressource, et je résolus de courir cette chance. Je fis partager mes espérances à ma mère. Un à-compte obtenu sur un arriéré de solde me servit à payer mon passage à bord d'un navire qui mettait à la voile de Bilbao, et je partis plein de l'espoir de revenir déposer aux pieds de ma pauvre mère une fortune que j'ambitionnais pour elle seule. J'arrivai à Vera-Cruz il y a un an; je fréquentai assidûment les églises, seul endroit où les Veracruzanas veulent bien se montrer : mais aucune d'elles ne daigna faire attention à moi. Le soir, dans les rues désertes, je me résignais à de longues et infructueuses stations : personne ne se montrait. Je compris qu'en

1. Chemises de toile de Bretagne,
Maris d'Espagne.

ne signalant pas ma présence sous une fenêtre, je courais grand risque de me morfondre ainsi toutes les nuits. J'eus recours à la musique, et j'achetai cette mandoline. Malheureusement, quoique musicien passable, je n'étais pas assez poëte pour composer un motif de sérénade, et j'en fus réduit à souder le plus convenablement possible, à un couplet du *Romancero* que je me rappelais, le dicton même qui m'avait décidé à quitter le manoir. C'est ce couplet que vous avez interrompu tout à l'heure. »

L'Espagnol se remit à fumer comme un homme qui vient de remplir consciencieusement sa tâche et garda le silence.

« Et vous êtes encore garçon ? dis-je, fort surpris de cette conclusion aussi brusque qu'imprévue de l'histoire de don Jaime.

— Ce n'est pas la faute d'une espèce de duègne qui, depuis plus de quarante ans, portait des chemises de Bretagne, et se trouvait forcée de s'en tenir là bien malgré elle. Vous le concevez, j'étais venu pour épouser une femme jeune, riche et belle. Si la duègne eût été riche, par amour pour ma mère, je l'aurais épousée; mais celle-là n'était pas riche, n'était plus jeune, n'avait jamais été belle.

— Hélas! lui dis-je, vous vous êtes trompé d'un demi-siècle, seigneur don Jaime. Cinquante ans plus tôt, toutes les chances eussent été en faveur d'un cavalier de votre mine et de votre tournure. Aujourd'hui, ce temps est passé, je le crains. »

Un sourire imperceptible effleura les lèvres du Biscayen; je ne sus, pour le moment, si je devais l'attribuer à la reconnaissance pour mon compliment ou à l'incrédulité sur mon pronostic. Je repris après un court silence :

« Puisque je suis en veine d'indiscrétion et vous en veine d'indulgence, permettez, seigneur don Jaime, que je vous fasse une dernière question : Où diable avez-vous soupé ce soir ? »

A ces mots, le front de l'Espagnol se rembrunit. Je craignis d'avoir abusé des droits d'une intimité trop récente; mais soutenu par un juste orgueil, le Biscayen se sentait trop bon gentilhomme pour rougir d'être pauvre.

« Ici parbleu, reprit-il en souriant d'assez bonne grâce, et j'ai l'honneur de vous offrir une portion de mon souper. »

L'Espagnol me tendit une cigarette.

« Quoi ! c'est là votre souper?

— Une cigarette ! fi donc ! c'est un trop maigre repas pour le dernier descendant des comtes de Biscaye. J'en ai, s'il vous plaît, consommé plus d'une douzaine, et j'ai parbleu fort bien soupé après. »

Ce dernier trait parut avoir épuisé la résignation du pauvre gentilhomme, qui garda le silence pendant quelques instants, puis reprit avec une dignité pleine d'aisance et comme pour se débarrasser d'un hôte importun :

« Seigneur cavalier, je vous ai accordé la seule chose dont je puisse disposer en ce monde : l'hospitalité auprès de mon foyer; usez-en à votre aise si cela vous convient; mais, après une journée laborieuse, le moment est arrivé où j'ai besoin de repos. Que Dieu vous vienne en aide ! »

Le Biscayen raviva la flamme du brasier, s'étendit sur son manteau, qu'il ramena sur sa figure après m'avoir fait un geste d'adieu, et resta immobile. Je jetai machinalement un coup d'œil autour de nous. Plus heureux que leur maître et à moitié cachés par le brouillard glacé de la nuit, les deux chevaux paissaient au moins l'herbe flétrie du terrain pierreux. Je m'inclinai, le cœur gros et avec une sorte de respect, devant cette misère profonde si noblement supportée.

« Seigneur don Jaime, repris-je la voix encore émue, il me reste à vous remercier de votre courtoisie et à vous faire une proposition que, sur mon âme et sur mon honneur, je serai heureux et fier de vous voir accepter : c'est de venir,

sans qu'il m'en coûte rien, ajoutai-je, partager à votre tour ma chambre dans la *venta*. »

Le jeune voyageur tressaillit et se leva sur son séant; ses yeux étincelaient sur son visage pâli. Il sembla hésiter un moment; puis, me tendant la main :

« J'accepte, me dit-il; vous me rendez un service que je n'oublierai jamais. Je puis vous l'avouer à présent, j'ai vainement sollicité du huesped cette hospitalité, que je suis trop pauvre pour payer, et que cependant j'aurais achetée pour cette nuit, cette nuit seulement, au prix de mon sang. »

Cette réponse était un mystère de plus pour moi; mais don Jaime devenait mon hôte, et cette qualité m'interdisait toute question nouvelle. Nous prîmes les deux chevaux par la bride, et, sans échanger d'autres paroles, nous nous dirigeâmes vers la venta.

III.

Mon nouveau compagnon une fois installé dans ma chambre, je sortis sous prétexte de veiller à ce qu'on prît soin de nos chevaux, et je commandai à Cecilio d'aller chercher à la cuisine de l'hôtellerie un souper suffisant pour deux personnes. Le Biscayen, après quelques façons, en voulut bien accepter sa part. J'avais déjà fait un repas assez copieux, et je ne touchai aux mets que par pure délicatesse, tandis que mon convive y faisait le plus grand honneur, tout en s'étonnant de ma sobriété.

« Que voulez-vous? lui dis-je pour expliquer mon abstinence; c'est mon premier voyage dans ce pays, et je n'ai pas encore pu me faire à cette infernale cuisine. »

Et tandis que Cecilio, debout derrière nous, ouvrait des yeux démesurés en m'entendant affirmer que j'étais à mon début en fait de voyages, je ne pouvais m'empêcher d'admi-

rer avec envie chez mon hôte les formidables prouesses d'un appétit développé par vingt-quatre heures de jeûne.

« Maintenant, lui dis-je quand il ne resta plus que les assiettes, si le voisinage d'une jeune et charmante voyageuse, dont la chambre touche celle-ci, ne vous empêche pas de dormir, je crois que vous ferez bien de m'imiter. »

Et je m'étendis par terre dans mon manteau.

« Soit, dit l'Espagnol ; mais peut-être, avant de vous endormir, ne vous sera-t-il pas désagréable d'entendre un air de mandoline ?

— Vous êtes chez vous ; mais vous ne vous offenserez pas si je m'endors en vous écoutant. »

En dépit de la couche froide et dure où j'étais forcé de chercher le sommeil, je n'entendis bientôt qu'un murmure confus de notes indécises, puis plus rien. Je me réveillai en sursaut sous l'impression d'une fraîcheur fort vive. La longue et mince chandelle collée à la muraille jetait ses dernières et fumeuses clartés dans la chambre, où je me trouvais seul ; l'Espagnol avait disparu ; la porte, entr'ouverte, laissait pénétrer l'air froid de la nuit qui m'avait réveillé : j'écoutai. Un silence profond avait succédé aux derniers murmures de la vaste hacienda ; le coq chantait au loin. Surpris de la brusque disparition de mon compagnon, je me levai pour refermer la porte, et je jetai à tout hasard un coup d'œil dans la cour. Au milieu de l'obscurité, je crus apercevoir deux silhouettes noires à moitié cachées par un pilier. L'une d'elles était celle du gentilhomme biscayen, dont je distinguai la voix, quoiqu'il parlât bas ; l'autre m'était inconnue : mais, au timbre plus doux, aux accents qui, bien que voilés par la prudence, s'élevaient au milieu du calme de la nuit comme une tendre et suave mélodie, je ne doutai bientôt plus de la présence d'une femme. J'en avais assez vu, je repoussai la porte ; au grincement des gonds rouillés, une forme

légère disparut dans l'ombre d'un pilier plus éloigné. Le Biscayen se dirigea rapidement vers moi :

« Ne vous excusez pas, me dit-il ; vous avez, sans le vouloir, surpris un secret qui tôt ou tard devait vous appartenir ; mieux vaut donc que ce soit maintenant. Je parlais de vous d'ailleurs ; n'est-ce pas à vous que je dois l'un des plus heureux moments de ma vie ? n'ai-je pas encore besoin cette nuit même d'une nouvelle preuve de cette amitié qui me sera désormais si précieuse ? »

Don Jaime me fit alors en quelques mots le résumé rapide d'un roman commencé six mois auparavant à Mexico, sous les ombrages de l'Alameda ; il s'agissait de projets d'union contrariés par la disparité des fortunes, de tentatives de fuite déjouées par une surveillance incessante jusqu'au moment où le père de celle qu'il avait aimée pour sa seule beauté, avant de se douter qu'elle fût riche, était parti pour la ramener à l'une des haciendas qu'il possédait dans l'intérieur du pays. C'était pour donner suite à un nouveau projet d'enlèvement que don Jaime avait amené deux chevaux ; mais à la troisième étape, c'est-à-dire à la venta d'Arroyo-Zarco, le pauvre jeune homme, qui suivait la voiture à distance, s'était trouvé à bout de ressources et n'avait pu obtenir accès dans l'hôtellerie. Grâce à notre rencontre fortuite, cet obstacle avait disparu ; tout était prêt pour gagner Guanajuato. Là, don Jaime devait confier la fille de l'hacendero à une parente éloignée qui la cacherait dans un couvent jusqu'au moment où, les poursuites apaisées et le mariage conclu, il devait leur être facile de passer en Espagne. Malheureusement un nouvel obstacle se présentait : comment sortir de l'hôtellerie sans exciter les soupçons du huesped, et comment dissimuler cette fuite en sauvant les apparences ? Don Jaime avait pensé que je pourrais les accompagner en laissant à la venta mon domestique, dont nous emmènerions le cheval tout sellé. Doña Luzecita (c'était le nom de la fille de l'hacendero)

passerait aisément pour Cecilio, et l'hôte, nous voyant sortir comme nous étions entrés, ne pourrait concevoir aucun soupçon.

Il y avait tant d'éloquence dans le regard suppliant du Biscayen, que je fus sur le point de me lancer tête baissée dans cette nouvelle aventure ; mais la réflexion me retint, et je refusai le concours qui m'était demandé. Don Jaime soupira, et sortit de la chambre. Quelques minutes après, il était de retour ; la jeune voyageuse l'accompagnait. Un *rebozo* soigneusement drapé à la mode mexicaine entourait sa tête et son visage. Les plis du voile de soie ne laissaient entrevoir qu'un étroit bandeau de cheveux de jais, un front que la honte empourprait, et, sous l'arc de noirs sourcils, deux yeux chastement voilés de leurs longues paupières.

« Que ne vous devrais-je point, seigneur cavalier, me dit-elle de cette voix harmonieuse dont le timbre m'avait charmé quelques minutes auparavant, si vous consentiez à nous prêter un appui dont, je rougis de l'avouer, le refus ne changera pas une résolution inébranlable? »

Je sentis ma volonté faiblir à ces simples paroles et au regard qui les accompagna ; je balbutiai quelques lieux communs de prudence et de devoir.

« Votre présence, ajouta l'Espagnol, peut conjurer un grand malheur; car je l'aime tant que, plutôt que de me la voir enlever, je la tuerais. »

Fière et reconnaissante à la fois de cet élan de la passion qu'elle inspirait, la jeune femme releva les yeux qu'elle avait tenus baissés jusqu'alors, et couvrit l'Espagnol d'un regard chargé de ces étincelles brûlantes que l'impétuosité créole ne sait pas longtemps contenir; c'est ainsi qu'elle voulait être aimée. Puis, me tendant une de ces mains que Dieu semble avoir modelées tout exprès pour les Mexicaines : « Vous consentez, n'est-ce pas? » me dit-elle.

Les moments étaient précieux, minuit avait sonné : je ne

me sentis pas la force de répondre par un nouveau refus. Transporter nos selles et nos valises jusqu'aux écuries pour harnacher nos chevaux sans donner de soupçons, fut l'affaire d'un instant. La nuit était profonde dans les écuries ; ce ne fut qu'à la lueur de nos cigares que nous pûmes distinguer nos montures. Dans la cour, les deux cochers, conducteurs de la voiture, dormaient près de leurs mules.

« Holà ! l'ami, me dit l'un d'eux en bâillant, faut-il de si bonne heure déjà partir ?

— J'ai une longue route à faire, répondis-je ; mais soyez tranquille, le coq n'a pas encore chanté. »

Le ronflement du cocher, un instant réveillé, ne tarda pas à se mêler de nouveau aux bruits nocturnes des écuries, et nous pûmes achever à tâtons notre besogne sans nouvelle interruption. Nous disposâmes de notre mieux le second cheval de don Jaime pour la fille de l'hacendero. Une seule formalité restait à accomplir : avertir Cecilio du rôle qu'il devait jouer en notre absence. Je me dirigeai vers la chambre qu'il occupait. La nuit avait été pour lui féconde en surprises de tout genre, et celle qui l'attendait encore ne devait pas être la moins douloureuse. Le pauvre garçon dormait à poings fermés quand je l'éveillai, non sans peine.

« Écoute [1], lui dis-je quand il fut en état de m'entendre, tu vas continuer à dormir comme tu le faisais tout à l'heure jusqu'à dix heures du matin, si cela t'est possible, ou du moins reste invisible dans ta chambre. Les raisons les plus impérieuses exigent que personne dans la venta ne soupçonne ta présence jusqu'à l'heure dite. Alors tu te glisseras inaperçu hors de l'hôtellerie, ce qui te sera d'autant plus facile que j'emmène ton cheval et que tu t'en iras à pied. Tu suivras ensuite la route de Celaya, fût-ce pendant toute la

1. Au Mexique, l'usage veut que le maître tutoie le valet.

journée, jusqu'au moment où tu m'auras rejoint à la venta de la Soledad, où je t'attendrai.

— J'exécuterai les ordres de Votre Seigneurie, » dit Cecilio en courbant tristement la tête, comme écrasé par cette dernière déconvenue.

Mes deux compagnons de fuite étaient en selle à mon retour. Don Jaime semblait frissonner sous le froid de la nuit, et sa belle compagne, la tête enveloppée de son voile de soie, les épaules couvertes de la *manga* mise à l'envers, était complétement déguisée à des yeux indifférents ; cependant l'agitation convulsive de son sein et ses sanglots étouffés à grand'peine trahissaient une émotion violente. Je compris les sentiments qui l'agitaient, et je ne pus m'empêcher de jeter un mélancolique regard dans la direction de la chambre où dormait le père de doña Luz. En ce moment solennel, la générosité castillane s'éveilla dans le cœur de don Jaime.

« Luzecita, dit-il d'une voix étouffée, il est encore temps de rester ; c'est votre père que vous quittez. »

Rappelée par la voix de don Jaime au sentiment qui dominait tout son être, la jeune fille tressaillit, l'univers disparut à ses yeux ; prenant la main de celui qu'elle aimait, et la portant à ses lèvres avec la soumission passionnée d'une esclave de l'Orient :

« Je n'ai plus de père, dit-elle d'une voix douce et ferme ; partons. »

A ce cri suprême de la passion, qui, semblable au feu, épure l'atmosphère autour d'elle, mes derniers scrupules s'évanouirent. Nous traversâmes la cour en silence. Le huesped dormait étendu sur le sol, en travers la porte ; je le touchai du bout de ma lance et sans parler : il se leva avec la promptitude machinale d'un homme accoutumé à être réveillé à toute heure.

« Déjà en route ? dit-il en recevant le prix de nos chambres. Et ce seigneur aussi, toujours avec ses deux chevaux ?

— Oui, répondis-je ; ce cavalier, mon domestique et moi, nous sommes attendus à l'hacienda de San-Francisco avant le jour.

— Bon voyage, » dit-il ; puis il ouvrit la porte, qui se referma bientôt sur nous.

Nous suivîmes pendant quelques minutes le chemin de Mexico, pour nous conformer à la fausse indication que j'avais jetée au huesped, et nous tournâmes bride tout à coup dans la direction de Celaya, c'est-à-dire du côté opposé, en ayant soin de faire un détour pour éviter de passer devant l'hacienda. Un brouillard humide et glacé couvrait au loin la plaine ; le vent de la nuit déchirait de temps à autre ces vapeurs mobiles, et on pouvait voir le sol couvert d'un blanc manteau de givre. A quelques pas de nous, mais voilée par la brume, nous apparut bientôt une lueur douteuse qui brillait comme une étoile près de s'éteindre : c'était le foyer du gentilhomme biscayen. Nos chevaux fendaient impétueusement le brouillard, que leurs naseaux aspiraient et vomissaient en tourbillons pressés. Bien que partageant l'impatience fiévreuse de mes deux compagnons, je ne pouvais me défendre d'une certaine émotion en comparant l'avenir incertain vers lequel ils s'élançaient en aveugles à ces vapeurs épaisses qui dérobaient à nos yeux l'horizon et la route. Nous ne tardâmes pas à mettre une large distance entre nous et la venta. Nous ralentîmes alors le pas ; une lueur grisâtre commençait à éclairer les objets autour de nous ; à l'est, et derrière les collines encore couvertes de brume, une raie blanche signalait l'aube.

« Arrêtons-nous ici un instant, dis-je au Biscayen, et laissons souffler nos chevaux pendant que je vais mettre pied à terre pour écouter si l'on ne nous poursuit pas. »

Nous avions franchi à peu près huit lieues dans le plus profond silence, car le cas était de ceux où le cœur trop plein impose un frein sévère à la bouche. L'oreille collée sur le sol, j'écoutai avec anxiété si quelque pulsation souterraine

n'indiquait pas un galop lointain de cavaliers : nul bruit, nul écho ne s'éveillait sous terre, et la plaine devait être déserte dans un large espace autour de nous. Je sentis alors la tranquillité succéder chez moi à l'agitation d'une longue course ; je m'assis sur l'herbe et j'engageai mes compagnons à m'imiter. Ce moment de sécurité passagère fit éclater chez eux l'explosion des sentiments que cette fuite à toute bride avait comprimés pendant de trop longues heures. Comme le givre qui disparaissait à vue d'œil à mesure que les premières teintes de soleil venaient rougir l'herbe de la plaine, ainsi l'inquiétude s'enfuyait et faisait place dans le cœur des deux amants à la confiance et à l'exaltation délirante qu'y versaient à la fois l'air du matin, la jeunesse et la passion. A peine la jeune femme eut-elle mis pied à terre, qu'obéissant à l'irrésistible impulsion de sa nature américaine, elle étreignit dans ses bras celui qui désormais remplaçait pour elle le monde entier qu'elle avait oublié. Le front mélancolique et flétri de l'Espagnol sembla pour un moment resplendir et rayonner sous ces caresses passionnées ; puis, succombant à une émotion trop vive, il pâlit, chancela et ferma les yeux. Doña Luz poussa un cri déchirant.

« Soyez sans crainte, lui dis-je, le bonheur ne tue pas. »

Je déposai doucement sur l'herbe don Jaime toujours immobile, et doña Luz, s'agenouillant près de lui, le couvrit de larmes et de baisers. Un si doux remède eut promptement rappelé à la vie le jeune Biscayen. Don Jaime fit alors quelques pas vers moi, tandis que la jeune créole, en se détournant, cachait sa figure de ses deux mains, avec ce singulier mélange de passion et de pudeur qui prêtait un nouveau charme à sa beauté.

« Vous n'irez pas plus loin, me dit le Biscayen ; aussi bien vous n'en avez fait que trop pour votre responsabilité, et je n'ai que trop abusé de vous ; mais, avant de nous séparer, j'ai un dernier service à vous demander : c'est de tro-

quer votre manteau contre le mien; le vôtre sera pour moi une sécurité de plus. »

Je consentis à l'échange qu'il sollicitait.

« Vous ne gagnerez pas à ce marché, reprit don Jaime en souriant; mais vous m'aurez rendu un grand service. Puisque vous ne savez pas où vous allez, peut-être le hasard vous poussera-t-il à Guanajuato. Je passerai une quinzaine de jours dans l'une des auberges de cette ville, et vous m'y trouverez sans doute, trop heureux de pouvoir vous exprimer une fois encore une reconnaissance que je conserverai toute ma vie. »

Le moment était venu de nous séparer. Nous aidâmes doña Luz à remonter sur son cheval; puis don Jaime se remit lui-même en selle. Détachant alors la mandoline suspendue à ses arçons :

« Prenez-la, me dit-il, et gardez-la en souvenir de moi. Pendant longtemps cette mandoline et l'espérance ont été ma seule fortune; aujourd'hui, à la place de l'espérance, Dieu m'a donné la réalité. »

Des larmes vinrent mouiller ses paupières. Il me tendit de nouveau la main, doña Luz me paya d'un sourire plus qu'elle ne me devait, et tous deux s'éloignèrent. Je les suivis du regard en pensant involontairement à la distance fatale qui sépare trop souvent la coupe des lèvres. La brume matinale les eut bientôt dérobés à mes yeux.

IV.

Resté seul au milieu de la plaine déserte du *Cazadero*, je demeurai quelque temps, je l'avoue, fort embarrassé. Assez loin encore de toute habitation, je me demandai si je ne devais pas tourner bride et regagner l'hacienda d'Arroyo-Zarco; mais le soleil éclairait si vivement la plaine, l'air du

matin était si bienfaisant, que l'hésitation et le découragement disparurent comme les vapeurs sur les collines, qui avaient repris leur teinte azurée. Je me remis en route. Deux lieues à peine devaient me séparer de la venta de la Soledad, où j'avais donné rendez-vous à Cecilio. L'hôte, me voyant arriver avec une guitare en bandoulière, me prit pour quelque touriste mélomane venu à point pour le distraire, et me parla de son goût pour la musique en homme qui avait grand désir de m'entendre. Je dus répondre à ses instances par un refus formel, et je me hâtai de m'installer dans la chambre la plus reculée de la venta. A la tombée de la nuit seulement, Cecilio me rejoignit. Il n'avait rien de nouveau à m'apprendre; à midi, heure où il s'était glissé hors de l'hacienda, tout y était parfaitement calme. Ce renseignement me tranquillisa sur le sort des fugitifs, et, délivré de toute inquiétude de ce côté, je résolus de passer la nuit à la venta. Le pauvre Cecilio, qui venait de faïre à pied dix lieues de route, ne pouvait plus se tenir, et moi-même j'avais besoin de forces pour reprendre, le jour suivant, une poursuite qui menaçait de se prolonger bien au delà de mes prévisions.

Le lendemain de bonne heure, nous étions en selle et nous galopions sur la route de Celaya, où nous espérions rejoindre don Tomas. C'était un voyage de deux journées à faire, et ces deux journées furent signalées à peu près par les mêmes contre-temps qui avaient marqué la première partie de cette singulière excursion. Dans toutes les hôtelleries où nous nous arrêtions, don Tomas nous avait précédés de quelques heures. Enfin j'arrivai à Celaya, et je descendis au *Meson de Guadalupe*, au moment où Cecilio enregistrait soixante-dix lieues parcourues depuis notre départ de Mexico, avec la pensée consolante toutefois que, d'après les renseignements qui m'avaient été donnés, nous touchions décidément au terme de notre course. Malheureusement, par

une sorte de fatalité, ce terme devait encore reculer au moment même où je croyais l'atteindre. A Celaya comme à Arroyo-Zarco, je manquai don Tomas d'une demi-heure. Don Tomas, en quittant Celaya, s'était dirigé sur Irapuato. Nous partîmes pour Irapuato. Dans l'unique hôtellerie de cette bourgade, personne ne l'avait vu. On l'y connaissait cependant; car l'hôte m'apprit que don Tomas était propriétaire et habitant d'une maison isolée située au pied du *Cerro del Gigante* (pic du Géant).

« Où est le *Cerro del Gigante?* demandai-je alors, non sans appréhender que ce fût à cent lieues plus loin.

— C'est, me répondit l'hôte, la montagne la plus élevée de la sierra qui domine Guanajuato; en partant demain au point du jour, vous y arriverez à la tombée de la nuit. »

Irapuato est à quatre-vingt-dix lieues de Mexico. Pour gagner Guanajuato, j'avais une vingtaine de lieues encore à faire. Je me souvins que Guanajuato était la ville où le gentilhomme biscayen devait conduire doña Luz. Outre la certitude d'y rencontrer don Tomas, j'avais donc l'espoir d'y connaître le sort d'un homme auquel je m'intéressais déjà comme à un vieil ami. Cette double considération me détermina.

« Eh bien! dis-je à Cecilio, nous irons attendre cette fois don Tomas Verdugo dans sa propre maison, où il paraît être singulièrement pressé de rentrer. »

La route de Guanajuato serpente à travers un ravin d'une longueur interminable, appelé *Cañada de Marfil;* ce fut seulement quelques heures avant le déclin du jour que j'atteignis la ville, dont je traversai rapidement les rues escarpées pour me diriger sans perdre du temps vers le *Cerro del Gigante*. La route que j'eus à suivre au sortir de la ville était coupée de ravins et de nombreux monticules. Je ne tardai pas à regretter de m'être engagé dans ces défilés, lorsque le soleil commençait déjà à baisser et qu'il restait si peu de jour pour traverser des chemins inconnus. A mesure que

nous avancions, la nature devenait de plus en plus sauvage; des cours d'eau qui bouillonnaient contre les pierres, des corbeaux qui croassaient au-dessus de nous, étaient les seuls bruits, les seuls hôtes de ces solitudes.

« Ah! seigneur, me dit Cecilio en se rapprochant de moi dans un moment de halte où je cherchais à me rappeler les instructions qu'on m'avait données, cet endroit me paraît un vrai coupe-gorge, et le moindre mal qui pourra nous arriver sera de nous égarer pour toute la nuit dans ce labyrinthe de montagnes, où le froid me gagne déjà. »

Je n'étais pas insensible non plus à la fraîcheur qui commençait à régner dans ces bas-fonds, et je jetai sur mes épaules la manga que le Biscayen m'avait donnée en échange de mon manteau. Je commençais en outre à partager les craintes de mon domestique; mais je jugeai à propos de ne pas laisser paraître mon inquiétude, et je continuai d'avancer, bien sûr du reste d'être dans le bon chemin, quoique l'obscurité s'épaissît de plus en plus. Des ravins pierreux, des roches abruptes, des crêtes dépouillées, s'étendaient devant nous ou se dressaient sur nos têtes. Déjà les montagnes projetaient de longues ombres dans les vallées, le brouillard montait en légers flocons, des bas-fonds où murmuraient les ruisseaux, jusqu'aux sommités que le soleil éclairait encore de ses derniers rayons, et le pic du Géant, qui m'avait semblé si rapproché, s'élevait toujours à la même distance, couronné d'une auréole de pourpre et dominant les hauteurs voisines avec une sombre majesté, comme le gardien des trésors mystérieusement enfouis dans les entrailles de la sierra.

« Vous savez le proverbe, seigneur maître, poursuivit Cecilio : tel qui va chercher de la laine s'en retourne souvent tondu. Quelque chose me dit que nous nous sommes engagés dans une aventure fâcheuse. Qui peut être en effet ce don Tomas, que tout le monde connaît sur la route et sur

qui nous ne pouvons jamais mettre la main? Quelque chef de bande, sans aucun doute, qui a ses motifs pour se cacher ainsi; et je crains, continua-t-il en baissant la voix, que ces gorges ne soient pas aussi désertes qu'elles le paraissent. Ah! Jésus! n'ai-je pas vu reluire le canon d'une carabine là-haut, parmi ces branchages? »

Je portai involontairement les yeux dans la direction que signalait Cecilio ; mais le vent seul agitait les buissons épais qui couronnaient la crête des talus, et que je commençais à ne voir que confusément à travers la brume. J'affectai de rire des craintes de mon valet, quand il me sembla entendre au milieu du silence un craquement semblable à celui d'un fusil qu'on arme. Au milieu du ravin où je me trouvais, ravin encombré de rochers éboulés, nos chevaux ne pouvaient avancer que lentement. Je pressai néanmoins le pas. Tout à coup une lueur brilla au-dessus de nos têtes, un sifflement aigu déchira nos oreilles, et une détonation résonna dans le ravin, accompagnée d'un bruit sec semblable à celui d'une balle qui s'aplatit sur un rocher.

« Ah! le coquin! s'écria en même temps une voix qui semblait partir de la crête du talus, je l'ai manqué. »

Mon premier mouvement fut de fermer les yeux dans l'attente d'un second coup. Un instant se passa dans une anxiété terrible, pendant que les derniers échos répercutaient encore l'explosion, puis je levai la tête pour chercher d'où la balle était partie; mais le brouillard enveloppait les hauteurs, et je ne pus rien distinguer. Un lambeau de la banderole de ma lance me prouva seulement que la balle avait dû passer à deux pieds de mon corps, et que j'avais réellement servi de point de mire.

« C'est bien à moi qu'on en voulait, dis-je à Cecilio; en route, et tâchons de gravir l'escarpement chacun de notre côté pour mettre la main sur le drôle qui, par-dessus le marché, semble si furieux de m'avoir manqué.

— D'abord, s'écria Cecilio, à qui cette reconnaissance ne souriait que médiocrement, rien n'indique qu'on ait tiré sur vous, et d'ailleurs je ne vous quitte pas ; c'est le devoir d'un bon serviteur d'être toujours à côté de son maître. »

J'arrivai plus vite que lui au sommet du ravin ; mais, si loin que ma vue pût atteindre, je n'aperçus devant moi que les collines lointaines déjà nuancées d'un beau violet, quelques champs où le maïs se balançait tristement, des teintes plus foncées qui annonçaient les crevasses de la sierra, partout un paysage lugubre et attristant que voilait l'ombre du crépuscule. La prudence me faisait un devoir de continuer ma route sur les hauteurs, et j'avançais, car il n'était plus temps de revenir sur mes pas. Je ne marchai pas longtemps sans apercevoir au loin un bâtiment assez vaste ; nulle fumée ne s'élevait du toit, et probablement cette maison était déserte. Ce devait être quelque usine abandonnée, et, à mesure que j'en approchais, le délabrement des murailles, les interstices des toitures, me confirmaient dans cette pensée. Au moment où Cecilio mettait pied à terre pour s'assurer s'il n'y avait en effet aucun habitant, arrivait à toute bride, par un chemin détourné, un cavalier, une carabine à la main. Le cavalier s'arrêta brusquement à mon aspect, et me considéra pendant quelques secondes avec un air de répugnance et d'appréhension. Puis, avec un grand éclat de rire :

« Vous n'êtes donc pas Remigio Vasquez? me demanda-t-il.

— Pas que je sache, lui répondis-je.

— Ah ! seigneur cavalier, que de pardons j'ai à vous demander ! C'était sur Remigio Vasquez que je croyais tirer. »

Le drôle se mit à rire de plus belle et reprit avec un accent de regret :

« *Caramba !* dire que je vous ai manqué à vingt pas, moi qui vous tenais si bien au bout de ma carabine ! Mais un mou-

vement brusque que vous avez fait vous a sauvé la vie. Ah! croyez bien que j'en suis désolé.

— De m'avoir manqué, sans doute; mais brisons là : aussi bien, l'heure et le lieu sont tels qu'il pourrait me plaire de prendre ma revanche à bout portant.

— Et de quoi? reprit-il d'un ton plus sérieux; je vous croyais mon ennemi et je me trompais; j'ai tiré sur vous et je vous ai manqué : tout cela se compense parfaitement, et je ne vous en veux pas le moins du monde. »

L'inconnu paraissait si convaincu de la force de son argument, que je ne pus m'empêcher de sourire en lui demandant si j'étais encore loin du Cerro del Gigante.

« Une bonne carabine y lancerait d'ici une balle en ligne droite; mais, dans les détours des ravins, vous avez encore au moins deux heures de marche, et, comme la nuit avance et que les chemins sont peu praticables dans l'obscurité, j'offre à Votre Seigneurie l'hospitalité sous mon toit, pour vous prouver que je n'ai pas de rancune. »

L'aspect délabré de la maison ne me promettait qu'une hospitalité bien chétive, mais l'offre m'en paraissait faite avec franchise; j'étais, en outre, de ces voyageurs peu chargés de bagages, avec lesquels les voleurs n'échangent que des saluts sur les routes. Je ne vis donc nul inconvénient à accepter la proposition qui m'était faite, et je mis pied à terre. L'inconnu m'introduisit dans une vaste salle dont la toiture offrait de nombreuses solutions de continuité, et, pendant qu'il aidait Cecilio à desseller les chevaux, je pus voir, aux instruments qui encombraient la pièce, que j'étais dans un de ces ateliers métallurgiques (*haciendas de beneficio*) où l'argent extrait des mines reçoit le dernier traitement. Mon nouvel hôte ne tarda pas à revenir, et, après avoir allumé une de ces torches qui servent aux mineurs, m'engagea à me considérer comme chez moi. La misère paraissait avoir élu domicile dans ce bâtiment en ruines, et je

ne pus m'empêcher de remarquer avec un certain malaise que rien ne semblait y indiquer le moindre préparatif du souper le plus frugal. Je m'assis en face de mon hôte et j'essayai de prendre patience en l'interrogeant sur l'usage des divers instruments qui frappaient mes yeux pour la première fois; mais le temps se passait, et rien ne me faisant pressentir que l'on pensât à se mettre à table, j'abordai franchement la question.

« J'ai grand'faim, lui dis-je.

— Et moi aussi, » répondit-il gravement, mais sans bouger.

Je craignis de n'avoir pas été assez explicite.

« A quelle heure soupez-vous d'ordinaire? Pour moi, toute heure m'est bonne quand j'ai faim comme à présent.

— Toute heure m'est également bonne pour souper, mais aujourd'hui je ne soupe pas. »

Cette réponse me consterna; heureusement Cecilio s'était à tout hasard muni de quelques mètres de viande sèche [1]. Je pus, en renversant les rôles, offrir un repas frugal au singulier amphitryon que le hasard m'avait départi, et qui ne se fit pas prier pour accepter.

« Il me paraît clairement constaté, lui dis-je après que nous eûmes terminé notre modeste collation, qu'il y a de par le monde un certain Remigio Vasquez qui n'est guère de vos amis; que vous a-t-il fait?

— Rien encore jusqu'à présent, et je ne tirais aujourd'hui sur lui, c'est-à-dire sur vous, que purement par précaution, et pour l'empêcher de me nuire. »

Puis Florencio Planillas (ainsi s'appelait mon hôte) entra dans de longs détails sur ses propres affaires. C'était un de ces mineurs obstinés qui ont toute leur vie à lutter contre

1. Dans certaines parties du Mexique, la viande de boucherie est découpée en lanières, séchée au soleil et débitée à la mesure, comme le ruban, la corde ou la toile.

des illusions toujours nouvelles, et qui, semblables au joueur malheureux, se croient constamment à la veille de devenir riches à millions, sans que jamais les rudes leçons de l'expérience puissent avoir raison de leur coupable entêtement. Son histoire était celle de beaucoup d'autres. Jadis propriétaire principal d'une riche mine d'argent, puis d'une *hacienda de beneficio* florissante, il avait vu le filon tomber en *borrasca* [1], et le manque de capitaux l'avait forcé de suspendre les opérations de ses ateliers métallurgiques. Suivant les usages du Mexique en matière de prescription, l'usine ainsi abandonnée pouvait devenir la propriété de celui qui dénoncerait la détresse de l'exploitation. Cette dénonciation, suspendue sur la tête de Florencio Planillas, était pour lui une perpétuelle menace qui troublait ses jours et ses nuits. Son esprit inquiet voyait partout un rival prêt à le dépouiller, quand un inconnu était venu l'avertir qu'un individu, nommé Remigio Vasquez, était arrivé la veille à Guanajuato avec l'intention avouée de profiter de la suspension des travaux de l'usine pour se la faire adjuger. C'était un rude coup pour Florencio Planillas que d'être dépossédé d'une propriété qui l'avait enrichi dans le passé et lui promettait de plus grands avantages dans l'avenir. C'était un de ces cas où les Mexicains ont l'habitude d'en appeler au couteau, et Florencio avait juré la mort de Remigio Vasquez.

« Je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il en finissant; mais son signalement m'a été donné d'une manière si exacte, qu'il ne m'échappera pas. Je l'avais cherché inutilement tout le jour à Guanajuato, quand ce soir, à mon retour, trompé par l'obscurité, abusé par une vague ressemblance et surtout par la couleur de votre manteau, j'ai pensé que c'était lui qui poussait l'audace jusqu'à venir explorer les lieux, et ce n'est

1. *Borrasca* est le terme consacré dans les mines pour exprimer le moment où les travaux deviennent stériles.

qu'en vous voyant de plus près que j'ai reconnu mon erreur. Je ne vous en veux pas, je vous le répète, de vous avoir manqué; mais désormais je me servirai de mon couteau. *El cuchillo no suena ni truena* (le couteau ne fait ni bruit ni explosion), comme dit mon ami Tomas Verduzco.

— Verdugo! voulez-vous dire, interrompis-je.

— Vous le connaissez? s'écria Florencio en riant. La plaisanterie est excellente; mais vous ne l'employez pas avec lui, je pense.

— Quelle plaisanterie?

— *Hombre!* ne savez-vous pas que son nom véritable est Verduzco, et qu'on ne l'appelle Verdugo [1] que parce qu'il lui arrive parfois de se faire justice lui-même dans ce qu'il appelle ses affaires de conscience? »

Cette particularité sur le caractère de l'homme que je poursuivais si opiniâtrément me fut des plus désagréables, je l'avoue; mais j'étais bien aise d'avoir sur son compte de plus amples détails, et je m'informai près de mon hôte du nombre de fois qu'il était arrivé à don Tomas de mériter son redoutable surnom.

« Ma foi, répondit Florencio, ce sont des choses dont on n'aime pas toujours à tenir un compte très-exact : peut-être ne le sait-il pas lui-même; mais vous jugeriez peut-être mal don Tomas d'après ce que je vous dis là. Le seigneur Verduzco n'est pas égoïste; ce n'est pas toujours pour son propre compte qu'il tue son prochain, et, pourvu qu'on lui donne des raisons solides (le mineur appuya sur ce mot), on le trouve toujours prêt à rendre service : il me le disait encore ici ce matin même.

— Diable! m'écriai-je, c'est un homme fort estimable que don Tomas, et je suis très-impatient de faire sa connaissance. »

1. *Verdugo*, bourreau, et par extension un poignard affilé.

En dépit de cette gasconnade effrontée, mon vif désir de rejoindre don Tomas s'était dissipé comme par magie, et, trop avancé pour reculer désormais, je formai les vœux les plus sincères pour le manquer encore une fois, ne fût-ce que d'une minute, au Cerro del Gigante. La nuit s'acheva sans autre incident que la nécessité où je me trouvai de prêter à mon hôte un pan de ma manga pour le mettre à l'abri du froid que la toiture à jour laissait pénétrer, et je pris congé de lui au matin, en le remerciant sérieusement d'une hospitalité qui s'était réduite pour lui à manger les trois quarts de mon souper et à profiter de la moitié de mon manteau. Il est vrai que, quelques heures auparavant, le drôle avait failli me tuer.

Je repris ma marche interrompue la veille dans la direction du Cerro del Gigante. Armé de ma lance, dont la banderole déchirée rendait témoignage du danger que j'avais couru, escorté de Cecilio et affublé de la guitare du gentilhomme biscayen, j'avais un faux air du chevalier errant de la Manche, suivi de son écuyer et en quête de quelque aventure périlleuse. Celle-ci ne laissait pas d'être délicate : car, je le savais maintenant à n'en point douter, c'était sur les traces d'un *bravo* mexicain que je courais inutilement depuis six jours. Cependant ma recherche avait de fait un but de sécurité personnelle. J'étais bien convaincu de n'avoir rien à démêler avec ce don Tomas; mais il pouvait y avoir sous jeu quelque dangereuse méprise. Les bravi du Mexique, comme ceux de tous les pays où l'on exploite encore cette formidable industrie, commencent d'abord par tuer, quittes à reconnaître plus tard leur erreur ou à se faire payer double besogne. Il était donc important de constater bien clairement mon identité aux yeux d'un drôle de cette trempe, et de prévenir tout fatal quiproquo. Décidé par cette considération surtout, je me dirigeai assez résolûment vers le Cerro del Gigante, et j'arrivai bientôt à une maison d'assez belle ap-

parence, située au pied de la montagne. Un ruisseau ombragé de sycomores coulait en murmurant près de la porte. Mon hôte de la nuit précédente m'avait trop minutieusement décrit la demeure du bravo pour que je pusse la méconnaître. Je m'adressai à un domestique qui étrillait à l'entrée un cheval d'une rare beauté, et m'informai avec toute la politesse convenable si le cavalier Verduzco était visible.

« Non, seigneur, me répondit l'homme. A peine arrivé hier soir, il a été mandé à Guanajuato pour une affaire d'urgence qui ne lui permettra guère de revenir que dans trois jours, et peut-être même sera-t-il obligé de repartir tout de suite.

— Et pour quel endroit? demandai-je.

— Je n'en sais rien, » répondit le domestique d'un ton sec.

Je n'insistai pas davantage et je tournai bride.

V.

De retour à la ville, je m'informai de la plus modeste des trois ou quatre hôtelleries qui existent à Guanajuato, bien convaincu que c'était celle-là que devait avoir choisie de préférence le Biscayen à son arrivée. Mon espoir ne fut pas trompé, et la première personne que je rencontrai dans la cour de la posada où je descendis fut don Jaime de Villalobos. Il se disposait à sortir quand je me présentai inopinément à ses yeux, et j'eus à peine le temps de mettre pied à terre qu'il me pressa dans ses bras, à la mode du pays. De mon côté, je m'informai avec intérêt de ses aventures depuis notre séparation. J'appris qu'il était arrivé à Guanajuato à peu près quatre jours avant moi, et qu'il était au comble de ses vœux. Un prêtre, que la parente de doña Luz avait gagné, les avait mariés sans difficulté, et depuis ce temps la jeune femme, cachée dans un couvent à la grille duquel il pouvait la voir

tous les jours, n'attendait que le moment où les mesures que prenaient son mari leur permettraient de quitter le Mexique. Une seule circonstance cependant causait à ce dernier quelque inquiétude : il croyait avoir rencontré la veille dans les rues l'un des serviteurs qui accompagnaient le père de sa femme à la venta d'Arroyo-Zarco.

« Mais comme je crois voir partout, me dit-il gaiement, des figures de traîtres et d'espions, il est plus que probable que je me suis trompé et qu'on me cherche encore bien loin de l'endroit où je suis aujourd'hui. Et vous, ajouta-t-il, avez-vous mis enfin la main sur don Tomas Verdugo?

— Non, repris-je, et je compte bien à présent lui rendre la pareille, car ce que j'ai appris sur son compte me donne autant d'envie de l'éviter que j'en ai eu jusqu'à présent de le joindre. »

Et je racontai à don Jaime mon aventure dans le ravin avec Florencio Panillas. « Votre manteau, ajoutai-je, a failli me jouer un mauvais tour; car il est semblable, à ce qu'il paraît, à celui que porte le dénonciateur de Florencio, Remigio Vasquez. »

A ce nom, don Jaime devint pâle et s'écria :

« Quoi! c'est Remigio Vasquez qu'on a voulu tuer dans votre personne! c'est lui qu'on accuse d'une dénonciation à laquelle il est si loin d'avoir pensé! Ah! mes pressentiments ne m'ont pas trompé.

— Pourquoi?

— Remigio Vasquez est le nom que je porte ici. »

Cette révélation inattendue me fit tressaillir à mon tour. Quelques heures avaient suffi pour exciter contre don Jaime un homme qui ne l'avait jamais vu, et peut-être, en ce moment même, la vengeance d'un père irrité avait-elle été remise entre des mains plus redoutables, entre celles du bravo. Cependant je ne dévoilai pas entièrement ma pensée au Biscayen; je l'engageai seulement à ne pas sortir de quelques

jours, s'il était possible; mais le gentilhomme espagnol avait repris tout son sang-froid.

« Non, me dit-il, Luzecita m'attend au couvent; tromper son attente, ce serait la plonger dans une cruelle inquiétude. D'ailleurs, nul ne peut échapper à son destin. »

Notre conversation se prolongea quelque temps encore. Comme elle prenait insensiblement un tour lugubre, j'essayai de plaisanter sur notre position actuelle.

« Quant à moi, lui dis-je, je serai plus prudent que vous; je vais aller m'enfoncer dans la mine la plus profonde, et j'aurai bien du malheur si ce terrible Verdugo vient à me rencontrer à dix-huit cents pieds sous terre. »

Nous nous séparâmes, don Jaime pour aller au couvent où il était attendu, moi pour visiter une des mines les plus rapprochées de Guanajuato. Comme je traversais la place avant de sortir de la ville, je crus apercevoir sur le seuil d'une *pulqueria* la figure connue de Florencio Planillas. Enchanté de pouvoir le détromper sur les intentions de Remigio Vasquez, ou pour mieux dire de don Jaime, je m'avançai de ce côté, malgré la répugnance que m'inspiraient ces hideux cabarets mexicains, où la populace mâle et femelle s'abreuve de l'horrible breuvage du *pulque*[1] fermenté. Soit que Florencio ne m'eût pas aperçu, ou qu'il ne voulût pas me reconnaître, il disparut bientôt dans l'intérieur de l'établissement. La vie de don Jaime dépendait sans doute de l'entrevue que j'allais avoir avec Florencio : il n'y avait pas à balancer. J'enjambai pardessus quelques buveurs en haillons étendus ivres-morts en travers de la porte, et j'entrai dans la pulqueria. C'était une des plus pittoresques que j'eusse vues. Les murailles étaient couvertes de fresques incroyables, de personnages grotesques ou rébarbatifs, de scènes d'ivrognerie, de meurtre, d'amour,

1. Séve de l'aloès, qui, d'abord douce comme de l'eau de miel, devient, par la fermentation, aigre, puante et capiteuse.

de géants et de nains, de piétons et de cavaliers, le tout accompagné de devises bizarres et surmonté de l'inscription sacramentelle : *Hoy se paga, mañana se fia* (aujourd'hui l'on paye, et demain crédit). Des cuves découvertes, remplies de la liqueur laiteuse, à l'odeur nauséabonde, garnissaient les angles du cabaret, et le cabaretier y puisait largement, à l'aide d'une calebasse, pour servir les consommateurs. Parmi ceux-ci, j'eus bien vite distingué Florencio.

« Ah! seigneur cavalier, me dit-il en s'avançant le verre en main, permettez-moi de vous offrir....

— Non, je n'ai pas soif; mais j'ai une bonne nouvelle à vous donner. »

J'essayai alors de lui prouver que c'était par un mensonge insigne qu'on lui avait signalé comme dénonciateur un homme qui ignorait jusqu'à l'existence de son hacienda. Ce ne fut pas sans de longs efforts que je pus faire comprendre à son intelligence obscurcie par l'ivresse l'objet de ma visite, et détromper cette brute sur le compte du Biscayen.

« Vous me voyez enchanté, s'écria-t-il quand il eut pu démêler le sens de mes paroles.

— Pour le pauvre Remigio Vasquez? lui dis-je.

— Non, pour moi, qui n'ai plus à craindre sa dénonciation, reprit-il avec la franchise de l'ivresse; mais, si cela change mes intentions à son égard, l'affaire de Remigio Vasquez n'en est guère meilleure, c'est-à-dire.... (et avalant ce qui restait dans son verre, il sembla chercher à recueillir ses idées) c'est-à-dire qu'elle est excellente.... pour.... pour....

— Pour qui? m'écriai-je impatienté.

— Ah! *caramba*, pour notre ami intime, le respectable don Tomas Verdugo, comme Votre Seigneurie l'appelait hier. »

Et le mineur ne tarda pas à me révéler que le bravo devait recevoir une somme assez considérable pour venger, à ce qu'on lui avait dit, sur la personne de don Jaime, l'honneur d'une famille outragée.

« Et où est don Tomas? dis-je à Florencio. Je suis sûr de le détromper, comme je viens de vous détromper vous-même.

— Je crois savoir où est à présent celui que vous cherchez, reprit Planillas.

— Eh bien! qu'attendez-vous? Mettons-nous immédiatement en quête de lui.

— Hélas! je brûle d'être loin d'ici; mais je ne puis m'en aller sans payer mon écot, car je vous confesse que je n'ai pas un *tlaco* dans ma poche.

— Qu'à cela ne tienne, appelez le cabaretier.

— Au fait, répliqua effrontément Florencio, hier soir, je vous ai donné l'hospitalité, vous payez ma dépense aujourd'hui; nous sommes quittes. »

Le cabaretier se présenta aussitôt, et je lui demandai combien lui devait Florencio; sur un signe de ce dernier que je surpris, le cabaretier demanda deux piastres. C'était un prix exorbitant, et le buveur dut gagner plus d'une piastre et demie sur ce marché : mais le temps était précieux, et je me laissai rançonner; j'avais hâte de me mettre à la poursuite de don Tomas. Malheureusement les jambes chancelantes de mon guide secondaient mal mon impatience, et j'étais obligé de ne marcher que fort lentement. Ce fut ainsi que je parcourus une partie de la ville, tandis que l'ivrogne croyait à chaque porte reconnaître celle de la maison où devait se trouver don Tomas, et chaque fois était forcé d'avouer sa méprise. Nous arrivâmes enfin devant une allée sombre et humide, au bout de laquelle on apercevait le jour douteux qui sortait d'un jardin.

« Êtes-vous sûr que vous ne vous trompez pas encore cette fois? demandai-je avec anxiété à Florencio; car le temps presse, et le pauvre Vasquez court risque de la vie.

— C'est ici certainement, balbutia mon compagnon, et je n'arriverai pas trop tard, car, ajouta-t-il les yeux baignés des larmes de l'ivresse, je ne me consolerais jamais.... jamais,

s'il arrivait malheur au pauvre don Tomas.... un si digne homme! »

Après cet élan d'une sensibilité qui n'avait que le tort de se tromper singulièrement d'objet, Florencio se précipita dans le couloir, et je restai seul, car il m'avait prévenu que je ne pouvais monter avec lui. Je me promenai dans la rue, en proie à une anxiété facile à comprendre, comptant les minutes, qui me paraissaient des siècles, et m'attendant à chaque instant à voir descendre cet homme, ce don Tomas, qui, toujours invisible, ne cessait, depuis tant de jours, d'être présent à ma pensée; mais le temps s'écoulait, et personne ne se montrait sur la porte. J'attendis ainsi près d'une heure; enfin je me décidai à entrer moi-même. Je traversai l'allée sombre, je pénétrai dans le jardin, et le premier objet qui frappa mes yeux fut un homme étendu à terre. C'était le malheureux Florencio, qui ronflait à tout rompre, oubliant l'univers entier dans la torpeur de l'ivresse. Je revins sur mes pas, bien décidé à ne plus compter que sur moi-même; mais un long espace de temps s'écoula avant que je pusse m'orienter dans les rues de la ville. Je regagnai péniblement l'hôtellerie; Cecilio m'attendait sur la porte.

« Ah! s'écria-t-il aussitôt qu'il m'aperçut, il est arrivé un malheur. Le jeune cavalier que vous avez trouvé ce matin ici s'est pris de querelle dans la rue avec un passant, et on vient de le transporter dans sa chambre. Il est mort, sans nul doute. »

Telle est au Mexique la fréquence d'un pareil spectacle, que nulle agitation dans l'hôtellerie ne trahissait un si triste drame. Je me précipitai dans la chambre de don Jaime. Le pauvre jeune homme, seul, sans soins, sans consolation, paraissait dormir d'un sommeil tranquille sur sa couche de pierre et sous le manteau sanglant qu'on avait jeté sur sa tête. L'air frais qui frappa son visage quand je le soulevai lui fit ouvrir des yeux que la mort obscurcissait déjà.

« Je vous reconnais, me dit-il; c'est vous qui êtes venu à moi quand j'avais faim; vous venez encore à moi quand je meurs. Merci. »

Le Biscayen me tendit une main glacée.

« Ma main est brûlante, n'est-ce pas? reprit-il; il y a si peu de temps qu'elle la pressait dans les siennes! Mon Dieu! que va-t-elle dire quand elle ne me verra plus?

— Rien n'est désespéré, lui dis-je. Apprenez-moi où je puis faire prévenir doña Luz. »

Le Biscayen murmura à mon oreille une adresse que je gravai dans ma mémoire. « Maintenant, reprit-il, c'est inutile; mes moments sont comptés, elle arriverait trop tard! Quand je serai mort, ne lui dites pas que je suis mort pour elle. Dites-lui seulement qu'elle a eu ma dernière pensée. »

Des mots sans suite s'échappèrent bientôt de la bouche du Biscayen; les noms de sa mère et de sa patrie se confondaient sur ses lèvres avec celui de la femme qui lui coûtait la vie. Tandis que le monde extérieur s'obscurcissait visiblement à ses yeux, les douces et saintes impressions de l'enfance, les premières gravées au cœur de l'homme et les dernières qui s'en effacent, jetaient seules encore quelques rayons au milieu des ombres croissantes de sa pensée. Tout à coup, se tournant vers moi, don Jaime ajouta d'une voix plus distincte :

« Vous irez voir ma mère, n'est-ce pas?... Que ce soit dans un an, que ce soit dans dix ans.... Vous lui direz, pour la consoler, que je meurs riche à millions; mais vous lui cacherez que c'est sur un lit semblable. »

Je m'inclinai en signe d'assentiment, et don Jaime employa le peu de forces qui lui restaient à m'indiquer où je trouverais sa demeure, près de Vergara, en Biscaye. Je promis de nouveau d'accomplir son dernier vœu. Un vague sourire se dessina sur les lèvres du mourant, qui s'agitaient pour proférer un remercîment et ne purent que murmurer

une fois encore le nom de sa mère. Ce fut sa dernière parole. J'essuyai avec un coin de son manteau l'écume rougeâtre qui teignait ses lèvres, et je fermai ses yeux, dilatés par sa courte agonie. En ce moment je me sentis toucher l'épaule. Je me retournai. Un homme que je n'avais pas vu entrer était debout derrière moi. A sa canne, je reconnus un alcade.

« Eh ! seigneur cavalier, me dit-il, vous donneriez bien quelque chose, je pense, pour venger la mort de ce jeune homme ; mais soyez tranquille, la justice voit tout.

— Quand il est trop tard, dis-je à demi-voix.

— C'est un ami, un parent, un frère peut-être ? » reprit l'alcade.

J'étais trop au fait des lois mexicaines pour me laisser prendre à ce faux semblant d'intérêt et de compassion, et je gardai le silence [1].

« Eh bien ! voyons, j'attends votre déclaration, poursuivit-il d'un air engageant.

— Ma déclaration, dis-je, seigneur alcade, la voici (et je demandai intérieurement pardon au cadavre étendu devant moi du mensonge que j'étais forcé de proférer) : je déclare ne pas connaître, n'avoir jamais connu ce jeune homme. »

L'alcade, désappointé, ne tarda pas à vider les lieux.

« Ah ! seigneur cavalier, dit le huesped, qui avait assisté à cette conférence, vous êtes étranger au pays, mais vous n'y êtes pas arrivé depuis hier. »

Je feignis de ne pas comprendre la portée du compliment qui s'adressait à mon expérience, et je jetai un dernier coup d'œil sur le malheureux Biscayen. Sa figure avait repris cette

1. Reconnaître un cadavre ou se porter partie civile contre l'assassin est à peu près tout un au Mexique : c'est faire les frais d'une justice aussi coûteuse que dérisoire. Il n'y a pas longtemps encore qu'à la Havane on fermait toutes les portes d'une rue dans laquelle un assassinat avait été commis. Au Mexique, on se contente de se sauver.

sérénité qu'on remarque chez les hommes dont une épée a brusquement tranché la vie, et un placide sourire semblait encore errer sur ses lèvres. A peine commencées depuis quelques jours, mes courtes relations avec don Jaime de Villalobos étaient déjà terminées; quant au lien mystérieux que le hasard avait formé entre moi et don Tomas, il ne devait se rompre que plus tard.

Une année s'était passée depuis la mort du Biscayen. J'avais quitté le Mexique. Outre la promesse que j'avais faite à don Jaime, un motif moins romanesque, une affaire toute personnelle, m'avait conduit en Espagne. La guerre civile traversait alors sa dernière phase. Les diligences qui font le service de Bayonne à Madrid ou qui desservent d'autres points avaient cessé de circuler, par crainte des bandes carlistes qui infestaient la frontière basque. J'étais à Bilbao, et ce ne fut qu'à grands frais que je pus me procurer deux chevaux et un guide. Ce guide, qui devait me laisser à Vergara, d'où je gagnerais Saint-Sébastien, était lui-même un ancien carliste. Il y a dix lieues à peu près entre Vergara et Bilbao. Sur tout ce parcours, les populations des villages qui craignaient l'invasion émigraient par troupes, et le chemin, dangereux par lui-même, m'eût paru fort long sans les récits de mon guide. Nous arrivâmes vers le soir à Vergara, qui venait d'être déserté. Une bande carliste y avait fait annoncer sa venue. Mon guide ne pouvait aller plus avant, sa *passe* ne lui permettait pas de franchir la ville; à une lieue de là, les chevaux eussent été *embargués*, et lui-même pouvait être arrêté.

« Je dois vous laisser là, me dit-il, mais j'en suis vraiment fâché. Je connais mes anciens camarades, et je prie la sainte Vierge que vous ne tombiez pas entre leurs mains.

— Ma nationalité me protége, lui dis-je, et puis je ne suis ni carliste ni christino.

— Votre titre de Français vous épargnera en effet bien des

misères.... car.... car.... » Et le brave homme, après avoir hésité longtemps, ajouta : « Car vous serez probablement pendu tout d'abord. »

Je supportai assez héroïquement cette foudroyante conclusion ; je m'étais dit en effet, que, si ma vie était menacée, je trouverais un asile inviolable chez la mère du pauvre don Jaime, ancien officier carliste lui-même. Le montagnard, qui n'avait pas le secret de mon sang-froid, me serra la main en s'écriant :

« Vous êtes un brave, morbleu ! et je prie Dieu que vous soyez plutôt fusillé que pendu. »

L'ex-carliste me quitta ; je laissai ma valise à l'hôtel, et, après m'être informé de la situation du château de la Tronera, qu'on m'indiqua tout de suite, je me dirigeai à pied vers cette résidence, à un quart de lieue de Vergara. Le château de Villalobos, comme je m'y attendais, était un triste séjour ; le vent sifflait aux angles des tourelles démantelées avec un bruit lugubre, qui résonnait à mes oreilles comme le tambour lointain des bandes carlistes. Des bandes d'hirondelles voltigeaient sur les toitures à jour. Toutes les fenêtres étaient closes ; cependant des échafaudages désertés se dressaient à certains endroits du bâtiment, indiquant des réparations interrompues. La solitude et le silence qui régnaient alentour m'épouvantèrent. Le château semblait abandonné. Je heurtai néanmoins à la porte ; quelques instants s'écoulèrent, et une femme vêtue de noir vint m'ouvrir. Je la priai d'annoncer à sa maîtresse qu'un étranger arrivant d'Amérique désirait avoir l'honneur de lui présenter ses hommages et lui donner des nouvelles importantes.

« Hélas ! me répondit la femme, il y a six mois que la pauvre dame est morte, et chaque jour j'attends son fils.

— Il est mort aussi, » lui dis-je.

J'appris alors qu'environ six mois avant ma venue la mère de don Jaime avait reçu une forte somme d'argent. Aucune

lettre n'accompagnait l'envoi. La mère cependant n'avait pas hésité à reconnaître son fils dans ce bienfaiteur assez riche pour demeurer anonyme. Alors le bonheur avait fait chez elle ce que le chagrin n'eût pas manqué de faire plus tard, il l'avait tuée. Avant de mourir, elle donna l'ordre d'employer la somme qu'elle avait reçue à restaurer le château et à le rendre digne de son jeune maître; puis, bercée jusqu'au dernier moment d'une douce et bienfaisante erreur, elle s'endormit en remerciant Dieu d'avoir permis qu'un jour de prospérité vînt luire enfin sur l'antique race de Villalobos.

Ma promesse était remplie. Je ne m'arrêtai pas au château. Il est inutile d'ajouter que, contrairement aux prévisions de mon guide, j'achevai mon excursion sans avoir rencontré sur ma route l'ombre d'une bande carliste ou d'un détachement christino.

LES MINEURS DE RAYAS.

I.

Il n'y a guère plus d'un siècle, Guanajuato n'était encore qu'une petite ville de peu d'importance. Avant le brusque changement amené dans la fortune de cette bourgade par les gigantesques exploitations des mines d'argent de la Valenciana et de Rayas, l'industrie minière au Mexique concentrait son activité dans les travaux de Tasco, de Pachuca et de Zacatécas. Le titre de *ciudad* (cité) avait été conféré à Zacatécas dès l'an 1588, et Guanajuato, bien que fondé en 1554, ne fut élevé au même rang que cent quatre-vingt-sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1741. On ignora longtemps que les montagnes qui l'entouraient, et sur la pente desquelles on l'a bâti, recouvrissent la *Veta Madre* (la veine mère), le plus riche filon argentifère du globe. La situation de Guanajuato présente d'ailleurs un double avantage. Cette ville est située à la fois dans le district minier le plus opulent du Mexique et dans la partie la mieux cultivée des fertiles plaines du Bajio [1]. C'est ainsi qu'on appelle un bassin d'environ quatre-vingts lieues de circonférence, borné du côté de Guanajuato par la Cordillère.

Tour à tour inondé et désséché, le Bajio présente en toute saison un aspect singulièrement pittorresque. Dans le temps

1. *Bajio*, littéralement bas-fond.

des pluies, l'hiver de ces heureux climats, le ciel, qui perd son azur sans rien perdre de sa douce tiédeur, verse à grands flots sur ces plaines de fécondants orages. Le Bajio n'est plus, quelques heures par jour, qu'un vaste lac inégalement coupé de touffes de verdure, de collines bleues, de villes aux maisons blanches, aux coupoles émaillées. Sur cette nappe liquide, les cimes toujours vertes des arbres révèlent seules au voyageur les capricieux méandres des routes inondées. Bientôt cependant le sol altéré a bu l'eau du ciel par les gerçures sans nombre que huit mois de sécheresse ont ouvertes à sa surface. Une couche de limon, déposée par les eaux pluviales et par les torrents descendus de la Cordillère, a fait pénétrer des sucs nouveaux dans la terre appauvrie; le ciel a repris toute sa limpidité première. Les sources, dégagées de la croûte qui les obstruait, jaillissent plus abondantes au pied de l'*ahuehuelt*[1]. L'arbre du Pérou, le gommier, le *huisache* aux fleurs d'or sur lesquelles sifflent les cardinaux au plumage écarlate, ombragent et parfument les routes raffermies. Le chant des muletiers et les clochettes des mules retentissent au loin, mêlés au grincement aigu des chariots des campagnards; c'est aussi le temps où l'Indien laboureur retourne à ses travaux. Comme le berger des *Géorgiques*, avec ses cothurnes de cuir, sa tunique courte et ses jambes nues, il pousse paresseusement de l'aiguillon les bœufs attelés à sa charrue; et telle est la fécondité de cette terre, que des moissons splendides ne tardent pas à couvrir le sol à peine effleuré par le soc.

Ce n'est pas dans la plaine toutefois que la nature s'est montrée le plus prodigue pour les heureux habitants du Bajio. Au-dessus des champs fertiles qui avoisinent Guana-

1. On nomme ainsi une espèce de cèdre dont la présence indique presque toujours le voisinage d'une source soit cachée, soit jaillissante. *Ahuehuelt* veut dire en indien seigneur des eaux.

juato, la Cordillère dresse ses crêtes métallifères, dont les flancs sont gonflés d'artères d'argent et d'or, et livre au pic du mineur les incalculables trésors de la Veta Madre [1]. Le contraste que présentent les mœurs si distinctes du laboureur et du mineur ne se révèle nulle part plus nettement que dans cette partie du Bajio. Humble et soumis, l'agriculteur indien est à la merci de tous; fier et indompté, le mineur a la prétention de ne relever que de ses pairs, et cette prétention est justifiée, il faut bien le reconnaître, par l'importance du rôle qu'il remplit. Condamné à d'obscurs travaux dont les résultats sont limités, l'agriculteur accomplit son œuvre en silence, tandis que le pic du mineur retentit, pour ainsi dire, jusqu'au bout du monde, augmentant d'une parcelle, à chacun de ses coups, la masse des richesses de l'homme. A côté de l'infatigable mineur, le bien-être ne tarde pas à s'établir; le penchant des collines, les ravins, les sommets des montagnes se couvrent de populations improvisées, au milieu desquelles ses mains toujours ouvertes sèment en un jour le fruit de ses travaux d'un mois. Depuis le mineur français Laborde, qui prodiguait jadis les millions aux cathédrales, jusqu'au plus obscur *peon*, l'histoire de ce hardi travailleur est toujours la même; le hasard est le seul Dieu devant lequel il s'incline. Il accepte son pénible labeur comme une mission providentielle, et cette pensée orgueilleuse trouve dans la loi même une sorte de consécration : d'anciens priviléges accordaient la noblesse à l'ouvrier des mines; aujourd'hui encore, il ne peut être dépossédé par des créanciers tant qu'il trouve à exercer sa profession. Il semble qu'on ait voulu faire respecter en lui le descendant d'une race privilégiée. Outre l'instinct des métaux qui trans-

1. La *Veta Madre*, qu'exploitent les sociétés minières de la Valenciana, de Cata, de Mellado, de Rayas, fut découverte par le mineur français Laborde, et a fourni, dans l'espace compris entre 1829 et 1837, à peu près 150 millions de francs.

forme pour lui les plus simples indices en signes infaillibles, le mineur doit être, en effet, doué d'un ensemble de qualités bien rares, depuis la vigueur nécessaire pour soulever les plus lourds fardeaux et supporter, pendant tout un jour, les fatigues accablantes d'un travail souterrain, jusqu'à l'agilité, à la témérité qui bravent tous les obstacles, et au sang-froid qui les déjoue. Ces qualités, il faut bien le dire, ne se rencontrent jamais chez le même homme qu'associées à d'assez grands défauts. Capricieux et indiscipliné s'il est à la journée, le mineur ne déploie tout son tact et toute son énergie que lorsqu'il est intéressé au succès de l'entreprise dans une large proportion. C'est alors que souvent, après un mois pendant lequel il a gagné à peine de quoi vivre, le bénéfice d'une semaine, d'un jour, le dédommage de ses longues privations. Le mineur remercie le hasard; dès ce moment, il sème son or à pleines mains, et il ne reprendra ses travaux que contraint par la plus impérieuse nécessité. Parfois encore ce sont des moyens illicites qui l'enrichissent aux dépens d'un propriétaire trop confiant, et l'imagination de ces hommes aventureux n'est malheureusement que trop fertile en expédients de ce genre.

C'est au milieu d'une population en grande partie composée de mineurs que je me trouvais à Guanajuato, après un pénible et inutile voyage dont on n'a peut-être pas oublié les péripéties [1]. Je ne voulus pas perdre l'occasion qui s'offrait à moi d'observer sur son vrai théâtre un type dont les gambusinos ou chercheurs d'or de la Sonora ne m'avaient donné qu'une idée bien imparfaite. Le lendemain d'une journée consacrée à un repos que des émotions multipliées m'avaient rendu nécessaire, je me dirigeai donc vers les mines qui avoisinent Guanajuato. J'étais seul, mais à cheval et bien armé. Mon guide devait être le premier passant que

1. Voir le chapitre précédent.

je rencontrerais sur ma route. J'étais arrivé sur la grande place de Guanajuato, et je longeais les maisons, la tête levée et l'œil au guet, quand un objet bizarre attira mon attention. Contre le mur de l'une des maisons et sous un auvent de quelques pouces de large, une main était clouée sur la pierre. J'arrêtai mon cheval pour m'assurer que je n'avais pas sous les yeux quelque emblème de plâtre. Il ne me fallut qu'un moment d'examen pour me convaincre que cette main était bien une main humaine, jadis forte et musculeuse, maintenant blanchie et desséchée par le vent, le soleil et la pluie. Sous l'auvent, plusieurs chandelles à moitié consumées attestaient que des âmes pieuses s'étaient attendries devant cette étrange exhibition, qui semblait destinée à perpétuer le souvenir de quelque drame sanglant. Après avoir cherché en vain sur la muraille la trace d'une inscription explicative, je me décidai a continuer ma route; mais, pendant ma courte halte, un cavalier s'était rapproché de moi; et mon cheval avait à peine fait quelques pas, que cet homme, donnant de l'éperon à sa monture, parut vouloir me suivre de fort près. En tout autre moment, j'eusse accepté d'assez mauvaise grâce la compagnie de cet inconnu; mais j'étais sorti, on s'en souvient, en quête d'un cicerone. J'arrêtai donc mon cheval, décidé à questionner l'inconnu. Celui-ci, me saluant avec courtoisie, ne m'en laissa pas même le temps.

«Vous êtes étranger, seigneur cavalier, me dit-il en souriant.

— Eh! qui peut vous le faire croire? repris-je un peu surpris de cette brusque façon d'entamer l'entretien.

— La persistance que vous mettez à regarder cette main desséchée m'indique assez que vous êtes nouveau venu dans la ville et que vous avez du temps à perdre. Avouez que pour moi, qui cherchais précisément un compagnon de promenade, notre rencontre est une bonne fortune.»

Je ne savais plus trop si je devais accepter avec beaucoup d'empressement le guide qui m'offrait si familièrement sa compagnie. L'inconnu remarqua mon hésitation, et se hâta d'ajouter avec une certaine fierté :

« Vous ne me connaissez pas; je ne veux pas vous laisser croire plus longtemps que vous avez affaire à quelqu'un de ces pauvres diables pour qui la rencontre d'un étranger est une occasion de placer leurs services. Mon nom est Desiderio Fuentes. Je suis mineur, et dans la profession que j'exerce, s'il y a des jours où la fortune semble impitoyable; il y en a d'autres où les piastres s'amassent tellement sous votre main, qu'on ne sait plus comment les dépenser. Je suis dans un de ces jours-là, et mon habitude est en pareil cas de chercher quelque joyeux compagnon qui veuille bien prendre sa part de mes plaisirs. Si ce compagnon me manque, je m'adresse au premier cavalier de bonne mine qui se trouve sur mon chemin, et j'avoue que je n'ai jamais eu à me plaindre de m'être ainsi confié au hasard. »

Une déclaration si franche était faite pour me rassurer complétement. Je répondis toutefois à Desiderio Fuentes que je ne pouvais nullement accepter sa cordiale proposition. J'étais sorti pour visiter une des mines d'argent les plus voisines de Guanajuato; je ne pourrais donc passer avec lui que les instants consacrés à cette exploration, en supposant toutefois qu'il voulût bien me servir de guide. Desiderio accepta ce moyen terme en homme désœuvré qui est trop heureux d'échapper à l'isolement, ne fût-ce que pendant quelques heures. Une fois cet accord fait, nous n'avions plus qu'à piquer des deux, et, peu d'instants après, nous chevauchions hors de la ville.

Chemin faisant, mon guide m'apprit qu'il avait reçu la veille dans un *partido*[1] une magnifique portion qui lui per-

1. Les mineurs sont à *partido* quand une certaine portion des béné-

mettrait de donner plusieurs jours au *far niente*. Il ajouta que ce serait pour lui un passe-temps assez piquant d'aller visiter en amateur une des mines des environs, et il me laissa le choix de la plus curieuse. Seulement il ne se souciait guère de visiter celle de la Valenciana, à cause d'une querelle qu'il avait eue avec un des administrateurs. Un arriéré de comptes avec un des employés de Mellado lui faisait désirer de s'abstenir d'y paraître, et, quant à celle de la Cata, certains désagréments de fraîche date la lui faisaient éviter avec le plus grand soin. En définitive, je dus choisir forcément, malgré la liberté d'option qu'il m'avait accordée, la mine de Rayas comme unique but de nos investigations. Il m'était difficile d'interpréter en faveur de Desiderio Fuentes les précautions qu'il était forcé de prendre. Évidemment mon nouvel ami était très-querelleur; il n'aimait pas certainement à payer ses dettes, et, dans ses désagréments (*desavenencias*) à la Cata, le couteau avait, à coup sûr, joué quelque rôle. Je commençais à me féliciter moins de ma rencontre. Un mot surtout que Fuentes laissa échapper me fit sérieusement réfléchir.

« Mon premier mouvement est toujours fort bon, me dit-il ; mais je confesse que le second est détestable. »

Nous étions parvenus à l'extrémité d'un ravin dont les talus perpendiculaires nous avaient jusqu'alors masqué le paysage. Une plaine assez unie s'étendait devant nous. De longues files de mules chargées de minerai se dirigeaient vers un de ces établissements métallurgiques qu'on nomme au Mexique *hacienda de platas*[1]. On pouvait déjà voir les tuyaux des fourneaux couronnés d'un panache de fumée noire et de va-

fices leur est accordée comme salaire. Dans ce cas, l'administration leur fournit le fer, la poudre, le suif, etc., etc., et, à part ces frais, ne les paye qu'autant que leurs recherches sont couronnées de succès.

1. Littéralement *exploitation d'argent*.

)eurs plombées; on découvrait aussi les *patios*[1] en pierre qu'on sème de tourteaux d'une boue métallique à la veille de se convertir en lingots. Le bruit du marteau qui concassait a pierre argentifère, le pas des mules, le claquement des fouets qui les excitaient, se mêlaient au bruit plus sourd des chutes d'eau qui faisaient mouvoir les machines. J'avais arrêté non cheval pour contempler plus à l'aise ce tableau animé; bientôt cependant mon attention fut distraite. A quelques pas de nous, je remarquai deux hommes à moitié cachés dans un enfoncement de terrain et qui traînaient, à l'aide de cordes, le cadavre d'une mule. Arrivés à un endroit où Desiderio et moi pouvions seuls les découvrir, l'un des hommes se pencha sur la mule morte, sembla l'examiner curieusement et jeta de côté un regard de défiance. Dès qu'il nous eut aperçus, il s'assit brusquement sur le cadavre qu'il traînait une minute auparavant. Quant à son compagnon, il disparut immédiatement derrière un épais rideau d'arbres et de buissons.

« Eh! eh! si je ne me trompe, reprit Fuentes, c'est mon ami Planillas; mais que diable fait-il là? »

Au nom de Planillas, je tressaillis involontairement, et je suivis Fuentes, qui s'était dirigé du côté de l'homme assis sur la mule. J'espérais obtenir de l'ami de don Tomas Veruzco quelque révélation nouvelle sur la part que le bravo avait prise dans le meurtre de don Jaime. Planillas, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, paraissait accablé par un violent chagrin. Le bruit de nos pas le tira enfin de ses abstractions, et il leva sur nous des yeux où se trahissait plus d'inquiétude que de douleur.

« Ah! seigneurs, s'écria-t-il, vous voyez dans ma personne l'homme le plus désolé de toute la Nouvelle-Espagne.

1. On appelle *patios* des cours dallées sur lesquelles on expose à l'évaporation des amas de boues métalliques produites par le *bocardage* humide du minerai. Ces boues, amalgamées avec le mercure, sont la dernière transformation du minerai.

— Vous pensez sans doute, lui dis-je, au jeune cavalier que don Tomas a assassiné il y a deux jours, et dont le sang retombera sur votre tête, car vous auriez pu lui sauver la vie en arrêtant la main de votre ami, de ce don Tomas qui avait été payé pour le frapper, me disiez-vous.

— Vous ai-je dit cela? s'écria Florencio; en ce cas, par la vie de ma mère, j'en ai menti.... Je suis horriblement menteur quand j'ai bu, et, vous le savez, seigneur cavalier, j'avais beaucoup bu ce jour-là. »

Florencio s'arrêta, comme s'il n'eût voulu reprendre la parole qu'après avoir retrouvé son assurance; mais Fuentes ne lui laissa pas le temps de se recueillir; il lui demanda pour quel motif il paraissait si désolé quand nous étions arrivés, et pourquoi il s'obstinait à prendre pour siége le cadavre d'une mule.

« C'est cette mule qui cause ma douleur, répondit Planillas; je l'avais vendue, dans ma détresse, à l'*hacienda de platas* que vous voyez là-bas, quoique je lui fusse tendrement attaché. J'avais pris du service depuis lors dans l'atelier, où je pouvais la voir tous les jours; hélas! la pauvre bête est morte ce matin, et je l'ai traînée dans cet endroit isolé pour me livrer à ma douleur loin des regards de tous. »

Planillas replongea violemment sa tête entre ses mains comme quelqu'un qui ne veut pas être consolé; puis, sans doute pour détourner le cours de la conversation :

« Ah! seigneur cavalier, dit-il, ce n'est pas le seul malheur que j'aie à déplorer! Hier un engagement a eu lieu entre les mineurs de Rayas et ceux de Mellado, et je n'y étais pas.

— Mais je ne vois pas, interrompis-je, ce qu'il y a là de si déplorable.

— De si déplorable! reprit vivement Planillas. Ah! ce n'est pas une de ces rencontres vulgaires comme on en peut voir tous les jours, et vous ne devineriez jamais comment

elle s'est terminée : par une grêle de piastres que les mineurs de Mellado, pour prouver la supériorité de leur mine sur celle de Rayas, ont fait pleuvoir sur leurs adversaires. De belles piastres à l'aigle! ajouta-t-il d'un air navré, et je suis arrivé trop tard sur le champ de bataille. »

Je compris mieux la douleur de Planillas à ce dernier désappointement; toutefois j'eusse révoqué en doute cet excès d'arrogante prodigalité des mineurs, si Fuentes ne m'eût confirmé avec une satisfaction orgueilleuse la vérité de ce récit. Presque aussitôt mon compagnon, à qui les lamentations de Planillas paraissaient fort suspectes, se mit en devoir de l'interroger de nouveau; mais les hautes broussailles qui craquèrent subitement derrière nous attirèrent son attention d'un autre côté. Je crus voir Planillas pâlir, malgré son impudence à toute épreuve. Un homme petit et trapu, taillé en athlète, et d'une physionomie plutôt joviale que rébarbative, était devant nous. Il nous salua poliment et s'assit à terre près de Planillas. Sa bouche essayait de sourire, mais son regard sinistre et perçant comme celui des oiseaux de proie démentait cette expression de feinte gaieté. Nous gardâmes le silence quelques instants. Ce fut le nouveau venu qui prit le premier la parole.

« Vous parliez tout à l'heure, si mes oreilles ne m'ont pas trompé, d'un certain don Tomas? Serait-ce, par hasard, de don Tomas Verduzco qu'il était question? » dit-il de cet air doucereux qui formait un si puissant contraste avec son regard.

Cette simple question, provenant d'un homme dont la vue m'inspirait une vive répugnance, me parut comme une insulte.

« Précisément, lui dis-je en faisant un effort sur moi-même pour garder mon sang-froid. J'accusais Tomas Verduzco de l'assassinat d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas la veille.

— En êtes-vous sûr? interrompit l'homme en me jetant un regard sinistre.

— Demandez-le à ce malheureux, » repris-je en montrant du doigt Planillas.

A cette réponse, Planillas se leva comme poussé par un ressort ; il paraissait avoir repris toute son assurance.

« Je n'ai jamais rien dit de semblable ; mais Votre Seigneurie ne connaît donc pas le respectable cavalier Verduzco, s'écria-t-il d'un air ironique, pour parler ainsi devant lui ? »

Je regardai celui qui m'était ainsi dénoncé et que je voyais enfin pour la première fois. Une hallucination rapide replaça sous mes yeux le corps sanglant de don Jaime, son agonie, ses derniers instants, et tout son bel avenir, tranché par le couteau de l'homme qui était devant moi.

« Ah ! vous êtes don Tomas Verduzco.... »

Je ne pus achever. En proie à une sorte de vertige, et sans me rendre compte de ce que j'allais faire, j'armai un de mes pistolets. Au craquement de la batterie, l'inconnu devint livide, car les Mexicains de la basse classe, qui supportent sans sourciller les éclairs du couteau, frissonnent devant le canon d'une arme à feu maniée par un Européen. Cependant il ne bougea pas. Fuentes se jeta entre nous.

« Doucement ! seigneur, doucement ! s'écria-t-il. *Cáscaras* comme vous prenez les mœurs du pays !

— Ce diable de Planillas, dit à son tour l'inconnu avec un rire contraint, est toujours disposé à la plaisanterie ; mais l'idée de me présenter sous le nom de don Tomas est, ma foi, par trop bouffonne. Votre Seigneurie lui en veut donc bien à ce don Tomas ? »

Mon emportement me parut ridicule et se dissipa comme par enchantement.

« Je ne le connais pas, répondis-je un peu confus et en reprenant mon sang-froid ; je ne sais comment cet homme s'est trouvé mêlé à mes affaires ; mais je crois devoir à ma sécurité de ne faire aucune merci à de pareils assassins quand le hasard les envoie sur ma route. »

L'inconnu murmura quelques mots inintelligibles. Pour moi, pensant avoir trouvé dans cet incident une excellente occasion de me débarrasser de mon nouvel ami Desiderio, dont la société commençait à me peser, je saluai avec empressement le groupe encore ému, et je piquai des deux ; mais j'avais compté sans le désœuvrement de Fuentes, et je n'avais pas fait cent pas qu'il me rejoignit.

« J'ai peut-être eu tort, me dit-il, d'intervenir dans cette affaire et de vous empêcher de loger une balle dans la tête de ce drôle à la figure suspecte ; car, au regard haineux qu'il vous a lancé, je présume que le premier coup de couteau que vous recevrez sera de sa main.

— Croyez-vous ? dis-je assez troublé de ce fâcheux pronostic.

— J'ai cédé, ma foi, trop vite à mon premier mouvement, » reprit Fuentes, qui sembla réfléchir, et, se ravisant bientôt : « Si nous y retournions ? peut-être pourriez-vous remettre les choses au point où vous les avez laissées, et cette fois je vous aiderais au besoin. »

Le regret d'avoir laissé passer sans en profiter une occasion de querelle ne perçait que trop clairement dans les paroles de Fuentes. Je refusai sèchement le concours qu'il m'offrait, et je me dis en moi-même que, décidément, le second mouvement du mineur valait beaucoup moins que le premier.

« Vous ne voulez pas ? me dit-il. Soit ! Après tout, qu'importe un coup de couteau de plus ou de moins ? J'en ai reçu trois, et je ne m'en trouve pas plus mal. »

Je ne crus pas devoir relever cette réponse, qui me montrait mon guide sous un jour assez peu favorable, et je coupai court à ses confidences en lui demandant quelques détails sur la mine, dont les bâtiments se dessinaient de plus en plus distinctement devant nous.

II.

Les premiers travaux d'exploitation d'une mine s'exécutent à ciel ouvert ; on extrait le minerai en suivant la veine qui le contient. Mais à mesure qu'elle s'enfonce dans le sol, deux obstacles se présentent : l'extraction devient plus coûteuse et l'on ne tarde pas à rencontrer des eaux souterraines qu'il est urgent d'épuiser, sous peine de voir le filon inondé et tous les travaux arrêtés. Pour éviter ce danger, on construit un puits que l'on fait communiquer avec le filon par une galerie latérale qu'on pratique. La profondeur de ce puits doit s'augmenter au fur et à mesure de celle du filon, et cette profondeur est parfois telle qu'on est obligé d'ouvrir deux ou trois galeries superposées. Dans les mines d'une grande richesse, on ajoute à ces artères principales de petites voies de communication et autres travaux souterrains pour faciliter le service intérieur.

L'épuisement des eaux et l'extraction du minerai se font au moyen de machines appelées *malacates*, que l'on construit à l'orifice des puits. Ce sont des tambours où s'enroulent et se déroulent des cordes auxquelles sont suspendus des sacs de tissu d'aloès remplis de minerai, et d'énormes outres de peau de bœuf pleines d'eau. Ces machines sont mues par des chevaux dont l'allure est presque constamment le galop.

Outre le grand puits (*tiro general*), la mine de Rayas en a deux autres d'une moindre importance, quoique l'un d'eux atteigne à une profondeur de deux cent cinquante-quatre mètres. Le *tiro general*, aussi important par son diamètre, qui est de trente-quatre pieds, qu'effrayant par sa profondeur, qui est presque de douze cents pieds, communique avec trois galeries principales superposées, et ces puits et ces galeries, ainsi que leurs accessoires, composent un ensemble de tra-

vaux gigantesques qu'on ne retrouve dans nulle autre exploitation. Cependant l'aspect extérieur de cette mine est loin de donner une idée de l'incessante activité qui règne au dedans. De mesquines constructions en bois, couvertes de tuiles, qui protégent les malacates ou abritent les travailleurs; quelques bâtiments de peu d'apparence, qui servent de logements aux administrateurs ou aux employés du dehors; quelques maisons blanches, inégalement groupées sur le sommet des mamelons environnants, ne font guère pressentir au visiteur les merveilles qu'il va voir.

Il était environ midi quand j'arrivai avec mon guide à l'ouverture par laquelle nous devions pénétrer dans la mine. Nous mîmes pied à terre; nos chevaux furent confiés à un des mineurs, et nous franchîmes la porte d'entrée. Desiderio portait à la main une torche de résine. Je m'arrêtai un instant avec une sorte de recueillement sur le seuil de cet immense laboratoire, d'où tant de millions s'étaient déjà répandus dans la circulation. Mon guide, avec son manteau garni d'or que la lueur de la torche semblait faire ruisseler au milieu des plis du velours, figurait assez bien le génie fastueux de ce royaume souterrain. Nous descendîmes longtemps par une pente formée de gradins dont chacun avait la dimension d'une terrasse. Au milieu de profondes ténèbres que la torche ne dissipait que faiblement, nous fîmes une multitude de tours et de détours, en changeant à chaque instant de direction et de température, en remontant parfois pour redescendre encore. Au bout d'un quart d'heure environ, j'aperçus enfin, dans le lointain, quelques lumières errantes, puis des ombres gigantesques apparurent sur les parois humides de la voûte. Je marchai encore, et je me trouvai bientôt dans un carrefour que la piété des mineurs avait converti en chapelle. Au centre s'élevait un humble et modeste autel orné de cierges qui brûlaient devant l'image d'un saint. Un homme était agenouillé sur une des marches de cet autel et sem-

blait prier avec ferveur. C'était la première créature humaine que je rencontrais depuis mon entrée dans la mine. Mon guide me toucha le bras.

« Regardez cet homme, » me dit-il à voix basse.

Le mineur agenouillé était entièrement nu ; sans la lumière du flambeau de résine qui laissait voir sa chevelure grisonnante et les traits anguleux de son visage, on n'eût pu reconnaître en lui l'homme arrivé aux confins de la vieillesse, tant ses membres nerveux semblaient conserver de jeunesse et de vigueur.

« Eh bien ? dis-je à Desiderio.

— Cet homme, me dit-il, n'est pas étranger à l'histoire de la main coupée que vous regardiez avec tant de curiosité ce matin, et, quoique je sache cette histoire aussi bien que lui, peut-être dans sa bouche aurait-elle plus d'intérêt pour vous, car son fils s'y est trouvé mêlé. »

Je crus une fois encore avoir trouvé l'occasion d'écarter Desiderio, en lui insinuant que le narrateur serait probablement plus expansif, s'il n'avait que moi pour auditeur de ses confidences. Cette fois, il ne se méprit pas à mon intention secrète. « Je ne suis ni querelleur ni susceptible, me dit-il, je m'en vante; mais Votre Seigneurie est par trop empressée à se débarrasser de son dévoué serviteur. » Je me hâtai de protester contre l'interprétation donnée à mes paroles, et Fuentes parut se calmer. « Allons ! dit-il d'un air railleur, je renoncerai, pour vous être agréable, au désir que j'avais eu tout d'abord de vous servir de guide dans ces souterrains. Aussi bien, il faut que je sache le secret de la comédie jouée ce matin par Planillas sur le cadavre de sa mule. Vous pourrez visiter la mine sans moi, et je vous conterai ce que j'aurai appris sur ce drôle, à votre sortie par le grand puits; car, pour être complète, votre excursion doit s'achever à l'aide du malacate. »

J'avais tellement hâte de congédier ce personnage, que je

promis tout ce qu'il voulut, sans remarquer le sourire ironique par lequel il accueillit ma réponse. En ce moment, le mineur venait d'achever sa prière. Fuentes échangea avec lui quelques mots à voix basse et s'éloigna rapidement; je respirai.

« Seigneur cavalier, me dit le nouveau venu, mon compagnon Fuentes vient de me faire part de votre désir d'entendre de ma bouche l'histoire de mon fils, de celui qui a été l'orgueil de la corporation des mineurs : ce désir m'honore, mais pour le moment je ne puis le satisfaire. J'ai à mettre le feu à la mine dont je viens de charger le fourneau ; si donc, dans deux heures, je suis encore de ce monde, je me mettrai tout à votre disposition, car j'aime les braves, de quelque nation qu'ils soient.

— Et qui vous a dit que j'étais brave? lui demandai-je étonné.

— *Caramba!* un homme qui visite une mine pour la première fois, et qui, au dire de Fuentes, a le plus vif désir de faire la périlleuse ascension du *tiro!* Eh bien! nous la ferons ensemble, et en même temps je vous raconterai mon histoire; je vous donne donc rendez-vous dans deux heures au fond de la dernière galerie, à l'entrée du grand puits. »

Je ne pouvais guère reculer devant un si pompeux éloge; mais ce ne fut pas sans éprouver un serrement de cœur que je me vis fatalement destiné à accomplir, contre ma volonté, une inévitable et dangereuse prouesse. C'était encore à Fuentes que j'étais redevable de cette nouvelle contrariété. Je promis néanmoins au mineur d'être exact au rendez-vous, et resté seul, je profitai de mon indépendance pour examiner à loisir le monde nouveau dans lequel je me trouvais transporté. J'avais en main la torche que m'avait laissée Desiderio, et je la promenai de tous côtés. Au-dessus de moi, capricieusement creusées dans le roc vif et constellées de paillettes brillantes, se dessinaient des voûtes d'inégale grandeur, les unes soute-

nues par de fortes poutres, les autres laissant pendre, comme des culs-de-lampe gothiques, leurs pointes aiguës, qui menaçaient de s'écrouler sur ma tête. Une eau limpide, qu'irisait la flamme de la résine, serpentait en filets déliés le long de pilastres informes. Plus loin, s'échappant à travers les fissures du roc, de larges gouttes tombaient sur le sol pierreux avec le bruit monotone d'un balancier de pendule. Devant moi s'ouvraient de sombres carrefours ; des bruits de pas répercutés par les échos mouraient dans la profondeur des voûtes, comme des gémissements lugubres ou des plaintes étouffées. Des lueurs indécises perçaient de temps à autre cette effrayante obscurité : c'étaient des mineurs qui allaient et venaient, leur mèche allumée derrière l'oreille, semblables à ces gnomes des cabalistes, qui veillent, la flamme au front, sur des trésors cachés.

J'avançais avec toute la précaution convenable; car, demeuré sans guide dans ce labyrinthe, je ne savais de quel côté me diriger. J'entendis bientôt, dans le lointain, le bruit sourd des pics qui sapaient le rocher, mêlé à des bruits mystérieux qui semblaient partir d'un étage inférieur. Ces rumeurs, toutes vagues qu'elles étaient, servirent à m'orienter. Je n'avais vu, depuis mon entrée dans la mine, que des voies de communication ouvertes de tous côtés ou des filons vides de leur minerai, et j'étais impatient d'arriver enfin à l'endroit qu'on nomme la *labor*, c'est-à-dire l'endroit où l'on exploite la veine d'argent. Une clarté encore confuse m'indiqua que je n'en étais pas loin ; je parvins bientôt à l'orifice d'un puits peu profond, d'où jaillissait une lumière plus vive. On y descendait par une échelle formée de poutres mises à bout et en zigzag. J'hésitai d'abord à me confier aux entailles pratiquées dans ces poutres et destinées à servir de degrés ; cependant, enhardi par le peu de profondeur du puits, je me hasardai à y descendre ; et je gagnai sain et sauf le lieu de l'exploitation. C'était un couloir tortueux de cinq pieds en-

viron de diamètre et de cinq ou six cents de longueur, d'où s'exhalait une vapeur brûlante comme de la bouche d'un cratère. Perdu au milieu de cette foule de travailleurs, trop occupés pour me remarquer, je pus examiner à l'aise le tableau fantastique qui s'offrait à mes yeux. Une multitude de minces et longues chandelles collées aux parois du couloir éclairaient confusément les mineurs, dont la plupart, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, attaquaient la roche vive à coups de *barretas*. D'autres s'éloignaient, chargés de sacs de minerai dont le poids faisait saillir leurs muscles tendus, tandis que la mèche allumée qu'ils portaient sur la tête éclairait leurs corps bronzés ruisselants de sueur et leurs longs cheveux flottants. C'était un bruit assourdissant de coups de pics résonnant en cadence sur le roc, d'éclats de pierres qui tombaient bruyamment dans l'eau, de voix, de cris aigus et de sifflements d'haleines qui semblaient ébranler la voûte. La clarté rougeâtre des chandelles qui se reflétait dans l'eau, la poussière, la vapeur qui formaient comme un brouillard, les veines cuivreuses qui serpentaient comme du lierre le long du roc, tout concourait à augmenter la bizarrerie du spectacle que j'avais sous les yeux.

Après l'avoir contemplé longtemps, je résolus de gagner la galerie inférieure, à l'extrémité de laquelle je devais rencontrer le vieux mineur. Cette ascension que j'avais tant redoutée jusqu'alors ne me paraissait plus une tâche périlleuse à remplir ; elle devait m'éviter, au contraire, la fatigue de parcourir de nouveau tout l'espace que j'aurais laissé derrière moi. Je priai donc un des mineurs de me conduire à l'endroit indiqué, car je craignais de m'égarer au milieu de ce dédale de galeries souterraines qui se croisaient en tous sens. Je commençais aussi à ressentir vivement le besoin de respirer un air plus pur, et je suivis gaiement mon nouveau guide.

Je descendis encore longtemps, jusqu'à sentir mes jarrets

plier sous moi, et j'arrivai, brisé de lassitude, à l'extrémité de la dernière galerie, qui formait un angle droit avec le grand puits, dont la bouche noire et béante s'ouvrait à mes pieds. Ce puits se prolongeait encore jusqu'à un niveau inférieur. J'étais le premier au rendez-vous; le vieux mineur n'était pas encore venu. Un seul ouvrier, qui paraissait comme oublié dans ces vastes catacombes, remplissait solitairement une tâche effrayante. Non loin de là, un autre puits, envahi par les eaux, se vidait lentement, à l'aide d'une outre gigantesque suspendue au câble du malacate. Une fois pleine, elle s'élevait au moyen de l'invisible machine établie à près de douze cents pieds plus haut; mais, violemment amenée dans une direction oblique vers l'axe du grand puits, cette outre gonflée se fût crevée contre le roc, si l'ouvrier n'eût amorti l'impulsion qu'elle avait reçue. Sur un étroit espace qui séparait les deux puits, au milieu d'une obscurité presque complète, le péon retenait avec effort une corde double qui embrassait le câble et dont ses deux mains serraient les extrémités; puis, entraîné avec une terrible rapidité à l'ouverture du gouffre, il lâchait tout à coup un des bouts de la corde, et l'outre ne heurtait plus que mollement la muraille opposée; mais un faux pas, la corde lâchée une seconde trop tard, pouvaient le précipiter dans un abîme sans fond. Je regardai longtemps, avec une sensation pénible, ce malheureux qui jouait ainsi sa vie à chaque quart d'heure du jour pour un modique salaire. Au milieu de ces ténèbres, de ce silence profond, et si loin des rumeurs du monde, il me semblait voir en lui un de ces réprouvés de l'enfer du Dante, condamné sans relâche à un effrayant labeur.

Cependant l'outre était quatre fois descendue vide et quatre fois remontée pleine, c'est-à-dire qu'une heure entière s'était écoulée, et personne n'était encore venu. J'avoue qu'à la vue de ce puits immense dont il me fallait, en

remontant, parcourir presque toute la profondeur, ma résolution avait faibli, et je pardonnais de bon cœur au vieux mineur son manque de parole, quand le câble du malacate apparut de nouveau dans l'ombre; une faible lueur vint en même temps éclairer les parois humides du gouffre, et une voix dont l'accent ne m'était pas inconnu s'écria :

« Eh! l'ami, n'avez-vous pas avec vous un cavalier étranger qui m'attend pour remonter par le *tiro?* »

J'avais à peine répondu que j'étais prêt, qu'un paquet tomba à mes pieds. Je défis machinalement la corde qui l'entourait. Le paquet ne contenait qu'une veste et un pantalon de laine grossière, un bâton de cuir et une espèce de tresse en fil d'aloès. Je me demandai avec effroi si ce pantalon et cette veste étaient bien suffisants pour amortir une chute de douze cents pieds. Quant au bâton et à la courroie tressée, je ne devinais pas ce que j'en devais faire. L'ouvrier qui travaillait près de moi m'indiqua l'usage de chacun des objets. Le vêtement de laine devait me préserver de l'eau qui jaillissait en pluie fine dans certains endroits du puits; avec la courroie, je devais m'attacher au câble, et, dans ses oscillations, éviter au moyen du bâton de me heurter contre le roc.

« Dépêchons, s'écria le guide invisible; nous n'avons pas de temps à perdre. »

Je me couvris à la hâte des vêtements qui m'étaient destinés, j'attirai vers moi le bout du câble qui se balançait dans le vide, et je me mis à cheval dessus. Le péon passa la sangle deux fois autour de mon corps et sous mes cuisses, de manière à me faire une espèce de siége, attacha fortement les deux bouts au câble, et me mit le bâton de cuir entre les mains. Il avait à peine achevé, que je me sentis enlevé de la plate-forme par une force invisible, et je perdis pied; je fis trois ou quatre tours sur moi-même, et, quand je revins de l'étourdissement que cette brusque manœuvre

m'avait causé, je flottais déjà suspendu sur le gouffre. Un peu au-dessus de ma tête, j'apercevais les jambes de mon guide qui serraient fortement le câble. Bien qu'il portât une torche, je ne distinguais qu'imparfaitement son corps cuivré, à demi nu, qui, à certains moments, luisait comme du bronze florentin. Seules, les paroles du mineur arrivaient distinctement jusqu'à moi.

« Suis-je bien attaché, au moins? lui demandai-je en remarquant qu'aucun nœud, qu'aucune aspérité ne pourrait empêcher la courroie qui me retenait de glisser le long du câble.

— C'est probable, à moins toutefois que le péon n'ait eu quelque distraction, répondit le mineur avec un calme parfait; vous avez toutefois la ressource de vous retenir à la force des poignets. »

J'étreignis avec une force surnaturelle le câble que mes deux mains pouvaient à peine embrasser.

« Et combien de temps dure l'ascension? poursuivis-je.

— Douze minutes habituellement, mais la nôtre durera au moins une demi-heure; c'est une attention que je n'ai eue que pour vous, qui aurez ainsi plus de temps pour observer les merveilles de la mine.

— Et n'est-il jamais arrivé malheur dans ces ascensions?

— Pardonnez-moi. Un Anglais qu'on avait mal attaché s'est laissé choir du haut en bas, mais avec tant de discrétion, que mon compère, qui le conduisait, ne s'est aperçu de sa disparition qu'en arrivant à l'ouverture du puits. »

Je jugeai superflu de faire de nouvelles questions. Quand j'eus calculé que cinq minutes s'étaient écoulées depuis la mise en mouvement du malacate, je me hasardai à regarder au-dessus et au-dessous de moi. Trois zones distinctes se partageaient le puits dans toute son étendue. A mes pieds, une épaisse obscurité redoublait l'horreur du gouffre, dont

œil ne pouvait sonder la profondeur; de blanches et chaudes vapeurs se dégageaient lentement du fond ténébreux et montaient en tournoyant jusqu'à nous. Autour de moi, la torche du guide éclairait de sa lueur fumeuse les parois verdâtres du roc, sillonnées par la pointe des pics et déchirées par les tarières. Dans la région supérieure, une colonne de brouillards épais appuyait sa base sur le cercle à peine lumineux qui nous entourait et nous dérobait complétement la clarté du jour. En ce moment, la machine s'arrêta, les chevaux reprenaient haleine; j'étreignis de nouveau le câble qui semblait se détendre, et je fermai les yeux pour échapper à la fascination de l'abîme.

« Cette halte est à votre intention, me dit le guide; je n'oublie pas que je vous ai promis une histoire, et je veux avoir le temps de vous la conter. »

Sans attendre ma réponse, le mineur commença un récit dont les incidents de cette lente et périlleuse ascension ne firent que graver plus profondément les sombres particularités dans ma mémoire. L'attention que je prêtais au conteur prenait sa source dans l'inquiétude à laquelle j'étais en proie, qui me faisait rechercher en ce moment une distraction à tout prix.

III.

« Vous savez peut-être, reprit le mineur, que, dans le trajet de San Miguel el Grande[1] à Dolores, le voyageur est forcé de traverser le Rio-Atotonilco. Dans la saison des pluies, cette rivière est inaccessible à celui qui n'en connaît pas les gués principaux. Elle a environ soixante *vares* de

1. San Miguel el Grande est une petite ville près de Guanajuato, célèbre par ses manufactures de *zarapes*, qui rivalisent presque avec celles de Saltillo. Dolores est un bourg plus célèbre encore pour avoir été le berceau de l'indépendance mexicaine.

largeur à l'endroit où aboutit le chemin de San-Miguel. L'impétuosité de ses eaux, le bruit sourd et imposant des vagues jaunâtres qui se précipitent entre des rives désertes, sont de nature à faire éprouver une terreur involontaire à celui qui doit traverser le torrent en cet endroit. Sur la rive opposée, quelques cabanes de ramée, à moitié cachées par les plis du terrain, servent de retraite à une population misérable qui ne vit guère que des bénéfices que lui procure la rivière quand les pluies l'ont gonflée. Les habitants de ces cabanes conduisent alors les voyageurs d'une rive à l'autre à travers des passages qu'ils connaissent. Souvent, à la vue de ces pauvres gens à moitié nus, qui errent sur le rivage et se jettent à l'eau, celui qui se préparait à traverser la rivière hésite et tourne bride. Une assez triste aventure prouve, en effet, qu'il faut craindre de placer sa confiance en des hommes auxquels l'espoir d'un modique salaire peut ne pas suffire. Il y a quelques années, un ancien mineur de Zacatécas, qu'une brouille avec la justice avait forcé de quitter la province, était venu s'établir parmi les *passeurs* du Rio-Atotonilco. Cet homme, que sa force athlétique et sa brutalité rendaient redoutable, était signalé comme ayant la main singulièrement malheureuse. Une ou deux fois déjà ceux qu'il s'était chargé de conduire avaient failli périr engloutis par les eaux de la rivière. Un soir enfin, par une nuit orageuse, se croyant seul et ayant aperçu un étranger sur le bord opposé, le passeur traversa le gué pour lui offrir ses services. Il fut observé par un de ses camarades qui l'avait suivi, et qui, se voyant prévenu, resta caché derrière quelques touffes d'osier. Le passeur, après avoir traversé la rivière, y rentra bientôt, suivi du cavalier, dont il conduisait le cheval par la bride. A moitié chemin, il monta en croupe derrière celui qu'il guidait, et, peu d'instants après, on entendit le bruit d'un corps qui tombait à l'eau. Un seul des deux cavaliers était resté en selle; on le vit prendre terre

ssez loin du hameau, puis se perdre dans les ténèbres. Le émoin du crime était un jeune homme que le passeur, quelues jours auparavant, avait brutalement frappé et qui cherhait depuis ce temps l'occasion de se venger. Cette occaion, il crut l'avoir trouvée; il se jeta dans la rivière, suiit le fil de l'eau qui emportait la victime, et parvint à raıener sur l'autre rive le corps d'un malheureux, qu'à sa onsure et à ses vêtements il reconnut pour un prêtre. Presue aussitôt, succombant à la fatigue, il s'évanouit. Quand il ouvrit les yeux, il faisait déjà grand jour, et le corps du rêtre avait disparu, emporté sans doute par des passants haritables. Le jeune homme ne se hâta pas moins d'aller ıire sa déposition au village; mais les poursuites qu'on oronna contre le passeur furent inutiles : car le misérable, et ela se comprend, s'était bien gardé de rester dans le pays. »

Mon guide s'interrompit en ce moment. Comme si nous ıssions arrivés dans la région des nuages, un brouillard qui e convertissait en une pluie fine et impalpable, mais pénérante, nous enveloppa. La torche pétillait et jetait à peine ne faible lueur. L'eau ruisselait sur le corps bronzé du mieur. La machine s'arrêta de nouveau, et je sentis mon œur se dérober, comme lorsque dans le tangage le pont 'un navire semble s'enfoncer sous les pieds. Une courte et errible appréhension vint augmenter le trouble de mes ens : j'avais cru sentir la courroie qui me retenait au câble e déplacer brusquement, et je fus pris d'un frisson conulsif.

« Glisseriez-vous, par hasard? » cria le mineur. Puis, rasuré sans doute, après avoir jeté un coup d'œil sur moi et n'avoir vu toujours à la même distance de lui, il reprit avec on imperturbable sang-froid :

« Peu de temps après la disparition du passeur, sur lequel es bruits les plus étranges ne tardèrent pas à courir, un ouveau mineur vint prendre du service à Rayas, qu'une di-

zaine de lieues sépare du Rio-Atotonilco. Il disait avoir fait son apprentissage dans l'État de Cinaloa, et sa bonne humeur et ses largesses (car il paraissait avoir d'autres ressources que sa paye journalière) lui gagnèrent l'amitié de tous ses camarades. Mon fils Felipe fut celui qu'il sembla distinguer entre tous. Il y avait cependant entre lui et Osorio (ainsi s'appelait le nouveau mineur) une dissemblance complète d'humeur et d'âge. Felipe était un rude travailleur, jaloux de la réputation qu'il s'était acquise, fier comme un mineur doit l'être, car nous n'avons pas besoin des anciens priviléges pour nous distinguer des autres : notre profession anoblit de droit celui qui s'y livre. Osorio, au contraire, qui avait le double de l'âge de Felipe, semblait ne travailler qu'à regret, et son temps se passait à racler sa guitare ou à prêcher l'insubordination envers les *mandones* (surveillants). Cependant leur amitié aurait duré sans doute longtemps encore, si les deux amis n'étaient tombés amoureux de la même femme. C'était la première fois qu'ils avaient, malgré leur intimité, un sentiment commun, et ce fut justement ce qui les brouilla. Ils continuèrent néanmoins, malgré quelques altercations, à courtiser la jeune fille chacun de son côté ; car, quoiqu'elle préférât Felipe, elle ne laissait pas d'aimer la guitare et surtout la joyeuse humeur d'Osorio. Les fréquentes absences de ce dernier finirent toutefois par donner l'avantage à son rival. Ce fut, il ne faut pas l'oublier, pendant une de ces absences que le bruit se répandit qu'on avait forcé les portes de la cathédrale de Guanajuato, et qu'un ostensoir d'or massif enrichi de pierreries avait disparu de l'endroit où il était enfermé. On fit d'inutiles recherches pour découvrir l'auteur de ce vol sacrilége, qui fut un sujet de consternation pour le clergé de la ville. En l'absence d'Osorio, Felipe avait fini, je vous l'ai dit, par obtenir la première place dans le cœur de la jeune fille que tous deux avaient courtisée. Les parents résolurent de la lui donner en mariage : c'était pour

eux le meilleur moyen de couper court aux querelles des deux prétendants et de se mettre l'esprit en repos. On convint de faire les noces dans un court délai, et tous les amis des deux familles se réunirent chez la jeune fille pour célébrer les fiançailles. L'eau-de-vie et le *pulque* circulaient à profusion, des musiciens égayaient la fête, quand un incident inattendu vint l'interrompre. Un homme se présenta au milieu des conviés : cet homme était Osorio. On connaissait sa violence, et cette apparition consterna tout le monde. Felipe seul attendit froidement, le couteau à la main, l'attaque de son rival ; mais celui-ci, sans même porter la main à sa ceinture, s'avança au milieu des assistants en s'excusant de venir sans être invité ; puis, prenant la guitare d'un des musiciens, il s'assit sur un des barils de pulque et se mit à chanter un bolero de circonstance. Ce dénoûment imprévu causa d'abord une surprise générale, puis un redoublement de gaieté. La fête, un moment interrompue, continua plus bruyante, et on ne se sépara qu'en se promettant de se réunir à huitaine. »

Ici, une nouvelle pause du conteur me rappela au sentiment pénible de ma situation. Nous approchions insensiblement de l'orifice du *tiro*, le brouillard plus lumineux qui pesait sur nous me le faisait pressentir ; mais aussi, à mesure que nous nous élevions, la profondeur du gouffre me semblait plus effrayante.

« Savez-vous à quelle hauteur vous êtes ici ? me cria le guide. A cinq fois et demie la hauteur des tours de la cathédrale de Mexico. »

Et, pour confirmer sans doute la désespérante exactitude de ses paroles, il tira de sa ceinture une poignée d'étoupes et l'alluma à la torche. Je ne pus m'empêcher de suivre d'un œil égaré cette flamme qui descendit lentement comme un globe de feu, s'amoindrit petit à petit et ne parut plus bientôt dans le fond de l'abîme que comme une de ces pâles et

lointaines étoiles dont la lumière arrive à peine à la terre. La voix du mineur qui continuait son récit m'arracha à cette effrayante contemplation.

« A dater du jour où Osorio s'était montré aux fiançailles de Felipe, reprit le guide, mille piéges furent tendus au jeune homme par une main invisible. Le lendemain même, une mine éclata près de lui et le couvrit de débris de rocher. Une autre fois, la corde à laquelle il était suspendu, à une assez grande distance du sol de la galerie, se cassa subitement. Ces tentatives ayant échoué, on tourna contre son honneur les efforts qu'on avait inutilement dirigés contre sa vie. De vagues insinuations tendirent à faire passer le pauvre Felipe pour le voleur sacrilége de l'ostensoir. Le brave jeune homme hésita longtemps à reconnaître dans son ancien ami l'auteur de ces machinations. Ses yeux ne se fussent peut-être pas ouverts à l'évidence, si un jeune mineur engagé depuis peu, et qui épiait constamment Osorio, ne l'eût averti des piéges qu'on lui tendait. Felipe résolut de se venger. La veille du jour où devait avoir lieu le mariage (car tout cela s'était passé en moins d'une semaine), Osorio et Felipe se rencontrèrent dans une des galeries souterraines de Rayas. Felipe reprocha à Osorio ses perfidies, et Osorio ne lui répondit que par des injures ; tous deux mirent le poignard à la main. Ils étaient seuls, nus tous deux ; leur *frazada* était leur unique bouclier. Osorio était plus robuste, Felipe était plus agile ; la chance devait être incertaine et le combat douteux. Tout à coup le jeune mineur dont je vous ai parlé se jeta inopinément entre les deux adversaires.

« Si vous le permettez, dit-il à Felipe, ce sera moi qui « châtierai ce spoliateur d'église, car j'ai sur lui des droits « antérieurs aux vôtres. »

« Osorio grinça des dents et se précipita sur le jeune mineur, qui se mit en défense. Les deux champions se dispo-

sèrent à combattre à la lueur de la torche de Felipe, devenu témoin, d'acteur qu'il était. Les frazadas une fois enroulées au bras gauche de chacun des adversaires pour dissimuler leurs feintes, le combat commença. Peut-être eût-il duré longtemps sans une ruse dont s'avisa le jeune mineur ; il se ramassa de manière que la couverture qui pendait à son bras balayât le sol; puis, derrière le voile qui cachait ses mouvements, il changea son couteau de main et porta à son adversaire dérouté une vigoureuse estocade [1]. Osorio tomba. On le fit remonter tout sanglant dans un *costal* [2] par le grand puits. Le hasard voulut qu'un *padre* passât en ce moment près de la mine. On le pria de venir entendre la confession du blessé; mais à peine le prêtre et le moribond se furent-ils entrevus qu'un cri d'effroi échappa au padre. Le saint homme avait reconnu dans le mineur expirant le passeur du Rio-Atotonilco ; Osorio avait reconnu dans le prêtre l'homme qu'il avait cru noyer, et qui avait échappé, par une sorte de miracle, à une mort presque certaine. Dès lors, et par les investigations de la justice, bien des mystères furent éclaircis. Le passeur du Rio-Atotonilco, le voleur sacrilége, le mineur de Zacatécas, celui de Rayas en un mot, n'étaient qu'un seul et même homme. Le *garrote* fit justice des crimes de ce misérable, et c'est sa main qu'on peut voir clouée à la muraille sur la grande place de Guanajuato. Il me reste à vous dire ce qu'il advint à l'égard de Felipe. Cette reconnaissance providentielle de la victime et de l'assassin fit du bruit, et, quelques heures après, une demi-douzaine d'alguazils se présentèrent pour arrêter le mineur qui avait frappé Osorio. Un malheureux hasard voulut que ce jour-là

1. *Estocade* veut dire ici coup d'estoc. Le poignard est trop en honneur parmi les gens du peuple mexicain pour n'avoir pas une foule de noms; selon les provinces, on l'appelle *estoque*, *verdugo*, *punal*, *cuchillo*, *belduque*, *navaja*.

2. Sac en toile de fil d'aloès.

Felipe eût quitté son travail plus tôt qu'à l'ordinaire. Je ne sais par quelle fatale méprise il avait été désigné comme assassin d'Osorio, peut-être était-ce une dernière noirceur de ce misérable ; toujours est-il que les alguazils venaient pour l'arrêter. Le combattant vainqueur s'était sauvé, et je n'ai pas besoin de vous dire que cet ennemi mortel d'Osorio était le jeune homme maltraité de coups jadis par le passeur et témoin du crime commis sur les bords du Rio-Atotonilco. Si Felipe fût resté sous terre, les alguazils n'auraient pas osé se hasarder dans les galeries intérieures de la mine, car les mineurs n'eussent pas souffert cette atteinte portée à leurs *fueros*. Les alguazils aperçurent le jeune homme dans une des cours qui séparent les bâtiments d'exploitation ; ils se mirent à sa poursuite. Felipe vit qu'il était perdu ; il voulut au moins mourir en digne mineur, et sans avoir été flétri par le contact d'un alguazil. Arrivé hors d'haleine près du puits où nous sommes en ce moment : « Je ne serai pas dés-« honoré comme un vil lépero, s'écria-t-il ; un mineur est plus « qu'un homme, c'est l'instrument dont Dieu aime à se ser-« vir. » Puis, la figure pâle, les yeux étincelants, il s'élança d'un bond par-dessus la balustrade et disparut dans le gouffre qui s'ouvre à présent sous vos pieds. »

Le mineur se tut ; sa torche pâlissait ; déjà j'apercevais vers le haut du puits la lumière du jour, vague encore comme les premières lueurs du crépuscule. Encore sous l'impression terrible du récit que je venais d'entendre, une sorte de gémissement rauque me fit tout à coup tressaillir.

« Il y a bientôt dix ans, dit le mineur d'une voix caverneuse, que Felipe s'est précipité dans le fond de cet abîme d'où bien des fois je suis remonté depuis cette fatale époque, et ce n'a jamais été sans éprouver l'envie de trancher ce câble. »

Et l'insensé brandissait un énorme couteau, comme s'il se fût préparé à exécuter son effrayante menace. Je voulus

crier à l'aide ; mais, comme dans un rêve affreux, la terreur étouffa ma voix, mes mains même se refusèrent à serrer le câble : à quoi bon? le câble n'allait-il pas être tranché au-dessus de ma tête? Je jetai un douloureux regard sur le pâle rayon du jour qui teignait les parois verdâtres du puits, je prêtai l'oreille aux bruits vagues qui m'annonçaient que nous approchions du séjour des vivants. Ce jour grisâtre me paraissait si beau! ce murmure confus me semblait une si douce harmonie ! En cet instant, un tonnerre souterrain retentit sous mes pieds; la mine sembla mugir par toutes ses bouches comme un volcan qui gronde. L'air refoulé s'engouffra dans l'immense siphon; un souffle puissant, pareil à l'ouragan, secoua le câble comme un fil de soie, et à plusieurs reprises nous heurtâmes violemment contre le roc. La torche s'éteignit; mais j'eus encore le temps de voir le terrible couteau échapper des mains du mineur et tomber en tournoyant dans le vide.

« *Cascaras!* un couteau neuf de deux piastres ! » s'écria une voix que je reconnus cette fois pour celle de Fuentes.

J'eus à peine prononcé ce nom, qu'un bruyant éclat de rire retentit au-dessus de moi. C'était Fuentes, en effet, qui venait de me servir de guide et de jouer le rôle du vieux mineur en comédien consommé. L'empressement que j'avais mis à me séparer de lui l'avait piqué au vif, et cette mystification était sa vengeance.

« Savez-vous, seigneur cavalier, continua-t-il, que vous n'êtes pas facile à effrayer? Dans une circonstance qui aurait fait jeter les hauts cris au plus brave, vous n'avez pas daigné seulement crier à l'aide.

— Je suis ainsi fait, repris-je avec une effronterie devant laquelle il dut s'avouer vaincu, et vous en êtes pour vos ridicules efforts. »

Le malacate s'était arrêté, et cette fois pour la dernière; notre ascension était enfin terminée. Desiderio fut détaché le

premier, et j'attendis mon tour dans une fiévreuse anxiété. Quand on eut délié la courroie qui me retenait au câble, j'eus besoin de toute ma volonté pour résister à un vertige éblouissant; je sentais ma force à bout. Je foulai bientôt enfin la terre avec un ineffable sentiment de bien-être ; jamais le soleil ne m'avait paru si beau, si resplendissant que ce jour-là.

Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au moment où, d'après les ordres de Fuentes, on nous ramena nos chevaux, celui-ci, tout en revêtant le fastueux costume qu'il avait dépouillé pour jouer son rôle, gardait un silence que je ne voulus pas troubler. J'avais mis déjà le pied à l'étrier, quand un vieillard s'approcha de moi. J'eus peine à reconnaître, sous des vêtements qui ne le cédaient guère en richesse à ceux de Fuentes, le vieux mineur que j'avais vu nu et agenouillé devant l'autel.

« Vous me pardonnerez de vous avoir manqué de parole, me dit-il; mais le devoir que j'avais à remplir m'a retenu plus longtemps que je ne pensais. Vous avez dû entendre l'explosion de la mine, il y a une demi-heure à peine.

— C'est vrai, lui dis-je ; on m'a raconté aussi une bien lugubre histoire !...

— L'enfant a bien fait, reprit le vieux mineur en se redressant avec orgueil ; vous pourrez dire dans votre pays que les mineurs sont une race à part, et qu'ils savent préférer la mort au déshonneur. »

J'avais vu les chercheurs d'or de l'État de Sonora, j'avais admiré l'espèce de grandeur qui relevait leur physionomie ; car tout, dans le désert, prend de plus larges proportions ; mais, au sein des villes, le type du mineur était loin d'offrir à mes yeux le même prestige. Le caractère fantasque et indéfinissable de Fuentes, l'immoralité de Pianillas, avaient causé ce désenchantement. Le récit que je venais d'entendre, en même temps qu'il complétait mes notions sur une caste à

›art, me prouvait cependant que le mineur n'avait pas tout ı fait dégénéré : les vices de Planillas, les travers de Fuen-es, comme les ombres d'un tableau, disparaissaient devant a figure austère du vieillard stoïque qui me laissait pour ıdieu de si fières paroles, et j'oubliais Osorio pour ne plus ne souvenir que de Felipe.

IV.

Je croyais le moment enfin arrivé de prendre congé de 'uentes, à qui je gardais une rancune d'autant plus pro-ɔnde, que l'amour-propre m'ordonnait de la lui cacher.

« Eh quoi ! me dit-il, n'allez-vous pas à la ville ? J'y vais ıssi, et vous trouverez bon, j'espère, que je vous accom-›agne. »

Nous partîmes. Le soleil baissait, et il était douteux que ıous pussions atteindre Guanajuato avant la tombée de la ıuit. Pendant le trajet, Desiderio ne cessa de m'entretenir le l'excellence de sa profession et des faits et gestes des ıineurs; mais cette fois je gardais un silence obstiné, mau-lissant le fâcheux dont je ne pouvais me défaire. Tout à oup Fuentes s'interrompit et se frappa le front.

« *Voto al demonio !* s'écria-t-il. Depuis deux heures que je 'avais oublié, le pauvre diable est capable d'être mort sans n'avoir attendu !

— De qui parlez-vous ?

— Eh ! parbleu ! du pauvre Planillas. »

Presque en même temps, Fuentes partit au galop : l'occa-ɔion était unique pour lui fausser compagnie; la curiosité ɔependant me fit galoper à sa poursuite. Quand nous fûmes ırrivés non loin de l'endroit où nous avions rencontré, dans a matinée, Planillas assis sur le cadavre de sa mule tant egrettée, Desiderio s'arrêta et fit un geste de surprise.

« Mais je ne vois personne, lui dis-je.

— Ni moi non plus, et c'est ce qui m'étonne. Au fait, il se sera lassé de m'attendre ; c'est mal à lui, et une autre fois je ne le croirai plus. Cependant, il est plus probable que quelque passant charitable l'aura ramassé; car il avait d'excellentes raisons pour m'attendre ici jusqu'au jugement dernier.

— Mais enfin, que lui est-il arrivé ?

— Voyez, » répondit Fuentes en me montrant à quelques pas de nous la terre souillée de sang, et plus loin la mule morte, dont les vautours s'apprêtaient à faire curée.

Le mineur ajouta que, le matin, après m'avoir quitté, il était revenu sur ses pas pour éclaircir certains soupçons que lui avait inspirés la moralité bien connue de Planillas. Ne trouvant plus à l'endroit où il l'avait laissé ni lui ni la mule qu'il regrettait si tendrement, il avait suivi leurs traces, et, arrivé à l'endroit où nous nous trouvions, il avait rencontré le pauvre Florencio baigné dans son sang. Il avait appris alors toute la vérité de la bouche du mourant. La mule que Florencio et son compagnon entraînaient dans un endroit écarté était bien morte, il est vrai, dans l'*hacienda de platas ;* mais Florencio ne l'avait jamais vue jusqu'à ce jour, et le motif de sa tendre sollicitude était que ses flancs recélaient le produit d'un vol considérable de blocs d'argent que Planillas y avait cachés pour échapper à la visite ordinaire du commis. Le stratagème avait réussi ; toutefois, au moment du partage, après avoir traîné plus loin encore le cadavre de l'animal, les deux complices s'étaient pris de querelle, et le résultat de cette rixe avait été que Planillas s'était vu dépouillé de sa part du vol, après avoir reçu deux coups de couteau qui avaient mis sa vie dans un grand danger.

« Vous devinez le reste, continua Fuentes. Je n'ai pu m'empêcher d'accorder d'abord à son triste état tous les regrets d'un cœur ému, et je m'en allai en lui promettant de

lui envoyer du secours; puis, je ne sais comment cela s'est fait, je n'ai plus pensé du tout à ce pauvre diable. »

Fuentes avait raison de ne pas vanter son second mouvement; quant à cette dédaigneuse indifférence pour la vie humaine, j'en avais vu trop d'exemples au Mexique pour être encore à m'en étonner. Je regagnai tristement Guanajuato, toujours en compagnie de Fuentes, qui ne manqua pas de me faire arrêter sous l'auvent où était exposée la main du voleur sacrilége. Ce témoignage d'une justice barbare me rappela une invraisemblance dans le récit du mineur.

« Si j'ai bien compris, lui dis-je, des trois personnages, acteurs et témoin, qui assistèrent au duel entre Osorio et le jeune mineur, deux sont morts sans avoir pu rien révéler à ce sujet, et le troisième s'est enfui. Comment donc avez-vous su si positivement des détails que personne n'a pu conter?

— D'une manière bien simple, reprit Fuentes : j'avais oublié de vous dire que c'est moi-même qui ai tué Osorio; c'est moi qui avais été le témoin de la scène nocturne du Rio-Atotonilco. Ne vous hâtez pas trop cependant, seigneur cavalier, de voir en moi un spadassin sans cœur, comme ce don Tomas si bien surnommé *Verdugo*. J'ai donné, il est vrai, plus d'un coup de poignard dans ma vie; mais au Mexique il faut bien savoir se faire un peu justice soi-même. N'avez-vous pas été aujourd'hui au moment de tuer un homme? et pouvez-vous dire qu'un pareil moment ne viendra pas, si vous vous retrouvez jamais en face de celui que, ce matin, vous avez voulu frapper? »

Je frémis à cette rude apostrophe, qui me rappelait clairement le danger que je courais en restant plus longtemps à Guanajuato. L'homme contre qui j'avais proféré ce jour-là même une menace de mort était, je n'en pouvais plus douter, le redoutable assassin de don Jaime. On comprend que je ne me retrouvai pas sans quelque satisfaction devant la porte de mon hôtellerie.

« Ah! c'est ici que vous êtes descendu, dit Fuentes en me serrant la main; je suis bien aise de le savoir; j'irai vous prendre demain, et nous passerons encore ensemble une bonne journée.

— Soit, lui dis-je, à demain. »

Nous nous séparâmes, et je rentrai dans l'auberge. Mon valet Cecilio m'attendait avec autant d'impatience pour le moins que de curiosité. Depuis longtemps il s'était trouvé forcément initié à tous les détails de ma vie; mais rarement il avait eu à me suivre au milieu d'un dédale de plus désagréables incidents. J'interrompis ses questions en lui donnant l'ordre de seller nos chevaux à minuit; car j'étais bien aise d'échapper à Fuentes, et surtout aux embûches de don Tomas.

« Désormais, lui dis-je, nous ne voyagerons plus que de nuit; c'est meilleur pour la santé. »

Marchant la nuit et dormant le jour, je me flattais avec raison de déjouer toutes les poursuites; cependant, peu à peu enhardi par le succès, je rentrai dans les usages ordinaires, et, quand je me retrouvai à la venta d'Arroyo-Zarco, je n'y arrivai que dans l'après-midi, c'est-à-dire après avoir dormi toute la nuit à San Juan del Rio et avoir marché presque tout le jour. Dans cette dernière partie d'un voyage qui touchait à sa fin, de tristes souvenirs s'étaient présentés en foule à mon esprit. Dans la plaine, dans la venta, tout me retraçait la présence de don Jaime. Ce fut en rêvant à cette jeune existence si tôt tranchée que je me trouvai, presque sans y penser, ramené dans le même endroit où je l'avais rencontré assis tristement à son foyer. De tant de rêves d'amour et de fortune, que restait-il? Un cadavre à cent lieues de là; sous mes yeux, des tisons épars, un terrain noirci, une cendre froide que le vent de la plaine balayait et dispersait au loin. L'heure du souper arrivée, j'allai chercher quelque distraction, sinon à la table commune, du moins dans la pièce où tous les voyageurs (et ils

étaient nombreux ce jour-là) vont prendre leurs repas. C'était, comme quinze jours auparavant, une réunion disparate de toutes les classes de la société mexicaine; mais je n'avais plus un but à poursuivre comme alors, et je m'assis à l'écart, après n'avoir jeté autour de moi qu'un coup d'œil distrait. J'étais, depuis quelques instants, livré à d'assez pénibles réflexions sur cet isolement souvent si cruel qui attend l'étranger dans les pays habités par la race espagnole, quand la voix perçante de l'hôtesse prononça presque à mes oreilles un nom qui me fit tressaillir.

« Seigneur don Tomas, s'écria-t-elle, voici l'étranger qui vous cherchait il y a quinze jours, et dont je vous parlais tout à l'heure. »

Je me levai vivement, et, dans l'homme à qui l'hôtesse venait d'adresser la parole, je reconnus celui que l'instinct m'avait déjà désigné, le sinistre compagnon de Planillas. Un frisson parcourut tout mon corps. Je promenai mon regard sur les assistants, et je ne reconnus de tous côtés que cette indifférente curiosité prête à accueillir de la même façon un dénoûment comique ou sanglant. Presque aussitôt, et sans que j'eusse pu l'éviter, je me sentis étreint entre deux bras nerveux. Je subissais l'odieuse accolade du bravo. Je me dégageai assez brusquement, mais il ne parut pas s'apercevoir de la répulsion qu'il m'inspirait.

« Ah! s'écria-t-il avec une rare impudence, que je suis heureux de rencontrer ici un cavalier qui a gagné toute ma sympathie! Quoi! vous me cherchiez? En quoi donc puis-je vous rendre service?

— Un malentendu, je l'espère du moins, m'avait fait désirer de vous voir; mais, si vous n'avez pas oublié votre visite à la *Secunda Monterilla* [1], vous vous rappellerez aussi le but qui vous y amenait.

1. C'est le nom d'une des principales rues de Mexico.

— C'est donc vous qui demeurez là ? Alors vous pouvez vous vanter de m'avoir fait faire plus de deux lieues à votre recherche.

— J'en ai fait deux cent quarante pour vous rencontrer, repris-je, et vous êtes en reste avec moi. »

Le bravo me répondit avec ce même rire contraint que j'avais remarqué une première fois.

« Je cherchais un étranger avec lequel on m'avait prévenu que je devais avoir affaire, et une erreur, que je reconnus bientôt, m'avait seule conduit chez vous ; mais je vous connais maintenant, seigneur cavalier, et je ne serai plus exposé à commettre quelque nouvelle bévue. Je n'ai besoin de voir les gens qu'une fois, et je n'oublie plus leur figure, fût-ce au bout de vingt ans. »

Ces derniers mots furent accentués de façon à ne me laisser aucun doute sur la signification menaçante d'un pareil aveu. Je gardai le silence ; mais le bravo sembla s'être repenti d'avoir ainsi trahi son ressentiment. Il reprit d'un ton de brusque gaieté et en se retournant vers l'hôtesse :

« Holà ! *patrona*, vous avez sans doute servi les meilleurs morceaux à ce cavalier que je tiens en estime toute particulière.

— J'ai parfaitement soupé, interrompis-je, et je n'ai qu'à me louer de notre hôtesse, mais je n'ai plus faim.

— Eh bien ! nous boirons alors à notre rencontre inespérée. Patrona, apportez-nous une bouteille d'eau-de-vie de Catalogne. »

J'étais fort embarrassé pour décliner cette repoussante invitation, que la prudence me faisait un devoir d'accepter, quand une intervention amicale et bien inespérée vint mettre un terme à mon hésitation. C'était le capitaine ou plutôt le lieutenant don Blas P..., à qui l'on donnait par courtoisie le titre de capitaine, qui se leva de table à son tour et vint me souhaiter la bienvenue.

« Vous serez des nôtres, je l'espère, capitaine! » reprit le bravo.

Le lieutenant accepta sans façon; mais, enhardi par sa présence, je refusai formellement l'invitation.

« Je suis harassé, ajoutai-je, et je me retire de ce pas dans ma chambre. Capitaine don Blas, si votre itinéraire est le même que le mien, je serai fort heureux de profiter de votre compagnie, et nous ferons route ensemble au point du jour vers Mexico. »

Don Blas s'excusa de ne pouvoir accepter ma proposition, alléguant que certaines affaires très-sérieuses le retiendraient toute la journée du lendemain dans les environs; puis il s'assit en face de don Tomas, devant qui l'hôtesse avait placé la bouteille d'eau-de-vie de Catalogne.

« Adieu, seigneurs cavaliers, repris-je alors; je souhaite que vous dormiez aussi tranquillement que je vais faire moi-même. »

Je payai ma dépense, et, déguisant ma retraite précipitée sous un air de fierté, je quittai la salle à pas comptés, tandis que le bravo suivait mes mouvements d'un regard oblique. Je regagnai ma chambre, plus soucieux des prévenances de don Tomas que je ne l'eusse été de sa colère. Je trouvai Cecilio, qui m'attendait en ronflant sur les selles de nos chevaux.

« Écoute, lui dis-je en l'éveillant, tu vas seller les chevaux tout de suite et sans bruit; une fois sellés, tu les conduiras tous deux par la bride derrière la venta, où tu m'attendras : d'ici à un quart d'heure, j'irai te rejoindre. »

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, en effet, quand je quittai furtivement l'hôtellerie. Cette fuite silencieuse et triste ne ressemblait guère à celle dont j'avais si gaiement, quelques jours auparavant, partagé les périls avec don Jaime. Je n'ai pas besoin de dire que nous franchîmes plus rapidement encore qu'au départ la distance qui sépare Arroyo-

Zarco de Mexico; seulement les rôles étaient changés. L'homme devant qui je fuyais était celui-là même que j'avais poursuivi si longtemps sans relâche. C'était un dénoûment assez bouffon à une aventure tristement commencée, et, grâce au ciel, ce dénoûment n'eut rien de tragique.

LE CAPITAINE DON BLAS

ET LA CONDUCTA DE PLATAS.

I.

Le jour approchait où j'allais quitter Mexico pour gagner Vera-Cruz et de là l'Europe. J'en étais à me consulter sur la manière de voyager dont je devais faire choix. Depuis quelques années déjà, une entreprise américaine avait, dans plusieurs directions, établi un service de diligences; déjà aussi des chariots pour le transport des bagages faisaient concurrence sur presque toutes les routes aux pittoresques caravanes des *arrieros*. Devais-je sacrifier mes habitudes de pèlerin solitaire au plaisir de faire plus rapidement le trajet de Vera-Cruz à Mexico? Il fallait dès lors renoncer à l'hospitalité de la venta, si douce après une longue marche, à la sieste sous l'ombre des arbres, à l'intimité du cheval et du cavalier, à tout l'imprévu du voyage. Je n'avais pu voir, je l'avoue, sans quelque répugnance, cette innovation due à des étrangers, qui ne mettait plus Vera-Cruz qu'à quatre journées de Mexico. Je sentais que, sous l'influence de communications plus rapides, l'ancienne physionomie du Mexique devait tendre à s'altérer. J'en gémissais comme un antiquaire qui voit une médaille rare, profanée par des mains indiscrètes, perdre chaque jour quelques traits de son effigie. Un danger très-sérieux avait d'ailleurs été la conséquence de l'établissement du nouveau mode de transport au Mexique.

Des bandes de hardis voleurs avaient exploité l'innovation à leur manière, et ne laissaient passer aucune diligence sans lui faire subir l'outrage de leurs rapines. Le souvenir de mes anciennes relations avec les *salteadores* mexicains, si courtois d'ordinaire pour le voyageur peu chargé de bagage, me rendait plus désagréable encore la perspective d'une pareille humiliation. La nécessité d'acquitter ce triste péage effaçait pour moi, je l'avoue, tous les autres inconvénients, même celui de passer plusieurs jours sur les banquettes d'une étroite voiture, traînée à toute vitesse par quatre chevaux indomptés, au milieu des accidents d'un terrain défoncé par les pluies ou hérissé de pierres.

Un accident bien simple vint mettre fin à mes irrésolutions. Le commerce de Mexico, profitant d'un de ces moments de tranquillité si rares dans la république, expédiait à Vera-Cruz un riche convoi d'argent (*conducta de platas*). Les muletiers chargeaient dans la vaste cour de l'une des maisons de la rue de la Monterilla, où j'étais logé, les sacs de piastres enfermés dans de petites caisses de bois [1]. Le spectacle de ces préparatifs avait attiré devant la porte un grand nombre de curieux, parmi lesquels je me trouvais. A mesure que les mules, dûment bâtées et sanglées, avaient reçu leur précieuse charge, elles se groupaient instinctivement toutes ensemble dans un des coins de la cour. Une vingtaine de *mozos de mulas* (valets de mules) juraient sur tous les tons en accomplissant leur besogne ; sous le vestibule de la porte cochère, l'arriero achevait de signer ses derniers connaissements, tout en invoquant la Vierge et les saints pour l'heureux succès de son voyage, et en s'interrompant à chaque instant pour gourmander ses aides. Dans la rue, la

1. Chaque *talega*, ou sac de 1000 piastres, pèse environ 60 livres françaises ; une mule porte d'ordinaire de quatre à six sacs, soit 240 ou 360 livres, dont le poids équivaut à 20 000 et à 30 000 francs.

populace contemplait avec des yeux avides les deux millions environ exposés à toutes les chances d'un route longue et périlleuse, et la plupart de ces spectateurs en haillons ne prenaient pas la peine de dissimuler leur ardente convoitise.

« *Canario!* disait un lepero en cachant sous une couverture en lambeaux les balafres qui sillonnaient sa poitrine, si j'avais seulement une bête comme celle qu'a ce cavalier entre les jambes! »

Le lepero désignait de l'œil un ranchero au teint basané qui montait un cheval noir comme du jais. L'animal, comprimé par son cavalier, jetait à droite et à gauche, en mâchant son frein, des flocons d'écume. Je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté du cheval et de remarquer en même temps l'aisance du cavalier, qui semblait ne contenir sa monture que par cette force d'une volonté inflexible, qualité distinctive de l'écuyer mexicain.

« Eh bien! que ferais-tu, Gregorito, mon ami? demanda au lepero un de ses compagnons.

— Canario! j'accompagnerais la *conducta* jusqu'à un endroit de la route que je connais, et, quoiqu'il soit mal de se vanter, j'aurais bien du malheur si une ou deux charges ne faisaient pas complétement mon affaire.

— Une ou deux charges! reprit l'autre d'un air de surprise.

— Oui, trois charges au plus; j'ai toujours été dépourvu d'ambition, mais ce gaillard-là me paraît encore moins ambitieux que moi. »

Le ranchero de son côté ne laissait tomber, en apparence du moins, que des regards de dédain sur le convoi, et, quelles que pussent être ses pensées, il eût été difficile de surprendre sur son impassible figure une autre expression que celle d'une indifférence complète.

Cependant un escadron de lanciers, destiné à servir d'es-

corte, avait peine à défendre l'entrée de la cour assiégée par tous ces spectateurs, dont Gregorito n'était que l'un des plus modestes dans l'expression de ses désirs. Les banderoles rouges qui flottaient au fer des lances ajoutaient un trait de plus au tableau mouvant de cette foule. Enfin le chargement se termina, la dernière mule sortit de la cour, et le détachement se mit en marche pour accompagner le convoi. Peu à peu la foule s'écoula, et il ne resta plus bientôt de tous les curieux que le ranchero, qui semblait compter les mules l'une après l'autre, et regarder avec attention chacun des mozos en particulier. Enfin le ranchero parut vouloir s'éloigner à son tour. Le lepero Gregorito s'approcha de lui au même instant pour lui demander la permission d'allumer sa cigarette à la sienne. Une conversation à voix basse et très-animée s'engagea entre les deux hommes ; mais je ne me préoccupai pas d'un incident qui me parut insignifiant, et je pris le parti de rentrer à mon logis.

La vue de ce convoi avait fait naître en moi une idée que je voulais mettre sans retard à exécution. Le départ de la *conduite*, à l'escorte de laquelle je pouvais me joindre, m'offrait une occasion unique, non-seulement d'échapper aux ennuis de la diligence, mais de satisfaire une dernière fois ma curiosité de voyageur, en explorant, avec toute sécurité et à petites journées, la longue route de Mexico à Vera-Cruz. Les mules de charge ne voyageant que très-lentement, il devait m'être facile de les rejoindre à quelques lieues de Mexico, grâce à la vitesse éprouvée de mon cheval, même en me réservant deux jours pour prendre congé de mes amis. Je me mis en toute hâte à faire mes dispositions de départ. Il fallait d'abord trouver un cheval pour mon domestique. Deux fois surmenée dans de longues traites en poursuivant et en fuyant le bravo, sa monture avait succombé à la fatigue quelques jours après notre arrivée à Mexico : je le chargeai de la remplacer. Quant à mon propre cheval, un de ceux que

j'avais ramenés de l'hacienda de la Noria, ce noble animal justifiait parfaitement le nom de *Storm* [1] que je lui avais donné; la vigueur qu'il avait puisée dans les déserts le mettait en état de supporter les plus rudes travaux.

Cecilio se mit aussitôt en devoir de faire son acquisition. Je lui avais recommandé d'y mettre toute l'économie désirable, et le drôle ne se conforma que trop scrupuleusement à mes instructions. Au bout de quelques heures, il vint m'annoncer qu'un *picador* de ses amis allait lui amener un cheval qui remplissait toutes les conditions requises. Bientôt en effet je vis entrer dans la cour, tête basse et à pas lents, un pauvre cheval au poil d'un jaune fauve, échappé sans nul doute, dans la dernière course, aux cornes des taureaux du cirque. Je me récriai fort quand le picador eut l'effronterie de me demander dix piastres pour cette bête efflanquée; mais enfin j'étais pressé, et puis, à part le trajet qu'il me fallait faire rapidement pour rejoindre la conducta, je ne devais voyager qu'à petites journées. Le picador et Cecilio, voyant mon impatience, s'entendirent pour vanter à tour de rôle les qualités cachées du cheval dont l'aspect était si piteux, et je comptai au maquignon une somme que mon honnête valet partagea sans doute avec lui.

Tous ces préparatifs terminés, je fixai mon départ au lendemain matin; mais une série d'événements imprévus devait retarder de plusieurs jours l'accomplissement de mon projet. Le moment d'expédier à Vera-Cruz le riche convoi d'argent que je m'étais proposé d'escorter paraissait avoir été mal choisi. Une sourde inquiétude pesait sur les esprits. Des symptômes alarmants annonçaient une tourmente politique. Le lendemain même du jour où la conducta avait quitté Mexico, on en était à regretter qu'un convoi de deux millions fût exposé, en de pareilles conjonctures, aux hasards d'une longue

1. Mot anglais qui signifie ouragan, tempête.

route, et les circonstances, il faut bien le reconnaître, justifiaient assez ces craintes.

De retour d'un exil employé à parcourir l'Europe et à chercher dans de studieux loisirs l'oubli des malheurs de son pays, le général don Anastasio Bustamante occupait alors la présidence. Si le désintéressement et la probité, unis à un ardent patriotisme, suffisaient pour gouverner un grand État, Bustamante eût été l'homme qu'il fallait au Mexique. Comme presque tous les généraux qui se sont partagé le pouvoir dans la république mexicaine, c'est dans la guerre de l'indépendance qu'il avait fait ses premières armes. Ami et partisan dévoué de l'empereur Iturbide, il avait hautement blâmé l'ingratitude de Santa-Anna, qui avait commencé sa carrière militaire en se révoltant contre celui qui l'avait tiré de l'obscurité. Ce fut le commencement de cette inimitié personnelle qui subsiste encore entre les deux généraux. A l'époque où je me trouvais à Mexico, Santa-Anna ne pouvait pardonner au général Bustamante de l'avoir emporté sur lui pour la présidence. Depuis trois ans, ce dernier avait eu à traverser de dangereuses épreuves. Deux années s'étaient à peine écoulées depuis la prise de Vera-Cruz par les Français, et déjà le dénûment du trésor public avait contraint le congrès de frapper l'importation d'un droit additionnel de quinze pour cent. Le commerce souffrait avant l'adoption de cette mesure : la décision du congrès ne fit qu'augmenter sa souffrance. Le malaise général amena des mesures qui, au dire de tous les hommes familiarisés avec la marche des mouvements politiques au Mexique, pouvaient être dangereusement exploitées par les adversaires du gouvernement. Les événements ne tardèrent pas à confirmer la justesse de ces fâcheuses prévisions.

On se souvient peut-être d'un certain lieutenant don Blas que j'avais rencontré à la venta d'Arroyo-Zarco, et que j'avais laissé attablé avec le bravo don Tomas Verduzco[1]. Quel-

1. Voir page 202.

ques relations assez négligemment suivies avec cet officier ne l'eussent guère rappelé à ma mémoire, sans les rapports mystérieux qui semblaient exister entre lui et un homme dont j'avais toute raison de me défier. Depuis ma dernière rencontre avec don Tomas, j'étais sous l'obsession d'une crainte que ne justifiaient que trop les antécédents connus de ce misérable. J'avais cru devoir prendre quelques précautions contre une attaque qui devait, selon toute apparence, s'envelopper de ténèbres. Je n'avais eu, du reste, pour me conformer aux règles de la plus stricte prudence, qu'à modifier assez légèrement la consigne de la maison que j'occupais, tenue en tout temps, par habitude comme par nécessité, sur le pied d'une place de guerre. Le portier était un vieux soldat de l'indépendance, brave et honnête homme, qui ne montrait jamais plus de vigilance que lorsqu'il était ivre. Il en résultait que la maison était on ne peut mieux gardée. J'étais, il est vrai, la première victime de cet excès de précaution de sa part, car ce n'était jamais sans une extrême difficulté que je parvenais à faire décrocher, pour me livrer entrée à moi-même, la chaîne de fer qui retenait les battants de la porte cochère.

L'*Angelus* tintait encore à toutes les églises de Mexico, quand, pour la dernière fois, à ce que je croyais, je traversais les rues à cheval, de retour d'une promenade au Paseo. Le jour était tombé au moment où je regagnais mon logis, et je n'y fus introduit qu'après un pourparler plus long que d'habitude avec le vieux gardien de la porte. Appuyé contre la muraille pour se maintenir en équilibre et sauver les apparences, le brave homme, sa baïonnette à la main, se contenta de me montrer du doigt un soldat qui, assis sur un des bancs de pierre du vestibule, se leva avec empressement à mon approche. Un shako sans visière, et trop petit pour la tête qu'il couvrait, se balançait sur une chevelure longue et mêlée comme la crinière d'un lion. Un uniforme d'un drap

grossier et un pantalon aussi démesurément large que le shako était exigu, des souliers dont l'empeigne entr'ouverte donnait passage aux doigts du pied, une figure d'un rouge cuivré, dénotaient dans cet homme un lepero arraché par la *presse* aux loisirs du trottoir. Néanmoins un certain air picaresque et arrogant annonçait qu'il n'était pas sans avoir conscience de sa profession et de la splendeur de son accoutrement militaire. Le soldat me tendit une lettre en me disant qu'en sa qualité d'*asistente* du lieutenant don Blas, c'était de sa part qu'il venait. Je reconnus en effet l'écriture du lieutenant; la lettre était ainsi conçue :

« Mon cher ami,

« J'ai lu avec attendrissement, dans le roman français que vous m'avez prêté un jour, l'histoire de deux amis qui s'aidaient au besoin de la bourse et de l'épée. Aujourd'hui j'ai besoin de votre bourse, et vous prie de remettre au porteur, qui a toute ma confiance, une once d'or que je vous rendrai à la première occasion. Je puis vous affirmer que ce sera un service dont le pays vous saura gré aussi bien que votre dévoué serviteur et ami.

« Q. S. M. B. [1]

« Blas P.....

« *P. S.* Réflexion faite, si vous pouviez m'apporter l'once d'or vous-même, ce serait plus sûr, et, pour imiter le dévouement des amis dont l'histoire m'a si vivement ému, je vous offre mon épée. »

Je pensais, comme le lieutenant, que l'once d'or arriverait plus sûrement jusqu'à lui si je la lui portais moi-même.

« Où est votre officier? demandai-je au soldat qui attendait la réponse.

1. *Que sus manos besa*, qui baise ses mains.

— A la barrière de Guadelupe.

— Il est fâcheux, dis-je, que l'*Oracion* ait sonné, car on ne peut plus traverser la rue à cheval.

— Si c'est, comme m'en a prévenu mon capitaine, l'intention de Votre Seigneurie de m'accompagner, répondit le messager, mon capitaine m'a bien recommandé de la prier de venir à pied. »

En dépit de l'honneur qui devait résulter pour moi d'un service rendu à la nation mexicaine, je ne pouvais me dissimuler que, dans cet échange chevaleresque de bourse et d'épée, le mauvais lot était de mon côté. Cependant le désir d'apprendre de la bouche de don Blas jusqu'à quel point je devais craindre le ressentiment du bravo que le hasard pouvait encore me faire rencontrer, me détermina à ne pas laisser échapper cette occasion. Je ne pris que le temps de jeter un manteau sur mes épaules, de cacher mes armes sous mes habits, et je suivis le soldat. J'eus soin toutefois, en traversant la ville, qui devenait plus déserte à mesure que nous approchions des faubourgs, de marcher de préférence dans le milieu de la rue, de manière à voir venir tous ceux qui s'avanceraient vers moi, et à éviter les embûches que pouvaient cacher les inégalités des murailles. J'arrivai ainsi sans encombre, riant parfois de mes terreurs, parfois tressaillant à des bruits soudains, jusqu'à la *garita* (barrière) de Guadelupe. La nuit était des plus sombres, et les pluies de juillet (nous étions dans la première quinzaine de ce mois) s'annonçaient déjà par une brume épaisse qui rendait le pavé glissant.

« Y sommes-nous bientôt? demandai-je au soldat en franchissant la barrière.

— Tout à l'heure, » répondit-il.

Bientôt une pluie fine succéda à la brume. Nous étions arrivés à la chaussée qui sert de communication entre les lacs, sans que le soldat fît mine de s'arrêter encore. Un brouillard épais, qui s'élevait au-dessus des lacs, cachait les deux pics

neigeux des volcans qui couronnent la Cordilière. J'aperçus enfin à quelque distance scintiller faiblement les vitres éclairées d'une maison basse. Bientôt un bruit confus de voix vint jusqu'à mon oreille. Arrivé à deux pas de la maison, le soldat frappa avec sa baïonnette, et la porte s'ouvrit; puis il entra sans façon le premier en me faisant signe de le suivre. En toute autre circonstance, je n'aurais rien vu que de fort ordinaire dans cette invitation; mais avec les idées de guet-apens qui m'obsédaient depuis un mois, j'hésitais à pénétrer dans un lieu qui me faisait l'effet d'un coupe-gorge. Une voix que je reconnus mit fin à mon hésitation : c'était celle du lieutenant de don Blas, qui s'informait à son *asistente* du résultat de sa commission. Dès lors toutes mes craintes s'évanouirent, et j'entrai. Au même instant, don Blas se précipitait à ma rencontre et me pressait dans ses bras avec toute l'effusion mexicaine. Après les premiers compliments, le lieutenant me fit traverser une salle encombrée de gens de toute espèce, pour gagner une pièce plus vaste où des buveurs et des joueurs, en plus petit nombre, mais qui paraissaient d'une classe plus élevée, garnissaient une demi-douzaine de tables. Tous paraissaient être des militaires, à en juger du moins par leurs moustaches, et don Blas lui-même ne portait d'autres insignes qu'une veste ronde avec deux attentes d'épaulettes qui dénotaient seules le lieutenant *gradué* capitaine. Nous nous assîmes à l'écart. Les buveurs tournèrent aussitôt vers moi des regards dont l'expression n'était nullement rassurante.

« C'est un ami, seigneurs, se hâta de leur dire don Blas, et il ne nous trahira point. »

J'avais d'excellentes raisons pour être discret en pareille occasion, et je ne fis aucune réflexion sur ces paroles du lieutenant. On nous servit une infusion de tamarin fortement relevée d'eau-de-vie; après quoi, m'adressant à don Blas :

« Par quel hasard, lui demandai-je, n'êtes-vous pas venu

réclamer vous-même le service que vous attendez de moi? Vous m'auriez évité une longue course qu'il me faudra recommencer seul dans les ténèbres.

— Je vais répondre à cette question, dit le lieutenant en allongeant la main pour recevoir l'once d'or et en la serrant dans sa poche. Le seul motif de la peine que je vous ai donnée est que je suis retenu ici en gage, et que je ne pouvais m'en aller sans payer ma dépense; quant à vous, vous ne pourrez plus vous en retourner qu'au point du jour, en compagnie de votre très-dévoué serviteur.

— Est-ce à dire que vous allez me mettre en gage aussi? demandai-je.

— Nullement; mais vous verrez, d'ici à deux heures, certaines choses qui vous ôteront l'envie de vous retirer. Je ne puis, pour le moment, vous en dire davantage. »

Une telle confidence ouvrait un vaste champ à mes conjectures; mais j'avais à cœur, pour le moment, d'obtenir de don Blas quelques renseignements sur une affaire qui me touchait plus directement.

« Vous avez eu la bonté, dis-je au lieutenant, de m'offrir votre bras en échange du service assez mince que j'ai pu vous rendre, et sans doute vous vous réjouirez d'apprendre qu'il est telle circonstance qui pourrait rendre opportune pour moi l'offre de votre valeureuse épée. »

La physionomie jusqu'alors souriante de don Blas parut s'obscurcir ; je crus deviner que le lieutenant ne s'attendait pas à être sitôt pris au mot. Cependant il se remit promptement et s'écria :

« C'est vraiment jouer de malheur. Caramba! mon épée est en gage comme le reste de mon équipement; mais vous n'en avez donc pas, que vous vouliez m'emprunter la mienne ?

— C'est votre bras, et non votre épée, que je réclamais, répondis-je en souriant de l'étrange faux-fuyant du lieute-

nant. L'épée du Cid serait inutile entre mes mains contre un ennemi aussi redoutable que....

— Parlez plus bas, interrompit don Blas en tordant sa moustache; on connaît ici ma bravoure téméraire, on sait que le danger m'électrise, et on pourrait craindre que je ne prêtasse à une autre cause le poids d'un bras qui appartient tout entier à mon pays. »

L'air de matamore de l'officier ne m'imposa point; mais je ne voulus pas pousser plus loin une épreuve qui n'avait été pour moi qu'une plaisanterie. Je tenais seulement à savoir si le bravo ne lui avait pas fait quelque confidence à mon égard, et ce fut en riant de mes terreurs que j'appris qu'il n'avait été nullement question de moi après mon départ d'Arroyo-Zarco.

En ce moment, le galop d'un cheval retentit sur les pierres de la chaussée; presque en même temps un jeune garçon d'une quinzaine d'années se précipita dans la salle. A sa casquette militaire, espèce de béret orné d'un large galon d'or, ainsi qu'à son uniforme, il était facile de reconnaître un *cadete* (cadet).

« Tout va bien, seigneurs, s'écria-t-il; le colonel vient de recevoir un pli du *général;* ce soir sa division est arrivée à Cordova; Valencia s'approche de son côté; dans trois jours, nous serons maîtres de Mexico, et moi je serai *alferez.* »

Tous les assistants se levèrent spontanément, et j'interrogeai de l'œil le lieutenant.

« Voulez-vous encore partir? »

Il me paraissait évident que j'assistais au prologue de quelque nouvelle révolution qui ne faisait qu'éclore, et je me réjouissais d'être spectateur de l'une de ces petites scènes qui servent de prélude ou de cause aux grands événements. Les acteurs d'un drame politique allaient se montrer à mes yeux en déshabillé.

Parmi les nombreux abus qui ont tari, au Mexique, les

sources de la richesse publique et contribué à isoler ce pays du progrès européen, le plus déplorable et le plus frappant est, sans contredit, l'abus du régime militaire. Dans une contrée que sa position géographique éloignait alors de toute rivalité voisine, le rôle de l'armée était fini après la consécration de l'indépendance, consécration obtenue, sinon diplomatiquement, du moins de fait. Il y avait à relever assez de ruines entassées par dix ans de lutte. Malheureusement, au lieu de chercher à déblayer le sol, les chefs de la nouvelle république ne demandèrent à l'armée que la satisfaction d'ambitions personnelles. Dès lors, une manie belliqueuse s'empara d'un peuple pacifique depuis trois cents ans, et peu à peu l'armée s'accoutuma trop facilement à décider toutes les questions politiques. On connaît le résultat de cette transformation guerrière : aujourd'hui le moindre officier mexicain se croit appelé, non par conviction politique, mais uniquement par sa propre ambition, à protéger ou à renverser le gouvernement établi. Il semblerait, comme on l'a dit plaisamment, qu'un article de la constitution donne à chacun le droit imprescriptible de naître colonel.

Accoutumés depuis l'enfance à fouler aux pieds toutes les institutions civiles, le cadet transformé en officier presque avant l'âge de raison, le soldat de fortune qu'une longue suite de *pronunciamentos* auxquels il a pris part a élevé à l'épaulette, tendent tous deux au même but, un avancement rapide par la même voie, celle de l'insurrection. Intervertie à chaque instant par un changement subit de gouvernement, la hiérarchie militaire n'a plus de fixité; un grade supérieur ne peut s'obtenir qu'à la pointe de l'épée. Puis, selon les chances de la guerre civile, l'officier qui a conquis un grade plus élevé, ou qui a vu renverser la bannière sous laquelle il abritait son ambition, demande aussi vainement sa paye au gouvernement nouveau qu'au gouvernement déchu.

D'à-compte en à-compte, mais toujours créancier de l'État, il arrive ainsi au moment où quelque balle égarée solde à jamais son compte, ou bien à celui où, maître à la fin de puiser dans le trésor public, il se constitue, à son tour, débiteur insolvable de ceux qu'il a devancés dans la carrière. Cependant, quelles que soient les vicissitudes sans nombre qui agitent le pays, ce n'est, on le conçoit, qu'exceptionnellement que l'officier arrive à la tête des affaires; sa vie ne serait donc qu'une suite de privations, si son industrie ne suppléait à la rareté de ses émargements. Dès lors, insurgé par ambition, joueur par nature, contrebandier à l'occasion, maquignon par nécessité, *remendon de voluntades* [1] au besoin, l'officier fait métier et marchandise de tout, plus à plaindre en cela qu'à blâmer, car on ne lui a rien appris, pas même les éléments de son métier, et son pays ne sait payer aucun service, fût-ce même le sang que l'on verse pour sa cause.

La nouvelle d'un soulèvement prochain venait sans doute de se répandre dans la salle attenant à la nôtre, car un tumulte assourdissant dominait le hourra général dans lequel on distinguait les cris de : « Vive Santa-Anna ! Mort à Bustamante ! A bas le quinze pour cent et le congrès ! » et d'autres clameurs qui ont déjà retenti si souvent et qui trouveront toujours un écho chez un peuple trop jeune encore pour avoir appris la liberté. Quand le silence se fut un instant rétabli, j'interrogeai formellement le lieutenant au sujet du mouvement politique qui se préparait ; mais à ma première question :

« Chut ! me répondit-il, ici vous devez paraître ne rien ignorer; je vous mettrai plus tard au fait de tout ; pour le moment, je n'ai rien de plus pressé que de payer ma dé-

1. La bonne compagnie mexicaine appelle *accommodeur de volonté* celui que le peuple flétrit d'une épithète plus énergique.

pense et de m'en aller. Vous verrez que le pays est aussi, comme je vous l'écrivais, l'un de vos débiteurs, car son salut est intéressé à la liberté de ma personne.

— Avec deux débiteurs semblables, je ne dois avoir nul souci de ma créance, dis-je sérieusement à don Blas; mais comment se fait-il qu'un simple bourgeois ait osé mettre embargo sur un militaire?

— Hélas! répondit mélancoliquement don Blas, on emprunte à qui l'on peut; le malheur a voulu que cette auberge fût tenue par un officier, et que je ne l'apprisse que quand, enchanté du crédit que j'avais trouvé, j'en avais usé sans façon comme avec un bourgeois. »

Que l'auberge fût tenue par un officier, il n'y avait rien là d'étonnant pour un voyageur familier comme moi avec les mœurs mexicaines; mais qu'un officier eût osé faire crédit à un confrère, cela me paraissait une inexplicable témérité.

« Hola! Juanito, » cria le lieutenant à son *asistente*.

Celui-ci ne tarda pas à paraître dans une tenue plus pittoresque encore que celle où je l'avais vu une heure auparavant. Son shako sans visière se balançait toujours sur son effrayante crinière; mais un frac de cavalier remplaçait son frac de fantassin, et, trop petit pour sa taille, laissait paraître au-dessus de la ceinture de son pantalon une large raie de chair d'un rouge cuivré. Juanito était évidemment de mauvaise humeur.

« Qu'as-tu, *muchacho?* demanda don Blas.

— Parbleu! répondit Juanito d'un ton aigre, vous coupez ma veine au moment où j'allais gagner un casque de dragon à la place de mon shako, et vous voulez que j'aie l'air satisfait!

— Prie le seigneur huesped de me venir trouver, » lui dit don Blas sans paraître remarquer la brusque réponse de son soldat.

Juanito fit un demi-tour et sortit sans mot dire.

« C'est un homme qui m'est dévoué, et je lui pardonne quelques libertés en faveur de son dévouement, reprit le lieutenant en forme d'apologie; le dévouement est chose si rare en ce monde! »

L'hôte ne tarda pas à paraître, et je m'expliquai sur-le-champ l'attitude humble du lieutenant. L'huesped était un homme de taille herculéenne, large d'épaules, coloré de visage et porteur de formidables moustaches relevées en croc; en un mot, il avait toute la tournure d'un *valento*[1] de premier ordre.

« Combien vous dois-je? demanda don Blas; car c'est toujours pour moi un bonheur que de payer mes dettes!

— Le fait est que, si la rareté d'un plaisir en double le prix, le payement d'une dette doit être pour vous un bonheur bien complet, répondit l'hôte : vous me devez quinze piastres et demie.

— Quinze piastres et demie! s'écria le lieutenant en faisant un soubresaut, *demonio!* »

Et tendant au colonel l'once d'or qui avait passé de ma poche dans la sienne, il reçut en retour les quatre réaux qui lui revenaient.

« *Caramba!* colonel, vous me donnerez bien un réal de plus pour le change, j'espère, » dit le débiteur d'un ton suppliant.

L'hôte fit la sourde oreille à cette demande, et tirant d'une armoire voisine l'épée et la casquette du lieutenant, il les lui remit en disant :

« Faites attention que je ne vous prends rien pour le chagrin que m'a causé l'obligation de vous retenir en gage depuis deux jours. »

Tous les comptes de don Blas étant réglés d'une façon si

1. Bravache.

satisfaisante, il me proposa de faire un tour avec lui sur la chaussée. J'attribuai sans hésiter cette proposition au désir de faire usage de la liberté qui venait de lui être rendue; mais je ne tardai pas à être détrompé. Le lieutenant échangea quelques mots à voix basse avec les autres officiers réunis dans la même salle que nous, et sortit en promettant de venir rendre compte de ce qu'il aurait pu voir ou apprendre. Je me hâtai de le suivre ; car, malgré la curiosité que j'éprouvais, je ne pouvais me dissimuler que la place d'un étranger n'était pas au milieu d'un foyer de conspiration, quelles que pussent être d'ailleurs ses opinions particulières.

La pluie avait cessé de tomber; un brouillard assez épais s'étendait encore sur les lacs de droite et de gauche ; mais leur eau stagnante réfléchissait déjà quelques échappées d'un ciel moins sombre. Le volcan de Popocatepetl était enseveli sous un dais de vapeurs, tandis que les neiges du volcan voisin brillaient faiblement aux rayons de la lune. A cette vague lueur, la *Femme Blanche*[1] paraissait plutôt une des pâles divinités scandinaves des nuits septentrionales que la nymphe américaine couchée sous le ciel du tropique. Les lumières de la ville s'éteignaient l'une après l'autre, le silence était profond ; cependant une rumeur confuse arrivait jusqu'à nous, semblable aux frémissements des roseaux agités des lacs.

« Avançons, me dit don Blas, car l'heure approche, et je suis étonné de ne rien voir encore.

— Qu'attendez-vous? lui demandai-je.

— Vous le verrez : avançons ! »

Au bout d'un quart d'heure de marche environ, la rumeur vague que la tranquillité de la nuit laissait entendre devint

1. Le sommet couvert de neige du volcan appelé *Iztaczihuatl* (la femme blanche), a la forme d'une femme couchée. Ce volcan est voisin du *Popocatepetl* (montagne fumante).

plus distincte et se convertit bientôt en un piétinement de chevaux qu'amortissaient l'air humide et la terre détrempée. C'était sans nul doute un corps de cavalerie en marche. Une masse noire ne tarda pas, en effet, à s'avancer.

« Qui vive ? nous cria un de ceux qui marchaient en tête.

— Amis, répondit don Blas.

— *Que gente?* demanda de nouveau la voix.

— *Mexico!* fut la réponse du lieutenant, qui demanda à son tour où se trouvait la division du général.

— A Cordova, » répondit la même voix.

La troupe passa, et nous restâmes immobiles à la même place. Peu après, une seconde troupe, puis une troisième firent et rendirent les mêmes réponses de la même manière et poursuivirent leur route vers Mexico. Cependant je ne voyais dans ces hommes que des voyageurs ordinaires ; car rien ne trahissait, dans leur costume, la tenue d'un corps régulier, quand des lueurs éloignées me parurent scintiller au milieu du brouillard ; je crus même entendre des *vivat* répétés de temps à autre : c'était une nouvelle troupe qui s'avançait. Au centre, et vivement éclairés par la flamme de torches de résine, venaient, sur deux chevaux dont ils comprimaient l'ardeur, deux officiers en tenue de campagne, c'est-à-dire moitié militaire, moitié bourgeoise. Celui qui marchait en tête avait une physionomie et une tournure qui me frappèrent doublement en ce qu'elles éveillèrent chez moi un sentiment de curiosité et un vague ressouvenir. C'était un homme qui paraissait avoir quarante-cinq ans, de haute taille et d'un teint jaunâtre. Un front élevé, dont le chapeau ne dissimulait qu'imparfaitement la proéminence, un menton arrondi et peut-être trop fort pour la régularité des traits, dénotaient chez lui la persistance et la ténacité. Son nez légèrement aquilin, ses grands yeux noirs pleins d'expression, sa bouche mobile, lui donnaient un air de noblesse remarquable. Des cheveux noirs et bouclés couvraient ses tempes et ombra-

geaient ses joues aux pommettes un peu saillantes. Je remarquai que l'une des mains du cavalier, celle qui tenait la bride du cheval, était mutilée.

Don Blas fit un geste de surprise, et se donnant à peine le temps de répondre au mot de ralliement qui lui fut demandé, il s'élança vers l'officier à cheval.

« Votre Excellence ne doit pas oublier que nous sommes à deux pas de Mexico, lui dit-il en se découvrant respectueusement, et la prudence exige qu'elle n'aille pas plus loin.

— Ah ! c'est vous, capitaine don Blas, dit le cavalier en s'arrêtant; je suis bien aise de vous voir parmi les nôtres. » Puis s'adressant à son cortége : « Vous l'entendez, seigneurs, dit-il, le plaisir de me retrouver encore au milieu de vous me faisait oublier le soin de ma propre sûreté ; mais le temps n'est pas éloigné, je l'espère, où je viendrai de nouveau et où je ne trouverai là-bas, ajouta-t-il en montrant Mexico, que des amis et des frères. »

En disant ces mots, le cavalier fit une demi-volte, et je pus voir que du côté droit une jambe de bois s'appuyait seule sur l'étrier. Un hourra couvrit ses dernières paroles, des brandons lancés au loin allèrent s'éteindre en sifflant dans les eaux du lac, et tout rentra dans l'obscurité, mais pas assez vite pour que je n'eusse pu reconnaître, dans le cavalier qui venait de s'entretenir avec don Blas, l'homme qui, depuis vingt-cinq ans, a été le mauvais génie du Mexique, le prétexte ou la cause de toutes ses révolutions, en un mot le général don Antonio Lopez de Santa-Anna.

II.

Nous restâmes seuls, le lieutenant et moi. Je le priai alors de m'expliquer les scènes dont je venais d'être témoin. Il s'empressa de me donner quelques détails sur le mécontentement

causé par la loi du quinze pour cent. C'était en effet ce mécontentement qui servait de prétexte au nouveau *pronunciamiento*. Les nombreux voyageurs que nous venions de rencontrer sur la route appartenaient à un régiment de cavalerie en garnison près de Mexico. Don Blas avait été chargé de les enrôler au service de Santa-Anna, avec la promesse d'échanger son grade actuel contre un grade de capitaine dans la cavalerie. Je compris alors pourquoi l'*asistente* de don Blas avait mis tant d'empressement à se procurer un uniforme de cavalier. Jour avait été pris, par les partisans de Santa-Anna, pour que le régiment nouvellement embauché fût introduit dans Mexico sous un déguisement bourgeois, chose facile dans un pays où le costume militaire ressemble assez au costume civil.

De retour à l'auberge, le lieutenant raconta ce qui venait de se passer aux officiers qui avaient pris les devants sur leurs soldats. La séance fut alors levée, car le projet dont on attendait l'exécution venait de se réaliser, et ce fut au tour des officiers de regagner isolément la ville. Nous reprîmes à pied, comme les autres, don Blas et moi, le chemin de Mexico; quant aux soldats, ils devaient se disséminer prudemment par toutes les barrières.

Chemin faisant, je manifestai au futur capitaine les craintes que j'éprouvais sur le sort du convoi d'argent exposé aux attaques des généraux révoltés.

« Y auriez-vous par hasard quelque intérêt? me demanda-t-il vivement.

— Aucun; mais le pillage de ce convoi entraînerait des pertes considérables pour plusieurs de mes compatriotes.

— Soyez sans crainte, me dit-il; une protection cachée, mais puissante, s'étend sur le convoi. Un courrier extraordinaire, parti ce matin, l'a fait mettre en lieu de sûreté. Le muletier attendra la fin des événements, et le commandement de l'escorte qui l'accompagne sera remis en des

nains braves et fidèles ; j'y prends un aussi vif intérêt que vous.

— Et pourquoi ? demandai-je étonné.

— Pourquoi ? Parce que nous ne voulons pas qu'un attentat à la propriété souille la glorieuse révolution que nous allons faire. Et puis, c'est moi-même qui dois commander l'escorte de la *conducta.* »

Je ne m'expliquais guère la chaleur avec laquelle le lieutenant parlait d'une mission qui semblait n'avoir pour lui aucun avantage apparent ; mais, sans lui adresser de nouvelles questions, je me bornai à lui faire part du projet que j'avais formé de me joindre à l'escorte de la conducta. Don Blas accueillit assez froidement d'abord cette ouverture ; puis, voyant que c'était de ma part une intention bien arrêtée, il s'applaudit, non sans affectation, de m'avoir pour compagnon de route. Malheureusement il était impossible encore de fixer le jour de notre départ, et bien des dangers, quoi qu'en dît don Blas, menaçaient le précieux convoi.

Vingt-quatre heures après notre arrivée dans la ville, le bruit se répandit que les généraux Santa-Anna et Valencia s'avançaient à la tête de deux divisions pour obtenir le redressement des griefs qu'on imputait au gouvernement de Bustamante. Bientôt on entendit le canon gronder. Dès lors les événements marchèrent rapidement. Des actions, non sans importance, s'étaient engagées entre les troupes du gouvernement et les factieux qui s'étaient avancés pour cerner la *plaza Mayor* et avaient élevé une redoute à l'angle des rues San-Agustin et Secunda-Monterilla. On apprit enfin, à la consternation générale, que la garnison du palais, corrompue par les rebelles, s'était emparée, au sein du palais même, de la personne du président. Au milieu de ce conflit, je n'avais plus entendu parler de don Blas, quand, le matin du jour qui suivit ces événements, des coups redoublés frappés à la porte cochère m'éveillèrent en sursaut. Quelques minutes après, je

vis entrer dans ma chambre le lieutenant en grande tenue. Une longue barbe, des cheveux en désordre, une figure noircie de poudre, prouvaient, ou du moins semblaient prouver, qu'il avait largement pris sa part des engagements antérieurs. Je le félicitai sur sa tenue belliqueuse. Don Blas reçut mes éloges en homme qui sait les avoir mérités, et m'apprit avec un certain air d'importance qu'il venait tenir garnison sur la terrasse de ma maison, qui dominait la place du palais.

« J'ai choisi votre maison, sauf votre approbation, me dit-il, parce qu'elle est dans le voisinage du palais présidentiel, et pour vous montrer ensuite comment on gagne un grade de capitaine. J'espère que vous me suivrez sur la terrasse, où ma compagnie stationne déjà.

— J'assisterai avec joie, répondis-je, à votre triomphe, et, si vous voulez me permettre de m'habiller, je m'empresserai d'aller prendre ma place près de vous; seulement j'aurai soin de me mettre parfaitement à l'abri des balles, car je n'ai pas le moindre grade à gagner. Mais, à propos, vous êtes donc encore dans l'infanterie?

— J'ai eu des raisons pour ne pas changer encore, répondit le lieutenant avec une légère hésitation. Dans une bagarre semblable, un cavalier est bien exposé.... bien inutile, veux-je dire; et d'ailleurs, avec quoi diable aurais-je acheté un cheval? »

En ce moment la porte s'ouvrit et un casque de dragon se montra par la porte entre-bâillée; ce casque couvrait la tête de l'asistente Juanito, qui, plus heureux que son lieutenant, se trouvait, grâce au monte, à moitié transformé déjà en cavalier; car il ne lui restait plus du fantassin que l'immense pantalon dans lequel il semblait prêt à s'engouffrer.

« Mon capitaine, s'écria l'asistente, si vous ne venez pas vous mettre à la tête de vos hommes, il va nous arriver quelque malheur.

— Quoi ! reprit don Blas, les drôles sont-ils si impatients d'en venir aux mains ?

— Oh ! non, reprit Juanito, ils n'ont pas l'air pressé, au contraire ! Mais il y a sur la terrasse de l'Ayuntamiento, en face de la maison du seigneur français, ce grand coquin de colonel, vous savez... ? le maître de l'auberge qui retenait Votre Seigneurie en gage. Il nous propose de nous acheter nos cartouches.

— Et mes braves ont refusé avec indignation, j'en suis sûr ?

— Je le crois bien ! répondit l'asistente ; on ne leur offre que moitié prix.

— Mais, s'écria le lieutenant, ce damné colonel nous a donc trahis ?

— Cela se peut, seigneur capitaine, mais je n'ai pas l'habitude de m'occuper de ce qui ne me regarde pas ; le colonel a peut-être eu de très-bonnes raisons pour changer de parti : qui sait ? »

L'officier s'élança sur les pas de l'impassible Juanito, et je m'habillai à la hâte. J'étais curieux de voir comment, selon l'expression de don Blas, on gagnait un grade de capitaine. Au moment où je montais les derniers degrés qui conduisaient à l'*azotea* (toit plat) de ma maison, je l'entendis commander : « Feu ! » d'une voix tonnante. Je m'arrêtai. A ma grande surprise le silence ne cessa pas de régner sur la terrasse. Un second commandement ne fut pas mieux exécuté, et ce ne fut qu'au troisième qu'une détonation se fit entendre, mais assez faible pour démontrer que ce n'était qu'à regret que les soldats prodiguaient des cartouches qui, bien qu'estimées à moitié prix, n'en possédaient pas moins à leurs yeux une certaine valeur.

J'entr'ouvris la porte de la terrasse avec toute la prudence convenable, et je me glissai, protégé par le mur d'enceinte de l'azotea, derrière un des pilastres qui s'élevaient comme

des créneaux de distance en distance[1]. J'avais une lorgnette à la main.

« Qu'allez-vous faire de cette lorgnette? me demanda don Blas.

— Parbleu! je ne vais jamais sans ma lorgnette au spectacle, pas même à une course de taureaux; l'aurais-je oubliée quand je viens me mettre aux premières loges pour un combat de géants? »

Le futur capitaine semblait jeter un œil d'envie sur le poste derrière lequel je me trouvais en parfaite sécurité. Je découvrais de ma terrasse la place du palais même et les rues adjacentes. Le pavillon national ne flottait plus au faîte du palais, où le président se trouvait prisonnier de sa propre garnison. A l'angle opposé du logement qu'il occupait, je voyais, aux lucarnes grillées de la prison qui faisait partie du palais, des têtes sinistres s'agiter avec fureur. Les troupes restées fidèles à la cause de Bustamante étaient rangées sur la grande place; les officiers allaient et venaient en donnant des ordres; l'artillerie roulait avec bruit sur le pavé, et des explosions lointaines, une fumée blanche qui s'élevait en nuages pressés derrière les maisons, indiquaient que, dans les rues où je ne pouvais plonger mes regards, l'affaire était chaudement engagée. Je ne pouvais voir qu'assez confusément les combats qui se livraient dans la ville; mais, selon la tactique adoptée au Mexique, les mêmes scènes se répétaient sur les toits des maisons. C'était comme un second plan de combattants au-dessus du plan inférieur des rues. Les terrasses du palais étaient couronnées de soldats qui composaient une partie de la garnison vendue à Santa-Anna. Ces soldats nourrissaient un feu assez vif contre les troupes du colonel, qui se trouvaient ainsi prises entre deux

1. Du temps des Espagnols, ces créneaux ou *almenas* dénotaient la maison d'un gentilhomme.

ennemis; mais la proximité du détachement de don Blas était de nature à l'alarmer plus sérieusement. Le lieutenant venait de commander le feu de nouveau, et cette fois avec plus de succès que les deux premières, quand le gigantesque colonel s'avança en parlementaire sur le bord de l'azotea qu'il occupait, et faisant de ses deux mains un porte-voix :

« *Muchachos !* savez-vous qu'il est très-fastidieux que vous tiriez sur nous de la sorte ? *Caramba !* on y met au moins de la discrétion, et ce n'est pas bien de se réunir ainsi deux contre un : entre braves on se doit des égards.

— Traître ! s'écria le lieutenant exaspéré.

— Traître ! traître ! vous êtes charmant, sur ma parole, mon cher don Blas ! On n'est pas traître pour son plaisir, et vous me paraissez avoir des idées très-arriérées en politique. Ah çà ! vous avez donc de la cavalerie sur vos toits ? ajouta amicalement l'orateur en voyant reluire au soleil le casque de l'asistente ; ce n'est pas de franc jeu. Si je faisais monter ici du gros calibre, vous auriez le droit de vous plaindre.

— Vous avez fait à mes soldats des offres outrageantes, reprit don Blas.

— C'est vrai, reprit le colonel, j'ai eu tort ; je n'ai pas proposé à ces braves un prix raisonnable de leurs cartouches, mais je suis prêt à réparer ma faute. »

Un hourra de joie, poussé par toute la troupe du lieutenant, indiqua que l'orateur regagnait une partie du terrain qu'il avait perdu.

« Le colonel ne raisonne pas mal, ce me semble, dis-je à don Blas.

— Ce sont, il est vrai, d'assez solides raisons, reprit-il en homme qui se sentait presque convaincu ; mais le devoir ordonne que je ne considère en lui qu'un ennemi. »

Les choses paraissaient néanmoins s'acheminer vers une conclusion toute pacifique, quand le colonel ajouta :

« Il est donc convenu que vous ne tirerez plus sur moi.

D'ailleurs, que gagnerait votre capitaine à me tuer? Il ne me doit plus un réal. »

Ce malencontreux argument, qui rappelait au lieutenant que le colonel l'avait tenu en gage pour une dette de quelques piastres, ranima toute sa rancune, et don Blas s'écria de nouveau, en brandissant son épée : « Mort aux ennemis de la patrie ! feu sur les traîtres ! »

Ses hommes accueillirent avec stupeur une conclusion si imprévue : mais à la fin force leur fut d'obéir, et les deux partis commencèrent à se fusiller avec autant d'acharnement que d'insuccès. Les balles passaient au-dessus de ma tête en déchirant l'air avec des sifflements aigus, semblables à ceux du fer rouge qui s'éteint dans l'eau. Consciencieusement blotti dans l'angle du mur, j'observais la contenance de don Blas, et je dois dire qu'elle me paraissait assez satisfaisante, lorsqu'une nouvelle décharge se fit entendre; le lieutenant tomba. J'allais m'élancer vers lui, l'asistente me prévint. Don Blas, étendu tout de son long, ne donnait aucun signe de vie. Je vis Juanito écarter impérieusement quelques soldats, et j'admirais déjà ce fidèle serviteur, jaloux de prodiguer seul ses soins à son maître, quand, à ma grande surprise, il fouilla dans les poches de l'uniforme du lieutenant, et, retirant à la fin ses mains vides, s'écria d'un air désappointé :

« Rien ! pas un réal ! Étonnez-vous donc qu'on soit si mal commandé par des officiers qui n'ont pas un réal dans leur poche ! Encore si celui-là avait un pantalon de cavalerie ! »

Après cette oraison funèbre, l'homme dévoué détacha l'épaulette d'or du lieutenant avec un flegme parfait, et se l'adjugea en guise de consolation. Don Blas soupira faiblement, rouvrit les yeux et pria qu'on le transportât loin du champ de bataille. Ses ordres furent accomplis, et quatre hommes le chargèrent sur leurs bras. Je voulus l'accompagner pour le faire déposer sur mon lit jusqu'au moment où

les premiers soins pourraient lui être donnés ; mais il s'y opposa fortement ; j'insistai néanmoins et je le fis transporter dans ma chambre.

« Ce ne sera rien, me dit don Blas ; les balles ne tuent pas un vieux soldat comme moi. Remontez là-haut et continuez d'observer l'action : la victoire sera pour moi la guérison. En attendant, j'ai besoin d'être seul. »

J'obéis à ses injonctions, et je retournai occuper le poste que j'avais abandonné. Pendant mon absence, le colonel avait proposé et fait accepter une trêve, et, à mon retour, les ennemis échangeaient entre eux les offres de service les plus courtoises.

Cependant, de près et de loin, des scènes plus sérieuses avaient lieu au-dessous de nous. Rassuré par l'attitude amicale des soldats de don Blas et du colonel, je pus observer plus à l'aise la marche des événements. La redoute établie à l'angle des rues San-Agustin et Monterilla vomissait sans relâche des flots de mitraille ; le pavé était jonché de morts et de blessés qui tombaient, les uns avec tout le stoïcisme indien, les autres en poussant des cris lamentables. Ces derniers appartenaient principalement à la classe des curieux que leur mauvaise étoile avait poussés au milieu du feu. Plus loin, du côté de la barrière de San-Lazaro, le canon tonnait sans interruption ; enfin, dans la rue Tacuba, qui fait face au palais, une batterie, établie par les troupes insurgées, balayait la place et ouvrait de larges brèches dans l'enceinte du palais même. Les décombres s'entassaient avec rapidité, les balcons de fer pendaient, déchirés et tordus comme les lianes d'une forêt vierge ; bientôt un pan de muraille s'écroula. Alors, sur la baie démantelée d'une croisée, un homme couvert d'un riche uniforme s'avança hardiment, de manière à dominer la foule. Je pus distinguer sur ses traits fortement accusés, comme dans sa constitution robuste, tous les signes d'une de ces natures vigoureuses

qu'une sorte de prédestination semble pousser vers les rudes épreuves de la vie militaire. Cet homme était le meilleur citoyen peut-être du Mexique. J'avais vu trop souvent le général Bustamante pour ne pas le reconnaître aussitôt, malgré la distance qui me séparait de lui. Plus affligé sans doute des scènes qui ensanglantaient la ville que soucieux de sa propre sûreté, le général adressa aux séditieux quelques paroles que je ne pus entendre. Cependant le canon grondait sans relâche, les pierres détachées par les boulets volaient en éclats, et le président ne paraissait pas voir que le danger croissait de minute en minute. Enfin il se retira. Un nouvel incident venait d'attirer l'attention générale. Les murs de la prison, brisés par le canon, s'étaient entr'ouverts, et je pus voir les détenus, au mépris de la mitraille, qui continuait à balayer la place, se glisser un à un, avec des hurlements de joie, à travers les interstices, puis se disperser par les rues. C'était le complément de l'anarchie, qui régna dès ce moment en maîtresse absolue dans la ville.

Ces tristes scènes commençaient à lasser ma curiosité, quand il se fit entre les combattants comme une trêve tacite. Un silence profond succéda aux décharges de l'artillerie ; le moment était venu, pour chaque parti, de compter ses morts et de panser ses blessés. Je regagnai ma chambre, bien désireux de connaître l'état du lieutenant don Blas ; mais il ne s'y trouvait plus, et le lit où on l'avait déposé était à peine foulé. Je questionnai les gens de la maison : au moment où la trêve avait été proclamée, on l'avait vu descendre l'escalier et s'élancer dans la rue. Il avait sans doute pensé qu'en raison de la concurrence, il était plus prudent de courir après ce grade de capitaine tant espéré que de l'attendre patiemment au logis. Complétement rassuré sur les suites de sa blessure, je sortis à mon tour. Le drame semblait fini. Dans les rues, on transportait les blessés, et les portes s'ouvraient pour les recevoir. Quant aux

morts, les promeneurs enjambaient leurs cadavres avec la plus complète insouciance ; leur rôle était joué, et l'oubli commençait déjà pour eux.

Le lendemain, cependant, le combat recommença, et le sang coula de nouveau dans les rues. Vaincu bientôt sans avoir été renversé, le pouvoir retira la loi du quinze pour cent ; une pleine et entière amnistie fut accordée aux révoltés, et l'on vit sortir du palais national, avec tous les honneurs de la guerre, une troupe de factieux, parmi lesquels on reconnaissait avec terreur plusieurs malfaiteurs célèbres dans les fastes des prisons. Des ruines partout, du sang répandu de toutes parts, le retrait d'une loi particulière à un État seul, tels furent les déplorables résultats d'une insurrection qui avait entraîné à sa suite douze jours de combats et d'anarchie.

III.

Dès que l'ordre parut rétabli, dès que le commerce eut repris quelque sécurité, je songeai à quitter Mexico. On venait d'apprendre que la conducta s'était remise en route. Je tenais plus que jamais à faire partie de l'escorte commandée par le lieutenant don Blas, et, le lendemain d'un jour consacré à prendre congé de tous mes amis, je traversai une dernière fois, avant le lever du soleil, les rues de la capitale du Mexique, suivi de mon valet Cecilio.

Quand je fus dans la campagne, la joie que j'éprouvais à l'idée de mon prochain retour en Europe ne tarda pas à se dissiper, pour faire place à une vague tristesse. Mexico est encore entouré de lacs comme au temps de la conquête ; mais depuis trois cents ans l'aspect de ces lacs, traversés par une chaussée gigantesque, a bien changé. Le temps n'est plus où les brigantins de Cortez se croisaient sur ces eaux

avec des milliers de pirogues peintes. A moitié taris par l'action du temps et par les travaux de desséchement, les lacs de Mexico n'ont gardé de leur ancienne splendeur que cette teinte mélancolique qui s'attache à toute grandeur déchue. Le bruit éloigné du fusil de quelque chasseur, les chansons sauvages des Indiens, dont les rares pirogues courbent les roseaux, n'interrompent qu'à de rares intervalles le morne silence qui pèse au loin sur la campagne. Des aigrettes blanches, immobiles sur la surface de l'eau comme les fleurs du nénufar, des poules d'eau, des canards plongeurs, des reptiles qui agitent les plantes aquatiles, çà et là un pêcheur indien enfoncé dans l'eau jusqu'à mi-jambe, tels sont les seuls êtres vivants qui animent ces solitudes. Le ciel et les montagnes n'ont du moins pas changé d'aspect, et depuis trois cents ans la couronne de neige des volcans s'élève toujours dans le même azur.

Arrivé à Buena-Vista, d'où la vue domine la vallée de Mexico, je m'arrêtai pour jeter sur ces belles plaines un dernier coup d'œil. Au milieu d'une ceinture de collines bleues et de petits villages dont les maisons blanches tranchaient gaiement sur la verdure des saules, les lacs avaient repris, grâce à la distance, une partie de leur ancien prestige. Mexico semblait encore la Venise du nouveau monde. Je m'arrêtai un instant à contempler ses dômes lointains avec un sentiment de tristesse involontaire. Je voyais pour la dernière fois une ville où j'étais arrivé avec toute la curiosité, tout l'enthousiasme du jeune âge. Mexico avait été l'endroit de halte où je me reposais au retour de chacune de mes excursions. C'était pour moi comme une seconde patrie; car, si l'enfance a des souvenirs qui lui sont chers, la jeunesse n'est pas oublieuse des lieux où, comme une fleur éphémère, elle s'est épanouie pour se flétrir, hélas! bientôt après. Je saluai du regard cette vallée fertile où règne un printemps éternel, et, pour m'arracher au trouble qui m'agitait, je mis

mon cheval au galop, et j'eus bientôt perdu de vue les tours les plus élevées de la ville que je ne devais plus revoir.

Après une nuit passée à la venta de Cordova, je traversai successivement les bois de Rio-Frio, si célèbres par les vols à main armée qui s'y commettent journellement, les plaines riantes de San-Martin, qui rappellent celles du Bajio. Enfin la cime neigeuse des volcans voisins de Mexico brillait aux derniers rayons du soleil comme un fanal près de s'éteindre, quand j'arrivai à Puebla. La conduite avait, la veille même, passé dans cette ville. Puebla, avec les hautes tours de ses couvents, de ses églises et de ses coupoles revêtues de faïences peintes, semble de loin une ville orientale aux minarets élancés. Je ne m'y arrêtai que le temps nécessaire pour me reposer, et le troisième jour depuis mon départ de Mexico, sur la route qui va de Puebla à Vera-Cruz, j'aperçus de loin les banderoles rouges des lanciers qui escortaient le convoi.

Dans le premier des cavaliers auxquels je m'adressai en atteignant l'escorte, je n'eus pas de peine à reconnaître l'asistente du lieutenant don Blas. Les vœux de ce digne lepero devenu soldat avaient été comblés; car, sauf un brodequin à un pied, un soulier à l'autre, et l'absence totale de sous-pieds, son uniforme de cavalier ne laissait rien à désirer. Il avait consenti aussi à faire à la discipline le sacrifice de sa chevelure.

« Dites-moi, mon ami, lui dis-je en l'abordant, seriez-vous toujours, par hasard, au service du lieutenant don Blas?

— Du capitaine don Blas, s'il vous plaît! car il a été promu à ce grade en récompense de son héroïque conduite sur votre azotea, et j'y ai gagné aussi mes galons; seulement je ne suis plus son domestique. C'est le seigneur capitaine qui commande le régiment de lanciers dont vous ne voyez qu'un détachement ici. »

Je piquai des deux, et malgré son nouvel uniforme j'eus

bientôt reconnu don Blas. Le capitaine cheminait tristement à la tête de son escadron. Je le félicitai de son avancement et m'informai des suites de sa blessure. Il rougit légèrement en m'assurant qu'il s'était promptement remis, et se hâta de me demander si je comptais toujours faire route avec lui. Je l'assurai que mon intention bien arrêtée était d'accompagner le convoi jusqu'à Vera-Cruz. Don Blas voulut bien se réjouir de cette résolution, après quoi la conversation tomba tout naturellement sur les dangers de la route, dangers que je comptais éviter dans sa compagnie. Le capitaine secoua la tête.

« Je crains bien, dit-il, que vous ne tombiez de fièvre en chaud mal; car les derniers troubles ont mis encore quelques *gavillas*[1] de plus en campagne, et j'ai ouï dire que nous pourrions bien avoir maille à partir avec les détrousseurs dans les gorges d'Amozoque. Le temps n'est plus où, comme sous un certain vice-roi, le drapeau de Castille, flottant sur un convoi d'argent, suffisait seul à le protéger durant le trajet.

— J'espère, lui dis-je, qu'un escadron de lanciers commandé par vous pourra remplacer le drapeau espagnol.

— Dieu le veuille! reprit don Blas, quoique je ne m'aveugle pas sur les dangers que nous pouvons courir; en tout cas, je ferai mon devoir. »

C'était, en effet, une assez riche proie que ces deux millions en argent monnayé, portés par une assez longue file de mules sur chacune desquelles les gardiens du convoi devaient veiller sans relâche; car, si la route de Mexico à Vera-Cruz présente les accidents de terrain les plus pittoresques, les bois épais, les gorges profondes, les défilés étroits qu'elle traverse peuvent recéler mille embûches. J'avais à peine passé quelques heures au milieu de mes nouveaux compagnons de voyage, que je commençais à sentir le besoin d'une diver-

1. Bandes de voleurs.

sion quelconque aux ennuis de cette marche lente et triste à travers un pays désert. Le capitaine était assurément un joyeux compagnon, mais ses saillies me semblaient bien monotones. Les contes et les chansons d'un muletier qui remplissait les fonctions de majordome dans notre petite troupe m'offraient une distraction plus agréable. C'était un homme de trente ans environ et du nom de Victoriano. Depuis plusieurs années, il parcourait le même chemin, et chaque lieu de halte était pour lui un sujet de narration. Le soir, sous un ciel étoilé, quand les mules déchargées broyaient leur ration de maïs sur les *mantas*[1] qui leur servaient de râtelier; quand, autour des feux de bivouac, les sentinelles veillaient à la garde du trésor commis à leur vigilance, et que les autres soldats dormaient étendus près de leurs armes, le capitaine et moi nous prenions un plaisir toujours nouveau à entendre Victoriano, dont la verve intarissable se traduisait en récits animés ou en chansons qu'il accompagnait de sa mandoline. Je plaignais alors le voyageur que je voyais emporté par le galop rapide des chevaux de la diligence, qui passait comme un éclair près de nous, et dans laquelle peut-être des compatriotes me montraient au doigt comme un débris des anciennes mœurs mexicaines. « Quelques vices de plus, me disais-je, beaucoup de charmes de moins, tel est le résultat d'une parodie de civilisation qui, jusqu'à présent, n'a fait que détruire et n'a rien reconstruit. » Dans ces veillées, autour des feux nocturnes, vivant à la fois de la vie du muletier et du soldat, je retrouvais encore sans mélange, même en m'avançant vers l'Europe, les sensations de la vie primitive des déserts de l'Ouest.

Depuis notre départ de Puebla, Acajete, l'hacienda de San-Juan, Tepeaca (car nous avions dévié de la route ordinaire), Santa-Gertrudis, avaient été autant d'étapes mar-

1. Toiles qui recouvrent le bât des mules.

quées par cette quiétude que donne à l'âme la fatigue du corps, et qui semble prouver que le bonheur de l'homme consiste dans le mouvement physique plutôt que dans la pensée. Nous avions dépassé la ville et le fort de Perote. « Seigneur cavalier, me dit Victoriano, vous devriez visiter ce fort ; je puis vous accompagner jusqu'à l'entrée, et sur ma recommandation vous y serez introduit sans difficulté ; vous nous rejoindrez ensuite à Cruz-Blanca : c'est un petit village à deux lieues d'ici où nous passerons la nuit, et à votre retour je vous conterai, au sujet de la forteresse, une aventure qui a fait bien du bruit il y a quelques années. »

Je goûtai le conseil du muletier, qui me fit, selon sa promesse, introduire dans le fort, dont je visitai l'intérieur tout à mon aise, en compagnie d'un officier heureux d'accepter cette corvée comme une distraction. Ma visite dura une heure environ; après quoi, comme le soleil allait se coucher, je remerciai mon guide et me mis en devoir de regagner le convoi. Je traversai une de ces plaines arides et désolées désignées sous le nom de *mal pais*, plaines hérissées de scories volcaniques, sur lesquelles une légère couche de terre ne laisse pousser que des plantes rabougries. Le vent semblait murmurer des plaintes étouffées en rasant les feuilles sonores des nopals et les touffes de genévriers. Les loups hurlaient de temps à autre, et le brouillard tombait si opaque et si froid, qu'il me tardait d'aller me réchauffer à la flamme du brasier, auprès duquel je comptais bien sommer Victoriano de tenir sa promesse. Cependant la crainte de perdre mon chemin au milieu du brouillard qui me dérobait l'horizon, jointe aux aspérités du terrain, me força de ralentir ma marche, et la nuit était close quand j'arrivai à l'endroit désigné pour la halte du convoi : c'était Cruz-Blanca. Il ne me fut pas difficile de trouver, dans le petit nombre de maisons qui composent le village, celle où la conduite s'était arrêtée. A mon grand étonnement, j'appris que Victoriano n'avait pas

reparu. Cette disparition alarma tout le monde. Quelque accident bien grave pouvait seul retenir loin de nous un homme dont l'exactitude habituelle était connue, et chacun se perdait en conjectures à cet égard, quand un individu se présenta et demanda à entretenir l'arriero en chef. Le nouveau venu était vêtu de la souquenille en laine rayée et du court tablier des conducteurs de mules. Il nous apprit que Victoriano, dont le cheval s'était abattu, avait été grièvement blessé dans sa chute, et qu'on l'avait transporté à Perote, où on lui donnait les premiers soins ; l'inconnu ajouta que c'était sur l'invitation de Victoriano lui-même qu'il venait s'offrir pour le remplacer jusqu'au moment où il pourrait rejoindre le convoi. L'arriero en chef, qui n'avait que le nombre d'hommes strictement nécessaire, accepta cette offre un peu légèrement peut-être : le nouveau venu était un robuste garçon de l'âge à peu près de Victoriano, mais dont la figure sinistre ne m'inspirait pas, tant s'en faut, la même confiance qu'à l'arriero.

Le lendemain matin, nous reprîmes notre route pour aller passer la nuit à la Hoya, autre village à cinq lieues de Cruz-Blanca. La marche, lente comme d'habitude, nous semblait plus fatigante encore ; car Victoriano n'était plus là pour nous égayer par ses récits. Tout semblait d'ailleurs marcher de travers depuis la disparition du majordome. Arrivés à Barranca Honda, a une lieue de notre point de départ du matin, une mule se déferra, puis une seconde, puis une troisième. Il fallut des haltes assez longues pour referrer chacun de ces animaux. Le remplaçant de Victoriano s'acquittait de cette besogne de maréchal ferrant avec beaucoup de zèle et d'intelligence, au grand contentement de l'arriero, qui cependant proférait autant de jurons qu'il y a de saints dans le calendrier. Pour moi, je m'obstinais, je ne sais pour quel motif, à ne pas partager la satisfaction du muletier à l'égard de notre nouveau compagnon.

« Ne vous semble-t-il pas, dis-je à don Blas, que ce drôle qui referre si lestement les mules serait capable de les avoir déferrées avec non moins d'adresse? »

Le capitaine traita mes soupçons de pure chimère.

« Je suis parfaitement désintéressé dans la question, répondis-je, car malheureusement aucun de ces précieux caissons ne m'appartient; mais je ne puis m empêcher de regretter l'absence du pauvre Victoriano. »

Le convoi se remit en mouvement; néanmoins, quoi qu'on fît pour accélérer la marche, les mules paraissaient avoir perdu leur vigueur habituelle, comme si l'on eût mêlé à leur ration quelque drogue énervante. Au moment de dépasser Las Vigas, l'arriero tint une espèce de conseil avec le chef de l'escorte. Le premier était d'avis de passer la nuit dans ce village; don Blas opinait pour pousser jusqu'à la Hoya, alléguant qu'un retard dans le convoi qu'on attendait à Vera-Cruz, et dont on connaissait les étapes par avance, répandrait une alarme préjudiciable. Malheureusement pour le muletier, cet avis l'emporta, et on résolut de gagner la Hoya.

Nulle part peut-être au Mexique le passage toujours si pénible de la température des plaines à celle des régions élevées ne se fait sentir plus vivement qu'aux approches de Las Vigas [1]. Quelques instants avant d'atteindre ce village, on est brusquement transporté au milieu de la végétation des pays froids. Là, plus de brise chaude, plus de ciel bleu, mais une bise qui souffle aigrement à travers les vapeurs glacées, un ciel terne, un terrain aride, déchiré, bouleversé comme par une lutte de Titans. Une obscurité presque complète enveloppait le paysage au moment où nous passions près de Las Vigas. Le brouillard, qui d'abord rampait sur le sol et tourbillonnait comme la poussière sous les pieds de

1. Petit village situé sur des hauteurs, à sept lieues de Jalafa.

nos chevaux, ne tarda pas à monter progressivement et à dérober à nos yeux la cime la plus élevée des sapins. A peine nous distinguions-nous les uns les autres au milieu de la brume qu'un vent froid chassait à notre visage. Des ravins longeaient parallèlement la route, qui traversait des courants de lave refroidie, et il était urgent d'empêcher les mules si richement chargées de dévier du sentier qu'elles avaient à suivre. J'admirais, je l'avoue, le calme de don Blas, chargé d'une responsabilité qui m'effrayait pour lui. Des étincelles jaillissaient, de distance en distance, sous les pieds de la mule de l'arriero, qui, au risque de ses membres, parcourait sans relâche toute la longueur du convoi. Ce pauvre homme m'inspirait un vif intérêt, car sa fortune, son avenir, étaient en jeu; une immense responsabilité matérielle pesait sur lui, et il comptait et recomptait incessamment ses mules avec une anxiété qui faisait mal à voir. Au moment où la nuit fut complète, don Blas divisa son escorte en deux escouades. Avec l'une, il gagna la tête du convoi, et laissa le commandement de l'autre à Juanito, son ex-asistente. Nous cheminions depuis assez longtemps ainsi au milieu d'un silence profond, qu'interrompaient seuls les tintements de la clochette de la jument conductrice, les chansons des soldats et le piétinement des mules sur la chaussée. Resté moi-même sur le flanc du convoi, je repassais dans mon esprit les incidents de la matinée : la disparition du majordome, les mules déferrées, leur ardeur subitement ralentie, me paraissaient, au milieu du brouillard ténébreux qui nous enveloppait, autant de symptômes alarmants. Au moment où je me demandais si la trahison ne veillait pas autour de nous, je fus rejoint par mon valet Cecilio.

« Seigneur maître, me dit-il à voix basse, si vous vouliez m'en croire, nous ne resterions pas une minute de plus ici, car il va s'y passer des choses étranges.

— Et où aller, lui dis-je, quand on ne voit pas à deux pas

devant soi, au milieu de ces rochers et de ces ravins? Mais qu'y a-t-il enfin?

—Il y a, seigneur maître, que Victoriano, et j'ai peut-être été le seul à le remarquer, vient de se glisser parmi nous; cela ne veut rien dire de bon. Sa chute n'est donc qu'un mensonge.

— En es-tu sûr?

— Je l'ai vu; mais ce n'est pas tout : il y a un quart d'heure environ, j'étais en arrière, comme cela m'est arrivé tous les jours avec mon damné cheval, quand deux cavaliers me dépassèrent sans me voir, car j'étais caché par un bloc de rocher. L'un d'eux montait un trop magnifique cheval noir pour être un voyageur pacifique....

— Un magnifique cheval noir? interrompis-je en pensant au ranchero qui observait si flegmatiquement à Mexico le départ du convoi.

— L'autre, reprit Cecilio, montait une mule de selle et portait le costume d'un muletier, et, si j'ai bien compris ce qu'ils disaient, le majordome doit être leur complice.

— Et que sont devenus ces cavaliers?

— J'ai tout lieu de croire que, grâce à l'obscurité, ils se sont mêlés à l'escorte, il est facile de deviner pourquoi; et probablement ils ne sont pas seuls, car ces ravins peuvent cacher une *cuadrilla* (bande) tout entière. Si Votre Seigneurie m'en croit, nous laisserons s'éloigner le convoi sans nous.

— Non pas, dis-je, et je cours prévenir le capitaine.

— Et qui vous dit, seigneur, que le capitaine aussi n'est pas leur complice? »

Je ne répondis pas. Ce n'était pas le moment de discuter, mais d'agir. Sans me rendre compte de ce qu'il pouvait y avoir d'injuste ou de fondé dans les soupçons de Cecilio relativement au capitaine, je piquai des deux pour atteindre au moins l'arriero et l'avertir. Je rejoignis, non sans peine, les derniers soldats de l'escorte, puis je marchai bientôt à côté

de quelques-unes des mules ; les autres formaient encore une longue file devant moi : au milieu du brouillard, j'étais guidé par le bruit de leurs sabots. Enfin je distinguai le tintement de la sonnette de la jument conductrice à quelques centaines de pas de moi. En ce moment même je crus reconnaître, dans un cavalier qui marchait à mes côtés, la figure sinistre du remplaçant de Victoriano. Quelques instants après, la voix d'un conducteur des mules s'éleva dans les ténèbres.

« Que signifie ceci ? s'écria-t-il. Eh ! Victoriano, est-ce toi ? Eh oui ! de par Dieu ! et par quel hasard ? »

Nulle réponse ne suivit cette interrogation ; presque aussitôt la voix se tut. Je frissonnai ; il me sembla avoir entendu une espèce de râle étouffé, suivi de la chute d'un corps. Je prêtai de nouveau l'oreille : la bise se mêlait seule au retentissement inégal du sabot des mules sur la chaussée. Au bout de quelques secondes, mon cheval fit un écart violent, comme s'il distinguait dans l'obscurité quelque objet effrayant. Désireux d'éclaircir les doutes terribles qui me traversaient l'esprit, je tirai mon briquet de ma poche, comme pour allumer un cigare et faire diversion au froid qui me glaçait. Je crus être un instant le jouet d'un songe. Il me sembla distinguer, aux lueurs du briquet, des hommes marchant pêle-mêle avec les gens de l'escorte et les valets de mules. Des fantômes silencieux paraissaient avoir surgi mystérieusement du sein des ténèbres et cheminer à nos côtés, les uns vêtus de l'habit rouge des lanciers, les autres couverts de la souquenille des conducteurs subalternes. Tout à coup la clochette de la jument cessa de retentir ; au bout de quelques secondes, je l'entendis de nouveau résonner, mais dans une direction tout opposée, et des sons semblables sortirent des ravins situés à la gauche de la route. J'en avais assez vu, trop vu même ; la trahison nous environnait de toutes parts. A qui s'en prendre au milieu d'un brouillard épais, sur des routes bordées de ravins ? A qui se confier dans des ténèbres qui

confondaient amis et ennemis? Étonné de l'étrange découverte que je venais de faire, j'hésitai; puis, au risque de me rompre le cou dans l'obscurité, je m'élançai en tête de la conduite : il était déjà trop tard! Une corde siffla au-dessus de ma tête et s'abattit sur moi. Mon cheval fit un bond en avant; mais, au lieu d'être enlevé violemment de ma selle et foulé aux pieds des chevaux comme je devais l'être, je me sentis retenu par une étreinte terrible. Un nœud coulant, qui n'était destiné qu'à moi seul, avait enlacé du même coup mon cheval et moi. Mon bras droit, étroitement lié à mon corps, ne pouvait se dégager du lazo pour tirer de la jarretière de mes bottes le couteau affilé que j'y portais suivant l'usage et couper le nœud coulant. J'enfonçai les éperons dans les flancs de mon cheval. Le noble animal hennit et roidit ses jarrets nerveux avec une irrésistible vigueur. Je sentis l'étreinte du lacet me comprimer plus fortement, puis se relâcher; j'entendis un craquement de sangles brisées, une imprécation de rage, et tout à coup je me trouvai libre, avant d'avoir pu apprécier le danger auquel je venais d'échapper. Peu s'en fallut qu'un nouveau bond de mon cheval ne me désarçonnât; je pus cependant, grâce à Dieu, me remettre en selle et m'élancer en avant. Une détonation résonna, une balle siffla près de mes oreilles; au même instant un cri d'alarme s'éleva dans les ténèbres. Des explosions multipliées y répondirent. Ce fut alors une inexprimable confusion. Les mules, trompées par les tintements de la clochette, qui semblaient sortir des directions les plus opposées, se débandaient et se heurtaient l'une l'autre. Des coups de feu suivis et précédés d'éclairs déchiraient le brouillard et se répercutaient dans les montagnes. Aux lueurs de la fusillade, les habits rouges des lanciers en désordre, qui tiraient au hasard dans cette nuit épaisse, apparaissaient de minute en minute; les balles sifflaient, et les cris de désespoir de l'arriero dominaient de temps à autre tout ce tumulte.

J'avais été entraîné par mon cheval effrayé assez loin du théâtre du combat. Je m'efforçai aussitôt de le ramener en arrière. Quand je pus rejoindre le convoi, la lutte avait déjà cessé, les bandits avaient disparu. Don Blas, qui avait conservé tout son sang-froid, me serra silencieusement la main; je n'eus pas le temps de le questionner : un homme se jeta entre nous, une torche à la main, en suppliant le capitaine de lui venir en aide. A la lueur de la flamme, je reconnus les traits décomposés du pauvre muletier. Quelques soldats de l'escorte, mettant comme lui pied à terre, coupèrent des branches de sapin dont ils firent des espèces de torches, et nous pûmes alors contempler un triste spectacle. Les *mozos*, parmi lesquels on ne remarquait plus le remplaçant de Victoriano, surveillaient les mules groupées autour de la jument conductrice dépouillée de sa clochette. Heureusement l'instinct de ces animaux, un moment trompé par la ruse des voleurs, n'avait pas tardé à reprendre le dessus. Plusieurs mules perdaient leur sang par de larges plaies; deux soldats, atteints aussi sans doute par leurs camarades, pansaient leurs blessures avec leurs mouchoirs; enfin, dans un ravin peu profond que les torches éclairaient d'un reflet sinistre, un valet de mule se tordait sous l'étreinte de l'agonie : c'était l'homme qui avait reconnu Victoriano; il expiait le tort d'avoir trop bien vu. L'arriero, tout en promenant d'une main tremblante son flambeau sur les mules, s'arrachait de l'autre les cheveux, ou essuyait la sueur qui, malgré le froid de la mort, coulait de son visage. « Je suis un homme perdu, ruiné, » s'écriait le pauvre diable, qui semblait ne pas oser compter ses mules, de peur d'acquérir l'effrayante certitude de son désastre. Cependant il commença. Don Blas, de qui la figure paraissait fort pâle, même à la lueur rougeâtre du sapin, restait immobile sur sa selle. J'examinai sa contenance en pensant aux paroles de Cecilio : rien en effet, dans sa physionomie, ne trahissait le désappointement douloureux d'un

homme qui, par négligence ou par malheur, a failli à l'accomplissement d'un devoir.

« Ne pensez-vous pas, lui dis-je, qu'il serait à propos de donner la chasse aux bandits qui doivent emmener leur capture, et que chaque moment éloigne de nous ? »

Don Blas sembla sortir de sa rêverie.

« Sans doute, s'écria-t-il brusquement ; mais qui vous dit qu'il manque rien au convoi ?

— Dieu le veuille pour ce pauvre homme ! lui dis-je en montrant le muletier, qui répondit à nos paroles par un cri douloureux.

— Que Dieu ait pitié de moi ! s'écria-t-il, car j'en mourrai sans doute. Cinq ! seigneur capitaine, il m'en manque cinq ! continua-t-il d'une voix étouffée. J'ai perdu dans une nuit le fruit de vingt ans de travail ! Ah ! seigneur don Blas, par la vie de votre mère, tâchez de me les faire retrouver.... la moitié sera pour vous.... Ah ! pourquoi m'avez-vous conseillé de pousser jusqu'ici ce soir ? Pourquoi vous ai-je écouté ? »

Et le pauvre muletier, jetant sa torche par terre, se laissa tomber lui-même sur la route. Ainsi mis en demeure de réparer le mal qu'un conseil imprudent ou coupable avait causé, le capitaine se redressa sur sa selle, et, choisissant douze de ses cavaliers les mieux montés, il donna l'ordre de se munir de branches de sapin pour commencer sans délai la poursuite. Je n'augurais pas merveilleusement du succès de cette chasse tardive, que j'avais cependant conseillée tout le premier ; mais, persuadé que, si elle offrait peu de chances de réussite, elle offrait par cela même peu de danger, et désireux, en outre, d'assister à une de ces expéditions dans lesquelles la sagacité américaine se montre si admirable, j'insistai pour accompagner don Blas. Le capitaine accueillit sans difficulté ma demande, et nous nous éloignâmes à l'instant du convoi dans la direction de la Hoya.

IV.

L'entreprise que nous tentions était difficile. L'obscurité nous dérobait la marche des ravisseurs, dont il était presque impossible, avant le lever du jour, de suivre la trace sur un terrain volcanisé. Le raisonnement plus que les yeux devait guider nos recherches. Nous avions la certitude que les mules détournées de la conduite n'avaient pas rétrogradé vers Perote. De l'endroit où nous étions, on distinguait les feux du village de la Hoya, même à travers le brouillard opaque qui étendait son voile autour de nous; la nouvelle du désastre pouvait donc y arriver en quelques instants: il était à présumer que ceux à la poursuite desquels nous nous engagions ne s'étaient pas hasardés dans cette direction. Le côté gauche de la route, coupé de fondrières et de ravins, n'était pas praticable dans l'obscurité. Sans aucun doute, les ravisseurs avaient gagné les montagnes boisées qui dominaient le côté droit, et c'était vers ce point qu'il fallait s'avancer. Un soldat fit observer que la lumière de nos torches, en éclairant nos pas, trahissait notre présence. Nous ignorions le nombre de nos ennemis, qui pouvaient nous compter grâce à la lueur des flambeaux, et la prudence commandait de nous envelopper de ténèbres. A l'ordre du capitaine, nos torches s'éteignirent, non cependant sans que nous eussions jeté auparavant un coup d'œil sur le terrain que nous devions parcourir. Un sentier assez escarpé venait aboutir à l'un des talus qui bordaient la route. Trois hommes, du nombre desquels je me mis, furent chargés de rester comme des jalons indicateurs à cet endroit. Les autres devaient explorer les communications semblables à celle-là qui pouvaient exister plus loin. Nous attendîmes dans l'immobilité la plus complète le retour des éclaireurs. Quelques instants se passèrent ainsi. Le vent,

murmurant dans les sapins qui formaient une arcade sombre au-dessus du chemin creux dont nous défendions l'entrée, secouait sur nos têtes le brouillard condensé qui tombait goutte à goutte de leurs branches inclinées. Au bout d'une demi-heure environ les cavaliers étaient de retour ; ils n'avaient rien vu, mais ils s'étaient assurés qu'aucun autre sentier que celui que nous gardions ne s'ouvrait sur le grand chemin ; en suivant ce sentier, nous étions donc certains d'être sur la bonne voie. Les soldats, animés par l'espoir d'une riche récompense, avaient toute l'ardeur d'une meute de chiens lancés à la piste d'un cerf ; le capitaine seul ne semblait remplir qu'à contre-cœur la mission dont il était chargé ; les ordres qu'il donnait d'une voix brève trahissaient une certaine anxiété. Nous nous remîmes en marche ; malheureusemen l'obscurité et les difficultés du terrain ne nous permettaient d'avancer qu'avec lenteur. De temps à autre, pendant une courte halte, un des cavaliers descendait de cheval et collait son oreille sur le sol : excepté les soupirs du vent, on n'entendait rien. Le terrain pierreux, soigneusement examiné aussi à la lueur d'un cigare, n'avait gardé nulle empreinte, et cependant, guidés par un instinct inexplicable, les soldats ne semblaient pas douter que les ravisseurs n'eussent passé par là. Bientôt le gravier cessa de résonner sous les pas de nos chevaux ; nous marchions sur un terrain plus mou. On avait enfin quelque chance de reconnaître la trace des hommes ou des animaux qui avaient suivi ce chemin. La moitié de nos hommes mirent pied à terre, et commencèrent à éclairer pouce à pouce, à l'aide du briquet ou de la cigarette, la mousse et la terre qui tapissaient le sentier. Des traces s'y croisaient en tous sens, et, au bout de quelques minutes d'examen, un soldat jeta un cri de joie et montra l'empreinte distincte de deux pieds de mule. Dans l'une, les clous plus profondément marqués indiquaient que l'un des fers de l'animal était moins usé que l'autre. Ce de-

vait être, à n'en pas douter, l'empreinte d'une des mules du convoi, qu'on avait été obligé de referrer le matin même. Dès ce moment, nous ne marchions plus à l'aventure, et ce fut une joie générale, mais silencieuse. Ces traces retrouvées de distance en distance nous conduisirent à une vaste clairière, espèce de carrefour sur lequel s'ouvraient plusieurs sentiers semblables à celui d'où nous sortions. Là tout vestige faisait de nouveau défaut.

Le temps s'était écoulé pendant ces recherches. Le capitaine, pour ménager les chevaux en cas d'une nouvelle et plus longue poursuite, ordonna une halte. Les allées, qui se croisaient en plusieurs sens, ne pouvaient, disait-il, être convenablement examinées qu'à la clarté du soleil. Des murmures accueillirent cet ordre imprévu ; mais il fallut obéir, et chacun mit pied à terre. Des foyers furent bientôt allumés de distance en distance, moins pour éclairer les profondeurs du bois et se mettre à l'abri d'une surprise que pour se garantir du froid glacial de la nuit. Quelque intérêt que je prisse à cette chasse, j'accueillis avec joie cette occasion de me réchauffer près d'un bon feu et de prendre un repos dont j'avais grand besoin.

Après quelques instants de causerie, un silence profond ne tarda pas à s'établir au milieu de la clairière, sur laquelle les brasiers projetaient une clarté qui en illuminait toute l'étendue. On n'entendait plus que le pas rapide et mesuré de deux sentinelles qu'on avait posées. Plusieurs heures s'écoulèrent ; nos feux mouraient, et le jour ne devait pas être loin, quand un craquement de branches froissées retentit à quelque distance. Une des sentinelles, la carabine d'une main et un tison de l'autre, s'avança du côté d'où partait le bruit et ne tarda pas à reparaître, conduisant une mule qu'à son bât et à sa couleur il nous fut facile de reconnaître pour une de celles qui avaient été détournées du convoi. Son licou brisé indiquait qu'après l'avoir déchargée de son pré-

cieux fardeau, on l'avait attachée dans un fourré pour la dérober aux recherches, et qu'elle n'était parvenue à regagner notre campement qu'après avoir rompu sa longe. Tout le monde fut bientôt sur pied. Les bois, battus en tous sens, ne nous offrirent malheureusement aucun nouvel indice, et cette mule abandonnée faisait craindre que les ravisseurs, après s'être partagé leur butin, n'eussent pris chacun une direction différente. Cette pensée, qui nous découragea profondément, produisit un tout autre effet sur le capitaine. Jusqu'alors don Blas n'avait semblé prendre aucun intérêt à cette poursuite; en ce moment, au contraire, il s'emporta jusqu'à proférer les plus violentes menaces contre les bandits dont l'audace ne respectait rien.

« Ah! s'écria-t-il, si le hasard veut qu'il tombe entre mes mains, je le ferai fusiller sans forme de procès! »

Et en disant ces mots, don Blas allait et venait en abattant à coups de sabre les hautes fougères qui croissaient près de nous.

« Qui ferez-vous fusiller? demandai-je.

— Qui? reprit le capitaine; eh! parbleu, le premier que sa mauvaise étoile me fera rencontrer.

— Ce serait un droit qu'il serait peut-être dangereux de s'arroger, car d'ordinaire vos voleurs de grand chemin ont le bras long.

— Rapportez-vous-en à moi, reprit don Blas avec un étrange sourire; je trouverai moyen de mettre le bon droit de mon côté. »

Le capitaine donna aussitôt l'ordre de remonter à cheval. Les soldats, enchantés de regagner le temps perdu, accueillirent ses paroles avec acclamation. Je ne savais, je l'avoue, à quoi attribuer le brusque changement de don Blas. Pourquoi tant de zèle après tant de froideur? Je me plus à croire qu'elle n'avait été jusque-là qu'apparente, et que le capitaine n'avait montré tant d'apathie d'abord que par une sorte

de bienséance et pour ne point laisser percer un trop vif désir de gagner la récompense promise par l'arriero.

L'un des trois sentiers qui aboutissaient à la clairière était si étroit, si peu fréquenté, à en juger par l'aspect du terrain, que, selon toute apparence, il ne devait conduire à aucun endroit habité. Les deux autres gardaient de nombreuses traces du passage d'hommes et d'animaux; ils devaient aboutir à quelque hacienda, ou à quelque rancho pour le moins. Selon les conjectures des soldats, le moins foulé des trois sentiers était celui que les bandits avaient suivi sans doute. Dans l'incertitude, il fut résolu, d'après l'ordre du capitaine, que nous nous diviserions en deux bandes, qui, après avoir exploré chacune un des sentiers, devraient se retrouver, deux heures après le lever du soleil, à la clairière que nous quittions. Don Blas se mit à la tête de l'un des deux détachements; le second s'éloigna sous les ordres de Juanito. Quant à moi, je suivis don Blas, quoi qu'il fît pour m'en dissuader; instinctivement, j'étais porté à croire qu'il ne choisissait pas le plus dangereux des deux chemins. Le sentier où nous nous étions engagés nous menait vers la plaine. Nous arrivâmes bientôt à un carrefour où aboutissaient plusieurs routes. Ce fut un nouvel embarras, et nous nous divisâmes encore deux par deux pour explorer chacune de ces ramifications.

« Si cela continue, dis-je à don Blas, nous nous disséminerons tellement, que nous pourrons bien être chassés à notre tour par ceux à qui nous donnons la chasse. »

Don Blas néanmoins paraissait ne tenir nul compte du danger nouveau que nous créait cet éparpillement. Il s'engagea sans hésiter dans l'un des chemins, où je le suivis seul. Cependant, quand nous fûmes hors de portée de nos compagnons, son ardeur parut subitement refroidie. Il arrêta son cheval, qui marchait devant le mien, et se mit à parler de la beauté du paysage avec l'insouciance du plus indiffé-

rent des touristes. Le soleil en effet venait de dissiper le brouillard qui nous avait enveloppés jusqu'alors. Le ciel était pur et sans nuages, et une douce chaleur nous faisait oublier le froid aigre et piquant de la nuit précédente. Un vague parfum de goyavier, que portait jusqu'à nous un dernier souffle de la brise, venait, par intervalles, se mêler à l'odeur âcre et pénétrante des sapins. C'était comme un avant-coureur du beau ciel azuré des régions chaudes et des magnificences de leur luxuriante végétation. Nous n'en étions séparés que par quelques lieues.

« Quoi qu'il puisse arriver, me dit don Blas après un court silence, je veux avoir le cœur net de tout ceci et savoir jusqu'où peut aller l'audace d'un bandit.

— Mais c'est fort clair, ce me semble, repris-je, et, depuis hier soir, les faits proclament assez hautement ce dont ils sont capables. »

Nous ne marchâmes pas longtemps sans qu'une preuve palpable vînt nous avertir que nous étions de nouveau sur la trace des malfaiteurs. Don Blas, à l'aspect d'un morceau de bois qu'il aperçut sur le chemin, mit pied à terre et le ramassa. C'était le débris d'un petit caisson dans lequel les sacs de piastres avaient été emballés. Me suppliant alors, malgré mes instances, de rester à l'endroit où j'étais, don Blas s'éloigna ventre à terre. Il ne tarda pas à se perdre derrière un coude du sentier, et je restai seul, sans pouvoir m'expliquer en aucune manière la singularité de sa conduite. Un soupçon pénible, que je cherchais vainement depuis quelques heures à écarter, revint m'obséder avec plus de force. Don Blas avait-il quelque connivence avec les bandits, dont il semblait rechercher la présence sans vouloir de témoin? Tout à coup une explosion lointaine vint frapper mon oreille et m'arracher à mes réflexions. Je crus entendre aussi comme le son affaibli d'un cri d'alarme ou de détresse; j'écoutai, mais tout était calme et silencieux autour de moi.

La prudence me sembla exiger un mouvement rétrograde ; le capitaine venait d'être tué ou existait encore ; dans ces deux cas, je ne pouvais lui être d'aucune utilité : je revins donc sur mes pas pour chercher main-forte. Parvenu à l'endroit où don Blas et moi nous nous étions séparés quelques instants auparavant de nos compagnons, je déchargeai successivement mes deux pistolets. J'eus bientôt la satisfaction de voir revenir nos hommes, que je mis en deux mots au fait de ce qui s'était passé.

« Les brigands ! s'écria Juanito ; ils sont capables d'avoir tué mon capitaine pour le dépouiller de ses épaulettes d'or. »

Et, pour prévenir une catastrophe si préjudiciable à ses intérêts, le sous-officier mit son cheval au galop. Les lanciers l'imitèrent, et je les suivis à mon tour, impatient de rejoindre don Blas, mais sans trop espérer que Juanito se fût trompé. Ma crainte fut bientôt changée en une douloureuse certitude. Le capitaine, démonté par le coup de feu que j'avais entendu, gisait sur l'herbe, la poitrine percée d'une balle, mais vivant encore, malgré la gravité de sa blessure et le sang qu'il perdait en abondance. On s'empressa autour de lui ; un des soldats étancha la plaie et la banda avec assez d'habileté à l'aide de nos mouchoirs réunis. Pour moi, pendant qu'un autre soldat se mettait à la poursuite du cheval échappé, et qu'adossé contre un tronc d'arbre, le capitaine rappelait ses forces, je me mis à examiner le terrain. Le malheureux officier avait dû surprendre les bandits au moment même du partage de leur capture ; car les caissons brisés et les sacs éventrés jonchaient l'herbe autour de lui. Ranimé par une gorgée d'eau-de-vie qu'on lui fit avaler, don Blas nous déclara cependant qu'il n'avait vu personne, et que c'était lorsqu'il était arrivé dans ce lieu qu'un coup de carabine l'avait renversé par terre ; puis il ajouta qu'il connaissait la main qui avait dirigé le coup. Cette contradiction était trop singulière pour qu'on ne l'engageât

pas à compléter sa réponse. Soit qu'il fut fâché d'en avoir tant dit, soit qu'il ne pût en dire davantage, don Blas garda le silence. Dans l'intervalle, le cheval fugitif avait été ramené, et le blessé affirma qu'il se sentait en état de regagner le convoi. Toutefois, ses forces trahissant sa volonté, il fut nécessaire de le hisser sur son cheval ; un soldat monta en croupe derrière lui pour le soutenir et prendre les rênes, et nous nous mîmes en route pour la Hoya.

Nous y arrivâmes vers midi à peu près. Un nouvel incident nous attendait. A peine don Blas avait-il été déposé sur un lit improvisé dans une des cabanes du village, qu'un détachement des soldats de l'escorte, qui depuis le matin battait la campagne par désœuvrement, amena un prisonnier garrotté. La figure noircie de cet homme était à moitié voilée d'un mouchoir. Le travestissement était des plus significatifs, car c'est ainsi que les voleurs de grande route se rendent méconnaissables. Sous ce masque hideux, je crus retrouver, chose étrange, les traits de l'homme dont le souvenir sinistre était lié à un des plus tristes épisodes de mon voyage, de Tomas Verduzco. Bientôt entouré de curieux, le prisonnier échappa à mes regards. Il demanda à être conduit au capitaine, et sa voix, quoique altérée par l'émotion, était bien celle du bravo. Je pris les devants sur ceux qui le conduisaient, et j'entrai dans la cabane où reposait don Blas. A l'aspect de l'homme qu'on lui amenait, sa figure pâle devint livide, un éclair de haine brilla dans ses yeux éteints ; cependant il garda un morne silence. Quant au prisonnier, un air d'impudente assurance avait remplacé l'expression de stupeur qu'on avait pu lire un moment sur ses traits.

« Eh quoi ! seigneur don Blas, s'écria-t-il, que viens-je d'apprendre ? vous êtes dangereusement blessé ? La conducta a été pillée en partie, et l'on m'accuse d'avoir pris part à ce crime ! Vive Dieu ! je suis tenté de penser que je fais un mauvais rêve !

— Je crains que ce ne soit pis qu'un rêve, seigneur don Tomas, repartit froidement le capitaine.

— Que signifie cet accueil glacial? dit le bravo, car c'était bien lui; Votre Seigneurie serait-elle par hasard moins satisfaite de me revoir que je ne le suis de l'avoir rencontrée?

— Au contraire, répliqua don Blas d'une voix à laquelle une certaine surexcitation paraissait avoir rendu toute sa fermeté, je doute que vous soyez aussi aise de me rencontrer que je le suis de vous tenir en mon pouvoir.

— Je ne vous comprends pas, seigneur capitaine, répliqua effrontément le bravo.

— Vous allez me comprendre, reprit don Blas. Si je suis satisfait de vous avoir rencontré, c'est que je puis vous traiter comme un voleur de grand chemin, comme un meurtrier, et vous faire fusiller sans autre forme de procès. »

Le regard du capitaine, qui exprimait une haine implacable, commentait trop énergiquement ses paroles pour que le bravo, dont la vertu dominante ne semblait pas être le courage, ne perdît pas un moment contenance. Voyant toutefois que son trouble ne faisait que donner à don Blas plus d'assurance, il fit un effort pour maîtriser son émotion et reprit d'une voix assez ferme :

« Me faire fusiller! mais c'est une plaisanterie à coup sûr; je ne suis pas si dépourvu de protecteurs que vous pourriez le penser, et.... s'il le faut.... je parlerai, seigneur capitaine.... je dirai.... »

Ce fut alors au tour de don Blas de trembler. Le capitaine commanda le silence au bravo d'un geste impérieux, et, faisant signe à Juanito de faire évacuer la chambre, il resta seul avec l'assassin. J'ai toujours ignoré ce qui se passa entre ces deux hommes; je ne devinai pas non plus pour le moment quelle cause avait si inopinément changé les dispositions de don Blas à l'égard de Verduzco. Je sus seulement

qu'après une heure d'entretien le bravo était sorti de la chambre du capitaine escorté de Juanito, qui parut dès ce moment traiter le prisonnier avec de grands égards.

Cependant l'état du capitaine n'avait pas empiré; un mieux même sensible paraissait s'être opéré chez lui. Au bout de deux jours passés fort tristement dans une cabane de la Hoya, j'appris, sans trop de surprise, que don Blas se disposait à nous accompagner jusqu'à Jalata dans une litière que le muletier en chef faisait disposer à cet effet. Le blessé devait trouver dans cette ville les soins éclairés que son état réclamait, et qui lui manquaient à la Hoya. Il devait aussi remettre son prisonnier entre les mains de l'autorité compétente.

Nous n'avions plus que cinq lieues à faire pour gagner Jalapa, et, quoiqu'il fût à peu près deux heures de l'après-midi quand nous quittâmes la Hoya, nous pouvions y arriver au coucher du soleil en pressant le pas. Cette fois, des éclaireurs avaient été envoyés en avant, et toutes les précautions prises pour empêcher une nouvelle catastrophe. Juanito portait en croupe le bravo soigneusement garrotté. Tout en chevauchant, le prisonnier et le gardien causaient aussi gaiement que deux amis qui se rendraient à une fête en partageant le même cheval. Le convoi s'avançait rapidement. Nous avions fait deux lieues, et nous allions arriver à San-Miguel-el-Soldado. Je remarquai alors qu'insensiblement, par l'effet sans doute de son double fardeau, le cheval de Juanito ralentissait sa marche et restait en arrière. Tenant, par curiosité, à ne pas m'éloigner du captif, je modérai aussitôt l'allure de mon cheval, de façon à pouvoir suivre à quelque distance Juanito et le bandit.

« Caspita! s'écria le sous-officier après un assez long silence, vous avez là une bien belle paire de bottes, seigneur don Tomas. »

Je me rappelai que Juanito n'avait qu'un brodequin et qu'un soulier.

« Je suis aise que mes bottes soient de votre goût, reprit Verduzco, et je les mettrais bien à votre disposition; mais vous concevez que je ne puis m'en défaire pour vous les donner.

— Vous me comblez, seigneur don Tomas, reprit Juanito avec une discrétion pleine de courtoisie; mais je prétends bien ne vous emprunter vos bottes que quand elles vous deviendront inutiles. C'est toujours ma façon d'agir avec mes amis, et vous êtes fort des miens ; j'attendrai donc. »

Les deux cavaliers baissèrent alors la voix, et je n'entendis plus la suite de l'entretien. Je venais d'ailleurs d'être brusquement enlevé à toutes mes préoccupations par la beauté du paysage qui s'offrit tout à coup à mes yeux. Nous étions sur la côte de San-Miguel. De ce point élevé, le regard embrasse une vallée charmante, entourée d'une ceinture de montagnes brumeuses. Le Naocampatepetl[1], volcan éteint, qui se présente sous la forme d'un bloc carré, domine cette ceinture. Au pied du pic de Macuiltepetl, sur le tapis de verdure qui couvre la vallée, et au milieu d'orangers fleuris, de palmiers élancés et de bananiers chargés de fruits, s'élève la ville de Jalapa, comme du sein d'une corbeille de fleurs. Placée entre le brouillard glacial des montagnes qui l'entourent et l'atmosphère embrasée du rivage de la mer, Jalapa n'est visitée que par de tièdes brises chargées de doux parfums. D'épaisses vapeurs, qui forment comme un dais mobile au-dessus de la plaine, lui prêtent une fraîcheur délicieuse. Vue du haut de la côte, où je n'avais autour de moi que de sombres sapins et une âpre végétation semblable à celle du Nord, la vallée qui se déroulait devant moi me semblait plus riante encore par le contraste qu'elle offrait.

Le jour touchait à sa fin. Le Macuiltepetl et les flancs de

1. Ce qui, en indien, signifie montagne carrée. Les Espagnols lui ont donné le nom de *Cofre de Perote*.

l'ancien volcan commençaient à se teindre des nuances violettes du soir, et déjà le pic neigeux d'Orizaba apparaissait au loin comme une brillante étoile [1]. Du fond du tableau que j'avais sous les yeux se détachait une ligne blanchâtre presque imperceptible qui terminait l'horizon. Cette ligne était l'Océan, et ce n'était pas sans une vive émotion que je pensais que cet Océan baignait les rivages de la France.

Pendant que j'étais absorbé dans la contemplation de ce ravissant paysage, le convoi s'était éloigné. Je piquai des deux et j'eus bientôt rejoint les derniers traînards : c'étaient Juanito et son compagnon. Je crus remarquer alors que le ceinturon du soldat ne serrait plus aussi étroitement le corps du bravo. Cette circonstance, rapprochée de beaucoup d'autres, me faisait croire à une tentative d'évasion que Juanito ne paraissait que trop disposé à favoriser. Je me demandai, quoique ce rôle me répugnât souverainement, si je ne devais pas avertir le capitaine. Cependant, comme je pensais que ma présence suffisait, au besoin, pour empêcher Verduzco de fuir, je préférai de rester. Tout à coup le ceinturon, tranché par le couteau du bravo, s'ouvrit en deux tronçons, et le bandit, se laissant glisser de la croupe du cheval jusqu'à terre, s'élança loin de son gardien. Un bond rapide rapprocha aussitôt du fugitif le cheval du lancier. Juanito appuya contre le bravo le canon de son mousqueton; le coup partit, et Verduzco tomba, la tête fracassée, avant que j'eusse même songé à pousser un cri.

« Ma foi, dit Juanito, en replaçant à son crochet l'arme qui fumait encore, il n'aura pas à se plaindre que j'aie manqué de procédés à son égard; car enfin j'aurais pu prendre ses bottes deux heures plus tôt! »

Complétement rassuré sur cette question de délicatesse, le

1. Les Indiens appelaient le pic d'Orizaba *Citlaltepetl* (montagne-étoile).

brigadier mit pied à terre, et, arrachant les objets de sa convoitise, il les troqua contre les chaussures disparates qu'il portait lui-même.

« Je savais bien, ajouta-t-il, que je finirais par m'équiper complétement !

— Écoutez, lui dis-je alors, mon cher Juanito, vous êtes un fidèle serviteur du capitaine, quoique tout à l'heure j'aie soupçonné le contraire; mais il y a dans tout ceci un mystère que je ne comprends pas, et je vous donnerais volontiers une piastre si vous vouliez me l'expliquer.

— De grand cœur, me dit Juanito en prenant la piastre que je lui tendais; aussi bien ne trouverai-je pas tous les jours un confesseur aussi généreux que Votre Seigneurie. »

Le brigadier se remit à cheval, et, pendant que nos montures allaient au pas :

« Vous pensez bien, seigneur cavalier, me dit-il, que je n'ai agi comme vous venez de le voir que par ordre de mon capitaine. Faire fusiller ce mauvais drôle eût été, aux yeux de la justice, un délit qui eût pu nous coûter bien cher; le remettre entre les mains des juges, c'était lui offrir une belle occasion de se faire acquitter. Le tuer au contraire quand il cherchait à s'évader, ce n'était qu'un cas de légitime répression. Cette tentative d'évasion à laquelle je semblais prêter la main n'était qu'un piége concerté à l'avance entre le capitaine et moi, et tendu à la crédulité de son prisonnier.

— Mais pourquoi votre capitaine en veut-il tant à un homme avec qui jadis il avait eu des rapports intimes?

— Ah ! ceci est autre chose, reprit Juanito. Avant de dépêcher Verduzco vers un monde meilleur, mon capitaine m'avait chargé de confesser son prisonnier; c'est ce que j'ai fait. Voici donc ce que j'ai appris et ce que je ne dirai qu'à vous.... ou à ceux qui me donneront une piastre pour le savoir. Comptant sur des protections qu'il avait en haut lieu, Verduzco s'était engagé à faire obtenir au capitaine l'autorisation

d'escorter la première conduite qui partirait, si celui-ci consentait, moyennant partage, à en laisser piller une partie. Le seigneur don Blas accepta le marché, et je dois dire, pour l'excuser, qu'il comptait plus tard rendre sur ses économies la part qu'il s'adjugeait dans le butin. Or, vous savez ce qui est arrivé au convoi; mais le plus plaisant de l'affaire, c'est que le coup a été exécuté par une autre bande que celle de Verduzco, qui n'avait pas compté sur cette concurrence. Pendant que le bravo attendait la conduite au delà de la Hoya, d'autres bandits, mieux inspirés, l'attendait en deçà. C'est par ces misérables que le capitaine a été blessé. Il a cru que Verduzco l'avait trahi, et c'est alors que j'ai reçu ordre de saisir la première occasion qui s'offrirait de lui brûler la cervelle. Le capitaine va respirer plus à l'aise quand je lui apprendrai en même temps la confession et la mort de son complice. »

Nous pressâmes le pas pour rejoindre le convoi. Dès que Juanito eut aperçu la litière du capitaine, il mit son cheval au galop et courut se placer à la portière. Quelques instants se passèrent, pendant lesquels, courbé vers le blessé, il parut lui rendre compte de l'exécution de ses ordres. Tout à coup il fit arrêter les mules. On se pressa autour de la litière, et j'accourus pour connaître les causes de cette alerte. L'émotion causée par le rapport du brigadier avait été funeste au capitaine; elle avait déterminée une hémorragie intérieure, et, quand j'arrivai près de lui, l'agonie contractait déjà ses traits.

La mort de don Blas rompait le dernier lien qui me retenait près du convoi d'argent. Je résolus de le laisser partir sans moi; les scènes dont je venais d'être témoin m'avaient profondément attristé, et je ne pouvais plus supporter la compagnie de ces hommes dont les passions brutales ne s'arrêtaient même pas devant le crime. Je fis donc une halte et j'eus bientôt vu disparaître dans la brume la litière qui n'em-

portait plus qu'un cadavre, escortée par les cavaliers tenant leurs lances baissées en signe de deuil.

La nuit s'approchait. Je me remis en route et m'acheminai lentement vers Jalapa, où mes sombres pensées ne tardèrent pas à faire place à des idées plus riantes.

LES JAROCHOS.

I.

Si nulle part, au Mexique, le soleil n'éclaire une végétation plus riche que dans la vallée de Jalapa, nulle part aussi l'influence d'une atmosphère pluvieuse ne se fait plus constamment sentir. Un dais de vapeurs grisâtres s'étend presque toujours depuis le sommet du *Cofre de Perote* jusqu'à l'extrémité opposée de l'horizon. Une pluie fine tombe de cette coupole humide, des flocons de brume roulent sur les toits des maisons, les rues sont désertes, et Jalapa expie cruellement, pendant la plus grande partie de l'année, les magnificences de son éternelle verdure; mais à l'heure où le soleil a déchiré ce voile de nuages, quand le ciel marie de nouveau son limpide azur à la verdure des collines, Jalapa redevient la ville enchantée qu'un horizon lointain promet au voyageur. Ses rues escarpées, qui ont repris leur physionomie riante, présentent à chaque pas une décoration toujours nouvelle : l'œil s'arrête tantôt sur les maisons blanches et rouges qui surgissent parmi les massifs de goyaviers, de liquidambars et de palmiers, tantôt sur les montagnes qui abritent la ville, sur les rochers qui disparaissent sous une draperie de convolvulus, sur les mille cascades qui s'échappent de leurs flancs et sur les sentiers qui se perdent entre une double haie de daturas, de chèvrefeuilles et de jasmins.

Le soir venu, l'ombre couvre le paysage, mais d'un voile

transparent qui en adoucit les contours sans les effacer. La nuit même à Jalapa n'a rien à envier au jour. C'est alors que la ville commence à vivre. Dans les maisons des pays chauds, le rez-de-chaussée est, à l'approche de la nuit, un rendez-vous pour la famille et les amis. C'est le soir, à Jalapa comme dans plusieurs autres villes du Mexique, que le passant peut surprendre dans tout son charme l'existence domestique des habitants. Chaque fenêtre ouverte répand dans la rue silencieuse et obscure un bienfaisant rayon de lumière, et laisse échapper le joyeux bruit de l'intérieur. Par les nuits tièdes de ce beau climat, l'étranger peut prendre ainsi sa part des fêtes de chaque soir ; il peut voir les Jalapeñas déployant sans affectation leur désinvolture proverbiale [1], depuis le moment où ces fêtes commencent jusqu'à celui où les fleurs des coiffures se fanent, où la harpe cesse de se faire entendre et où les fenêtres se referment derrière leurs grilles.

Soit que l'on quitte Jalapa pour se diriger vers Mexico à travers les brouillards glacés de la zone froide, ou que l'on gagne Vera-Cruz sous le poids d'une chaleur de plus en plus étouffante, c'est toujours à regret que l'on abandonne cette tiède vallée. J'avais remis mon départ de jour en jour, et près de deux semaines s'étaient écoulées comme un songe depuis le soir où, me laissant devancer par le convoi d'argent après la mort subite du capitaine don Blas [2], j'étais rentré seul à Jalapa. Mes ressources pécuniaires étaient à bout, il fallait partir. Je me mis en route, emmenant avec moi mon valet Cecilio et un autre compagnon de voyage dont je n'ai pas encore fait mention, une chienne épagneule répondant au nom anglais de *Love*, que Cecilio avait transformé en un

1. Les femmes de Jalapa passent à juste titre pour les plus belles et les plus gracieuses de la république ; on cite leur goût prédominant pour les plaisirs, les fleurs et la musique.

2. Voyez page 260.

nom espagnol d'une signification toute différente, *Loba* [1]. Cette chienne me suivait dans toutes mes promenades, et mon cheval Storm, qui l'avait prise en affection, ne galopait jamais si gaiement que lorsqu'il la sentait bondir entre ses jambes ou mordre son poitrail fumant.

Nous eûmes bientôt laissé derrière nous les collines fertiles de Jalapa, ses massifs d'orangers et de daturas, ses champs de bananiers et de goyaviers, et nous ne tardâmes point à dépasser Lencero. C'est le nom qu'a laissé un soldat de Cortez à un petit endroit où il avait établi une venta et où s'élèvent encore quelques-unes de ces cabanes à claire-voie appelées *jacales* [2]. Un souvenir plus récent recommande encore Lencero à la curiosité du voyageur. Près de ce hameau, sur le sommet d'une colline d'où, par un jour serein, l'œil embrasse les dentelures lointaines de la Cordillère et une échappée de la mer, s'élève une petite maison peinte en rouge, ornée d'un modeste péristyle et surmontée d'un *mirador* (belvédère) en vitres. Cette agréable retraite est la maison de campagne du général Santa Anna.

A quelque distance de Lencero, nous traversâmes les gorges de Cerro-Gordo, et une rumeur sourde comme celle de la mer qui se brise contre des rochers nous annonça la proximité de la rivière de l'Antigua. Sept arches audacieusement jetées sur un large précipice au fond duquel coule la rivière, des montagnes tranchées, des abîmes comblés, attestent encore aujourd'hui, en ce lieu nommé Puente-Nacional [3], la grandeur passée des anciens maîtres du Mexique.

1. *Love*, en anglais, amour; *loba*, en espagnol, louve.

2. Ces cabanes sont construites en bambous espacés de manière à laisser circuler partout l'air et la lumière. Voyez sur la venta de Lencero l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, par Bernal Dias del Castillo, l'un des compagnons de Cortez, témoin oculaire de tous les événements de la conquête.

3. Avant l'indépendance du Mexique, ce lieu s'appelait Puente del Rey (Pont du Roi).

Vera-Cruz n'est qu'à quarante-huit kilomètres de Puente-Nacional, et depuis notre départ de Jalapa la chaleur s'était graduellement augmentée. Storm aspirait avec délices le vent brûlant qui rasait l'herbe et lui rappelait la brise enflammée des savanes. C'était la première fois, depuis cinq ans, qu'il se baignait dans les rayons d'un soleil semblable à celui de sa *querencia* lointaine, et sa joie se traduisait par de sauvages hennissements. Love, au contraire, la langue pendante, les flancs haletants, cherchait vainement quelques gouttes de rosée au milieu d'une végétation flétrie par la chaleur du jour.

Fatigué d'une marche qui s'était prolongée bien au delà de mes prévisions, j'avais fait halte un instant. Je comptais reprendre bientôt ma route et arriver le soir même à Vera-Cruz, quitte à laisser Cecilio me rejoindre le lendemain, si son cheval ne pouvait suivre le mien; mais le sort en avait décidé autrement. Cecilio, resté en arrière, me rejoignit au moment où je me remettais en route. La sueur découlait de son visage empourpré; une inquiétude extrême se peignait sur tous ses traits, d'ordinaire si placides. Il mit son cheval de pair avec le mien. Je fus doublement surpris : c'était la première fois qu'il se permettait à mon égard un pareil manque de respect, et l'effort que venait de faire sa monture était pour moi sans précédents.

« Seigneur maître, me dit Cecilio, si les renseignements que j'ai pris sur la route ne sont pas trompeurs, nous entrons ici dans le domaine de la fièvre jaune; je crains fort, je l'avoue, pour une existence à laquelle j'ai la faiblesse de tenir; avec le bon plaisir de Votre Seigneurie, je n'irai donc pas plus loin.

— En effet, lui dis-je, la fièvre jaune commence dans ces parages; elle affectionne en outre les gens joufflus de ton espèce; qu'à cela ne tienne, tu connais le chemin d'ici à Mexico; puisse le cheval que je te donne en récompense de tes bons services t'y faire arriver à bon port! »

Malheureusement il y avait entre le maître et le valet une question de gages arriérés que le don d'un cheval fourbu, hors de service, ne tranchait pas précisément en faveur du valet. Ce dernier me le donna délicatement à entendre, et voulut être payé séance tenante. Je dus alors recourir à un argument que je croyais sans réplique.

« Tu sais pourquoi j'ai quitté Jalapa ; or, comme je ne puis trouver dans ces solitudes quelque maison de commerce qui veuille accepter une traite de moi sur Vera-Cruz, je t'engage à prendre encore ton mal en patience jusque-là. »

Cecilio ne répondit pas, mais son attitude me prouva qu'il ne se tenait pas pour battu. En effet, au bout d'une demi-heure environ de marche silencieuse, il revint à la charge.

« Si Votre Seigneurie voulait m'emmener en Europe, reprit-il, le vif désir que j'ai de visiter des pays si curieux me ferait au moins supporter la perspective de la fièvre jaune. Qui ne risque rien ne passe pas la mer, comme dit le proverbe. »

J'objectai à Cecilio qu'un pareil voyage était chose fort coûteuse, que, parmi les étrangers qui s'expatriaient pour venir au Mexique, on comptait fort peu de millionnaires, et que la plupart s'en retournaient les mains nettes comme ils étaient venus. « Tel, ajoutai-je sans autre allusion, qui fait au Mexique une certaine figure, n'est pas, hélas ! prophète dans son pays. »

Cecilio comprit à demi-mot et se résigna de nouveau. Nous reprîmes notre route, mais cette fois il marchait obstinément sur mes talons. Tout d'un coup il poussa une exclamation joyeuse.

« Qu'est-ce ? demandai-je.

— J'ai trouvé un accommodement merveilleux.

— Ah ! voyons cet accommodement.

— Je propose à Votre Seigneurie, reprit-il gravement, de jouer son bon cheval Storm contre les gages qui me sont dus. Dans l'impossibilité de me solder ici même et vu la ferme résolution où je suis de ne pas aller plus loin, Votre Seigneurie ne peut refuser une proposition si conciliante. Si Votre Seigneurie gagne, je la tiens quitte de tout, et il me restera l'honneur de l'avoir servie gratis ; si Votre Seigneurie perd, il lui restera le cheval orange et la grâce de Dieu. »

Je fus d'abord sur le point de rejeter hautement une proposition si extraordinaire ; mais bientôt l'idée me parut si extravagante, que j'acceptai d'emblée. Nous mîmes pied à terre. Selon un usage assez répandu au Mexique, Cecilio ne voyageait jamais sans être muni d'un jeu de cartes ; le maître et le valet s'assirent face à face sur le revers du chemin et à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Love s'étendit haletant sur le sable, tandis que Storm, impatient du repos, creusait la terre de son sabot. A la vue du noble animal qui peut-être allait cesser de m'appartenir, je regrettai un instant ma témérité, mais il n'était plus temps. Cecilio me passa les cartes.

« Votre Seigneurie me fera l'honneur de tailler, » dit-il en redoublant de gravité cérémonieuse.

Je frémis en pensant à ma veine habituelle, et je pris le paquet de cartes d'une main mal assurée. Pour ne pas prolonger une position aussi bizarre, je fixai la partie à trois *alburs* [1]. Cinq minutes allaient donc trancher la question. J'amenai deux cartes. Cecilio en choisit une, je pris l'autre ; puis, après en avoir successivement retourné une demi-douzaine, je gagnai le premier albur. Cecilio ne sourcilla pas ; quant à moi, j'espérai un instant que le hasard allait se tromper une fois dans ma vie en ma faveur : mais je

1. On nomme ainsi chaque partie du jeu appelé *monte*.

perdis le second coup. Restait le troisième albur, la partie décisive.

Absorbés comme nous l'étions, nous n'avions pas fait attention à deux cavaliers qui s'avançaient de notre côté. Je ne les aperçus, pour ma part, qu'au moment où ils étaient presque sur nous. Alors le bruit de leurs voix me fit lever la tête, et un coup d'œil suffit pour me montrer dans l'un des survenants le type parfait du Jarocho [1]. Il portait dans toute sa pureté le costume particulier à cette classe d'hommes : un chapeau de paille aux bords larges et retroussés par derrière, un mouchoir à carreaux rouges et jaunes qui sortait du chapeau comme une résille, et, de ses plis flottants, protégeait le cou et les épaules contre les ardeurs du soleil; une chemise de toile fine, à jabot de batiste, sans veste pardessus; un caleçon de velours de coton bleu, ouvert sur le genou et pendant en pointe jusqu'à mi-jambe. Sous une ceinture de crêpe de Chine écarlate qui lui serrait les hanches était suspendu un *machete* (sabre droit) à poignée de corne, sans garde et sans coquille, dont la lame nue et tranchante étincelait au soleil. Ses pieds, sans chaussures, n'appuyaient que du bout de l'orteil sur l'étrier de bois. Le Jarocho, la tête indolemment penchée sur une épaule, gardait à cheval l'attitude particulière à ceux de sa caste, dont il avait la tournure dégagée et le maintien chevaleresque. Sa peau était d'une couleur foncée qui tenait le milieu entre celle du nègre et celle de l'Indien. Enfin sa barbe touffue décelait l'origine orientale de sa race. Il était plus difficile de préciser la condition de l'autre cavalier, vêtu d'une veste d'indienne, d'un pantalon blanc, de brodequins de cuir de Cordoue, et qu'un riche chapeau de paille de *Jipijapa* [2] garantissait

1. On appelle *Jarochos* les paysans du littoral et de la campagne de Vera-Cruz.

2. Ces chapeaux, qui prennent leur nom du lieu où ils se font, valent souvent de trois à quatre onces d'or, ou de 240 à 320 francs.

des rayons du soleil. Sa figure, passablement rébarbative, pouvait convenir aussi bien à un négociant ou à un maquignon qu'à un voleur de grand chemin, et le cheval de luxe qu'il montait pouvait confirmer cette triple supposition.

Deux joueurs, en quelque endroit qu'ils se trouvent, sont toujours un agréable spectacle pour les Mexicains de toutes les classes, et, à mon grand déplaisir, les deux cavaliers firent mine de s'arrêter devant nous. Je restai immobile mes cartes à la main, et assez confus d'être surpris dans une occupation si étrangère à mes habitudes. Cependant, comme il n'y avait pas d'enjeu visible, je me flattais de garder les apparences du passe-temps le plus innocent; mais j'avais affaire à des juges experts en matière de faiblesse humaine.

« Joueriez-vous par hasard ce beau cheval bai brun? me demanda, en me saluant, le cavalier à la veste d'indienne, et en accompagnant son salut d'un regard perçant.

— Précisément, répondis-je.

— En ce cas, vous jouez gros jeu, mon maître, reprit le cavalier, et si, comme je le crois, ce cheval est le vôtre, je vous souhaite une chance favorable; mais serait-il indiscret d'assister à votre partie?

— Je préférerais la finir comme je l'ai commencée; j'ai toujours remarqué que je joue avec plus de bonheur quand je n'ai pas de témoins. »

Le cavalier trouva mes scrupules de joueur trop respectables pour ne pas se conformer à mes désirs, et se tournant vers son compagnon :

« Aussi bien, dit-il à celui-ci, le temps nous presse; c'est ici que nous devons nous séparer; comptez que, si j'en ai le loisir, j'irai demain vous rejoindre au *fandango*[1] de Manan-

1. Nom d'une danse qui, par extension, désigne les fêtes des villages de la côte de Vera-Cruz.

tial, quoique à dire vrai, si certains indices ne m'abusent, le vent ne doive pas tarder à souffler.

— A demain donc, si c'est possible, » répondit le Jaracho.

Et les deux cavaliers se séparèrent, le premier suivant le chemin direct, et le cavalier à la veste d'indienne prenant un sentier sur la gauche.

« Que diable le vent du Nord peut-il avoir à faire avec le *fandango* d'un petit village? demandai-je machinalement à Cecilio.

— Le cavalier à la jaquette d'indienne craint peut-être de s'enrhumer, » reprit Cecilio d'un air de fatuité satisfaite.

Après cette ingénieuse explication, nous reprîmes notre partie, un instant interrompue. Je retournai de nouveau deux cartes. L'une d'elles était la *sota de bastos*[1] : ce fut celle que choisit Cecilio. Cette fois, d'une main tremblante, je fis successivement glisser les cartes l'une sur l'autre; mon cœur battait : peut-être allais-je perdre un compagnon de cinq ans! Cecilio essuyait la sueur qui inondait son front. Tout à coup il poussa une exclamation qui retentit jusqu'au fond de mon âme : je venais de découvrir le valet de cœur.

« Vous avez perdu, monsieur, » s'écria-t-il.

A ces mots, prononcés en bon français, je regardai Cecilio avec une muette surprise. Quant à lui, s'approchant fièrement de Storm, il se disposa à l'enfourcher.

« Halte-là! drôle, je n'ai pas joué la selle, » m'écriai-je en l'arrêtant, et je lui ordonnai d'ôter la selle de Storm pour la mettre sur le dos du cheval orange. Cecilio exécuta l'ordre qui devait être le dernier qu'il recevait de son ancien maître, et je le regardai faire dans un douloureux silence. La double opération terminée, Cecilio monta sur le cheval qui n'était plus le mien. Je maudis alors ma folie, mais trop tard. Par fierté, cependant, je ne laissai rien percer du re-

1. Valet de trèfle.

mords cuisant que j'éprouvais, et je demandai à Cecilio, pour dissimuler mon chagrin, comment il se faisait qu'il parlât français sans que je l'eusse su jusqu'alors.

« Je n'ai pas été cinq ans, reprit-il, derrière la chaise de Votre Seigneurie, lorsqu'elle dînait avec ses compatriotes, sans apprendre sa langue ; mais, quant à le laisser paraître, je m'en serais bien gardé : Votre Seigneurie, dès lors, aurait eu pour moi une foule de secrets. »

Évidemment Cecilio était d'une famille de ces valets rusés qui jouent un si grand rôle dans les romans picaresques de l'Espagne. Plus d'une fois il m'avait rappelé le personnage d'Ambrosio de Lamela dans *Gil Blas*. Sa physionomie ne m'avait pas trompé. Cependant, malgré l'impudence qu'il dévoilait pour la première fois, il semblait, au moment de me quitter, sous le coup d'une préoccupation pénible. Il était naturel, en effet, qu'il éprouvât quelque regret de se séparer ainsi d'un maître qui n'avait eu que des bontés pour lui. Ému par cette pensée, je retrouvai au fond du cœur une étincelle de l'affection que je lui avais vouée.

« Cecilio, mon ami, lui dis-je, ce cheval que tu m'as gagné, je te l'aurais sans doute donné dans quelques jours ; est-ce de m'en dépouiller qui cause ton affliction ? »

Cecilio poussa un soupir.

« En effet, dit-il, je regrette de voir votre belle selle sur un si vilain cheval, et j'ai honte de ne pouvoir harnacher convenablement celui que je vous ai gagné. A ce propos, puisque Votre Seigneurie est en veine, lui agréerait-il de jouer aussi la selle ? »

C'en était trop. Outré de cette dernière ingratitude : « Prends garde, lui dis-je, en faisant mine d'armer mon pistolet, que je ne reprenne de force un cheval qu'un drôle comme toi n'est pas digne de monter. »

Cecilio ne répondit à cette menace qu'en piquant des deux et en sifflant pour appeler la chienne épagneule, qui jusque-

là avait regardé avec un air d'inquiétude cette brusque séparation du maître et du cheval. Je sifflai de mon côté. Ainsi mise en demeure d'établir pour la première fois une ligne de démarcation entre deux affections dominantes de sa vie, la pauvre bête hésita. Elle rejoignit Storm d'une course rapide et revint bientôt vers moi les yeux humides et suppliants. Les mouvements convulsifs de son corps trahissaient son angoisse et décelaient le combat qui se livrait en elle. Ses membres tremblèrent un instant; puis, poussant trois hurlements douloureux, elle disparut loin de moi, dans la poussière que soulevait le galop de son compagnon bien-aimé : je restai seul. Le cœur partagé entre la rage et la douleur, je fus tenté un moment de me venger de ma déconvenue sur le malheureux cheval que le sort me laissait; mais ce ne fut qu'un court instant de faiblesse. J'avais appris, dans les traverses multipliées d'une vie d'aventures, la difficile vertu de la résignation; les phases diverses de cet épisode sentimental s'étaient accomplies en outre sous l'empire de circonstances si bouffonnes, que je finis par me jeter sur l'herbe en poussant un fol éclat de rire.

II.

Ma déconvenue avait changé mon itinéraire : il ne m'était plus possible de gagner ce jour-là Vera-Cruz, monté comme je l'étais; je résolus donc de passer la nuit à Manantial, petit village que je supposais à une lieue de là tout au plus. J'avais dès lors du temps devant moi, et je ne pouvais mieux l'employer qu'à faire la sieste, à l'ombre des arbres, dans la verte solitude où je me trouvais. C'était une des parties les plus pittoresques des forêts qui s'étendent depuis Puente-Nacional jusqu'à Vergara. Au milieu de ces fourrés épais, d'étroits sentiers tracés par la hache courent dans diverses directions sous une voûte de feuillage presque impénétrable; à côté de

ces sentiers, une végétation luxuriante entrave partout les pas de l'homme et livre à peine un passage aux bêtes fauves. De longues lianes se tordent, s'entrelacent et étreignent les troncs rapprochés des arbres. Au milieu des lataniers qui inclinent jusqu'à terre leurs palmes gigantesques et luisantes, le cocotier couvre de ses larges éventails son collier de fruits verts; l'arbre à soie laisse échapper les flocons blancs de ses gousses entr'ouvertes. A l'ombre de ce feuillage touffu, les arums étalent leurs coupes vernies, et, au-dessus comme au dessous de ce dôme de verdure, les gobéas suspendent les guirlandes multicolores de leurs campanules. Tel est l'aspect de ces bois, aspect qui varie toutefois aux diverses phases du jour. A l'heure de midi, cette végétation puissante se courbe sous les feux du soleil, depuis la cime orgueilleuse du palmier jusqu'à l'humble mousse qui tapisse le sol. Une brise brûlante pénètre sous les fourrés et semble y arrêter le cours de la vie : les bêtes fauves, les oiseaux, les insectes, les plantes, tout se tait, tout dort sous ce souffle enflammé; mais quand le soleil ne dore plus que la pointe des arbres, quand les vapeurs se dégagent lentement de la terre pour retomber plus tard en rosée, ces forêts silencieuses et leurs hôtes renaissent à la vie.

Les perroquets, au plumage vert qui se confond avec le feuillage, font entendre leurs cris aigus; les oiseaux retrouvent leurs voix. Des myriades d'insectes bruissent sous l'herbe, de sourds craquements s'échappent des profondeurs de la forêt, jusqu'alors muettes; les plantes semblent secouer leur sommeil léthargique, et les palmiers darder leurs pointes aiguës. Une dernière transformation commence avec la nuit : les tons de la verdure se confondent graduellement; bientôt une teinte transparente s'étend sur tous les objets Les ramages divers, tous les bruits cessent l'un après l'autre. Toutefois le silence qui succède peu à peu aux rumeurs de la soirée n'est plus celui des heures ardentes du

jour. La nuit a ses mystérieuses harmonies, quand les voix du crépuscule se taisent. Le vent du soir frémit, à travers les lianes tendues, comme s'il faisait vibrer les cordes d'une harpe éolienne; les feuilles sèches résonnent faiblement sous la pression des anneaux d'un reptile; le *cenzontle*, le roi des oiseaux chanteurs d'Amérique, répète l'un après l'autre tous les bruits de la solitude, et le *cuitlacoche*[1], qui se balance sur une branche au-dessus des cascades, semble, en sifflant, s'enivrer du murmure des eaux.

J'avais subi, sans pouvoir y échapper, l'influence énervante de la chaleur, et je m'étais endormi sans nul souci de mon cheval. C'était une proie que le moindre voleur eût dédaignée, et je dois, du reste, reconnaître que, dans les parages où je me trouvais, la probité des habitants n'a jamais souffert d'atteinte. Il faisait encore grand jour quand je me réveillai; pourtant la brise commençait à tempérer déjà les feux de l'atmosphère. Déjà aussi, au-dessus des arbres qui m'avaient abrité, des essaims de perroquets avaient commencé leur discordant ramage, et cette musique infernale était de nature à ébranler douloureusement les nerfs les moins délicats. L'impatience me prit, et, enfourchant avec colère la triste monture qui remplaçait mon excellent Storm, je m'élançai dans le sentier tracé qui devait me conduire à Manantial.

Au bout d'une demi-heure d'une marche lente et pénible, toujours poursuivi par la musique irritante des perroquets, j'aperçus un cavalier qui cheminait devant moi. Ce cavalier, vêtu comme l'un de ceux qui avaient un instant interrompu notre partie, semblait aussi agacé que je l'étais moi-même.

1. Le *cenzontle* et le *cuitlacoche* sont les deux types principaux de la classe des oiseaux moqueurs. Le *cenzontle* sait imiter tour à tour le sifflement du merle, le miaulement du chat sauvage, le cri de l'aigle et du faucon, le hurlement du *coyote*, le gémissement de la chouette et du hibou.

Penché sur un côté de sa selle à la façon des Jarochos, il avançait lentement, gesticulant, levant le poing vers la voûte du ciel avec tous les symptômes d'une rage concentrée. Enchanté que le hasard m'envoyât un compagnon d'infortune, je crus devoir lui apporter le tribut de mes consolations : j'y réussis au delà de mon espoir. A peine, à force de coups d'éperons, eus-je pu mettre mon cheval à côté du sien, qu'une hilarité subite remplaça l'irritation à laquelle il semblait en proie.

« Est-ce de moi, par hasard, que vous riez ainsi ? lui demandai-je assez brusquement ; car, mal disposé comme je l'étais, j'avais trouvé cette démonstration de gaieté plus qu'inconvenante.

— De vous, non, seigneur cavalier, répondit le Jarocho ; mais vous m'excuserez si, à l'aspect de votre cheval, je fais trêve à mes habitudes ordinaires de courtoisie.

— Pourtant mon cheval n'est guère plus laid que l'*andante*[1] que vous montez, ce me semble, repris-je fort choqué de cette réponse.

— C'est possible, mais enfin il est plus laid : c'est une satisfaction que je n'aurais espéré trouver, et dont je profite, ne vous déplaise. »

Le cavalier se remit à rire de plus belle, et avec tant d'abandon que, la contagion me gagnant, je mêlai mes éclats de rire aux siens. Effrayés sans doute de ce bruit insolite, les perroquets criards se turent un instant. Cependant, ce premier accès passé, nous continuâmes de front notre route, sans échanger d'autres paroles. Les perroquets avaient recommencé leur vacarme, et mes oreilles déchirées ainsi que mon amour-propre froissé me faisaient désirer la reprise de notre entretien, dût-il même dégénérer en querelle, comme une diversion nécessaire. Je pris le parti de me venger d'a-

1. Synonyme local de cheval.

bord sur les oiseaux maudits que leur plumage confondait avec la verdure des arbres, et je tirai au hasard l'un de mes pistolets sur les branches entrelacées au-dessus de nos têtes. J'eus la satisfaction fort inespérée de voir un des perroquets tomber en se débattant à nos pieds. Le Jarocho me regarda d'un air d'étonnement inquiet.

« L'aviez-vous visé, par hasard? me demanda-t-il.

— Sans doute, lui répondis-je brusquement, et ceci doit vous prouver qu'il y a quelquefois du danger à railler les gens avant de les connaître. »

A ces mots, le Jarocho arrêta son cheval, et, se campant assez fièrement, le poing sur la hanche, tandis que de l'autre main il enfonçait son chapeau de paille sur sa tête, il s'écria :

« *Oigajte, ñor deconocio*[1], je suis d'une caste et d'un pays où la parole est courte et la main prompte. Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais, si c'est une querelle que vous me cherchez, vous avez trouvé votre homme : malgré la disparité de nos armes, j'essayerai de faire de mon mieux. »

Et, fidèle à l'habitude de ses pareils, qui ne manquent jamais d'appeler la poésie au secours de leur valeur, il se mit à chanter d'une voix plus éclatante qu'harmonieuse le couplet suivant :

A ese mi competidor
Dile que llevo cortante,
Que si tiene jierro y valor
Que se me pare delante[2].

1. En bon espagnol, *Oiga usted, señor desconocido* (écoutez, seigneur inconnu). Ce peu de mots suffira pour donner une idée des altérations que subit la langue espagnole dans la bouche des Jarochos.

2. « Si je trouve un compétiteur, — je sais manier mon épée; — s'il a du fer ou du cœur, — il verra qu'elle est bien trempée. » Ces mauvaises rimes peuvent traduire fidèlement l'espagnol.

Puis il dégagea sa lame affilée de l'anneau de cuir qui lui tenait lieu de fourreau et mit flamberge au vent. A son exemple, je dégainai mon sabre.

Une rencontre au milieu des solitudes américaines, avec les oiseaux des bois pour uniques témoins, avait son côté chevaleresque ; mais les chevaux que nous montions l'un et l'autre juraient si fort, par leur encolure décharnée et leur allure pacifique, avec nos dispositions belliqueuses, qu'au moment même de croiser le fer, nous ne pûmes, en nous toisant, garder notre sérieux. Le fou rire qui s'était déjà une fois emparé de nous nous reprit de plus belle. Je fus le premier cependant à retrouver mon sang-froid, et je me hâtai de dire au Jarocho qu'après sa protestation contre toute pensée d'offense à mon égard, un duel entre nous n'avait plus de motif sérieux et ne pouvait s'expliquer que par des prétentions guerrières fort peu compatibles avec notre chétif équipement. Le Jarocho me tendit la main.

« Je suis fort aise de vous voir satisfait, reprit-il; car il m'eût été bien pénible de devenir l'ennemi d'un homme qui s'est montré aussi loyal que brave. J'ai d'ailleurs une autre querelle à vider, et j'eusse manqué à un grave devoir en me battant avec vous avant d'avoir terminé l'affaire que je laisse en suspens. »

Nous reprîmes notre marche après avoir échangé ces explications. Alors, pour donner une autre direction à l'entretien, me rappelant les dernières paroles des deux cavaliers qui s'étaient séparés à l'embranchement des deux chemins :

« Vous avez, à ce que j'ai ouï dire, un fandango demain à Manantial? demandai-je à mon compagnon.

— Oui, et au diable soit-il ! J'avais promis à *ña*[1] Sacramenta un nœud de rubans rouges, et je reviens sans en avoir

1. *Ña*, abréviation de *doña*, usitée dans cette partie du Mexique.

pu trouver le plus petit bout dans les environs. Tout à l'heure, quand vous m'avez rejoint, je maudissais ma mauvaise étoile. Peut-être venez-vous aussi à Manantial pour assister au fandango?

— Oui, lui dis-je; mais c'est le hasard seul qui m'amène de ce côté : car je comptais, sans un contre-temps imprévu, coucher ce soir à Vera-Cruz.

— Vous ne vous repentirez pas, je l'espère, de ce contretemps; il y aura une *foule pressée comme de la fumée, des alburs par monceaux*[1]. Mais où descendrez-vous à Manantial? Il n'y a pas d'auberge.

— Chez vous, parbleu! repris-je, puisque vous paraissez désirer que j'assiste à votre fandango. »

Le Jarocho s'inclina en signe d'assentiment et se mit à me faire aussitôt une brillante énumération des plaisirs qui m'attendaient le lendemain. Mon hôte parlait encore quand déjà nous approchions de Manantial. La nuit était venue. Sous un ciel étincelant d'étoiles, au milieu d'épais massifs de verdure, quelques feux épars annonçaient de loin le village. Nous atteignîmes bientôt une petite clairière sur laquelle étaient disséminées quelques cabanes en bambous avec leur toit de feuilles de palmiers : c'était Manantial. Au son monotone d'une mandoline, des femmes vêtues de robes blanches, des hommes au costume pittoresque préludaient par la danse aux divertissements du lendemain, et de jeunes mères endormaient au bruit des chansons leurs enfants suspendus dans des hamacs de fil d'aloès. Nous entrâmes dans le cercle formé autour des danseurs. Une acclamation générale m'apprit bientôt le nom de mon nouvel hôte.

« Ah! voilà *Calro*[2], » s'écria-t-on de tout côté, comme à

1. Ces hyperboles, toutes locales, reviennent fréquemment dans la conversation des Jarochos.

2. *Calro* ou plutôt *Calros*, pour *Carlos*.

l'aspect d'une personne depuis longtemps attendue. Quelques hommes qui ne prenaient point part à la danse s'avancèrent amicalement vers le Jarocho, qui ne sembla répondre qu'indifféremment à ce bon accueil. Le froncement de ses sourcils indiquait une émotion péniblement contenue. Ses yeux étaient fixés sur le groupe des danseuses, et la direction de ses regards ne tarda pas à me désigner l'objet d'une si vive préoccupation. C'était une jeune et gracieuse fille, dont les pieds glissaient légèrement sur le gazon. Ses cheveux d'ébène étaient ornés d'un diadème de fleurs de *suchil*[1] mêlées de *cucuyos*[2], dont la lueur bleuâtre ceignait son front d'une mystérieuse et fantastique auréole. Vêtue d'une robe blanche dont les pâles rayons de la lune argentaient les ondulations, Sacramenta, les épaules nues, semblait une de ces fées nocturnes qui dansent au milieu des clairières, quand tout dort dans les forêts.

Le regard oblique et presque dédaigneux que la jeune fille laissa tomber sur le Jarocho, l'expression de colère jalouse qui se lisait clairement sur les traits de ce dernier, m'eurent bientôt révélé un de ces drames douloureux, une de ces luttes de la coquetterie et de l'amour qu'on retrouve partout sous le ciel. Calros ne paraissait pas cependant un de ces hommes accoutumés à voir dédaigner leurs hommages. Un air de distinction marquée faisait valoir la mâle beauté de sa physionomie. Le Jarocho attendit patiemment que la danse fût finie, et, fendant les groupes formés devant nous, il s'avança vers la jeune fille sans plus s'occuper de moi que si je n'avais eu, en fait d'hospitalité, que l'embarras du choix. Arrivé près d'elle, il mit pied à terre. J'étais trop éloigné pour saisir ses paroles; néanmoins, grâce aux clartés qui,

1. Arbre sauvage commun dans les parties chaudes du Mexique, et dont les fleurs sont recherchées pour leur parfum.

2. Vers luisants. C'est une coiffure étrange, que les femmes de Mexico n'ont pas dédaigné parfois d'emprunter aux Jarochos.

s'échappant d'une cabane voisine, tombaient à flots sur lui et sur Sacramenta, je pus observer une pantomime suffisamment significative. Je ne doutai pas que Calros ne s'excusât au sujet du ruban rouge qu'il n'avait pu se procurer; mais il était clair pour moi qu'il plaidait sa cause avec un succès des plus médiocres. Un sourire moqueur se dessinait sur les lèvres de la jeune fille; ses grands yeux noirs semblaient exprimer une ironie si impitoyable, que le pauvre Jarocho parut complétement découragé. Il l'écouta en caressant la poignée de corne de son machete, tandis qu'un nuage plus sombre encore couvrait de nouveau son visage; puis, rappelant sans doute son orgueil, un instant dompté, il fit deux pas en arrière, et mit le pied à l'étrier pour s'éloigner. Cependant, avant de se remettre en selle, il jeta sur la jeune fille un dernier regard, mais un regard irrité. Sacramenta y répondit en secouant la tête par un mouvement tout empreint d'une grâce provoquante; une des fleurs de suchil qui ornaient sa chevelure se détacha et vint rouler sur l'herbe près d'elle. Le Jarocho regarda avec indécision cette petite fleur qui s'était flétrie sur le front de celle qu'il aimait. La jeune fille parut d'abord ne pas prendre garde à l'hésitation de Calros; puis, tandis que ses deux mains assujettissaient de nouveau sa coiffure odorante, par un geste de coquetterie qu'eût envié une femme de nos salons, elle montra du bout de son petit pied chaussé de satin bleu la fleur qui gisait sur l'herbe. Une joie ineffable vint rayonner sur la figure du Jarocho, qui se baissa vivement, ramassa avec bonheur ce frêle gage d'espérance, et, s'élançant sur sa selle, se perdit bientôt dans l'ombre.

Il était évident que, dans l'excès de sa félicité, Calros ne pensait plus à moi. C'était naturel; mais il était naturel aussi que je ne voulusse point passer la nuit à la belle étoile. Je me mis donc à la poursuite de l'hôte qui m'échappait.

« Hé ! seigneur don Calros, lui criai-je de loin, vous oubliez, ce me semble, l'hospitalité que vous m'aviez si gracieusement offerte.

— Pardon, seigneur cavalier, me dit-il en s'arrêtant, mais vous ne croiriez peut-être pas qu'il m'arrive parfois d'être distrait?

— J'en suis convaincu, lui dis-je, et ne vous en veux nullement d'avoir oublié un étranger rencontré par hasard, et dont une impérieuse nécessité peut seule excuser l'indiscrétion.

— Dans notre pays, l'étranger est partout chez lui; mais l'hospitalité que je vous donnerai ne sera pas gratuite, car vous pourrez me la payer par un service ou par un conseil dont j'ai besoin.

— Volontiers, répondis-je, si c'est en mon pouvoir. »

Nous nous acheminâmes vers la cabane du Jarocho, située à l'extrémité du village. C'était un *jacal*, comme la plus grande partie des maisons de Manantial. Un petit enclos, dans lequel erraient quelques chèvres, était attenant à l'habitation. Des bananiers, chargés de leurs régimes savoureux, étendaient sur le modeste jardin leurs larges feuilles balancées au souffle de la brise. La cabane se divisait en trois pièces séparées par des nattes de jonc. Dans l'une de ces pièces, une vieille femme préparait le repas du soir devant un brasier dont la flamme rougeâtre éclairait seule le jacal. Cette femme était la mère de Calros. Pendant que nous dessellions nos chevaux, mon hôte lui avait expliqué en quelques mots les circonstances de notre rencontre, et j'étais à peine introduit auprès d'elle, que le souper se trouva servi; il était frugalement composé de riz au lait, de bananes frites et de ces haricots rouges de Tierra-Caliente, qui jouissent dans tout le Mexique d'une réputation proverbiale. Le repas achevé, la bonne femme se retira en me souhaitant un paisible sommeil. Calros et moi, nous restâmes nonchalam-

ment étendus sur nos couvertures près de la porte, restée ouverte, et nous laissâmes errer nos regards sur les savanes qui s'étendaient à perte de vue autour de l'habitation.

On veille tard dans les pays chauds : l'atmosphère embrasée que la brise de nuit ne tempère pas toujours, les piqûres des moustiques qui bourdonnent incessamment, écartent longtemps le sommeil. Près de nous, nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le vent du soir qui agitait l'herbe, dont le frémissement se mêlait au murmure d'un ruisseau voisin; mais plus loin les sons aigus des *vihuelas* [1], mêlés à des éclats de rire féminins, annonçaient que la veillée se prolongeait aussi. Le Jarocho gardait le silence, et, de mon côté, je me laissais aller à cette indolente contemplation qui est la vie de la zone tropicale. La voix du Jarocho me fit enfin souvenir que le moment était venu de payer l'hospitalité dont j'étais l'objet.

« Vous voyez, me dit-il, cette brume blanche qui amortit le feu des étoiles ! ces vapeurs sont celles qui, à la fin des jours les plus chauds, s'élèvent des lacs, des ruisseaux et des chutes d'eau. Croyez-vous qu'il soit possible qu'à la voix de certaines créatures mortelles comme nous, cette brume uniforme, impalpable, étendue comme un voile transparent, se condense, se réunisse et nous offre l'image des amis qu'on a perdus ou des ennemis qu'on a tués ?

— J'en doute, lui répondis-je, étonné de ce préambule, et je croyais que ces superstitions appartenaient seulement à nos tristes pays septentrionaux, où les âmes cependant ne devraient guère être tentées de revenir après la mort.

— Ici, reprit Calros d'un ton solennel, les esprits ne redoutent pas le séjour des vivants; ils aiment à hanter les

1. Espèces de petites guitares appelées aussi *jaranas*.

bois et à se balancer sur les lianes fleuries; mais je vous vois sourire. Parlons d'autre chose. Avez-vous vu ce soir ña Sacramenta?

— Cette belle jeune fille au diadème de cucuyos et à la couronne de suchil?

— Elle-même; elle est bien belle, n'est-ce pas? Il y a six mois environ, dans un fandango auquel, par hasard, je n'assistais pas, une querelle s'engagea à son sujet, il s'ensuivit mort d'homme; le meurtrier joua des éperons et se sauva. L'homme tué était mon parent : je fus désigné, selon l'usage, pour venger sa mort, dont, je l'avoue, je ne fus pas fort affligé, car il aimait ña Sacramenta, et ceux qui l'aiment sont mes ennemis; j'acceptai néanmoins ce que m'imposait le point d'honneur. S'il n'eût fallu simplement que demander, l'épée à la main, compte du sang versé, je me serais hâté de m'acquitter de ce devoir; mais il fallait découvrir la trace soigneusement cachée du meurtrier et visiter pour cela tous les villages du littoral. Je compris alors que j'aimais Sacramenta plus que la vie, plus que l'honneur peut-être, et j'éloignais de jour en jour l'instant de me mettre en campagne. On peut connaître à des indices certains l'ouragan qui va rugir, on peut suivre pas à pas la piste invisible du jaguar, la trace d'un homme qui se cache; mais nul ne peut lire dans le cœur d'une femme. Vingt fois j'ai cru être aimé de Sacramenta, et vingt fois ses dédains ont fait entrer le doute dans mon âme; je n'osais donc pas m'éloigner sans savoir si elle se réjouirait de mon absence ou si elle ferait des vœux pour mon retour. Aujourd'hui même encore l'incertitude me torture, et cependant un je ne sais quoi me dit d'espérer. Ce matin j'aurais pu partir, certain de voir mes vœux dédaignés; ce soir, j'oserais presque me flatter d'un fol espoir.

— Une simple fleur de suchil qu'on porte sur le cœur opère donc souvent bien des miracles? interrompis-je.

— Quoi ! s'écria le Jarocho, auriez-vous le don de voir ce que nul n'a vu ?

— Je n'ai vu que ce que chacun a pu voir comme moi ; mais quand une femme donne à celui dont elle est aimée une fleur qu'elle a portée, elle sait que cette fleur doit dire à son amant d'espérer.

— Plaise à Dieu ! s'écria vivement le Jarocho ; pourtant, ajouta-t-il en soupirant, ce n'est pas le premier gage que j'aie ainsi reçu : et qui me dit que le lendemain ne viendra pas cette fois encore dissiper les illusions de la veille ? Depuis le jour où ña Sacramenta est venue s'établir à Manantial, il y a de cela un an, ma vie s'est écoulée ainsi dans des alternatives de joie et de tristesse ; cependant le mort n'est pas encore vengé. J'ai tâché de l'oublier ; malheureusement d'autres y pensaient pour moi. Le défunt avait une vieille mère qui chaque jour me rappelait de quelle besogne j'étais chargé. Il y a huit jours, je la rencontrai. Je voulus l'éviter, car elle passe pour être un peu sorcière, mais elle vint à moi et me dit : « Les morts ont plus de mémoire que les vi-« vants ! » Je lui demandai ce qu'elle voulait dire, quoique je le susse bien. « Vous le saurez ce soir, » me répondit-elle. Le soir, en effet, continua Calros d'une voix altérée, j'étais comme aujourd'hui, seigneur cavalier, sur le seuil de cette porte, rêvant à des projets insensés, écoutant la voix des arbres et du vent ; une brume blanche voilait le ciel comme à présent ; tout à coup un nuage s'interposa entre mes yeux et les étoiles, ce nuage prit une forme humaine : c'était celle du défunt ! Je le vis distinctement, debout devant moi ; je fermai les yeux ; quand je les rouvris, le nuage avait disparu. Vous comprenez maintenant pourquoi, seigneur cavalier, je vous ai demandé, à vous qui, en votre qualité d'Européen, devez être un savant, si les créatures humaines pouvaient évoquer les morts. »

Les idées superstitieuses n'ont guère cours au Mexique ;

toutefois la race des Jarochos semble en avoir gardé le monopole. Les sorciers, les revenants, les talismans, les maléfices, jouent un grand rôle dans leurs traditions locales. Il me fut impossible de persuader à mon hôte que, dans la solitude, les imaginations ardentes se forgent mille chimères, et n'échappent pas toujours à de véritables hallucinations. Calros secouait la tête d'un air incrédule. Mes doutes sur la puissance d'évocation attribuée aux sorciers ne réussirent qu'à modifier ses croyances.

« Je veux bien, me dit-il, que l'ombre de mon parent n'ait point été évoquée par un pouvoir humain ; mais c'est Dieu même qui me l'a envoyée. Aussi mon parti est-il pris : je ne resterai pas à Manantial un jour au delà de celui qui nous éclairera demain. Cependant c'est un rude effort que je fais en m'éloignant; car, à présent plus que jamais, j'aurais voulu rester dans ce village, qui m'est moins cher parce que j'y suis né qu'à cause de celle qui l'habite.

— N'y aurait-il pas moyen de concilier votre devoir avec votre amour?

— Il y en aurait bien un, qui consisterait à trouver un ami dévoué à qui je déléguerais mes pouvoirs; un hôte fait partie de la famille, et, en cette qualité, seigneur cavalier, vous pourriez me remplacer, vous mettre en quête du meurtrier que je poursuis, et qui ne saurait vous refuser la revanche que vous lui demanderiez les armes à la main.

— Ce serait en effet une mission bien glorieuse; mais je craindrais beaucoup de me trouver au-dessous d'une pareille tâche, répondis-je modestement; tout ce que je pourrais vous promettre serait de vous accompagner dans vos recherches et de vous aider au besoin.

— C'est une offre que je ne refuse pas, répondit Calros; nous partirons donc après-demain matin. »

Ce point délicat une fois réglé à notre mutuelle satisfaction, et surtout à la mienne, nous songeâmes à passer la nuit le

plus commodément possible. Nous nous étendîmes sous le hangar qui servait de péristyle à la cabane. Une brise fraîche commençait à dissiper la chaleur du jour, les cigales se taisaient sous l'herbe, et, dans les savanes, les troupeaux aspiraient en mugissant la fraîcheur de la nuit. Bercé par le murmure des feuilles, je prêtai quelque temps l'oreille aux bruits nocturnes des bois, et je ne tardai pas à m'endormir. Bientôt des songes confus représentèrent à ma mémoire tous les événements de la journée, et je finis par rêver que je rapportais à doña Sacramenta la tête du meurtrier que j'avais vaillamment tué en combat singulier.

III.

De toutes les castes de la famille mexicaine, il n'en est point peut-être de plus curieuse à étudier que celle des Jarochos. J'ai dit qu'on désignait sous ce nom les paysans du littoral de Vera-Cruz. Leur costume ne ressemble en rien à celui des autres habitants des campagnes, et présente quelque analogie avec le costume andalou. L'opinion générale est qu'ils descendent directement des gitanos d'Andalousie, et leurs goûts d'indépendance, leur prédilection marquée pour les bois et les lieux déserts, leurs idées superstitieuses, leurs penchants cruels, confirment de tous points cette supposition. Comme leur costume, leur dialecte n'appartient qu'à eux : étrange assemblage des termes les plus choisis du plus pur castillan et des locutions populaires les plus triviales défigurés par une prononciation vicieuse, ce dialecte ne peut être compris, même de ceux qui savent l'espagnol, sans des études toutes particulières. Bien que portés par leur esprit querelleur vers les hasards de la mer et des combats, les Jarochos sont trop jaloux de leur indépendance pour se soumettre volontiers à la discipline d'un camp ou d'un vaisseau.

C'est encore ce besoin effréné d'indépendance qui leur fait mépriser l'existence modeste et sédentaire du laboureur. La vie errante du pâtre ou du maquignon est celle qu'ils préfèrent, et le machete joue un rôle essentiel dans tous leurs délassements. Le Jarocho se priverait du plus indispensable vêtement plutôt que du sabre droit, affilé, luisant, qu'il porte à sa ceinture, toujours sans fourreau, et dont il prend plus de soin que de sa propre personne. Ce sabre est plus souvent d'ailleurs dans la main du Jarocho que sur sa hanche. Un point d'honneur futile, le pari le plus insignifiant, tout sert de prétexte à ces gitanos du Mexique pour se livrer à des jeux sanglants qui entraînent parfois une longue suite de combats à outrance, quand, au lieu de se contenter du premier sang, un des deux antagonistes a donné à son adversaire un coup mortel. Quelques qualités rachètent pourtant les défauts de ces hommes indomptables. Le Jarocho est sobre, franc, loyal et hospitalier envers les *blancs* (il appelle ainsi les gens d'une classe plus élevée); il a le vol en horreur; il aime le sol où il est né; étranger à tout instinct cupide, il vit content de peu au milieu d'un pays fertile, où trois moissons couvrent chaque année les champs qu'il ensemence sans les cultiver. Le jeu, la musique, la danse, la poésie, car tout Jarocho est quelque peu improvisateur, se partagent avec l'amour presque tous les instants de cette existence heureuse et facile. L'extérieur du Jarocho porte d'ailleurs un cachet de distinction qui convient à de pareils goûts. L'habitant des campagnes de Vera-Cruz est en général robuste et bien fait. Il a la maigreur nerveuse des races d'élite, et la nature a jeté sur toute sa personne un prestige d'élégance en harmonie avec ce culte chevaleresque voué par le Jarocho à trois objets : son cheval, son épée et sa maîtresse.

Sept ans avant l'époque de mon passage à Manantial et quelque temps après mon arrivée au Mexique, je m'étais déjà trouvé en contact momentané avec cette classe d'hommes;

mais, peu familiarisé avec la langue espagnole, je n'avais pu absolument rien comprendre au bizarre dialecte des Jarochos. Ma dernière mésaventure avait cela de bon, qu'elle me jetait de nouveau au milieu de cette caste exceptionnelle, après un séjour au Mexique qui m'avait suffisamment préparé à l'étudier.

Le lendemain matin, quand je m'éveillai, au moment où le soleil commençait à répandre une insupportable chaleur, mon hôte était déjà debout; la mise élégante et presque recherchée qui avait remplacé son costume de voyageur me rappela que le jour qui se levait était un jour de fête pour Manantial. Une torsade de perles de Venise, rehaussée de distance en distance de petits miroirs, entourait la forme de son chapeau; sa chemise de fine batiste était ornée de riches broderies; les boutons de sa calzonera de velours se composaient, à la ceinture, de piastres fortes, et, le long des jambes, de réaux et demi-réaux; ses pieds étaient chaussés de brodequins de cordouan, dont les tiges s'arrondissaient au-dessus de la cheville en éventails brodés. Enfin, son *cortante*[1], fourbi avec plus de soin encore, étincelait suspendu à sa ceinture de soie écarlate, et des houppes de soie de la même couleur en ornaient la poignée de corne. Dans cet équipage aussi galant que fièrement porté, le Jarocho avait un air de raffiné dont j'augurai très-bien pour ses affaires de cœur.

Cependant, malgré le contentement intérieur qui rayonnait sur son visage, Calros relevait parfois d'un air soucieux les crocs de sa moustache. Une arrière-pensée pénible semblait mêler quelque amertume à sa joie. Je lui demandai la cause de sa préoccupation.

« Ah! si vous vouliez, me répondit-il en soupirant, pren-

1. *Cortante* (coupant) est le synonyme local de *machete*, comme *andante* (allant) est le synonyme de cheval.

dre sur vous la vengeance dont je suis chargé, je serais délivré d'un souci qui va m'obséder plus péniblement encore au milieu des plaisirs de ce jour.

— Quoi! votre serment vous empêchera-t-il de boire, de chanter ou de jouer?

— Non; il m'empêchera de me battre, et qu'est-ce qu'un fandango sans quelque bonne petite querelle qui en relève la saveur? Mais bah! on ne peut pas avoir tous les plaisirs à la fois. Je chanterai plus fort, je jouerai davantage, et je boirai d'autant pour me calmer. »

Je doutais fort de la vertu calmante des cartes et de l'eau-de-vie de Catalogne, mais j'affectai de croire pleinement à l'efficacité du remède, d'abord pour être agréable à mon hôte, ensuite pour le détourner de faire encore une fois, dans l'intérêt de sa vengeance, appel à ma bravoure.

Comme le Jarocho, Manantial avait aussi pris un costume de fête. Un mouvement inusité régnait dans tout le village. Sur le seuil des cabanes apparaissaient de temps à autre des femmes qui étalaient coquettement, aux feux du soleil, parmi des flots de mousseline et de dentelles, l'or et le corail, si chers aux beautés basanées des pays méridionaux. Sur la clairière, on disposait une espèce d'estrade destinée aux danseuses; on improvisait des boutiques d'eau fraîche, de *tepache* et d'eau-de-vie catalane; on dressait des tables de jeu; quelques heures encore, et les Jarochos des villages voisins allaient arriver de tous côtés. Le soleil, dans toute sa force, versait un torrent de lumière éblouissante. L'ombre des palmiers, déjà moins perpendiculaire, marquait deux heures après midi. Des cavaliers arrivaient en foule, mettaient pied à terre et attachaient aux troncs des arbres et aux piliers des maisons leurs montures aux flancs fumants. Ce fut bientôt un pêle-mêle d'hommes et de chevaux; les hennissements, les cris, les éclats de rire et les préludes des guitares résonnaient de tous côtés. Des cercles se for-

maient suivant les goûts de chacun autour des tables de jeu, des *ventorrillos*[1] ou de l'estrade réservée aux danseuses. Ce fut dans ce dernier que je m'établis en observateur. C'était le centre où les passions les plus fougueuses allaient se développer dans toute leur effervescence.

L'estrade, élevée à quelques pouces du sol, n'attendait plus que les danseuses, qui devaient seules y figurer; car par suite d'un usage bizarre, commun à tous les villages de la côte de Vera-Cruz, les hommes restent spectateurs des danses que les femmes exécutent entre elles. Un Jarocho s'assit par terre près de l'estrade, croisa les jambes et d'une main vigoureuse commença de racler de la mandoline. Huit ou dix danseuses s'empressèrent de répondre à cet appel, firent un tour sur le parquet et commencèrent à danser. Assez monotone d'abord, la danse s'anima peu à peu. J'admirai l'agilité et la grâce avec lesquelles plusieurs de ces femmes portaient, en dansant, un verre plein d'eau sur la tête sans en répandre une goutte, ou détachaient, sans faire usage de leurs mains, les nœuds compliqués d'une ceinture de soie attachée autour de leurs pieds[2]. Toutefois, bien que ces prouesses chorégraphiques excitassent de légitimes applaudissements, les passions des assistants semblaient encore sommeiller. Les rires, les reparties piquantes et les jurons avaient accompagné seuls jusqu'alors les libations d'eau-de-vie relevée d'écorces d'orange qui se faisaient à la ronde. Quand la première danse, assez froidement accueillie, fut terminée, la guitare préluda à un nouveau *son*[3] : c'était la danse appelée *petenera*.

Cette fois encore, l'estrade fut bientôt remplie, et, parmi

1. On appelle *ventorrillo*, sur la côte de Vera-Cruz, une cantine où se débitent l'eau-de-vie, le *tepache* (liqueur fermentée de l'ananas) et d'autres boissons fortes.

2. On appelle cette danse *bamba*.

3. Terme local qui s'applique à toute espèce d'air de danse.

les femmes qui s'avançaient, je reconnus, à sa gracieuse tournure, à sa provoquante beauté, doña Sacramenta, celle que mon hôte appelait, dans son langage fleuri, *son ange humain bien-aimé*[1]. Un jupon de mousseline transparente ceignait ses hanches. Ses bras arrondis et dorés plutôt que hâlés par le soleil sortaient des broderies et des dentelles de sa chemise de batiste. Une gorgerette semblable à celle des Arlésiennes couvrait, sans presque les cacher, les contours de ses épaules; ses pieds étaient chaussés de bas de soie à jour et de souliers de satin; une tresse de ses cheveux entourait dans de noirs replis un peigne d'écaille rehaussé d'or massif. Ses paupières, baissées sous les regards de feu qui de toutes parts se dirigeaient sur elle, laissaient voir les longs cils dont elles étaient ornées. Ce n'était plus cette calme beauté que j'avais admirée la veille aux rayons de la lune; c'était, aux feux du soleil, la beauté ardente de la fille des tropiques dans son plus brillant éclat.

Dès ce moment, à l'excitation produite par des libations multipliées, et qui grandissait à chaque moment sous l'ardeur dévorante du ciel, vint se joindre parmi les spectateurs une excitation d'une nature toute différente, et plus terrible encore.

« Ah! disait à côté de moi un Jarocho dont les cheveux commençaient à grisonner, au dernier fandango de Malibran[2], Quilimaco a perdu une de ses oreilles, et Juan de Dios le bout du nez, pour une belle qui ne valait pas une seule boucle des cheveux de celle-ci.

— Patience, *tio*[3], répondit un autre; la belle Sacramenta doit avoir plus d'un prétendant dans ce village, et je vous

1. *Querido angel humanal*, expression consacrée et familière parmi les Jarochos.

2. Petit village à trois lieues de Vera-Cruz.

3. Le mot *tio* (oncle) désigne en style familier, comme le mot *père* en français, un homme âgé.

prédis qu'avant ce soir, elle aura fait danser le *machete* et la *chamarra*[1] de deux au moins d'entre nous. »

J'écoutais ce dialogue sans trop le comprendre; les événements devaient me l'expliquer. Deux partis, deux groupes s'étaient spontanément formés autour de l'estrade des danseuses. Dans le premier, un Jarocho, aussi somptueusement vêtu que Calros, semblait, à en juger par son attitude arrogante, y exercer un ascendant marqué. Au milieu du camp opposé, mon hôte paraissait aussi être entouré de ses adhérents. Il était facile de pressentir qu'à la fin de ce jour les assistants ne se sépareraient pas mécontents, comme il arrive après une fête qu'aucune querelle sanglante n'est venue troubler. Animés par l'espoir de quelque collision, les musiciens raclaient leur guitare avec un redoublement d'ardeur; la discorde planait dans l'air. Au moment où, après le tour d'usage, les danseuses commencèrent à se mettre en mouvement, des chanteurs entonnèrent d'une voix nasillarde un couplet dont les paroles n'avaient aucun rapport avec les circonstances présentes : c'étaient quelques proverbes vulgaires mis en vers, dépourvus presque de sens, mais remarquables par une obscénité que pouvait seule faire pardonner la naïveté de cette poésie sauvage. Je vins alors me placer près de mon hôte, dont l'œil suivait avec une attention jalouse tous les mouvements de Sacramenta, et je remarquai que la danseuse ne lui accordait pas même une œillade en retour de ses regards passionnés.

« Vous le voyez, me dit-il à voix basse; espérer hier, désespérer aujourd'hui, tel est mon sort : aussi nous partirons demain. »

Ces derniers mots trahissaient une douleur si poignante, que je maudis de bon cœur l'impitoyable coquetterie de celle qui se jouait ainsi de son amant.

1. Ceinture.

« Ah! reprit-il, elle ne m'a pas pardonné ce maudit nœud de rubans rouges que je n'ai pu me procurer. »

En ce moment, son antagoniste s'avança vers l'estrade, et, se découvrant, il présenta son chapeau à Sacramenta d'une manière tout à fait galante. Celle-ci le reçut le sourire aux lèvres, sans interrompre en rien les évolutions commandées par la danse. La figure de Calros resta impassible; il se contenta de faire à l'un de ses partisans un geste presque imperceptible. Celui-ci, s'avançant à son tour, présenta également son chapeau à la danseuse. Les convenances exigeaient qu'en pareil cas la femme ne montrât de préférence pour aucun des deux hommes; elle continua donc de danser en tenant les deux chapeaux à la main. L'avantage de voir son chapeau placé sur la tête de la danseuse devait appartenir au troisième galant qui saisirait l'occasion; comme je m'y attendais, ce fut Calros qui en profita. Les deux antagonistes échangèrent aussitôt un regard de défi; puis le premier, détachant sa ceinture écarlate de crêpe de Chine, la noua en rosette et vint la suspendre en écharpe à l'épaule nue de Sacramenta.

Les guitares, raclées avec plus d'ardeur, semblaient résonner comme des clairons; les voix des chanteurs s'élevaient au même diapason. Tandis que les hommes échangeaient des regards de satisfaction évidente, les femmes chuchotaient entre elles, et semblaient envier les hommages rendus à Sacramenta. La jeune fille dansait toujours; son teint s'était coloré d'une vive rougeur qui prêtait plus d'éclat encore à ses yeux noirs. Cependant une vague appréhension soulevait son sein. Heureuse et tremblante à la fois, elle n'osait tourner ses regards vers celui pour qui son cœur ressentait une vive inquiétude. Aussi, en dépit du calme trompeur du visage de Calros, le tressaillement soudain des muscles décelait-il toutes les tortures de la jalousie.

« Courage! lui dis-je tout bas; n'avez-vous plus sur votre cœur la fleur du suchil? »

Calros releva la tête, comme si ce souvenir lui rendait de la confiance; il détacha son machete, et alla le suspendre à l'épaule de Sacramenta. Ainsi s'accomplissait la prédiction dont j'avais en vain cherché d'abord à deviner le sens : Sacramenta dansait avec le machete et le chamarra de deux de ses prétendants. C'était un bizarre coup d'œil que cette lame étincelant au soleil sur l'épaule nue de la jeune fille et près de son sein palpitant, que vinrent bientôt couvrir des flots de cheveux déroulés sous le poids du chapeau qui lui servait de coiffure.

La foule se taisait; il y avait parmi elle une anxiété semblable à celle qui règne dans un cirque de taureaux quand le sang a mouillé l'arène. Tout à coup une voix mâle, imposante, s'écria près de l'orchestre : *Bomba*[1]! Les chants cessèrent aussitôt, les cordes des instruments vibrèrent aigrement; cette voix était celle du rival de Calros, qui chanta les vers suivants :

De tu voluntad confio,
Pero fiel te he de advertir
Que si erej la vida mia,
No me dej en que sentir,
Si me quierej, alma mia[2].

Les adhérents du Jarocho répétèrent en chœur le dernier vers. Frappant alors avec force sur le bois de la guitare de l'un des musiciens, Calros s'écria d'une voix retentissante : *Letra*, et il reprit, comme début d'un nouveau couplet, le dernier vers répété par le chœur :

Si me quierej, alma mia,

1. Exclamation usitée pour réclamer le silence au moment d'un toast. On y répond par une autre exclamation : *Letra*.

2. « J'ai confiance en ta tendresse, — mais je dois te le dire ; — si tu es ma vie, — ne me donne pas de chagrin ; — ne m'en donne pas si tu m'aimes, ô mon âme ! »

Ne quieraj otro conmigo.
Que si compartej tu amor,
No quiero amor compartido.
Hay en campaña un traidor[1].

Ce fut au tour des amis de Calros de répéter en chœur :

Hay en campaña un traidor.

A mesure que le moment approchait où les passions contenues des deux rivaux allaient faire explosion, les figures, par une affectation de courtoisie chevaleresque, se couvraient d'un masque de tranquillité trompeuse.

Rentré dans le groupe qui lui était dévoué, pendant le dernier couplet qu'avait chanté Calros, son rival s'avança de nouveau au delà du cercle et reprit :

Le diraj á ese tu amante,
A ese mi competidor,
Que si trae jierro y valor
Que se me pare delante[2].

Calros reprit avec un calme sourire en donnant la réplique :

Que se me pare delante,
Este traidor, falso amigo.
Dile, mi vida, al tunante
Que el valor anda conmigo[3].

Soit qu'elle cédât à la fatigue d'une danse trop prolongée, soit que l'émotion générale qui se manifesta au dernier cou-

1. « Si tu m'aimes, ô mon âme, — n'aime personne avec moi. — Que si tu partages ton amour, — je dédaigne un amour partagé ! — Il y a un traître en campagne. »

2. « Tu lui diras, à ton amant, — à ce rival, — que s'il a du fer et du cœur, — il se mette face à face avec moi. »

3. « Qu'il se mette face à face avec moi, — ce traître, ce faux ami. — Dis-lui, ô ma vie, à ce vagabond, — que la valeur marche avec moi. » On remarquera que j'ai conservé dans le texte de ces couplets l'orthographe particulière aux Jarochos.

plet chanté par son adorateur l'accablât, Sacramenta cessa de danser et revint à sa place; les autres danseuses l'imitèrent. Instruit par l'expérience à ne pas attendre le commencement de la mêlée, dont leurs instruments sont souvent les premières victimes, les musiciens se retirèrent précipitamment à l'écart. Quelques prescriptions du cérémonial habituel restaient encore à remplir; les prétendants avaient à racheter les gages dont ils avaient paré la danseuse. L'usage fixe ce rachat à un demi-réal. Les deux rivaux s'avancèrent l'un après l'autre, et remplirent de monnaie d'argent les deux mains de Sacramenta. Tandis qu'elle recevait, au milieu du murmure flatteur excité par la prodigalité des deux Jarochos, une offrande à laquelle elle ne pouvait, sans grossièreté, se soustraire, ses deux petites mains étendues tremblaient involontairement et ses lèvres pâlies essayaient, mais en vain, de sourire. Calros cherchait aussi vainement dans ses yeux un regard d'encouragement. Pâle et muette, embellie par une émotion qu'elle ne pouvait dissimuler, la jeune fille cachait toujours avec le même soin, sous ses longues paupières baissées vers la terre, la préférence qu'elle ressentait sans doute en secret pour l'un des deux rivaux. Le machete allait décider la question, et les plaisirs de la fête allaient être complets pour mon hôte, en dépit de ses sages résolutions, quand une femme, fendant la foule, vint lui rappeler le serment qu'il allait violer. C'était la mère de celui dont il devait venger la mort.

« C'est une honte, ñor don Calros, s'écria la vieille femme, d'accepter ainsi au préjudice de votre parole une querelle sans motif, tandis qu'un de vos parents traîtreusement tué n'a pas encore été vengé. »

Le Jarocho avait accueilli avec un air d'évidente contrariété cette intervention intempestive : aussi fit-il tous ses efforts pour conjurer l'interdiction qui allait clouer son machete à son côté; mais la vieille, se bornant à rappeler l'engage-

ment sacré pris par le Jarocho, opposait à toutes ses raisons une réponse invariable.

« Eh ! mon Dieu ! ña Josefita, dit enfin Calros d'un air de bonhomie, vous faites là beaucoup de bruit pour rien, et vous méconnaissez mes bonnes intentions, car c'est dans l'intérêt du défunt que j'agis ainsi ; pour porter des coups plus sûrs à son meurtrier, n'est-il pas indispensable que je m'exerce la main ? Et c'est vous qui vous y opposez !

— Et si un revers fait tomber cette main sur le sol, reprit la vieille avec un air de triomphe, qui vengera mon fils ?

— Ah ! ceci est sans réplique, répondit Calros, mis hors de garde par cet argument ; mais c'est égal, les femmes embrouillent toujours les affaires. Alors, qu'on me remplace, continua-t-il d'un air de mauvaise humeur, si mon adversaire y consent toutefois. »

L'adversaire s'inclina, et, le chapeau sur l'oreille, le poing sur le manche de son machete, la jambe droite en avant, il s'écria avec une majestueuse condescendance :

« Qu'est-ce que je veux, moi, dans tout ceci ? ne pas laisser dire que ceux de Manantial ont ouvert un fandango sans le fermer convenablement, sans en faire à nos visiteurs les honneurs, comme cela se doit. Or, continua-t-il en clignant l'œil avec un redoublement de fatuité, si je ne puis me battre pour les doux yeux de ña Sacramenta, j'accepterai quiconque voudra jouer, au premier sang, une bouteille d'eau-de-vie de Catalogne. »

Des applaudissements interrompirent l'orateur, qui, se balançant sur les hanches avec une superbe assurance, reprit tout aussitôt :

« Je dois dire seulement qu'ayant, il n'y a qu'une heure, laissé mon dernier réal sur l'as de cœur, je suis dans l'impossibilité de payer et dans l'obligation de vaincre. Qu'on me désigne ma victime. »

Cette péroraison fanfaronne, tout à fait digne d'un vrai

Jarocho, porta l'enthousiasme à son comble parmi les assistants. Quant à l'orateur, laissant tomber sur Calros qui se rongeait les poings un regard de suprême impertinence, il se berçait doucement dans son triomphe.

« Allons, don Calros, vous ne manquez pas sans doute d'amis qui voudront vous remplacer ? » reprit-il.

Au premier mouvement d'enthousiasme avait succédé un profond silence. La perspective de payer de sa personne et de sa bourse ne paraissait bien vivement sourire à aucun des assistants, et je n'étais pas sans une certaine appréhension moi-même que mon hôte n'en revînt à son idée fixe de me prendre pour suppléant. Heureusement un incident inattendu vint sauver l'honneur de la population de Manantial.

Par la route que j'avais suivie la veille, un étranger s'avançait vers nous au pas le plus rapide d'un cheval qui avait, comme tous ceux de Tierra-Caliente, le cou allongé et une allure des plus pacifiques. Tous les yeux se fixèrent sur le nouveau venu, qui paraissait étranger au village, et dans lequel je reconnus seul le Jarocho qui avait interrompu ma partie avec Cecilio. Satisfait d'avoir arraché quelques courbettes à sa paisible monture, l'étranger mit pied à terre et l'attacha, sans proférer une parole, à l'un des piliers de bois d'une maison voisine ; puis, toujours silencieux, il revint près de l'estrade, tira son machete, à la poignée duquel flottait un nœud de rubans rouges, s'en servit pour tracer un rond sur le sable, et le cloua par la pointe dans le centre de cette circonférence.

Un silence profond accueillit cette étrange visite. Quant à moi, il me semblait assister, au milieu de ces mœurs chevaleresques, à quelque épisode d'un chant de l'Arioste. Cette épée enfoncée en terre était l'arrogant défi d'un seul homme à une population tout entière. L'antagoniste réclamé par le rival de Calros se présentait aussi à propos qu'il pouvait le

désirer. Tous les yeux cherchèrent le rodomont mis en demeure cette fois de justifier sa fanfaronnade ; mais celui-ci, trouvant sans doute son nouvel adversaire trop redoutable, s'était éclipsé au moment où l'attention de tous les spectateurs était absorbée par cet incident imprévu. L'étranger, qui paraissait un de ces paladins dont un vœu enchaînait la langue, s'avança, aussi fièrement qu'il était arrivé, vers l'un des ventorrillos, et, frappant rudement avec une piastre forte sur les planches qui tremblèrent sous la commotion, se fit servir par gestes un large verre d'eau-de-vie, donna la piastre en échange, puis porta le verre à sa bouche ; mais, en homme qui dédaigne d'exciter son courage à l'aide de spiritueux, il ne fit que tremper ses lèvres dans la liqueur et jeta le contenu du verre par-dessus son épaule. Dans les idées reçues parmi les Jarochos, on ne pouvait faire plus magnifiquement les choses. Certain alors d'avoir fait son entrée dans les règles, le nouveau venu promena sur tous les assistants un regard fier et tranquille. Il attendait.

Tous les habitants de Manantial regardaient l'étranger avec admiration, mais aucun ne semblait plus impatient que mon ami Calros de se mesurer avec ce brillant champion. C'était, on s'en souvient, faute d'un nœud écarlate qu'il avait encouru, la veille, la disgrâce de Sacramenta. Or, à la poignée du machete de l'inconnu, flottaient des rubans du plus beau pourpre. Le combat qui se livra à cette vue dans l'âme de Calros ne fut pas de longue durée. Après quelques secondes de réflexion, il se pencha vers moi :

« Vive Dieu ! me dit-il à voix basse, au diable soit la vieille ! Sacramenta aura ces rubans écarlates. »

Puis, se levant vivement, il alla planter son machete à côté de celui de l'inconnu. Le défi était accepté. L'étranger porta courtoisement la main à son chapeau, et, après avoir un instant considéré l'adversaire qui répondait à son défi, il jeta un regard rapide sur le groupe des femmes, comme s'il cher-

chait celle à laquelle il voulait offrir l'hommage de sa valeur. Il eut bientôt distingué la belle Sacramenta, et, s'avançant vers elle avec une remarquable aisance :

« Les fandangos de Medellin, dit-il, ont perdu tout leur attrait, depuis que ña Sacramenta n'est plus là pour les embellir. Puis-je me flatter qu'elle ne les a pas oubliés, non plus qu'un de ses *apasionados* les plus fervents? »

Au moment où la jeune fille ouvrait la bouche pour répondre, Calros, dont la jalousie inquiète était en éveil, s'approcha à son tour de l'étranger, et prenant la parole :

« Pardon, seigneur cavalier, dit-il; mais j'ai un goût particulier pour les rubans rouges : vous agréerait-il de faire de ceux qui ornent votre machete le prix du premier sang?

— Volontiers, répondit l'étranger; j'allais oser en offrir l'hommage à doña Sacramenta comme quelque chose de bien indigne, mais qui doit acquérir désormais un certain prix, puisque ce sera celui du sang versé pour elle. »

Après cette réponse accompagnée d'un gracieux sourire, il ôta son chapeau, qu'il tint à la main, et, la tête découverte, il alla reprendre son machete à l'endroit où il l'avait planté. Calros se découvrit également et prit le sien. Un combat de courtoisie s'engagea préalablement entre les deux champions, dont aucun ne voulait se couvrir le premier : après bien des façons, les deux Jarochos terminèrent le débat en remettant le chapeau sur leur tête l'un et l'autre en même temps. Alors le plus âgé des assistants se chargea de choisir le terrain et de partager le soleil. Cela fait, les deux combattants se mirent en face l'un de l'autre; les hommes les entourèrent, et tous deux n'attendirent plus que le signal. Certes, si l'étranger était aussi adroit qu'il paraissait brave et bien appris, ce devait être un ennemi redoutable; j'étais inquiet pour Calros du résultat de cette rencontre, dont l'issue pouvait être fatale à sa réputation comme à ses affaires de cœur. Le signal fut donné au milieu d'un silence si profond, qu'on

entendait, malgré la foule, le faible souffle du vent bruire dans le feuillage.

Les deux adversaires commencèrent par se porter mutuellement des coups furieux qui faisaient craindre plutôt un combat à mort qu'une lutte au premier sang; mais chaque fois un bond soudain prévenait, aux applaudissements de tous, le dénoûment qu'on redoutait [1]. Tantôt les fers coupaient l'air avec un sifflement lugubre, tantôt ils retentissaient frappés l'un contre l'autre avec un cliquetis aigu. Cependant il était évident que l'étranger en voulait plus à l'honneur de son antagoniste qu'à sa vie : or, dans ces combats de gladiateurs, le point d'honneur consiste à garantir la main; une main blessée est une tache ineffaçable pour la réputation du ferrailleur le plus renommé. La perte de la vie n'est rien auprès d'un pareil affront. Malheureusement pour Calros, les rubans rouges flottant à la poignée du machete de son adversaire garantissaient celui-ci plus sûrement que n'aurait fait une garde d'acier. C'était pour orner de ces rubans les beaux cheveux de Sacramenta que Calros exposait sa vie; c'était pour garder ces mêmes rubans sans souillure que le Jarocho se défendait. Les combattants avaient, en rompant alternativement la mesure, parcouru un espace de terrain considérable. La foule tumultueuse des spectateurs ondulait en tous sens, suivant que les deux adversaires se déplaçaient eux-mêmes. Aucun d'eux n'était encore atteint, quand le fer de l'étranger, relevant celui de Calros, glissa en sifflant le long de la lame. Une seconde de plus, et les doigts tranchés de mon hôte allaient laisser échapper le machete; mais une rude parade fit dévier en même temps l'arme menaçante, et le bras seul de Calros, atteint au-dessus du poignet, laissa

1. Les Jarochos ne connaissent guère que les plus simples éléments de l'art de l'escrime, et s'en rapportent, pour parer et porter les coups, beaucoup plus à l'agilité du corps qu'à la science de l'attaque et de la défense.

jaillir un filet de sang. Au même instant, une tache rouge empourpra sur l'épaule la chemise de l'inconnu. Les deux fers s'abaissèrent à la fois : le combat était terminé, sans qu'il me fût possible de décider qui des deux champions avait été le premier blessé; mais le coup d'œil rapide et exercé des témoins de ce duel avait déjà tranché la question. L'étranger n'essaya pas d'en appeler de leur jugement, et, détachant les nœuds de soie qui jusqu'alors avaient orné son machete, il les présenta sur la pointe de son arme à son adversaire : c'était s'avouer vaincu. Ce dernier acte de courtoisie acheva de lui gagner tous les cœurs, et, malgré sa défaite, il partagea avec son rival tous les honneurs de la victoire. Un seul lui manqua, celui peut-être qu'il enviait le plus. Une pâleur mortelle avait couvert, pendant toute la durée du combat, les joues de Sacramenta; mais cette pâleur fit bientôt place à une vive rougeur, quand Calros s'avança vers elle. Tandis qu'elle recevait de lui les précieux rubans qu'il avait si vaillamment gagnés, les mouvements tumultueux de son sein, un doux et radieux sourire, des regards qui ne se baissaient plus vers la terre, disaient assez éloquemment à l'heureux Jarocho que sa bien-aimée attachait autant de prix à ce nœud écarlate qu'il en attachait lui-même à la fleur de suchil tombée la veille de sa chevelure.

Ce dernier épisode avait passé à peu près inaperçu de tous. Les hommes entouraient l'étranger, qui, cette fois, les avait conviés à passer au ventorrillo; Calros ne tarda pas à les rejoindre, et les deux rivaux luttèrent encore de prodigalité, au grand contentement des invités, qui savouraient l'eau-de-vie à longs traits et se félicitaient d'avoir pendant huit jours un si brillant fandango à commenter. Pour moi, après avoir laissé pendant quelques instants l'étranger répondre aux questions des buveurs, j'allais à mon tour m'approcher de lui et me faire reconnaître, quand l'attention générale fut brusquement détournée par un cavalier qui arrivait à toute bride. Ce cava-

lier n'était autre que l'homme à qui l'étranger avait la veille donné devant moi un rendez-vous à Manantial. A la vue du sang qui tachait la chemise du rival de Calros, le survenant s'écria : « Il y a eu de l'agrément ici, à ce qu'il paraît, ami Julian?

— On passe son temps du mieux qu'on peut, ami Ventura, répondit l'étranger.

— Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit? reprit le cavalier en montrant le ciel, qui, depuis quelque temps chargé de nuages, présageait une tempête. Nous allons avoir de l'occupation sur la plage. Êtes-vous d'humeur à m'accompagner?

— Volontiers, répliqua l'étranger assez tristement, car je crains de n'avoir plus rien à espérer ici. »

Et, remontant à cheval après avoir échangé avec tout le monde les serrements de main, les deux amis s'éloignèrent au galop. Ce fut le signal du départ pour tous les assistants. La brillante joute de Calros et de Julian avait dignement terminé la fête.

Qu'étaient-ce que ce Julian et ce Ventura? Personne parmi les Jarochos qui m'entouraient ne semblait les connaître; mais je me réservais d'interroger Calros à cet égard. La nuit venue, couché près de mon hôte sous le péristyle de sa cabane, j'étais, en effet, au moment de le questionner sur les deux inconnus, quand un bruit de pas sous lesquels les herbes sèches criaient à peine, vint nous interrompre. C'était encore la vieille Josefa. Soigneusement drapée, malgré la chaleur, dans son rebozo, qui ne laissait entrevoir que deux yeux étincelants sous un double bandeau de cheveux gris, Josefa m'offrait un type assez complet de ces sorcières qu'on retrouve encore au Mexique parmi tant d'autres débris du moyen âge.

« Je suis chargée d'un message pour vous, dit-elle à Calros; venez avec moi, et une bouche qui vous est bien chère vous dira que vous pouvez partir quand vous voudrez, et que

vous serez le bienvenu au retour, si votre mort ne laisse pas un cœur inconsolable. »

Le Jarocho se leva vivement et suivit la vieille femme. Une heure après, il était de retour. Il savait que les vœux les plus fervents allaient l'accompagner dans sa périlleuse entreprise, et son front était rayonnant.

« Il est néanmoins bien dur de quitter Sacramenta, ajouta-t-il ; mais je n'ai plus de prétexte pour différer mon départ, et nous nous mettrons en route demain matin.

— Soit ; mais quelle route comptez-vous prendre ? Savez-vous où s'est réfugié celui que nous allons poursuivre ?

— Nous suivrons la grève ; la vieille Josefa m'assure que le pilote Ventura pourra me mettre sur la bonne voie : c'est à Boca-del-Rio, sur la plage, que nous le rencontrerons. »

Le nom de Ventura, prononcé par Calros, me fournissait un prétexte que ma curiosité saisit aussitôt : je demandai à mon hôte s'il connaissait ce Ventura et surtout ce Julian, dont la conduite chevaleresque m'avait singulièrement intéressé ; mais je n'obtins que des réponses vagues qui m'affermirent dans mon dessein d'accompagner Calros à Boca-del-Rio, où j'espérais retrouver les deux amis.

Le lendemain matin, nous sellions nos chevaux avant le jour, et aux premières lueurs de l'aube nous quittions le village encore enseveli sous la brume matinale.

LE PILOTE VENTURA.

I.

L'emplacement qu'occupe aujourd'hui Vera-Cruz n'est plus celui que Cortez choisit en débarquant sur la terre mexicaine. Ce ne fut qu'à la fin du XVIe siècle que le vice-roi, comte de Monterey, jeta les fondements de la ville actuelle. Destinée à devenir la clef de la Nouvelle-Espagne, Vera-Cruz fut bâtie par les conquérants avec toute la splendeur qu'ils prodiguaient à leurs constructions. Ses vastes maisons, aussi largement espacées que soigneusement alignées, formèrent des rues à angles droits, à travers lesquelles la brise de mer peut circuler librement et tempérer par sa fraîcheur les ardeurs d'un ciel embrasé. Fidèles toutefois à cette antipathie pour le voisinage des arbres qui semble le trait distinctif de leurs principes d'hygiène publique, les Espagnols choisirent, pour y élever la première ville maritime du Mexique, une plaine vaste et sablonneuse, dont aucune verdure, aucune eau vive n'égayait l'aridité. Avant même les premiers ravages de la fièvre jaune, une situation si défavorable donna à Vera-Cruz un aspect lugubre qu'elle a conservé de nos jours. La ville, à peine construite, n'en atteignit pas moins un très-haut degré de prospérité. C'était de sa rade mal abritée que partaient ces précieux galions qui répandaient en Europe une profusion de richesses métalliques bien supérieures aux trésors si vantés du Potose.

Aujourd'hui il ne reste plus à Vera-Cruz que quelques rares débris de son ancienne splendeur. Trop grande pour une population amoindrie, cette cité, jadis si florissante, ne cherche plus à lutter contre la décadence qu'annoncent au voyageur ses maisons vides et ses rues désertes. Le vent de la mer y exerce en pleine liberté son action destructive et ses redoutables bourrasques périodiques, qui émiettent les murs délabrés des palais et enlèvent aux canons placés comme bornes sur les quais de larges couches que la rouille détache du métal. Tout, à Vera-Cruz, rappelle d'ailleurs les villes d'Orient, depuis les riches et pittoresques costumes des populations de la côte voisine ou de l'intérieur qui y affluent, jusqu'à l'aspect des habitations et des édifices publics. Ce ne sont partout que dômes aux couleurs variées, clochers élancés, balcons ornés de massifs grillages, et, comme pour ajouter encore à la ressemblance, les femmes de la classe élevée ne se montrent presque jamais dans les rues. Pour les apercevoir, il faut pénétrer dans l'intérieur des maisons ou bien sortir après le coucher du soleil. Alors seulement un murmure de voix mystérieuses, le bruissement d'un éventail, quelques pâles et blanches figures qu'éclaire la lune derrière une jalousie à demi soulevée, révèlent la présence des Véracruzaines à l'étranger que la fraîcheur du soir et les parfums de la brise marine ont attiré sur les trottoirs de granit.

Battue d'un côté par l'Océan qui dégrade son admirable môle, sourdement assiégée par des amas de sable qui se déplacent et s'élèvent sans cesse, Vera-Cruz, de nos jours, subit avec indifférence l'accroissement progressif des dunes et les ravages journaliers des vagues. Le vent du nord-ouest chasse devant lui des tourbillons épais de sables ramassés dans les déserts qu'il a franchis, et forme lentement, depuis des siècles, une circonvallation de collines mouvantes derrière la ville. Ces dunes, improprement appelées *médanos*,

continuellement augmentées par de nouveaux renforts, changent, selon les caprices du vent, de place et de configuration : les unes sont pressées comme les flots de la mer; les autres se dressent en pyramides du sommet desquelles la brise enlève sans cesse d'innombrables parcelles qui forment comme un brouillard continuel. Le grand nombre de ces médanos, dont beaucoup s'élèvent à une hauteur de quatre à dix mètres, menace à la longue l'existence de Vera-Cruz ; mais comme le danger n'est que lointain, et que dans les pays chauds on vit au jour le jour, les habitants laissent à leurs neveux le soin de le conjurer. Un autre péril plus sérieux en ce moment résulte de l'obstacle que les médanos opposent à l'écoulement des eaux pluviales. Des lagunes se forment ainsi au pied de ces dunes ; les terrains brûlés se convertissent peu à peu par l'alluvion en terrains marécageux d'où s'élèvent des exhalaisons pernicieuses. Une couche épaisse de limon fertilise les sables ; toutes les plantes vénéneuses qui recherchent les lieux bas et humides s'y multiplient à l'infini. Pendant la saison des pluies, cette végétation impure puise dans les débordements des lagunes un surcroît de vigueur et de séve. Les mangliers dardent alors jusqu'à terre de longs jets qui se fixent sur le sol inondé, y produisent de nouveaux troncs, et finissent par former d'impénétrables fourrés, réceptacles immondes de reptiles sans nombre. Une croûte épaisse de matière verdâtre couvre la surface de l'eau. La fermentation qui s'établit au retour des chaleurs dans ces affreux marécages en dégage des miasmes délétères et chasse au loin des nuages bourdonnants de maringouins affamés. Pendant trois mois de l'année, des bourrasques impétueuses viennent seules balayer ces vapeurs pestilentielles et purifier momentanément ces foyers de putréfaction.

On se souvient que, le lendemain du fandango de Manantial, j'étais parti avec Calros à la recherche du meurtrier

qu'il avait juré de punir[1] : à notre départ du village, des signes manifestes annonçaient le déchaînement prochain d'une de ces tempêtes causées par le vent du Nord. Le calme précurseur de l'orage pesait sur les bois que nous traversions. Un malaise étrange paraissait régner dans toute la nature ; une chaleur suffocante faisait haleter nos chevaux, bien que nous eussions ralenti à dessein notre marche, et nos poumons cherchaient en vain la fraîcheur de l'air du matin.

Nous eûmes à peine cheminé quelques heures sous la voûte des arbres, que nous entendîmes un bruit sourd et imposant. C'était le bruit de la mer, dont nous approchions sans pouvoir la distinguer encore. Quelques minutes après, nous débouchions sur la plage, et je pus contempler avec ravissement cet Océan qui touche aux rivages de la France ; puis, dans le lointain, Vera-Cruz avec ses clochers et ses dômes, le fort San-Juan-de-Ulua, qui sortait des flots comme un rocher, et au-dessus duquel se dessinaient en longues flèches les mâts dépouillés des navires en rade.

L'état de la mer présageait la tempête dont nous avions déjà reconnu les premiers symptômes en traversant les bois. Les flots venaient lentement mourir sur la grève, une senteur plus âcre s'en exhalait ; les poissons sautaient avec inquiétude à la surface de l'eau, et les oiseaux marins voletaient éperdus en poussant des cris d'angoisse. Au delà de la ville, d'épais nuages couvraient l'horizon. Tout à coup il s'y fit une large trouée, et les montagnes de Villa-Rica, la sierra de San-Martin depuis Tuxtla jusqu'à l'embouchure du Goazacoalco, dépouillés subitement du voile qui les dérobait à nos yeux, montrèrent les dentelures azurées de leurs cimes sur le fond du ciel, redevenu bleu vif.

« Malheur aux navires qui vont se trouver dans le golfe !

1. Voyez page 304.

me dit Calros, car le Nord s'avance sur eux l'épée à la main [1], et la nuit prochaine sera dure; nous en saurons sans doute quelque chose ce soir à Boca-del-Rio. »

Je ne répondis rien d'abord : tout entier à la contemplation de la mer, à la veille de dire adieu au Mexique et de partir pour la France, je me sentais partagé entre les sensations les plus contraires. A la joie de ce retour, depuis si longtemps désiré, se mêlait je ne sais quelle vague et douce tristesse. Le pays que j'allais quitter avait si largement satisfait ma soif d'aventures, que je m'en voulais de mon empressement à chercher ailleurs une existence plus calme. La réflexion de Calros me rappela que je n'étais pas entièrement quitte avec cette vie de hasards dont je me croyais trop aisément délivré. Quand, après quelques moments de silence, j'avouai, un peu confus, au Jarocho mon désir de m'embarquer sur le premier navire américain en partance, Calros m'objecta d'un ton chagrin, d'abord la promesse que je lui avais faite de le suivre dans son excursion à Boca-del-Rio, puis l'état menaçant de la mer. « D'ici à quatre jours, aucun navire ne pourra lever l'ancre, » ajouta-t-il; et ce dernier argument était péremptoire. Je transigeai donc avec Calros. Sur ces quatre jours d'attente forcée, il fut convenu que j'en passerais un avec lui à Boca-del-Rio, pour l'aider dans ses recherches. Boca-del-Rio n'est qu'à quatre lieues de Vera-Cruz. Calros ne devait que traverser la ville pour se rendre directement à ce village. Quant à moi, je devais m'arrêter à Vera-Cruz et y régler mon départ; après quoi, le soir même, j'irais rejoindre Calros.

Peu de temps après, nous entrions dans Vera-Cruz. Sur la plage sablonneuse et brûlante qui entoure la ville, des mule-

1. *Con espada en mano*, c'est un terme local qui désigne énergiquement la furie du vent du nord-ouest. Ce vent dure d'habitude cinquante heures quand il est fort. Plus faible, il souffle quelquefois pendant cinq ou six jours.

tiers avaient dressé leurs tentes, attendant avec impatience le moment de fuir la côte mortelle qui dévore à chaque voyage quelques-uns des leurs. Plus loin, des portefaix nègres, habitués à ce climat dévorant, se battaient et se culbutaient sur le sable, sans égard pour leur fine chemise de batiste brodée. Je souris involontairement, en comparant ces commissionnaires fastueusement vêtus à nos modestes portefaix auvergnats, et, après avoir renouvelé à Calros la promesse de le rejoindre bientôt, je me dirigeai vers la maison de mon correspondant. Je passerai sous silence les incidents insignifiants qui remplirent ma journée jusqu'au moment où je dus songer à quitter la ville pour me rendre à Boca-del-Rio. La nuit était déjà close quand je me mis en route, maudissant de bon cœur l'insistance du Jarocho, qui ne me permettait pas de manquer à ma promesse.

Le vent commençait à se déchaîner du côté du nord, quand j'arrivai sur la grève après avoir dépassé les barrières de la ville. De gros nuages noirs impétueusement charriés masquaient entièrement le ciel ; un souffle glacial, tout chargé des frimas de la baie d'Hudson, venait par intervalles me frapper à la figure. La lame déferlait en mugissant et chassait jusqu'aux pieds de mon cheval de longues traînées d'une écume éblouissante. A mesure que j'avançais, la tourmente paraissait redoubler de fureur, et l'obscurité s'épaississait de plus en plus. Forcé parfois de faire volte-face pour échapper à la pluie de sable que le vent me lançait à la figure, j'apercevais alors au loin derrière moi la ville, que je me repentais d'avoir quittée. A des intervalles égaux, le phare de San-Juan-de-Ulua projetait la grande lumière de son feu tournant, tantôt sur Vera-Cruz noyée dans l'ombre, tantôt sur la rade toute blanche d'écume. Je distinguais alors pendant un moment les navires à l'ancre près de se briser les uns contre les autres; puis tout retombait dans les ténèbres. Le temps, comme on le voit, n'était guère favorable à une

excursion nocturne. J'avançais néanmoins avec une résignation qui n'était pas sans mérite, et déjà j'approchais du bois à l'extrémité duquel s'élèvent les maisons de Boca-del-Rio, quand je crus distinguer un cavalier devant moi. Je me dirigeai aussitôt vers lui : enveloppé d'un large manteau bleu, il ressemblait de loin à un franciscain. Le fracas de la tempête amortissait tellement le bruit de mes pas, que je parvins presque à son côté sans qu'il s'en aperçût. Je vis alors que ce n'était pas un moine, mais un campagnard de la côte, dont j'avais pris la *bayeta*[1] pour un froc. La main sur les yeux pour les garantir de la lueur éblouissante des éclairs, le cavalier promenait au loin des regards attentifs, comme s'il eût cherché à percer le voile sombre qui couvrait l'Océan; mais l'immensité ne laissait voir que la crête blanche des lames qui se tordaient en bouillonnant sous l'orage. J'eus beau héler cet homme de toute la force de mes poumons, la violence du vent empêcha ma voix de parvenir jusqu'à lui. Tout à coup une détonation lointaine se fit entendre. A ce bruit, comme à un signal impatiemment attendu, le cavalier donna de l'éperon à son cheval, qui partit au galop dans la direction des bois de Boca-del-Rio. Les arbres l'eurent bientôt dérobé à ma vue, et je ne songeai plus qu'à découvrir à mon tour, au milieu des lianes et des taillis, l'étroit sentier qui aboutissait au village. Comme j'avais lieu de l'espérer, une fois sous le couvert des arbres et abrité contre la furie du vent, je pus cheminer plus à l'aise. A mesure que je m'enfonçais dans le bois, le bruit des vagues allait en diminuant. Je marchai une heure environ sous des voûtes épaisses de verdure au milieu d'une obscurité complète, et ce fut presque avec regret que j'aperçus de nouveau, par

1. La *bayeta* est un manteau en étoffe de laine, à manches et parfois à capuchon, et rehaussé de boutons de nacre. Ce vêtement est à l'usage presque exclusif des Jarochos.

une éclaircie, la ligne d'écume qui annonçait la mer. J'allais arriver au village de Boca-del-Rio, ainsi nommé de sa situation près de l'embouchure d'une rivière; mais, au sortir du bois, un spectacle trop intéressant m'attendait sur la plage, pour que je ne me décidasse pas à faire une courte halte.

II.

En dépit de la violence de la tempête, toute la population de Boca-del-Rio allait et venait sur le rivage; tous les yeux étaient fixés sur la nappe bouillonnante d'écume, dont l'éclat phosphorescent contrastait avec la teinte sombre du ciel. Aucun bâtiment n'était cependant en vue; une détonation lointaine avait seule annoncé qu'un navire était en détresse et qu'il demandait un pilote. Par une nuit semblable, il était évident qu'à moins d'un miracle, il ne pouvait se maintenir près de la côte sans finir par s'y briser. Toutefois, comme on n'avait pas entendu un second coup de canon, on espérait que le bâtiment exposé à la tempête aurait pu s'éloigner. D'ailleurs, un pilote parti le matin, avant que le vent du Nord commençât à souffler, avait dû monter à son bord, et l'expérience consommée de ce marin rassurait quelques esprits. Un petit nombre de spectateurs s'obstinaient toutefois à regarder le navire comme perdu. Voilà ce que les questions qui s'agitaient dans les divers groupes m'eurent bientôt appris.

Calros était parmi les curieux réunis sur la place, et je l'eus vite reconnu. Au moment où il achevait de me donner quelques détails au sujet de la préoccupation générale, une seconde explosion, et cette fois plus distincte, arriva jusqu'à nos oreilles. Un éclair précéda bientôt une troisième détonation, et au bout de quelques secondes on put distinguer la masse noir d'un vaisseau qui s'avançait à sec avec autant de

rapidité que s'il eût été couvert de toute sa voilure. Il semblait ne pouvoir échapper à sa perte ; cependant, disait-on autour de moi, une chance de salut lui restait : il fallait qu'il parvînt à s'engager dans un canal voisin du lieu où nous étions, pour venir ensuite échouer sur le sable le plus doucement possible, tandis que, s'il abordait contre les rochers, il devait s'y briser infailliblement. Nul ne pouvait malheureusement, au milieu des lames qui avaient déplacé complétement les limites de la plage, discerner avec exactitude l'étroite ouverture du canal en question : dès lors il fallait renoncer à allumer des feux, qui auraient pu égarer le navire ; on devait se borner à des vœux stériles.

Toutes les manœuvres du bâtiment ne semblaient tendre qu'à éloigner le moment critique où il devrait se hasarder dans la direction du canal caché par les vagues, s'il ne préférait prolonger une lutte évidemment inutile. Tantôt il présentait à la lame l'un de ses flancs, tantôt il fuyait devant l'ouragan et se dirigeait vers la terre. Tout à coup un cri de joie retentit et domina le bruit de la tempête : à une portée de canon de l'endroit où tous les spectateurs étaient réunis, un fanal brillait d'un vif éclat. Un homme courageux s'était-il dévoué pour indiquer la passe? A bord du navire on sembla le croire et interpréter le signal comme nous l'avions interprété nous-mêmes ; car nous le vîmes, grossissant avec une effrayante rapidité, s'avancer vers le fanal, qui allait et venait sans cesse, mais toujours en ligne droite. Un foc au beaupré était l'unique voile que le bâtiment pût porter pour se diriger à l'aide du gouvernail. Un cas d'extrême détresse pouvait seul prescrire cette manœuvre. Parfois, quand le vent mollissait un instant, un temps d'arrêt avait lieu ; mais une nouvelle rafale redonnait bientôt l'impulsion au navire. Enfin on le vit s'élever d'un bond subit, il se pencha sur la hanche gauche, puis sur la droite, s'élança de nouveau pour se coucher encore sur le flanc, et s'abattit une dernière fois

sur sa membrure brisée. Un cri de détresse arriva jusqu'à nous au milieu du fracas du vent et de la mer; au même instant, le fanal s'éteignit, semblable à ces feux follets qui dansent la nuit au-dessus des tourbières et disparaissent après avoir attiré le voyageur dans un abîme. La perte de la goëlette était consommée. Il ne restait qu'à sauver l'équipage. Pendant qu'on délibérait sur le choix des moyens, un homme se montra sur la proue du bâtiment naufragé, et, à la lueur de la lanterne qui éclairait son visage, on distingua un personnage qui n'était plus pour moi un inconnu depuis son séjour à Manantial : je veux parler du pilote Ventura. Quelques mots qu'il lança à travers un porte-voix n'arrivèrent pas jusqu'à nous; mais une corde qu'il tenait à la main ne laissait aucun doute sur le sens de ses paroles. Ventura demandait qu'une embarcation mise à l'eau vînt chercher le bout de cette amarre. L'entreprise était impraticable. L'appel du pilote demeura sans réponse. Nous vîmes alors, au milieu des gerbes d'écume qui couvraient le beaupré de la goëlette, une barque descendre le long du bord, puis quelques hommes s'y laisser glisser. Nous allions assister à la dernière et à la plus triste scène de ce drame maritime : la barque si péniblement mise à flot, après s'être soutenue pendant quelques minutes au-dessus des vagues, disparut au milieu d'un nuage d'écume.

Un seul des hommes montés sur le canot réussit à atteindre en nageant le rivage; et cet homme, tout ruisselant d'eau, presque épuisé de fatigue et de froid, n'était autre que le pilote Ventura. Sans se préoccuper des questions qui se croisaient autour de lui, Ventura, déroulant un cordage qu'il avait attaché autour de son corps, donna l'ordre d'en fixer solidement l'extrémité pour opérer le sauvetage des matelots restés à bord de la goëlette. Cent mains saisirent aussitôt le cordage et le maintinrent avec la force d'un cabestan. Cela fait, le pilote reprit haleine, et ses premiers

mots m'expliquèrent le détail le plus important, le plus mystérieux aussi de la scène à laquelle je venais d'assister : le navire naufragé avait été perdu par une fausse indication; le fanal qui l'avait attiré sur un banc de rochers avait été allumé par les mains perfides d'un de ces maraudeurs pour qui tout naufrage est une occasion de butin. Tout en racontant l'épisode où il venait par son courage de jouer un rôle si honorable, Ventura promenait autour de lui des regards irrités; il semblait chercher celui dont l'odieuse manœuvre avait causé la perte de la goëlette. Je ne pus m'empêcher alors de penser à l'individu que j'avais vu chevaucher devant moi avant d'arriver à Boca-del-Rio, et qui, au premier signal de détresse donné par le navire, avait lancé si brusquement sa monture au galop dans la direction de la mer.

« Malédiction, s'écria Ventura en terminant son récit, malédiction sur ces maraudeurs que le vent du Nord attire vers la plage pour piller les naufragés ou les débris des cargaisons ! Que l'enfer confonde surtout le coquin qui nous a fait échouer pour satisfaire son infernale et maladroite cupidité ! »

Pendant qu'il parlait, un mouvement donné au cordage, qui fléchissait sous une violente pression, annonça que les matelots de la goëlette s'aidaient de cette amarre pour gagner la terre. En effet, tantôt à la nage, tantôt en prenant pied, les hommes du navire naufragé ne tardèrent pas à arriver successivement sur la grève, non sans peine et sans danger; car, à l'heure de la marée, la mer grossissait et le vent redoublait de violence. Le bâtiment, qui était une goëlette américaine, portait à Alvarado[1] un riche chargement en contrebande, qui allait devenir, selon toute apparence, la proie des flots ou des habitants de la côte ; mais comme, selon les règles de la prudence américaine, la cargaison était assurée pour une somme au moins égale à sa valeur, le ca-

1. Petit port à seize lieues de Vera-Cruz.

pitaine, comprenant que c'était une affaire à régler entre les assureurs et les propriétaires des marchandises, ne songea qu'à demander un gîte et un verre de grog. Les riverains s'empressèrent de lui offrir, ainsi qu'à l'équipage, une hospitalité intéressée, avec l'arrière-pensée de profiter sans scrupule, pendant la nuit, des épaves que la mer ne tarderait pas à leur envoyer [1]. Pour moi, je fis emmener mon cheval par l'un des habitants du village, après avoir eu la précaution de passer dans ma ceinture les pistolets qui garnissaient les fontes. Mon intention était de rester sur la grève, pour ne perdre aucune des scènes étranges que me promettait le pillage organisé du navire.

Les femmes et les enfants s'étaient retirés, et on ne voyait plus sur la plage qu'un petit nombre d'hommes qui n'attendaient pas sans impatience le moment où la mer devait rendre une partie du chargement qu'elle avait englouti. Le pilote Ventura fit éteindre les feux, et la grève redevint sombre, sinon silencieuse, car les flots grondaient aussi haut que le tonnerre, dont les montagnes de Tuxtla répercutaient les éclats. Parfois un pâle rayon de lune venait éclairer la nappe d'écume qui couvrait la mer et laissait entrevoir le navire échoué, que les vagues démantelaient sur les rochers.

« Partout où il y a des cadavres, nous dit le pilote en montrant du doigt la goëlette, les *zopilotes* [2] ne manquent pas de s'abattre ou les requins de se réunir, et nous allons bientôt voir arriver celui qui a causé la perte de ce navire. Ce serait

1. Cette violation des lois de l'hospitalité maritime n'est pas, malheureusement, un trait particulier au Mexique. On sait par de nombreux exemples, et j'en pourrais citer un assez récent, que, sur les côtes de France, les navires naufragés n'ont pas été et ne sont pas toujours respectés.

2. Vautours noirs qui abondent dans les rues de Vera-Cruz, et qui, respectés de tous, partagent avec les chiens errants les charognes que la municipalité dédaigne d'enlever.

une honte que d'autres partageassent avec nous ce que la mer envoie sur nos côtes. »

Tout restait calme cependant, et, en attendant que les maraudeurs parussent, je pus examiner à mon aise la disposition des lieux. A quelques pas de nous, était l'embouchure d'une rivière qui coulait sous un berceau d'arbres touffus. En deçà de la rivière se trouvait le village de Boca-del-Rio, et entre elle et nous s'étendait une rangée de mangliers formant un rideau qui pouvait, grâce à l'obscurité, nous cacher complétement. Sur l'observation du pilote, ce fut le poste que nous choisîmes pour y épier les maraudeurs.

L'attente ne fut pas de longue durée. Une troupe d'hommes à cheval ne tarda pas à longer le cours de l'eau et à faire son apparition sur la plage. Arrivée à peu de distance des mangliers, la troupe fit halte comme pour s'orienter, et un cavalier s'avança seul et avec précaution.

« Le coquin est allé chercher du renfort, dit le pilote à voix basse.

—Et des mules de charge sans doute aussi pour emporter le butin, » reprit un des riverains.

Dans le cavalier qui s'était détaché en avant, je reconnus parfaitement l'homme dont les allures suspectes m'avaient inquiété dans le trajet de Vera-Cruz à Boca-del-Rio. Étonné sans doute de trouver la plage aussi déserte après l'avoir laissée si bruyante, cet homme, toujours enveloppé dans sa large bayeta bleue, continua de reconnaître silencieusement les lieux, et s'avança près des mangliers. Après quelques secondes d'examen attentif, il alla rejoindre ses camarades. On distinguait déjà quelques-uns des débris de la goëlette que le flot portait vers la plage. C'était un indice certain que des épaves plus précieuses ne se feraient pas longtemps attendre. Alors les maraudeurs ne purent plus contenir leur impatience. Ils vinrent se poster un à un le long de la grève, de façon que rien ne leur échappât. L'homme au caban bleu,

qui paraissait être le chef de ces misérables, avait poussé son cheval jusque dans les flots pour mieux surveiller l'arrivée des épaves.

« Quelqu'un de vous a-t-il une carabine à me prêter ? » nous demanda le pilote.

Un des assistants lui tendit son mousquet; Ventura le saisit. En ce moment la silhouette sombre du chef des maraudeurs et de son cheval, se détachant comme un bloc équestre sur la blancheur des flots, présentait un admirable point de mire. Le coup partit, et nous vîmes le cavalier s'affaisser, puis disparaître sous la vague. Les autres bandits prirent aussitôt la fuite sans attendre une seconde explosion. Un moment après, un homme sortit de l'eau et s'élança sur la grève : la balle que lui avait destinée Ventura n'avait frappé que son cheval. Le pilote courut à sa rencontre pour lui barrer le chemin. Une lutte s'engagea dans les ténèbres. Au moment où nous arrivions pour prêter aide au pilote, il venait d'être terrassé par le maraudeur, dont le poignard avait heureusement glissé sur ses vêtements. Il n'était plus possible de rejoindre ce misérable, qui s'était enfui à toutes jambes, après avoir cru tuer son adversaire d'un coup de stylet. Ventura se releva péniblement.

« Je n'ai pu l'atteindre, nous dit-il en se tâtant le corps; mais c'est égal, j'ai reconnu ce drôle de Campos! Décidément je ne suis pas blessé, et c'est un miracle que le coquin ne m'ait pas cloué sur le sable avec son couteau. Je ne sais, par exemple, à qui appartient le cheval dont il s'est emparé sans façon pour s'enfuir plus vite.

— Ne m'avez-vous pas dit que cet homme se nommait Campos? s'écria aussitôt Calros; Tereso Campos?

— Oui, Tereso Campos.

— C'est celui que je cherche, continua le Jarocho en me serrant la main.

— Vous le cherchez, demanda le pilote, et pourquoi?

— Pour le tuer, reprit Calros avec une héroïque simplicité.

— Eh bien! je me charge de vous le faire trouver demain, et, pour peu que le propriétaire du cheval dont il s'est emparé se joigne à nous, comme il doit le faire, le coquin aura du bonheur s'il nous échappe.

— Vous l'entendez, seigneur cavalier, me dit Calros, vous voilà comme moi intéressé à vous venger de Campos.

— Et pourquoi donc?

— Parce que, si je ne me trompe, c'est votre cheval que le coquin a volé. »

Je lui répondis, avec un désintéressement parfait, qu'à l'exception d'une selle de quelque valeur, je n'attachais pas le moindre prix au coursier dont on m'avait privé; que j'étais même presque disposé à plaindre le voleur, qu'enfin je doutais que le cheval fût le mien; mais je dus renoncer à faire usage de ce dernier faux-fuyant. Mon cheval, que j'avais, on s'en souvient, renvoyé au village, avait été, par son trop insouciant conducteur, attaché provisoirement à un arbre près de la grève, et Campos n'avait eu que la peine de l'enfourcher. Je fus donc condamné, d'une voix unanime, à regarder ce vol comme un affront sanglant, que je ne pouvais laisser impuni.

Avant de nous mettre en campagne à la poursuite des fuyards, il y avait toutefois une opération fort délicate à terminer, sans parler des préparatifs à faire pour une excursion qui n'était pas sans quelque péril. L'opération dont je parle était la répartition équitable des débris que le flot commençait à apporter en grand nombre. L'honnête Ventura ne faisait si rude guerre aux maraudeurs, je commençais à m'en apercevoir, que parce qu'ils empiétaient sur sa propre industrie. On avait recueilli d'abord quelques portions isolées de gréement, puis des barils d'eau-de-vie ou de vin, bientôt suivis de caisses flottantes. A mesure qu'on retirait ces

épaves de la mer, on les entassait sur la grève, dans un endroit sec, en attendant que le moment fût venu d'en faire le partage. Je dois dire que Ventura procéda à cette répartition avec une stricte impartialité ; il ne s'adjugea en sus de sa part, comme compensation des dangers qu'il avait courus, qu'un certain nombre de précieuses petites caisses de toile d'Irlande. Le tout étant ainsi réglé à la satisfaction des riverains, ceux-ci emportèrent leur butin avec tant de précipitation, qu'en un instant la grève fut déserte.

Nous pouvions enfin, Ventura, Calros et moi, convenir de l'emploi des dernières heures de la nuit, qui déjà touchait à son milieu. Il fut décidé que, dans une heure au plus tard, nous nous retrouverions au bord de la rivière, à un endroit désigné par le pilote, qui nous quitta pour mettre en sûreté son butin. Calros et moi, nous prîmes, en pressant le pas, le chemin du village. Le Jarocho avait assisté avec une indifférence dédaigneuse au pillage de la cargaison naufragée. Avant de quitter la grève, il jeta un dernier regard sur la mer qui battait avec une fureur croissante la carcasse démantelée de la goëlette, puis sur les rares débris que le flot poussait encore sur la côte.

« Tout cela, dit-il avec un mélancolique sourire, ne vaut ni un fandango à l'ombre des palmiers ni un regard de Sacramenta. »

Je ne pus m'empêcher de convenir que le Jarocho avait raison ; mais ce n'était guère le moment de s'oublier en des rêveries amoureuses. Quelques instants de marche suffirent pour nous ramener au village, et, après un frugal repas, indispensable pour nous remettre des fatigues passées comme pour nous préparer aux fatigues à venir, nous nous dirigeâmes silencieusement vers l'endroit où nous attendait Ventura.

III.

Dans une petite crique ombragée par de grands saules, nous trouvâmes le pilote occupé à disposer les avirons d'une barque encore retenue à la rive. J'avais craint les fatigues d'une marche forcée à travers les bois, et je vis avec plaisir qu'au lieu d'une excursion pédestre, il s'agissait de la faire en canot. J'en témoignai ma satisfaction au pilote.

« Ici, me dit-il, nous ne savons voyager que de deux façons : à cheval ou en canot; nous laissons aux Galiciens nouvellement débarqués la ressource d'*enfourcher le sentier*[1]. Vous savez ramer, sans doute? » s'adressant à Calros.

Celui-ci fit un signe affirmatif, et nous prîmes place dans la barque; en ma qualité de passager, j'étendis mon manteau dans le fond pour me mettre à l'abri du vent. Quoique assez éloignée de son embouchure, la rivière était gonflée par le flot et clapotait. Nous nous mîmes en route, et bientôt, sous l'impulsion des deux rameurs, nous commençâmes à glisser assez rapidement sur la surface sombre de l'eau. Sur les rives, c'était la solitude imposante des forêts d'Amérique, et le bruit sourd de l'ouragan qui s'engouffrait dans les arbres. Les bords du fleuve étaient très-accidentés. Tantôt son lit s'élargissait, et la barque traçait son sillon à une distance égale des deux rives. Tantôt l'eau, resserrée dans son cours, rongeait des rives escarpées et coulait impétueusement sous une voûte épaisse d'acajous et de cèdres inclinés, qui laissaient pendre jusque sur nous de longues guirlandes de plantes parasites. Je me laissais aller au charme d'une rêverie qui me faisait oublier complétement le but de notre voyage nocturne : une observation du pilote m'en tira brusquement.

1. *Ensillar la vereda*, expression pleine d'originalité, comme la langue espagnole en possède tant.

« Chacun, dit-il, a dans ce bas monde ses envieux et ses ennemis. Je connais pour ma part plus d'un individu, y compris Campos, qui se réjouiraient fort de savoir qu'à cette heure avancée de la nuit, au milieu de ces solitudes que jamais alcade n'a visitées, ils pourraient rencontrer Sinforoso Ventura sans défense.

— N'avons-nous pas des armes? reprit Calros. Votre carabine, les pistolets de mon ami que voici, mon machete, les comptez-vous pour rien?

— En rase campagne, ces armes pourraient être d'une utilité incontestable ; ici elles ne serviraient de rien. Un homme caché dans ces arbres qui se penchent sur nous choisirait très-commodément de nous trois celui à qui par fantaisie il voudrait loger une balle dans la tête ; ou bien un tronc d'arbre mort, jeté dans la rivière dont nous remontons le cours, pourrait faire chavirer notre canot, s'il ne le brisait pas. Qu'en pensez-vous?

— D'accord, répondit Calros; heureusement on ignore que vous remontez la rivière cette nuit même.

— Qui sait? dit le pilote; il y a des traîtres et des espions partout. Si quelqu'un de ces maraudeurs que nous avons mis en fuite a pu se douter de nos projets, soyez sûrs que ses compagnons seront avertis à temps pour se trouver encore cette nuit sur notre passage à un endroit que je connais. Il y a deux heures déjà que nous ramons, ajouta-t-il en secouant la tête; cet endroit n'est pas bien loin. Vous savez maintenant ce que nous avons à craindre : voyez s'il vous convient d'aller en avant ou de prendre terre en attendant le jour.

— Je veux perdre le moins de temps possible, répondit froidement le Jarocho. Si nous ramons bien, nous serons dans une heure au village qu'habite Campos.

— Soit, reprit Ventura; continuons, et à la grâce de Dieu! »

Un morne silence se rétablit parmi nous après cette excla-

mation du pilote. Pour moi, connaissant désormais quels dangers nous avions à courir, je m'assis à l'avant du canot pour distinguer, s'il était possible, les embûches dont nous étions menacés ; mais l'obscurité de la nuit eût mis en défaut des yeux plus perçants que les miens. La voûte des arbres versait une ombre épaisse sur le lit de la rivière ; parfois cependant une bouffée de vent secouait dans l'eau, comme une pluie d'étincelles, des essaims de cucuyos arrachés au feuilles qui les abritaient. Nulle étoile ne brillait au ciel à travers le feuillage. Un quart d'heure s'était écoulé sans que rien vînt justifier les soupçons du pilote, quand le Jarocho laissa reposer la rame quelques instants pour reprendre haleine ; le canot, dérivant par la force du courant, se mit aussitôt en travers sur la rivière.

« Maintenez la barque en ligne droite avec le fil de l'eau, s'écria vivement le pilote ; en supposant que les hommes n'y soient pour rien, le vent peut avoir déraciné quelque arbre mort, et le choc, en nous prenant le flanc, nous ferait chavirer infailliblement ; en présentant la proue, nous pouvons du moins échapper à ce danger. C'en est un d'autant plus réel que le flot fait remonter l'eau salée jusqu'ici, et qu'il n'est pas rare que des requins accompagnent le flot. »

Cet avertissement me révélait un risque de plus que je ne soupçonnais pas, et, en présence des dangers croissants de cette expédition nocturne, je pensai avec plus d'amertume encore aux heures de sommeil ou de *far-niente* que j'aurais pu passer dans mon hôtel de Vera-Cruz.

Calros ne se fit pas répéter l'avertissement, et reprit son aviron avec plus d'ardeur. Nous étions arrivés à un endroit où deux berges escarpées et rapprochées l'une de l'autre rétrécissaient singulièrement le lit de la rivière. A quelques pas plus loin, il se resserra tellement que les avirons ne pouvaient plus jouer entre les deux bords, et ce ne fut qu'à l'aide d'un crampon de fer accroché aux lianes que le pi-

lote put faire surmonter au canot la rapidité du courant. Bientôt un plus large espace, au sortir de cet étroit canal, permit aux rameurs de reprendre l'aviron; mais les bords de la rivière, à mesure qu'elle s'élargissait, s'élevaient aussi en proportion. De droite et de gauche, de hauts rochers surplombaient au-dessus de l'eau, comme l'arche d'un pont brisée par le sommet. Sous cette voûte, chaque coup d'aviron éveillait un écho. Nous avançions au hasard au milieu d'épaisses ténèbres, sans pouvoir pressentir si chaque effort n'allait pas nous pousser contre les parois des rochers.

« Il faudrait avoir ici les yeux du chat-tigre pour distinguer sa route, s'écria le pilote.

— En avons-nous pour longtemps encore? demanda Calros.

— Quelques bons coups d'aviron nous tireront de là, répondit Ventura; mais le plus embarrassant est de découvrir l'entrée du canal qui sert d'issue à ce bassin. Ce canal est aussi étroit que celui d'où nous sortons. Prenez la gaffe, seigneur cavalier, pour voir si nous n'abordons pas contre les rochers. »

Je fis ce qui m'était recommandé. Le canot n'avait pas dévié de la ligne droite; la gaffe que je tenais en main s'agita des deux côtés dans le vide.

« Tout va bien, dis-je, et nous sommes au milieu du courant. »

Les rameurs appuyèrent de nouveau sur leurs avirons, et l'embarcation vola sur la rivière. Tout d'un coup la gaffe dont j'étais muni heurta violemment le roc et m'échappa. En même temps je me sentis renversé de mon banc; un craquement de branches brisées se fit entendre : le canot s'était arrêté subitement.

« Qu'est ceci? s'écria le pilote, qui s'était précipité à l'avant et promenait ses mains tendues sur un inextricable entrelacement de lianes et de branchages. *Demonio!* les co-

quins ont mis à la dérive un arbre mort, que le courant a apporté jusqu'ici, et qui bouche notre dernière issue. Comment sortir de ce défilé? Un quartier de roc lancé du haut de ces berges nous aura écrasés avant que nous ayons pu nous frayer un passage. »

L'évidence était accablante; je ne répondis rien. Le plus sûr était de revenir vers le canal d'où nous sortions; mais le canot, fortement engagé au milieu des branches de l'arbre déraciné, résistait à tous nos efforts. Quelques moments se passèrent dans une lutte désespérée contre l'obstacle qui venait de nous barrer la route. Tout à coup une voix tonnante retentit au-dessus de nos têtes. « Qui va là? nous cria-t-on.

— *Gente de paz*, répondis-je sur l'invitation du pilote.

— Cela ne suffit pas. Vous êtes trois, et je veux entendre trois voix.

— Eh bien, *caramba!* s'écria le Jarocho, dites à Campos que je suis ici, moi, Calros Romero de Manantial.

— Et demandez-lui aussi, ajouta fièrement le pilote, s'il se rappelle le nom de Sinforoso Ventura de Boca-del-Rio. »

Un coup de sifflet aigu retentit dans les bois; un autre sifflement lui répondit derrière nous, et nous prouva que les deux rives étaient également gardées. Quelques secondes s'écoulèrent, lentes comme des siècles. Des formes vagues se dessinèrent enfin sur les rochers au-dessus de nos têtes, des cris menaçants retentirent, et des lueurs vacillantes éclairèrent les flots. Le pilote n'attendit pas plus longtemps pour faire feu sur les bandits; mais ceux-ci avaient sur nous l'avantage de la position et des armes plus terribles que les nôtres. Une détonation répondit d'abord au coup de carabine du pilote; puis un bloc énorme de rocher, déplacé péniblement, fut lancé dans l'eau, qui rejaillit sur la barque en gerbes d'écume. Le pilote poussa un cri d'angoisse. Pour nous, aveuglés, suffoqués par l'eau qui nous avait inondés, nous

sentîmes le canot bondir comme sur la crête d'une vague, et, violemment arraché aux branchages qui le retenaient, dériver rapidement au fil de la rivière. Quand je revins de ma stupeur, le pilote n'était plus avec nous. Je l'appelai à plusieurs reprises; Calros seul me répondit.

« C'en est fait de lui! N'avez-vous pas entendu son dernier cri? Il est au fond du fleuve. A notre tour maintenant. »

Une prompte retraite était la seule chance de salut qui nous restât. Le Jarocho avait repris les avirons et ramait avec vigueur. Nul bruit ne se faisait plus entendre que celui de l'eau fendue par les coups mesurés de la rame. Nos ennemis avaient-ils perdu notre trace, ou bien nous attendaient-ils près de l'étroit canal que nous venions de franchir, et vers lequel nos efforts redoublés nous ramenaient? Quel que fût le sort qui nous attendît à cette dernière issue, il était impossible de reculer. Bientôt nous nous engageâmes dans la passe dangereuse. Le tronc d'un gaïac ou d'un cèdre penché sur l'eau, le frémissement du vent dans les branches, une *iguane*[1] qui fuyait de son lit de feuilles sèches, un écureuil effrayé par le bruit des rames, le moindre bruit, la moindre forme suspecte entrevue, nous trouvaient attentifs et la main sur nos armes. Notre navigation était ainsi interrompue par des haltes fréquentes, après lesquelles Calros ramait avec une nouvelle ardeur.

Nous atteignîmes enfin un endroit où la végétation moins abondante laissait une des rives à découvert : c'est là que nous abordâmes. Une exploration rapide nous prouva que cette clairière ne cachait aucune embûche. Une fois la reconnaissance des lieux faite, nous décidâmes que nous y prendrions une heure de repos et que nous aviserions ensuite aux moyens de continuer notre excursion, soit par terre, soit par eau. En ce moment, les premières clartés du jour commen-

1. Lézard de la plus grosse espèce.

çaient à paraître. Quelle fut notre surprise quand, au moment où nous allions installer notre modeste campement, nous entendîmes une voix connue prononcer le nom de Calros et le mien ! cette voix n'était autre que celle de notre compagnon Ventura. Nous nous crûmes un moment le jouet d'une hallucination ; mais bientôt il ne nous fut plus possible de douter de la parfaite résurrection du brave pilote, qui se présenta sur l'autre rive en nous invitant à lui faire passer l'eau. Traverser la rivière et l'aller chercher fut pour Calros l'affaire d'un instant.

« Et par quel miracle êtes-vous de ce monde ? demandai-je aussitôt à Ventura. J'ai encore dans les oreilles un cri d'angoisse qui vous est échappé.

— C'est ce cri qui vous a sauvé la vie. Quant au miracle, ce n'en est un que pour ceux qui n'ont jamais vu un Mexicain de bonne race aux prises avec le danger. Lorsque j'ai compris que nous courions risque d'être écrasés sans défense, je me suis élancé du canot dans les branches de l'arbre qui obstruait notre passage, et, en voyant tomber le quartier de rocher que ces misérables ont précipité dans la rivière, j'ai poussé le cri d'angoisse que vous avez pris pour un cri de mort. Les coquins en ont été dupes comme vous ; ils se sont enfuis. Une fois hors de l'eau, j'ai rapidement cheminé par le bord opposé de la rivière, et j'ai suivi son cours, sachant bien que je devais vous retrouver n'importe à quelle distance. Je ne me suis pas trompé, comme vous voyez, et nous allons reprendre notre marche. Quant à vous, seigneur Calros, impatient de vous venger de Campos comme vous l'étiez avant ce nouvel attentat, vous en devez avoir maintenant l'envie la plus ardente. J'ai des amis au village de Campos ; nous allons l'y rejoindre, nous mettre face à face avec lui, et dans deux heures d'ici vos souhaits seront exaucés. »

La venue du pilote avait rendu à Calros toute la bouillante impatience sur laquelle la fatigue avait un moment prévalu. Il ne pouvait donc plus être question d'aucune halte. Une

courte discussion s'engagea seulement sur la question de savoir si nous reprendrions notre navigation interrompue, ou si nous continuerions le chemin à pied. Ventura fut d'avis qu'on remontât dans le canot; car il était certain, disait-il, que nous ne rencontrerions plus d'ennemis, et que les eaux avaient dispersé les obstacles accumulés par les maraudeurs sur quelques points de la rivière. Nous finîmes par nous ranger à cet avis, et, sans perdre de temps, nous reprîmes nos places, Calros et Ventura à l'avant et à l'arrière du canot, moi entre les deux rameurs, heureux d'être dispensé, par mon inexpérience, de prendre part à la manœuvre et de pouvoir contempler avec une entière liberté d'esprit le magnifique paysage qui se déroulait devant nous, éclairé par les premiers feux du matin.

La rivière, d'un aspect si sombre la veille, semblait sourire dans son lit de verdure au soleil levant. De légères vapeurs s'élevaient, condensées par la chaleur dévorante qui remplaçait brusquement la fraîche température de la nuit. Les fleurs des jasmins sauvages, des suchils et des lauriers-roses, confondaient leurs parfums et leurs couleurs au milieu des festons de lianes à fleurs bleues ou pourpres qui laissaient pendre leurs réseaux le long des deux rives, sur des couches épaisses de nénufars et de sagittaires. Un moment séparées par le sillon rapide du canot, ces vertes et mobiles arcades se reformaient bientôt derrière nous. Rien, dans ces lieux solitaires, n'avait gardé la trace du passage de l'homme; nul bruit ne s'y faisait entendre que les coups réguliers du pivert sur le tronc retentissant d'un arbre mort.

Mes compagnons restaient fort indifférents à ces pompes et à ces harmonies de la solitude. Je finis moi-même, il faut bien l'avouer, par me laisser distraire de ma contemplation pour prêter l'oreille à leur entretien, qui devenait de plus en plus animé. En train d'énumérer ses griefs contre Campos, le pilote venait, sans s'en douter, de faire vibrer une corde bien

sensible dans l'âme du chevaleresque amant de doña Sacramenta. Calros apprenait avec une douloureuse surprise que Julian, son adversaire au dernier fandango de Manantial, était aussi son rival. Julian, ami du pilote, n'avait pour lui aucun secret. Sa passion pour Sacramenta remontait à l'époque où les parents de la jeune fille n'étaient pas encore venus s'établir à Manantial et habitaient un autre village, également voisin de la côte, nommé Medellin. Après le départ de Sacramenta pour Manantial, Julian n'avait pas perdu l'espérance de la revoir et de se faire aimer d'elle. La vieille Josefa, cette femme dont Campos avait tué le fils et qui cherchait partout un vengeur pour punir le meurtrier, était souvent appelée de Manantial à Medellin pour y exercer son équivoque profession de magicienne et de devineresse. C'était par elle que Julian recevait des nouvelles de Sacramenta, et la sorcière lui avait même promis de disposer en sa faveur le cœur de la jeune fille, s'il parvenait à la mettre sur la trace de l'auteur du meurtre de son fils. Cette condition, Julian avait pu la remplir, grâce à sa liaison avec le pilote, qui, par d'anciennes relations avec Campos, avait été à même de connaître tous les crimes commis par ce misérable. Julian avait donc pu désigner à la vieille Josefa Campos comme l'assassin de son fils, et le pilote Ventura comme l'homme qui était le plus à même de seconder une tentative contre le meurtrier. Josefa avait, de son côté, tenu parole; elle avait été auprès de Sacramenta l'interprète de Julian, interprète assez favorablement écouté, assurait le pilote avec un malin sourire, puisque l'amoureux Jarocho avait été invité par la jeune fille à prendre part aux fêtes de Manantial et à défier en son honneur le plus vaillant champion du village. Ce que le pilote ne savait pas, c'est que la vieille Josefa, dans son désir de trouver un vengeur à son fils, avait également exalté la passion de Calros pour lancer ce dernier à la poursuite de Campos. Moi seul et Calros pouvions compléter les révélations

de Ventura. Cependant nous gardâmes le silence, moi parce que je craignais d'exciter encore par des consolations intempestives la jalousie de Calros, et celui-ci parce qu'une trop cruelle émotion remplissait son âme. Le pilote s'aperçut de notre préoccupation, et reprit en se tournant vers Calros :

« Mais j'y songe, c'est vous que mon ami Julian a défié; c'est vous qui êtes sorti vainqueur de ce combat livré en l'honneur de doña Sacramenta. Eh bien! dois-je vous le dire? Julian m'a avoué que, même après sa défaite, il n'avait pas encore perdu toute espérance. C'est au point qu'il parle de quitter Medellin, et que vous le verrez un de ces jours venir s'installer à Manantial.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites? demanda Calros d'une voix altérée.

— Mon ami Julian m'a-t-il jamais trompé? répondit le pilote. Croyez-moi, ce n'est pas un homme à se payer d'illusions. S'il va jamais à Manantial, c'est parce qu'il ne manquera pas de bonnes raisons pour s'y rendre. »

C'en était trop, et Calros ne trouva pas la force de continuer l'entretien, qui dès lors ne fut plus repris. Les yeux fixés sur l'eau qui fuyait des deux côtés du canot, le malheureux se penchait sur son aviron avec une énergie fiévreuse. Son corps seul était avec nous; son âme s'était reportée au bois de Manantial.

Enfin nous arrivâmes au terme de cette navigation, dont tous les instants avaient été si pénibles. La rivière élargie coulait entre deux rives basses et presque à fleur d'eau. Sur l'une d'elles, des champs de cannes à sucre étendaient leurs vagues de verdure jusqu'au pied d'une chaîne de collines qui s'élevaient à une petite distance du rivage.

« Nous sommes arrivés, s'écria le pilote; c'est ici qu'il faut aborder. Le village est derrière ces collines. »

IV.

Nous mîmes pied à terre ; le pilote amarra le canot sur le bord et marcha devant nous. Nous eûmes bientôt atteint le village ; tout y était tranquille. Sous les péristyles des cabanes, ombragées pour la plupart de bouquets de palmiers et de bananiers, quelques habitants, nonchalamment couchés dans leurs hamacs, saluaient de loin le pilote comme une vieille connaissance. Après avoir répondu brièvement aux questions qu'on lui adressait sur les derniers événements de la côte, Ventura s'empressa de demander où était Campos. Il expliqua en même temps, en montrant Calros, le motif de la venue du Jarocho. Cette nouvelle fut accueillie par le groupe oisif et batailleur comme une bonne fortune inappréciable ; mais, dans l'intérêt même du *divertissement*, l'affaire devait être conduite avec mystère, et chacun rivalisa de discrétion. On se mit sans bruit en route vers la cabane occupée par Campos. Celui-ci était, comme on s'y attendait, couché dans son hamac. Je ne pus m'empêcher d'admirer la force de volonté avec laquelle cet homme parvint à cacher son trouble à la vue du pilote qu'il devait croire englouti dans les eaux de la rivière. Il se leva tranquillement, nous regarda tous avec une curiosité dédaigneuse, et ne parut éprouver quelque émotion qu'en apercevant Calros.

« Qui vous envoie sur mes traces ? demanda-t-il au Jarocho.

— *Tia* Josefa, répondit le Jarocho ; c'est par son ordre que je suis venu de Manantial ici.

— A bon entendeur demi-mot, reprit Campos ; c'est bien, je suis à vous. »

Les conditions du duel furent aussitôt débattues, avec un calme et une dignité que je n'attendais pas des deux adversaires. Ni le pilote ni Calros ne daignèrent faire la moindre

allusion aux événements de la nuit. C'était d'un duel à mort qu'il s'agissait, et dans ce moment solennel toute récrimination était oiseuse. Le rendez-vous étant pris et accepté, Campos s'éloigna pour aller recruter ses témoins, et nous nous dirigeâmes vers l'endroit désigné. Je marchais en arrière avec Calros, taciturne et sombre.

« Quoi qu'il arrive, me dit-il à voix basse, que je meure ou que je reste vivant, vous n'aurez pas de message à remplir; *elle* ne doit plus entendre parler de moi. »

Après un quart d'heure de marche environ dans une direction opposée au lit de la rivière, nous arrivâmes sur les bords d'un de ces bassins marécageux si communs dans certaines parties du Mexique. D'un côté s'étendait une ceinture d'arbres; de l'autre s'élevaient, comme une falaise, de hautes dunes d'un sable fin et mouvant, qui d'un jour à l'autre devaient combler, en s'éboulant, la lagune qu'elles bordaient. C'est là que nous attendîmes la venue de Campos et de ses témoins. Calros arpentait le terrain, en proie à une impatience fiévreuse; car le Jarocho n'était pas de ces amants langoureux prêts à se laisser arracher la vie pour échapper au supplice d'une amère déception. Il était d'une caste féroce, dont les joies comme les douleurs veulent être excitées ou adoucies par le sang. Un bruit de pas et de voix ne tarda pas à annoncer l'approche de celui qu'on attendait. Les préparatifs du combat ne furent pas longs. Le terrain mesuré, le soleil partagé, les deux adversaires furent mis face à face. J'entendis le signal, j'entendis, le cœur serré, le choc des deux fers; j'avais détourné la tête : mais, à un cri de rage qui fut poussé, un mouvement irrésistible ramena mes regards vers les combattants. Un homme venait de s'élancer sur le sommet des dunes : il brandissait un tronçon de machete, et le sang ruisselait de son flanc sur le sable : c'était Campos. Sa fuite avait été si rapide, que son adversaire était encore immobile à sa place. Un des témoins s'approcha pour

prêter à Campos une arme en remplacement de celle qui s'était brisée dans sa main; mais il vint trop tard. Épuisé par l'effort qu'il venait de faire, Campos chancela, puis s'affaissa sur le sable. Un moment il voulut se retenir sur la pente du talus; mais le terrain mobile s'éboula sous ses mains crispées, et le malheureux, après quelques instants d'une lutte horrible, alla s'engloutir dans le marais au milieu d'une avalanche de sable.

Il ne restait plus qu'à protéger la fuite de Calros; nous quittâmes en toute hâte le théâtre du duel, et nous eûmes le temps d'arriver au canot avant que l'alcade du village eût lancé aucun alguazil sur nos traces. Aidée par la rapidité du courant, l'embarcation glissa comme une flèche au milieu des rochers, tandis que les bois et les collines de la rive semblaient fuir derrière nous. Au bout de deux heures, nous avions gagné l'embouchure de la rivière, et nous descendions sous les saules qui ombrageaient la maison du pilote. Sa compagnie nous était désormais inutile; nous prîmes congé de lui. Avant de nous laisser partir, il essaya de décider Calros à rester avec lui.

« Je cherchais, dit-il au Jarocho, un homme brave et décidé pour faire de lui un autre moi-même. Je l'ai trouvé en vous. Le bord de la mer est préférable aux bois; c'est pour enrichir ceux qui l'habitent que le vent du Nord souffle trois mois de l'année. Restez avec moi : dans un an vous serez riche. »

Mais un abattement complet avait remplacé l'ardeur fiévreuse du Jarocho; un ressort paraissait s'être brisé dans son âme : il secoua mélancoliquement la tête en signe de refus.

« Eh bien! j'en suis fâché, dit le pilote, et je regretterai toujours un compagnon qui manie l'aviron aussi bien que le machete. A nous deux, nous aurions pu faire quelque coup d'éclat dans mon métier. Adieu donc, et que chacun de nous suive son destin! »

Nous nous séparâmes, et j'accompagnai Calros à la cabane où il avait laissé son cheval. Pendant notre absence, des bûcherons avaient retrouvé le mien à peu de distance dans les bois.

« C'est ici que nous allons nous séparer, me dit Calros; vous allez revoir bientôt votre pays, et moi.... »

Il n'acheva pas; je complétai sa pensée, et j'y répondis en l'engageant à retourner à Manantial. N'y avait-il donc aucun motif de consolation pour lui dans les épisodes du naïf roman qui s'était déroulé devant moi depuis la fleur de suchil tombée de la chevelure de Sacramenta la veille du fandango jusqu'au nœud de rubans si vaillamment conquis le lendemain? J'oubliai que la passion a des intuitions auxquelles les meilleurs raisonnements sont de faibles réponses, et j'essayai, mais en vain, de prouver à Calros que son désespoir était au moins prématuré.

« Les paroles du pilote, me répondit-il, n'ont été que l'écho d'une voix qui me criait sans cesse : « Sacramenta ne « t'a jamais aimé. »

— Mais, repris-je, si vous voulez dire un adieu éternel à votre mère et au village qu'habite Sacramenta, pourquoi avez-vous refusé l'offre du pilote? Votre vie retrouvait ainsi ce qui lui manque maintenant, un but arrêté.

— Peu m'importe : le Jarocho est né pour vivre libre et seul. Une cabane de bambous, des bois et une rivière, une carabine ou des filets, voilà tout ce qu'il me faut, voilà ce que je trouverai partout. Adieu, seigneur cavalier; ne dites à personne que vous m'avez vu pleurer comme une femme. »

Et, ramenant son chapeau sur ses yeux, Calros donna de l'éperon à son cheval. Ce ne fut pas sans une vive sympathie que je suivis quelques instants du regard cet homme dont l'exaltation passionnée, l'humeur aventureuse, m'avaient révélé le caractère du Jarocho sous un de ses aspects les plus séduisants. J'avais à regagner Vera-Cruz, à pied cette fois;

car mon cheval n'avait conservé de son harnachement qu'une longe qui me servait à le tirer après moi. Au bout de quelques instants de marche, accablé de chaleur et de soif, je m'arrêtai dans une cabane, et l'hôte voulut bien accepter la pauvre bête en payement de la modeste collation qui m'avait été servie.

Deux jours après, je faisais voile à bord du *Congress* vers les États-Unis. J'allais retrouver la vie calme et régulière qui, sur une terre de liberté, a aussi sa grandeur; mais pourquoi le taire? Je ne disais pas adieu sans regret à cette vie aventureuse, exceptionnelle, que, comme tant d'autres Européens établis au Mexique, j'aurais pu rendre moins agitée, moins pleine de hasards, et dont j'avais voulu pénétrer toutes les bizarreries, tous les mystères. La société mexicaine m'avait séduit, elle avait eu pour moi tout l'attrait d'un roman dont j'avais tenu à n'ignorer aucune scène. On comprend qu'il soit difficile de se séparer sans mélancolie d'un monde où la réalité garde encore dans sa tristesse même un charme si poétique. Quand d'ailleurs ce monde s'en va, on éprouve une pieuse satisfaction à en rassembler les traits principaux, à en recueillir les vestiges qui s'effacent. C'est ce sentiment qui m'avait soutenu dans mes longues courses à travers le Mexique, et qui se réveille encore au moment où je remonte en pensée vers ces jours de voyage qui ont aussi été pour moi des jours de jeunesse et d'enthousiasme.

FIN.

TABLE.

Pages.
Perico el Zaragate. 1
Fray Serapio. 41
Le licencié don Tadeo Cristobal. 83
Remigio Vasquez. 119
Les mineurs de Rayas 166
Le capitaine don Blas et la conducta de Platas. 205
Les Jarochos. 262
Le pilote Ventura. 305

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

SCÈNES

DE

LA VIE MILITAIRE

AU MEXIQUE

PARIS — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

SCÈNES

DE

LA VIE MILITAIRE

AU MEXIQUE

PAR GABRIEL FERRY

(LOUIS DE BELLEMARE)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

Droit de traduction réservé

LE CAPITAINE

RUPERTO CASTAÑOS.

I

Le pont de Calderon.

La guerre de l'indépendance avait formé au Mexique une population qui est aujourd'hui bien éclaircie et bien isolée, par ses mœurs comme par ses souvenirs, de la société dont autrefois elle défendit si vaillamment la cause. Des *guerrilleros*, des aventuriers de toute sorte, composaient cette population exceptionnelle. Heureux le voyageur qui rencontre encore sur sa route quelques-uns de ces enfants perdus de la révolution mexicaine! Leurs confidences éclairent pour lui d'un nouveau jour une des époques sans contredit les plus curieuses de l'histoire contemporaine de la Nouvelle-Espagne. Toutes les fois du moins que j'ai pu questionner ces vétérans des grandes luttes de 1810, j'ai recueilli des révélations, j'ai entendu des récits dont la trace ne s'est point effacée de ma mémoire. Parmi ces vieux soldats de l'indépendance, il en est un surtout en

qui tous les instincts aventureux, toutes les sauvages passions de l'armée insurrectionnelle du Mexique semblaient avoir trouvé leur personnification. Sa vie me fut racontée sur le théâtre même des campagnes de 1810 et 1811, et les aventures qui me mirent en relation avec le capitaine Ruperto Castaños étaient vraiment un digne prélude à ces récits. Aussi ne séparerai-je pas des romanesques souvenirs de l'ancien partisan les incidents, les scènes de voyage au milieu desquels se déroula devant moi cette étrange existence.

Entre Mexico et Guadalajara, capitale de l'État de Jalisco, à quelques lieues seulement de cette dernière ville, s'étend une plaine où s'est livré le combat le plus meurtrier peut-être qui ait jamais mis en présence les défenseurs de l'indépendance mexicaine et les successeurs des héros de la conquête. Un torrent traverse de l'est à l'ouest cette steppe aride et va se perdre, après un cours de trois quarts de lieue, dans le Rio-Tololotlan. Sur ce torrent est jeté un pont de pierre d'une seule arche ; c'est le pont et la rivière de Calderon. La plainte des eaux qui coulent profondément encaissées entre des berges à pic, le cri des aigles, le frémissement des herbes jaunies qui tapissent au loin le sol, tels sont les seuls bruits qui troublent aujourd'hui le silence de cette vaste arène où cent mille hommes combattirent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil pour l'indépendance de leur pays. Malgré l'intérêt qu'un tel souvenir devrait appeler sur la plaine de Calderon, bien peu de voyageurs s'y arrêtent, et la plupart ne font même que la traverser à la hâte. D'autres souvenirs en effet que les souvenirs historiques planent sur ces tristes lieux, et plus d'une fâcheuse rencontre signale les bords du torrent de Calderon à la juste méfiance des touristes trop chargés de bagage. Pour moi,

qui avais le bonheur de n'être pas de ceux-là, je m'étais promis, en quittant Mexico, de parcourir et d'étudier à loisir le théâtre d'une si mémorable lutte; j'avais même résolu de faire ma dernière halte, avant Guadalajara, dans un des *jacales* (huttes) qui se dressent çà et là le long du torrent, et je n'eus pas trop à me repentir d'avoir exécuté ce projet.

J'étais arrivé dans la plaine de Calderon vers la fin d'une longue journée de marche. Je me dirigeai résolûment vers une cabane bâtie non loin du pont. L'hôte de cette pauvre demeure me promit, pour moi et mon domestique, un souper ou quelque chose d'approchant, pour nos deux chevaux, une provende à peu près suffisante et un hangar en guise d'écurie. Il ne nous en fallait pas davantage, et, après avoir mis pied à terre, sans m'occuper plus longtemps des apprêts de notre installation, je me dirigeai vers la plaine, que je comptais visiter en attendant le souper.

Un premier monument de la bataille de Calderon s'offrit à moi à quelques pas du *jacal* où j'étais descendu : c'était une sorte de *tumulus* grossier, près duquel s'élevait un gommier à demi mort de vieillesse. Sur ce tumulus et aux branches de l'arbre étaient plantées plusieurs petites croix en mémoire des nombreuses victimes de la cruauté espagnole. Je passai outre, et je fus bientôt au milieu de l'arène où s'étaient rencontrées les deux armées. Avant de quitter la capitale du Mexique, j'avais lu quelques relations espagnoles[1] des dernières révolutions de ce pays. C'était sous l'impression de ces récentes lectures que je parcourais le champ de bataille où tant d'intrépides adver-

1. Parmi ces relations, les plus curieuses sans contredit sont celles de don Carlos Maria Bustamante, *Cuadro Historico*, et du docteur Mora, *Mejico y sus revoluciones*.

saires ou défenseurs de la domination de Madrid dans la Nouvelle-Espagne avaient trouvé leur tombeau. Sur le théâtre même du drame, je m'en rappelai sans peine les héros et les principales péripéties. La guerre de l'indépendance mexicaine a duré dix ans, comme le siége de Troie, et la bataille de Calderon peut être regardée comme un des épisodes les plus remarquables de cette longue épopée qui attend encore son Homère. Rien n'a manqué à cette lutte héroïque. Espagnols et insurgés ont bravé la mort avec la même audace. Du côté des Mexicains néanmoins, la superstition ranima plus d'une fois le courage des combattants. L'effigie de la Vierge de *los Remedios*, costumée en généralissime, marchait en tête de l'armée émancipatrice. Des prêtres et des moines étaient généraux et colonels. Un curé dont le nom est resté célèbre, Hidalgo, exerçait sur ces bandes fanatiques un pouvoir presque dictatorial. A côté de lui marchaient de vaillants capitaines, Allende, Aldama, Abasolo; du côté des Espagnols, c'étaient l'implacable général Calleja et le fougueux comte de La Cadena qui se trouvaient au premier rang. Des deux parts, les chefs se valaient. Néanmoins la discipline devait avoir l'avantage sur le désordre, et six mille Espagnols, façonnés aux rudes travaux de la guerre, mirent en déroute cent mille Mexicains lancés pêle-mêle au combat par des chefs inexpérimentés.

Il est peu de familles, espagnoles ou mexicaines, auxquelles le terrible anniversaire du 17 janvier 1811, date de cette bataille, ne rappelle une perte douloureuse. Le comte de La Cadena est une des plus célèbres victimes de cette funeste journée. Emporté par une de ces rages implacables qu'éveille seule la furie des longues mêlées, le comte s'était jeté avec douze dragons à la poursuite des Mexicains fugitifs. On ne le vit pas revenir,

mais on reconnut son corps parmi ceux qui jonchaient la plaine. Nul ne s'était précipité au-devant des insurgés avec une fougue plus cruelle. Les chefs mexicains avaient d'ailleurs tenu tête à ce rude adversaire avec une bravoure digne d'un meilleur sort. Sur l'une des éminences d'où mes regards embrassaient le théâtre de la bataille jusqu'à ses dernières limites, Hidalgo s'était tenu pendant l'action et avait dirigé tous les mouvements de sa tumultueuse armée. C'était là que ses lieutenants venaient prendre leurs instructions, tandis que cent pièces d'artillerie tonnaient contre les Espagnols; c'était là aussi que la nouvelle d'une défaite inattendue avait surpris l'intrépide curé, devenu généralissime. Quelles avaient été pendant le combat les pensées de cet homme étrange? Étaient-ce celles d'un père au cœur de qui retentissent douloureusement les coups portés à ses enfants? ou celles d'un général qui met pour l'enjeu d'une bataille les plus chères espérances de sa vie? La double responsabilité du pasteur et du chef d'armée s'était sans doute en ce moment révélée à l'âme du prêtre rebelle, et avait châtié son orgueil par une double torture. C'était sa voix qui avait poussé dans la plaine tant de milliers d'hommes armés de flèches et de frondes; c'était par ses ordres que cent pièces d'artillerie avaient été traînées des points les plus reculés du Mexique jusqu'au pied de ces collines, tour à tour occupées et abandonnées par les insurgés et les Espagnols[1]. Seize mois avant la journée de Calderon,

1. Parmi les cent canons qui suivirent l'armée insurrectionnelle, il y en avait qui, arrachés aux arsenaux de San-Blas, sur les bords de l'océan Pacifique, avaient franchi un espace de deux cents lieues à travers des chemins impraticables, sans autres moyens de transport que les épaules de milliers d'hommes dont « la *sueur*, dit un historien, arrosait littéralement la terre. »

Hidalgo n'était encore que le curé de Dolores, obscure bourgade située à quelques lieues de Guanajuato ; Allende était capitaine dans un régiment espagnol. A quelle fatalité obéissaient-ils donc quand, dans la nuit du 16 septembre 1810, le premier cri d'indépendance fut poussé dans le bourg de Dolores ? Et comment expliquer cet élan révolutionnaire qui, à la voix de Hidalgo, s'était propagé avec la rapidité de l'incendie qu'allume la torche jetée dans les herbes desséchées d'une savane ? N'y avait-il pas quelque chose de miraculeux dans cette armée de cent mille hommes recrutés en quelques jours par deux ou trois chefs résolus ? Mais aussi quel retour de fortune et quelle expiation cruelle pour leurs premiers succès ! Par trois fois, à Calderon, la victoire sembla se déclarer pour les insurgés ; par trois fois elle leur échappa, et l'explosion d'un chariot de munitions, en jetant le désordre dans leurs rangs, acheva enfin leur déroute. Quelques-unes de ces bandes, commandées par Allende et Abasolo, purent faire une honorable retraite et se tenir prêtes pour de nouveaux combats ; mais la perte des troupes inconstitutionnelles n'en fut pas moins immense. Il n'y avait pas, au dire d'une dépêche officielle, une baïonnette espagnole qui ne fût rouge de sang. Comme dans toutes les guerres civiles, le carnage avait suivi la lutte, et il fut terrible.

La plupart des chefs de l'armée vaincue à Calderon eurent une triste fin. Hidalgo, Allende, Aldama trouvèrent la mort sur un échafaud à Chihuahua. Les restes d'Abasolo, le chevaleresque insurgé, reposent au fond d'un cachot. Torres, le *vaquero* devenu l'un des chefs de l'armée, avait été ignominieusement suspendu au gibet de Guanajuato, et son corps, coupé en morceaux, avait été exposé en quatre endroits de cette ville,

où la clémence momentanée des Espagnols avait gracié tous ses complices. D'autres partisans plus heureux avaient échappé aux désastres de la bataille ; quelques-uns même étaient arrivés au pouvoir : mais combien de soldats obscurs, combien de héros ignorés avaient péri dans la foule ! Au moment où cette triste pensée s'offrit à mon esprit, le soleil était près de se coucher. Le murmure du torrent, le frémissement des hautes herbes agitées par le vent, toutes les mélancoliques rumeurs de la solitude, m'arrivaient plus tristes, plus solennelles encore que de coutume. Je sentis le besoin de secouer les pénibles impressions qui m'obsédaient, et je repris le chemin de mon hôtellerie.

La cabane que j'avais laissée déserte, il y avait une heure à peine, s'était rapidement peuplée pendant mon absence. Une demi-douzaine de dragons mexicains, aisément reconnaissables à leur uniforme rouge et à leur manteau jaune, avaient attaché leurs chevaux au tronc du gommier chargé de croix de bois, et, tandis que la dent de leurs montures essayait d'enlever à l'arbre desséché quelques débris d'écorce, les cavaliers se reposaient en buvant sur le seuil de l'hôtellerie. Le flanc poudreux et fumant des chevaux attestait qu'ils avaient fourni une longue traite. Ces hommes à la figure basanée et au costume éclatant formaient un groupe pittoresque. Il me semblait que la plaine déserte de Calderon venait de rendre à la vie quelques-uns des sauvages guerriers dont elle avait été le tombeau.

« Nous avons donc six convives de plus ? » dis-je à l'hôte en rentrant dans la cabane. Ma question trahissait une inquiétude qu'expliquait mieux encore le regard que je jetai sur la table, où rien n'indiquait les apprêts du souper.

« Eh! non, seigneur cavalier, répondit l'hôte. Ces dragons laissent souffler leurs chevaux, et ils se remettront en route avant une demi-heure pour la *barranca del Salto*, où ils vont dormir, si toutefois on peut reposer dans cet endroit maudit. »

L'hôtelier accompagna ces derniers mots d'un signe de croix. Pour la première fois, je surprenais au Mexique une de ces superstitions si communes dans nos pays, et j'allais hasarder à ce sujet quelques questions, quand une voix forte détourna l'attention du maître de la cabane. Presque en même temps un voyageur impatient ouvrit la porte, et poussa jusque dans la hutte un robuste cheval noir comme l'ébène. « Holà! *patron*, n'avez-vous pas quelques provisions en réserve pour un voyageur affamé? »

Je tournai vers ce visiteur inattendu le même regard contrarié que j'avais jeté sur les six dragons. A la lueur du fourneau qui éclairait la cabane, je pus reconnaître un homme de cinquante ans environ, grand et vigoureux, à la peau brune, aux yeux vifs et brillants; de longues moustaches remontaient jusqu'à ses oreilles; une cicatrice, mal cachée par les bords de son chapeau, s'étendait de son œil gauche jusqu'à son menton. La physionomie du cavalier exprimait la bonté et la franchise; il y avait dans ses gestes et dans son accent une brusquerie toute militaire.

« Si vous voulez autre chose que des *frijoles* au piment, de la *cecina* et les débris d'une vieille poule, vous pouvez passer votre chemin, répondit l'hôte.

— *Con mil diablos!* s'écria le nouveau venu, ce sont mes trois mets de prédilection, et je m'arrête ici. »

L'inconnu fit reculer son cheval avec une aisance parfaite jusqu'au delà du seuil de la cabane, puis il

sauta à terre, attacha l'animal à l'un des arbres poudreux qui formaient devant l'hôtellerie une sorte de chétive oasis, et rentra dans la cabane, portant sous son bras un magnifique *sarape* du Saltillo, qu'il déposa dans un coin. Ensuite il déchaussa ses éperons, ôta de sa ceinture une espèce de large cimeterre, et s'assit à côté de moi sur un banc de chêne dressé le long d'une table noircie par la fumée.

« Êtes-vous de mon avis relativement au souper? me demanda-t-il quand il se fut assis.

— Oui, à quelques scrupules près quant à l'âge de la poule.

— Bah! avec de bonnes dents, on en viendra à bout, répondit mon commensal; et le gros rire qui écarta ses lèvres me laissa voir deux rangées de dents capables de broyer du fer. Holà! *amigo*, continua-t-il en se tournant vers l'un des dragons arrêtés devant la cabane, voulez-vous vous asseoir, trinquer avec moi, et me dire pour quelle cause vous battez la campagne à une heure si avancée?

— Un escadron de notre régiment est en garnison pour quelques jours au village de Zapotlanéjo, et notre capitaine nous a ordonné d'aller camper cette nuit dans l'*hacienda* ruinée située près de la *barranca del Salto*.

— La *barranca del Salto!* dit l'inconnu avec un mouvement de surprise; et c'est tout ce que vous savez du but de votre expédition?

— Je sais encore, reprit le soldat, que six autres détachements, de six hommes chacun, ont été envoyés dans des directions toutes différentes pour cerner les abords de Guadalajara; voilà tout ce que je puis vous dire, et, si vous voulez en savoir plus long, adressez-vous au *cabo* que voici. »

Le *cabo* ou brigadier, qui avait les cinq dragons sous ses ordres, entrait à l'instant même pour rappeler ses hommes et boire le coup de l'étrier. Le voyageur qui avait si familièrement questionné le dragon traita de même le *cabo*, et prévint son désir en lui versant à boire; celui-ci n'eut garde de refuser.

« A votre santé ! dit-il.

— A la vôtre ! » répliqua l'inconnu. Et il adressa de nouveau au *cabo* sa question, déjà restée sans réponse, quant au but de l'excursion des dragons.

Celui-ci sembla hésiter un instant à répondre ; puis il donna l'ordre au soldat qui n'avait pas quitté la cabane d'aller rejoindre ses camarades. Le *cabo* ne voulait pas sans doute mettre un inférieur dans le secret de ses instructions. Quand nous fûmes seuls :

« Vous êtes un *ancien?* dit le *cabo* au cavalier, qui en effet avait la tournure d'un vieux soldat.

— J'ai combattu tout un jour dans cette plaine, répondit l'inconnu.

— Était-ce à la bataille de Calderon? interrompis-je. En ce cas, vous me raconterez cette journée.

— Volontiers, pendant le souper. Je commandais une *guerrilla* volante de deux cent cinquante hommes, et le soir j'étais à peu près le seul de ma troupe. Que de sang, mon Dieu, a coulé au pied de ces collines !

— Nous allons ce soir, reprit le *cabo* à voix basse, fouiller la *barranca del Salto*, et, si la réputation qu'a cet endroit n'est pas trompeuse, c'est une assez triste commission : les morts, dit-on, y font la guerre aux vivants.

— Ah! c'est qu'il s'y est passé de terribles choses ! Il me souvient d'une affreuse nuit.... Mais à quoi bon cette perquisition nocturne dans une *hacienda* ruinée?

— Cette *hacienda* cache, à ce qu'il paraît, plus d'un hôte dangereux. Écoutez, nous ne sommes pas de trop mauvais vouloir à l'endroit de l'honorable confrérie des *salteadores:* il faut que tout le monde vive; mais il est deux classes d'hommes que les voleurs doivent respecter, les prêtres et les militaires. Or, il y a quelques jours, on a poussé l'audace jusqu'à dévaliser tout près d'ici Son Excellence le gouverneur de Guadalajara, en compagnie de son chapelain : c'était profaner d'un seul coup tout ce qu'il y a de respectable.

— Et sait-on qui a commis ce double sacrilége? demanda le vétéran.

— Qui cela peut-il être, si ce n'est cet endiablé d'Albino Conde?

— Albino Conde? le fils du fameux guerrillero qui a rendu tant de services dans la guerre de l'indépendance?

— Lui-même. Un des hommes de l'escorte du gouverneur l'a reconnu malgré son déguisement, et c'est lui que j'ai ordre de prendre mort ou vivant à l'*hacienda* del Salto. Seulement, j'ai trouvé prudent de cacher à mes hommes le but de notre expédition, car je sais par expérience qu'Albino a des amis partout.

— Et on croit le rencontrer à l'*hacienda* del Salto?

— C'était là aussi, vous le savez, que se réfugiait son père, lorsqu'il n'était encore que contrebandier, et, entre nous, on m'a promis les épaulettes d'*alférez* pour la tête du bandit.

— Prenez garde, seigneur *cabo*, dit l'étranger, qui depuis quelques moments était devenu pensif; prenez garde : j'ai vu, moi qui vous parle, d'étranges choses à la *barranca*, et Dieu me préserve de jamais chercher un gîte dans ces ruines, lorsque le vent de mi-

nuit souffle sur la plaine et que la lune éclaire les croix *de meurtre* au fond du ravin!... Vous n'êtes que six! pour une pareille expédition, c'est bien peu!...

— C'est donc vrai, tout ce qu'on raconte? demanda le *cabo* effrayé.

— Sans compter ce que personne n'est revenu dire!

— Peste! je tiens à revenir raconter ce que j'aurai vu, et je ne camperai, avec mes hommes, qu'à l'entrée de la *barranca*, assez loin des morts pour ne pas les craindre, assez près des vivants, s'il y en a, pour leur intercepter toute issue. Le tout est de passer cette nuit sans encombre, car d'autres détachements doivent nous rejoindre demain matin dans cet endroit maudit; mais il se fait tard, et nous avons encore notre bivouac à installer. Adieu, seigneur capitaine. »

Et le dragon vida un dernier verre de *mescal*, puis il serra la main du vétéran et sortit précipitamment. Une minute après, les échos silencieux de la plaine de Calderon se réveillaient sous les pieds des chevaux, qui partaient au galop. L'étranger, resté seul avec moi, ne parut pas beaucoup se soucier d'attendre le souper dans ma compagnie, car il ne tarda pas à prendre son *sarape* et à se poster sur le seuil de la hutte, d'où il sembla suivre des yeux les six dragons galopant dans la prairie; et à peine ceux-ci furent-ils hors de vue, qu'il s'élança sur son cheval et partit sans même se retourner vers moi.

La conversation que je venais d'entendre ne me laissait pas, je l'avoue, sans quelque inquiétude, et je me disais qu'il eût été sage peut-être de ne pas choisir, pour y passer la nuit, une hôtellerie si voisine du quartier général d'un *salteador* tristement fameux. J'étais d'ailleurs sous l'impression pénible d'une de ces heures

de silence et d'isolement qui, toutes les fois qu'elles reviennent dans la journée d'un voyageur, reportent sa pensée vers la patrie absente. Les rumeurs confuses du soir commençaient à s'élever dans la plaine. Le cri des grillons cachés dans les herbes sèches m'arrivait de temps à autre, mêlé aux aboiements de quelques chiens, lugubrement répétés par les échos de la solitude. Le maître de la câbane et mon domestique étaient occupés au dehors ; l'ombre croissait autour de moi, et ce fut avec un certain plaisir que je vis arriver, comme une distraction à mes pensées chagrines, la femme de l'hôte, attirée sans doute par la fumée de ses ragoûts, qui semblaient cuits à point.

« Quand Votre Seigneurie voudra souper, dit-elle, tout est prêt.

— A l'instant même, repris-je, si c'est votre bon plaisir. »

La *ventera* étendit sur la table une nappe longue, étroite, et d'une saleté qui n'attestait que trop clairement de longs services. C'était, selon l'usage de *tierra adentro* (pays intérieur), une toile de coton ornée d'effilés et de perles de Venise à chaque extrémité. L'hôtesse ne mit sur la table que deux assiettes, l'une pour moi, l'autre pour mon domestique.

« Nous sommes trois, dis-je à la *ventera*, et vous oubliez un couvert.

— Trois ! demanda-t-elle ; et qui donc est le troisième ?

— Le cavalier aux longues moustaches qui était ici il n'y a qu'une demi-heure.

— Eh bien ! il y a une demi-heure, ce cavalier est parti sans vouloir attendre le souper, et il n'est pas revenu. Après tout, pourquoi vous en plaindre ? vous n'aurez que plus forte ration. »

Mon domestique rentra en ce moment, et je me mis à table d'assez mauvaise humeur. Le souper me parut détestable. Tous mes efforts pour obtenir de l'hôte ou de l'hôtesse quelques renseignements sur la *barranca* del Salto ne provoquèrent que cette invariable réponse : *Ahi dizqué espanta* (on dit qu'il y a des revenants). Après ce triste souper et cette journée de fatigue, j'avais grand besoin de sommeil. Il était près de minuit, et je dormais déjà depuis une demi-heure, étendu dans mon *sarape*, sur le banc de chêne qui m'avait servi de siége, quand un bruit de pas et la brise fraîche de la nuit, pénétrant par la porte entr'ouverte, me réveillèrent subitement. Un cavalier venait de s'arrêter devant le *jacal;* il mit pied à terre et entra dans la chambre qui me servait de gîte. Je le reconnus.

« Tout le monde dort-il ici ? me demanda-t-il brusquement, et reste-t-il quelques débris de votre souper ?

— Tout le monde dort, répondis-je, et mon domestique, je le crains bien, a consommé votre part.

— Peu importe; j'ai soupé ailleurs aussi mal que j'aurais soupé ici : ce que je viens chercher, c'est un abri d'abord, et puis un homme assez obligeant pour ne pas me refuser un service.

— Cet homme, vous l'avez trouvé ; mais vous me devez en revanche un récit de la bataille de Calderon. L'avez-vous oublié ?

— Non certes, et nous en causerons demain; souffrez que je fasse, avant tout, reposer mon cheval. »

Et le vétéran, sans attendre ma réponse, se dirigea vers l'écurie. Quelques instants après, il revint se coucher au pied du banc où j'essayais en vain de dormir. « Trouverez-vous mauvais, me demanda-t-il, que j'affirme devant vous que je suis dans cette *posada* depuis six heures du soir, et que je n'en ai pas bougé ? »

Je réfléchis un instant. « Faudra-t-il l'affirmer moi-même ?

— Non, votre rôle se bornera à ne rien dire ; c'est moi seul qui mentirai, s'il le faut absolument.

— Accordé, seigneur don ....

— Seigneur don Ruperto Castaños, reprit l'étranger avec une sorte d'emphase, ex-capitaine de *guerrillas....* »

Cette réponse termina notre entretien. Le capitaine Ruperto ronflait bien avant que je me fusse rendormi, et ce fut lui qui me réveilla vers quatre heures du matin, pour me proposer de faire un tour dans la plaine en attendant qu'on sellât nos chevaux. J'acceptai avec empressement. Quand nous fûmes sortis du *jacal*, le capitaine me conduisit vers le torrent. « Mettons-nous sur le pont, me dit-il ; de là nous dominerons le champ de bataille ; mais *con mil diablos !* je ne sais trop comment vous décrire le combat qui s'est livré ici, il y a près de trente ans. La fumée de l'artillerie et la poussière m'enfermaient dans un affreux brouillard ; je vous indiquerai du moins les postes qu'occupaient mes braves compagnons. Le pont de Calderon est commandé en tête et sur le côté gauche par deux collines prolongées et très-escarpées, qui dominent la plaine ; la grande route de Guadalajara traverse le pont même, car la rivière qui coule sous son arche entre des bords à pic ne présente presque aucun endroit guéable. »

Un moment de silence succéda à ces premières paroles du capitaine ; mes regards se portèrent tour à tour sur le pont, sur les collines et sur la rivière. « Tenez, reprit Castaños en me désignant celle des deux collines qui fait face au pont, il y avait sur cette hauteur, la veille de la bataille, une batterie de soixante-sept canons de tout calibre ; sur la colline de gauche, douze

bouches à feu ; sept autres encore à quelque distance de là, à l'endroit où le monticule de gauche forme par un renflement comme une troisième hauteur : c'était donc en tout quatre-vingt-six pièces, de quoi écraser d'un coup les six mille hommes du général Calleja. Eh bien! les flèches des Indiens firent ce jour-là plus de besogne que nos trois batteries. Croiriez-vous que les affûts étaient construits de telle sorte que la bouche de la pièce ne pouvait s'abaisser, et que de cette hauteur les boulets passaient forcément au-dessus de l'ennemi? La fatalité, vous le voyez bien, était contre nous, car les dispositions générales semblaient prises à merveille : il ne manquait que de bonnes armes. Le général Torres se tenait là, au pied de la colline qui fait face au pont ; don Juan Aldama, sur celle de gauche; Abasolo commandait quinze mille chevaux, et je le vois encore galopant sur le front de sa troupe ; Allende était partout, comme général en chef, et de cette petite éminence que vous voyez là-bas, Hidalgo, debout, la tête nue, dominait le corps de réserve disséminé dans toute la plaine. Quant à moi, je me trouvais avec mes deux cent cinquante hommes tout près d'Allende. Maintenant faites-vous une idée de cent mille hommes mal armés ou sans autres armes que des flèches, des frondes, de mauvais fusils et des couteaux ajustés à des bâtons, à l'exception toutefois de quelques milliers de soldats qu'Allende avait disciplinés tant bien que mal, — cent mille hommes récitant le rosaire à haute voix ou chantant des cantiques, — puis, le jour de la bataille, un bruit assourdissant, un nuage de fumée qui s'étendait partout, et vous en saurez autant que moi sur cette grande bataille, à laquelle j'assistais cependant. »

Je crus devoir me contenter de ces explications imparfaites; j'étais pour le moment plus curieux d'en-

tendre le *guerrillero* me raconter la légende de la *barranca* del Salto, et je lui fis part de mes désirs.

« Si de Guadalajara, où je vais vous accompagner, me répondit-il, vous alliez comme moi à Tepic et de là jusqu'à San-Blas....

— C'est précisément mon itinéraire, interrompis-je.

— Tant mieux, *caramba!* tant mieux, nous ferons route ensemble; puis j'ai eu de puissants motifs pour vous fausser compagnie, ajouta don Ruperto; peut-être vous les dirai-je plus tard, et ce serait une histoire assez intéressante, je vous le jure, que celle qui a précédé et suivi ma rencontre avec vous. En attendant, si d'autres récits vous paraissent dignes d'attention, je mets tous mes souvenirs à votre disposition. J'ai combattu côte à côte avec le *padre* Hidalgo, Abasolo, Aldama et Allende; j'ai bivouaqué, dressé des embuscades avec Torres, Soto-Mayor, Garcia, Osorio, Montano et tant d'autres. Je vous ferai, d'après nature, le portrait de ces héros étranges; je vous raconterai de bizarres exploits, de pittoresques aventures dont les bois, les savanes, les grèves de l'océan Pacifique ont été le théâtre. Tout cela vous convient-il?

— A merveille! » m'écriai-je, enchanté de cette bonne fortune inattendue.

Le soleil se levait : c'était le bon moment pour se mettre en route. Revenus à la *venta*, nous trouvâmes nos chevaux sellés et bridés; la *ventera* put nous servir une tasse de chocolat, qui devait nous aider à attendre patiemment un déjeuner plus substantiel : Guadalajara n'est qu'à dix lieues du pont de Calderon. Notre léger repas achevé, nous montâmes à cheval et nous partîmes.

Nous chevauchions depuis une demi-heure à peine, quand nous fûmes rejoints par une troupe de cavaliers.

C'étaient les six dragons, y compris le *cabo* que nous avions vu la veille à la *venta* de Calderon.

« *Santo Dios!* s'écria don Ruperto. Eh bien! seigneur *cabo*, avez-vous dans la poche vos épaulettes d'*alférez?*

— Le diable est parti! reprit tristement le brigadier. Ce matin nous avons vainement fouillé l'*hacienda* de la *barranca* del Salto.

— Pourquoi n'y être pas entré de nuit? reprit don Ruperto; vous auriez sans doute trouvé ce que vous cherchiez.

— J'y aurais trouvé peut-être ce que je n'y cherchais pas; d'ailleurs aucun de mes hommes n'a osé y pénétrer.

— Ma foi! poursuivit Castaños, ce cavalier et moi, en soupant à la *venta* où vous nous avez vus, puis, après souper, en nous couchant de bonne heure comme des voyageurs fatigués doivent le faire, nous avons prié pour la réussite de vos recherches. »

Castaños mentait effrontément. Selon nos conventions, je ne le contredis pas.

« Entre nous, reprit le *cabo*, je sais à peu près où il est maintenant, ce cher ami. Nous allons cerner tout le village de Zapotlanéjo, dans lequel il courtise, dit-on, une jolie *china*. C'est là que je compte le trouver et gagner mes épaulettes de sous-lieutenant. Il lui semblera tout naturel que je le fasse contribuer à mon avancement. Je le connais un peu, et entre amis on se doit ces petits services.

— Entre amis, dit Ruperto, on s'aide comme l'on peut. »

Le *cabo* et ses cinq hommes s'éloignèrent dans la direction du village de Zapotlanéjo.

« C'est donc un bandit bien redoutable que cet Albino? demandai-je au capitaine.

— Eh! mon Dieu, non; il aime à bien vivre sans travailler.

— Quel homme est-ce enfin ? Le savez-vous?

— Oh ! sa figure n'est pas prévenante, tant s'en faut. Il a une physionomie repoussante, féroce; il est petit et mal bâti.

— Alors il court grand risque d'être mal reçu par la belle *china*. »

En ce moment même, un jeune cavalier dont le costume et les manières annonçaient un gentilhomme parut sur la route que nous suivions; il était monté sur un magnifique cheval bai, et semblait pressé de nous rejoindre. Le capitaine Castaños était évidemment très-lié avec le nouveau venu, car à peine furent-ils en face l'un de l'autre qu'ils échangèrent une cordiale poignée de main. Le cavalier qui nous avait rejoints était grand, svelte et d'une physionomie toute prévenante.

« Venez donc, mon neveu, s'écria don Ruperto, nous ferons route ensemble; car nous n'avons pas de secrets à nous dire devant ce seigneur, qui est mon ami. »

Le jeune homme me salua poliment, fit faire volte-face à son cheval, et nous cheminâmes tous trois vers Guadalajara d'un pas égal. Si court qu'il fût, notre voyage ne devait pas s'achever sans nouvelle rencontre, car à une lieue à peine de Guadalajara nous fûmes accostés par un grand drôle à figure patibulaire.

« Vous permettrez, mon oncle, n'est-ce pas? dit le jeune homme en s'arrêtant pour causer avec ce personnage suspect.

— A ton aise, mon garçon, » répondit le capitaine.

Quelques instants après, le jeune homme nous rejoignit, et, toujours silencieux, se remit à trotter à côté de nous. Deux fois encore, avant d'arriver à Guadalajara, le neveu du vétéran échangea quelques paroles

à voix basse avec des hommes que le hasard seul amenait sans doute à notre rencontre, et dont la physionomie comme les allures me paraissaient plus qu'équivoques. J'évitai toutefois de témoigner aucune défiance au capitaine Castaños, et nous étions les meilleurs amis du monde, quand nous entrâmes de compagnie dans la ville de Guadalajara.

II

Guadalajara.

Guadalajara est la capitale de l'État de Jalisco. Placée sur la limite de la *terre froide* et de la *terre chaude*, cette ville participe de l'aspect des deux zones qui se partagent le Mexique. Sous un ciel toujours pur, égayée par de nombreux jardins, elle subit parfois l'influence des brises glacées qui soufflent des montagnes voisines. Le Cerro del Col, espèce de volcan éteint, le pic de Tequila, et derrière ces tristes montagnes toute une chaîne de collines abruptes qui cernent le Rio-Tololotlan, tel est le sombre amphithéâtre qui encadre du côté nord la ville de Guadalajara. Des sapins, des chênes verts couvrent ces hauteurs. Sur les bords du Tololotlan toutefois, d'autres régions s'annoncent, et déjà circule un air plus tiède. C'est la *tierra caliente* qui se révèle. Aux chênes et aux sapins succèdent les citronniers et les bananiers. Les sables arides font place à des champs de cannes à sucre arrosés par de nombreux cours d'eau. L'aspect intérieur de Guada-

lajara est des plus riants. Chaque maison a sa *huerta* (jardin fruitier), et dans tous ces vergers s'épanouit une végétation luxuriante. Guadalajara n'est pas seulement une ville pittoresque, c'est aussi une ville manufacturière; c'est la seconde cité de la république, comme Lyon est la seconde ville de France, et elle présente avec notre métropole industrielle cette autre analogie, que, de tous les centres de population au Mexique, c'est celui où les passions politiques entretiennent le plus d'agitation.

« D'après ce que vous m'avez conté de vos affaires, me dit don Ruperto au moment où nous arrivions en vue de la ville, vous devez séjourner ici au moins une semaine pour attendre l'arrivée de vos muletiers. Je dois, de mon côté, passer dans cette ville quelques jours ; tout va donc pour le mieux. Je vous conduirai dans un *meson* dont le *huesped* est mon ami, et, à ma recommandation, vous serez de sa part l'objet d'une attention toute particulière. Vous n'aurez qu'à vouloir pour qu'on ajoute un banc de bois au mobilier de votre chambre, ce qui est un luxe inusité dans ce pays. Et puis, c'est dans deux jours la fête de la Vierge de Zapopam, et j'irai vous prendre à votre auberge pour vous faire voir cette cérémonie. En attendant, je vais loger chez un ami, et je regrette de ne pouvoir vous offrir d'autre hospitalité que celle de la *posada* publique. »

Pendant que le capitaine me donnait ces indications, nous étions arrivés à la barrière ou *garita*. Un officier vint à notre rencontre, et nous fit signe de ne point passer outre.

« Pardon, *señores*, nous dit-il ; mais certaines instructions de police m'obligent à vous faire subir un interrogatoire. Je désire donc savoir d'où vous venez, et où vous allez descendre dans cette ville.

— Nous avons quitté ce matin, mon neveu et moi, la plaine de Calderon, dit le capitaine en désignant notre jeune compagnon. C'est dans un des *jacales* de cette plaine que nous avons déjeuné avec ce cavalier étranger. »

Le capitaine se souvenait trop bien en ce moment de la promesse que je lui avais faite de ne pas contredire ses allégations. Je jugeai toutefois inutile et peut-être imprudent de le démentir ; aussi gardai-je un complaisant silence. En ma qualité d'étranger, j'inspirais à l'officier mexicain une confiance qui le décida à ne pas réitérer sa première question. Il se contenta d'ajouter :

« Et chez qui descendez-vous dans la ville ? »

Le vétéran murmura entre ses lèvres un nom que je n'entendis pas ; mais l'officier parut satisfait de la réponse : car, après nous avoir salués poliment, il nous fit signe que nous pouvions passer. Pendant ce court interrogatoire, le neveu de don Ruperto avait gardé une contenance impassible. Une fois libres de nous éloigner, nous piquâmes des deux, et nos chevaux nous eurent bientôt conduits au centre de la ville. Le moment était venu de nous séparer, et Castaños m'indiqua la route que je devais suivre pour gagner ma *posada*.

« A demain, me dit-il ; mon neveu et moi, nous n'oublierons pas le service que vous nous avez rendu. »

De si vifs remercîments me laissèrent fort surpris ; mais, sans me préoccuper davantage du sens qu'il fallait attacher aux paroles de don Ruperto, je me dirigeai immédiatement vers le *meson* qu'on m'avait désigné. Après un repas assez frugal, mais bien délicat cependant en comparaison de mon souper de la veille, je demandai le chemin qui conduit à l'*Alameda*, et je pris lentement le chemin de cette promenade.

L'Alameda de Guadalajara se rapprocherait beau-

coup de l'Alameda de Mexico, si l'on y rencontrait des promeneurs. Presque seul sous l'ombrage des frênes magnifiques qui en forment les allées, je laissais errer mes regards sur les cimes lointaines et escarpées des Cordilières qui dominent la ville, et que je devais traverser pour gagner Tepic et San-Blas. J'avoue que je m'ennuyais profondément, quand, à travers un massif épais de jasmins, un bruit de voix confuses arriva jusqu'à mes oreilles. En écartant un peu les branches qui s'entrelaçaient devant moi, je reconnus, assis sur un banc, trois hommes vêtus, comme les cavaliers que j'avais rencontrés la veille, de l'uniforme écarlate des dragons mexicains.

« Écoute, disait l'un d'eux, tu sais que je suis ton ami....

— Allons donc ! interrompit un autre dragon dont je crus reconnaître la voix, je ne crois plus à l'amitié, vois-tu ; Albino m'en a dégoûté pour toujours. Ce drôle sait que, s'il se laissait prendre par moi, il contribuerait à mon avancement ! eh bien ! il s'obstine à m'éviter tant qu'il peut. Tôt ou tard il sera pendu ; ne vaudrait-il pas mieux que ce fût un ami qui lui rendît ce service plutôt qu'un de ses ennemis ? Il mourrait du moins avec la certitude de faire de moi un *alférez*.... Ah ! continua le *cabo* (car l'homme qui parlait n'était autre que le brigadier que j'avais rencontré au pont de Calderon), des amis comme celui-là ne valent pas un *tlaco*.

— Et où es-tu donc allé chercher Albino ? demanda un des compagnons du *cabo*.

— A la *barranca* del Salto d'abord, puis à Zapotlanéjo ; mais il venait de quitter ce dernier endroit lorsque j'y suis arrivé.

— Je le crois bien, on m'a dit qu'on l'avait vu entrer ce matin à Guadalajara en plein jour.

— Vraiment ! s'écria le brigadier de dragons ; alors

je cours lui faire honte de sa conduite, car je sais à peu près où le trouver. »

En disant ces mots, le sous-officier se leva avec tout l'empressement d'un joueur qui espère mettre la main sur une martingale. Bientôt il fut au bout de l'allée, et hors de vue de ses camarades.

« Notre *cabo* est un fin limier, dit après quelques instants de silence l'un des deux dragons si brusquement abandonnés par le brigadier. Dire pourtant qu'il ne faudrait que présenter au gouverneur la tête de ce scélérat d'Albino pour avoir les épaulettes d'*alférez !* »

En ce moment, je crus distinguer à l'extrémité de l'allée mon compagnon de voyage don Ruperto, et je renonçai à écouter la suite de cette conversation, malgré les détails curieux qu'elle me promettait sur les mœurs militaires du Mexique. C'était don Ruperto, en effet, qui venait à ma rencontre. Il s'était rendu à mon *meson*, et l'hôte lui avait assuré que je devais être à l'Alameda.

« Je vous cherchais, me dit le vétéran, parce que mon neveu est forcé, pour une affaire urgente, de quitter Guadalajara cette nuit même ; il serait désolé de partir sans avoir eu le plaisir de vous offrir à souper en remercîment du service que vous lui avez rendu, et en dédommagement de la poule coriace que j'ai été contraint de vous laisser manger seul à Calderon.

— Ah çà ! je vous ai donc décidément rendu service à tous deux ?

— A mon neveu plus qu'à moi.

— Et vous ne pouvez pas dire quelle est la nature de ce service ?

— Mon neveu vous donnera à cet égard de plus amples explications ce soir. A tout prendre, c'est son se-

cret et non le mien. Je dois donc le laisser maître de parler ou de se taire. »

Tout cela m'était dit d'un ton qui redoublait singulièrement ma curiosité. Qu'était-ce que ce jeune homme qui me faisait, sans me connaître, complice d'un mensonge dont je cherchais vainement à apprécier la portée ? Qu'était-ce que ce vétéran des guerres de l'indépendance qui me témoignait, pour cette complicité, une si chaude reconnaissance ? Je commençais à me repentir d'avoir accepté pour compagnons de route ces personnages quelque peu suspects ; mais il n'était plus temps de me dégager, et Ruperto Castaños me traitait déjà comme un vieil ami. Il avait passé familièrement son bras sous le mien, et moitié hésitant, moitié curieux, je me laissai entraîner hors de l'Alameda, sur le chemin de l'hôtel où nous devions souper. Je traversai en compagnie du vieux guerrillero une bonne partie de la ville. La nuit succédait déjà au crépuscule, et, quand nous arrivâmes sur la place d'Armes, la lune brillait dans un ciel d'une pureté, d'une transparence admirables. L'immense place, inondée de blanches clartés, ressemblait à un lac d'argent où çà et là les ombres tremblantes des grands frênes traçaient des dessins fantastiques. Des couples timides chuchotaient sous les arbres, et le bruit des causeries amoureuses s'élevait vers le ciel, mêlé au frémissement d'un jet d'eau dont la gerbe formait, au centre de la place, une colonne lumineuse. Les senteurs des jardins embaumaient l'air. J'aurais volontiers passé cette nuit sereine à me promener par la ville, heureux d'observer à mon aise cette vie nocturne des cités espagnoles du Nouveau-Monde, si pleine de charme dans ses romanesques mystères ; mais mon compagnon tenait fort à ne pas manquer l'heure du souper, et, au lieu de nous arrêter

sous les beaux frênes de la place d'Armes, nous pressâmes le pas. Bientôt nous arrivâmes devant une maison basse comme la plupart de celles de la ville, mais d'une apparence assez gaie. Du vestibule de la porte cochère, qui s'ouvrit à la voix du capitaine, nous pénétrâmes dans une cour carrée, encadrée dans des galeries couvertes. Une rangée de grenadiers était parallèle à chaque galerie, dont les pilastres disparaissaient presque sous un verdoyant rideau de plantes grimpantes. De là je n'aurais pas eu besoin d'être guidé par don Ruperto pour me diriger vers la salle du festin : des voix bruyantes et le raclement d'une guitare m'indiquaient suffisamment ma route.

La salle où nous entrâmes n'était pas précisément éclairée *a giorno*, mais on n'y remarquait pas la même pauvreté de luminaire que dans la plupart des appartements mexicains. Une assez nombreuse compagnie s'y trouvait réunie. Je reconnus parmi les assistants les personnages à mine patibulaire qui avaient conféré le matin même sur la route de Guadalajara avec le neveu du capitaine Castaños. Trois femmes, plus parées et plus provoquantes que belles, de celles que par courtoisie on nomme de *vertu suspecte*, se trouvaient mêlées aux convives. Sauf les figures peu prévenantes des amis du jeune neveu du capitaine, la variété et le luxe presque oriental des costumes rendaient le coup d'œil des plus pittoresques. Des chapeaux de feutre à galons d'or et de grandes rapières aux poignées étincelantes, appendus aux murailles, complétaient la décoration de la salle. Le jeune amphitryon, qui tenait une guitare, la remit à l'une des femmes pour s'avancer vers son oncle et vers moi.

« Soyez le bienvenu, me dit-il, et recevez mes remercîments d'avoir bien voulu vous rendre à mon invita-

tion. Si j'avais eu le temps, j'aurais eu le plaisir d'aller vous la porter moi-même. »

J'avais à peine répondu à ce compliment, débité avec un air de parfaite aisance, quand on vint nous dire que le souper était servi. La nation mexicaine est si sobre, qu'on peut dire que la gastronomie est chez elle à l'état d'enfance. Je fus donc très-surpris de l'aspect que présentait la table, sur laquelle était dressée une argenterie nombreuse, quoique disparate. Deux surtouts couronnés de fleurs artificielles excitèrent l'admiration de la compagnie.

« Il n'y a que don Faustino pour faire si galamment les choses, dit une des femmes, qu'on appelait *la Tapatia*, en lançant au jeune neveu de don Ruperto un regard de sa noire prunelle plus étincelante que les paillettes d'acier de l'éventail qu'elle faisait jouer devant ses yeux.

— C'est un souvenir du dernier bal du gouverneur auquel j'assistais, reprit don Faustino. J'ai tâché d'imiter le mieux possible le souper que nous donna Son Excellence. »

La chère en était délicate, et, à ma grande surprise, attestait que la cuisine mexicaine s'était, cette fois, inspirée des traditions de l'école française.

« Que dites-vous du souper? me dit don Ruperto, à côté de qui j'avais été placé; cela vaut-il la poule que j'ai eu l'indignité de vous laisser manger seul à Calderon?

— On mangerait une poule centenaire avec de pareilles sauces, » répondis-je au capitaine.

Le maître d'hôtel, en habit noir et en cravate blanche, qui allait et venait dans la salle, sourit en m'entendant faire cet éloge. Il comprit sans doute que j'étais le seul étranger parmi les convives.

« Monsieur est bien bon, me dit-il en français à l'oreille. Monsieur sait-il par hasard en quelle compagnie il se trouve ?

— Ma foi non, repris-je, et je ne m'en inquiète guère. »

Le maître d'hôtel s'éloigna, appelé par les besoins de son service. J'avais reconnu en lui un compatriote, et l'ordonnance parfaite du souper confié à ses soins aurait suffi au besoin pour me révéler son origine toute parisienne. Quant au sens mystérieux de la question qu'il m'avait adressée, je ne m'en préoccupais nullement ; je me contentai d'admirer le contraste qu'offraient autour d'une table servie à la française ces rudes cavaliers aux riches costumes, et qui, pour la plupart, mangeaient avec les doigts de la main droite en tenant dans leur main gauche une inutile fourchette.

Tous les usages mexicains étaient oubliés ce soir-là ; on but largement des vins capiteux, et chacun but dans son verre : double dérogation aux habitudes du pays, qui sont de ne boire que de l'eau après le repas et dans un verre commun ; au dessert même, on servit du vin de Champagne. Le souper tirait à sa fin, quand, sur un signe du jeune amphitryon, on apporta, dans une corbeille de joncs de Guayaquil, des couronnes d'œillets et de jasmins blancs.

« Est-ce encore un souvenir du bal du gouverneur que ces couronnes de fleurs ? demanda l'une des femmes à don Faustino.

— Oui, *linda mia*, répondit le jeune homme, mais c'est un raffinement. Son Excellence, à la fin du souper, fit apporter d'énormes corbeilles de fleurs, pour que chacune des femmes qui se trouvaient chez lui recommençât le bal parée d'un bouquet frais. Quant à

moi, j'ai pensé, mes belles, que vous me sauriez gré d'orner vos noirs cheveux de ces guirlandes rouges et blanches : au lieu d'un bouquet, c'est une couronne que j'offre aux charmantes danseuses, qui ne refuseront pas, je l'espère, de se rendre à l'appel de ma guitare. »

En disant ces mots, don Faustino se mit à accorder l'instrument qui allait servir d'orchestre : les trois femmes acceptèrent de très-bonne grâce les couronnes, dont les fleurs éclatantes s'accordaient merveilleusement avec leurs noires chevelures ; elles resserrèrent autour d'une taille souple et fine leur ceinture de crêpe de Chine à frange d'or ; les jupons courts de soie ondulèrent sur les larges hanches des danseuses, et, la tête haute, le corps cambré, les castagnettes frissonnantes sous leurs doigts, elles attendirent les premières notes du musicien. Lente d'abord comme la musique, la danse ne tarda pas à s'animer, et bientôt les blanches fleurs des couronnes tombèrent une à une, comme les perles d'une odorante rosée. Le cliquetis précipité des castagnettes, les parfums pénétrants des bouquets effeuillés, les œillades voluptueuses, ne tardèrent pas à pousser jusqu'au délire l'enthousiasme des spectateurs, déjà exaltés par les vins de France, et la fête semblait près de dégénérer en orgie, quand un domestique vint annoncer qu'un sous-officier de dragons, se disant attendu, voulait entrer.

« *Caramba!* s'il est attendu, je le crois bien ! s'écria don Faustino en jetant son instrument ; c'est l'intermède du spectacle. Qu'il entre, Joaquin. »

Le domestique obéit, et, quelques secondes après, le *cabo* que j'avais déjà vu dans la plaine de Calderon et, sous les ombrages de l'Alameda pénétra dans la salle en jetant autour de lui des regards étonnés.

« Pardon, dit-il, mais je crains de m'être trompé.

— Qui cherchez-vous? demanda d'une voix brusque l'un des convives, à longue barbe noire, au teint foncé et à l'œil cave et sinistre, qui semblait avoir le mot dans la comédie préparée par don Faustino.

— Mon compère San-Vicente, qui m'a fait dire qu'il m'attendait ici pour une affaire d'urgence.

— Au diable soit votre compère! s'écria l'homme à la barbe noire.

— Le fait est que celui que je cherche n'est pas ici, répondit le *cabo* prêt à se retirer.

— Qui sait? s'écria don Faustino, qui tournait le dos au brigadier.

— Hein? dit celui-ci, comme s'il reconnaissait la voix qui lui parlait; qui entends-je?

— Non pas le compère, mais au moins l'ami chez qui vous le cherchiez, » répliqua don Faustino en regardant fixement le sous-officier de dragons.

Celui-ci semblait tout à coup avoir vu la tête de Méduse, tant ses yeux dilatés et sa bouche entr'ouverte attestaient de surprise et d'effroi.

« *Virgen santa!* ce n'est pas possible! s'écria-t-il en cherchant des yeux la porte. Je cours à la recherche de mon compère. »

Le *cabo* paraissait en effet éprouver la plus forte envie de s'en aller; mais déjà deux hommes gardaient la seule issue par laquelle il pût s'échapper. A l'aspect de la porte ainsi défendue, le brigadier pâlit.

« Eh bien! mon pauvre José Maria, dit don Faustino d'un ton railleur, je n'étais donc ce matin ni à la *barranca* del Salto, ni au village de Zapotlanéjo, où tu me cherchais avec tant d'empressement, et les épaulettes d'*alférez* se feront encore attendre quelques jours. »

Ce jeune homme à la figure prévenante, aux manières courtoises, était-il le chef de voleurs que le *cabo* voulait couper en quatre par quartiers? Don Ruperto m'avait dit pourtant qu'Albino, le fils de son ancien camarade, avait une physionomie repoussante et féroce, qu'il était laid et mal bâti. On m'avait donc caché la vérité. Ce qui me semblait fort clair cependant, c'est qu'un des compagnons d'Albino avait attiré le dragon dans un piége en lui promettant de lui livrer son chef, que le *cabo* ne s'attendait pas à trouver si bien entouré.

« Ah! mon cher ami, dit le dragon avec une aisance affectée, que je suis aise de te revoir! mais tu ne me soupçonnes pas, j'aime à le croire, de l'infamie qu'on m'attribue! J'étais inquiet.... je craignais qu'il ne te fût arrivé malheur.... C'eût été bien triste pour moi! ajouta-t-il d'un ton pénétré.

— Je le crois bien, dit don Faustino, j'étais devenu si précieux pour toi.... Mais j'ai une triste nouvelle à te donner, mon pauvre José Maria!

— Tu ne vas pas me faire assassiner, je pense? s'écria le sous-officier, qui était devenu très-pâle.

— A quoi bon?

— *Canelo!* j'en suis tout heureux, et, puisque tu es en bonne santé, mon bonheur est parfait.... Adieu!

— Attends donc; je t'ai dit que j'avais une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

— Parle, s'écria le brigadier, je suis pressé.

— Eh bien! j'ai fait ma paix ce matin avec le gouverneur. Je lui ai donné une preuve excellente que je n'étais pour rien dans l'attaque dont il avait été victime. Je lui ai prouvé que, le jour où on l'arrêtait aux portes de Guadalajara, j'étais en train de détrousser moi-même deux Anglais qui se rendaient avec un ri-

che bagage à l'hacienda de las Frias, à vingt-sept lieues d'ici. Le gouverneur a reconnu qu'on m'avait calomnié, et nous sommes au mieux ensemble.

— Je le crois bien, dit le *cabo* en essayant de sourire.

— Alors, mon cher José Maria, reprit le bandit, tu sens qu'il te faut renoncer à tes épaulettes de sous-lieutenant.

— Fi donc! je n'y ai jamais compté, s'écria le dragon avec indignation.

— Ce que tu pourrais faire de mieux dans ces tristes circonstances, poursuivit Aldino, ce serait peut-être de te joindre à notre bande.

— Je ne dis pas non, répondit le *cabo*. S'il y avait un bon coup à faire, j'en prendrais bien ma part, nous en causerons; mais, puisque tu as reconnu mon innocence, comme on a rendu justice à la tienne, ne pourrais-tu me donner quelque chose à boire? »

Albino invita son ami, non sans une certaine magnanimité, à s'asseoir parmi nous. La petite vengeance qu'il venait de tirer du *cabo* lui suffisait.

La nuit était avancée, et j'avais hâte, comme on le pense, de prendre congé du prétendu neveu de don Ruperto.

« Vous voyez, me dit-il, que, si vous ne m'aviez pas servi pour ainsi dire de caution à mon entrée dans la ville, l'officier qui nous interrogeait n'aurait pas manqué de reconnaître mon signalement. J'aurais été conduit chez le gouverneur au lieu d'y aller moi-même, ce qui est bien différent, parce que certains traits d'audace intimident toujours, et j'aurais eu mille désagréments que votre silence m'a évités; le moyen, en effet, de croire qu'un étranger est l'ami d'un chef de *salteadores!* »

Je comprenais parfaitement la nature du service que j'avais rendu au bandit ; mais je n'en gardais pas moins quelque rancune au capitaine Castaños, et, pendant que je regagnais en sa compagnie mon domicile, je crus devoir ne pas lui cacher mon mécontentement. Le capitaine se disculpa de son mieux, en alléguant que lui-même s'était exposé pour empêcher le fils de son ancien compagnon d'armes d'être victime de l'ambition du *cabo*. C'était pour avertir le bandit qu'il m'avait si brusquement quitté la veille, et il avait pu en effet, ajouta-t-il, arriver avant les dragons à la *barranca* del Salto. Albino, prévenu par Castaños, avait trouvé prudent de chercher dans la ville même de Guadalajara une sécurité que lui refusait la campagne. Mon silence avait facilité la réussite de ce plan audacieux.

« Le père de ce *salteador* m'a sauvé plus d'une fois la vie, reprit le capitaine. Le nom du guerrillero Conde est encore célèbre aujourd'hui parmi nous autres vétérans. J'avais promis de veiller sur son fils, et voici à quelle occasion. Le lendemain de la bataille de Calderon, nous eûmes, mes soldats et moi, un siége à soutenir dans l'*hacienda* de la *barranca* contre un détachement de ces terribles *tamarindos* qui semblaient autant de bêtes féroces aux ordres de Calleja[1]. Manquant de vivres, réduits aux plus dures extrémités, nous montâmes à cheval pour nous frayer un chemin au milieu des assiégeants. Je tenais l'enfant d'Albino dans mes bras ; lui portait sa femme en croupe de son cheval. Je vois encore d'ici l'ancien contrebandier fai-

1. C'était un corps d'infanterie qu'on appelait ainsi d'après la couleur de leur uniforme, et que le général espagnol avait composé des hommes les plus robustes de la province de San-Luis Potosi.

sant tournoyer au milieu des *tamarindos* sa longue épée rougie de sang. Tout à coup son cheval s'abattit, les jarrets tranchés, sous la double charge. Albino seul se releva ; la mère n'eut que le temps de lancer sur moi un regard suppliant, comme pour me prier de veiller sur son fils, et une minute après elle avait cessé de vivre. Le contrebandier sauta d'un bond derrière ma selle, et nous parvînmes à nous faire jour au milieu d'un double rang d'ennemis. Tout à coup nous entendîmes résonner derrière nous le galop d'un cheval : c'était un de ces féroces *tamarindos* qui, se servant de la monture d'un de nos camarades désarçonnés, nous donnait la chasse. Je tournai bride pour lui faire face; au même instant Albino poussa un hurlement de rage. A l'arçon du cavalier pendait une tête sanglante, belle encore malgré la mort : c'était celle de la femme du contrebandier. Albino se laissa couler à terre. Un gommier poussait près de là. J'y accrochai par ses vêtements l'enfant que je portais, le jeune homme que vous avez vu ce soir, et j'attaquai le *tamarindo*. Quelques minutes après, nous galopions, Albino et moi, côte à côte, moi portant l'enfant dans mes bras, lui tenant deux têtes à la main, celle de sa femme et celle du meurtrier. Et vous croyez, ajouta le capitaine avec une émotion sauvage, vous croyez qu'on oublie jamais ces choses-là? Eh! pour sauver la vie de ce jeune homme que j'ai protégé depuis son berceau, je risquerais mon salut éternel. Aurais-je donc reculé devant la crainte de vous faire jouer un rôle qui, à tout prendre, n'était pas de nature à vous compromettre? Ce n'est là d'ailleurs qu'un incident de ma longue vie d'aventures, et je vous dois une plus longue confession. Je vous ai parlé de la fête de Zapopam qui a lieu dans un jour, et je vous ai promis d'être votre guide. Puisque vous aimez les sou-

venirs de nos guerres civiles, j'ai de quoi vous satisfaire. »

Je me gardai bien de refuser l'offre de don Ruperto, et nous nous quittâmes fort bons amis.

III

Albino le contrebandier.

Le capitaine avait sans doute à cœur de cultiver la liaison formée entre nous par le hasard, car le surlendemain, jour de la fête de Zapopam, il entrait à cheval, des dix heures du matin, dans la cour du *meson* où je logeais. Mon cheval était prêt, je descendis, et nous prîmes tous deux le chemin du village de Zapopam, situé à deux lieues de Guadalajara. Les rues que nous traversâmes étaient pavoisées; les courtines de soie ou de toile peinte qui servent de couvre-pieds aux habitants avaient été suspendues en guise d'ornements à tous les balcons. De longues guirlandes de roseaux fraîchement coupés et rehaussés de bouquets de fleurs des champs formaient d'un côté de la rue à l'autre des arches de verdure. Les cloches sonnaient à toute volée, les pétards éclataient sur les terrasses. Les habitants de la ville se répandaient en dehors des murs, ceux de la campagne envahissaient la ville. La route qui conduit à Zapopam était encombrée de voitures, de cavaliers et de piétons qui, comme nous, se dirigeaient à la rencontre de la Vierge miraculeuse qui allait faire son entrée solennelle dans Guadalajara. J'appris, chemin faisant, du capitaine que, pour avoir l'honneur de

combattre comme les Espagnols sous la protection du ciel, et pour opposer une Vierge à celle de los Remedios, élevée au rang de généralissime par le vice-roi Venegas, les *Tapatios* (c'est le sobriquet des habitants de la capitale de Jalisco) avaient donné à la patronne de Zapopam le grade de *generala*. Cette cérémonie avait eu lieu le 13 juin de je ne sais plus quelle année, et ce jour était l'origine de la fête annuelle à laquelle nous assistions.

Nous n'étions pas encore à moitié route, quand nous rencontrâmes la voiture dans laquelle la Vierge faisait son trajet. Cette voiture n'avait ni chevaux ni mules pour la tirer; les fidèles s'y attelaient à tour de rôle. Une triple salve d'acclamations accueillit la sainte statue, qui traversa triomphalement la foule, ornée de l'écharpe tricolore mexicaine, verte rouge et blanche, emblème du plus haut commandement militaire. Il eût été imprudent de ne pas s'incliner avec respect devant elle. Les Tapatios sont renommés dans toute la république pour leur adresse à manier le couteau, et on se livre volontiers aux exercices dans lesquels on excelle.

« Voulez-vous continuer notre promenade? me dit le capitaine quand la pieuse cohue fut loin de nous. Tous ces souvenirs me reportent, malgré moi, aux jours de ma jeunesse. Chemin faisant, je vous raconterai l'aventure qui m'a révélé ma vocation de *guerrillero*. Vous ferez connaissance ainsi avec les hommes qui ont donné à ce pays le signal de l'insurrection contre la tyrannie espagnole. »

Le lieu et le moment étaient bien choisis pour une évocation des héros et des scènes glorieuses de la révolution mexicaine. Autour de Guadalajara, tout parle de la guerre de l'indépendance. Une longue allée de saules

s'étend du village de San-Pedro, voisin de Zapopam, à la capitale de l'État de Jalisco, et sur cette route solitaire don Ruperto pouvait commencer sa narration avec la certitude que nous ne serions pas distraits ; aussi s'empressa-t-il de tenir sa promesse.

Ma vie militaire, me dit le capitaine, s'ouvre en 1810. Mon père était alors fermier d'une assez belle *hacienda* située près de Tampico. Cette hacienda appartenait à un riche Espagnol. J'avais près de vingt ans alors, et ma principale occupation (car nos maîtres ne voulaient pas que l'instruction se répandît parmi les créoles) consistait à parcourir à cheval les possessions que gérait mon père, à lacer les taureaux, à dompter les poulains qu'on destinait à la selle et aux écuries du propriétaire. Cette éducation avait fait de moi un homme robuste, rompu à la fatigue et à tous les exercices qui constituent un cavalier parfait. J'avais appris aussi à manier convenablement le fusil, le sabre et la lance.

Un jour, c'était au mois de février de l'année 1810, un dimanche, pendant lequel tous les travaux de la ferme étaient suspendus, je me promenais à cheval sur les bords de la mer. L'animal que je montais était un superbe alezan que j'avais dompté moi-même, et pour lequel j'avais conçu la plus vive affection, quoiqu'il ne m'appartînt pas. Le soleil était brûlant, et j'avais mis pied à terre à la porte d'un *tendejon* (cabaret), dans lequel j'entrai pour me rafraîchir après une longue course. J'avais attaché mon cheval à l'un des pilastres de maçonnerie qui formaient le péristyle du cabaret. J'étais à peine assis, qu'un officier des dragons de San-Luis pénétra dans la salle et demanda d'une voix impérieuse à qui appartenait le cheval attaché à la porte.

« Il est à moi, seigneur capitaine, dis-je modestement.

— A toi! reprit l'officier d'un air de dédain; ne sais-tu pas, drôle, qu'un créole n'a pas le droit de monter à cheval, que c'est un privilége exclusivement réservé à nous autres Espagnols? En vérité, le vice-roi a tort de permettre à ces *picaros* de monter même une jument, et on ne devrait leur accorder que des ânes.

— J'ignorais que je fusse en faute, balbutiai-je.

— Tu ne l'oublieras pas désormais, drôle, continua le capitaine, et la leçon te coûtera ton cheval.

— Mais il ne m'appartient pas ! m'écriai-je.

— Tu as donc menti, ou tu l'as volé?

— Je ne suis ni un voleur ni un menteur, repris-je avec colère ; » car les Mexicains réunis dans la salle s'étaient mis à rire lâchement de l'outrage infligé à l'un des leurs.

L'officier ne répondit pas; la cravache qu'il tenait siffla dans sa main et vint toucher ma figure. Je bondis plein de rage; cependant telle était la terreur que nous inspiraient nos tyrans, que ma main déjà levée retomba. Je me contentai d'interroger du regard, en frémissant, les physionomies des Mexicains réunis autour de moi. Un rire, un geste moqueur, m'aurait servi de prétexte pour faire tomber sur des compatriotes le poids de cette colère que je n'osais décharger sur l'Espagnol; mais personne ne parut disposé à ajouter une insulte à l'outrage que j'avais subi. Je vis même un jeune homme en costume de pêcheur, assis non loin de moi, pâlir et se lever, visiblement ému de l'indigne traitement dont j'étais victime. Que vous dirai-je? j'étais seul, l'officier était accompagné de deux de ses amis, j'étais sans armes pour résister, et, malgré mes instances, mon cheval fut emmené par l'*asistente* d'un des officiers.

Je sortis du cabaret, et je marchai quelque temps sans savoir où j'allais. Je suivais un sentier à peine tracé dans les sables, au bord de la mer, dont les flots venaient battre la grève avec un bruit triste et monotone. Des blasphèmes, de folles menaces s'échappaient de mes lèvres, quand une voix rude cria tout à coup derrière moi :

« Holà ! l'ami, à qui donc en avez-vous ainsi? »

J'étais et je suis encore quelque peu superstitieux, et cette voix qui répondait brusquement à ma pensée me sembla celle du démon, toujours prêt à fournir aux hommes les moyens de perdre leur âme. L'homme qui m'avait si rudement apostrophé était couvert de vêtements grossiers, bien qu'il ne me parût pas appartenir aux classes inférieures de la société. Il avait cinquante ans à peu près. Sa physionomie intelligente et fière semblait commander l'obéissance. Troublé par cette rencontre inattendue, je ne sus d'abord que balbutier quelques mots sans suite en faisant un signe de croix. Ce geste arracha un dédaigneux sourire à l'inconnu.

« Des superstitions grossières ! dit-il en me regardant avec une sorte de railleuse compassion ; oui, voilà tout ce qu'ils apprennent à nos enfants. Qui donc vous a outragé, mon fils, et quelle main a flétri vos joues de cette empreinte sanglante? »

J'avais raconté mes plaintes aux grèves de la mer, et je ne me fis pas prier pour faire part de mes griefs à la personne qui semblait me porter un si vif intérêt. Tout en m'écoutant, cet homme jetait ses regards de temps à autre sur la ligne d'un bleu foncé qui terminait l'horizon, et il interrompit un moment mon récit pour me demander si un point blanc qu'il me désigna du doigt était une mouette ou une barque de pêcheur.

« Ce n'est ni une mouette ni une barque, répondis-je ; c'est la voilure d'un trois-mats ou d'un brick.

— Bien, reprit-il, continuez. »

Et j'achevai mon récit, non sans de visibles efforts pour surmonter l'émotion qui m'oppressait. Quand j'eus fini, l'étranger me serra la main.

« Comptez sur moi, me dit-il; vous serez vengé, et bien d'autres seront vengés avec vous. »

En ce moment, nous fûmes rejoints par le pêcheur dont j'avais remarqué dans le cabaret les dispositions sympathiques à mon égard.

« *Vive Cristo!* dit-il en nous abordant; un coup de cravache semblable devrait coûter la vie non-seulement à celui qui l'a donné, mais à la race tout entière de nos oppresseurs.

— C'est facile à dire, repris-je, et vous qui affectez de si fiers sentiments, pourquoi n'avez-vous pas pris ma défense quand j'étais seul contre trois officiers des dragons de San-Luis ?

— Pourquoi? Parce que le moment n'est pas encore arrivé ; mais patience! ce qui ne se fait pas en un jour se fait dans deux. En attendant, êtes vous-décidé à vous venger de l'outrage que vous avez reçu.

— Oui, si c'est en mon pouvoir.

— En pareil cas, on peut ce qu'on veut, » reprit l'homme qui m'avait interrogé le premier, en continuant à fixer d'un air distrait ses regards sur l'horizon.

Le navire en vue commençait à grossir comme un de cas nuages lointains qui augmentent de volume à mesure que le vent les pousse vers le zénith.

« Ah! continua-t-il, je distingue à présent la voilure tout entière.

— Foi de contrebandier, c'est un beau brick, s'écria

le jeune pêcheur mexicain; mais il est encore de trop bonne heure pour qu'il s'approche de la barre.

— Il vient reconnaître la côte pendant qu'il est jour, pour pouvoir l'aborder de nuit, » répondit le compagnon de celui qui venait de déclarer si ingénument sa profession de contrebandier.

En même temps, les deux hommes s'éloignèrent de quelques pas, et je remarquai qu'ils s'entretenaient à voix basse, tantôt en me désignant, tantôt en dirigeant leurs regards sur l'un des points les plus élevés de la côte. Au sommet d'une haute falaise qui dominait d'un côté le cours du fleuve de Pánuco, et de l'autre, la pleine mer, la guérite d'un guetteur ou garde-côte se dessinait sur l'azur du ciel. Je compris que la présence de ce gardien vigilant gênait les deux interlocuteurs. Le plus jeune s'approcha de moi.

« Ah çà! mon garçon, me dit-il résolûment, il s'agit de prendre un parti. Êtes-vous pour nous? Au nom du cavalier que voici, je vous offre de nouveau la vengeance. Voyons! pendant que le sang bouillonne encore dans vos veines, jurez-vous par le salut de votre âme que vous serez des nôtres?

— Mais qui êtes-vous? demandai-je à l'inconnu.

— Que vous importe, si je vous donne les moyens de vous venger?

— Eh bien! à cette condition, je suis des vôtres; je le jure sur le salut de mon âme! Maintenant, me direz-vous qui vous êtes et qui est ce cavalier, votre compagnon?

— Je suis le contrebandier Albino Conde; quant au seigneur que voici, vous devez encore ignorer son nom. »

J'avais souvent entendu parler du contrebandier Albino comme de l'un des plus audacieux fraudeurs de la

côte. Sous le régime espagnol, la contrebande était un métier lucratif, mais aussi très-périlleux. C'était une guerre à mort entre la douane et les ennemis du fisc, et dans ces luttes mortelles Albino Conde s'était fait une sinistre renommée. Il fut convenu que nous attendrions derrière les mangliers que le soleil fût près de se coucher, et qu'alors Albino, son compagnon et moi, nous irions accoster le navire en vue. L'un et l'autre paraissaient avoir des données certaines sur sa nationalité et la nature de son chargement. J'étais souvent, pendant des semaines entières, absent de notre habitation, et je n'avais aucune crainte d'alarmer mon père en n'y rentrant que le lendemain ; l'espoir d'une prochaine vengeance suffisait d'ailleurs pour me retenir sur la grève, et, quoique je ne me rendisse pas trop exactement compte de ce que l'exécution d'un coup de contrebande pouvait avoir de commun avec mes griefs, je n'hésitai point à servir avec une aveugle obéissance les plans mystérieux de mes compagnons.

Cependant, à travers la ceinture de mangliers qui bordaient le rivage, le contrebandier ne cessait d'observer les manœuvres du brick. Il avait l'œil aussi sur l'éminence où était posté le guetteur et sur le mât de signaux qui s'élevait près de sa cabane. Albino vit le brick virer de bord au moment où un pavillon hissé par le guetteur venait de signaler la présence d'un navire au delà de la barre ; le brick commença bientôt à diminuer de volume à l'horizon, et le pavillon qui le signalait fut brusquement amené.

« *Vive Cristo!* dit le contrebandier. Au diable soient les garde-côtes ! en voilà un, si nous n'y mettons bon ordre, qui va passer sa soirée à signaler toutes les allées et venues de ce navire. »

En effet, à mesure que le bâtiment s'éloignait ou

se rapprochait, les signaux du guetteur indiquaient aussitôt ses manœuvres. Le soleil baissait déjà à l'horizon, quand le brick grossit de nouveau devant nous et arbora les couleurs espagnoles. Le pavillon aux mêmes couleurs fut aussitôt hissé au sommet du mât de signaux.

« Ce n'est donc pas celui que nous attendons? s'écria le plus âgé de mes deux compagnons.

— Soyez sans crainte, docteur, dit Albino; croyez-vous que le capitaine du brick soit assez naïf pour arborer les couleurs françaises? C'est bien celui que j'ai aidé hier à décharger quelques-unes des balles de soieries de sa cargaison; quoique habitant la terre, j'ai l'œil d'un marin, et je ne me trompe pas, j'en suis certain; on vous attend à bord, et je vous y conduirai; laissons seulement venir le crépuscule.

— N'aurait-il pas été plus simple, répondit celui qu'Albino appelait docteur, que l'homme que vous savez fût venu lui-même sur la plage, plutôt que de m'attendre à son bord?

— C'est possible; mais il eût couru risque de se faire prendre lui-même et fusiller peut-être, et vous avec lui, tandis que personne ne pourra vous déranger quand vous serez à concerter vos plans ensemble sur le pont ou dans la cabine de son navire. Il est donc plus prudent d'aller vous-même à son bord. »

Le docteur parut rassuré par la réflexion pleine de sens du contrebandier, et nous restâmes silencieux, immobiles à notre poste d'observation, attendant le moment où les ténèbres de la nuit nous permettraient de franchir la barre pour rejoindre le navire français. Enfin les derniers rayons du soleil ne doraient plus que les cimes des palmiers et la hauteur où se tenait le garde-côte, quand, après s'être entretenu quelques instants à

voix basse avec le docteur, Albino me fit signe de l'accompagner. Après avoir laissé le docteur seul, nous remontâmes ensemble le bord du fleuve. Arrivés, au bout d'un quart d'heure de marche, à l'endroit où son cours se rétrécissait entre deux rives couvertes de roseaux, Albino dégagea d'un des fourrés les plus épais de ces plantes aquatiques une petite pirogue qui s'y trouvait cachée. Nous traversâmes le fleuve, et nous prîmes pied à terre sur le bord opposé. De cet endroit, où croissait une végétation touffue, une rampe douce d'abord, et qui devenait graduellement plus escarpée, conduisait à l'éminence où s'élevait la guérite du garde-côte.

« Vous êtes chasseur sans doute? me dit Albino.

— Pourquoi cela ? demandai-je.

— C'est-à-dire, reprit le contrebandier, que vous savez ramper en silence jusqu'au gibier que vous voulez surprendre. Eh bien! appelez à votre aide toute votre habileté de chasseur, car il nous faut monter jusqu'au sommet de cette éminence sans que le guetteur nous voie ou nous entende, pour jeter de là un coup d'œil sur la pleine mer.

— C'est facile, d'autant plus que le garde-côte est caché dans sa guérite.

— Ce qui n'empêche pas qu'il pourrait vous envoyer dans la tête la balle de sa carabine; ainsi vous voilà averti, marchons. »

J'avais obéi jusque-là passivement aux ordres de mon compagnon, et par amour-propre je lui obéis encore. Après que la pirogue eut été de nouveau cachée sous les roseaux, nous commençâmes à gravir l'escarpement. C'était une langue de terre dont un des côtés bordait le fleuve de Pánuco, et l'autre la mer. A droite, l'eau douce se précipitait en murmurant vers l'Océan ; à

gauche, les lames d'eau salée se brisaient avec fracas sur les flancs et au pied de ce promontaire. Le guetteur pouvait ainsi dominer le fleuve et la pleine mer. Le bruit des vagues qui se heurtaient au-dessous de nous contre la digue de terre qu'elles minaient lentement étouffait le bruit de nos pas. Il était donc facile d'avancer sans être entendu; mais il ne semblait guère possible cependant d'échapper aux regards du guetteur une fois que nous serions arrivés à la limite du fourré qui couvrait une partie de la colline. Aussi, parvenus à cette limite, fîmes-nous halte. Je crus devoir faire observer au contrebandier qu'il me semblait inutile et dangereux de continuer notre ascension, puisque de l'endroit où nous étions nous dominions à la fois le fleuve et la mer. En effet, sur la nappe immense d'azur et de pourpre qui s'étendait sous nos yeux, nous pouvions distinguer au loin jusqu'aux remous qu'y traçaient les eaux fangeuses du Pánuco. Le navire français, au reflet du soleil qui allait se plonger derrière la ligne de l'horizon, semblait voguer avec des voiles de feu. Parfois, en s'inclinant sous la brise fraîche qui souffle à la chute du jour, il montrait aussi le cuivre étincelant de sa carène. Ignorant comme je l'étais alors et bercé des contes de nos prêtres espagnols, qui nous dépeignent les Français comme des hérétiques damnables et damnés, je croyais voir dans les rayons du soleil couchant qui se jouaient à travers les voiles du brick un reflet des flammes de l'enfer. L'idée d'entrer en relation avec les mécréants étrangers me remplissait d'effroi, et j'aurais voulu pour tout au monde pouvoir revenir sur mes pas; mais il était trop tard : mon serment me liait, et cette journée devait décider de toute ma vie.

Après une courte halte et un moment de silence, le contrebandier me dit que, malgré ma remontrance, il

allait se remettre en marche vers le sommet de la colline.

« Quant à vous, ajouta-t-il, si vous avez peur, vous êtes libre de descendre.

— Marchons ! repris-je ; mais nous sommes sans armes !

— Nous n'en avons pas besoin, » répondit brusquement Albino.

La voix de l'Océan continuait de couvrir le bruit de nos pas ; mais quelques palmiers clair-semés, dont la brise agitait le panache vert, étaient désormais notre seul abri contre les regards du guetteur. Que celui-ci sortît de sa guérite, et nous étions découverts.

« Je risque plus que vous, disait Albino dans les courts moments où, couchés à plat ventre après quelques instants d'une marche précipitée, nous reprenions péniblement haleine ; le guetteur me connaît, et la première balle sera pour moi. »

Ces réflexions du contrebandier n'empêchaient pas que je n'eusse de sérieuses appréhensions au sujet du second coup de fusil du garde-côte ; je ne pouvais me dissimuler que je ne fusse en fort dangereuse compagnie avec un homme si connu. Cependant le pavillon aux couleurs espagnoles continuait à flotter au haut du mât de signaux, et le guetteur ne sortait pas de sa guérite. Enfin nous pûmes gagner un pli de terrain, espèce de gradin gigantesque qui se terminait au sommet du promontoire. Couchés derrière ce talus, nous fîmes une dernière halte.

« Voyons un peu d'ici ce que fait le brick, dit Albino en s'avançant sur les genoux vers le côté du promontoire qui dominait l'Océan. »

Je le suivis en rampant comme lui, et de là nos regards plongèrent au-dessous de nous. La falaise au

sommet de laquelle nous étions s'élevait à pic à quatre-vingts pieds environ au-dessus du niveau de l'eau. Les vagues en battaient le pied avec un bruit effrayant. A quelque distance de la base de la falaise, la mer était unie, et les ailerons de deux ou trois requins qui croisaient dans ces parages en sillonnaient la surface. Quant au brick, il avait mis en panne et se balançait immobile sous ses grandes voiles. Je fermai les yeux pour échapper au vertige que la profondeur de l'abîme me faisait éprouver.

« Ah ! dit le contrebandier, le brick est en panne ; la manœuvre est assez étrange, si loin de la côte, pour que le douanier ait le droit d'en être surpris. C'est le moment à présent !

— Quel moment ? demandai-je.

— Pensez-vous, reprit Albino d'un air de sombre ironie, qu'un homme qui tomberait d'ici dans la mer serait un homme perdu ?

— Il serait étouffé avant d'atteindre la surface de l'eau.

— C'est votre avis ? A propos, comment vous appelez-vous ?

— Ruperto Castaños.

— Eh bien ! restez ici, et, quoi que vous entendiez, quoi que vous voyiez, même quand je vous appellerais par votre nom, ne bougez pas. »

Après m'avoir laissé pour mot d'ordre cette espèce d'énigme, Albino Conde gravit l'escarpement derrière lequel je restai caché. Je pensais bien, comme lui, que le douanier devait être trop occupé à surveiller la manœuvre suspecte du brick français pour remarquer ce qui se passait autour de sa guérite. Un pénible soupçon commençait à me serrer le cœur. J'écoutai pendant quelques instants, mais le silence n'était troublé que

par le bruit imposant du vent et de la mer. Tout à coup j'entendis la voix d'Albino crier : « A moi, Ruperto Castaños ! » J'oubliai la recommandation de mon compagnon, et j'escaladai l'escarpement à mon tour au moment où une détonation, suivie d'un cri d'angoisse et d'un bruit sourd, répondait à l'appel d'Albino.

Je crus être le jouet d'un songe. Le contrebandier était seul sur le sommet du promontoire ; il amenait le pavillon espagnol, et le remplaçait en tête du mât de signaux par un pavillon de partance. Le sommet du promontoire était nu. Je devinai la cause du cri qui m'avait frappé et de la détonation que j'avais entendue. L'absence de la guérite disait assez que le malheureux guetteur avait été précipité avec elle dans le gouffre de l'Océan, où le soleil se plongeait à l'instant même. Je restai glacé d'effroi. J'avais été témoin et complice involontaire d'un meurtre. Le contrebandier avait voulu me compromettre dans cet odieux coup de main ; il avait même jeté au moment du crime mon nom à tous les échos, pour que je me sentisse enchaîné à lui par un lien indissoluble. Albino ne répondit qu'en ricanant à mes reproches ; puis, sans m'écouter davantage, il tira de sa poche une assez grosse fusée à laquelle il attacha une baguette coupée dans les buissons voisins. La lune éclairait déjà en plein l'Océan, et le brick français continuait à rester immobile au milieu des rayons lumineux qui tombaient sur ses blanches voiles. Le contrebandier battit le briquet et mit le feu à la poudre. La fusée s'éleva dans l'air, traça dans la direction du brick une traînée d'étincelles, et s'éteignit en sifflant dans l'eau.

« Maintenant que j'ai annoncé notre visite, partons, » dit Albino.

Nous descendîmes rapidement la rampe du promon-

toire, nous remontâmes dans la pirogue, et nous ne tardâmes pas à venir toucher à l'endroit où le docteur nous attendait. « Seigneur docteur, dit Albino, nous pouvons aller à bord du brick français en toute sécurité ; personne ne troublera votre conciliabule politique. Allons ! en route ! »

La nuit était si claire et si transparente, que, sans excuser le crime auquel sans le vouloir je venais de prêter la main, je compris que notre visite à bord du brick français eût été impossible sous l'œil du guetteur. Le navire étranger était toujours immobile. Un fanal, précaution inutile pour nous le faire trouver, tant ses agrès et sa voilure se dessinaient clairement sur le ciel, brillait à l'avant du brick. Quand nous arrivâmes à quelque distance de ses eaux, une voix fit entendre ces mots intelligibles, quoique assez mal prononcés : *Que gente? — Muera el mal gobierno, y viva la religion!* répondit le docteur d'une voix dont le son arriva jusqu'à celui qui nous hélait. *Adelante*, répondit-on du bord. Et notre pirogue glissa sur la surface de la mer. Quelques minutes après, nous étions à bord du navire. L'ordre parfait qui y régnait, les costumes des matelots si nouveaux pour moi, l'idée que je me trouvais au milieu d'abominables hérétiques, tout concourait, avec les scènes précédentes, à m'émouvoir puissamment. Depuis le moment où j'étais sorti du cabaret, il me semblait avoir rêvé, tant j'avais fait, pour ainsi dire, abnégation de ma volonté.

Le docteur fut accueilli avec toute sorte d'égards ; un personnage vêtu de noir vint à sa rencontre sur le pont, et après avoir échangé ensemble quelques mots, ils descendirent tous deux dans la cabine, dont la claire-voie me laissait voir l'éclairage brillant et le somptueux mobilier. Pendant ce temps, des matelots français ti-

raient du fond de cale et rangeaient sur le pont des barils d'eau-de-vie et des ballots de marchandises. Quand on en eut rassemblé autant qu'il en pouvait tenir dans un grand canot, on descendit une embarcation à la mer, et les matelots commencèrent à la charger.

Sur ces entrefaites, on vint nous prévenir, Albino et moi, que le docteur nous priait d'aller le rejoindre dans la cabine. Nous nous rendîmes à l'invitation qui nous était faite. Nous entrâmes le chapeau à la main. Le docteur était assis vis-à-vis de l'homme vêtu de noir, autour d'une table chargée de papiers cachetés de cire rouge. Nous prîmes place sur des tabourets, à quelque distance de la table.

« Écoutez, mon fils, me dit le docteur, et sachez enfin à présent quelle espèce de vengeance nous pouvons mettre à votre disposition.... Je vous écoute maintenant, monsieur, » continua-t-il en s'adressant à l'étranger.

J'étais tout oreilles, car j'allais enfin apprendre le but de toutes nos évolutions de la journée. Le Français prit la parole, et d'une voix grave et solennelle et en fort bon espagnol :

« Seigneur prêtre, dit-il en s'adressant au docteur, j'ai l'honneur de vous répéter, pour que ces braves gens l'entendent, que je suis envoyé par Sa Majesté l'empereur et roi Napoléon le Grand, à l'effet d'offrir aux peuples d'Amérique qui, depuis trois cents ans, sont esclaves de l'Espagne, l'émancipation et l'indépendance. Il est temps que le Mexique secoue le joug qui pèse si lourdement sur lui. Pour arriver à ce but, Sa Majesté m'autorise à promettre, en son nom, aux chefs du grand mouvement qui émancipera les deux Amériques, les secours nécessaires en hommes et en

argent pour mener à bien cette généreuse entreprise. Ces papiers que vous avez examinés prouvent l'authenticité du caractère dont je suis revêtu ; ces traités que voici (et l'envoyé mit sous les yeux du docteur d'autres papiers), contractés avec les plus riches maisons des États-Unis de l'Amérique du Nord, vous prouvent également l'efficacité des promesses de Sa Majesté. »

J'avoue que j'écoutais sans les comprendre ces mots d'indépendance et de liberté, et que je ne me rendais pas compte des avantages qui pourraient résulter d'une révolte contre l'Espagne. L'agent français crut s'apercevoir que le contrebandier ne le comprenait guère plus que moi, car il ajouta :

« L'indépendance de votre patrie amènera avec elle d'incalculables avantages matériels. L'argent que vous retirez de vos mines au prix de tant de dangers et de fatigues, est, chaque année, transporté en Espagne sans qu'il en reste rien dans votre pays. Ces immenses richesses seront votre partage quand vos maîtres ne les enlèveront plus. Vos terres sont fertiles, et à peine vous permet-on d'en tirer parti ; la vigne, l'olivier, le safran, qu'on vous a interdit jusqu'à ce jour de cultiver en Amérique, afin de laisser aux cultivateurs d'Espagne les bénéfices qu'ils en retirent, ajouteront aux trésors de vos mines des trésors non moins considérables. »

L'agent continua quelque temps encore à développer devant nous les divers avantages de l'indépendance avec tant d'habileté, qu'avant qu'il eut cessé de parler, nous étions déjà convaincus ; puis il nous remit une quantité considérable de proclamations qui répétaient à peu près ses paroles, et comme l'embarcation était chargée complétement, que la nuit s'avançait, le docteur se disposa pour le départ. Un second canot fut mis à la mer pour

remorquer celui qui était chargé d'eau-de-vie et de marchandises ; nous prîmes place, Albino et moi, sur le premier, et le docteur, avec quatre matelots, descendit dans le second. Nous ne tardâmes pas à nous éloigner du brick. Plongé dans une méditation profonde, le docteur gardait le silence. Albino chantait une chanson de contrebandier, le visage tourné vers le ciel étincelant d'étoiles. Tandis que ses refrains joyeux se mêlaient au bruit des avirons qui fendaient l'eau, il paraissait avoir oublié qu'il y avait, dans le fond de l'Océan qu'il traversait en chantant, le cadavre d'un homme plein de vie qu'il avait jeté en proie aux requins. Tout à coup un choc dont retentit le canot qui nous portait vint brusquement interrompre la chanson, et une masse noire et flottante bondit derrière nous.

« Voyez, dis-je au contrebandier en lui montrant la guérite du guetteur qui avait heurté notre canot ; ces vagues de feu qui signalent les requins sous l'eau ne vous disent-elles rien ?

— Si, parbleu ! répondit Albino ; les requins, en ce moment, font curée d'un Espagnol. » Et il reprit d'une voix forte les premiers vers d'une chanson qui devint plus tard un de nos chants patriotiques :

Ya el setentrion libre
Bebe en plácida copa
El dulce néctar de la libertad [1].

Quelques minutes après, nous avions regagné la plage. Au moment où j'allais me séparer de mes compagnons, le docteur me fit signe de m'approcher de lui. « Rappelez-vous, me dit-il, que vous êtes des nôtres.

1. Déjà le Nord libre boit dans une coupe tranquille le doux nectar de la liberté.

Demain vous serez chargé d'un message important, et Albino vous portera vos instructions. »

Je ne pus arriver à l'hacienda paternelle que peu d'instants avant le lever du soleil. Je m'empressai de raconter à mon père l'outrage que j'avais subi, et je ne lui cachai rien ni du meurtre du douanier, ni de nos conférences avec l'envoyé français. Partagé entre la surprise et l'effroi, mon père m'écoutait en frémissant.

« Ainsi, Ruperto, te voilà presque, sans l'avoir voulu, complice d'un assassinat et affilié à une conjuration contre le roi d'Espagne.

— Mais, mon père, le roi d'Espagne n'est qu'un Français.

— En tous cas, comme un seul de ces crimes entraîne la mort, il faut fuir, mon fils.

— J'attendrai le message que j'ai promis de porter.

— Plaise à Dieu qu'il arrive bien vite ! » reprit mon père en m'embrassant.

Ses vœux furent exaucés ; car, le soir de ce jour même, un homme, le visage à moitié caché sous le capuchon de sa *bayeta*, vint me demander à l'hacienda. C'était Albino. « Je vais faire comme vous, me dit-il, m'éloigner. Le flux a poussé sur la côte la guérite du guetteur, et tout naturellement on a soupçonné quelque tour de ma façon. »

En parlant ainsi, Albino tirait des plis de son manteau une lettre fort volumineuse.

« Cette suscription que vous voyez, ajouta-t-il, et que vous ne pouvez pas plus déchiffrer que moi, veut dire : *Al señor don Miguel Hidalgo y Costilla, Párroco del Pueblo de Dolores.* Vous lui remettrez la dépêche en main propre, vous lui répéterez ce que vous avez entendu de la bouche de l'agent français, et vous at-

tendrez ses ordres. Quant à celui qui vous envoie, c'est le docteur don Manuel Iturriaga, chanoine de Valladolid. Le temps n'est pas éloigné où nous nous reverrons, mais à la tête d'une guerrilla et maîtres des endroits où nous sommes forcés de nous cacher aujourd'hui. Je vais comme vous travailler au triomphe de notre indépendance. »

Albino remonta sur sa jument, s'éloigna au galop, et j'allai faire mes préparatifs de départ. Le bourg de Dolores est situé près de la ville de San-Miguel-el-Grande. Mon père sella lui-même une forte et robuste mule, me remit une bourse bien garnie et une large rapière de Tolède. « Rappelle-toi toujours, mon fils, dit-il, la noble et fière devise que portent les lames tolédanes : .

No la saques sin razon,
No la embaines sin honor[1]. »

Puis il m'embrassa, et je pris le chemin de San-Miguel-el-Grande.

Vous savez maintenant comment j'ai été jeté dans la carrière des conspirations et des aventures militaires. Que vous dirai-je de plus? Ma vie, depuis cette époque, a été pendant quelques années une suite de combats et de courses aventureuses. Le curé Hidalgo, pour lequel on m'avait chargé d'un message, devint le chef de l'insurrection de 1810, et joua un grand rôle dans l'histoire du Mexique. Aussi bien souvent, depuis mes premières campagnes, ai-je revu dans mes rêves ce vieillard au front large, aux yeux vifs et perçants, et dont soixante années avaient à peine courbé la haute

1. Ne la tire jamais sans motif, ne la rengaîne jamais sans honneur.

taille. Je n'ai pas oublié non plus l'aspect singulier de la chambre où me reçut pour la première fois le curé de Dolores, la table couverte d'un tapis de gros drap bleu, les creusets, les cornues, les alambics, qui s'étalaient dans un si étrange désordre à côté des livres pieux et des chapelets de ce prêtre non moins passionné pour la chimie que pour les aventures politiques. Je ne tardai pas à subir l'influence et à comprendre le génie de cet homme intrépide. J'avais sans cesse des messages à lui porter, des ordres à recevoir de lui. Sept mois après notre première entrevue, dans la nuit du 15 au 16 septembre, le signal du soulèvement fut enfin donné par Hidalgo. Le docteur Iturriaga, celui-là même qui m'avait enrôlé dans le parti de l'indépendance, était tombé dangereusement malade à Queretaro, et venait de révéler à son lit de mort le secret de la conspiration. Il n'était plus permis d'hésiter, il fallait combattre ou mourir. J'assistai au dernier conciliabule que tint Hidalgo avec ses amis. Après une courte délibération, suivi de ses fidèles et de cinq ou six *serenos*, il alla donner l'ordre au sacristain de Dolores de sonner le tocsin. A peine la cloche d'alarme avait-elle résonné, que des cris confus remplissaient le village et que des groupes tumultueux se pressaient autour de nous : ces groupes allaient former le noyau de l'armée insurrectionnelle du Mexique. Hidalgo se hâta d'apprendre aux superstitieux habitants de Dolores que les Espagnols conspiraient contre la religion : il n'en fallut pas davantage pour faire de ces naïfs paysans autant d'adversaires implacables de la domination espagnole. Dès le lendemain, près de quatre mille hommes étaient réunis sous les ordres d'Hidalgo, et on marchait sur San-Miguel-el-Grande ; la ville ne fit aucune résistance, et des régiments de la reine passèrent même dans les

rangs des insurgés : à partir de ce moment, la cause de la révolution mexicaine semblait gagnée. Pourtant ce grand mouvement n'était qu'à son début. Pendant quelques jours encore le torrent grossit ; des villes, des provinces entières furent enlevées aux Espagnols ; mais ceux-ci revinrent bientôt de leur stupeur : la résistance s'organisa, et avec elle commença une guerre sérieuse, une guerre terrible, dont la bataille de Calderon ne fit que terminer la première période, et dont mes souvenirs, si je vous les raconte quelque jour, feront passer devant vos yeux les plus mémorables péripéties.

Quelques moments de silence succédèrent à ce récit, qui m'avait montré à ces débuts presque ignorés la grande lutte dont l'affranchissement du Mexique avait été le dénoûment. Nous étions arrivés aux barrières de Guadalajara, et en un temps de galop je fus à la porte de mon *meson*. Je remerciai alors le capitaine Ruperto de ses curieuses confidences, et je le quittai avec l'espoir de faire bientôt route avec lui de Guadalajara vers les côtes méridionales du Mexique.

LES SEPT NORIAS DE BAJAN.

Guadalajara est un de ces lieux de passage où l'on n'est conduit que par ses affaires, et d'où le voyageur oisif a hâte de s'éloigner. Après avoir consacré plus d'une semaine à visiter la ville et ses environs, je pensai que le moment était venu de continuer mon excursion vers les côtes méridionales du Mexique. Le capitaine don Ruperto n'avait pas plus de goût que moi pour la vie sédentaire, et, le lendemain du jour où je lui avais annoncé mon projet de départ, nous chevauchions de compagnie sur la route de Tépic.

La première journée de marche fut silencieuse. Le lendemain, après une halte dans une de ces chétives *ventas* qui sont les caravansérails de l'Amérique espagnole, nous traversâmes le village de Tequila, où se fabrique, sous le nom de *mescal*, une liqueur forte très-recherchée dans tout le Mexique, et qu'on extrait des racines d'une espèce d'aloès. Notre troisième journée s'acheva au village d'Ahuacatlan. Là nous attendait une réception des plus gracieuses, sous le toit d'un Fran-

çais, M. L..., fondateur d'une distillerie qui commençait à prospérer, grâce à son intelligente direction. A l'époque de notre passage dans le village d'Ahuacatlan, cette distillerie ne comptait encore pourtant que deux années d'existence, et les premiers efforts de l'aventureux spéculateur avaient rencontré un obstacle aussi bizarre que fâcheux dans le fanatisme d'un curé ignorant. Aux yeux d'un Mexicain, tout étranger est Anglais, et tout Anglais est hérétique. Aussi, dès que M. L... était venu s'installer dans le pays, le curé d'Ahuacatlan avait-il fait de son mieux pour bannir du village l'hôte inattendu dont il croyait le contact dangereux pour ses ouailles. Tracasseries, persécutions de toute sorte, citations au prône, rien n'avait été épargné pour lasser la patience de notre compatriote et pour décider les habitants d'Ahuacatlan à lui refuser tout concours. Heureusement l'issue de cette petite guerre avait trompé l'attente du curé. Les Indiens, contrairement à leur habitude en pareil cas, avaient pris fait et cause pour l'*hérétique* contre leur pasteur, et celui-ci, déconcerté par une résistance imprévue, avait dû céder sa place à un confrère plus tolérant. Depuis cette époque, M. L... était, pour toute la population indienne du village, l'objet d'une véritable adoration. On ne s'était pas contenté de l'aider dans ses premiers travaux d'exploitation; on avait poussé la sollicitude envers l'exilé jusqu'aux attentions les plus délicates, et, comme témoignage d'une reconnaissance toute filiale, les Indiens avaient, au prix des plus rudes travaux, converti en un ravissant jardin le roc sur lequel s'élevait l'usine du distillateur.

Nous passâmes tout un jour dans cette hospitalière demeure. C'est là, c'est au milieu même des riches cultures entretenues par le zèle désintéressé des Indiens,

que M. L.... nous raconta la curieuse histoire de sa lutte avec le curé d'Ahuacatlan. C'est là aussi que je crus devoir rappeler à mon compagnon de voyage une promesse faite avant notre départ de Guadalajara : don Ruperto me devait la suite de sa confession militaire. Les souvenirs de la guerre de l'indépendance avaient pour M. L.... le même attrait de nouveauté que pour moi, et ses instances, en se joignant aux miennes, eurent bientôt décidé le vieux partisan à commencer, au milieu d'un profond silence, un de ces longs récits qui plus d'une fois avaient dû charmer les veillées nocturnes de ses compagnons armes ou d'abréger leurs marches dans le désert.

I

Il y a dans la vie de guerre des journées qu'on n'oublie pas, nous dit gravement le capitaine après avoir allumé une cigarette et retroussé sa moustache grise. Pour ne vous citer que ma première campagne, deux aventures, deux épisodes, la résument dans ma mémoire. Une certaine nuit que je passai dans l'*hacienda de la barranca del Salto*, près de la plaine de Calderon, et un voyage de quelques jours que je fis du Saltillo à Monclova, m'ont révélé la guerre sous des aspects que les plus terribles combats m'avaient laissé ignorer.

La première de ces aventures remonte aux jours qui suivirent la prise d'armes si audacieusement provoquée par le curé de Dolores. C'était au mois de décembre 1810. L'insurrection naissante était dans toute sa force, et je n'eus que trop tôt occasion de reconnaître com-

bien d'instincts cruels se mêlaient aux passions généreuses dans ces premières heures de la lutte. Enrôlé sous le drapeau de l'indépendance et devenu commandant d'un escadron de *rancheros*, j'avais été blessé dans une escarmouche aux environs du pont de Calderon. Ma troupe s'était dispersée. Pressé de regagner Guadalajara, j'avais lancé mon cheval à travers des chemins déserts, espérant ainsi éviter les circuits périlleux des routes fréquentées. Malheureusement la nuit me surprit lorsque j'avais encore dix lieues à faire pour atteindre la ville. J'étais dans l'immense plaine où plus tard les Espagnols devaient remporter une si sanglante victoire. Ma blessure, quoique légère, avait changé pour moi en une faiblesse douloureuse la lassitude qui suit toujours un combat. Mon cheval se traînait péniblement. D'épais nuages chargés d'électricité avaient envahi le ciel, et le vent qui précède les tempêtes tordait autour de moi les rameaux échevelés des arbres du Pérou. Bientôt de larges gouttes de pluie tombèrent sur les hautes herbes, et quelques éclairs jetèrent de sinistres lueurs au milieu des ténèbres qui m'entouraient. Je pus alors reconnaître que j'étais peu éloigné d'une de ces *haciendas* ruinées et désertes qui depuis la guerre servaient de refuge aux détachements des deux armées. Me sentant trop affaibli pour continuer ma route, je résolus à mes risques et périls, de me diriger vers l'*hacienda*, dont les murs crénelés commençaient à se dessiner distinctement sur le ciel. Rien, dans cette enceinte silencieuse et sombre, ne semblait indiquer la présence d'un être humain. En quelques minutes, j'eus franchi un ravin où grondait un torrent formé par les dernières pluies, et je me trouvai devant la porte de la ferme abandonnée qui me devait servir de gîte pour la nuit : c'était l'*hacienda* de la *barranca del Salto*.

Mes préparatifs d'installation furent courts ; après avoir poussé mon cheval dans la cour de l'*hacienda*, je sautai à terre, non sans maugréer contre la blessure qui commençait à gêner mes mouvements, et surtout contre les drôles qui m'avaient mis en si piteux état. D'un pas alourdi par la fatigue et tenant mon cheval en laisse, je procédai à l'inspection de la cour où je me trouvais : j'étais au milieu d'une espèce d'arène bordée de trois côtés par des arcades en maçonnerie à demi écroulées ; çà et là, sous ces arcades, s'ouvraient des portes privées de leurs battants. Au milieu de la cour, quelques tisons presque éteints attestaient que des voyageurs avaient, peu d'instants avant moi, traversé ce mauvais gîte. Mon premier mouvement fut de rapprocher les tisons et d'attiser de mon mieux le feu qui couvait encore sous le bûcher improvisé. J'attachai ensuite mon cheval à l'un des piliers qui soutenaient les arcades, et, tenant d'une main un tison allumé, de l'autre un pistolet, je m'engageai en chancelant dans un passage qui semblait devoir aboutir aux appartements des anciens maîtres de l'*hacienda*. Ce passage ne me conduisit cependant qu'à une seconde cour, plus délabrée que la première, et d'où s'exhalait l'odeur infecte qui règne sur les champs de bataille où l'on a négligé d'ensevelir les morts. Deux cadavres gisaient dans cette cour, à peine cachés sous des amas de décombres; je n'allai pas plus loin, je revins sur mes pas, et, en traversant pour la seconde fois le passage qui traversait les deux cours, j'aperçus une porte dont je me hâtai de faire céder le battant. J'entrai alors de plain-pied dans une salle carrée et spacieuse, dont les murs étaient garnis de tableaux troués par les balles ou déchirés par les baïonnettes. C'est là que je résolus de m'établir le plus commodément possible. Des meubles brisés étaient entassés dans un coin

et pouvaient me servir de lit. Je n'avais plus qu'à chercher mon cheval pour lui faire partager mon nouvel abri, et je me disposais à sortir, quand un coup de feu fit vibrer les sonores échos de l'*hacienda* déserte. Une balle qui siffla en même temps à mes oreilles m'avertit que c'était à moi qu'on en voulait. Je n'attendis pas une nouvelle agression, et je me précipitai hors de la salle inhospitalière. Malheureusement j'arrivais à peine ans la première cour, que mon pied buta contre un tas de pierres ; mon pistolet m'échappa au même instant avec le tison qui m'éclairait, et, sans perdre de temps à chercher mon arme dans l'obscurité, je dus me diriger à tâtons vers l'endroit où j'avais laissé mon cheval. Là m'attendait un nouveau contre-temps : l'animal avait disparu, et avec lui le reste de mon équipement, ma lance, mon sabre et mon dernier pistolet. J'étais donc seul, sans armes et blessé, à la merci de mes ennemis inconnus. Il ne me restait qu'à sortir de l'*hacienda*, où un mystérieux agresseur pouvait d'un moment à l'autre m'envoyer une balle mieux dirigée que la première. Je me traînai hors de ce lieu maudit, et, vaincu par la fatigue, j'allai me jeter sous l'ombrage d'un *mesquite*, au bord du ravin d'où montait vers moi, de plus en plus bruyante, la plainte du torrent grossi par l'orage.

J'avais déjà passé plusieurs nuits à la belle étoile, exposé au vent et à la pluie ; je connaissais toutes les voix plaintives ou terribles qui s'élèvent dans la solitude pendant la tempête ; mais les murmures qui vinrent cette nuit-là frapper mes oreilles sur le bord du torrent de la *barranca* n'avaient rien de commun ni avec les sifflements du vent ni avec le bruit de la foudre. Étais-je le jouet d'une hallucination fiévreuse ? Il me semblait entendre des voix humaines, des cris de

blessés ou de mourants, dominer la sauvage harmonie de la cataracte. Ces voix étranges montaient vers moi du fond de la *barranca;* du côté de l'*hacienda*, c'étaient d'autres bruits, des piétinements de chevaux, des cliquetis d'armes. D'où venaient ces sourdes rumeurs? Étais-je sur un champ de bataille, au milieu d'autres victimes de la guerre civile? Un massacre nocturne s'accomplissait-il à quelques pas de moi? ou bien, comme je l'avais cru d'abord, la fièvre causée par ma blessure se changeait-elle en délire? Peu à peu, je tombai dans un demi-sommeil, bercé par les mille bruits confus que je cherchais vainement à m'expliquer. Un cri d'angoisse plus strident que les autres ne tarda pas à me réveiller, et, décidé à lutter contre la somnolence où m'avait plongé la fatigue, je fis un effort pour me tenir sur mon séant, adossé à l'arbre qui me servait d'abri. L'orage redoublait, le feuillage du *mesquite* venait de céder sous l'effort de la pluie et me laissait exposé à l'eau du ciel. Des gouttes larges et tièdes inondaient mon front. Je ne sais quelle odeur de sang s'était répandue autour de moi. Je regardai mes mains, et il me sembla qu'un liquide rougeâtre se mêlait à la pluie qui les mouillait. Enfin une rafale plus impétueuse que les autres passa sur la campagne. Le *mesquite* sous lequel j'étais couché craqua bruyamment, et je sentis ses racines tressaillir sous le sol. Une branche morte tomba du faîte de l'arbre, une masse noire roula à côté de moi; j'étendis machinalement la main, puis la retirai avec un cri d'horreur : mes doigts venaient de saisir une chevelure humide et visqueuse. En un moment, je fus debout, malgré ma faiblesse, et, les yeux tournés vers la cime de l'arbre, j'attendis qu'un éclair vînt jeter ses lueurs sinistres au milieu des branches qui se courbaient en gémissant sur moi. Tout me fut alors expliqué.

A chaque aisselle des rameaux du *mesquite*, une tête humaine avait été suspendue, sanglant témoignage de la cruauté des Espagnols. L'arbre sous lequel j'avais cherché un abri était un de ces hideux trophées que la sauvage fureur des soldats de Calleja multipliait dans nos campagnes. Je ne pus longtemps contempler cette horrible pyramide de débris humains ; j'avais cru reconnaître parmi ces têtes grimaçantes les traits d'anciens compagnons d'armes, et je tombai évanoui.

Ici le capitaine s'interrompit : il avait remarqué sur le visage de M. L... une expression de doute, et il reprit, après un moment de silence, en se tournant vers mon sceptique compatriote :

Vous croyez peut-être que je vous raconte un mauvais rêve ? Détrompez-vous. Depuis que vous habitez le Mexique, vous avez dû rencontrer plus d'une fois des arbres chargés de croix de bois. Eh bien ! savez-vous ce que rappellent ces croix ? A la place de chacun de ces emblèmes funèbres était jadis une tête d'insurgé. Dans le Bajio surtout, ces arbres, qui portent souvent cinquante à soixante croix, rappellent le principal théâtre de nos luttes révolutionnaires. C'est aux Espagnols qu'appartient l'idée de ces exibitions sanglantes; mais nous avons fini par renchérir sur leur invention. Nous avons à notre tour cloué aux branches des arbres des milliers de têtes, et celles-là n'ont pas été remplacées par des croix expiatoires. C'était, vous le voyez, une épouvantable guerre que celle dont l'audacieux curé de Dolores avait donné le signal.

Je ne sais combien de temps je restai sous le *mesquite*. Quand je revins à moi, j'eus hâte de m'éloigner de cet arbre aux rameaux ensanglantés. La pluie tom-

bait toujours, mais l'orage s'était apaisé. Je me traînai sur le sol humide, et j'allai me coucher, à quelques pas de là, sur une sorte de lit naturel formé par les rochers qui bordaient le torrent ; mais là encore je ne devais pas trouver le repos. Un bruit de pas me fit bientôt lever la tête, et j'aperçus dans le lointain la lueur d'une torche qui semblait se rapprocher de moi. Un éclat de rire strident ne tarda pas à faire vibrer les échos de la plaine, et le vent porta jusqu'à moi quelques paroles étranges qui semblaient tomber des lèvres d'un fou : « Eh ! eh ! un de ces agneaux aurait-il échappé au boucher ?... Attends-moi, ma chère âme ! attends-moi, je suis là. » En une ou deux minutes, l'homme qui avait proféré ces paroles fut à quelques pas de moi, et, immobile sous mon manteau, j'observai silencieusement une figure que depuis cette nuit j'ai revue souvent mêlée aux plus sinistres apparitions de mes rêves. L'homme qui semblait me chercher, comme un bourreau en quête d'une nouvelle victime, marchait en chancelant, d'un pas visiblement alourdi par l'ivresse. D'une main il tenait sa torche, de l'autre il brandissait une de ces larges épées à deux tranchants dont on se sert dans les combats de taureaux. Je retenais jusqu'à mon souffle, et je ne perdais aucun de ses mouvements. Cet homme ne portait ni veste ni manteau, malgré la pluie. Un pantalon flottant serrait étroitement ses hanches. Une barbe épaisse couvrait sa figure. Il était de haute taille, et sa chemise mouillée, sanglante, dessinait de larges épaules. Ses yeux étincelants, l'expression féroce de sa physionomie, me faisaient croire à une apparition diabolique. Il fut bientôt si près de moi, que le vent de son épée passa au-dessus de ma tête. Je recommandai alors mon âme à Dieu : il venait de m'apercevoir, et poussa un glapissement pareil au cri du chacal.

« Ah! le voilà donc, celui qui m'avait échappé! Qui es-tu, l'ami, toi qui ne te sauves pas à l'aspect du toreador Marroquin?

— Un capitaine d'insurgés blessé, m'écriai-je, seigneur Marroquin, et qui implore votre aide; je sais que vous êtes des nôtres.

— Elle vous est acquise, mon garçon, reprit le toreador, qui s'avançait vers moi l'épée haute.

— Seigneur Marroquin, vous n'égorgerez pas l'ami et le compagnon d'Hidalgo?

— Écoute, l'ami; tu sauras que je n'ai encore égorgé cette nuit, dans la *barranca del Salto*, que deux cents des amis d'Hidalgo. Des amis d'Hidalgo, cela t'étonne? mais ces deux cents Espagnols se disaient comme toi l'ami du général, ce qui n'a pas empêché.... Tiens, vois-tu, j'ai encore soif. L'alcool pur n'enivre pas comme le sang. »

J'écoutais en frémissant cet insensé; je le suppliais, mais en vain, d'épargner ma vie: le toreador dansait autour de moi, tantôt riant, tantôt pleurant à chaudes larmes. Je voulus faire un dernier effort pour me dérober au sort qu'il me réservait, mais sa main me rejeta sur la terre, puis il appuya son genou sur ma poitrine. Je me sentis cloué sur le sol par cette main de fer. J'attendais le coup fatal, lorsque, grâce à mon saint patron, que j'avais ardemment invoqué, des lueurs semblèrent danser dans la campagne, courant si vite d'un lieu à l'autre que ceux qui les portaient devaient être à cheval.

« Seigneur Marroquin, m'écriai-je, vous vous repentirez de ma mort; laissez-moi la vie; Hidalgo vous en remerciera.

— Il me remerciera ce soir d'avoir passé au fil de cette épée deux cents Espagnols. Que veux-tu? quand on

a égorgé deux cents hommes, on ne peut plus s'arrêter, vois-tu? Il faut égorger toujours.... toujours.... »

C'en était fait de moi, quand des cris et un bruit de chevaux de plus en plus distincts firent hésiter Marroquin. C'était moi-même qu'on appelait : « Don Ruperto Castaños! don Ruperto Castaños! » La vie qu'allait éteindre en moi le toreador ivre se réveilla plus énergique que jamais. Un mouvement violent m'arracha à l'étreinte de fer de mon terrible adversaire, et je répondis à haute voix de toute la force de mes poumons : « Ici! à l'aide! au secours de Ruperto Castaños! » Déjà cependant le robuste lutteur, que j'avais vu dans le cirque paralyser d'une main puissante les efforts des taureaux, m'avait de nouveau terrassé, quand un cavalier, portant une branche de pin enflammée, arriva près de nous au galop. Le poitrail de sa monture heurta si violemment le misérable qui m'étreignait, qu'il roula sur le sol comme un bloc inanimé, et qu'un prodige d'adresse équestre de mon sauveur inattendu put seul m'empêcher d'être foulé sous les fers du cheval.

— Ah! mon pauvre Castaños, j'arrive à temps, à ce qu'il paraît, s'écria une voix que je reconnus pour celle de mon vieil ami, le contrebandier Albino Conde. »

Quoique enrôlé parmi les insurgés, ce compagnon dévoué avait toujours continué son ancien métier ; il était moitié bandit, moitié guerrillero. Il avait fait son quartier général de l'*hacienda* en ruines, et ses hommes avaient ordre d'empêcher que personne n'y pénétrât. C'était un ordre semblable qu'en l'absence d'Albino un soldat de la bande avait tenté d'exécuter en tirant sur moi et en prenant mon cheval. Quand Albino était revenu, on lui avait remis des papiers trouvés dans les fontes de ma selle. Parmi ces papiers était ma commission de capitaine de *rancheros*. Albino avait dès lors

craint que ma vie ne fût en danger, et il s'était mis bravement en campagne. Quand il eut achevé son récit et que je l'eus remercié de sa secourable intervention, le contrebandier approcha sa torche du corps en apparence inanimé du toreador.

« Ce ne peut être que Marroquin, dit-il d'un air de dégoût. Pouah! venez avec moi, et vous verrez son œuvre de la nuit. »

Appuyé sur le bras d'Albino, je me dirigeai vers les bords de la *barranca*. Un des hommes du contrebandier descendit au fond et promena sa torche dans toutes les anfractuosités du ravin. Des monceaux de cadavres jonchaient le sol de la fondrière.

« C'est l'œuvre d'Hidalgo, il faut bien vous l'avouer, me dit Albino à voix basse. D'après la dénonciation qui lui a été faite d'une conspiration ourdie, prétend-on, entre les Espagnols de Guadalajara et un moine carmélite de San-Diego, Hidalgo, de son autorité privée, a condamné les conjurés à mort, et les a fait amener ici la nuit en silence, pieds et poings liés. Le toreador Marroquin est l'exécuteur de ses hautes œuvres : c'est à lui qu'ont été remis les prisonniers. On en compte jusqu'à ce jour sept cents à peu près égorgés ainsi. On murmure contre l'homme qui a ordonné ce massacre. Moi, je me suis affranchi de sa domination. Venez, j'ai d'autres choses à vous communiquer. »

Je jetai, avant de suivre le contrebandier, un dernier coup d'œil sur les victimes de cette affreuse boucherie, et je m'expliquai les bruits étranges et sinistres que j'avais entendus une heure ou deux auparavant. Appuyé toujours sur les bras d'Albino, je regagnai l'*hacienda* de la *barranca del Salto*. Au lieu d'entrer par la cour principale, Albino me fit faire le tour du labyrinthe ruiné, et m'introduisit par une large brèche dans les

spacieuses dépendances de cette ferme déserte. Une porte secrète nous conduisit à un vestibule sur lequel s'ouvraient plusieurs chambres dans chacune desquelles quatre-vingts hommes eussent pu coucher à l'aise. Une cour voisine abritait sous ses hangars les chevaux des intrépides soldats enrôlés sous les ordres d'Albino.

« Vous le voyez, le vice-roi Venegas n'est pas mieux logé que moi, me dit Albino. Personne ne viendra me troubler ici. Celui de mes hommes qui a tiré sur vous a manqué à sa consigne et sera puni en conséquence. Ce n'est pas à coups de fusil que nous recevons les voyageurs qui cherchent un refuge dans cette *hacienda* ruinée. Nous les mettons à contribution quand ils se présentent, et cela par toute sorte de moyens moins vulgaires et moins périlleux qu'un assassinat. Je suis ici un chef indépendant, et je pille tous les convois qui passent, sans rendre de compte à personne. »

Je félicitai l'ancien contrebandier. Albino jugeait sainement l'état des affaires : il connaissait les dispositions de beaucoup d'insurgés prêts à s'affranchir du joug d'Hidalgo; il prévoyait pour le curé rebelle une prochaine catastrophe. Aussi voulait-il vivre seul avec sa bande et la mener comme il lui plairait. Je résistai cependant à ses instances, et je ne voulus pas entrer dans cettre troupe condamnée à vivre de pillage. J'avais conçu pour deux des capitaines d'Hidalgo, Abasolo et Allende, une affection toute filiale. Albino n'insista pas, et, me voyant résolu à ne pas abandonner mes chefs, se contenta de m'offrir pour quelques jours l'hospitalité dans ce qu'il appelait son *palais*.

En ce moment parut une jeune femme, tenant un enfant endormi sur ses bras. Cette femme était belle et jeune; c'était la compagne d'Albino. Appelée par son mari, elle venait panser ma blessure. Je passai près

d'un mois dans l'*hacienda del Salto*. Au bout de ce temps, je me trouvai complétement remis. Les généraux espagnols accouraient à grandes journées vers Guadalajara. L'heure était venue de se remettre en campagne. j'allai donc rejoindre ma compagnie à Guadalajara, et je pris part, peu de jours après mon arrivée, à la bataille du pont de Calderon, où les masses indisciplinées de l'armée d'Hidalgo vinrent se briser contre six mille Espagnols. Après la défaite, ce fut encore l'*hacienda del Salto* qui m'offrit un refuge. Les débris de l'armée insurrectionnelle s'étaient retirés au Saltillo. Les environs de Guadalajara n'étaient plus tenables. Les quatre-vingts hommes d'Albino allèrent rejoindre les divers détachements réunis au Saltillo. Entre l'*hacienda del Salto* et cette ville s'établit dès lors comme un système de correspondance qui me tint au courant des derniers événements de la guerre. C'est ainsi que j'appris qu'Hidalgo, Abasolo et Allende avaient abdiqué le pouvoir et s'étaient mis en route pour Monclova, d'où ils devaient regagner le territoire des États-Unis. Dès lors je résolus de reprendre la campagne avec quelques débris de ma compagnie. Nous voulions à tout prix éterniser la guerre en dépit de la terrible journée de Calderon, et en quelques jours nous étions réunis, quelques braves partisans, avec Albino et moi à leur tête, dans un campement situé à peu de distance d'une maison de campagne appartenant au gouverneur de la province de Cohahuila. C'est pendant ces dernières journées d'une guerre prématurément commencée que se passa un second épisode qui me fit connaître sous un jour nouveau les révolutions dont j'avais cru pénétrer, il y avait un mois, toutes les horreurs.

II

Le soir du jour même où nous était parvenue l'affligeante nouvelle du départ de nos chefs pour Monclova, nous étions sous nos tentes, décidés à vendre chèrement notre vie. Comme tout le pays était pour nous, à l'exception de quelques endroits dont les habitants étaient contenus par la présence de détachements espagnols, nous battions la campagne sans beaucoup de risques, mais cependant en ne négligeant aucune précaution pour éviter les surprises. Assez loin des feux que nous allumions la nuit de distance en distance, des vedettes cachées surveillaient tous les abords du camp. Nous nous entretenions, Albino et moi, autour de l'un de ces feux, du départ prochain des chefs de l'insurrection, et nous délibérions sur le parti qui nous restait à prendre, lorsqu'un de nos hommes vint s'asseoir près de notre foyer. C'était un vieux métis, très-vigoureux encore, malgré ses cheveux blancs, et qui à l'agilité d'un jeune homme joignait l'expérience d'un viellard. Cet homme, qu'on désignait par le surnom significatif d'*Œil-Double*, paraissait, en effet, doué du don de seconde vue. Il semblait qu'aucune trace ne pût lui échapper sur le sol, et qu'aucune piste ne pût le tromper dans l'air ; il semblait encore que les pensées les plus cachées prissent un corps devant sa miraculeuse pénétration. Un fait que je crois bon de vous raconter avait établi sur les bases les plus solides cette réputation de *voyant*, dont le vieil *Œil-Double* était justement fier.

Œil-Double était un chasseur intrépide, et, comme vous pouvez bien le penser, ses chasses étaient rarement infructueuses. Avant qu'il se joignît à nous, Œil-Double vivait toujours seul. Excepté quelque voyageur égaré qui venait de temps à autre lui demander asile pour une nuit, personne ne mettait le pied dans la hutte qu'il s'était bâtie dans le désert. Qu'y faisait-il dans l'intervalle de ses chasses ? C'est ce que personne n'a jamais bien su. Un jour, pendant qu'il était absent, on lui vola un quartier de cerf qu'il avait suspendu, pour l'amollir à la rosée de la nuit, à un pieu à l'entrée de sa hutte. Œil-Double se mit en quête du voleur que Dieu seul avait pu voir. Après avoir soigneusement observé la terre tout alentour du pieu, il se mit en chasse. La marche fut longue. Enfin Œil-Double rencontra deux cavaliers, et il leur demanda s'ils n'avaient pas aperçu un homme, un blanc, déjà vieux, petit de taille, portant avec lui une courte carabine, et accompagné d'un roquet sans queue. Sur la réponse affirmative de l'un des cavaliers qu'effectivement ils avaient rencontré l'homme qu'il désignait si exactement, Œil-Double leur dit que c'était un mauvais drôle qui lui avait volé un quartier de venaison, et que, s'il l'eût vu accomplir son vol, il l'aurait rudement châtié. « Mais, si vous ne l'avez pas pris en flagrant délit, observa l'un des cavaliers, comment pouvez-vous donner un signalement si précis ?

— Écoutez, reprit le métis, et vous serez convaincu que je ne me trompe pas. Je sais que cet homme est petit de taille, parce que, pour décrocher le quartier de cerf pendu à portée de la main d'un homme de taille ordinaire, il a été obligé de se hausser sur un tas de pierres que j'ai trouvées amoncelées au pied du poteau. Je sais qu'il est blanc, parce que j'ai vu à l'em-

preinte de ses pieds sur les feuilles sèches qu'il marche en dehors, ce qui n'arrive jamais à un Indien. J'ai su qu'il est vieux par ses enjambées inégales et petites. J'ai deviné que sa carabine était courte, parce que j'ai retrouvé sur l'écorce blanche d'un jeune bouleau la trace du canon de son arme qu'il avait appuyée contre le tronc pour avoir les deux mains libres. L'empreinte des pattes de son chien annonce évidemment la petite taille de cet animal, et enfin, de l'aspect du sol où l'animal s'était assis sur son derrière pendant que son maître décrochait ma viande, j'ai conclu que le chien n'avait pas de queue. »

Là-dessus le métis avait poursuivi son chemin, laissant les deux cavaliers émerveillés de son extraordinaire sagacité.

Le soir dont je vous parle, Œil-Double était, comme je vous l'ai dit, venu se mêler à notre conversation près du foyer où Albino était assis avec moi. Le métis était aussi sombre et aussi taciturne que d'ordinaire, mais il paraissait inquiet comme un vieux chien de chasse qui évente l'odeur d'une bête fauve.

« Qu'avez-vous, maître Œil-Double ? lui demanda le contrebandier. Sentez-vous quelque piste dans l'air ? Les *tamarindos* sont-ils à notre poursuite ?

— Non, répondit le vieillard. Je viens de relever les quatre aires du vent, les *tamarindos* sont loin d'ici, et la terre est silencieuse comme le vent ; mais je ne sais pourquoi je suis inquiet, je flaire la trahison autour de nous. »

J'affectai de rire des appréhensions du vieux métis ; mais Albino devint sérieux. Il avait appris de longue main qu'il y avait quelque chose de presque surnaturel dans la pénétration du vieillard.

« Ne riez pas des prédictions d'Œil-Double, dit Al-

bino, et, puisqu'il parle de trahison, veillons plutôt soigneusement à notre sûreté. »

Au moment où Albino disait ces mots, une des sentinelles avancées que nous avions disséminées dans le bois environnant nous amenait un Indien qui avait paru vouloir tromper notre vigilance. Cet Indien n'avait pour toute arme qu'un bâton noueux qui lui servait à se frayer un chemin parmi les lianes. Je lui demandai d'où il venait et où il allait ; mais l'Indien ne comprenait pas l'espagnol, car il ne répondit à mes demandes que par des sons gutturaux et inintelligibles. Œil-Double le couvait tranquillement du regard, et il répondit à l'Indien dans sa langue. J'ai oublié de vous dire que le métis parlait couramment tous les dialectes en usage dans la province de Cohahuila.

« Que dit l'Indien ? demandai-je au vieillard.

— Qu'il rejoint son village et qu'il a eu peur de se voir dépouiller par les insurgés d'une petite somme qu'il a sur lui. C'est le motif qui l'a décidé à essayer de passer inaperçu. Voilà du moins ce qu'il dit tout haut, mais ce n'est pas là ce qu'il pense tout bas. Il y a un autre motif encore, sans doute. »

Le métis fixa de nouveau ses yeux de basilic sur l'Indien, qui soutint imperturbablement cet examen. Le vieillard, après un moment de silence, reprit son interrogatoire. Nous n'en comprenions pas un mot, et nous regardions ces deux hommes qui, à la lueur de notre foyer, semblaient deux statues de bronze rougi au feu. Tout à coup, Œil-Double, en voulant se lever, trébucha et avança vivement la main vers le bâton sur lequel se reposait l'Indien ; mais il n'eut pas le temps de saisir ce point d'appui : l'Indien avait fait un brusque mouvement en arrière.

« Je crois que cet homme ne ment pas, dit tranquil-

lement le vieillard en se dressant cette fois de toute sa hauteur. Je veux lui demander encore un mot, et je le laisse continuer sa route. »

L'Indien ne parut pas comprendre, car il restait impassible, quand tout à coup le métis lui arracha brusquement son bâton. L'Indien tressaillit ; Œil-Double sourit d'un air satisfait.

« Le secret de l'Indien est dans ce bâton, dit-il. Autrement, quand j'ai paru trébucher et étendre la main vers le bâton pour me retenir, il n'eût pas fait ce mouvement d'effroi en arrière. »

Et le vieillard appuya le bâton sur son genou. Un papier sortit des éclats du bois brisé par un effort vigoureux. Œil-Double le ramassa, le déploya et le regarda à la lueur du feu ; puis il remit le papier en faisant un geste de dédain. Comme Œil-Double, je le tournai et retournai dans mes doigts, et je le passai à Albino. Ce dernier présenta vainement à la flamme du foyer, comme l'avait fait le vieillard, la feuille couverte de signes inintelligibles pour lui comme pour moi. Bref, sur près de deux cents hommes que nous étions là, il ne s'en trouva pas un qui pût déchiffrer le contenu de la lettre interceptée.

« Interrogez l'Indien, dit Albino à Œil-Double ; faites-lui comprendre qu'il mourra, s'il ne vous révèle le sens de cette dépêche.

— Vous entendez, » reprit le métis en s'adressant au messager indien et en répétant l'ordre du *guerillero ;* mais l'Indien n'en savait pas plus que nous, et les prières ni les menaces ne purent lui arracher d'autres mots que ceux-ci : « Elizondo ! Elizondo ! »

On lui rendit la liberté, et il s'éloigna lentement du cercle de lumière. Quant à nous, nous n'étions pas plus instruits. Après le départ de l'Indien, nous envoyâmes

par le métis l'ordre à nos sentinelles de redoubler de vigilance et d'amener près de nous tout individu qui serait surpris dans le voisinage du campement. L'inquiétude du vieillard avait été si bien justifiée par la trouvaille de ce mystérieux message, que nous avions pris l'alarme. Nous espérions en outre que le hasard ferait tomber entre nos mains quelque voyageur capable de nous lire la dépêche arrachée à l'Indien. Œil-Double ne tarda pas à venir nous rejoindre, après avoir exécuté sa commission.

« Que pensez-vous de tout ceci ? demandai-je au métis.

— Quand on voit le pilote, le requin n'est pas loin, » répondit sentencieusement le vieillard.

Nous nous étendîmes sur nos manteaux, près du feu. Seul, le métis resta immobile et assis, tantôt la tête appuyée sur ses genoux, tantôt le regard levé vers le ciel et plongé dans une méditation profonde, ou paraissant prêter l'oreille à des bruits que nous n'entendions pas. Je l'examinai quelque temps ainsi à la lueur du feu qui rougissait ses longs cheveux gris, et allumait parfois des étincelles dans ses yeux noirs. Je ne le vis bientôt plus : je dormais.

Le jour ne devait pas être loin, quand je fus réveillé par les cris de *qui vive !* que répétaient les sentinelles. Je me levai sur mon séant. Albino était encore endormi ; quant à Œil-Double, il était dans la position où je l'avais laissé. J'éveillai le contrebandier, et je jetai quelques branchages dans le foyer pour le raviver. Quelques instants après, deux de nos soldats amenaient près de nous un homme à cheval, dont ils tenaient la bride. Ce cavalier paraissait éprouver à la fois une vive mortification et quelque frayeur. Une *manga* bleue couvrait ses épaules.

Qu'est ceci, messieurs? disait-il; suis-je ici parmi des amis ou des ennemis? et de quel droit arrêtez-vous des officiers de l'armée indépendante?

— Du droit qu'on a de savoir si ce sont des amis ou des ennemis qui s'approchent la nuit de nos bivouacs, répondit Albino; en outre, nous serions bien aises de trouver un chrétien qui sût lire et écrire, ou lire seulement, pour nous rendre un service, et, si vous êtes officier comme vous le dites, peut-être pourriez-vous.... »

Albino fouillait dans ses poches pour en tirer le papier qui nous était si étrangement parvenu. Pendant ce temps, je regardais attentivement la physionomie du métis; celui-ci, à son tour, fixait ses yeux scrutateurs sur le cavalier. L'examen ne parut pas lui être favorable, car il retint le bras d'Albino prêt à remettre le papier entre les mains de l'étranger.

« Je flaire la trahison, dit-il à voix basse, mais assez haut encore pour que le cavalier l'entendît.

Depuis quand, drôle, s'écria-t-il avec fureur, le lieutenant-colonel Elizondo a-t-il mérité d'être si grossièrement outragé? »

Et l'officier, écartant vivement son manteau, nous montra sur sa veste d'uniforme de campagne les insignes de son grade. Nous nous rappelâmes en ce moment le nom de l'auteur du soulèvement des provinces de Cohahuila et du Nuevo-Santander, et, sans toutefois communiquer la dépêche interceptée au colonel, nous le priâmes d'agréer nos excuses, en rejetant la mesure à laquelle on l'avait soumis sur les nécessités de la guerre. L'officier reçut ces excuses avec quelque hauteur; il lança un regard haineux sur le métis, piqua son cheval et disparut.

Quand il fut parti, Œil-Double prit une branche

enflammée à la lueur de laquelle il étudia attentivement la configuration des pieds du cheval de l'officier sur la terre; il en mesura avec de petites branches vertes la longueur et la largeur, mit ces branches dans sa poche; puis, comme en se parlant à lui-même : « Elizondo! l'Indien! dit-il. Le requin et le pilote, c'est tout un. » Et s'adressant à Albino : « Seigneur capitaine, reprit-il, si vous m'en croyez, vous allez monter à cheval tout de suite, vous pousserez jusqu'au Saltillo, et vous trouverez quelqu'un qui puisse vous lire le billet que contenait le bâton de l'Indien : mais ne vous fiez pas au premier venu; puis vous agirez selon ce que vous aura révélé ce papier. »

L'ancien contrebandier n'avait pas l'habitude de discuter les avis de l'étrange vieillard. Il ordonna de seller son cheval; mais, au moment de se mettre en marche, une vedette vint l'avertir qu'un riche convoi de marchandises et d'argent s'approchait de nos avant-postes. Cette nouvelle nous fit tout oublier, et huit jours seulement après cette rencontre, Albino alla s'enquérir au Saltillo du contenu de la lettre interceptée. Il revint à nous, certain que depuis cinq jours déjà nos chefs étaient partis pour Monclova. « Œil-Double ne s'est pas trompé, nous dit-il; la dépêche du lieutenant-colonel Elizondo m'a été lue par un prêtre ami d'Hidalgo, à qui j'ai tout révélé au confessionnal, elle contenait ceci : « Toutes mes mesures sont prises; je rejoindrai en « deux jours vos deux cents hommes aux citernes de « Bajan; pas un des chefs de l'insurrection n'échap- « pera. »

— Ah! interrompit le métis, pourquoi n'avons-nous pas fusillé ce traître? car c'est lui, n'est-ce pas? et Bajan est tout près de Monclova?

— Le prêtre m'a dit que déjà des avis étaient parve-

nus au général Abasolo sur la trahison que méditait contre lui Elizondo, outré de n'avoir pas été nommé lieutenant général ; mais, avec sa grandeur d'âme accoutumée, Abasolo a refusé de croire à cette lâcheté. La lettre était adressée au gouverneur Ochoa, dont la maison de campagne est près d'ici. Cela m'explique la présence du colonel, inquiet de n'avoir pas reçu de réponse à son message.

— Que faire ? demandai-je à Œil-Double.

— Elizondo a déjà cinq jours d'avance sur nous à l'heure qu'il est, et il voyage à franc étrier ; mon avis est que nous partions sans tarder : peut-être sera-t-il temps encore de prévenir les chefs fugitifs. Combien d'hommes ont-ils pour escorte ?

— Mille à peu près, répondit Albino.

— Partons alors, m'écriai-je ; en donnant l'éveil à cette escorte, deux cents hommes ne seront pas à craindre. »

III

Plusieurs motifs que nous avions pesés dans un rapide conseil nous firent prendre la résolution de partir seuls, Albino, Œil-Double et moi. Traîner avec nous notre *guerrilla*, c'eût été nous exposer à mille lenteurs fatales et désastreuses ; le pays que nous avions à traverser était aride, brûlant et sans eau ; enfin, que feraient cent cinquante à deux cents hommes de plus joints à l'escorte des chefs, composée de mille soldats d'élite et d'une artillerie nombreuse? L'essentiel était donc que tous trois nous arrivassions assez tôt pour

avertir seulement les soldats de l'escorte de se tenir sur leurs gardes.

Nous laissâmes le commandement de la *guerrilla* au lieutenant en premier après Albino et moi; puis, munis chacun d'un cheval de main outre celui que nous montions pour voyager à plus grandes journées, nous partîmes à environ deux heures de l'après-midi. A vrai dire, il n'y a guère que cinq jours de marche du Saltillo à Monclova, qui se composent d'autant d'étapes presque forcées : Santa-Maria, Anelo, Punta del Espinazo del Diablo, Salida del Espinazo del Diablo, enfin Acacita de Bajan : mais nous avions lieu de présumer que les difficultés de la route pour les équipages nombreux des chefs, la rareté des vivres dans les endroits déserts, et d'autres obstacles de cette nature, retarderaient la marche du convoi. Heureusement, ce n'était qu'à Acacita de Bajan, la dernière étape avant Monclova, que l'embuscade devait être dressée. Cette circonstance et la lenteur forcée de la marche de la caravane nous donnaient la certitude d'arriver à temps pour prévenir la trahison d'Elizondo, bien que les chefs eussent cinq jours d'avance sur nous. Nous partîmes donc pleins d'espoir, moi surtout, qui nourrissais dans mon cœur pour le chevaleresque Abasolo des sentiments tout particuliers de tendresse et d'admiration.

Après avoir, à moitié route, changé de chevaux, c'est-à-dire après avoir sellé nos chevaux de main et remis en laisse ceux qui venaient de quitter la selle, nous arrivâmes le soir à Santa-Maria, notre première halte. Nous interrogeâmes les habitants de quelques pauvres maisons qui composent le hameau ; tous nous répondirent que l'escorte n'était formée que de soldats fidèles à la cause d'Hidalgo et qu'ils marchaient pleins de dévouement, mais aussi pleins de confiance dans

leur force numérique, sans appréhender aucune espèce de trahison. Ce renseignement ne nous satisfit qu'à demi ; j'aurais préféré apprendre que l'escorte marchait, comme nous disons, *la barbe sur l'épaule*. Du reste, nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer quelque nourriture pour nous et nos chevaux ; la caravane qui nous précédait avait épuisé tous les vivres des environs. Après avoir pris cinq ou six heures de repos, nous nous remîmes en route vers le milieu de la nuit. Dès le commencement de la seconde journée, je m'aperçus qu'Œil-Double était retombé dans une de ses méditations de fâcheux augure.

« J'ai fait un rêve cette nuit, me dit le métis, que je crus devoir questionner ; oui, j'ai fait un rêve, et je crains de ne l'avoir que trop fidèlement interprété.

— Quel est donc ce rêve ?

— J'ai rêve cette nuit que sept fois j'avais eu une soif ardente au milieu du désert et que sept fois, au moment de la satisfaire, Elizondo m'avait arraché des mains l'outre pleine d'eau. Ce rêve ne peut signifier qu'une chose, c'est que le traître aura comblé ou épuisé les sept citernes d'ici à Monclova, et qu'on nomme les *sept Norias de Bajan.* »

Nous nous regardâmes Albino et moi, et celui-ci objecta que ce n'était pas par la soif qu'Elizondo voulait faire périr les chefs, puisque, selon toute apparence, il voulait les livrer vivants au gouverneur de Cohahuila. Le vieillard secoua la tête.

« Ce n'est pas par la soif certainement qu'on les fera périr ; mais, pour chercher l'eau dont elle aura besoin, l'escorte se débandera sept fois, et, dans l'une ou l'autre de ces occasions, les hommes d'Elizondo pourront s'emparer sans coup férir des chefs privés de leurs défenseurs. »

Après nous avoir ainsi expliqué ses rêves, le vieillard continua de trotter silencieusement près de nous; quoiqu'il ne parlât plus, je vis à je ne sais quoi dans sa contenance qu'Œil-Double ne nous avait pas tout dit.

« N'avez-vous rien rêvé de plus cette nuit? lui demandai-je.

— Oh! le reste ne doit guère vous occuper, cela ne regarde que nous, et notre vie n'est rien en comparaison des précieuses existences qui sont menacées.

— D'accord; mais cependant je serais bien aise de savoir ce qui ne regarde que nous.

— Eh bien! reprit Œil-Double comme à regret, j'ai rêvé encore qu'avant d'être arrivé à la septième citerne, ma soif était apaisée comme par enchantement; puis je n'ai pas tardé à me voir galoper dans la plaine....

— Comment! interrompis-je, vous vous voyez galoper vous-même?

— D'autant plus facilement, répliqua le vieillard d'un ton qui me fit tressaillir, que ma tête était restée derrière mon corps et le suivait des yeux dans la course.

— Et moi, Œil-Double? demanda le contrebandier avec vivacité.

— Vous, je vous ai aperçu couché dans la plaine où mon corps galopait sans tête. Je ne sais, par exemple, si vous étiez mort ou endormi. »

J'eus besoin, je l'avoue, de faire un effort pour raffermir ma voix et demander à mon tour au vieillard ce que j'étais devenu dans son rêve.

« Vous, répondit-il, vous n'étiez pas avec Albino et moi dans ce moment-là.

— *Caramba!* dit Albino, tout cela n'est pas de bon

augure ; et comment expliquez-vous ces dernières particularités ?

— Je ne les explique pas, » répondit gravement Œil-Double.

Nous continuâmes notre course ; les paroles de ce singulier vieillard nous avaient jetés dans d'assez sombres réflexions, que le paysage n'était pas de nature à dissiper. Rien n'est plus triste que ces plaines immenses, sans maisons, sans arbres, qu'on traverse entre le Saltillo et Monclova. Le vent, qui rasait le sol pierreux, ne nous apportait que les hurlements des loups ou le vagissement plaintif des chacals. Le soleil vint heureusement rendre quelque gaieté à nos esprits troublés ; enfin, au bout de trois heures de marche, le grand air du matin nous avait fait presque oublier les mystérieuses et sinistres prédictions d'Œil-Double. Nous vîmes même, sans trop y songer, les premiers arbres qui indiquaient le voisinage d'une des sept norias que nous devions trouver sur notre route.

Cependant, à mesure que nous avancions vers la citerne, le songe du vieillard nous revenait involontairement en mémoire, et une sorte d'impatience qui n'était pas causée par la soif (nous avions des outres encore pleines) s'emparait de nous. Nous pressâmes le pas. Derrière les arbres, nous voyions s'élever les grandes bascules qui indiquaient l'emplacement de la première noria. Quant à Œil-Double, il ne témoignait ni impatience ni inquiétude, comme un homme certain qu'il apprendra bien assez tôt une fâcheuse nouvelle. Il nous laissa donc gagner les devants. Nos chevaux, que la soif poussait, n'avaient pas besoin d'être éperonnés pour doubler le pas, malgré leur fatigue. Nous arrivâmes aussitôt l'un que l'autre sur les bords de la citerne, et l'aspect de la noria nous arracha simultanément un cri

de désappointement. Les seaux de cuir qui formaient le chapelet hydraulique et faisaient monter l'eau jusqu'au niveau des auges de bois destinées à la recevoir étaient desséchés. Au fond de la noria, une boue noire mêlée de sable avait remplacé la source limpide. Le rêve du vieillard commençait à se réaliser.

« Ruperto, me dit alors le contrebandier, des hommes de cœur ne reculent jamais devant les plus sinistres présages ; mais en tout cas je vous recommande instamment mon fils, s'il arrive qu'il n'ait plus que vous pour père.

— Je lui tiendrai lieu de père tant que je vivrai, » répondis-je.

Je ne doutais plus en ce moment que le triste songe d'Œil-Double ne dût s'accomplir. Le vieillard nous rejoignit à l'instant même. Sans daigner jeter un regard sur la noria, il mit pied à terre. Des empreintes de chevaux se mêlaient à cent empreintes humaines sur les bords de la citerne ; il ne s'occupa que des premières, qu'il examina attentivement. Ces traces étaient d'autant plus faciles à reconnaître que l'eau répandue à dessein hors du puits avait détrempé la terre tout alentour, et y avait formé une couche épaisse de boue qui n'avait pas tardé à se durcir au soleil. Tout près de la noria, un monticule sablonneux, entamé par la pioche, attestait que les déblais qu'on en avait arrachés avaient servi à étancher le peu d'eau que les seaux n'avaient pu répandre au dehors. Quand le vieillard eut à loisir considéré les empreintes laissées par les pieds du cheval, il tira de sa poche les petites branches qui lui avaient servi à les mesurer près de notre foyer quand l'officier s'y était présenté. La dimension des branches et celles des sabots du cheval s'accordaient rigoureusement.

« Elizondo ! Elizondo ! » dit lentement Œil-Double

en nous faisant remarquer les preuves irrécusables de la présence du traître.

Nous ne pouvions nous refuser à l'évidence.

« Il était ici à cheval pour surveiller les travailleurs, continua le métis ; toutes ces empreintes sont les mêmes et sont les siennes. Voilà une noria desséchée jusqu'à la saison des pluies prochaines.

— Les voix de tous ceux qui auront soif dans le désert s'élèveront contre lui, dit Albino.

— La voix du sang criera plus haut encore, » ajouta solennellement Œil-double.

Nous reprîmes notre route ; mais il devint nécessaire, quand nous eûmes gagné Anelo, la seconde étape du Saltillo à Monclova, de laisser reposer nos chevaux fatigués d'une marche rapide. Nous étions obligés de perdre du temps pour les ménager, dans l'intérêt même de ceux que nous voulions servir. Nous trouvâmes les habitants d'Anelo dans la consternation. La citerne desséchée était leur réservoir jusqu'à la saison prochaine ; les autres citernes dont ils buvaient l'eau étaient à la veille d'être épuisées, et cet accident devait bientôt rendre le séjour d'Anelo impossible. Nous eûmes toutes les peines du monde à y trouver de quoi désaltérer nos six chevaux.

Nous interrogeâmes un des habitants, qui nous répondit que ce crime (c'en était un de toutes les façons) avait dû être commis pendant la nuit, car on n'avait vu personne s'approcher de jour de la noria. « Cet événement a causé un grand trouble dans l'escorte qui accompagnait les voitures des généraux, ajouta l'homme qui nous donnait ces renseignements. Toute la troupe s'est débandée, sourde à la voix des officiers, et les généraux ont dû attendre ici tout un jour que leurs hommes les y eussent rejoints. Heureusement que nous sommes tous ici, dévoués à la sainte cause qu'ils ont

soutenue. Pour eux, rien ne leur a manqué; mais on frémit de penser à ce qui aurait pu arriver, s'il y avait eu près de là quelque détachement espagnol. »

Ce raisonnement nous confirma dans l'idée que le coup monté par Elizondo ne devait s'accomplir que plus tard, quand les désertions causées par la soif auraient diminué le nombre de l'escorte jusqu'à le rendre égal à celui des hommes que commandait le colonel. Par quelle adresse fatale avait-il pu dérober sa marche à la connaissance des habitants d'Anelo? Voilà ce que nous ne devinions pas. Toutefois le fait était constant, et, sans perdre le temps en commentaires, nous remontâmes à cheval au milieu de la nuit. En calculant bien notre marche, nous devions arriver à Bajan en même temps que le précieux convoi, c'est-à-dire, comme il avait sur nous cinq jours d'avance, le dixième jour de son départ et le cinquième du nôtre. Entre Anelo, que nous venions de quitter, et la *Punta del Espinazo del Diablo* (la Pointe de l'Épine du Dos du Diable), nous aperçûmes de loin une seconde noria, puis bientôt après les cadavres de deux chevaux que nous trouvâmes sur la route nous indiquèrent clairement que cette seconde citerne avait été desséchée comme la première. Aussi, cette fois, l'impatience fiévreuse qui nous avait fait la veille prendre les devants sur le métis ne nous gagna-t-elle pas. Albino, non plus que moi, ne doutait du spectacle qui nous attendait. La noria en effet était à sec, le fond vaseux et ensablé, les abords noyés, puis desséchés, les seaux de cuir tordus ou racornis. Comme à la première, Œil-Double descendit de cheval, examina les empreintes, les mesura et répéta de sa voix grave et solennelle :

« Elizondo! Elizondo!

— Si j'arrive à temps et que je le rencontre, je jure

par Notre-Dame-de-Guadalupe que je lui plongerai mon poignard dans le cœur, dit Albino.

— Marchons, » reprit Œil-Double.

Nous fîmes un temps de galop. A quelque distance de la deuxième citerne, des cadavres de chevaux en plus grand nombre témoignèrent des progrès de la soif.

« Nous trouverons plus loin des mules mortes sans doute, dit le métis, car elles endurent mieux les privations que les chevaux; ce sera le tour des hommes après elles. »

Une nouvelle marche nous conduisit à l'entrée du défilé appelé la *Punta del Espinazo del Diablo*. Jamais nom ne me parut mieux appliqué. Les rocs, courbés comme les membrures d'un vaisseau, qui sortaient à fleur de terre sur le chemin, ressemblaient en effet par leur forme arquée, leur blancheur et leur poli, aux côtes arrondies d'un squelette de dix lieues de longueur; ces rocs calcinés, luisants, étouffaient toute végétation. Quelques mousses seules, d'un vert grisâtre, éteignaient un peu l'ardente réverbération du soleil dans certains endroits; dans d'autres, au contraire, ses rayons lançaient des lueurs qui éblouissaient l'œil, comme la chaleur étouffante qu'ils répercutaient desséchait le gosier. Des mules mortes, gisant pêle-mêle à côté des chevaux que les vautours déchiquetaient déjà, ajoutaient un spectacle plus lugubre encore à celui de ces plaines désolées sous l'haleine chaude du vent imprégné d'odeurs fétides.

Avant d'arriver au *rancho* de la Punta del Espinazo del Diablo, une troisième citerne s'offrit à nous, desséchée comme les deux autres. Aux bords de ce puits, Œil-Double répéta de nouveau, après avoir mesuré les empreintes :

« Elizondo! Elizondo! »

Après une journée plus fatigante que les deux précédentes, à cause des chemins pierreux qu'il nous avait fallu suivre, nous arrivâmes au *rancho* avant le coucher du soleil. Cette dernière journée faite sur les rochers de l'Espinazo del Diablo avait tellement usé les sabots de l'un de mes chevaux, qui n'était pas ferré, que je fus obligé de le laisser à la garde du propriétaire de la petite métairie. Le pauvre animal ne pouvait plus faire un pas : c'était lui qui nous avait retardés dans cettte dernière étape. C'est ainsi, comme vous pourrez en juger tout à l'heure, que s'accomplissait fatalement notre destinée. Au *rancho* de la Punta, nous nous donnâmes pour trois marchands que les nécessités de leur commerce appelaient à Monclova, et nous ne fîmes aucune allusion aux citernes que nous avions trouvées toutes desséchées. Nous feignîmes aussi d'ignorer que les anciens chefs de l'insurrection mexicaine fussent en route pour la ville où nous nous rendions. La trame de perfidie qui entourait les généraux fugitifs nous paraissait si habilement ourdie, qu'il fallait redoubler de prudence.

Dans la journée qui suivit, et devait se terminer à l'endroit appelé la *Salida del Espinazo del Diablo* (la Sortie de l'Épine du Dos du Diable), le spectacle que nous offrit la route était le même. Les loups et les vautours, occupés à dévorer les cadavres des mules et des chevaux, plus nombreux encore que la veille, et qui fuyaient à notre approche; la chaleur, les exhalaisons empoisonnées; les rocs blancs et décharnés trouant à chaque pas une mince croûte de terre végétale : telles étaient les scènes qui frappèrent nos yeux. Auprès de deux autres citernes ensablées comme les premières, Œil-Double releva les mêmes traces et fils les mêmes exclamations d'anathème contre Elizondo.

Vers trois heures, les pauvres habitants d'une misérable hutte purent, à prix d'or, nous vendre une ration d'eau suffisante pour nos cinq chevaux et pour renouveler l'eau de nos outres ; après quoi nous fîmes halte en plein champ, pour dormir à la belle étoile au delà de l'étape de la Salida del Espinazo que nous avions dépassée, tant nous avions hâte d'arriver en temps utile à Bajan. Vous remarquerez bien que, sur sept norias que nous devions rencontrer sur notre route, nous en avions trouvé déjà, conformément aux prédictions d'Œil-Double, cinq complétement desséchées. A l'endroit où nous avions fait halte, le paysage avait changé d'aspect : c'étaient encore des plaines arides, mais qu'égayaient du moins quelques bouquets de bois de fer. Nous aurions bien poussé plus loin encore cette nuit-là ; mais le seul cheval qui me restait avait nécessairement plus souffert de la fatigue que les chevaux de mes deux compagnons, qui n'avaient fourni, sous le cavalier, qu'une demi-journée chacun. Nous fîmes, des débris d'un arbre de bois de fer mort, un feu autour duquel notre souper se composa de quelques morceaux de viande séchée au soleil et grillée sur les charbons. De grandes herbes, qui couvraient toute l'étendue de la plaine autour de nous, fournirent à nos chevaux une pâture, sinon substantielle, du moins abondante, et il fut convenu que le métis prendrait la première garde de nuit.

Albino s'endormit le premier. Quant à moi, l'œil fixé sur le vieillard assis près du feu dans sa posture favorite, les jambes croisées comme les Indiens, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, je le considérais avec attention. Ses longs cheveux tombaient en mèches éparses, ainsi que les mousses blanches qui flottent sur le sommet des cèdres centenaires. Œil-

Double paraissait écouter comme des voix intelligibles les plaintes du vent dans les herbes sèches. J'éprouvais à l'aspect de ce vieillard, pour qui l'avenir semblait ne pas avoir de voile, une espèce de crainte superstitieuse. Au bout de quelque temps, Œil-Double releva la tête; ses lèvres, vivement éclairées par le foyer, s'ouvraient silencieusement; puis, à son tour, il me regarda. Je ne sais pourquoi je fermai les yeux.

« Vous ne dormez pas? dit-il.

— Je ne puis dormir, répondis-je.

— Eh bien! puisque nous sommes seuls un instant, écoutez-moi. Aussi bien vous êtes le seul qui pourrez exécuter mes dernières volontés; Albino ne le pourrait pas.

— Pourquoi donc cela?

— Vous aurez soin de son fils comme s'il était le vôtre, n'est-ce pas? Il ne reverra plus son père. Je vous ai dit que j'avais vu Albino couché dans la plaine sans savoir s'il dormait où s'il était mort; mais le sang qui rougissait l'herbe autour de lui me prouve qu'il dormait du sommeil éternel. »

Je subissais alors complétement l'ascendant d'Œil-Double, et je jetai sur mon camarade endormi un regard non moins douloureux que si, comme disait le métis, il eût dormi du sommeil qu'on n'interrompt jamais. Le vieillard reprit:

« Quant à moi, quant au sort qui m'attend, je ne conserve pas de doute à cet égard; je ne verrai pas vivant la septième citerne de Bajan; mais je veux la voir après ma mort. Voici donc ce que vous ferez: vous ramasserez ma tête, que vous n'aurez pas de peine à trouver dans la plaine de Bajan, et vous la porterez à la citerne, au-dessus de laquelle vous l'attacherez sur un arbre, le visage tourné vers la noria. N'y manquez

pas, car une dernière volonté est sacrée. Quant à vous, si vous échappez à la mort dans la Sierra-Madre, vous vivrez longtemps encore ; mais vous courrez là un terrible danger. »

Après avoir ainsi parlé, le vieillard remit sa tête dans ses mains, et, comme auparavant, il parut écouter la voix du vent dans les herbes, et d'autres voix encore peut-être que son oreille seule entendait. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit ; j'aimais tendrement Albino ; c'était avec lui que j'étais devenu un homme, et je rêvais encore en sa compagnie une longue suite de jours : maintenant je le pleurais déjà comme mort. Enfin le moment de partir arriva. Mon cheval pouvait faire encore cette journée, la dernière avant de rejoindre le convoi fugitif, et nous nous mîmes en route ; mais notre ardeur semblait être refroidie. Œil-Double était silencieux, comme d'habitude ; les tristes pensées qui m'agitaient m'ôtaient toute envie d'échanger un seul mot avec Albino, et celui-ci, ne trouvant à qui parler, se taisait comme moi.

Nous trouvâmes la sixième citerne vide comme les cinq autres ; nous n'avions plus d'eau dans nos outres, et la soif nous tourmentait ; nos chevaux en souffraient encore plus que nous, car ils n'avaient pas bu depuis la veille dans l'après-midi ; le mien surtout ne pouvait presque plus marcher. Nous allions reprendre notre route néanmoins, quand le vieillard nous arrêta.

« Un instant nous dit le métis, aussi droit sur sa selle qu'un cavalier de vingt ans. Capitaine Albino, poursuivit-il, nous venons de voir la dernière noria.

— Mais il y en a encore une, répondit Albino.

— Je dois vous dire, continua Œil-Double, que ni vous ni moi ne verrons la septième citerne de

Bajan. Si donc vous voulez reculer, il en est temps encore. »

Albino ne changea pas de visage.

« Arriverons-nous assez tôt pour sauver nos chefs? demanda-t-il.

— Mon rêve ne me l'a pas dit, mais je l'espère, dit Œil-Double.

— Ce garçon, reprit le contrebandier en me désignant, doit-il nous survivre?

— Oui.

— Eh bien! avançons! s'écria résolûment Albino; notre vie doit n'être comptée pour rien, quand il s'agit de celle des quatre chefs, l'espoir du pays, que la trahison menace.

— Marchons donc! » dit le vieillard avec un visage plein de sérénité.

La marche ne se continua pas aussi rapidement que l'auraient voulu mes deux compagnons; mon cheval fatigué ne se traînait plus qu'en haletant. A chaque instant, nous rencontrions des cadavres de chevaux et de mules. Bientôt nous commençâmes à gravir une côte assez escarpée. Quand nous fûmes arrivés au point culminant, une plaine se déroula devant nous. Œil-Double, qui marchait en tête, poussa un cri de joie, et Albino, qui le rejoignit, fit entendre, comme lui, une exclamation joyeuse.

« Ah! grâces soient rendues à Dieu! s'écria le contrebandier avec enthousiasme: ils sont encore sains et saufs, et nous les sauverons, quoi qu'il arrive! »

C'était le 21 mars 1811, vers neuf heures du matin à peu près. Au-dessous de nous et au milieu des plaines d'Acacita de Bajan, une longue file de voitures ondulait au milieu des cactus et des acacias. Les canons suivaient à quelque distance, et le retentissement de leurs

affûts arrivait jusqu'à nous. Les banderoles des cavaliers flottaient au vent, les hennissements de leurs chevaux se mêlaient au bruit des roues de l'artillerie. Bien au delà des premières voitures de la file, un corps de troupes, qui paraissait être l'avant-garde, était arrêté derrière une petite colline autour de laquelle tournait la route. Ces hommes faisaient sans doute une halte momentanée, pour donner aux voitures le temps de les rejoindre.

« Voyez-vous? dit Albino à Œil-Double ; ils doivent avoir quelques soupçons pour que leur avant-garde ne laisse pas même entre elle et les voitures la plus petite distance. »

Œil-Double ne répondait rien. Son œil perçant examinait attentivement ce corps d'avant-garde.

« Les chevaux de ces cavaliers sont bien frais, dit-il, pour des animaux qui ont pu boire à peine sur la route ; voyez si ceux des deux détachements qui viennent après eux hennissent et piaffent comme les leurs. »

En deçà de la colline et à une assez longue distance de la file des voitures, qui étaient encore bien loin de l'éminence derrière laquelle était arrêté ce gros de cavaliers, six dragons marchaient au pas. Derrière ces six dragons, et à cent *vares*[1] environ de distance, venait un autre groupe de cavaliers, une soixantaine environ, précédant presque immédiatement les voitures. Enfin, derrière les chariots de bagages, les voitures et l'artillerie, venaient les autres hommes de l'escorte, les uns à cheval, les autres à pied. Les chevaux de tous ces cavaliers tendaient le cou et n'avançaient qu'avec peine. Le contraste entre ces animaux et ceux que montait la troupe cachée par la colline n'avait

1. Un peu plus de 80 mètres.

pas échappé à l'œil du métis. Tout d'un coup, à l'aspect d'un officier qui se montra au milieu du corps de cavalerie en repos, Œil-Double tressaillit, et il s'écria d'une voix de tonnerre :

« Trahison ! trahison ! c'est Elizondo ! »

C'était Elizondo en effet qui parlait à ses soldats ; mais la voix d'Œil-Double n'arriva pas jusqu'à ceux qu'elle voulait avertir.

« Ruperto ! dit précipitamment le vieillard, votre cheval n'est pas capable de nous suivre. La vie des chefs dépend du jarret de nos chevaux ; attendez-nous ici. Vite, vite, Albino, jetez-lui la longe de votre cheval de main. »

Je pris les deux laisses. Albino et Œil-Double se précipitèrent le long de la côte comme deux rochers qui bondissent sur une pente rapide, en répétant de toutes leurs forces les mots : « Trahison ! trahison ! » Je les perdis bientôt de vue dans un des détours qu'il leur fallait faire pour gagner la plaine. Je restai seul, fort empêché de mes deux chevaux en main, et le cœur si troublé, qu'un nuage semblait me cacher comme un voile ce qui se passait au-dessous de moi. Les prédictions sinistres du vieillard, l'angoisse que me faisait éprouver le danger que couraient les chefs mexicains, tout contribuait à me serrer affreusement le cœur.

En cet instant, les six dragons de l'escorte d'Hidalgo tournèrent la colline ; en apercevant ce gros de cavalerie, ils hésitèrent un instant, puis avancèrent. En un clin d'œil, ils furent entourés, désarmés et disséminés par leurs ennemis, sans avoir pu pousser un cri d'alarme. Les soixante cavaliers qui venaient après eux subirent le même sort ; car, après avoir hésité comme les premiers, ils s'avancèrent, rassurés par l'aspect du colonel Elizondo, connu pour un chaud partisan de l'in-

surrection. Les pauvres diables ne soupçonnaient pas la trahison. Le colonel paraissait avoir trois cents hommes ; il en prit deux cents, et s'avança vers les voitures. C'en était fait des quatre généraux. Elizondo s'arrêta le chapeau à la main devant l'une des voitures, qui fit halte. Un homme en descendit. A sa soutane, à ses longs cheveux blancs, je reconnus Hidalgo, qui tendait amicalement la main au traître. Dès ce moment, je n'aperçus plus que quelques scènes isolées de cet horrible drame. Les troupes d'Elizondo firent une décharge générale de leurs carabines. Des faisceaux de lances entourèrent les voitures. Les quatre chefs étaient prisonniers. Une sueur froide mouillait mon front, et l'angoisse déchirait mon cœur.

Quand le nuage de poudre se fut un peu dissipé, j'aperçus de nouveau Elizondo à la portière d'une autre voiture. On dirigea un coup de feu contre lui ; mais le traître ne tomba pas. Un cavalier déchargea à son tour son pistolet contre la voiture, d'où je ne tardai pas à voir sortir un homme qu'à sa figure, à ses cheveux blonds et à la fierté de son maintien, je reconnus pour Allende. Il tenait un jeune homme inanimé entre ses bras. J'ai su depuis que cette noble victime était son fils ! Hidalgo, Allende, Abasolo et Aldama, furent contraints de monter à cheval, je les vis disparaître avec ceux qui avaient soif de leur sang ; les voitures continuèrent à marcher, les unes vides, les autres portant des prisonniers d'un grade inférieur. Tout était consommé.

Je descendis de cheval, j'allai m'asseoir sur le revers de la route, et je laissai couler mes larmes. J'étais ainsi plongé dans une mortelle tristesse, quand le bruit du galop d'un cheval me fit lever les yeux. Ce cheval amenait vers moi un cadavre décapité, celui d'Œil-Double,

maintenu sur la selle à l'aide d'une longue et forte corde. Par une épouvantable raillerie, on avait attaché la tête du métis entre ses bras ! Ai-je besoin de vous dire que je remplis avec un soin scrupuleux la dernière volonté du vieillard ? Dois-je ajouter aussi que je trouvai dans la plaine le corps d'Albino qui dormait, comme l'avait dit le métis, du sommeil éternel ? Leur dévouement inutile leur avait coûté la vie, et, selon la prédiction d'Œil-Double, j'arrivai seul à la septième noria de Bajan. Celle-là n'était pas desséchée. Peut-être la tête du vieillard est-elle encore suspendue à l'arbre sur lequel je la déposai !

Le capitaine cessa de parler. Le soleil se couchait derrière les arbres du petit jardin de M. L.... Le bruit lointain du vent dans les hautes herbes de la plaine voisine formait comme un accompagnement mélancolique aux dernières paroles de don Ruperto. M. L.... se leva tout à coup, rentra sans mot dire dans son habitation, puis revint au bout de quelques instants. Il tenait à la main un volume qu'il me tendit ouvert. C'était le *Cuadro historico* du sénateur Carlos-Maria Bustamante. Mes yeux tombèrent sur une page où je lus ces mots qui confirmaient le récit que nous venions d'entendre : « La vigilance perfide d'Elizondo suivait ceux qu'il avait désignés en holocauste à la défection. Arrivés à Bajan, après avoir traversé les sept norias qui se trouvent entre ce point et le Saltillo, ils les rencontrèrent toutes desséchées d'après les ordres du colonel. » Le sénateur Bustamante ajoutait qu'à l'exception d'Abasolo, sauvé par l'héroïsme de sa femme, tous les autres chefs de l'insurrection furent passés par les armes. Quant au colonel Elizondo, il reçut le châtiment que méritait sa trahison. Odieux à ses compatriotes,

méprisé des Espagnols, il mourut criblé de coups de couteau que lui porta un Espagnol même dans un accès de folie simulé. On dédaigna d'instruire cette cause. Ainsi finit le premier acte du grand drame qui devait s'appeler plus tard la révolution mexicaine.

Le lendemain matin, après avoir serré affectueusement la main de M. L..., nous reprîmes, don Ruperto et moi, la route de Tepic.

LE SOLDAT CUREÑO.

La route de Guadalajara à Tepic traverse la Sierra-Madre. Là encore, dans cette chaîne de montagnes aux flancs arides, qui tour à tour se dressent en pics aigus ou se déchirent en âpres défilés, la guerre de l'indépendance a laissé d'ineffaçables souvenirs. J'étais impatient de visiter cette curieuse partie du Mexique, et de son côté le capitaine don Ruperto avait grande hâte de se retrouver sur ces plateaux de la sierra qui lui rappelaient tant de journées, tant de nuits aventureuses de sa jeunesse : ce ne fut pourtant qu'en débouchant dans la plaine de Santa-Isabel, deux jours après avoir quitté le village d'Ahuacatlan, que nous aperçûmes enfin à l'horizon les dentelures bleuâtres de la Cordilière. Dès ce moment, nous pressâmes le pas d'un commun accord, et quelques heures de course à travers les hautes gerbes nous conduisirent, à peu de distance des montagnes, devant une hutte de bambous que le capitaine Ruperto m'avait d'avance indiquée comme lieu de halte.

« Holà ! Cureño, cria le capitaine en arrêtant son cheval devant la hutte ; holà ! êtes-vous encore mort ou vivant ?

— Qui m'appelle ? répondit une voix cassée dans l'intérieur de la cabane.

— Le capitaine Castaños, *con mil diablos !* repartit le guerrillero ; celui qui a mis le feu au canon dont vous étiez la *cureña*[1]. »

Une effroyable figure vint se traîner sur le seuil de la cabane ; c'était un vieillard horriblement contrefait, et dont l'épine dorsale semblait disloquée et tordue. Le malheureux ne marchait qu'en rampant. Contractés par la vieillesse et par la souffrance, ses traits avaient gardé cependant une expression de noblesse et de fierté qui me frappa. Sur son front forcément courbé vers la terre, sillonné de rides profondes et de veines saillantes, de longues mèches de cheveux blancs tombaient en désordre. Autour de ses bras nus s'enroulaient des veines aussi grosses que les tiges d'un lierre qui a vieilli collé au tronc d'un chêne robuste. A voir ce vieillard étrange, au visage ridé, à demi caché par une chevelure épaisse comme une crinière, on eût dit un lion décrépit, estropié dans l'âge de sa force par la balle du chasseur.

« Eh bien ! mon brave Cureño, dit le guerrillero, je suis aise de retrouver encore en vie un des vieux débris des anciens temps.

— Nos rangs s'éclaircissent, il est vrai, répondit le vieillard ; encore quelques années, et l'on cherchera vainement les premiers soldats de l'indépendance.

1. *Cureña*, affût, d'où *cureño* pour désigner le soldat qui, dans la guerre de l'indépendance, a joué ce singulier rôle d'un homme transformé en affût.

— Et la Guanajuateña n'est donc pas ici ? demanda Castaños.

— Je suis seul, répondit Cureño ; depuis un an, elle dort là derrière. »

Et il montrait un tamarinier qui s'élevait à quelques pas de la hutte.

« Dieu ait son âme ! dit le capitaine ; mais avouez, mon brave, que vos services ont été assez mal payés.

— Que voulez-vous de plus qu'un coin de terre pour y vivre et s'y faire enterrer? répliqua simplement le vieillard. Est-ce donc dans l'espoir d'une récompense que nous nous faisions jadis casser les os ? La postérité se rappellera le nom de Cureño, et cela suffit. »

La question de don Ruperto et la réponse du vieux soldat me firent deviner que j'avais sous les yeux un de ces hommes qu'un destin fatal semble condamner à l'oubli après les avoir voués au sacrifice ; mais quel héros inconnu voyais-je là? C'est ce que j'ignorais. Nous mîmes pied à terre près de la hutte, dans laquelle nous entrâmes un instant. Là, j'écoutai presque sans y rien comprendre une conversation qui roula exclusivement sur les incidents de la guerre contre les Espagnols. Je n'avais malheureusement pas la clef des faits que les deux interlocuteurs se rappelaient l'un à l'autre. Au bout d'une demi-heure environ, comme nous avions une longue traite à fournir jusqu'à la *venta*, située au pied de la Sierra-Madre, nous nous disposâmes à continuer notre route.

« Vous avez là un vigoureux coursier, » me dit notre hôte en s'approchant de mon cheval au moment où je mettais le pied à l'étrier.

A la vue de ce corps informe qui rampait pour ainsi dire vers lui, l'animal s'effraya et voulut se cabrer ; mais au même instant le bras de Cureño s'allongea

vers lui, et le cheval resta immobile en soufflant de terreur.

« Qu'est-ce donc ? m'écriai-je.

— Ce n'est rien, répondit le vieillard de sa petite voix grêle ; c'est votre cheval que je maintiens sous vous. »

Je me penchai sur ma selle, et je vis en effet avec un étonnement profond qu'une des jambes du cheval, pressée dans les doigts nerveux de Cureño, était comme rivée au sol par un lien de fer.

« Dois-je le lâcher? dit l'athlète en riant.

— Si c'est votre bon plaisir, répondis-je à ce Milon de Crotone, car je vois que mon cheval n'est pas le plus fort. »

A peine dégagé de cette formidable étreinte, l'animal se jeta de côté plein d'effroi, et j'eus toutes les peines du monde à le ramener près de la hutte.

« Hélas ! dit le vieillard en soupirant, depuis un certain coup de canon auquel don Ruperto que voici a mis le feu, je baisse tous les jours.

— Qu'étiez-vous donc au temps de votre jeunesse ? seigneur Cureño ? repris-je.

— Castaños vous le dira, » répliqua le vieux soldat, duquel nous prîmes congé aussitôt que le capitaine eut consenti à lui promettre de passer un jour tout entier dans sa hutte au retour.

Après avoir quitté ce singulier anachorète, nous continuâmes à marcher dans la direction de la Sierra-Madre, dont les croupes, les rochers, les pics aigus émergeant du brouillard, commençaient à montrer leurs sentiers sinueux, leurs flancs déchirés, leur gouffres béants. Nous ne tardâmes pas à entrer dans l'ombre que projetaient devant eux ces gigantesques remparts, tandis que bien loin derrière nous les derniers

rayons du soleil doraient les cimes de Tequila. C'est alors que le capitaine me montra du doigt, au sommet d'une plate-forme de la sierra, au-dessous de laquelle des flocons de nuage se roulaient paresseusement, un petit bâtiment carré qui semblait un aérolithe tombé du ciel sur ces hauteurs. Cette espèce de forteresse isolée était la *venta* dans laquelle nous devions coucher.

Nous fîmes halte au pied de l'immense chaîne de montagnes pour laisser souffler nos chevaux avant de la gravir, et bientôt, aux lueurs incertaines du crépuscule, nous reprimes notre marche. Nous avions compté sur la lune pour éclairer nos pas, et la lune ne nous fit pas défaut. Elle ne tarda pas à jeter ses pâles clartés sur le sentier que nous suivions, et qui, décrivant de capricieux détours, soit à la base des mornes pelés, soit sur le bord de ravins profonds, montait toujours vers la venta. Deux heures d'assez pénibles efforts nous suffirent pour gagner la plate-forme qui de loin semblait si étroite, et qui de près était une plaine immense, dominée par une ceinture de montagnes auxquelles se superposait un gigantesque gradin de collines. Quant à la venta, c'était, comme toutes les ventas du Mexique, une maison blanche avec des colonnades formant péristyle et un toit de tuiles rouges. Bâtie aux bords de la plate-forme, elle dominait tout le chemin que nous venions de parcourir, et en outre un paysage immense comme celui que doit embrasser l'aigle quand il plane au haut des nuages.

Des muletiers nous avaient précédés dans cette hôtellerie ; les feux de leur campement étaient allumés, et leurs mules entravées broyaient la ration du soir. Sous le portique de la venta dormaient sur le sol une douzaine d'Indiens, à côté d'un carrosse massif, dont la

caisse était séparée du train : c'est seulement ainsi démontées et à dos d'homme que les voitures peuvent franchir la Sierra-Madre. Ce coche et ces Indiens annonçaient la présence de quelques voyageurs dans la venta ; nous apprîmes en effet que l'un des députés de l'État de Sinaloa au congrès de Mexico venait de s'y arrêter avec sa famille, revenant de Tepic, où nous nous rendions le capitaine et moi.

Pendant que don Ruperto, qui s'était chargé de commander le souper, s'acquittait de sa commission, je m'étais assis sous le péristyle de l'hôtellerie, d'où l'œil pouvait plonger à l'aise dans les gorges de la sierra. La lune éclairait de ses rayons de sauvages profondeurs, du sein desquelles montaient lentement les vapeurs du soir. Partout aux alentours, on ne découvrait que collines superposées l'une à l'autre, rochers déchirés ou fendus comme par l'effort de volcans éteints, et au delà le regard se perdait sur de vastes plaines, à travers lesquelles s'entrelaçaient à l'infini les ramifications des sierras inférieures. L'arrivée du capitaine, qui venait m'annoncer le souper, put seule m'arracher à la contemplation de ces grandes perspectives. Nous fîmes tous deux honneur au frugal repas qu'on nous avait servi ; don Ruperto me proposa ensuite d'aller respirer l'air devant l'hôtellerie, et j'acceptai son offre de grand cœur. A peine étions-nous au bout d'un sentier envahi par les grandes herbes, que le capitaine s'arrêta brusquement et me montra du doigt la terre : à nos pieds se trouvait, à moitié enfoncé dans le sol par son propre poids, un de ces canons que les insurgés avaient traînés des bords de l'océan Pacifique jusqu'aux dernières limites de l'État de Jalisco. Le guerrillero s'assit sur le canon, en m'invitant à prendre place près de lui. Le ciel, d'un bleu foncé, était en ce moment semé d'étoiles

sans nombre ; l'air était tiède ; devant la venta, autour des feux, les muletiers chantaient leurs naïfs refrains ; le son de la clochette des mules nous arrivait mêlé aux frémissements de la guitare ; les chiens de garde répondaient par de plaintifs aboiements aux bruits vagues et lointains qu'apportait la brise du soir. En me conduisant dans ce lieu retiré, le capitaine avait jugé, me dit-il, que l'heure était bonne pour reprendre le récit de ses aventures militaires : je me hâtai de lui répondre que je pensais comme lui, et don Ruperto, ainsi encouragé, commença un long récit que j'écoutai sans l'interrompre, assis à ses côtés, sur le canon rouillé, autour duquel les grandes touffes des absinthes sauvages entrelaçaient leurs jets vigoureux et répandaient leurs parfums pénétrants.

I

El voladero.

L'exécution d'Hidalgo et de ses principaux compagnons d'armes, me dit le capitaine, clôt ce qu'on pourrait appeler la première période de la guerre de l'indépendance. A dater de ce moment, la scène changea complétement : au lieu de masses confuses, quelques bandes bien organisées vinrent occuper le théâtre de la guerre, restreint dans de plus étroites limites. Aidés d'un petit nombre de soldats aguerris, les nouveaux chefs de l'insurrection ne furent plus, comme Hidalgo et Allende, gênés dans leurs manœuvres par des populations entières. On cessa de piller les villes,

de ravager les moissons, on respecta les troupeaux, on laissa le commerce reprendre son essor, et la cause de l'émancipation, grâce à la prudente attitude de ses nouveaux soldats, compta bientôt parmi ses partisans les riches cultivateurs, les commerçants, les propriétaires des grandes haciendas. Cette organisation militaire de l'insurrection fut un premier pas vers l'organisation politique. Des journaux se fondèrent pour répandre parmi la population mexicaine les idées libérales et les principes sociaux que le XVIIIe siècle venait de faire triompher dans l'ancien monde. Ce fut là une des armes les plus redoutables parmi celles qui battirent en brèche, depuis la prise d'armes de 1810 jusqu'à la proclamation de l'indépendance, la domination des vice-rois.

Don Ignacio Rayon personnifie cette seconde phase de l'insurrection, comme le curé Hidalgo avait personnifié la première. Après l'arrestation du curé à Bajan, don Ignacio Rayon prit en main le commandement des bandes restées au Saltillo, augmentées des hommes de l'escorte d'Hidalgo qui purent échapper aux soldats d'Elizondo. Bien que son éducation, faite au collége de San-Ildefonso, l'eût préparé à l'étude des lois plutôt qu'à un rôle militaire, don Ignacio s'éleva rapidement à la hauteur de sa nouvelle tâche, et, se voyant à la tête de quatre mille hommes, n'hésita point à tenir la campagne avec sa petite armée. Son premier soin fut de battre en retraite vers Zacatécas ; pour atteindre cette ville, il fallait faire cent cinquante lieues dans un pays aride et dénué d'eau, à travers des populations hostiles. Il fallait ensuite s'emparer de Zacatécas, et transformer cette place importante en un centre militaire pour l'insurrection. Cette grande entreprise, menée à bien avec un grand courage et une haute intelligence par le gé-

néral Rayon, est encore aujourd'hui comptée parmi les plus beaux faits d'armes de sa carrière militaire et de la guerre de l'indépendance.

J'étais du nombre de ces partisans dévoués qui suivirent le général Rayon dans sa longue et pénible marche du Saltillo à Zacatécas. Après avoir assisté, comme vous le savez, aux principales scènes du drame si tristement dénoué à Bajan, je me rendis au Saltillo, où je trouvai le général Rayon prêt à commencer son mouvement de retraite. On se mit en marche le 26 mars 1811, cinq jours après l'emprisonnement d'Hidalgo et de ses compagnons. A peine eûmes-nous quitté le Saltillo, qu'il fallut commencer les escarmouches avec les guerrillas espagnoles. Pendant quatre jours, ce fut une suite de petits combats qui ne nous laissaient aucun repos. Arrivés enfin au Pas de Piñones, nous fûmes arrêtés par la division du général Ochoa. Nos troupes, fatiguées par quatre jours de marche, allaient plier devant la charge impétueuse de l'ennemi, sans l'arrivée d'un de nos chefs, le général Torres. Telle fut l'impétuosité de son attaque, que les Espagnols plièrent à leur tour, laissant avec nos bagages et nos canons, dont ils s'étaient emparés, trois cents des leurs sur le champ de bataille. Malheureusement, nos outres avaient été éventrées, nos barils défoncés dans la bagarre, et nous avions plus de cent lieues à faire encore au milieu de déserts sans sources et sans ruisseaux. Nous traînions avec nous une foule considérable de femmes. Chacun de nous, presque subitement improvisé soldat, avait amené la sienne. Vous ne pourriez vous faire une idée des tortures atroces que nous fit endurer la soif pendant cette longue marche entre un ciel que ne couvrait jamais un nuage et une terre aride que la rosée des nuits ne rafraîchissait même pas.

Le manque d'eau n'étendait pas seulement ses cruels effets aux hommes et aux animaux ; il rendait encore inutiles nos armes les plus redoutables. A peine les pièces d'artillerie avaient-elles été chargées et déchargées une ou deux fois, qu'échauffées par un soleil ardent; elles étaient hors de service. C'est dans cet état de faiblesse et de désarroi qu'il nous fallait pourtant soutenir sans cesse des luttes acharnées contre les troupes espagnoles. Heureusement l'énergie morale de notre armée n'avait subi aucune atteinte ; nos femmes mêmes nous donnaient l'exemple du courage, et les vétérans de l'indépendance n'ont pas oublié le nom de l'une d'entre elles, la Guanajuateña, la compagne du soldat estropié que nous avons rencontré ce matin même. Je ne sais trop par exemple comment vous faire comprendre l'expédient bizarre qu'imagina la Guanajuateña, un jour de détresse où l'eau manquait à nos artilleurs pour rafraîchir leurs canons incandescents. Qu'il vous suffise de savoir que la Guanajuateña, secondée par la bonne volonté de ses compagnes, tira ce jour-là notre armée d'une fort mauvaise rencontre, et que, grâce à son inspiration très-heureuse, sinon bien héroïque, nos batteries pourvues d'eau eurent en peu d'instants fait taire les canons ennemis. Ce fut encore la Guanajuateña qui plus tard, pour donner le change aux Espagnols sur le petit nombre de nos soldats, suggéra l'idée de déployer en ligne toutes ses compagnes avec une pièce de canon sur le front de ce bataillon en *enaguas*. L'ennemi, trompé par ce stratagème, nous laissa prendre sans nous inquiéter une position avantageuse qui dominait Zacatécas.

De glorieux faits d'armes allaient cependant interrompre cette série d'escarmouches et nous dédommager des insignifiants combats qui avaient rempli les pre-

miers jours de notre retraite. Après l'action dans laquelle le singulier expédient de la Guanajuateña avait assuré la victoire à nos armes, nous fîmes halte dans un endroit appelé *Las Animas*. C'était un triste spectacle, celui que présentait notre camp ce jour-là. Haletants de soif et de fatigue, nous étions couchés sur un sol jonché des cadavres de nos chevaux et de nos mules de charge. Un lugubre silence planait sur les tentes, troublé de temps à autre par les cris d'angoisse des blessés qui, dans les tourments de la soif, sollicitaient une goutte d'eau pour rafraîchir leurs bouches enflammées par la fièvre. Quelques soldats couraient comme des spectres parmi tous ces corps, les uns à peine vivants, les autres déjà inanimés. Les sentinelles n'avaient presque plus la force de tenir leurs mousquets pendant la faction autour du camp. J'étais moi-même anéanti, et, pour tromper la soif, j'avais collé à mes lèvres la poignée de mon sabre. Non loin de moi, la femme à qui Albino Conde avait confié la garde de son fils, et que j'avais admise à mon service pour exécuter les dernières volontés de mon ancien camarade, récitait en pleurant son rosaire, et priait tous les saints du paradis de faire crever sur nous quelque nuage chargé de pluie. Les saints, malheureusement, n'étaient pas d'humeur à nous écouter ce soir-là, car le soleil se couchait splendide dans un ciel d'une implacable sérénité. Pour moi, je priais Dieu que quelques maraudeurs de ma troupe, qui s'étaient écartés à la découverte de sources cachées, pussent réussir dans leur expédition, et surtout ne pas oublier leur capitaine. Dieu fut plus clément que les saints invoqués par la pauvre femme qui priait à côté de moi ; il m'écouta, car je ne tardai pas à voir s'avancer à pas de loup un de nos maraudeurs de retour au camp. C'était l'homme que je vous

ai montré, le compagnon de la Guanajuateña. A cette époque, il n'avait pas encore changé son nom de Valdivia contre celui de Cureño. Il n'était pas non plus affreusement estropié, comme vous l'avez vu; le tronc d'un pin n'était ni plus droit ni plus robuste que son corps. Vous avez été à même de juger de sa force herculéenne, je ne vous en parlerai pas; je me contenterai de vous dire que l'intelligence et le courage égalaient chez lui la vigueur physique. Dans toute circonstance, quelque critique qu'elle fût, Valdivia savait toujours se tirer d'affaire.

« Seigneur capitaine, me dit-il en s'avançant mystérieusement vers moi, enveloppé d'un manteau de dragon espagnol qu'il avait ramassé sur un champ de bataille, je vous apporte une outre avec quelques gouttes d'eau pour vous, l'enfant et sa gardienne; mais je désirerais que personne ne nous vît.

— De l'eau! m'écriai-je, trop ému en ce moment pour me conformer aux prudentes prescriptions de Valdivia.

— Chut donc! reprit-il; si même vous m'en croyez, vous attendrez pour boire que la nuit soit venue, et, quand vous aurez bu, je vous dirai où il y a de l'eau en abondance, et je vous ferai une proposition qui vous conviendra. »

Je tendis la main avec avidité pour saisir l'outre: « Donnez, pour Dieu! lui dis-je; la soif me consume; comment pourrais-je attendre jusqu'à la nuit?

— Dans dix minutes on ne verra plus clair. Réflexion faite, je garde l'outre; je n'ai pas envie que des soldats furieux essayent de vous tuer pour vous l'arracher. En attendant, faites seller votre cheval, et vous me rejoindrez sous ce *mesquite*, où est le mien tout bridé. Il nous faudra monter en selle tout de suite; il nous reste en-

viron cent cavaliers, faites-leur passer l'ordre de nous attendre là-bas dans la plaine. Nous dirons aux sentinelles que nous allons chercher de l'eau, et on nous laissera passer sans donner l'éveil au général. »

Valdivia s'éloigna, malgré mes supplications, en emportant l'outre avec lui. Je m'empressai d'exécuter ses recommandations, et à la nuit tombée, nos cavaliers, prêts à partir, nous attendaient à l'endroit convenu. Je pris mon cheval par la bride, j'emmenai la femme et l'enfant, et je rejoignis Valdivia. Au lieu de quelques gouttes d'eau qu'il m'avait promises, il me passa une outre pleine et rebondie. J'eus besoin de faire un effort sur moi-même, tant la soif me dévorait, pour ne pas épuiser à moi seul tout le contenu de l'outre; j'en laissai cependant une ration suffisante pour la femme et le petit Albino, et quand l'outre fut vide :

« Voyons, dis-je à Valdivia, qu'avez-vous à me proposer?

— D'aller, répondit-il, enlever, avec vos cent cavaliers, une hacienda à deux lieues d'ici, où il y a de l'eau en abondance, et qui est occupée par un détachement espagnol.

— Partons! m'écriai-je; mais, s'il en est ainsi, pourquoi ne pas avertir le général et lui demander un millier d'hommes?

— Pourquoi? reprit Valdivia; c'est que le général n'est plus maître de ses troupes, et qu'un ordre qu'il donnerait en ce moment hâterait l'explosion d'un complot qui doit livrer l'armée aux Espagnols. Oui, seigneur capitaine, si nous n'enlevons pas tout de suite l'hacienda de San-Eustaquio, où j'ai pu me glisser seul et remplir cette outre, demain le général Rayon n'aura plus un soldat. Il y a un traître parmi nous, et ce traître n'est autre que le général Ponce. »

Comme Valdivia achevait de parler, un grand tumulte se fit entendre à l'une des extrémités du camp, puis grossit bientôt. Des torches allaient et venaient de tous côtés, éclairant des groupes de soldats dont les cris arrivaient jusqu'à nous. A la lueur des torches, nous vîmes le général Rayon quitter sa tente et s'avancer seul, la tête nue, vers les plus furieux; mais sa voix, d'ordinaire si respectée, semblait méconnue.

« Je m'étais trompé d'un jour, reprit Valdivia; cependant le général aura probablement raison des mécontents jusqu'au lever du soleil; partons, il n'y a pas de temps à perdre, il faut que cette nuit nous puissions revenir annoncer au général que ses troupes auront de l'eau demain. »

Le tumulte continuait toujours, quoique moins bruyant, et la voix du général, qui arrivait jusqu'à nous, dominait de plus en plus celle des soldats mutinés. Je montai à cheval, et j'engageai Valdivia à en faire autant. « Il faut d'abord, me répondit-il, que je vous amène une sentinelle ennemie dont j'ai eu soin de me munir. »

Et, sans prendre la peine de m'expliquer ces paroles énigmatiques, Valdivia s'éloigna; mais je ne tardai pas à le voir revenir, portant sous son bras une masse noire et mouvante. Quand il fut près de moi, je reconnus que cette masse était un homme revêtu du costume de lancier espagnol. Valdivia mit l'homme à terre, délia ses cordes, et le fit monter en croupe derrière lui. Mon robuste compagnon avait trouvé que le plus court moyen de se glisser jusqu'au puits de l'hacienda était de garrotter la sentinelle placée près de la citerne, et de nous l'adjoindre comme un guide nécessaire dans notre excursion nocturne. Comment il avait

mené à bien ce hardi coup de main, comment il avait enlevé de terre et lié sur son cheval le lancier espagnol, Valdivia n'avait pas besoin de me le dire, et ses bras nerveux m'en apprenaient à cet égard plus que ses paroles. Le camp étant redevenu calme pendant la courte absence de Valdivia, il ne nous restait qu'à continuer bravement l'entreprise si heureusement commencée. Nous allâmes donc sans retard rejoindre les cavaliers qui nous attendaient dans la plaine, et, à la tête de cette petite troupe, nous chevauchâmes vers l'hacienda, éperonnant de notre mieux nos chevaux épuisés. Pendant le trajet, nous interrogeâmes le prisonnier sur la situation et la force de la garnison espagnole qui occupait l'hacienda de San-Eustaquio. Cette garnison se composait, nous dit le lancier, de cinq cents hommes à peu près, sous les ordres du commandant Larrainzar, homme orgueilleux, brutal et détesté de ses soldats. Nous obtînmes encore d'autres renseignements sur la position des troupes et sur les endroits les moins bien défendus.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés toutefois que nous pûmes franchir, au milieu de chemins affreux et avec des chevaux exténués, les deux ou trois lieues qui séparaient l'hacienda de notre camp. Vous comprendrez pourquoi la route était si difficile. Non loin de la ville de Zacatécas, que le général Rayon cherchait à gagner, quoiqu'il la sût occupée par l'ennemi, la Sierra-Madre se divise en deux branches. La première, celle même où nous nous trouvons maintenant, se dirige du nord au sud parallèlement aux rivages de l'océan Pacifique ; l'autre court du nord à l'est en suivant la courbure du golfe du Mexique. C'était sur un des points les plus élevés de cette dernière ramification qu'était située l'hacienda dont nous voulions nous empa-

rer. Elle occupait l'extrémité d'un des plus larges plateaux de la Cordilière.

Arrivés à l'hacienda sans avoir été aperçus, grâce à l'obscurité d'une nuit sans lune, nous fîmes halte sous de grands arbres, à quelque distance du bâtiment, et je me détachai de ma troupe pour pousser une reconnaissance. L'hacienda, ainsi que je pus le voir en me glissant à travers les arbres, formait un grand parallélogramme massif, soutenu par d'énormes contre-forts de pierres de taille et percé seulement sur le côté tourné vers la sierra de quelques rares fenêtres, ou plutôt de meurtrières garnies de gros barreaux de fer. Une muraille d'enceinte, haute, large et crénelée, qui s'élevait sur un des côtés de ce parallélogramme, comprenait la cour, les écuries, les remises et les granges. La garnison espagnole était logée et campée dans cette cour. A l'angle de l'hacienda opposé à celui où je me trouvais, s'élevait au-dessus du toit en terrasse un clocher carré à trois étages, qui indiquait l'emplacement de la chapelle. Quant aux derrières de l'hacienda, ils étaient mieux protégés encore que les côtés par un gouffre sans fond. Le long de ce gouffre, les murailles de l'hacienda se joignaient presque à une autre muraille à pic taillée par la nature dans un entassement de rocs dont le regard, si loin qu'il plongeât dans le ravin, cherchait en vain la base : car des vapeurs bleuâtres qui s'élevaient sans cesse du précipice ne permettaient pas d'en mesurer la profondeur. On connaissait dans le pays cet endroit sous le nom du *Voladero*.

J'avais exploré tous les côtés du bâtiment, moins celui-ci; je ne sais quel scrupule d'honneur militaire me poussa à continuer ma tournée le long du ravin qui protégeait les derrières de l'hacienda. Entre les murs et le précipice, il y avait un petit sentier large de six pieds à

peu près ; le jour, le trajet n'eût pas été dangereux, mais la nuit c'était une périlleuse entreprise. Les murs de la ferme avaient un grand développement, le sentier se déroulait sur toute leur surface, et le suivre jusqu'au bout dans les ténèbres, à deux pas d'un ravin creusé à pic, n'était pas chose très-facile, même pour un cavalier aussi habile que moi. Je n'hésitai pas cependant, et je lançai bravement mon cheval entre le mur de la ferme et le gouffre de Voladero.

J'avais franchi sans encombre la moitié de la distance, quand mon cheval hennit tout à coup. Ce hennissement me donna le frisson : j'étais arrivé à une passe où le terrain avait juste la largeur nécessaire pour les quatre jambes d'un cheval ; retourner en arrière était impossible.

« Holà ! m'écriai-je à haute voix, au risque de me trahir, ce qui était moins dangereux encore que de rencontrer un cavalier en face de moi dans un tel chemin, il y a un chrétien qui passe le long du ravin : n'avancez pas. »

Il était trop tard : un homme à cheval venait de dépasser l'un des contre-forts de pierre qui çà et là rétrécissaient cette route maudite ; il s'avançait vers moi : je chancelai sur ma selle, le front baigné d'une sueur froide.

« Ne pouvez-vous reculer, pour l'amour de Dieu ? m'écriai-je effrayé de l'affreux malheur qui nous menaçait tous deux.

— Impossible, » répondit le cavalier d'une voix rauque.

Je recommandai mon âme à Dieu. Tourner bride faute d'espace, faire à reculons le chemin que chacun de nous venait de parcourir, mettre pied à terre, c'étaient là trois impossibilités qui plaçaient l'un de nous

deux en face d'une mort certaine : entre deux cavaliers lancés sur ce sentier fatal, l'un eût-il été le père et l'autre le fils, il fallait évidemment qu'il y eût une proie pour l'abîme. Quelques secondes cependant s'étaient écoulées, et nous étions arrivés en face l'un de l'autre, le cavalier inconnu et moi ; nos chevaux se trouvaient tête contre tête, et leurs naseaux frémissants de terreur confondaient leur souffle bruyant. Nous fîmes halte tous deux dans un morne silence ; au-dessus de nous, s'élevait à pic le mur lisse et poli de l'hacienda ; du côté opposé, à trois pieds du mur, s'ouvrait le gouffre. Était-ce un ennemi que j'avais devant les yeux ? L'amour de la patrie, qui bouillonnait à cette époque dans mon jeune cœur, me le fit espérer.

« Êtes-vous pour *Mexico et les insurgés ?* m'écriai-je dans un moment d'exaltation, et prêt à bondir sur l'inconnu s'il répondait négativement.

— *Mexico e insurgentes*, voilà ma devise, reprit le cavalier ; je suis le colonel Garduño.

— Et moi le capitaine Castaños ! »

Nous nous connaissions de longue date, et, sans le trouble où nous étions tous deux, nous n'aurions pas eu besoin d'échanger nos noms. Le colonel était parti depuis deux jours à la tête d'un détachement que nous croyions prisonnier ou détruit, car on ne l'avait pas vu revenir au camp.

« Eh bien ! colonel, lui dis-je, je suis fâché que vous ne soyez pas Espagnol, car vous sentez qu'il faut que l'un de nous cède le pas à l'autre. »

Nos chevaux avaient la bride sur le cou, et je mis la main dans les arçons de ma selle pour en tirer mes pistolets.

« Je le sens si bien, reprit le colonel avec un effrayant sang-froid, que j'aurais déjà brûlé la cervelle à

votre cheval, si je n'eusse craint que le mien, dans un moment d'effroi, ne me précipitât avec vous au fond de ce gouffre. »

Je remarquai, en effet, que le colonel tenait déjà ses pistolets à la main. Nous gardâmes tous deux le silence le plus profond. Nos chevaux sentaient le danger comme nous, et restaient immobiles comme si leurs pieds eussent été cloués au sol. Mon exaltation avait complétement cessé.

« Qu'allons-nous faire? demandai-je au colonel.

—Tirer au sort à qui se précipitera au fond du ravin. »

C'était en effet la seule manière de résoudre la difficulté.

« Il y aura pourtant quelques précautions à prendre, reprit le colonel. Celui que le sort aura condamné se retirera à reculons. Ce sera une chance très-faible de salut pour lui, j'en conviens ; mais enfin c'en est une, et surtout une favorable pour le gagnant.

— Vous ne tenez donc pas à la vie? m'écriai-je, effrayé du sang-froid avec lequel on me faisait cette proposition.

— Je tiens à la vie plus que vous, répondit brusquement le colonel, car j'ai un mortel outrage à venger; mais le temps se passe. Vous plaît-il de procéder au tirage de la dernière loterie à laquelle l'un de nous assistera ? »

Comment procéder à ce tirage au sort? Au doigt mouillé comme les enfants, à pile ou face comme les écoliers? C'était impraticable. Une main imprudemment allongée au-dessus de la tête de nos chevaux effarés pouvait déterminer un écart fatal. Jeter en l'air une pièce de monnaie ? La nuit était trop obscure pour distinguer le côté qu'elle montrerait. Le colonel s'avisa d'un expédient auquel je ne songeais pas.

« Écoutez, seigneur capitaine, me dit le colonel à qui j'avais fait part de mes perplexités, j'ai un autre moyen. La terreur qu'éprouvent nos chevaux leur arrache de minute en minute un souffle bruyant. Le premier de nous deux dont le cheval aura *renâclé*....

— Gagnera? m'écriai-je.

— Non, il perdra. Je sais que vous êtes un *campesino*, et vos pareils peuvent faire de leurs chevaux tout ce qu'ils veulent. Pour moi, qui l'année dernière portais encore la soutane de l'étudiant en théologie, je me défie de votre habileté équestre. Vous pourriez faire souffler votre cheval; quant à l'en empêcher, c'est autre chose. »

Nous attendîmes dans un silence plein d'anxiété que le souffle de l'un de nos deux chevaux se fît entendre. Ce silence dura une minute, un siècle! Ce fut mon cheval qui hennit le premier. Le colonel ne manifesta sa joie par aucun signe extérieur, mais sans doute il remerciait Dieu du plus profond de son âme.

« Vous m'accorderez une minute pour me recommander au ciel? dis-je au colonel d'une voix éteinte.

— Cinq minutes vous suffiront-elles?

— Oui, » répondis-je.

Le colonel tira sa montre. J'élevai vers le ciel brillant d'étoiles, que je croyais contempler pour la dernière fois, une ardente et suprême prière.

« C'est fait, » dit le colonel.

Je ne répondis rien, et, d'une main mal affermi, je ramassai, la bride de mon cheval, que je rassemblai entre mes doigts agités d'un tremblement nerveux.

« Encore une minute, dis-je au colonel, car j'ai besoin de tout mon sang-froid pour exécuter l'effrayante manœuvre que je vais commencer.

— Accordé, » répondit Garduño.

Mon éducation, je vous l'ai dit, avait été faite dans la campagne. Mon enfance, une partie de ma première jeunesse, s'étaient passées presque à cheval; je puis dire sans trop me flatter que, s'il y avait quelqu'un dans le monde capable d'accomplir cettre prouesse équestre, c'était moi. Je fis sur moi-même un effort presque surnaturel, et je parvins à recouvrer tout mon sang-froid en face de la mort. A tout prendre, je l'avais bravée déjà trop souvent pour m'en effrayer plus longtemps. Dès ce moment, je me pris à espérer encore.

Lorsque mon cheval sentit pour la première fois, depuis ma rencontre avec le colonel, le mors serrer sa bouche, je m'aperçus qu'il tressaillait sous moi. Je me raffermis vigoureusement sur mes arçons, pour faire comprendre à l'animal effrayé que son maître ne tremblait plus. Je le soutins de la bride et des jambes, comme fait tout bon cavalier dans un passage dangereux, et de la bride, du corps et de l'éperon, je parvins à le faire reculer de quelques pas. Déjà sa tête était à une plus grande distance de celle du cheval que montait le colonel, qui m'encourageait de la voix. Cela fait, je laissai reposer un peu la pauvre bête tremblante, qui m'obéissait malgré sa terreur, puis je recommençai la même manœuvre. Tout à coup je sentis ses jambes de derrière manquer sous moi; un horrible frisson parcourut tout mon corps, je fermai les yeux comme si j'allais rouler au fond de l'abîme, et je donnai à mon corps une violente impulsion du côté du mur de l'hacienda, dont la surface ne m'offrait pas une saillie, pas un brin d'herbe pour prévenir une chute. Ce brusque mouvement, joint à un effort désespéré que fit le cheval, me sauva la vie. Il s'était remis sur ses jambes, qui semblaient près de se dérober sous lui, tant je les sentais trembler.

J'étais parvenu à gagner, entre le bord du précipice et le mur du bâtiment un endroit plus spacieux. Quelques pouces de terrain de plus auraient pu me permettre de faire volte-face ; mais le tenter eût été mortel, et je ne l'essayai pas. Je voulus recommencer à marcher à reculons ; deux fois le cheval se dressa sur ses jambes de derrière et retomba à la même place. J'eus beau le solliciter de nouveau de la voix, de la bride et de l'éperon ; l'animal refusa opiniâtrément de faire un pas de plus en arrière. Je ne sentis pas mon courage à bout cependant, car je ne voulais pas mourir. Une dernière et unique chance de salut m'apparut subitement comme un trait de lumière, je résolus de l'employer. Dans la jarretière de ma botte, à la portée de ma main, était passé un couteau aigu et tranchant : je le tirai de sa gaîne. De la main gauche, je commençai par caresser l'encolure de mon cheval, tout en lui faisant entendre ma voix. Le pauvre animal répondit à mes caresses par un hennissement plaintif ; puis, pour ne pas le surprendre brusquement, ma main suivit petit à petit la courbure de son cou nerveux, et s'arrêta enfin sur l'endroit où la dernière vertèbre se joint au crâne. Le cheval chatouillé tressaillit, mais je le calmai de la voix ; quand je sentis sous mes doigts pour ainsi dire palpiter la vie dans le cerveau, je me penchai du côté de la muraille, mes pieds quittèrent doucement l'étrier, et j'enfonçai d'un coup vigoureux la lame aiguë de mon couteau dans le siége du principe vital. L'animal tomba comme foudroyé, sans faire un mouvement, et moi, les genoux presque à la hauteur de mon menton, je me trouvai à cheval sur un cadavre. J'étais sauvé ; je poussai un cri de triomphe auquel répondit un cri du colonel, et que le gouffre répéta en mugissant, comme s'il eût senti sa proie lui échapper. Je quittai la selle et je m'as-

sis entre la muraille et le corps de mon cheval, et là, adossé contre l'un des contre-forts, je poussai vigoureusement de mes deux jambes le cadavre du pauvre animal, qui roula dans l'abîme. Je me relevai, je franchis en quelques bonds toute la distance qui me séparait de l'endroit où j'étais à la plaine, et, sous l'irrésistible réaction de la terreur que j'avais comprimée si longtemps, je tombai évanoui sur le sol. Quand je rouvris les yeux, le colonel était à côté de moi.

II

L'hacienda de San-Eustaquio.

Après m'avoir félicité de mon adresse et de mon sang-froid, Garduño me demanda par quel hasard j'étais seul à cette heure de la nuit près d'un bâtiment où il y avait garnison espagnole. Je lui fis part du projet qui nous amenait, mes hommes et moi.

« Combien avez-vous de soldats sous vos ordres ? me demanda-t-il.

— Cent à peu près, résolus à boire ou à mourir. »

A cette nouvelle, je vis les yeux de l'officier étinceler d'une joie presque féroce.

« Vous avez bien soif aussi ? repris-je.

— Soif de vengeance ! répondit l'officier ; et voilà pourquoi, malgré la destruction presque totale de mon détachement, j'erre le jour et la nuit dans ces environs pour trouver l'occasion de me venger.

— De quoi donc, colonel ?

— D'un outrage auquel je ne survivrai pas, si je ne le lave dans le sang, ou si du moins je ne rends pas honte pour honte. J'ai là environ encore cinquante hommes, reprit le colonel, qui paraissait ne pas vouloir s'expliquer davantage, et je vais les joindre aux vôtres. »

J'indiquai au colonel l'endroit où il nous trouverait, et je m'empressai de rejoindre ma troupe, qui m'attendait avec impatience. J'avais à peine raconté à Valdivia mon aventure, que le colonel Garduño nous rejoignit avec cinquante hommes, comme il l'avait annoncé. Nous apprîmes de lui qu'il avait déjà infructueusement attaqué l'hacienda la veille, et qu'il avait été repoussé avec une perte considérable. Nous nous mîmes alors à délibérer, et le colonel soumit à un sévère interrogatoire le prisonnier espagnol. Il donna ensuite l'ordre de la marche, et, quand nous fûmes près de l'hacienda :

« Pensez-vous, dit-il à l'Espagnol, qu'il y ait une sentinelle dans le clocher?

— Il y en a toujours une la nuit, répondit le captif; mais vous avez la chance qu'elle soit endormie à son poste, où personne ne peut la surveiller. »

Au moment où l'Espagnol parlait, les cris de : *Alerta centinela !* retentirent tout autour de l'hacienda; c'étaient les factionnaires qui s'avertissaient. Nous suivîmes avec attention les diverses voix qui se répondaient et mouraient au loin. Aucun son ne sortit de la cage de pierre du clocher. La sentinelle était donc endormie.

« Ah ! si nous avions une seule pièce de canon ! s'écria Valdivia; pendant que cinquante hommes escaladeraient à l'aide de leurs *lazos* les terrasses de ce bâtiment, nous battrions la porte en brèche, et nous

prendrions entre deux feux ces chiens de *Gachupines*[1].

— Nous avons laissé un canon sous des buissons non loin d'ici, dit le colonel ; mais il ne peut servir, ses affûts sont brisés : c'est un morceau de cuivre inutile.

— Avez-vous des munitions ? demandai-je à mon tour.

— Le canon est à côté de son caisson rempli de munitions, reprit Garduño ; mais, je vous le dis, c'est comme un fusil sans batterie. »

Je jetai un coup d'œil sur les bras nerveux de Valdivia ; celui-ci me comprit.

« Je prendrai quelques hommes avec moi, et j'irai le chercher; dit Valdivia. Messieurs, nous boirons ce soir à notre aise. »

En disant ces mots, Valdivia se mettait en devoir de partir.

« Vous n'allez pas seul sans doute ? lui dis-je.

— Ma foi ! si le canon ne pèse pas plus qu'un cheval avec son cavalier, je pourrai bien l'apporter sans avoir besoin d'aide.

— Il pèse beaucoup plus, reprit le colonel ; dix hommes, qui savent où est le canon, vont vous accompagner. »

Au bout d'un quart d'heure, les hommes revenaient. Ils avaient attelé leurs chevaux avec des cordes autour de la pièce de canon démontée, qu'ils traînaient sur un sol inégal. Parfois un obstacle de terrain rendait le canon immobile ; alors Valdivia se penchait, faisait un effort, et le canon dégagé rampait de nouveau sur le

1. *Gachupines*, hommes qui portent des souliers; c'est le nom que les Indiens donnèrent aux premiers conquérants espagnols.

terrain. Je fis alors ranger mes hommes en silence à trois cents pas environ de l'hacienda.

« Maintenant, mes enfants, leur dis-je, nous avons deux moyens d'attaquer : le premier est de pousser tous ensemble notre cri de guerre à la manière des Indiens; le second est d'escalader l'hacienda pendant que nous canonnerons la porte ; le prisonnier grimpera avec vous pour vous servir fidèlement de guide sous peine de mort, et, tandis que nous entrerons par la brèche, vous entrerez par les terrasses. Mais ce second moyen ne peut être adopté qu'au cas où il se trouvera cinquante hommes assez braves, assez lestes et assez résolus pour escalader une muraille qui donne sur un précipice dont on ne peut pas voir le fond. Du reste, passé une certaine hauteur, ajoutai-je, l'homme qui tombe n'y regarde plus.

— Je marcherai le premier, s'écria le colonel, qui avait écouté ma harangue, et peut-être, pour prix de notre audace, serons-nous assez heureux pour mettre la main sur le commandant.

— Vous lui en voulez beaucoup, à ce qu'il paraît ? dis-je au colonel.

— A mort ! comme on peut en vouloir à l'homme qui vous a infligé un mortel outrage. »

L'exemple du colonel encouragea les guerrilleros, et bientôt celui-ci pût choisir, parmi tous ceux qui s'offraient, les plus forts et les plus agiles pour l'accompagner. De toute cette troupe, celui qui paraissait évidemment le moins enthousiasmé était le prisonnier espagnol, à qui cette escalade d'un mur de vingt-cinq pieds de haut, se dressant à pic au-dessus d'un gouffre, ne souriait que médiocrement.

Les cinquante hommes désignés par le colonel faisaient leurs préparatifs d'escalade. Le bâtiment massif

était orné à des distances très-rapprochées d'*almenas* (espèce de créneaux), qui indiquaient la noblesse du propriétaire. Chaque soldat était muni de son lazo, dont un anneau de fer servait à former le nœud coulant. En une minute, à chacun des créneaux fut suspendue une corde flottante dont l'extrémité entourait la saillie de pierre. Avant que le signal fût donné pour commencer l'escalade, nous convînmes, Garduño et moi, que les soldats du colonel n'attaqueraient la garnison ennemie qu'au troisième coup de canon qu'ils entendraient; trois boulets nous paraissaient plus que suffisants pour jeter à bas la porte de la ferme. Les conventions faites, le colonel, avec son calme ordinaire, saisit le premier la corde flottante qui devait lui servir d'échelle, et la mit dans la main du prisonnier en lui ordonnant de le précéder. Quand l'Espagnol se fut élevé au-dessus du sol de quelques pieds, don Garduño mit son poignard entre ses dents et s'enleva de terre à son tour. Les guerrilleros firent comme lui, et bientôt nous vîmes cinquante hommes, s'aidant des mains le long de la corde et des pieds contre la muraille, flotter au-dessus du précipice, comme autant de démons qui semblaient sortir de l'abîme.

Quoique périlleuse en elle-même, car un étourdissement subit ou la rupture d'un des lazos pouvait lancer un homme dans l'éternité, cette ascension était plus facile encore que l'attaque dont je m'étais chargé. La sentinelle postée dans la cage du clocher, eût-elle fidèlement veillé, ne pouvait apercevoir les assaillants cachés par le mur; mais le poste que nous avions choisi offrait un autre genre de danger : nous allions bientôt quitter le couvert des arbres qui dissimulait notre présence aux yeux des factionnaires, pour entrer en rase campagne, embarrassés d'un canon qu'il fallait traîner à force de

bras. Heureusement cette marche se fit sans accident, et, quand nous vîmes le dernier des nôtres prendre pied sur la terrasse de l'hacienda, nous songeâmes, Valdivia et moi, à remplir le rôle que nous nous étions réservé.

Avant de nous démasquer, je commençai par donner l'ordre de charger le canon. Ceux qui l'avaient traîné y attelèrent de nouveau leurs chevaux, et nous avançâmes; mais à peine avions-nous fait quelques pas, qu'une des sentinelles, postée sur l'un des hangars intérieurs, donna l'alarme, et déchargea sa carabine contre nous. La balle n'atteignit personne par bonheur, et nous redoublâmes d'efforts pour traîner le canon démonté jusqu'à l'endroit où nous supposions qu'était la porte d'entrée que nous voulions enfoncer. D'autres coups de fusil retentirent bientôt à nos oreilles, et nous entendîmes dans les cours de l'hacienda les tambours battre et les clairons résonner. Il n'y avait plus pour nous d'espoir de surprendre la garnison, et je fis passer de rang en rang l'ordre à mes cavaliers de pousser des cris aigus en changeant à chaque cri l'intonation de leur voix. Grâce à cette ruse, cinq cents hommes paraissaient hurler presque à la fois. La détonation du canon, auquel je mis le feu, ébranla tous les échos.

Bientôt le mur fut garni de soldats espagnols, et les décharges se succédèrent rapidement. Quoiqu'elles commençassent à devenir meurtrières, l'ardeur de vaincre fit qu'aucun de nos soldats ne lâcha pied. Nous répondîmes au feu de l'ennemi. Les cavaliers qui traînaient le canon redoublèrent d'efforts; mais au moment où ils allaient tourner l'angle du mur d'enceinte pour longer celui qui faisait face à l'hacienda, dans lequel la grande porte était enclavée, un fossé profond et large les arrêta. A moins d'un pont volant, il était impossible que le canon franchît cet obstacle inattendu.

« Nous jetterons un pan de muraille par terre, me dit Valdivia. Ces briques résisteront moins qu'une porte de chêne bardée de fer.

— C'est vrai, » m'écriai-je, et je mis pied à terre pour pointer la pièce avant de la charger ; mais, au moment où je prenais mon point de mire, je jetai un cri de désappointement : par suite de la hauteur du mur et de l'inégalité du sol, le boulet ne pouvait atteindre que la terre d'un talus sur lequel s'élevaient les assises de brique. Tous nos efforts étaient perdus. Comment, en effet, abaisser ou élever la gueule d'une pièce d'artillerie privée d'affût? Cependant une grêle de balles pleuvait sur nous. La position devenait critique. Nous ne pouvions sans échelles escalader les murs défendus par un feu bien nourri, et les cinquante hommes qui devaient combiner leur attaque avec la nôtre couraient le risque d'être tués ou faits prisonniers sans profit pour nous.

« Combien s'en manque-t-il pour que le canon porte en plein dans la muraille? me demanda Valdivia.

— D'un pied et demi à peu près, répondis-je en mesurant de nouveau le terrain et en tirant de l'œil une ligne jusqu'au pied du mur.

— Et si vous aviez un affût de la hauteur d'un pied et demi, vous pourriez ouvrir une brèche ?

— Sans aucun doute.

— Eh bien! mon dos servira d'affût, reprit Valdivia.

— Vous plaisantez !

— Non, je parle sérieusement.»

Tout le monde connaissait la vigueur extraordinaire de Valdivia, mais personne ne s'attendait à une semblable proposition. Valdivia parlait sérieusement en effet, car il s'agenouilla, appuya ses deux mains sur le sol, et présenta la surface de ses larges épaules pour soutenir le canon.

« Essayons, dit-il. J'ai promis que nous aurions à boire cette nuit et que je sauverais l'armée du général. Allons, à l'œuvre ! »

Six hommes eurent toutes les peines du monde à enlever le canon à la hauteur voulue ; cependant ils réussirent à le mettre en équilibre sur le dos de Valdivia. L'hercule supporta l'énorme fardeau sans broncher. Un ou deux lazos enroulés autour du canon et sous le ventre de l'intrépide soldat servirent à le fixer comme une caronade à bord d'un vaisseau.

« Chargez la pièce jusqu'à la gueule, » s'écria Valdivia.

Les balles continuaient à pleuvoir, et un des hommes qui bourraient le canon tomba mort à côté du soldat transformé en affût. On vint à bout cependant de charger la pièce.

« Baissez-vous un peu, dis-je à Valdivia, là.... c'est bien, maintenant tenez ferme. »

L'affût vivant resta immobile comme s'il eût été de fer. Je pris la mèche des mains d'un soldat et je l'approchai de la lumière. Le coup partit ; un large trou fut ouvert dans le mur.

« Eh bien ! s'écria Valdivia en se soulevant à demi sur ses puissantes mains pour juger de l'effet du boulet.

— Tout va bien, ami ; le boulet a porté en plein. »

Valdivia reprit sa posture ; on rechargea de nouveau la pièce jusqu'à la gueule : le second coup tonna contre le mur, d'où s'élevèrent des flots de poussière.

Cette fois encore Valdivia se dressa à demi. Oh ! c'était beau, seigneur cavalier, c'était beau de voir cet homme, fort comme vingt hommes, se soulever à chaque coup et soulever avec lui la masse énorme attachée à ses reins. Les veines du front gonflées, la figure enflammée, Valdivia suivait de l'œil la trace du boulet

qu'il servait à guider. Nos braves, qui jusqu'alors avaient hurlé de soif, rugissaient d'admiration.

« Encore un coup, s'écria l'athlète, mais pointez plus à gauche. »

Je fis ce que commandait Valdivia. On mit dans le canon une troisième charge, et pour la troisième fois l'explosion gronda. Cette fois je crus entendre une exclamation sourde de Valdivia, qui fit un effort pour se soulever un peu, mais sans pouvoir y réussir. Je détachai alors le canon des reins du soldat. Valdivia poussa un soupir de soulagement et voulut se mettre debout; effort inutile! ses jambes lui refusèrent le service, et cet homme si fort, si vigoureux, s'affaissa sur lui-même comme une masse inerte.

Sans me douter cependant que cette merveille de force, que ces bras nerveux, qui valaient pour nous une machine de guerre, fussent désormais paralysés, je courus à la brèche que nous venions d'ouvrir. Pendant ce temps, les cinquante hommes commandés par le colonel s'étaient élancés de leur cachette à notre troisième coup de canon, et les cris qu'ils poussaient en accourant firent diversion en notre faveur : en un clin d'œil, une trouée sanglante fut ouverte dans les rangs espagnols. A travers la brèche, nos soldats altérés avaient aperçu dans la cour de l'hacienda la noria qui en occupait le milieu, et nulle puissance humaine n'eût pu résister à l'impétuosité de leur attaque. Ce fut bientôt dans la cour de l'hacienda une mêlée terrible et furieuse comme dans un abordage sur mer. Les ténèbres dissimulaient notre petit nombre aux yeux des Espagnols surpris, tandis qu'à peu de chose près nous connaissions leur force. Les cris forcenés de *hurra! Mejico! independencia!* retentissaient de tous côtés, et parfois j'entendais le colonel qui s'écriait : « Au commandant! au com-

mandant! Qu'on le prenne vif, mais pas une égratignure! »

Je regrettai alors l'absence de Valdivia, dont le bras puissant nous eût été si utile. Tandis que je faisais de vains efforts pour pénétrer jusqu'au commandant, que je reconnaissais à son uniforme, un large nœud coulant plana un instant au-dessus de lui et s'abattit sur sa tête; je le vis chanceler et tomber, puis je ne vis ni n'entendis plus rien : un coup de crosse de carabine, que je reçus sur le crâne, me jeta sans connaissance sous les pieds des combattants. Quand je revins à moi, la cour de l'hacienda était calme; l'héroïque Valdivia était couché à côté de moi. Des torches allumées, disposées dans la main des porteurs de manière à tracer une large circonférence de lumière, éclairaient vivement tous les objets, et, dans un espace resté libre au milieu de la zone éclairée par les torches, on s'occupait à planter quatre piquets.

« Où suis-je? m'écriai-je en reconnaissant Valdivia.

— Chez vous, parbleu! répondit-il. Nous sommes vainqueurs, je vous l'avais bien dit. Il est vrai que....

— Et quelle cérémonie prépare-t-on ici? interrompis-je.

— C'est une vengeance qui va réjouir le colonel Garduño, » répondit Valdivia.

Quand les quatre piquets furent plantés à une distance à peu près égale les uns des autres, on amena un homme dépouillé de son uniforme, pâle et les yeux hagards. Je reconnus le commandant espagnol que j'avais vu tomber dans la mêlée.

« Commandant, dit le colonel, qui s'avança au milieu du cercle de lumière, vous avez gratuitement outragé un ennemi pris les armes à la main, et vous subirez le même outrage. »

Sur un geste de Garduño, on coucha le commandant à plat ventre ; ses pieds et ses mains furent attachés aux quatre piquets, et la flagellation commença. Je détournai la tête pour ne pas voir ce triste spectacle, qui me disait assez la nature de l'outrage que le colonel avait subi lui-même par ordre du commandant espagnol.

« Allez maintenant, reprit le colonel quand l'exécution fut terminée, et souvenez-vous de ne plus déshonorer votre nom en violant les lois de la guerre. »

Le commandant s'éloigna, au milieu des huées des soldats, en dévorant des larmes de rage.

« Et vous, mon brave, dis-je à Valdivia, étendu près de moi, que vous est-il arrivé ?

— J'ai accompli ma promesse, reprit simplement le soldat. Un exprès que je viens d'envoyer au général Rayon va l'instruire de notre victoire ; son armée ne passera pas à l'ennemi, et la guerre continuera sous ses ordres. Quant à moi, continua-t-il, je ne servirai plus à grand'chose, car j'ai les reins à moitié brisés. »

L'hercule avait deux fois soutenu sans broncher le recul du canon ; le troisième coup lui avait été fatal. Cependant l'incalculable puissance de la poudre n'avait réussi qu'à fausser ses vertèbres de fer sans avoir pu les briser, et voilà pourquoi Valdivia n'était pas mort.

Grâce à l'héroïque dévouement de l'homme surnommé depuis *Cureño* (affût), le général Rayon put continuer sa marche vers Zacatécas. Il n'en avait pas fini cependant avec les obstacles que de sourdes menées multipliaient sur ses pas. Le général Ponce, l'instigateur de la révolte, se rappelait que la veille Rayon avait eu la faiblesse de composer avec les séditieux. Rayon, en effet, pour se débarrasser des mutins, leur avait fait espérer que le lendemain il accéderait à leurs

désirs, en leur permettant de déposer les armes pour profiter de l'*indulto* du vice-roi. Ponce réclama l'accomplissement de la parole donnée. Bien que cette réclamation soulevât une indignation presque générale, Ponce parvint cependant à débaucher deux cents hommes environ, avec lesquels il passa à l'ennemi quelques jours après. Cette désertion, suivie de beaucoup d'autres, réduisit à une poignée de soldats la petite armée de Rayon. Avec cette bande, le général n'en réussit pas moins à gagner les environs de Zacatécas. Un guerrillero dont le nom a été conservé par l'histoire, Sotomayor, détaché par le général en chef vers les mines de Fresnillo, parvint, après des efforts inouïs, à s'approcher de cette position, dont il s'empara. Fresnillo, touche Zacatécas. Le général Torres, de son côté, était arrivé devant le camp du *Grillo*, ainsi nommé de la montagne qui s'élève en vue de Zacatécas. Ce camp renfermait le gros de la force espagnole qui défendait la ville ; mais pour l'attaquer Torres manquait de tout, de vivres comme d'artillerie : il résolut de prendre chez l'ennemi ce qui lui faisait défaut, et, par un de ces coups d'audace que le succès peut seul consacrer, il réussit à s'emparer du camp, où étaient entassées des munitions de toute espèce, six cents fusils et cinq cents barres d'argent. Zacatécas ne pouvait plus résister : seize cents hommes évacuèrent la ville, et, le 15 août 1811, c'est-à-dire vingt jours après son départ du Saltillo, Rayon se trouvait maître de l'une des places les plus importantes du Mexique.

La prise du camp du Grillo, celle de Zacatécas, frappèrent de stupeur le gouvernement espagnol, et les noms de Rayon et de Torres, jusqu'alors inconnus, devinrent tout à coup des noms glorieux. Les chefs ennemis commencèrent dès ce moment à compter avec les

deux généraux insurgés. Malheureusement la retraite du Saltillo à Zacatécas, la prise de cette dernière ville, semblèrent avoir épuisé tout ce que le général Rayon avait d'énergie morale et de science militaire. De ce moment commença pour lui une longue série de fautes qui, à de rares exceptions près, lui donnèrent toujours le désavantage dans toutes ses rencontres avec les troupes espagnoles. Dès lors Rayon, quoique d'une bravoure qui demeura toujours incontestable, douta de sa fortune. Au moindre échec dans le début d'une action, le général mexicain, découragé, se tenait pour battu et lâchait pied sans chercher à regagner l'avantage momentanément perdu. Bientôt, sous le poids de ses défaites répétées, Rayon vit, à la prise de Zitácuaro, s'éclipser le prestige et la gloire de son nom. Depuis cette journée fatale, Rayon, que son étoile avait abandonné, ne fut plus, il faut le dire, qu'un obstacle aux progrès de l'indépendance. Dénué de la grandeur d'âme nécessaire pour descendre de son propre gré du poste élevé où il était parvenu, il employa toute l'activité de son esprit à contrarier l'avénement de généraux plus heureux ou plus habiles que lui. Ses prétentions à garder un commandement suprême dont le poids l'écrasait devinrent funestes à la cause de l'insurrection, et répandirent de nombreux germes de discorde parmi les chefs de l'armée révolutionnaire. Heureusement pour la cause mexicaine, une nouvelle réputation militaire grandissait loin de Rayon. C'était celle de l'homme à qui l'histoire assignera sans nul doute le premier rang parmi les généraux qui soutinrent le nouveau pavillon mexicain, et dont pourtant les prétentions de Rayon devaient finir par causer la perte, l'illustre général Morélos.

L'histoire de Cureño était celle même du général

Rayon, et m'avait retracé un des épisodes les plus singuliers de cette guerre. La nuit, autour de nous, était devenue complète, les feux des muletiers s'étaient éteints, et les solennelles harmonies de la solitude avaient remplacé les bruits confus qu'une heure auparavant la brise apportait encore à nos oreilles. Il était temps de regagner notre gîte et de nous préparer, par quelques heures de sommeil, à la traite du lendemain. Toutefois, avant de rentrer à la *venta*, je tenais à éclaircir un doute que le récit du capitaine laissait subsister en moi.

« Et Cureño, dis-je à don Ruperto, son pays s'est-il au moins souvenu de lui ? Son nom ne vivra-t-il pas dans la mémoire des Mexicains à côté de celui du général qu'il a sauvé par son héroïque dévouement ?

— Hélas ! me répondit don Ruperto, quelques lignes consacrées au vieux soldat par les historiens de la guerre de l'indépendance, voilà quelle a été toute sa récompense, et, quand la race énergique dont il fut un des plus nobles types aura disparu du Mexique, personne ne pourra dire dans le pays ce que le général Rayon doit à Valdivia Cureño. »

CRISTINO VERGARA.

I

Le Mexique compte peu de villes aussi charmantes que Jalapa et Tepic, toutes deux voisines de la mer et séparées par vingt lieues, l'une de l'Atlantique, l'autre du Pacifique. A Jalapa comme à Tepic, aux deux extrémités du grand plateau mexicain, on retrouve les mêmes masses d'ombre et de verdure, les mêmes jardins embaumés, la même température tour à tour fraîche ou tiède, suivant que la brise souffle des montagnes ou de l'Océan. On peut dire que Tepic est à San-Blas ce que Jalapa est à Vera-Cruz, une sorte de grande ville où les habitants des côtes viennent, au milieu des grenadiers et des orangers en fleurs, oublier un moment les labeurs et les soucis de leur vie journalière. J'avais quitté Jalapa depuis un an quand j'arrivai à Tepic, et, au terme de mon voyage, il me semblait être revenu à mon point de départ, tant est frappante la ressemblance de ces deux cités également favorisées par le climat, également placées, comme de fraîches

oasis, entre les plaines brûlantes de la côte et les sommets glacés de la Sierra-Madre.

On se souvient peut-être que, parti de Mexico et me dirigeant vers San-Blas, j'avais fait rencontre, dans la plaine de Calderon, aux environs de Guadalajara, d'un ancien chef de guerrillas, excellent guide et joyeux compagnon, don Ruperto Castaños. C'était avec lui que je chevauchais depuis ce moment ; c'était lui qui m'avait indiqué la maison de doña Faustina Gonzalez à Tepic comme notre point de réunion dans cette ville. A une lieue environ de Tepic, cédant à une impatience trop bien justifiée par nos pénibles marches à travers la Sierra-Madre, j'avais devancé le capitaine, et j'étais déjà depuis près d'une heure installé sous le toit hospitalier de doña Faustina, quand don Ruperto, haletant et soucieux, vint me rejoindre.

« Quelle fâcheuse rencontre avez-vous faite ? lui demandai-je, surpris de son émotion inaccoutumée.

— Fâcheuse en effet, répondit-il. Villa-Señor est de retour dans ce pays, et nous sommes bien près du hameau de Palos-Mulatos.

— Vous parlez par énigmes, mon cher capitaine ; je ne connais ni Villa-Señor ni le hameau de Palos-Mulatos.

— Vous avez raison, mais vous allez me comprendre. Villa-Señor est un ancien officier, qui, lors de la guerre de l'indépendance, servait en qualité de capitaine dans les rangs espagnols. Fait prisonnier dans une escarmouche par un de mes compagnons d'armes, un *gaucho* venu du Chili au Mexique, et qui s'appelait Cristino Vergara, Villa-Señor ne sortit de ses mains que pour être soumis à des raffinements de torture dont je vous épargne le récit. Aujourd'hui, bien des années se sont écoulées depuis l'époque où les hasards

de la guerre firent tomber momentanément Villa-Señor au pouvoir de Vergara. L'ancien prisonnier du gaucho est rentré au Mexique, qu'il n'avait pas revu depuis les luttes de 1811. C'est lui que je viens de rencontrer aux barrières de Tepic, et j'ai eu le malheur de laisser échapper devant cet homme, devenu l'ennemi mortel de Cristino Vergara, quelques mots qu'il n'aura eu garde d'oublier.

— Quelle est donc cette révélation si fatale ? demandai-je en souriant au capitaine.

— J'ai appris à Villa-Señor que Cristino Vergara habitait le hameau de Palos-Mulatos.

— Eh bien ?

— Eh bien ! le hameau de Palos-Mulatos est à quelques heures de Tepic, et dans quelques heures, peut-être, un de ces deux hommes, le gaucho ou l'Espagnol, aura cessé de vivre. Comprenez-vous maintenant ?

— Je comprends que si vous tenez à réparer votre étourderie, nous n'avons qu'un parti à prendre, quelque fatigués que nous soyons : c'est de ne faire ici qu'une courte halte, et d'aller coucher à Palos-Mulatos, chez votre ami le gaucho Vergara. »

Le capitaine me remercia d'avoir pris l'initiative d'une proposition qu'il n'osait pas me faire. Palos-Mulatos est un hameau perdu au milieu des forêts, sur la route de San-Blas. Nous pouvions donc, sans nous écarter de notre itinéraire, rendre visite à Cristino Vergara. Je n'avais qu'un regret en quittant ainsi Tepic le jour même de mon arrivée : c'était de me priver d'une semaine de repos dans un séjour aussi charmant ; mais j'avais, après tout, pleine liberté d'y revenir dès que j'aurais terminé les affaires qui m'appelaient à San-Blas, et, une fois hors de Tepic, sur la route des forêts

voisines de la mer, je fus tout entier aux sérieuses préoccupations dont je ne pouvais me défendre en pensant au drame où l'indiscrétion de mon compagnon de voyage m'appelait si brusquement à jouer un rôle.

Chemin faisant, le capitaine me donna de nouveaux détails sur l'homme que nous allions voir. Le gaucho Vergara avait conservé dans la vie domestique toutes les habitudes de cruauté qui le faisaient redouter de ses compagnons d'armes. Le capitaine Villa-Señor n'avait pas seul à se plaindre de ce terrible enfant des Cordillères. Dans la population paisible au milieu de laquelle il était venu s'établir, Cristino Vergara s'était aussi créé d'implacables ennemis. Quand il s'était installé à Palos-Mulatos, le Chilien avait amené avec lui, outre sa femme, un fils déjà grand et deux filles en bas âge. Son fils s'était pris de querelle, à peine arrivé, avec un chasseur bien connu dans les environs du hameau. Ce chasseur, nommé Vallejo, avait tué l'imprudent agresseur ; mais, à quelques jours de là, il tombait lui-même sous la balle de Cristino. Le fils unique du chasseur, Saturnino, avait promis à son père mourant de le venger, et, bien qu'il eût paru depuis ce jour oublier sa promesse, les voisins de Cristino se disaient que tôt ou tard les événements mettraient aux prises dans un duel terrible le jeune chasseur et le vieux gaucho.

« De telles mœurs vous étonnent, ajouta le capitaine. Que voulez-vous ? quand la guerre civile éclate quelque part, les guerres de famille la suivent de près. Cette fois, nous avons du moins quelque chance de séparer les combattants, et, si vous m'en croyez, nous piquerons des deux pour arriver plus vite. »

Je ne me fis pas prier, et les chevaux frais que nous avions pris à Tepic secondèrent vaillamment notre im-

patience. Nous avions quitté, le capitaine et moi, vers quatre heures du soir, la maison de doña Faustina, et vers six heures nous étions déjà en vue des grandes forêts qui annoncent les abords de l'océan Pacifique. Entre la mer et ces forêts, qui abritent sous leurs cimes verdoyantes une des populations les plus curieuses du Mexique, il y a plus d'un point de ressemblance. Sur les flots comme sous les feuillages, ce sont les mêmes rayons qui se jouent, les mêmes murmures qui résonnent, le même aspect de majestueuse immobilité qui s'offre au voyageur. Dans ces forêts comme sur l'Océan, on chercherait en vain un sentier, une route tracée. A part quelques sillons, quelques coulées de bêtes fauves, aucun chemin battu ne divise les masses des érables et des frênes qui dominent çà et là les hautes cimes des palmiers. Le seul bruit qui annonce la présence de l'homme dans ces grands bois est celui de quelque chariot dont les roues sifflent et crient au loin sous l'effort d'un attelage de bœufs haletants. De rares clairières voient s'élever quelques cabanes, tantôt isolées, tantôt groupées en hameaux. La classe d'hommes ainsi plongée au sein d'une nature vierge mène une vie de luttes et d'aventures qui la familiarise de bonne heure avec le péril. Abandonnant la lisière du bois à des populations plus patientes et plus paisibles, les hommes de la forêt n'ont guère de rapports avec les hommes de la plaine. Ce sont d'ordinaire des natures violentes, qui fuient la contrainte des lois et le séjour des villes. Aussi les chasseurs mexicains ne sortent-ils de leurs retraites que pour vendre les peaux de chevreuils dont la chair les nourrit, ou pour échanger contre une prime la dépouille des jaguars qu'ils ont tués. Outre des malfaiteurs en querelle avec la justice, les forêts mexicaines recèlent aussi, bien qu'en plus petit nombre, de vieux

débris des guerres de l'indépendance, des partisans échappés aux luttes révolutionnaires, et qui cherchent dans la chasse un dédommagement aux émotions perdues de la guerre. Tels étaient les hommes au milieu desquels j'allais passer une nuit avant d'atteindre San-Blas. On comprend qu'au moment de pénétrer sur cette terre promise de la Bohême mexicaine, je me félicitai du hasard qui me donnait pour compagnon, dans cette traversée périlleuse, un vieux capitaine de guerrillas, certain de rencontrer partout des amis, sous le chaume des *jacales* comme sous le toit des *ventas*, dans les sentiers des forêts vierges comme sur les grandes routes.

D'abord vivement éclairés par les rayons du soleil couchant, puis assombris par le crépuscule, les bois se rapprochaient de nous, mais insensiblement, et nous avions hâte d'atteindre ces fraîches retraites que les détours obligés du chemin reculaient sans cesse en dépit de nos efforts. Nous étions entrés dans la zone brûlante qui rayonne autour de San-Blas, et le ciel, que venait d'empourprer le soleil couchant, était déjà blanchi par la lune quand nous atteignîmes enfin la région boisée sur la lisière de laquelle nous devions rencontrer le *pueblo* de Palos-Mulatos.

« Encore quelques pas et nous arrivons ! » me cria le capitaine.

Et je lançai mon cheval avec joie au milieu d'une vaste prairie. Nous l'avions à peine franchie, qu'un ruisseau assez large nous força d'arrêter nos chevaux. Sur l'autre bord du ruisseau s'élevaient quelques cabanes qui laissaient échapper à travers les nombreux interstices de leur cloison de bambous les rougeâtres clartés des foyers intérieurs. Ces *jacales* ou chaumières étaient situés au milieu d'une grande clairière dans la-

quelle les mouches à feu dessinaient en se croisant mille courbes étincelantes.

« Nous sommes arrivés, me dit le capitaine ; voici devant nous le pueblo de Palos-Mulatos. »

J'étais fort heureux, je l'avoue, d'avoir atteint le but de notre pénible excursion. L'aspect calme et joyeux de ce petit village, la chaleur étouffante qui pesait sur nous depuis notre départ de Tepic, le désir de camper à l'ombre des forêts vierges, tout m'eût décidé à choisir cet endroit pour lieu de halte, sans parler même de la grave circonstance qui nous y amenait. Il restait cependant à passer le ruisseau qui défendait les approches du village, et je remarquai bientôt que le capitaine, en promenant ses regards sur ce cours d'eau large et assez profond, avait l'air désappointé d'un chasseur en défaut.

« Mais, de par tous les diables, dit-il enfin, il y avait un pont dans cet endroit ! »

En ce moment, un homme parut sur l'autre bord. Le capitaine le héla ; puis, quand l'homme se fut approché :

« N'est-ce point ici Palos-Mulatos ? lui cria-t-il. Où donc est le pont qui conduisait au village ?

— Vous êtes bien à Palos-Mulatos ; mais les dernières crues ont emporté le pont. Puisque vous êtes à cheval, allez à une demi-lieue d'ici : vous trouverez un autre pont plus solide, qui a résisté au torrent, et dans une demi-heure vous serez rendu à Palos-Mulatos.

— Dans une demi-heure, *caramba !* et s'il est trop tard ?

— Il y a bien un autre moyen ; vous voyez là-bas, à gauche, ce réseau de lianes : c'est un pont aussi, un pont que le bon Dieu a fait et que les hommes du pue-

blo prennent tous les jours ; mais je vous préviens qu'il n'est pas sûr pour les cavaliers. »

Le capitaine secoua la tête ; il paraissait se défier beaucoup du singulier moyen de communication qu'on venait de lui indiquer. Pour moi, j'étais décidé à gagner le plus tôt possible le hameau, dont l'aspect pittoresque m'avait séduit. J'offris au capitaine de traverser à pied le pont de lianes, tandis que, emmenant mon cheval en laisse, il irait passer la rivière à une demi-lieue de là. Don Ruperto accepta l'arrangement.

« En arrivant à Palos-Mulatos, me dit-il en prenant la bride de mon cheval, vous demanderez la cabane du gaucho Cristino Vergara, vous lui annoncerez ma visite, et vous le prierez de faire mettre à la broche, pour moi, la moitié d'un chevreau. Allez donc ; je vous rejoindrai bientôt. »

Le guerrillero partit presque en même temps au galop; je me dirigeai vers le pont de lianes, et au bout de quelques instants je me trouvai à l'entrée de cette galerie naturelle formée par les entrelacements de mille plantes grimpantes. Le long du ruisseau s'étendait un inextricable pêle-mêle de lataniers et de cactus : les longues et fortes lianes qui pendaient des rochers s'étaient enroulées autour du tronc d'un palmier que la tempête avait déraciné, et qui était tombé en travers du torrent. Maintenu par les lianes, et ne touchant le sol par aucune de ses extrémités, ce tronc offrait vraiment l'image d'un pont qu'aucune main humaine n'eût osé aussi hardiment suspendre au-dessus de l'abîme. Je restai un moment partagé entre la surprise et l'admiration, devant ce frêle chemin tracé au-dessus des eaux par un architecte mystérieux. Je me décidai enfin, et je fis quelques pas sur le pont mouvant ; mais presque aussitôt un choc inattendu imprima au réseau de lianes une

violente oscillation, et je faillis trébucher. En reprenant mon équilibre, je pus remarquer sur la rive opposée un homme qui s'éloignait précipitamment et qui disparut dans le fourré. Un moment, j'hésitai à aller en avant ; je me ravisai néanmoins, et je fus bientôt sur l'autre bord. Le hameau de Palos-Mulatos n'était plus qu'à quelques pas de moi, et je me dirigeai vers ses cabanes, d'où venaient déjà jusqu'à mes oreilles de joyeuses et confuses rumeurs.

Le pueblo ne se composait que d'une douzaine de huttes. Quand, arrivé devant la première de ces chétives habitations, je demandai la demeure du gaucho, il me fut aisé de deviner quelque embarras sur la physionomie de ceux que j'interrogeais.

« Vous voulez parler du *Chileño?* me répondit enfin une jeune fille occupée à disposer quelques campanules pourpres dans les noires tresses de sa chevelure.

— Oui, je veux parler du *Chileño;* c'est Cristino Vergara qu'il se nomme, je crois?

— Cristino Vergara! Vous voyez ce latanier à quelques pas d'ici? La cabane qui s'élève au pied de cet arbre est la sienne. »

Je remerciai la jeune fille, et j'allai frapper à la cabane du gaucho. Un vieillard de haute taille vint m'ouvrir; derrière lui se tenaient une femme déjà courbée par l'âge et deux jeunes filles : j'étais dans la cabane de Cristino Vergara, et j'eus bientôt fait la commission du capitaine don Ruperto.

« Don Ruperto Castaños est ici! s'écria vivement le Chilien. Il sera, comme vous, le bienvenu dans notre pauvre cabane.

— Ce n'est pas sans peine, ajoutai-je en riant, que j'y suis arrivé, et je saurai à l'avenir qu'il ne faut jamais traverser à deux un pont de lianes.

— A deux! reprit le gaucho, dont l'œil étincela et dont la voix prit subitement un accent étrange.

— Oui, quelqu'un était sur le pont suspendu au moment où j'y passais, et, comme il craignait sans doute d'être reconnu, il a traversé le pont d'un pas si brusque, qu'il a failli me précipiter dans le torrent. »

Tout en parlant, j'observais la singulière famille au milieu de laquelle le hasard m'avait conduit. La sombre figure du gaucho exprimait une impatience péniblement contenue. La femme de Cristino et sa plus jeune fille semblaient m'écouter avec indifférence; mais il n'en était pas de même de la fille aînée du Chilien, et à peine eus-je parlé de ma rencontre sur le pont de lianes, que je remarquai un grand trouble sur sa physionomie. La curiosité que j'avais pu lire jusqu'à ce moment dans ses regards se changea en une visible inquiétude. Ses beaux yeux noirs fixés sur moi semblaient m'adresser une énergique et douce prière. L'homme que j'avais rencontré sur le pont de lianes, elle le connaissait donc? elle craignait pour lui les soupçons, la terrible colère de Cristino Vergara! et j'avais, sans le vouloir, commis une indiscrétion qui pouvait entraîner des suites funestes. Je laissai voir aussitôt à la jeune fille que j'avais compris ses supplications muettes. « L'homme qui a fui devant moi sur le pont de lianes est évidemment, repris-je, quelque *salteador* ou routier du voisinage, qui m'aurait dévalisé s'il m'avait vu sans armes, et que mon équipement presque militaire a décidé à une brusque retraite. » Je donnai néanmoins cette explication avec une sorte d'embarras qui ne pouvait échapper à un observateur quelque peu pénétrant, et le gaucho ne me répondit que par un geste de doute. Heureusement, l'arrivée du capitaine vint donner un autre cours à l'en-

tretien. Cristino Vergara se leva avec empressement pour tendre la main à son vieux camarade.

« Soyez mille fois le bienvenu, dit-il à don Ruperto; je vous remercie de n'avoir pas oublié que la hutte de Cristino Vergara est sur la route de San-Blas.

— Vous me remercierez bien plus chaudement encore, répondit le vétéran, quand vous saurez ce qui m'amène; mais je ne le dirai qu'à vous seul. En ce moment, je vois que vous êtes tous en bonne santé et que nous n'arrivons pas trop tard; c'est l'essentiel, ajouta-t-il en me lançant un regard d'intelligence. Je vois aussi que ma belle Fleur-de-Liane est devenue une grande et charmante fille. »

Fleur-de-Liane, c'était la fille aînée du gaucho, s'éloigna en rougissant, et sa sœur la suivit. Le gaucho, avec sa femme, alla, de son côté, donner quelques soins à nos chevaux. Resté seul avec le capitaine, je ne pus m'empêcher de lui faire part de l'impression d'inquiétude qui m'était restée de mes premières paroles échangées avec Cristino devant sa fille. Fleur-de-Liane rentra au moment où le capitaine allait me répondre. La jeune fille s'empressait autour de nous avec une impatience mal dissimulée. Je crus comprendre qu'elle désirait que le capitaine s'éloignât un instant, et je rappelai à don Ruperto combien il importait de mettre promptement le gaucho en garde contre un guet-apens probable de Villa-Señor.

« Je meurs de soif, répondit Castaños, et, si cette jolie fille voulait m'apporter plein un *valde* d'eau froide, je ferais volontiers ensuite ce que vous me demandez. »

Fleur-de-Liane s'éloigna, et revint presque aussitôt avec une jarre de terre poreuse qu'elle tendit au capitaine. En voyant cette jeune fille belle et brune penchée

vers le vétéran, qui tenait l'amphore collée à ses lèvres avec l'impassibilité d'un Arabe, je croyais presque avoir sous les yeux la Rébecca de la Bible. Quand le capitaine eut vidé d'un trait la moitié de l'amphore, il la remit à Fleur-de-Liane et s'éloigna après avoir déposé, en guise de remercîment, un baiser sur le front de la jeune fille. A peine était-il sorti, que Fleur-de-Liane s'approcha de moi. « Qui avez-vous rencontré au pont du ruisseau? me demanda-t-elle tremblante. Un jeune homme ou un vieillard?

— Je ne sais, je n'ai vu qu'une ombre qui a disparu presque aussitôt dans les fourrés de la rive ; mais pourquoi cette question?

— Parce que, reprit-elle avec un mélange de fierté et de timidité qui me charma, parce que l'ombre que vous avez vue est peut-être celle d'un jeune homme que j'aime, et qu'il court un danger de mort. Vous avez compris mes angoisses; après avoir éveillé les soupçons de mon père, vous avez cherché à les dissiper. Merci.

— Et vous, ne courez-vous aucun danger?

— Oh! moi, mon père me tuera s'il sait jamais le nom de celui que j'aime! »

Et, en parlant ainsi, la jeune fille semblait défier la mort avec une exaltation passionnée. Pour moi, ces derniers mots me faisaient frémir, et je pensai involontairement au fils de ce chasseur Vallejo qui avait juré une haine mortelle à Cristino Vergara. Quel autre nom eût pu décider le gaucho à frapper sa propre fille? De plus en plus soucieux et agité, j'allai m'asseoir, devant la cabane, sur un banc de bois d'où je pouvais observer tous les mouvements de la jeune fille restée dans l'intérieur. Je la vis jeter de nouveaux aliments dans le foyer, dont la flamme petilla bientôt et lança de rougeâtres lueurs à travers les interstices de la frêle cloison de

bambou. Fleur-de-Liane sortit ensuite, et alla se placer sur le seuil, de façon à pouvoir être aperçue de loin, grâce aux ardents reflets que le foyer nouvellement attisé jetait sur elle. Fleur-de-Liane tenait sous le bras le même *cantaro* qu'elle avait tendu au capitaine ; son écharpe de coton (*rebozo*), négligemment jetée sur sa tête, pendait de chaque côté de ses épaules en deux longs plis, comme les draperies des figures byzantines. Fleur-de-Liane resta quelques secondes immobile dans cette attitude : ou eût dit une statue gothique. La lune éclairait au loin le massif qui abritait le pont du ruisseau, et, au milieu de la vive clarté qui baignait la jeune fille, il était impossible que le moindre de ses mouvements échappât au regard attentif d'un homme qui se serait tenu caché sous le rideau de verdure du pont. Je compris alors que Feur-de-Liane se préparait à donner un signal. Elle commença par ôter lentement et avec un naturel parfait le *rebozo* qui la couvrait. Elle le roula en une espèce de *tortil* qu'elle arrondit au-dessus de sa tête pour soutenir la cruche à base étroite que les Espagnols ont empruntée aux Maures et importée aux Mexique ; puis, élevant son bras nu et bruni à la hauteur du *cantaro*, elle fit mine de s'avancer vers le ruisseau pour le remplir. Il semblait que la jeune belle fille eût l'art de se métamorphoser : au milieu de la clarté qui l'enveloppait des pieds à la tête, et qui mettait en relief sur l'ombre noire et lointaine de la clairière sa taille svelte et les reflets fauves de ses bras et de ses épaules nus, son attitude n'avait plus rien de la naïveté de la statuaire gothique ; mais, souple et provoquante, elle faisait penser à ces filles madianites pour lesquelles les enfants d'Israël tombèrent dans le péché. Fleur-de-Liane s'était avancée ainsi nonchalamment vers le ruisseau, quand tout à coup elle fit entendre un cri de

tigresse blessée, sa cruche lui échappa et se brisa ; elle fut au moment de s'élancer vers le torrent, mais la force de sa volonté la retint, et elle se baissa comme pour ramasser les débris de son *cantaro*. Je devinai à peu près la cause de cette émotion soudaine. Plus heureuse que Fleur-de-Liane, qui ne pouvait aller jusqu'au ruisseau sans exposer la vie de celui qu'elle aimait, la même jeune fille qui, un instant auparavant, m'avait indiqué la cabane du Chileño, s'avançait en chantant vers le pont de lianes, la tête non pas chargée d'une cruche, mais ornée de ces campanules qu'elle arrangeait dans ses cheveux quand je l'interrogeai. Je pressentis en elle une rivale de Fleur-de-Liane, et j'eus pitié de la malheureuse fille de Cristino Vergara. Je m'avançai, sous prétexte de l'aider, vers Fleur-de-Liane, qui, d'une main tremblante, ramassait les fragments de son vase épars sur la mousse.

« Allez l'avertir, me dit-elle d'une voix impérieuse et saccadée, que je le fais poignarder par mon père, et moi après lui, s'il parle à cette jeune fille.

— Qui, lui ?

— Saturnino.

— Saturnino ! repris-je épouvanté. Eh quoi ! la fille de Cristino Vergara aime Saturnino Vallejo !

— Oui, je l'aime, et vous savez maintenant qu'il y va de sa vie comme de la mienne, si je parle à mon père. Allez donc, je vous en supplie ; Dieu vous récompensera de votre miséricorde. Vous trouverez Saturnino sur le pont de lianes. »

En ce moment, le gaucho et le capitaine parurent sur le seuil de la cabane. Je compris qu'il n'était plus temps d'hésiter, et je m'éloignai avant que le capitaine eût pu me voir, tandis que la jeune fille regagnait la cabane.

II

Tout en marchant à pas lents vers le pont du ruisseau, je me posais une question assez embarrassante : Saturnino rendait-il à Fleur-de-Liane tout l'amour que celle-ci n'avait pu cacher ? Et, au cas contraire, le fâcheux qui ne craignait pas de venir troubler un doux tête-à-tête ne s'exposait-il pas à être fort mal accueilli ? J'aimai mieux croire toutefois qu'il y a, dans la passion violente et réelle, un irrésistible empire qui soumet à son joug ceux qui l'ont causée, surtout quand ils joignent au magnétisme de la passion celui non moins puissant de la jeunesse et de la beauté. Je m'avançai donc vers le pont, certain de trouver Saturnino, en dépit des provocations de la jeune fille aux campanules rouges, dans une situation d'esprit et de cœur semblable à celle de Fleur-de-Liane. Je marchais néanmoins vers le but de mes investigations avec la prudence du naturaliste qui veut étudier les mœurs des tigres ou des lions dans leurs forêts natales; il ne doit pas oublier que les barreaux de fer des ménageries ne sont plus là pour le défendre, et je ne perdais pas de vue qu'il n'y avait pas plus d'alcade que de gendarmes dans cette petite bourgade à demi sauvage.

A mesure que je m'avançais en parlementaire, le silence devenait plus profond. Les bruits et les lueurs qui s'échappaient des huttes s'éteignaient graduellement; bientôt je n'entendis plus que le clapotis presque insensible du ruisseau et les vibrations légères des lon-

gues lianes sous quelque bouffée de vent chaud. Parfois aussi au frémissement des palmes sonores des lataniers se mêlaient quelques voix ou les chants lointains du village. J'écoutai de toutes mes oreilles, et j'essayai vainement de distinguer dans les rumeurs confuses venues des huttes, des bois ou du ruisseau, la voix de Saturnino ou celle de la coquette villageoise qui semblait le poursuivre. Aucun pied ne faisait craquer les feuilles sèches sur la mousse, aucunes lèvres n'échangeaient le plus léger murmure. Tout cela me parut d'un triste présage pour la pauvre Fleur-de-Liane. Je n'avais cessé d'avoir les yeux fixés dans la direction du pont, et je n'avais pas vu revenir celle que j'appelais sa rivale, et qui s'était avancée pleine de confiance dans une beauté qui était loin d'égaler celle de Fleur-de-Liane. Il y avait donc trahison, à n'en pas douter, et je ne pus m'empêcher d'en ressentir un amer désappointement : tant d'amour méritait mieux. Incertain si je devais revenir lui annoncer cette funeste nouvelle, je traversai le pont mouvant, et je me retrouvai dans l'endroit où j'avais mis pied à terre une heure auparavant ; là aussi tout était désert et silencieux. La lune n'éclairait qu'une vaste solitude, de hautes herbes où jouaient en scintillant les mouches à feu et où bruissaient incessamment les cigales, des bouquets espacés de palmiers qui projetaient leurs ombres sur la plaine. Ce paysage nocturne attristait l'œil et le cœur.

Après avoir fait quelques pas en remontant le cours du ruisseau, je pris la direction opposée ; enfin je ne pus me dissimuler que Saturnino avait disparu, et je regagnai la hutte du gaucho. Fleur-de-Liane guettait mon retour avec une impatience fiévreuse. En dépit de l'échec que j'avais subi, je fis bonne contenance quand elle vint à ma rencontre.

« Avez-vous trouvé Saturnino? me demanda-t-elle d'une voix brève.

— J'ai fait ce que vous m'avez dit. »

Je croyais me tirer d'embarras par cette réponse évasive ; mais la femme, quand elle aime, est doublement clairvoyante.

« Vous l'avez vu ? répliqua-t-elle ; comment est-il? »

Cette fois, il m'était permis d'hésiter à répondre.

« C'est faux ; vous ne l'avez pas vu, » reprit Fleur-de-Liane en pâlissant, et mon silence confirma ses doutes. Sa nature vigoureuse chancela un instant devant une réalité terrible, celle de l'infidélité de Saturnino. Deux larmes jaillirent à l'extrémité de ses longs cils noirs, ce furent les seules; puis ramassant les forces de son cœur brisé, elle rentra silencieusement dans la cabane paternelle. Je vins me rasseoir sous le péristyle avec cette appréhension qu'on éprouve quand on voit fumer la mèche qui va déterminer l'explosion d'une mine chargée. Le fougueux tempérament de Fleur-de-Liane allait faire éclater l'orage qui grossissait. Je la vis en frémissant s'approcher de son père et l'entraîner dans une pièce voisine. Le capitaine, qui était venu me rejoindre remarqua ma tristesse. Je lui avais déjà confié mon inquiétude au sujet des soupçons du gaucho sur sa fille ; quand je lui eus appris que Fleur-de-Liane aimait Saturnino Vallejo, quand je lui eus parlé de la jalousie furieuse de la jeune fille et de ma course inutile au pont du ruisseau, don Ruperto fronça le sourcil et dit avec une expression de gaieté qui cachait mal son mécontentement :

« *Caramba !* une double *venganza !* Saturnino et Villa-Señor ! Voilà deux motifs pour que nous ne soupions pas ce soir. »

Un cri de fureur qui retentit dans la hutte du gaucho

vint interrompre don Ruperto. Cristino rentra dans la salle du foyer, qui éclairait ses traits animés de passions fougueuses et plus terribles encore que celles de sa fille.

« Castaños ! s'écria le gaucho, vous êtes mon hôte et mon ami, et vous m'aiderez à venger l'honneur de mon nom. Le fils de Vallejo a déshonoré ma fille, elle-même le proclame ; mais le larron d'honneur est dans ces bois.... Vous aussi, seigneur cavalier, le foyer de votre hôte est souillé.... A cheval ! à cheval ! »

Il était fort superflu de discuter en ce moment avec le gaucho ; mieux valait, en feignant de l'aider dans ses projets de vengeance, se ménager l'occasion de sauver celui qu'ils menaçaient, si cela était en notre pouvoir. Nous courûmes donc seller nos chevaux, et en quelques minutes nous fûmes prêts pour une excursion nocturne dont la cabane de Saturnino semblait devoir être le but. Au moment de monter à cheval, je vis le gaucho, outre le lazo attaché derrière sa selle, ceindre son corps d'une courroie de cuir à trois branches, dont deux seulement étaient d'égale longueur. Chacune des trois branches était armée à son extrémité d'une boule recouverte de cuir et de la grosseur du poing. C'étaient les *bolas* du gaucho, plus redoutables encore que son lacet. Avant de m'éloigner avec mes deux compagnons, je jetai un dernier coup d'œil dans l'intérieur de la hutte : la mère et la plus jeune fille sanglotaient dans un coin de la pièce commune, et à quelques pas d'elles Fleur-de-Liane se tenait accroupie, la tête voilée de son *rebozo*.

Ce fut vers le pont de lianes que nous poussâmes d'abord nos chevaux ; il était désert comme je l'avais laissé. Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, Cristino descendit précipitamment de cheval et se baissa pour examiner les traces ; il sauta ensuite sur le pont, qu'il traversa, et alla continuer ses recherches de l'autre

côté. Nous attendions le résultat de cette enquête, le capitaine et moi, sans échanger un seul mot, et, comme notre attente se prolongeait, je mis pied à terre aussi moi-même. Je n'avais jamais pu voir sans un intérêt extrême les Indiens ou les métis du Nouveau-Monde interroger la terre comme un livre mystérieux. J'allai donc rejoindre le gaucho. Tout à coup mes regards, qui, fixés sur lui, étaient naturellement attirés vers le sol, se portèrent sur un bouquet qui n'avait pu être oublié dans l'herbe que par une des plus jolies et des plus coquettes habitantes du *pueblo*. Ce bouquet était formé de fleurs sauvages liées entre elles par un rameau de *chintule*[1] odorant. Ma première pensée fut que cet indice pouvait avoir quelque valeur dans les circonstances où nous nous trouvions, et je retournai auprès du capitaine, qui nous attendait patiemment à l'entrée du pont. « Voilà ce que je viens de trouver, lui dis-je.

— Un bouquet! C'est sans doute un message symbolique pour Fleur-de-Liane; il faut le lui remettre à tout hasard. »

Le plus difficile était d'exécuter ce projet sans donner l'alerte à Cristino, et j'allais déjà m'élancer à pied vers la hutte, quand, son examen fini, le gaucho s'écria : « A cheval! je sais maintenant de quel côté nous devons courir. »

Le Chileño repassa le pont, se jeta en selle et prit de nouveau les devants au galop. C'était heureusement dans la direction de sa cabane. L'unique rue du village que nous traversâmes était plongée dans une obscurité complète. Quelques curieux, devinant peut-être la cause

1. Espèce de jonc dont les racines donnent, par l'infusion dans l'eau, une douce et agréable odeur qui sert à parfumer le linge.

des allées et venues de Cristino, se montraient çà et là sur le seuil des huttes. Silencieux, le gaucho n'échangeait aucun salut avec ses voisins, et continuait sa course au milieu des aboiements des chiens de garde. Le capitaine et moi, fort contrariés de battre les bois au lieu de souper, nous ne parlions pas davantage. Dans une seule cabane on ne dormait pas; dans celle-là seule le foyer jetait encore quelques lueurs : c'était la hutte de Fleur-de-Liane. Mes deux compagnons passèrent outre comme un ouragan ; contenant légèrement mon cheval, j'eus le temps de jeter sans être vu par la porte ouverte le bouquet aux pieds de celle à qui je le croyais destiné, Je la vis tressaillir, ramasser les fleurs symboliques, et je repris le galop.

Après avoir laissé derrière nous le petit village de Palos-Mulatos, nous nous enfonçâmes dans un assez long sentier qui, sous les arches de verdure dont il était couvert, eût semblé sombre comme un souterrain, si la lune n'eût réussi à glisser quelques rayons à travers les rares interstices des branchages entrelacés. Nous chevauchions en pleine forêt vierge. Parfois, en galopant à la suite du gaucho, nous étions forcés de nous baisser sur notre selle pour nous dérober aux étreintes de la végétation parasite qui de toutes parts nous enveloppait. Les longs éventails des palmiers obstruaient à chaque pas notre route. Sur la terre molle et spongieuse du sentier, le pas de nos chevaux ne produisait aucun son, et respectait les harmonies nocturnes de ces splendides forêts. Au bout d'une demi-heure de galop, nous tournâmes brusquement à gauche par un sentier plus étroit embranché sur le premier, et qui nous conduisit à une petite cabane vivement éclairée par la lune. De gigantesques lataniers étendaient sur le toit de la hutte, comme de vertes persiennes, leurs éventails aux lames

aiguës. Le gaucho poussa impétueusement son cheval vers cette cabane. « Ici demeure, nous dit-il, l'homme qui connaît le mieux ces forêts; lui seul nous dira où il faut chercher Saturnino. Holà ! Berrendo ! dormez-vous ? »

Personne ne répondit, et le Chileño impatienté heurta rudement du pommeau de son sabre la cloison de bambous. Aux coups redoublés qui se succédaient, la voix d'un homme répondit enfin :

« Qui m'appelle, et pourquoi ce vacarme?

— C'est moi.

— Qui vous? répondit la voix.

— Cristino Vergara. »

Nous entendîmes la porte s'ouvrir enfin, et un homme d'une figure non moins farouche que celle du Chilien se montra sur le seuil. Cet homme, de haute taille, était maigre, nerveux, et souple comme une de ces fortes lianes que la hache peut à peine entamer; dans sa figure basanée, dans ses traits mobiles, on lisait un singulier mélange d'audace et de placidité railleuse. En vrai chasseur mexicain, toujours prêt à quitter sa couche de gazon pour suivre la piste d'un cerf ou d'un jaguar, l'habitant de la cabane dormait revêtu de son costume complet de cuir fauve, qui se composait d'une veste et d'un pantalon étroitement serré aux hanches. Il resta un moment immobile sur le seuil de sa hutte, et promena sur chacun de nous un regard interrogateur. Il semblait attendre nos questions : ce fut Vergara qui le premier rompit le silence.

« Saturnino est-il au *Palmar?* demanda le gaucho.

— Il doit y être; mais pourquoi cette demande? Le fils de Vallejo paraît-il de trop dans ce monde à Cristino Vergara?

— Oui. »

Cette laconique et terrible réponse ne parut pas surprendre Berrendo.

« Eh bien! à la garde de Dieu! reprit-il. La nuit sera bonne pour vous, Cristino. Peut-être demain aurez-vous pris au piége deux ennemis au lieu d'un.

— Que voulez-vous dire?

— Vous vous rappelez un officier espagnol qui fut votre prisonnier, et qui se nommait Villa-Señor? » reprit Berrendo.

Castaños et le Chilien échangèrent un regard d'intelligence.

— Oui, répondit Vergara; eh bien?

— J'étais, il y a une heure, à la Laguna de la Cruz, dit Berrendo; je guettais la venue d'un cerf que j'avais déjà vainement poursuivi, quand un cavalier s'approcha de l'étang pour faire boire son cheval. Je jugeai à propos d'observer cet homme avant de me montrer, et je vis le cavalier pousser sa monture dans l'étang, puis l'arrêter à quelques pas du bord. Il ôta son chapeau de paille, comme pour aspirer plus à l'aise les fraîches émanations du lac, et c'est alors que je reconnus, malgré son épaisse chevelure blanche, ce damné Espagnol dont les traits ne sortiront jamais de ma mémoire. Mon premier mouvement à cette vue fut d'armer ma carabine.

— Votre premier mouvement était bon, *caramba!* quel a été le second?

— J'ai réfléchi que le cavalier n'était peut-être pas seul, et que le bruit d'un coup de feu pouvait attirer ses compagnons. J'ai eu recours alors à un moyen qui m'a toujours réussi quand je veux traquer un ennemi sans brûler de la poudre.

— Je devine, reprit Cristino; vous avez fait une *quemada*[1].

1. Ce mot signifie une *brûlée*, un de ces incendies que les

— Oui, vraiment, et une belle, je vous jure. J'ai mis le feu aux quatre coins du taillis autour de l'étang de la Cruz. Ce qui m'a décidé à user de ce moyen, c'est que Villa-Señor, après avoir fait boire son cheval, est sorti de l'étang, a mis pied à terre et s'est étendu pour dormir sous un palmier. Je lui ai préparé un beau réveil. Tenez, ne sentez-vous pas déjà la fumée que le vent porte de ce côté ?

— A la bonne heure ! répondit Cristino ; je reconnais mon vieux camarade. Eh bien ! capitaine Ruperto, que dites-vous de l'expédient ? Nous voilà délivrés de Villa-Señor ; nous n'avons plus à songer qu'à Saturnino, et celui-ci ne nous échappera pas. En route donc, et vers le Palmar ! »

Quelques instants après, nous avions laissé bien loin derrière nous la cabane du chasseur de cerfs si expert en *quemadas*. Nous atteignîmes bientôt un endroit où la route se rétrécissait tellement que nous fûmes obligés de nous mettre à la file l'un de l'autre ; et encore le passage était-il si étroit, que ce n'était qu'au pas qu'un cheval y pouvait avancer. Le gaucho marchait en tête, don Ruperto le suivait immédiatement, et je venais ensuite à quelque distance de mes deux compagnons de route. Enfin, après quelques minutes de cette marche incommode, nous parvînmes à une espèce de carrefour où divers sentiers venaient aboutir. Le gaucho en prit un, afin d'étudier quelques traces qu'il venait de remarquer, et après nous avoir priés de l'attendre un instant, il ne tarda pas à disparaître. Resté seul avec don Ruperto, je profitai de l'occasion pour m'ouvrir à lui : « Savez-vous, lui dis-je, mon cher capi-

chasseurs mexicains ne craignent pas d'allumer quand ils n'ont pas d'autres moyens de saisir leur proie.

taine, que le rôle qu'on nous fait jouer est pour le moins singulier? Je ne sais comment vous qualifiez l'action à laquelle nous prêtons les mains en cette circonstance.

— Hum! il y a vingt-cinq ans, j'aurais appelé cela une embuscade; aujourd'hui....

— Je l'appelle un guet-apens, interrompis-je. Il est évident que le gaucho espère surprendre ce pauvre jeune homme, comme Berrendo surprend les bêtes fauves de la forêt. Moi, je déclare ne pas vouloir être le complice d'un assassinat; je dirai plus, je veux l'empêcher, et je compte sur vous pour m'aider.

— Vous n'avez peut-être pas tort, mais l'honneur a parfois des exigences cruelles. Le gaucho est un de mes vieux compagnons d'armes : je ne pourrais l'abandonner en ce moment sans passer pour un lâche. »

Je convins avec le capitaine qu'à son point de vue il avait raison; mais je n'avais pas les mêmes motifs que lui pour me résigner à un rôle passif, et je lui demandai ce qu'il me conseillait de faire pour empêcher que la fâcheuse aventure où nous étions engagés n'aboutît à un dénoûment tragique.

« Vous avez à faire une chose bien simple : ce sentier que vous voyez, et à l'angle duquel a tourné Cristino, conduit par un circuit au Palmar. Suivez-le pendant quelques temps, mettez pied à terre, attachez solidement votre cheval dans quelque fourré, enfoncez-vous à pied dans les bois; marchez toujours avec la lune en face de vous et avec votre ombre derrière; vous ne pourrez manquer d'arriver au Palmar, et, si vous y êtes avant nous, tant mieux. Je motiverai de mon mieux votre disparition. »

Je remerciai le capitaine de ses avis, et je m'éloignai par le sentier qu'il m'avait indiqué.

III

Ce n'est pas une petite affaire pour un voyageur européen que de se trouver seul, et déjà épuisé par une journée de marche, au milieu des labyrinthes d'une forêt vierge. J'avoue que, si la vie d'un homme n'eût été en jeu dans cette occasion, j'aurais prosaïquement repris la route par laquelle j'étais venu, pour aller demander dans quelque cabane du petit village d'où je sortais une hospitalité moins orageuse que celle du gaucho. Toutefois les instructions de don Ruperto étaient assez précises pour que je ne risquasse pas de m'égarer, en supposant même que ma tentative demeurât inutile. Je cheminai donc quelques instants dans le sentier que je venais de prendre, je mis pied à terre et j'attachai mon cheval à un arbre ; puis, après avoir soigneusement noté dans ma mémoire la configuration de l'endroit où je me trouvais, je passai mes deux pistolets à ma ceinture et je m'enfonçai dans les fourrés, marchant, comme on me l'avait recommandé, avec la lune en plein visage.

Une semblable recommandation n'était pourtant pas facile à suivre. A peine mes regards pouvaient-ils percer le dôme épais du feuillage pour interroger de temps à autre, tant j'avais peur de m'égarer dans ce labyrinthe de forêts, le cours de la lune, qui nageait dans un ciel d'une admirable pureté. Peu à peu cependant la limpidité de l'atmosphère parut se ternir ; il me semblait que des nuages noirs traversaient les airs avec une rapidité surprenante, car je ne sentais pas le moindre

souffle de vent autour de moi. Bientôt un reflet étrange se dessina sur la voûte du ciel ; ce reflet était changeant, tantôt d'un blanc jaunâtre comme les premières lueurs de l'aube, tantôt empourpré comme les dernières teintes du couchant. En même temps, il me semblait que les solitudes muettes s'éveillaient et se remplissaient de murmures. On entendait au loin retentir les cris des oiseaux ; mais ces cris ne paraissaient saluer ni le retour du soleil, ni celui de la fraîcheur des nuits après un jour brûlant. C'était une clameur discordante, des notes confuses, effrayées ou plaintives, auxquelles ne tardèrent pas à se mêler les vagissements d'effroi des chacals et de tous les hôtes des bois. Des moments de silence succédaient à ces rumeurs étranges dont je commençais à soupçonner l'origine, en me rappelant le sinistre avertissement du chasseur de cerfs. Des symptômes terribles ne me laissèrent bientôt plus aucun doute. Des tourbillons d'une fumée noire pailletée d'étincelles se balançaient comme de sombres panaches sur la voûte obscurcie du ciel, et des oiseaux éperdus, suffoqués, voletaient par centaines au-dessus de ces tourbillons ; la forêt, une partie de la forêt du moins, était en feu, à peu près dans la direction que je suivais. Craignant de me trouver enveloppé dans la *flambée*, je m'arrêtai un instant pour m'orienter de nouveau, dans un endroit où la végétation moins épaisse laissait au-dessus de ma tête une assez large trouée sur le ciel. L'horizon était alors teint d'une clarté sanglante ; le disque de la lune n'y apparaissait que comme une tache pâle à laquelle je tournais le dos. En marchant dans la direction que le capitaine m'avait enjoint de suivre, je m'aperçus avec joie que je laissais l'incendie derrière moi. Complétement rassuré, je doublai le pas ; mais j'avais compté sans les difficultés toujours renaissantes du chemin.

Quelque pénible qu'il fût de se faire jour à travers cette végétation puissante, il était un obstacle encore sur lequel je n'avais pas compté : c'était le nombre prodigieux d'insectes qu'un éternel soleil y fait pulluler et que le froissement des branches faisait tomber sur moi par myriades. Quand j'en sentis les piqûres brûlantes, il était trop tard pour reculer, car j'avais autant de chemin à faire pour revenir sur mes pas, selon toute apparence, que pour gagner la clairière du Palmar, et il me fallait fuir l'incendie.

Enfin, et à ma grande satisfaction, j'aperçus à travers un rideau de palmiers les rayons de la lune jeter une blanche nappe de lumière sur un large espace ouvert devant moi : c'était la clairière que je cherchais, et que je trouvai déserte encore. Cette clairière formait une vaste ellipse et ressemblait à un cirque romain. A l'une des extrémités de l'arène, une flaque d'eau irisée par la lune se détachait sur un fond de verdure, comme une opale enchâssée dans une émeraude. Un triple rang de palmiers semblait jeté tout autour comme une digue, pour contenir la mer de verdure qui frémissait derrière eux. Avides d'air et de lumière, les feuillages parasites escaladaient la tête des palmiers qui ployaient sous leur poids. Comme le faneur qui ne peut supporter une gerbe trop lourde, les palmiers laissaient déborder jusqu'à leurs racines la végétation luxuriante de la forêt. De vagues murmures s'élevaient du sein de ce vert océan; on eût dit le bouillonnement de la séve de ces grands arbres que des milliers d'étés avaient fécondée, et dont aucun hiver n'avait arrêté le cours.

J'étais bien dans cette clairière du Palmar habitée par la famille du chasseur Vallejo. J'avais entendu Berrendo affirmer que Saturnino devait être dans sa demeure. Sa hutte était donc dans quelque coin caché du

Palmar; elle devait être sans doute située près de la flaque d'eau. Je m'empressai d'y courir; mais, pour éviter d'être aperçu du gaucho, au cas où il viendrait à déboucher presque aussitôt que moi dans l'enceinte de palmiers, j'en fis le tour, protégé par l'ombre épaisse qu'ils versaient à leurs pieds. Je n'apercevais rien encore; toutefois je crus entendre à peu de distance de moi une voix de femme murmurant une de ces mélodies plaintives qu'on entend parfois le soir dans les campagnes, et quelques instants après je vis en effet, sur une *butaca* de cuir et sur le seuil d'un *jacal*, une vieille femme assise, immobile, au clair de la lune. Elle ne me vit pas sans doute, car elle n'interrompit point sa mélancolique chanson : c'était la mère de Saturnino, qui attendait le retour de son fils. Au bruit de mes pas, la vieille femme cessa de chanter, puis elle leva vivement la tête; mais le désappointement et la frayeur se peignirent sur sa figure quand elle reconnut un étranger à la place de son fils.

« N'ayez pas peur, lui dis-je aussitôt; vous voyez en moi un homme qui désire préserver Saturnino d'un grand danger.

— *Virgen santissima!* s'écria la mère, que voulez-vous dire? Saturnino aurait-il été dévoré par le feu qui rougit le ciel là-bas?

— Vous connaissez Cristino Vergara? »

A ce nom qu'elle n'avait que trop de raisons sans doute pour n'avoir pas oublié, la vieille femme fit un signe de croix avec une muette épouvante.

« Oui, oui, dit-elle; il y a longtemps que nous aurions quitté le pays, si la jeunesse savait écouter la voix de la raison. »

Je me hâtai d'avertir la mère de Saturnino de la venue prochaine de Cristino.

« Il se fait tard, me répondit elle, et j'espère que Saturnino ne reviendra pas ce soir. Plaise à Dieu que la *flambée* intercepte sa route! »

Je compris que le fils de Vallejo n'avait pas laissé ignorer à sa mère son amour pour Fleur-de-Liane; la vieille habitante du Palmar n'en avait pas moins confiance dans la protection du ciel. Elle espérait que Dieu protégerait son fils. Saturnino était d'ailleurs, comme Berrendo, un chasseur de profession, et, s'il n'était pas encore rentré à la cabane, il passait probablement la nuit à la poursuite de quelque gibier.

« En tous cas, repris-je, Saturnino a du cœur, et maintenant qu'il est averti....

— Oui sans doute, il est brave comme pas un, et c'est pour cela qu'il ne fuirait pas ; mais quant à se défendre contre Cristino, il n'en fera rien. Vingt fois il a tenu la vie du meurtrier de sa famille entre ses mains, lorsqu'à l'affût des chevreuils il le voyait traverser ces bois sans en être vu, et chaque fois le souvenir de la fille a protégé le père. »

J'avais atteint le but que je m'étais proposé, et j'allais reprendre le chemin par lequel j'étais venu, lorsque la mère alarmée s'écria : « *Jesus Maria!* le voici! » Et la pauvre femme, dont l'œil, quoique affaibli par l'âge, avait été plus perçant que le mien, se tordit les mains avec angoisse. Ce ne fut toutefois que l'émotion d'un moment. Reprenant tout son sang-froid, elle courut vers un cheval attaché à un piquet à quelques pas derrière la hutte, et se mit à le seller précipitamment.

Cependant mes regards s'étaient portés du côté de la lisière de palmiers où la veuve de Vallejo venait d'apercevoir son fils. Je pus alors voir distinctement le chasseur qui marchait d'un pas ferme vers la hutte, dans toute la confiance et la vigueur de la jeunesse, tandis

que la lune faisait briller le canon d'une carabine jetée sur son épaule; mais je remarquai bientôt avec inquiétude que le long de l'enceinte des palmiers rôdait un nouvel arrivant. A sa haute taille, à son épaisse chevelure blanche, je crus reconnaître ce Villa-Señor dont le capitaine Castaños m'avait fait minutieusement le portrait. La figure du rôdeur nocturne ne fit toutefois que m'apparaître comme un de ces fantômes qui traversent les rêves. Après avoir fait quelques pas dans la clairière, l'inconnu rebroussa chemin et rentra brusquement dans le taillis. Pendant que j'observais ainsi tour à tour le jeune Saturnino et le taillis de palmiers où l'individu suspect avait sans doute cherché un abri, l'incendie allumé par Berrendo redoublait de violence, et par intervalles les échos répétaient les mugissements des taureaux sauvages, les glapissements des chacals qui fuyaient éperdus devant les flammes.

Au moment où Saturnino arrivait près de la cabane, sa mère achevait de seller le cheval; elle courut vers son fils, le serra dans ses bras, et je l'entendis murmurer une ardente prière. Les moments étaient précieux, et je me demandais comment le vindicatif et impétueux gaucho n'avait pas encore atteint la clairière. La flambée seule, qui l'avait sans doute forcé de faire un détour, expliquait ce retard. Le jeune homme se dégagea doucement des bras de sa mère, et, sourd à ses supplications, s'avança vers moi. Un étonnement bien marqué, mais sans le moindre mélange de frayeur, se lisait sur les traits du fils de Vallejo, où je retrouvais, avec une nuance de mélancolie de plus, cette expression de fierté douce et d'exaltation contenue qui m'avait frappée chez Fleur-de-Liane.

« Il y avait entre Cristino et moi, s'écria-t-il, une trêve tacite; qui a pu la rompre si soudainement?

— Sa fille ! » lui dis-je.

A ces mots, le jeune homme ne put maîtriser une violente émotion. Il s'approcha de moi en frémissant, et je m'empressai de lui dire en quelques mots, car à chaque instant je tremblais de voir arriver le gaucho, le message dont j'avais été chargé pour lui, ma réponse à Fleur-de-Liane, son accès de jalousie et la révélation qui en avait été la suite.

« Pourquoi, dit alors Saturnino, qui semblait accablé sous le poids d'une écrasante douleur, pourquoi m'en veut-elle d'avoir quitté le pont de lianes sans l'attendre ? ne m'avait-elle pas fait signe de m'éloigner ? J'ai obéi à son ordre, et c'est là le crime qu'elle veut punir de mort ! Non, non, elle ne m'aime pas ! »

Je pensais tout différemment, et je m'efforçais de lui faire partager ma conviction, mais en vain, quand sa mère nous interrompit. Elle amenait le cheval de son fils. La pauvre femme, jetant des regards effrayés autour d'elle, et craignant de voir apparaître l'homme qui menaçait la vie de Saturnino, le suppliait, au nom de tous les saints du paradis, de s'élancer en selle et de s'éloigner. Saturnino restait immobile.

« A quoi bon ? répondit-il. Que ferais-je à présent de la vie ? »

Je joignis mes instances à celles de sa mère ; ce fut peine perdue : le jeune homme ne nous écoutait plus. Sa main jouait machinalement avec la batterie de sa carabine ; bientôt comme s'il eût même renoncé à disputer sa vie, il ouvrit le bassinet et en laissa tomber l'amorce ; puis il jeta son arme loin de lui avec la corne qui renfermait la poudre. Cependant l'instinct de la vie qui sommeille parfois, mais qui meurt rarement dans le cœur de l'homme, sembla un moment reprendre quelque empire sur Saturnino. Il mit un pied dans le large

étrier de bois suspendu à sa selle ; mais son pied retomba bientôt. Il jeta encore une fois un regard complaisant sur ce coursier qui en un clin d'œil pouvait mettre entre la mort et lui un espace infranchissable. Ce dernier mouvement de faiblesse fut bientôt dompté. Saturnino jeta près de sa carabine le *machete* suspendu à sa ceinture. De ce moment, l'instinct de la vie, la terreur naturelle de la mort, s'éteignirent devant une inébranlable résolution que ni les cris de sa mère ni mes remontrances ne purent vaincre.

Le temps s'écoulait, et le jeune chasseur, la main passée dans la crinière de son cheval, restait immobile. Tout à coup je le vis tressaillir comme sous un choc électrique. On eût dit que ce magnétisme inexplicable qu'exerce parfois l'amour lui apportait un mystérieux avertissement. Au même instant, et presque derrière nous, l'enceinte verte de la clairière se fendit à nos yeux et, pâle comme un mort échappé au tombeau, Fleur-de-Liane apparut aux rayons de la lune ; sa robe était froissée, déchirée par les ronces, dont les nattes déroulées de sa chevelure retenaient encore les feuilles ; des gouttes de sang empourpraient son sein et ses épaules, et la jeune fille ne put que s'élancer haletante vers Saturnino. Au cri qu'il poussa, à la flamme qui brilla dans ses yeux, il était facile de voir que l'amour de la vie revenait envahir le cœur du chasseur, comme le flot longtemps repoussé par une digue insurmontable.

« J'arrive à temps ! béni soit Dieu ! put enfin s'écrier Fleur-de-Liane, Saturnino, je voulais ta mort parce que je t'ai cru infidèle ; maintenant je sais.... »

Et la jeune fille tira de son sein un bouquet (je le reconnus pour celui que je lui avais jeté en passant) qu'elle pressa contre ses lèvres avec transport. « Satur-

nino, reprit-elle précipitamment et en prenant le bras du jeune homme, je veux à présent que tu vives ; ce bouquet m'a rendu la vie. Ce blanc *floripondio* m'a dit que j'étais la plus belle à tes yeux ; ces fleurs rouges des lianes m'ont appris que pour toi la rivale qui les a portées n'est qu'un prétexte à ta présence près de notre hutte; ces marjolaines m'ont parlé de tes tourments. Oui, je sais tout maintenant, ce brin de *chintule* m'a tout révélé : je sais que tu m'aimes.... Mais qu'attends-tu ? Mon père va venir ; espères-tu obtenir son pardon pour avoir aimé sa fille ? N'y compte pas. Dans un moment où je voulais mourir après toi, j'ai dit à mon père que je t'appartenais.... que tu t'étais joué de l'honneur de sa fille : j'ai menti ; dans un moment de délire, j'ai voulu notre mort à tous deux. Veux-tu fuir maintenant ? »

A ce moment, Cristino et Castaños arrivaient dans la clairière ; mais déjà Saturnino, passant du désespoir à une joie fiévreuse, avait entouré de ses bras le corps souple et charmant de Fleur-de-Liane, et l'avait assise sur son cheval, qui venait de partir comme un trait, emportant la jeune fille et le chasseur désarmé. Le gaucho, suivi du capitaine, se lança à leur poursuite.

« Arrêtez, capitaine ! criai-je à Castaños ; laissez au moins la partie égale. »

Le vieux guerrillero s'arrêta en effet à ma voix; mais il n'en fut pas de même du gaucho. Pour combler la distance qui le séparait encore de l'objet de sa haine, il brandit son lazo, qui s'abattit en tournoyant sur les deux fugitifs. Saturnino, enlacé par le nœud coulant, fit un effort surhumain pour arrêter son cheval, dont les jarrets ployèrent jusqu'à terre, et, au moment où le bras vigoureux du gaucho allait l'arracher à ses arçons, le jeune homme tira son couteau, la seule arme qui lui

restât. En un clin d'œil, le lazo fut tranché. Je ne pus retenir un cri de joie. Saturnino volait de nouveau sur la clairière, entraînant Fleur-de-Liane éperdue. Les deux fugitifs n'étaient plus qu'à une courte distance de l'un des sentiers qui s'ouvraient sur l'enceinte du Palmar. Le gaucho bondissait à leur poursuite, silencieux et implacable. Je le vis alors dénouer ses boules et la triple courroie de cuir qui ceignait sa ceinture, prendre en main l'une de ces boules, et faire tournoyer les deux autres au-dessus de sa tête, et nous l'entendîmes chanter ces deux vers :

De mi lazo t'escaparas,
Pero de *mis* bolas.... quando[1].

J'en allais apprendre la terrible signification. Les boules sortirent en sifflant des mains du gaucho et s'enlacèrent autour des jarrets du cheval. Lancé à fond de train, l'animal s'abattit. En deux bonds, le gaucho fut, l'épée haute, derrière sa fille évanouie, derrière le chasseur désarçonné. Rien ne pouvait sauver l'une des deux victimes, quand un coup de feu retentit à l'entrée du sentier que les fugitifs avaient en vain cherché à gagner : le gaucho tomba, et tout redevint silencieux.

Cette fois, le capitaine Castaños s'était impétueusement élancé dans la direction où le coup de feu s'était fait entendre; mais il s'arrêta subitement au milieu de sa course et revint vers moi.

« A tout prendre, dit-il avec un accent de sombre résignation, je n'ai pas le droit de punir Villa-Señor ; Dieu voulait que cet homme fût vengé.

— Partons au plus vite, dis-je à don Ruperto, et je lui montrai, derrière Fleur-de-Liane penchée sur le ca-

1. Tu échapperas à mon lacet; mais à mes boules.... jamais.

davre de son père, Saturnino et sa mère silencieux et agenouillés. C'est à Dieu seul qu'il appartient maintenant de censoler les douleurs que nous laissons derrière nous.

— Non, j'ai encore un devoir à remplir ; je suis la cause innocente de la mort de Cristino, et c'est à moi qu'il appartient de porter cette triste nouvelle à la veuve de celui qui était mon ami avant d'être mon hôte Quant à vous, Berrendo ne vous refusera pas, à ma prière, l'hospitalité pour trois ou quatre jours dans sa cabane. »

Castaños me conduisit en silence jusqu'à l'endroit où mon cheval était resté attaché à son arbre, et où, terrifié par les lueurs de l'incendie qui allaient déjà diminuant, il essayait en vain de rompre la solide *reata* (courroie) qui le retenait. De là nous gagnâmes la hutte de Berrendo, à qui nous apprîmes la mort du gaucho. Le chasseur de cerfs consentit volontiers à me recevoir dans son jacal. J'allais donc vivre pendant quelques jours de la vie rude et solitaire des chasseurs du Mexique ; mais j'étais loin de me plaindre de la circonstance qui me permettait de faire si complétement connaissance avec les mœurs d'une contrée toute nouvelle pour moi.

Quatre jours s'écoulèrent sans que je revisse le capitaine. L'incendie, qui s'était concentré dans un sentier assez large autour de la Laguna de la Cruz, n'avait pas tardé à s'éteindre. Pendant quatre jours, j'accompagnai Berrendo dans ses chasses. Assez médiocre tireur, j'abattais peu de gibier, mais j'étais dédommagé par l'imposant spectacle d'une nature vierge. Ce qui distingue les bois du Mexique, c'est que les arbres vénéneux y croissent en très-grande abondance. On y rencontre à chaque pas le *palo mulato* au tronc exfolié, au suc cor-

rosif, et le *yedra*[1] à l'ombrage mortel. En revanche, les arbres fruitiers y sont très-nombreux aussi, depuis le plaqueminier aux baies brunes et odorantes jusqu'à l'assiminier aux fruits gros et parfumés comme l'ananas. Je commençais à prendre très-patiemment ma nouvelle vie de chasseur, d'autant plus que les causeries de Berrendo, vieux soldat de l'indépendance, abrégeaient pour moi les longues heures de chasse ou d'affût. Enfin, le soir du quatrième jour depuis mon installation dans le jacal de Berrendo, le capitaine vint me rejoindre. Il avait laissé la famille du gaucho, augmentée de Saturnino et de sa mère, à la veille de partir pour les fertiles plaines de la Sonora, où la terre ne demande que des bras à occuper et des hommes à nourrir. Dans ces pays nouveaux, les familles qui veulent fuir des lieux marqués par de tristes souvenirs ont dans l'émigration une ressource toujours prête. La vie du défricheur n'y est pas seulement un but pour les individus déclassés en quête d'une tâche utile, c'est aussi un refuge pour les grandes infortunes ; Saturnino, en renonçant à sa vie à demi sauvage, obéissait à son insu à cette loi naturelle des sociétés humaines, dont le premier âge est la chasse, dont le second est l'agriculture. Il suivait aussi cet instinct secret qui pousse la race latine du sud vers le nord de l'Amérique et la race anglo-saxonne du nord vers le sud, instinct qui prépare lentement la fusion de deux races antipathiques dans les déserts intermédiaires où elles se rencontrent, et que la Providence semble vouloir peupler.

Notre route jusqu'à la mer était la même que celle des deux familles émigrantes. Il était assez probable que nous rejoindrions en chemin le lourd chariot qui

1. Espèce de mancenillier.

les emportait vers la Sonora. Rien ne me retenait plus chez Berrendo, et la fraîcheur du soir nous invitait à partir, pour arriver à San-Blas le lendemain avant la grande chaleur du jour. Nous prîmes congé du chasseur et nous nous mîmes en route. La nuit tout entière s'écoula pour nous dans une course rapide au milieu des grands bois où je venais de passer, par un singulier hasard, quelques-unes des heures les plus péniblement agitées et aussi quelques-unes des plus paisibles journées de mon voyage. Vers le matin, nous vîmes les forêts s'éveiller dans toute leur splendeur, et bientôt, à travers leurs vertes arcades, apparut à nos yeux la nappe limpide de la baie de San-Blas ; nous quittâmes enfin le couvert des bois pour gagner les collines, au sommet desquelles j'espérais découvrir la ville elle-même.

Il y a environ aujourd'hui trois cent trente-huit ans que, de Mexico déjà conquis, Fernand Cortez se mit en route pour l'occident de la Nouvelle-Espagne. Après une longue et pénible marche, il arriva au coucher du soleil sur le sommet d'une chaîne de collines arides. Là, le spectacle qui frappa ses yeux lui arracha un cri d'admiration : c'était une échappée du golfe de Californie, teinte de la pourpre du soleil couchant. Il appela ce golfe la *mer Vermeille*, et on l'a nommé aussi depuis la *mer de Cortez*. C'était au sommet de cette même colline, où s'était arrêté le conquérant du Mexique, que, ravi du même spectacle, j'arrêtai mon cheval à côté de celui du capitaine Castaños. L'heure seule était différente ; le soleil encore peu élevé ne semblait pas incendier les eaux du golfe comme lorsqu'il s'y plonge le soir. Au moment où je contemplais la baie de San-Blas, Cortez l'eût appelée la *mer d'azur*.

Si imposant que fût ce spectacle, mon attention en

fut pourtant bientôt détournée : un lourd chariot chargé d'ustensiles de ménage et traîné par deux bœufs, suivait lentement la route qui serpentait au pied des collines. Un homme et quatre femmes suivaient à pied, et je distinguai dans ce groupe l'élégante silhouette de Fleur-de-Liane ainsi que celle de Saturnino : c'étaient les deux familles émigrantes en marche vers le nord, tandis que j'allais tourner à l'ouest. Le capitaine échangea de loin un salut avec Fleur-de-Liane. Un détour du chemin nous cacha bientôt les voyageurs, et je reportai mes regards vers la baie de San-Blas, en faisant des vœux pour le bonheur de ces deux créatures dont j'avais un moment partagé les plus intimes douleurs : le spectacle que j'avais sous les yeux n'éveillait que des impressions de paix et d'espoir. La baie de San-Blas, à mesure que le soleil montait à l'horizon, nous apparaissait de plus en plus radieuse. Les îles verdoyantes éparpillées sur les flots de la mer du Sud ressemblaient à ces massifs fleuris que les fleuves d'Amérique arrachent parfois à leurs rives et charrient dans leur cours. Des voiles blanches se détachaient à l'horizon, comme des ailes de mouettes, et, dans les grands rochers fauves qui se dressaient au-dessus des vagues, je croyais voir autant d'aiguilles gigantesques jetées là pour marquer les heures solaires sur cet immense cadran d'azur.

LE RASTREADOR.

I

Luz la Cigarrera.

En 1814, par une belle matinée d'été, un voyageur, monté sur un cheval, qui, malgré les coups d'éperon, n'avançait plus qu'à pas lents, s'acheminait, en sifflant, vers la petite ville de Púcuaro, située dans l'État mexicain de Valladolid. Déjà il en pouvait découvrir les maisons éclairées par les premiers rayons du soleil. Rien qu'à voir les flancs du cheval baignés de sueur et les vêtements poudreux du cavalier, on devinait qu'ils venaient tous deux de voyager plusieurs jours à marches forcées. Le cavalier solitaire était un jeune homme de haute taille et vigoureusement découplé ; il eût pu passer peur un fort joli garçon, si d'épais sourcils d'un noir de jais n'eussent donné une expression sinistre à sa physionomie, empreinte d'une expression toute militaire. Ce cavalier à la fière allure n'était autre qu'un certain Berrendo, chez qui, bien des années plus tard, après ma courte halte dans un hameau voisin de San-Blas, je devais trouver l'hospitalité avant d'arriver sur les bords de la mer Pacifique. A l'époque où commence ce récit,

Berrendo, qui portait alors son vrai nom de Luciano Gamboa, était l'un des plus audacieux soldats de l'armée révolutionnaire du Mexique, et son histoire, que je me borne à résumer ici d'après ses souvenirs, nous montre la guerre de l'indépendance arrivée à un de ses moments les plus critiques.

La petite ville de Púcuaro, vers laquelle se dirigeait Berrendo, avait, dans le courant même de l'année 1814, attiré à divers titres l'attention des Mexicains et des Espagnols. C'était là qu'à la suite d'un engagement sanglant avec les troupes royalistes, le frère du général don Ignacio Rayon, don Ramon, s'était retiré avec une centaine d'hommes, les seuls qui eussent pu quitter, sous sa conduite, le champ de bataille; mais, chose singulière, on avait perdu la trace de don Ramon et de sa petite troupe depuis l'époque même de leur entrée à Púcuaro : personne ne pouvait dire s'ils étaient sortis de la ville, et cependant rien n'y indiquait leur présence. On devait croire qu'ils n'avaient fait que traverser Púcuaro, et qu'ils s'en étaient éloignés furtivement, à l'insu des habitants; mais où s'étaient-ils dirigés? C'était là une question qui préoccupait aussi bien les guerrilleros mexicains que les généraux espagnols, mais qui tourmentait par-dessus tout don Ignacio Rayon. Désireux d'opérer sa jonction avec son frère don Ramon, don Ignacio faisait, depuis un mois, battre par ses courriers, mais inutilement, tout l'État de San-Luis-Potosi, lorsque Berrendo se chargea, à son tour, de découvrir l'inaccessible retraite de la bande si singulièrement disparue. C'était cette mission difficile qui l'amenait sur la route de Púcuaro au moment où nous l'avons rencontré découvrant les premières maisons de la ville et pressant son cheval haletant pour y arriver sans encombre ni retard.

Berrendo s'applaudissait déjà de toucher au terme de son voyage; mais les banderoles d'un régiment de lanciers espagnols, le régiment de Navarre, qu'il aperçut flottant au loin dans la plaine, vinrent brusquement changer le cours de ses pensées. Les lanciers se dirigeaient de son côté, et, en sa qualité d'insurgé, le cavalier avait d'excellents motifs pour ne pas désirer cette rencontre. Il était précisément à un endroit de la route où un chêne énorme, au tronc creusé par l'âge, étendait de larges branches au pied d'un rempart de rochers dont le sommet s'exhaussait graduellement jusqu'à former une assez haute colline. Le cavalier pensa qu'un insurgé figurerait merveilleusement à l'une des branches du chêne, et cette réflexion redoubla son malaise. Tout à coup Berrendo remarqua un lierre presque aussi vieux que le chêne, et qui, après avoir couvert tout un côté du tronc, retombait en un large rideau d'un vert sombre dont les plis s'accrochaient aux anfractuosités des rochers. Par une inspiration soudaine, il mit pied à terre, souleva la draperie de lierre et poussa un cri de joie : ce rideau cachait l'entrée d'une grotte obscure par laquelle un cheval pouvait facilement passer. Tirer son cheval après lui et se jeter derrière le pan de lierre fut pour le cavalier l'affaire d'un instant. Cependant, à peine fut-il dans la grotte, que Berrendo se repentit presque d'y avoir cherché asile. Des bruits terribles et inexplicables grondaient dans l'intérieur du souterrain. Au delà du rayon de lumière que laissait filtrer le feuillage du lierre, une obscurité profonde étendait devant ses pas un voile impénétrable. Il lui semblait entendre au sein de ces ténèbres épaisses des frôlements sourds comme ceux de l'aile des grands vampires de certaines forêts du Mexique, ou le bruit saccadé du souffle puissant de quelque gigantesque animal. Placé ainsi entre

deux dangers, le cavalier resta immobile et plein d'angoisse, attendant avec une bien vive impatience le moment où il pourrait quitter la caverne.

Ce moment devait malheureusement se prolonger bien au delà de ses prévisions. Les lanciers espagnols avaient fait halte près du chêne, et le cavalier entendait le bruit de leurs voix se mêler aux rumeurs étranges du souterrain. C'était pour lui comme une double menace qui ne lui permettait ni de s'avancer dans la grotte, ni d'en sortir. Une heure d'une longueur mortelle se passa ainsi, quand l'insurgé crut entendre un gémissement rauque qui l'effraya si fort, que, préférant l'ennemi de chair et d'os aux hôtes terribles que semblait renfermer la grotte, il s'élança au dehors. Le chemin était libre, et Berrendo put reprendre sa route. En moins de deux heures, il atteignit Púcuaro, et ce ne fut qu'alors qu'il crut pouvoir respirer plus librement; mais il comptait sans une nouvelle rencontre.

En traversant la rue principale de Púcuaro pour gagner le *meson* qui devait le recevoir, le guerrillero avisa, sur le seuil d'une petite maison isolée des autres par de grands jardins, une jeune fille assise sur une natte, les jambes croisées à la mode mexicaine, et occupée à rouler des cigarettes. Sa tête, l'ovale gracieux de son visage, ainsi que ses épaules, étaient soigneusement *tapados*, c'est-à-dire enveloppés d'un voile de coton à raies bleues sur un fond blanc. La jeune fille avait jeté sur le cavalier un regard rapide dont celui-ci ne s'était pas aperçu, et, quand il se mit à la considérer lui-même, elle tenait les yeux baissés. Le cavalier ne put distinguer que deux bandeaux de cheveux noirs arrondis sur un front lisse et poli comme l'ivoire. Des plis de la robe sortaient deux petits pieds sans bas et chaussés de satin noir, et le *rebozo* de la jeune fille laissait passer deux

mains mignonnes et blanches dont les doigts agiles et déliés roulaient des cigarettes avec une dextérité pleine de grâce.

« Par la mère des anges ! se dit le jeune homme, il me semble que j'ai mille choses à dire à cette jolie fille. »

Et comme la timidité ne paraissait pas être le défaut capital du cavalier, il mit courtoisement son feutre à la main et fit sonner contre les flancs de son coursier les molettes de ses éperons de fer, tandis que, docile à sa main, l'animal vint achever près du péristyle une de ses plus élégantes courbettes. Cette manœuvre fut si imprévue, et les fers du cheval vinrent battre le pavé si près de la jeune fille, qu'elle ne put retenir un petit cri d'effroi, et qu'elle fit elle-même un brusque mouvement. Son rebozo glissa de sa tête sur ses épaules, et de ses épaules sur la natte de roseaux. Alors Berrendo put voir une charmante figure et les contours de deux épaules éblouissantes de blancheur ; mais le même homme, qui tout à l'heure semblait avoir mille choses à dire, ne trouva plus une parole à bégayer : il demeura ébloui et muet. Il ne recouvra la parole que lorsque le rebozo, vivement ramené sur les épaules et sur la tête de la belle Mexicaine, cacha de nouveau tout ce qu'il n'avait qu'un instant découvert.

« Pardon, señorita ! s'écria le cavalier, pardon de l'effroi que je vous ai causé ; mais, étranger dans cette ville, j'ai besoin de savoir s'il y a quelque auberge pour les voyageurs, et je prie Dieu qu'il n'y en ait pas.

— Et pourquoi cela, seigneur cavalier ? demanda la jeune fille d'une voix aussi harmonieuse que celle du *cenzontle*, le rossignol mexicain.

— Parce que je vous supplierais alors de m'accorder l'hospitalité.

— Oui-da! reprit-elle avec un fier regard. Pensez-vous que la maison de ma mère s'ouvrît à un hôte tel que vous? En tout cas, il y a une *posada*, et elle n'est qu'à deux pas d'ici. »

La jeune fille se leva, après avoir jeté dans les plis de son rebozo les cigarettes qu'elle avait roulées, et disparut derrière la porte avec une gracieuse fierté d'allure qui mettait en relief sa fine taille et ses larges hanches.

« *Caramba!* je risque bien de ne jamais retrouver don Ramon, s'il n'est pas à Púcuaro, se dit le jeune homme, car je ne pourrai jamais me résoudre à quitter la ville qui renferme ce trésor de jeunesse et de beauté. »

Et il arriva au *meson*, le cœur encore tout troublé de sa rencontre. Une fois installé dans l'hôtellerie, il se dit pourtant qu'il fallait songer à sa mission; mais, pour la mener à bonne fin, il y avait certaines mesures de précaution à garder. Púcuaro ne semblait pas tenir pour l'indépendance, et un corps d'armée espagnol était campé dans le voisinage. Berrendo chercha donc par quels moyens il pourrait obtenir les informations qu'il désirait sans compromettre ni don Ramon ni lui-même.

Après un frugal repas pris au meson, Berrendo n'eut rien de plus pressé que de chercher un prétexte pour revoir la jeune fille aux cigarettes. Il s'était dit qu'il pouvait sans danger s'ouvrir à elle du but de sa mission. Il se dirigea donc vers sa maison, qui n'était qu'à quelques pas de l'hôtellerie. Malheureusement tout y était clos, et les aboiements d'un chien laissé dans l'intérieur répondirent seuls aux coups frappés contre la porte. Berrendo, forcé de renoncer à son projet pour ce jour-là, s'achemina vers une *neveria*, dans l'espoir que, parmi

les consommateurs qui fréquentent ces établissements, il recueillerait quelque renseignement de nature à le satisfaire. C'était par une chaude soirée, le café était plein, et Berrendo s'assit, plus occupé de prêter l'oreille à ce qui se disait autour de lui que de vider le verre de neige à la cannelle qu'il s'était fait servir. Son espoir ne fut pas tout à fait trompé; on s'entretenait des affaires de l'époque, et le nom de don Ramon Rayon fut prononcé plusieurs fois avec un accent plutôt ironique qu'hostile.

Un seul individu, parmi tous ceux qui se trouvaient dans la neveria, semblait complétement étranger à ce qui se disait autour de lui. Son costume ne différait en rien de ceux qui l'entouraient; quant à sa physionomie, il était difficile de l'apercevoir dans l'intérieur obscur du café, car de son front appuyé sur ses deux mains de longues mèches de cheveux pendaient comme les branches de saule ravagées par l'orage et masquaient à demi sa figure. De temps en temps seulement Berrendo surprenait un ardent regard fixé sur lui.

« Don Ramon est-il donc passé par ici? » demanda Berrendo à l'un des personnages qui venaient de prononcer le nom du guerrillero.

Il affectait à dessein de regarder comme une nouvelle imprévue pour lui le passage de don Ramon à Púcuaro. Avant qu'on eût répondu à Berrendo, l'inconnu attacha sur le questionneur un regard plein d'ironique dédain; puis il se leva, paya l'hôte et sortit.

« Sans doute, fut-il répondu à Berrendo, et il y a dans l'église des gens qui sauraient dire, s'ils le voulaient, ce qu'est devenu aujourd'hui le *profanateur des tombeaux*. »

Une profanation! des tombeaux violés! c'étaient là d'étranges révélations pour Berrendo. Il voulut en savoir davantage : on lui dit de s'adresser aux desservants de l'église. A la chute du jour, Berrendo s'achemina donc vers l'église ; il allait en franchir le seuil : une forme légère et svelte passa près de Berrendo, qui n'eut pas de peine à reconnaître la jeune fille à laquelle il n'avait pas cessé de songer. Elle sortait de l'église, et Berrendo s'empressa de lui présenter galamment de l'eau bénite au bout de son doigt en disant à voix basse avec un regard passionné :

« Heureux les yeux qui voient deux fois dans un jour un ange du paradis! et je rends grâces au ciel de vous rencontrer encore. »

La jeune fille rougit et ne répondit rien; mais une espèce de duègne qui marchait derrière elle se chargea de la réponse.

« C'est un bonheur d'égoïste, seigneur cavalier, dit-elle d'un ton rogue, car vous êtes seul à le partager. Passez votre chemin, s'il vous plaît, donneur d'eau bénite et beau diseur de mensonges.

— Pardon vénérable señora, reprit Berrendo; me feriez-vous le plaisir de me donner un renseignement sur don Ramon Rayon?

— Allez au diable, vous et don Ramon, riposta vivement la mère en emmenant sa fille: nous n'avons que faire avec des insurgés. »

A peine la duègne avait-elle dit ces mots, que la jeune fille était déjà loin, et Berrendo, sans trop se déconcerter, suivit des yeux la charmante Mexicaine jusqu'au moment où elle disparut. Alors il songea qu'il devait prendre ailleurs ses renseignements, et le spectacle qui bientôt frappa ses yeux ne tarda pas à dissiper ses amoureuses visions. Quand il pénétra dans le lieu saint,

le crépuscule n'éclairait plus qu'à demi l'intérieur de la nef, d'où s'exhalait une odeur étrange et fétide. Il avança et s'expliqua facilement les allusions des buveurs de la neveria. Les grandes dalles des sépultures étaient levées et jetées, les unes entières, les autres brisées, près des fosses qu'elles avaient recouvertes. Toutefois il ne s'expliquait pas trop le but de cette profanation, et il cherchait de l'œil à qui s'adresser pour le savoir. L'église était déserte et sombre; ces sépultures béantes, au fond desquelles Berrendo n'osait regarder de peur d'y entrevoir de hideuses dépouilles, l'heure avancée et cette odeur sans nom, tout lui inspirait une crainte vague qui fit place à une émotion toute différente, quand il crut voir se lever du fond de l'une de ces fosses une forme humaine, ou plutôt l'ombre d'un mort.

Berrendo n'avait pas pour habitude de trembler devant les vivants; il ne craignait guère plus les morts sur le champ de bataille: mais, sous le coup des idées qui le préoccupaient alors, il ne put retenir un geste de frayeur dont il ne tarda pas à être d'autant plus honteux, qu'un éclat de rire moqueur retentit à ses oreilles. Il avança brusquement vers celui qui s'abandonnait si franchement à sa belle humeur; l'ombre alors se dessina plus nettement, et il reconnut son voisin de la neveria. Son œil unique (l'inconnu était borgne) brillait encore du feu de l'ironie que Berrendo y avait remarqué une fois déjà. Ses longs cheveux, fièrement rejetés sur chaque tempe, laissaient à découvert un front énergique et un visage rudement accentué, une bouche et un œil également empreints de finesse et de calme fermeté; son teint était si basané, qu'on eût pu douter qu'il appartînt à la race blanche. En un mot, il y avait, entre l'homme que Berrendo avait vu tout à

l'heure et celui qui lui apparaissait subitement, le contraste frappant de l'Indien sauvage qui ne reconnaît pas de maître dans la nature avec l'Indien des villes abruti par la servitude.

« Qui êtes-vous? lui demanda le jeune homme avec quelque colère.

— Voilà en quoi nous différons, vous et moi, répondit l'inconnu avec calme; vous ne savez pas qui je suis, et je sais, moi, qui vous êtes: un ami de don Ramon Rayon, et vous cherchez vainement sa trace.

— Qui vous l'a dit, reprit avec vivacité Berrendo, dépité de se voir si bien deviné.

— Votre indifférence mal simulée, pour moi du moins, dans vos questions à l'égard de don Ramon à la neveria. L'air de contrariété que je lis sur votre figure m'apprend encore que j'ai touché juste, et vous êtes venu dans cette église pour voir les gens dont on vous a parlé, comme les seuls capables de vous dire, s'ils le voulaient, où est celui que vous cherchez. Ces gens sont les morts dont on a fouillé les tombeaux. Interrogez-les maintenant si vous comprenez leur langage muet, vous qui n'avez pas su faire parler les vivants. »

Ces singulières paroles, prononcées d'un ton grave, jetaient Berrendo dans une grande perplexité. Il ne savait s'il devait taire la vérité ou se fier à cet inconnu. Il prit le dernier parti, et, quand il eut avoué le but réel de ses recherches:

« Et vous, dit-il, les morts vous ont-ils appris ce que les vivants n'ont pu me dire?

— Oui, reprit l'inconnu en souriant. Je serais peu digne de la profession que j'exerce et du nom que je porte, si je ne savais trouver les traces de ceux que je cherche qu'à l'aide des empreintes des vivants sur le

sol. Descendez, comme je l'ai fait, au fond de ces sépultures, et la maçonnerie récemment grattée autour de ces ossements vous dira ce qu'est venu faire ici don Ramon. »

En effet, le partisan, dans son ardeur à susciter des ennemis à l'Espagne et à rechercher les moyens de destruction contre elle, était venu chercher jusque sous ces caveaux funèbres le salpêtre produit par l'humidité souterraine.

« Eh bien! cela vous dit-il, ajouta Berrendo, où est don Ramon, et comment il a pu si mystérieusement disparaître avec sa troupe?

— Sans doute. Que doit-il le plus vivement désirer se procurer à présent, puisqu'il n'a pas respecté le repos des morts? Du salpêtre pour faire de la poudre et un asile sûr. »

Berrendo convint de l'incontestable réalité de cette conjecture, en apparence du moins.

« Hier, reprit l'inconnu, en cherchant dans la campagne quelque trace à laquelle je pusse reconnaître le passage de don Ramon auquel, entre nous, je porte un message de son frère don Ignacio, j'ai entendu des bruits sourds comme ceux que font gronder les volcans à la bouche de leur cratère; j'ai vu sur les flancs d'une colline s'élever une légère fumée, et j'ai pensé que ces rumeurs sourdes étaient le retentissement de la marche lointaine d'un corps de cavalerie espagnole qui sortait de Púcuaro. J'ai attribué la fumée de la colline au foyer d'un pâtre invisible; mais les fouilles faites dans ces caveaux m'ont bientôt révélé la vérité. Les bruits souterrains sont ceux d'une troupe d'hommes que doivent recéler les flancs de la colline; la fumée que j'ai prise pour celle du foyer d'un pâtre est celle qui s'échappe des fissures du terrain. Or, don Ramon doit être

occupé dans cette caverne à fabriquer sa poudre avec le salpêtre qu'il a dû y trouver : je le jurerais, quoique je n'aie vu sur cette colline aucune apparence d'excavation souterraine ; mais je la trouverai. »

La sagacité de cet inconnu frappa vivement Berrendo, car le souvenir de la caverne dont le hasard lui avait fait découvrir l'entrée revint aussitôt à son esprit, et, en même temps que l'admiration, une vive sympathie pour le compagnon que le hasard lui faisait rencontrer s'éveilla dans le cœur du jeune homme.

« *A fé de cabarello !* s'écria Berrendo en tendant la main à l'inconnu, je serai heureux d'être l'ami d'un homme tel que vous ; mon nom est Luciano Gamboa. Quel est le vôtre ?

— Le mien est Andrès Tapia ; mais je l'ai presque oublié. Le nom qu'on me donne habituellement est le *Chercheur de traces*, quoique, à dire vrai, je sache aussi bien lire dans le cœur de l'homme ses plus secrètes pensées que trouver sur le terrain humide ou sec, sur l'herbe des prairies ou sur la mousse des bois, les empreintes qu'ils ont conservées. » Puis, comme pour donner à Berrendo une idée de sa pénétration, il ajouta : « Quelle bonne nouvelle allez-vous m'apprendre ?

— Je puis vous annoncer que vos conjectures sont vraies, tout au moins quant à l'existence d'une caverne près d'ici. Le hasard me l'a fait découvrir ce matin, et, si vous le voulez, nous nous y rendrons tout de suite.

— Non, dit Andrès, j'ai affaire ici pour ce soir, mais demain nous nous trouverons à cheval à la porte de Púcuaro. »

Le rendez-vous une fois pris, les deux nouveaux amis se serrèrent la main et se séparèrent. Berrendo n'avait

pas envie de dormir, et, afin de *tromper* le temps (nous employons la locution espagnole, plus vraie que la nôtre, en ce sens que nous ne pouvons que *tromper* et jamais *tuer* le temps qui nous tue), il entra dans la boutique d'un barbier. On devine facilement pourquoi Berrendo poussait la recherche jusqu'à faire raser une barbe qui n'avait que huit jours de date.

Pendant que le barbier frisait les moustaches noires du jeune voyageur, celui-ci jetait des regards d'envie sur une mandoline qui avait à peu près toutes ses cordes, et qui était suspendue par un clou à la muraille.

« Seigneur barbier, dit-il, j'aurais besoin de cette mandoline pour quelques heures ce soir; ne pourriez-vous me la prêter contre un gage de plus grande valeur, bien entendu?

— Lequel? » demanda le barbier.

Berrendo désigna du doigt la longue rapière à garde d'argent curieusement travaillée, dépouille opime d'un champ de bataille, qu'il avait jetée sur une chaise.

« Ah! seigneur, dit le barbier, tout en mettant la rapière de côté, je vous aurais volontiers prêté, sans gage aucun, cette mandoline, qui a pour moi du reste une valeur inestimable. »

Berrendo prit l'instrument, le cacha sous les plis de son manteau, et quitta la boutique du barbier, en promettant de repasser le lendemain.

II

La caverne de Púcuaro.

Ce soir-là même, il était environ dix heures ; toute la petite ville de Púcuaro dormait, à quelques rares exceptions près, et entre autres à l'exception de la jeune et belle faiseuse de cigarettes et de sa mère : leur porte était fermée, ainsi que les contrevents de leur fenêtre derrière le grillage de bois, et les deux femmes se tenaient dans une des chambres de leur maison, qui donnait sur un vaste jardin planté de grenadiers et de piments rouges et verts. Il était facile de pénétrer dans ce jardin par une haie de cactus vierges, qui s'étendait de chaque côté du petit bâtiment sur la rue.

En l'absence du chef de la famille, le mari de la vieille femme et le père de la jeune fille, qui servait la cause de l'insurrection sous le général Teran, dans l'état de Oajaca, tous deux vivaient du modeste produit de leur industrie de *cigarreras ;* et, si la vieille femme avait manifesté à Berrendo, qui lui était inconnu, tant de dédain à l'endroit des insurgés, c'était une ruse qu'elle employait par prudence. La mère et la fille causaient, tout en travaillant à la confection des produits de leur profession. La conversation avait pris un certain tour qui justifiait en partie le proverbe espagnol, assez peu respectueux pour la vieillesse féminine, et qui ne laisse pas d'avoir cours au Mexique, même dans la meilleure compagnie : *Toda vieja es alcahueta.* Sans

croire être entendue de personne, la mère disait à sa fille :

« Eh bien ! Luz, avais-je tort de te dire qu'on prend plus sûrement les hommes par les dédains et la fierté que par l'appât des doux sourires et des tendres regards ? Voilà deux hommes qui, en deux jours, sont tombés dans les filets tendus par l'orgueil et la sauvagerie de ton maintien, qui n'eussent vu en toi qu'une maîtresse facile, et entre lesquels tu peux choisir un mari.

— Vous croyez, ma mère, répondit la jeune fille, que ces deux cavaliers étrangers... ?

— Si je le crois ! cela ne dépendra que de toi, maintenant qu'ils sont affriandés l'un et l'autre par l'air de pudeur farouche dont je t'ai conseillé de t'armer ! Abandonne aux laides, qui ont besoin de combattre la froideur qu'elles inspirent en réchauffant les cœurs par de brûlantes œillades, abandonne-leur les avances, les demi-mots et les sourires engageants. Va, ma fille, les hommes n'aiment et n'estiment les jolies filles comme toi qu'en raison de ce qu'elles semblent se priser et s'aimer elles-mêmes. Ah ! si tu le voulais, nous aurions deux guides, deux compagnons de route, au lieu d'un, pour nous escorter jusqu'à Tehuacan, où ton père nous attend chaque jour. Ces deux cavaliers ne te semblent-ils pas devoir mettre à notre service un bras vigoureux et un cœur fort ?

— En effet, ils paraissent aguerris et accoutumés aux dangers des guerres civiles ; mais comment faire ? Si je témoigne quelque préférence à l'un, l'autre se découragera, et, au lieu de deux protecteurs, nous n'en aurons qu'un.

— Eh ! ma fille, c'est justement en demeurant froide pour tous deux, en leur faisant espérer que le plus

brave sera peut-être le préféré, en leur donnant à chacun de l'éperon tour à tour et en les retenant à point l'un après l'autre, en encourageant celui que tu auras dédaigné, en dédaignant celui que tu auras encouragé, c'est ainsi que tu les mèneras tous deux au bout du monde, si c'est là que tu dois faire un heureux par ton choix.

— Hélas! ma mère, dit Luz en soupirant, cela vous paraît facile, et à moi il me semble impossible que, si mon cœur parle en faveur de l'un d'eux, mes yeux et ma bouche puissent dire le contraire.

— Tu me laisseras faire, et à ce propos ton cœur doit avoir fait un choix. Le jeune cavalier de ce soir, aux noirs sourcils, aux yeux pleins de feu....

— Don Andrès a plus de flammes dans le seul œil qui lui reste que le plus jeune dans ses deux prunelles, et ce coup de poignard qui l'a privé de l'autre ne parle-t-il pas en faveur de son courage? C'est une cicatrice glorieuse, à mon sens.

— C'est vrai : rien ne semble échapper à cet œil pénétrant. N'as-tu pas vu hier comme il a promptement deviné que nous devions au fond du cœur faire des vœux pour l'insurrection?

— Sa sagacité et son courage ne devront-ils pas préserver de tout danger celle qu'il aimera?

— Hum!... cette clairvoyance est un charme chez l'amant et un inconvénient chez le mari. »

Les deux femmes en étaient là de leur conversation, quand les gémissements lointains d'une mandoline résonnèrent dans le silence de la nuit; puis une voix plus mâle qu'harmonieuse chanta dans la rue déserte le couplet suivant :

Luz divina de los ojos
Que me tienen cautivo,

Que si vieras los despojos
De mi corazon vivo [1]....

« Ces vers sont galants, dit la vieille ; ils me semblent même inédits. *Luz*, c'est ton nom, et c'est toi qui les inspires ; c'est aussi la voix du jeune cavalier aux noirs sourcils.

— J'aimerais mieux que ce fût la voix d'Andrès, dit Luz.

— Qu'importe ? Prête à l'un ton cœur, à l'autre ton oreille. »

Et les deux femmes attendirent la suite du couplet ; mais le chanteur attendait aussi quelque encouragement à ces stances amoureuses, et on ne lui répondit que par le plus profond silence. Il ne se tint cependant pas pour battu ; car au bout de quelques instants, la voix se fit entendre de nouveau, et cette fois dans le jardin, dont le musicien avait franchi la haie. Là, sans qu'on pût le voir encore, il reprit imperturbablement le couplet auquel on n'avait point répondu. C'était bien en effet Berrendo, qui n'avait pas assez de poésie inédite à son service pour la gaspiller en pure perte ; mais le couplet ne s'acheva pas, et on entendit une lame d'épée grincer en quittant le fourreau, puis des paroles de menace s'échanger entre deux interlocuteurs.

« Jésus ! ils vont se battre ! cria la vieille avec effroi ; ils tirent l'épée : adieu nos protecteurs ! »

Quant à tirer l'épée, Berrendo n'avait garde de le faire, car on se rappelle qu'il avait laissé sa rapière pour répondre de la mandoline, et il se trouvait pris au dépourvu par Andrès, qui, caché avant lui dans le jardin, avait entendu presque toute la conversation dont son rival et lui avaient été le sujet.

1. Lumière divine des yeux qui me tiennent captif, si vous voyiez les ruines de ce cœur déchiré....

« Arrêtez, seigneurs cavaliers! s'écria la mère ; ma fille n'a donné à personne le droit de se battre pour elle ; mais il dépend de vous que l'un des deux rivaux l'obtienne plus tard. »

A cet encouragement inattendu, les deux voix firent silence. « Venez ici, à ces barreaux, reprit la vieille ; recevez d'une mère jalouse de l'honneur de sa fille une preuve de la plus haute confiance. Nous tiendrons, ma fille et moi, pour cavalier félon celui qui ne viendra pas ici l'épée dans le fourreau et la paix dans le cœur et sur les lèvres. »

Andrès et Berrendo se présentèrent tous deux, le feutre à la main, dans la zone de clarté que deux chandelles de résine projetaient au delà des barreaux, le premier sans rancune et confiant dans le doux aveu qu'il avait surpris sur les lèvres de la jeune fille, le second avec l'assurance qu'il devait au sentiment de son propre mérite. Alors la mère de Luz entremêla avec tant d'adresse les promesses d'adoucir la sauvagerie farouche de sa fille et la peinture de la détresse d'une veuve et d'une orpheline loin du chef de leur famille ; elle fit si bien luire aux yeux des deux galants l'espoir de la plus douce récompense, que chacun d'eux, sûr de l'emporter sur son rival, promit d'accompagner la mère et la fille jusqu'au bout du monde, sans briser les liens encore mal serrés d'une récente amitié ; puis, pour battre le fer tandis qu'il était chaud, la prudente vieille fixa au surlendemain matin le jour de leur départ pour Tehuacan, après quoi l'un et l'autre regagnèrent leur logis.

« Tu vois, Luz, dit la mère triomphante, que tout dépend de la manière de s'y prendre, et que j'ai rivé la chaîne sur deux cœurs dont tu peux à ton gré disposer désormais. »

La vieille disait si vrai, qu'au point du jour, ainsi qu'ils en étaient convenus, Andrès et Berrendo cheminaient aussi pacifiquement que si rien ne s'était passé la veille, depuis leur rencontre dans l'église, vers la caverne de Púcuaro. Une demi-heure après, ils attachaient leurs chevaux aux branches du chêne qui masquait l'entrée de la grotte. Le manteau de lierre flottait aussi intact, du moins en apparence, que lorsque Berrendo l'avait soulevé la veille; mais, à l'œil exercé du chercheur de traces, les faisceaux de feuilles, quoique imperceptiblement froissés, indiquaient que le pan de verdure avait été bien des fois soulevé par de fréquentes allées et venues. Cependant Berrendo, avant de pénétrer dans la caverne dont les bruits étranges l'avaient si fort effrayé, demanda au *rastreador* s'il avait quelque mot d'ordre plus particulier que celui qu'on lui avait donné à lui-même; car il eût été imprudent d'éveiller la défiance des agents de don Ramon. Tapia le rassura sur ce point, et tous deux pénétrèrent résolûment dans la caverne; toutefois, comme ils ignoraient encore à qui ils allaient avoir affaire, ils n'avancèrent qu'avec circonspection.

A peine avaient-ils fait quelques pas à tâtons (car le pan de lierre interceptait la clarté du jour), que des bruits vagues parvinrent jusqu'à eux. Toutes vagues que fussent ces rumeurs, le son des voix humaines s'y mêlait à coup sûr. Bientôt la cause de ces rumeurs fut expliquée aux deux compagnons. Au sortir d'un défilé qui donnait accès dans la partie la plus vaste du souterrain, ils s'arrêtèrent devant un étrange spectacle. Les lueurs que jetaient d'énormes fourneaux allumés montraient sous une immense coupole de granit de hautes et nombreuses colonnes formées par l'infiltration des eaux. Le reflet des feux éclairait une multitude

d'hommes qui allaient et venaient, de longs jets de métal incandescent qui ruisselaient des creusets, et plus loin des chevaux attachés aux parois, sellés, bridés, prêts à être montés au besoin.

« Que vous avais-je dit ? s'écria le chercheur de traces. N'est-ce pas ici la *maestranza* de don Ramon ? Ce ne sont certes pas les Espagnols qui se cachent au sein de la terre pour y fondre des canons. Ce ne peut donc être que l'homme assez acharné à la lutte pour aller arracher le salpêtre aux sépultures des églises. »

Il n'y avait rien à répondre à cette observation. N'était-ce pas la seule manière d'expliquer la disparition subite de don Ramon Rayon et de sa troupe ? Les deux visiteurs furent bientôt entourés d'insurgés qui s'élancèrent vers eux.

« Conduisez-nous devant don Ramon, dit Tapia.

— Nous ne connaissons pas don Ramon ! s'écria l'un des travailleurs.

— Et vous ne connaissez pas non plus, à ce que je vois, Andrès, le chercheur de traces, pour espérer lui faire prendre le change. Don Ramon Rayon est ici, et je lui apporte un message du général don Ignacio, » répondit le rastreador sans s'émouvoir du piége qu'on lui tendait.

Un officier traversait en ce moment le cercle de lumière que projetaient les forges, et le chercheur de traces s'écria :

« Seigneur don Ramon, le messager de votre frère se réclame de Votre Seigneurie.

— Qui êtes-vous, l'ami, qui semblez me connaître et que je ne connais pas ! répliqua l'officier.

— Un homme qui saurait distinguer entre deux frères une ressemblance plus vague encore que la vôtre et la sienne, repartit Andrès en souriant, et de la fidé-

lité duquel vous ne douterez plus lorsque je vous aurai fait connaître ma mission par un mot que vous devez seul entendre. »

Le chercheur de traces se pencha vers l'oreille de l'officier et murmura quelques mots que personne n'entendit, mais qui lui causèrent une pénible émotion.

« C'est bien, dit-il laconiquement, cet homme est des nôtres. »

Bien que Berrendo connût parfaitement don Ignacio, il s'avoua qu'il n'aurait jamais reconnu don Ramon à sa ressemblance avec son frère, et cette circonstance lui donna meilleure opinion encore de la sagacité d'Andrès.

Une fois admis comme messagers du général Rayon, les deux aventuriers avaient été mis au courant des événements qui avaient motivé la disparition subite de don Ramon. Un mois avant cette date, la caverne de Púcuaro n'était habitée que par les hôtes qui font leur séjour des ténèbres. Le hasard avait conduit vers cette retraite un des hommes du commandant don Ramon Rayon, et, comme Berrendo, cet homme avait reculé devant les bruits effrayants qu'y faisaient entendre des bêtes immondes ou féroces. Don Ramon avait jugé tout d'abord, quand il apprit cette découverte, de quel avantage serait pour lui la possession de cette caverne, où le salpêtre qu'il cherchait devait abonder, et il avait pris les mesures nécessaires pour en rendre les issues praticables. Il y vint lui-même avec quelques hommes munis de torches et de haches. A peine avait-il franchi le seuil, qu'une nuée épaisse de chauves-souris effrayées par l'éclat inusité des lumières, se précipitèrent sur les torches et les éteignirent, mais non cependant sans qu'on eût pu entrevoir une merveilleuse colonnade de

stalactites formées de nitre pur. Pour des gens qui cherchaient partout les substances nécessaires à la fabrication de la poudre, c'était une faveur de la Providence. La Providence exigeait néanmoins qu'on respectât ces pilastres naturels, qui soutenaient sans doute la voûte de la caverne, et don Ramon fut obligé de recourir à d'autres moyens. Un épais et immonde fumier jonchait le sol ; don Ramon y fit répandre du goudron mêlé de soufre et y mit le feu. Pendant quinze jours consécutifs, la flamme dévora dans la grotte tous les hôtes qu'elle abritait, et, quand l'incendie fut éteint, l'ingénieux partisan se trouva maître d'un repaire inaccessible où deux mille hommes pouvaient camper à l'aise, et dont le terrain saturé de salpêtre lui fournit abondamment les premiers éléments de la poudre à canon. Quatre forges y avaient été installées et mises en activité ; des moules furent fabriqués pour couler des canons ; c'était au moment où de nouvelles ressources semblaient sortir du sein de la terre que les deux aventuriers avaient pénétré dans la caverne. Don Ramon fit de vains efforts pour retenir à son service Andrès d'abord, puis Berrendo ; mais ni l'un ni l'autre n'avaient garde d'y consentir. Ils prétextèrent, pour refuser ses offres, des ordres du général don Ignacio qui les rappelaient vers lui.

Le soleil était encore élevé sur l'horizon, quand ils eurent regagné Púcuaro, ce qui leur permit de consacrer le reste du jour aux préparatifs de leur voyage du lendemain. Andrès et Berrendo avaient, par hasard, leurs bourses bien garnies, et, sans s'être en rien communiqué leurs projets, chacun d'eux se trouva le matin devant la maison de la vieille avec deux chevaux harnachés et bridés, dont ils avaient fait l'achat, l'un pour la mère, l'autre pour la fille. C'était un double

emploi dont la première ne parut pas se plaindre. Quant à la seconde, en dépit de ses efforts pour se conformer aux leçons de sa mère et garder un fier maintien, ses joues teintées de rose et ses yeux chargés des douces langueurs de l'amour naissant ne laissaient deviner en elle que bien peu d'aptitude pour le rôle qu'on lui imposait. A la vue des quatre chevaux que les deux galants avaient amenés, la mère de Luz lui lança un regard de triomphe ; mais la pauvre enfant, honteuse d'en comprendre la portée, n'y répondit qu'en ramenant son rebozo sur son visage pour cacher la rougeur de son front, comme la fleur du mimosa pudique referme ses pétales sous un trop rude contact. Le chercheur de traces examinait cette scène muette sans paraître la voir ; mais, quand bien même il n'eût pas surpris les sentiments secrets de la mère et de la fille, les dispositions de Luz n'auraient pas échappé à la pénétration de son regard.

Deux des quatre chevaux furent destinés à servir de relais pendant la route ; et les femmes se mirent en selle avec l'aide des deux galants. Puis la vieille, s'adressant à l'un et à l'autre :

« Seigneurs cavaliers, dit-elle, vous êtes à présent responsables de la vie et de l'honneur de deux femmes.

— Puisse le premier ravin t'engloutir, duègne damnée ! » se dit Berrendo en tordant sa moustache.

Et le cortége se mit en marche pour Tehuacan.

III

Le faucheur de nuit.

Tehuacan est situé dans l'État de Oajaca, Púcuaro dans celui de Valladolid, et ce n'était pas alors une tâche facile que de franchir, en compagnie de femmes ou avec un chargement de marchandises, la distance de plus de deux cents lieues qui sépare les deux villes l'une de l'autre. C'était un long et dangereux trajet. Indépendamment du risque que courait tout cavalier armé d'être traité par les Espagnols comme insurgé, c'est-à-dire d'être pendu haut et court, sans forme de procès, au premier arbre qui se trouvait sur la route, les voyageurs pacifiques, les muletiers, les commerçants, étaient soumis à mille tribulations. La province de Oajaca surtout, à cause de son commerce avec Puebla et les autres villes, avait plus à souffrir, à cette époque, qu'aucune autre province. Les convois à protéger servaient de prétexte aux commandants espagnols pour commettre toute sorte d'abus odieux. Chaque tranchée, chaque fortin était soumis à un péage. Non-seulement on y payait, suivant le caprice des chefs, de grosses sommes d'argent, mais les anciens droits féodaux semblaient ressuscités : les commandants prélevaient à leur profit, puis ensuite au profit de leurs soldats, un odieux tribut sur les malheureuses femmes qui s'approchaient de leurs résidences.

Les voyageurs durent bien des fois se résigner à faire

de longs détours pour éviter les postes espagnols, et, sans la sagacité d'Andrès, il est probable qu'ils n'eussent pu arriver même sur les confins de l'État de Oajaca. C'était là que devaient se présenter les étapes les plus dangereuses; heureusement, le chercheur de traces, natif de ce même État, connaissait les moindres sentiers de ses bois comme de ses montagnes, et cette connaissance pratique était de nature à écarter les nouveaux périls qui venaient menacer la caravane. Pendant tout le trajet, la vieille femme avait habilement manœuvré auprès des deux galants; elle avait encouragé tour à tour leurs espérances. Luz, de son côté, peu capable de mettre en pratique les leçons de sa mère, avait repris le maintien modeste et réservé qui lui était naturel, et, si Andrès n'avait pas connu le fond de son cœur, rien dans sa manière d'être envers lui n'eût trahi la passion dont il était l'objet. La timide fierté de la jeune fille avait été plus habile que la coquetterie la plus raffinée; l'ardeur des deux soupirants s'en était accrue, et rien ne pouvait ôter à Berrendo l'espoir de l'emporter sur son rival. La plus complète harmonie n'avait pas cessé de régner entre les voyageurs, quand deux circonstances extraordinaires vinrent décider du sort d'Andrès et préparer le terrible dénoûment du doux roman dont le prologue s'était ouvert à Púcuaro.

Pour plus de sécurité, la petite caravane ne voyageait que de nuit. D'ordinaire, les traites commençaient au crépuscule et ne se terminaient qu'à l'aube, et le soleil, à son lever, trouvait les voyageurs cachés dans quelque cabane isolée, au milieu d'un massif d'arbres ou dans quelque aride solitude loin de tout passage. Un soir, qui devait être le dernier avant leur arrivée à Tehuacan, la nuit les surprit dans la halte d'un Indien zapotèque, en train de donner aux chevaux leur ration

de maïs, et n'attendant que la fin du souper pour se mettre en route. Andrès et Berrendo faisaient au dehors les derniers préparatifs du départ, lorsque la mère de Luz vint, tout effrayée, leur annoncer que, si près de Tehuacan, elles voulaient attendre le jour suivant pour se mettre en route.

« Et pourquoi cela? demanda le chercheur de traces surpris.

— Pourquoi? reprit la vieille en se signant. L'Indien, notre hôte, a vu, la nuit dernière, le *faucheur de nuit*, et il dit que nous le rencontrerons sans doute fauchant les champs d'*alfalfa* (luzerne), au clair de lune, avec ses grands ciseaux. Par tous les saints du paradis, continua la duègne effrayée, cette vue me ferait mourir d'effroi.

— Eh bien! quand nous le verrions! dit Andrès; le faucheur de nuit ne fait de mal à personne. Le voyageur dont le cheval est fatigué est bien aise de trouver la luzerne fauchée par lui. Il n'y a donc pas de danger; mais les rencontres de jour peuvent être plus terribles que les rencontres nocturnes : de jour, je ne réponds plus de vous. »

Cette considération l'emporta, et les voyageurs se mirent en route pour la dernière étape. La croyance du faucheur de nuit est une des vieilles superstitions accréditées dans l'État de Oajaca. On raconte qu'au commencement de la conquête que déshonorèrent tant de cruautés, un cavalier espagnol qui s'était signalé par sa férocité envers les Indiens en rencontra un fauchant de la luzerne dans un champ. Le cavalier montait un cheval plein d'ardeur qu'il faisait galoper à outrance, et, en passant près du faucheur, il s'écria :

« Eh! l'ami, à quelle heure arriverai-je de ce pas à Oajaca?

— Jamais, » répondit l'Indien.

En effet, non loin de là, le cheval surmené expira de fatigue. L'Espagnol, qui n'avait pas compris que l'Indien voulait dire qu'il n'arriverait jamais avec ce cheval, du moins en le forçant ainsi, revint sur ses pas ; il pensait qu'on avait jeté un sort à son cheval, et il perça l'Indien d'un coup de sa rapière. Ce dernier meurtre avait mis le comble aux iniquités de l'Espagnol, qui disparut le soir même, condamné, disent les Indiens, afin d'effrayer ceux qui les maltraitaient, à faucher éternellement la luzerne des champs.

Pendant une heure environ d'une marche silencieuse, les deux galants savourèrent à longs traits, outre l'ivresse que portent avec elles les nuits sereines des beaux climats, l'ineffable plaisir de veiller sur ce qu'on aime. Légèrement inclinée sur sa selle, pâlie par les fatigues du voyage et soigneusement enveloppée de son rebozo, comme la fleur du datura qui referme son calice pour la nuit, Luz semblait plus mélancolique que d'habitude. Semblable à certaines fleurs que l'approche de l'orage fait pencher sur leur tige, elle paraissait pressentir que son sort allait se décider cette nuit-là. Enfin, au bout de deux heures, la cavalcade dut quitter les sentiers détournés que les voyageurs avaient suivis pour éviter un endroit de péage, et reprendre le grand chemin qui conduit à Tehuacan. Des feux disséminés dans une vaste plaine brillaient au loin, et les voyageurs purent distinguer bientôt des hommes allant et venant d'un air affairé ; des mules, retenues par des entraves aux pieds de devant, sautaient à la lueur des brasiers qui éclairaient des tentes grossières et des ballots de marchandises épars çà et là. En reconnaissant à ces indices une halte d'arrieros, les voyageurs s'approchèrent d'eux avec précaution, pour les interroger sur

l'état de la route jusqu'à Tehuacan, au cas où ils en fussent sortis le matin même. Une partie de ces hommes étaient occupés à recoudre leurs ballots, dont la plupart, éventrés à coups de couteau, jonchaient la plaine en laissant voir leur contenu. Il y en avait un parmi ces hommes surtout qui jetait sur ces colis ravagés un œil de désespoir ; ce devait être le maître de la *recua*.

« Venez-vous de Tehuacan, patron ? demanda le chercheur de traces.

—*Rayo de Dios !* s'écria-t-il, plût à Dieu que j'en vinsse! Le brave général Teran ne m'eût pas pillé comme....

— Dites sans crainte ! comme ces royalistes dont nous sommes les ennemis.

— Comme ces brigands de Samaniego et de La Madrid, acheva l'arriero, qui, non contents de m'avoir fait payer cinq piastres par tête de mule, ce qui me fait deux cents *duros* de perte, ont encore jugé à propos de prendre dans ces *torcios* (colis) un échantillon de toutes les étoffes qu'ils contenaient. Je suis un homme ruiné par la cupidité de ces deux larrons d'Espagne, que Dieu puisse foudroyer ! »

Et le pauvre homme se remit à soupirer et à gémir de plus belle, pour s'interrompre bientôt et s'écrier en fermant les poings : « Ah ! si le ciel pouvait m'envoyer deux ou trois de ces voleurs de grand chemin, officiers ou soldats, pour me venger sur eux ! »

Il achevait à peine ce souhait de vengeance, qu'un coup de feu retentit, suivi d'un autre dont la brève explosion annonçait un pistolet d'arçon.

« Qu'est-ce-ci ? dit l'arriero.

— Des coups de pistolet, parbleu ! reprit Berrendo ; et tenez, voici précisément un dragon espagnol que le ciel envoie à votre vengeance. »

Le muletier ne parut que médiocrement satisfait de voir ses vœux exaucés. « Seigneurs cavaliers, dit-il, laisserez-vous égorger un homme déjà ruiné ? »

Les deux amis tirèrent leurs épées à l'approche du soldat ; mais ils les remirent bientôt dans le fourreau. Le cavalier chancelait sur sa selle, la tête à moitié fracassée, et son cheval l'emportait. En passant près des voyageurs, le dragon tomba comme une masse inerte et ne bougea plus. Berrendo put saisir son cheval.

« Prenez-le, dit-il à l'arriero ; ce sera toujours un faible dédommagement.

— Dieu m'en garde ! » reprit le muletier.

Le chercheur de traces, sa main sur son œil unique comme pour en concentrer le rayon visuel, regardait au loin. L'obscurité l'empêchait de voir ; mais les ténèbres de la nuit n'obstruaient pas son jugement.

« Ces deux coups de pistolet, dit-il, ont le même son : ils ont tous deux été chargés par la même main d'une mesure de poudre égale ; c'est le même cavalier qui a tiré l'un comme l'autre. Ces cavaliers, car j'en vois plusieurs, ont des armes à feu ; le malheureux qui vient de tomber là porte deux pistolets dans ses fontes. Je n'entends que le cliquetis des épées ; c'est évidemment un homme qu'on veut prendre vivant, et qu'on cherche à désarmer sans le tuer. Je l'entends crier à l'aide. C'est un étranger.... »

Les oreilles de Berrendo étaient loin d'avoir la finesse de celles d'Andrès. Il n'entendait ni le cliquetis des épées, ni les cris de l'homme qu'on attaquait, et il hésitait sur ce qu'il devait faire, quand Andrès s'élança au galop dans la direction des rumeurs qu'il entendait, tandis que Luz restait immobile et pâle comme une statue de marbre. Berrendo, jaloux de se distinguer à

son tour sous les yeux de sa maîtresse, allait suivre Andrès, quand les cris de la vieille le retinrent.

« *Maria santissima* ! s'écria-t-elle, allez-vous nous laisser seules ? »

Berrendo resta, tandis que l'étranger continuait à appeler à l'aide d'une voix que ses agresseurs s'efforçaient d'éteindre. Andrès n'en pressa que plus vivement son cheval, dont heureusement, sur ce terrain sablonneux, on ne pouvait entendre la marche rapide. Ce fut sans être aperçu qu'il put distinguer trois dragons penché sur un homme terrassé qu'ils bâillonnaient et entouraient de liens. Il tomba à l'improviste sur eux. Il était déjà trop tard quand ils essayèrent de se mettre sur la défensive. C'étaient trois dragons espagnols, et cette raison suffisait à Andrès pour ne pas se demander s'ils avaient tort ou raison : il ne vit que des ennemis et un pauvre diable succombant sous le nombre, et de deux coups de ses pistolets il jeta bas deux des agresseurs, quitte à s'expliquer ensuite avec le troisième; mais, soit que l'Espagnol eût la conscience de soutenir une mauvaise cause, soit qu'il fût naturellement ennemi de toute explication, celui-ci s'élança éperdu sur son cheval et joua si vigoureusement de l'éperon, qu'en une minute il fut hors de vue.

Andrès, resté maître du terrain, s'empressa de dégager l'étranger des liens qui l'enchevêtraient ; son cheval gisait sur le sable percé d'un coup de rapière, comme le taureau dans le cirque après le coup d'épée du matador. Saisissant la monture de l'un des dragons, Andrès la remit à l'étranger, qui l'enfourcha lestement. Quand ils revinrent tous deux, Luz murmurait une fervente prière d'actions de grâces, Malgré ses souhaits de vengeance, le muletier tremblait de les avoir vus réalisés, et telle était encore à cette époque la terreur que le

nom espagnol inspirait à la plupart des créoles, que les conducteurs de mules ne concevaient pas qu'on eût osé s'attaquer à des soldats du vice-roi. Le chef de la caravane supplia donc les voyageurs, les mains jointes, de s'éloigner au plus vite, de peur qu'on ne l'accusât de complicité avec eux. L'arriero ne pouvait donner aucun des renseignements attendus de lui, et Andrès n'eut pas de peine à accéder à la prière de ce poltron, presque disposé à témoigner contre lui plutôt qu'à le remercier de l'avoir vengé. Il poussa son cheval en avant, et fut bientôt suivi par ses compagnons, auxquels s'était joint l'étranger. Ce voyageur était Anglais et s'appelait Robinson. « Merci ! dit-il à Andrès ; vous avez rendu à la cause de l'indépendance de votre pays et au général Teran un service plus important que vous ne pouvez l'imaginer. »

Après ce remercîment formulé en termes mystérieux, l'étranger se renferma dans un imperturbable silence. Quelques lieues plus loin, la cavalcade allait, aux clartés de la lune, apercevoir les maisons de Tehuacan, lorsque le chercheur de traces montra du doigt à ses compagnons un spectacle qui fit passer dans leurs veines un frisson de terreur.

Dans un champ voisin de la route, au milieu d'un tapis épais d'*alalfa* sur lequel la lune projetait l'ombre de quelques oliviers au pâle feuillage, un homme courbé sur le sol fauchait silencieusement ou paraissait faucher la luzerne du champ. Un feutre grisâtre, aux bords retroussés, orné d'une longue plume, cachait les traits de son visage ; une chemise à manches bouffantes, un court pantalon serré aux hanches, faisaient ressembler le faucheur aux vieux portraits du temps de la conquête qu'a laissés le peintre espagnol Murillo. La luzerne cachait ses pieds, et on ne pouvait voir si,

comme les personnages de ces portraits, il était chaussé de brodequins de cuir de Cordoue. Tous les voyageurs étaient trop émus, d'ailleurs, pour observer à l'aise cette singulière apparition du faucheur de nuit. La lune faisait reluire entre ses mains les deux lames des grands ciseaux qui s'ouvraient et se refermaient sans bruit; puis, quand une jonchée de luzerne tombait à ses pieds, l'homme semblait fouiller dans sa poche, et de sa main ouverte il décrivait dans le vide de l'air un mystérieux demi-cercle autour de lui ; bientôt après il reprenait ses ciseaux, et l'*alfalfa*, fauchée de nouveau, couvrait la terre à ses pieds.

Le chercheur de traces sembla un moment, aux rayons de la lune, pâlir sous le masque bronzé de son visage ; mais sa narine dilatée et le feu de son œil indiquaient que, si la peur s'emparait de lui, ce n'était pas du moins au détriment de son infatigable sagacité ; ce moment d'apparente hésitation, il l'employait à deviner la nature du faucheur nocturne et la cause qui le faisait agir.

« Jésus ! c'est le faucheur de nuit ! dit la vieille à voix basse.

— Oh ! » dit l'Anglais, qui ne comprenait pas le sens de ces paroles.

Le chercheur de traces secoua la tête et ne répondit rien ; seulement, en faisant signe à ses compagnons de rester immobiles, il se glissa sans bruit de sa selle à terre et jeta la bride de son cheval à Berrendo.

« Qu'allez-vous faire ? lui demanda Luz effrayée.

— Chut ! » reprit-il en lançant un coup d'œil qui prouvait que la vue même d'un être surnaturel ne l'effrayait pas ; et il se courba le long des buissons du chemin, jusqu'au moment où il se trouva en ligne parallèle avec le faucheur. Le chemin était creux, et les

deux plates-formes qui le bordaient de chaque côté étaient précisément à la hauteur de la tête des voyageurs. De cette manière, ils pouvaient voir à peu près tout ce qui se passait sur les talus sans qu'on les aperçût eux-mêmes, en y mettant quelque précaution.

Pendant le temps qu'Andrès s'arrêtait derrière les buissons et les considérait de cet œil à la pénétration duquel rien ne semblait devoir échapper, le faucheur interrompait de nouveau son œuvre pour étendre encore la main au-dessus de l'herbe qu'il abattait. Alors on put l'entendre fredonner à voix basse un sourd et mystérieux refrain dont les paroles étaient inintelligibles, évidemment quelque chanson de l'autre monde. Tout à coup Andrès disparut; en même temps l'ombre et le tronc d'un olivier rendaient le faucheur invisible. La lune n'éclairait plus que le champ d'*alfalfa*, désert et presque entièrement fauché.

L'Anglais, qui n'était pas au courant de la légende, attendait impassible le retour d'Andrès, quand celui-ci revint d'un pas grave et mesuré reprendre la bride de son cheval.

« J'ai eu tort de ne pas emporter ma carabine avec moi ; je saurais à présent du moins à quoi m'en tenir, dit-il.

— A quoi servent les balles contre les fantômes? reprit Berrendo à voix basse. N'avez-vous pas vu comment celui-ci a disparu, malgré toutes vos précautions et votre habileté ?

— Ah ! si j'avais le temps, je saurais bien, fût-ce un esprit de l'air, le suivre à la piste; mais s'arrêter ici serait s'exposer à faire naufrage au port, car tout à l'heure nous allons voir la lune briller sur les clochers de Tehuacan. »

Andrès remonta sur son cheval, et les voyageurs

reprirent leur route d'un pas assez vif pour regagner les moments perdus. Le rastreador gardait le silence et semblait profondément absorbé.

« Vous ne croyez donc pas au faucheur de nuit? reprit Luz en interrompant ses méditations.

— C'est un faucheur de chair et d'os comme nous; les chevaux n'ont montré nul effroi en l'apercevant, comme font, dit-on, les animaux à l'aspect d'un habitant d'un monde différent du nôtre. Mais que faisait-il là?

— Il fauchait, pardieu! reprit Berrendo; il accomplissait son éternelle expiation. N'avez-vous pas remarqué ce chapeau avec cette plume à la mode espagnole d'il y a trois cents ans?

— C'est un rôle joué, vous dis-je, et, quand on joue un rôle quelconque, on cherche toujours à en prendre le costume; mais pourquoi cette comédie? voilà ce que je me demande. Un vrai faucheur indien n'eût pas pris ce chapeau à plumes, quand même il eût choisi cette heure de la nuit; celui-ci a donc intérêt à tromper ou à effrayer quelqu'un, » continuait Andrès; puis, se révoltant avec l'orgueilleuse conscience de sa pénétration contre un obstacle en apparence insurmontable : « Je saurai, s'écria-t-il, ce que faisait cet homme ou ce fantôme! Vous serez d'ici à une heure en sûreté à Tehuacan; j'y serai deux heures après vous. »

Et, sourd aux remontrances des deux femmes et de Berrendo, qui continuaient à voir une apparition surhaturelle dans le faucheur de nuit, Andrès rebroussa chemin au galop, et ne tarda pas à disparaître pour la seconde fois, comme ces chevaliers errants, qui, fiers de prouver leur courage indomptable aux yeux de leur maîtresse, se lançaient sans hésiter dans les plus terribles aventures.

Déjà Berrendo, l'Anglais Robinson et les deux femmes n'étaient plus qu'à une courte distance de Tehuacan ; ils allaient désormais se trouver en sûreté, quand une troupe d'une vingtaine de cavaliers qui sortaient de la ville leur barra le chemin. Le jour allait paraître, et les filets que chaque cavalier portait avec lui indiquaient qu'ils se mettaient en route pour les remplir de fourrage. Telle était en effet leur mission. Le chef du détachement interrogea les voyageurs. Le cheval du dragon espagnol que montait encore l'Anglais confirma aux yeux de l'officier l'exactitude des renseignements que lui donna Berrendo en réponse à ses questions.

Après cette rencontre, la petite caravane ne fut pas longtemps à gagner les premières maisons de Tehuacan, où je la laisserai un instant pour dire qui était le voyageur anglais et le suivre chez le général Teran. William Robinson était propriétaire d'un chargement considérable d'armes à bord d'une goëlette ancrée en deçà de la barre du Goazacoalcos. Décidé à conclure un marché pour le précieux chargement de son navire avec le premier acheteur qu'il rencontrerait, royaliste ou insurgé, l'Anglais était tombé entre les mains d'un commandant espagnol qui avait prêté l'oreille aux propositions d'un arrangement, d'abord au comptant, puis à crédit. Ce commandant enfin avait imaginé une conclusion plus avantageuse encore pour lui : il avait projeté de prendre le chargement d'armes sans le payer. La première clause du marché souriait beaucoup à l'Anglais ; la seconde lui avait causé quelque inquiétude, et enfin il s'était récrié de toutes ses forces contre la troisième. Comme il s'écoulera encore un temps infini avant que la raison du plus fort cesse d'être la meilleure, l'Espagnol avait péremptoirement signifié à l'Anglais qu'il ne recouvrerait sa liberté qu'en lui faisant, par acte authentique,

abandon complet de son chargement. Après lui avoir fait observer qu'il était encore bien heureux de conserver la goëlette qui le portait, le commandant du fort de Villegas avait emprisonné le malencontreux négociant. Celui-ci, dégoûté des royalistes, avait songé à Teran et corrompu ses gardiens, ou plutôt les drôles avaient eu l'air de se laisser corrompre : car, après avoir feint de s'éloigner du fort, comme la somme stipulée pour l'évasion du prisonnier leur avait été payée comptant, ils avaient voulu de nouveau ramener l'Anglais en prison, et ils y auraient réussi sans l'heureuse intervention d'Andrès.

Malgré l'élévation récente de sa fortune, le général Teran n'en était pas moins accessible presque à toute heure de nuit comme de jour. L'Anglais ne prit que le temps de loger son cheval à la posada, de manger un morceau, et, au moment où le clairon sonnait la diane, il se présentait aux portes du palais. Il ne tarda pas à y être introduit, et il se trouva en face d'un jeune homme dont le visage trahissait à la fois la distinction, l'affabilité et la plus vive intelligence. C'était le général indépendant don Manuel de Mier y Teran ; il était assis devant une table chargée de papiers et de cartes géographiques, car le travail de la journée était déjà commencé. Le chef insurgé était alors en fonds, et il accueillit avec joie la proposition de Robinson, qui offrait de lui céder son précieux chargement d'armes. Comme il était, séance tenante, occupé à discuter avec le négociant les clauses de son marché, un grand bruit se fit entendre sur la place, où les premiers rayons du soleil éclairaient deux régiments campés là faute de caserne. Le général s'approcha de la fenêtre pour voir quelle pouvait être la cause de cette rumeur.

« Ah! dit-il, ce sont nos fourrageurs qui reviennent

plus abondamment chargés encore qu'hier; mais que leur veut cet homme?

— Cet homme, Excellence, lui dit l'Anglais, est Andrès Tapia, le chercheur de traces. C'est lui qui m'a vaillamment arraché aux mains des Espagnols, et si, grâce aux armes que je vous fournirai, votre cause finit par triompher, c'est à cet homme que Votre Excellence le devra. »

Andrès gesticulait et parlait avec feu, et des rires répondaient à ses paroles.

« S'il plaisait à Votre Excellence de l'écouter, s'écria Robinson, je suis convaincu qu'elle serait de son avis.

— *A ver* (voyons), » dit le général en donnant l'ordre de lui amener Andrès.

Celui-ci, s'adressant à Teran :

« Plairait-il à *Vueza Ezencia*, dit-il, d'ordonner qu'on brûle au plus vite tout le fourrage que ces soldats viennent d'apporter?

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que nos ennemis se servent de toute espèce d'armes contre nous, et qu'on a profité d'un préjugé accrédité dans toute notre province pour empoisonner des fourrages que l'on dit coupés par le faucheur de nuit, et dont on ne suspecte pas la qualité. Ces fourrages nous coûteront, c'est moi qui le soutiens, les chevaux de tout un régiment. »

Andrès paraissait sûr de son fait. Le général donna donc l'ordre de séquestrer provisoirement les fourrages, assez rares pour n'être pas sacrifiés légèrement, jusqu'à ce qu'on les eût fait goûter par un cheval de rebut; ce qui fut exécuté.

« Ainsi, dit Berrendo à Andrès quand ils se retrouvèrent seuls, ce faucheur de nuit....

— N'était qu'un drôle qui jouait le rôle qu'on lui avait tracé, mais qui n'était pas de force à lutter contre moi.

— Il vous a confessé que ce fourrage était empoisonné?

— Il ne m'en a pas dit un mot; nous n'avons causé que du beau temps et des dernières pluies, répondit Andrès en achevant de débrider son cheval.

— Et cela vous a suffi?

— Parbleu! j'ai deviné la pensée de bien des gens en moins de mots qu'il ne m'en a dit. J'avais pu l'observer quelque temps sans qu'il me vît, et, quand je l'ai accosté, je savais déjà presque à quoi m'en tenir. « L'ami, lui ai-je dit, je suis envoyé en courrier extra-« ordinaire au commandant du fort de Villegas pour un « message de vie ou de mort; mon cheval est rendu de « fatigue, et une botte de cette luzerne que vous me « laisserez prendre lui rendra les forces sans lesquelles « il ne pourrait arriver cette nuit; autrement le fort « sera pris. » Je prévoyais la réponse : le faucheur me dit que mon cheval arriverait encore plus vite s'il mangeait ailleurs, parce que.... parce que la luzerne était verte et humide de la rosée de la nuit. « C'est bien, ré-« pondis-je; j'emporte le chapeau d'un sot. » En disant ces mots, je lui arrachai son chapeau de mascarade, et il n'était pas revenu de sa stupéfaction, que déjà je galopais pour vous rejoindre et vous convaincre que le faucheur de nuit n'est qu'un homme payé pour empoisonner les champs d'*alfalfa* dans le voisinage des postes insurgés. D'ici à une demi-heure, nous irons voir en quel état se trouve le cheval qui a mangé sa ration de luzerne. »

L'événement confirma de tout point l'assertion du chercheur de traces. Le pauvre animal ne tarda pas à

expirer dans les convulsions du poison, et un immense brasier consuma bientôt sur la place la dernière parcelle du fourrage qui, sans l'intervention d'Andrès, eût été si fatal à la cavalerie de Teran.

IV

Le Playa-Vicente.

En arrivant, après mille dangers, à Tehuacan, Andrès et Berrendo s'étaient vainement flattés de continuer en paix la lutte courtoise dont Luz devait être le prix. Moins de huit jours après leur arrivée à Tehuacan, nous les retrouvons chevauchant tous deux, seuls cette fois, à une soixantaine de lieues de là, sur les limites de l'État de Oajaca et de celui de Vera-Cruz.

La saison des pluies avait commencé, et le pays qu'ils traversaient offrait l'aspect le plus triste et le plus étrange. Du *cerro* Rabon, l'un des points les plus élevés de la Sierra-Madre, coulent une quantité considérable de cours d'eau qui ne tardent pas à se réunir en une masse bientôt divisée elle-même en douze fleuves distincts ; le rio de Playa-Vicente occupe un des premiers rangs de ce magnifique faisceau de fleuves. Le lit de ces cours d'eau était devenu trop étroit pour les contenir, et leurs flots débordés avaient transformé le pays en un lac immense aux eaux troubles, au-dessus duquel surgissaient, comme des navires à l'ancre, les clochers des haciendas inondées.

Au milieu d'étroites bandes de terrains noyés, sem-

blables à des chaussées ménagées sur ce grand lac, les chevaux des deux aventuriers n'avançaient qu'avec peine et enfonçaient dans la fange jusqu'au poitrail. A une demi-lieue plus loin, derrière eux, un corps d'armée de quatre cents hommes environ suivait la trace des deux guides : c'était l'expédition commandée par le général Teran en personne pour gagner le Playa-Vicente, puis la barre du fleuve de Goazacoalcos, et prendre livraison du chargement d'armes dont le général avait traité avec Robinson. Les deux batteurs d'estrade, Andrès surtout, laissaient percer sur leur physionomie un air d'abattement mélancolique que justifiaient l'aspect des lieux et les circonstances désastreuses au milieu desquelles ils se trouvaient.

« Plaise à Dieu que mes prévisions ne se réalisent pas, dit Andrès en jetant un regard découragé sur la campagne ravagée par les eaux, et qu'il n'en soit pas de nous comme du cheval de l'Espagnol, qui, pour avoir été trop vivement poussé par son cavalier, ne put arriver au but de son voyage !

— Je le crains aussi, reprit non moins tristement Berrendo.

— Je suis en pays inconnu, continua le chercheur de traces ; je l'ai vainement représenté au général, et cependant, si je me trompais de route, si je laissais quelque ennemi à côté de nous sans déjouer ses tentatives, c'est un déshonneur auquel je ne survivrais pas. Si du moins il avait voulu différer son expédition jusqu'après la saison des pluies !

— C'est de votre faute s'il nous a pris pour guides malgré nous, répliqua Berrendo ; si nous n'étions pas partis la nuit où nous voulions rester dans la cabane de l'Indien, de peur de rencontrer le faucheur de nuit, vous n'auriez pas rendu au général l'éminent service de

sauver une partie de sa cavalerie ; vous ne lui auriez pas rendu le service plus important encore d'empêcher une cargaison d'armes de tomber au pouvoir de l'Espagne. Alors Son Excellence ne se fût pas engouée de votre sagacité ainsi que de votre courage ; partant nous aurions évité.... Mais à ce propos, continua Berrendo, comme si une idée subite venait de le frapper, j'ai certainement quelque mérite aussi ; cependant, comme je n'ai pas été assez heureux pour rendre à Son Excellence le moindre service, pourquoi donc a-t-elle daigné me faire savoir que, s'il me plaisait de vous accompagner, j'étais libre de le faire, et que, si cela me déplaisait, je n'étais pas libre de rester à Tehuacan?

— Ami, repartit gravement le chercheur de traces, votre loyauté se fût effarouchée d'un combat à armes inégales ; rester seul à Tehuacan vous eût fait auprès de la divine Luz la partie trop belle. J'ai voulu égaliser les chances, et c'est grâce à ma sollicitation pressante que vous avez été contraint de m'accompagner dans cette expédition en qualité de second guide.

— Il y a entre nous une merveilleuse sympathie, reprit non moins gravement Berrendo. Sachez que, si je n'eusse pas porté jusqu'aux nues devant le général votre incomparable mérite comme guide, il est plus que probable qu'à l'heure qu'il est vous seriez encore à Tehuacan. »

Après cet échange de confidences, les deux rivaux gardèrent le silence ; mais leurs regards s'étaient croisés et venaient de se lancer un sauvage défi. Ils étaient encore sous l'impression de leurs mutuels aveux, quand ils arrivèrent à un point où la route allait en pente et se dirigeait vers une plaine ou, pour mieux dire, vers un lac fangeux formé par l'inondation. Ce lac emprisonnait une ville tout entière. Le spectacle était bizarre,

et, de l'éminence où ils étaient parvenus, les deux guides n'en perdirent aucun détail.

« C'est singulier, dit Berrendo, j'aurais supposé la ville livrée à la consternation la plus profonde.

— Au contraire, reprit Andrès, la saison des inondations est dans ce pays la saison des fêtes et des plaisirs. »

Une multitude de barques, de canots, de pirogues, fendait en tous sens la surface jaunâtre des eaux. Les cloches des églises sonnaient comme d'habitude, et, à travers leurs portes ouvertes, au milieu de la nef inondée, on apercevait les pirogues entrer, s'arrêter. Par l'une des issues glissait sans bruit un canot, pavoisé de noir, qui conduisait un mort à la dernière demeure ; sur une pirogue aussi pavoisée, mais de flammes et de pavillons de fête, de jeunes filles, la tête couronnée de fleurs, conduisaient en chantant une mariée à l'autel. Du haut des terrasses, où le vent agitait des hamacs suspendus, les habitants restés chez eux échangeaient de joyeux saluts avec ceux dont les embarcations volaient sur les eaux du lac: d'autres, assis à leurs fenêtres, les jambes pendantes au dehors, pêchaient dans la cour et dans les appartements des rez-de-chaussée les poissons qui venaient chercher dans les eaux dormantes un refuge contre les courants impétueux des fleuves débordés. Parfois, au milieu de la bruyante mêlée des canots, apparaissaient les ramures d'un cerf à la nage que les eaux avaient chassé de son fourré; des sangliers effarés fuyaient aussi leurs bauges envahies et levaient leur groin au-dessus des eaux, comme les marsouins qu'on voit fendre la surface de l'Océan. En un mot, les habitudes de la nature semblaient extrêmement bouleversées.

Les deux guides durent faire un long détour pour

éviter cette plaine noyée; heureusement Andrès put obtenir de quelques Indiens, qui glissaient à l'aide de larges patins de bois sur ces terrains fangeux, quelques vagues renseignements sur le chemin à suivre pour gagner le Playa-Vicente. Il était néanmoins fort difficile de marcher à coup sûr et même d'avancer sur ces terrains noyés : les routes, les sentiers, tout était confondu. Andrès lui-même, comme le limier dont la rosée ou l'extrême sécheresse paralyse l'odorat, ne savait quelle direction suivre. Il en était de même de la colonne de cavalerie qui se traînait péniblement sur les pas des guides. Ceux qui marchaient en tête trouvaient encore sous les pieds de leurs chevaux un terrain assez solide; mais le sol, pétri, labouré par eux, n'offrait plus à ceux qui venaient ensuite que des mares fangeuses où le cheval et le cavalier se traînaient péniblement et souvent restaient embourbés. D'après les renseignements que le chercheur de traces avait recueillis, on devait prendre la direction de l'est; mais des marais impraticables empêchaient de suivre la direction indiquée : il fallut presque rebrousser chemin, et les hommes se décourageaient. Berrendo chevauchait en silence à côté du chercheur de traces, qui s'avançait, sombre et résigné, prêtant l'oreille au sourd et imposant murmure des eaux lointaines, dont un rideau d'arbres cachait la vue.

« Nous sommes près d'un fleuve, dit-il, c'est un fait évident pour un enfant même; mais quel est ce fleuve? c'est ce qu'il faut aller reconnaître tous deux. Venez avec moi, j'ai besoin de votre aide, car on dirait que Dieu m'a tout à coup retiré cette sagacité dont j'étais peut-être trop orgueilleux. »

Les deux guides attteignirent bientôt le lit du fleuve annoncé; mais le détour qu'il avait fallu faire ne leur

permettait pas de décider si ce fleuve était le Playa-Vicente ou le Rio-Blanco. Berrendo prétendait que ce devait être le premier ; Andrès soutenait que c'était le second. Que ce fût l'un ou l'autre, il était urgent de chercher un passage. Le fleuve coulait profondément encaissé daus un lit de rochers si élevés, que ses eaux paraissaient noires et ténébreuses en dépit du soleil ; c'était comme un canal dont les berges, réparées par une distance de quarante pieds environ, formaient, de chaque côté, de gigantesques murailles à pic. Les bords du fleuve étaient envahis par une végétation puissante et semblaient complétement déserts. Des arbres majestueux poussaient de distance en distance sur la terre qui couvrait le roc; cachés sous leur vert feuillage, ou balancés sur les lianes que le vent agitait, des milliers d'oiseaux mêlaient leurs chants à la voix mugissante du fleuve, et les bois voisins renvoyaient d'harmonieux échos avec la senteur amère des lauriers-roses.

« Vous voyez, dit Andrès, que ce fleuve ne peut être le Playa-Vicente, car rien ici ne révèle la présence de l'homme.

— En tout cas, répondit Berrendo, avant de pousser une reconnaissance plus loin, il sera prudent de nous faire soutenir par quelques hommes de ma compagnie que je vais aller chercher.

— Allez, et pendant ce temps je me mettrai en quête d'un passage, » répondit Andrès.

Berrendo fut quelque temps à revenir à l'endroit où il avait laissé son compagnon. Il avait amené avec lui six cavaliers des moins fatigués et six pionniers armés de leurs haches. Le chercheur de traces n'était plus là; mais Berrendo entendit sa voix à quelque distance et l'eut bientôt rejoint : c'était à un endroit où les rochers

des rives s'avançaient au-dessus du fleuve de manière à se rapprocher, non par la base, mais par le sommet, d'une vingtaine de pieds. Les Jarochos ou les Indiens avaient jeté, d'une rive à l'autre, une de ces ponts de bois comme on en trouve souvent au Mexique. Les lianes qui pendaient aux arbres servaient d'étrier à des planches liées bout à bout avec des lanières de peau, et formaient au-dessus du fleuve un pont sur lequel deux hommes pouvaient à peine marcher de front, un pont mobile comme les lianes qui le suspendaient, mais d'une solidité à supporter le passage d'une artillerie de léger calibre; le corps d'expédition en avait déjà traversé de semblables sans accident.

« C'est bien, Andrès, dit Berrendo; mais pour aujourd'hui, nos hommes n'iront pas plus loin; leurs chevaux sont aussi harassés qu'eux, et je viens d'apprendre que le général a réuni un conseil de guerre pour examiner s'il était prudent de s'engager plus loin, sur vos travers, dans ce labyrinthe de forêts et de terrains noyés.

— Le général n'a donc plus confiance en moi? s'écria Andrès avec vivacité.

— Je ne dis pas cela; mais on prétend que votre sagacité est en défaut, puisque vous soutenez que ce fleuve n'est pas le Playa-Vicente. Quant à votre loyauté, personne ne la met en doute.

— On a raison, reprit le chercheur de traces d'un ton sombre; car je saurais mourir au besoin pour qu'on n'en pût douter. »

Laissant les douze hommes d'escorte les attendre près du pont, le chercheur de traces et Berrendo le traversèrent pour aller reconnaître les lieux. Les troupes en effet étaient si découragées, si fatiguées d'une marche au milieu de terrains fangeux, qu'une attaque subite

aurait été la perte de l'expédition. Du côté opposé du fleuve, c'était le même silence, la même solitude que sur l'autre rive. Pendant plus d'une heure, les deux guides battirent les bois, les plaines et les clairières ; les seules traces qu'ils purent y trouver furent celles des ânes que les Indiens amènent avec eux pour charger le bois mort qu'ils vendent dans les villages, et les seuls êtres vivants qu'ils rencontrèrent dans cette solitude furent précisément un Indien et sa femme, qui poussaient devant eux une demi-douzaine de bêtes chargées des branchages qu'ils avaient ramassés.

« Holà! José[1], cria Berrendo à l'Indien, est-il vrai que le fleuve qui coule près d'ici est le Rio-Blanco? »

L'Indien sourit comme un homme qui voit le piége qu'on veut lui tendre, et ne répondit rien.

« Me répondras-tu, animal sans raison?

— Votre Seigneurie sait bien, répliqua enfin l'Indien, que le Rio-Blanco est à plus de six lieues d'ici, et que cette rivière est le Playa-Vicente. »

Andrès sembla frappé au cœur. Pour la première fois de sa vie, l'infaillible chercheur de traces venait de se tromper; mais il accueillit la preuve de son erreur avec le même silence sombre et résigné qu'il avait à peine rompu depuis le moment où Berrendo lui avait dit qu'on avait perdu confiance dans son habileté.

« Retournons au camp, dit-il ; j'ai hâte de prier le général de chercher un guide plus heureux ou plus habile que moi.

— Il n'en trouvera pas un plus loyal! s'écria Berrendo.

— C'est possible ; mais la loyauté ne doit pas être la

1. Nom qu'au Mexique on donne à tout Indien.

seule vertu d'un guide. Heureusement du moins que l'erreur que j'ai commise n'a pu laisser sur mes intentions le plus léger nuage, car le danger est loin de nous. »

En ce moment même, l'événement vint encore une fois démentir Andrès, et le bruit d'une fusillade frappa les oreilles des deux guides; le chercheur de traces pâlit, et, comme Berrendo allait s'élancer dans la direction des coups de fusil, il saisit fortement son bras pour empêcher que le moindre craquement du sol sous ses pas ne mît en défaut la sûreté de son ouïe.

« C'est au pont de lianes qu'on se bat! s'écria-t-il; Berrendo, vous me sauverez du reproche de trahison, je vous en supplie au nom de votre mère. »

Puis Andrès arma sa carabine, et se mit à courir à toutes jambes avec tant de vélocité, que Berrendo avait peine à le suivre. Il leur fallut quelques minutes de cette course rapide pour gagner l'endroit où l'engagement avait lieu. Par une heureuse inspiration, les douze hommes qu'ils avaient laissés à la garde du pont l'avaient traversé, et ils soutenaient à quelque distance de là, sur la rive opposée, un combat inégal contre une vingtaine d'éclaireurs de l'avant-garde du commandant espagnol Topete. Plus tard on apprit que ce commandant marchait avec sept cents hommes pour surprendre l'expédition : plusieurs cadavres jonchaient déjà le sol, et les soldats mexicains battaient en retraite vers le pont, lorsque les deux guides purent, en suivant de près le bord de l'eau, se glisser parmi eux. Encouragés par leur présence, les hommes tinrent bon sans reculer ; mais tout à coup ils virent s'avancer à peu de distance la tête d'une nombreuse colonne espagnole,

« C'est ici que nous devons mourir, dit aussitôt An-

drès à Berrendo, pour moi du moins. Si le pont est forcé, c'en est fait de Teran et de mon honneur ; ordonnez la retraite.

Berrendo fit ce que désirait le chercheur de traces, sans se rendre compte de son intention.

« Au pont, au pont ! » s'écria-t-il.

Les hommes obéirent, et tous se trouvèrent bientôt sur le pont mobile à la suite les uns des autres, présentant le rempart de leurs corps pour arrêter l'ennemi.

Un petit nombre d'Espagnols seulement avaient pu parvenir à s'établir à la tête du pont, qui tremblait sous la lutte. Andrès saisit alors la hache de l'un des soldats, et Berrendo vit, mais trop tard pour pouvoir s'y opposer, quelle était l'intention d'Andrès en disant que c'était là qu'ils devaient mourir. Au lieu de se servir de sa hache pour frapper les assaillants, il attaquait avec fureur les lianes qui soutenaient le plancher du pont. Heureusement l'élasticité de ces lianes tordues faisait rebondir la hache, dont le tranchant ne pouvait les entamer. Berrendo voulut s'opposer aux efforts du chercheur de traces ; mais il fut au même instant obligé de disputer sa vie à un soldat espagnol, et ne put songer qu'à sa défense personnelle. Libre de ses mouvements, Andrès attaqua le pont d'un autre côté. Sa hache tranchait les courroies de cuir qui liaient bout à bout le plancher mobile, et Berrendo sentit que le pont allait manquer sous ses pas. Il venait, dans un effort désespéré, de se débarrasser de son antagoniste, et il cria à Andrès de ne pas le sacrifier avec lui : il n'était plus temps. Un dernier coup de hache venait de trancher le dernier lien qui tenait les planches réunies. Une trappe s'ouvrit aussitôt, par laquelle amis et ennemis tombèrent d'une hauteur de trente pieds dans les eaux téné-

breuses du Playa-Vicente. Berrendo seul garda assez de sang-froid pour saisir fortement une des lianes qui flottaient au-dessus du fleuve et s'y retenir. Suspendu entre l'eau et le ciel, sans espoir de secours, il passa ainsi quelques secondes dans une terrible angoisse ; puis, frappé d'une balle qu'on lui lança de l'autre bord et qui lui brisa l'épaule, Berrendo lâcha la liane à laquelle il était accroché. Quand, tout blessé qu'il était, il revint à la surface du fleuve au fond duquel il avait plongé, il essaya de distinguer ce qui se passait autour de lui. Tout était silencieux et morne; les eaux, assombries par la voûte des rochers, coulaient tranquillement le long des berges à pic, qui ne lui offraient aucune surface pour y prendre pied. Il nagea néanmoins, en suivant le fil de l'eau jusqu'au moment où, désormais incapable de lutter pour conserver sa vie, il se sentit englouti de nouveau dans le fleuve. Le sentiment de sa conservation ne l'abandonna cependant pas complétement, et il ne tarda pas à s'apercevoir que ses derniers et instinctifs efforts venaient de le faire aborder sur une des rives. Alors il perdit complétement connaissance.

Des heures entières s'écoulèrent sans que Berrendo reprît ses sens. Avec le déclin du jour, des voix jusqu'alors muettes commencèrent à s'élever dans les bois d'alentour ; les bruits du soir succédaient au silence des heures brûlantes du jour, et le cœur de Berrendo recommençait à battre en même temps que ces déserts inanimés recommençaient à vivre. Enfin, au crépuscule, l'aventurier rouvrit les yeux, et la sensation d'une cuisante douleur lui apprit qu'il vivait encore. Il s'aperçut alors qu'il était couché sur une plage sablonneuse qui se déroulait comme un mince ruban le long de la base des rochers. A peu de distance de lui, deux cadavres étaient échoués sur le sable. Tout à coup un de ces

corps, qui semblaient inertes, fit un mouvement et poussa un cri déchirant, horrible, qui fut répété par mille échos. Berrendo crut reconnaître la voix du chercheur de traces.

« Est-ce vous, Andrès ? s'écria-t-il pendant que ce cri retentissait encore au fond de son cœur.

— Ah ! c'est vous, Luciano. Dieu soit béni ! reprit Andrès; venez, que je sente votre main. »

Berrendo s'approcha comme il put, tandis que les bras d'Andrès s'étendaient comme s'il eût cherché à étreindre quelque objet invisible.

« Ne me voyez-vous donc pas ? » s'écria Berrendo.

Et, avant qu'Andrès eût pu lui répondre, il remarqua qu'une blessure sanglante s'ouvrait à la place de l'œil unique du chercheur de traces : le malheureux était complétement aveugle.

« Je ne verrai plus la lumière du jour, ni Luz qui m'aimait, ni rien de ce qu'a créé la main de Dieu, reprit Andrès d'une voix brisée par la douleur; mais heureusement, ajouta-t-il, Dieu vous a envoyé vers moi. »

D'étranges idées commençaient à traverser le cerveau de Berrendo. Le nom de Luz, prononcé par Andrès, venait de lui rappeler à la fois sa belle maîtresse et son rival, et il y avait au fond de son cœur un mélange de joie, de compassion et d'horreur.

« Je vous ramènerai au camp, dit-il ; les soins ne vous manqueront pas, et peut-être tout espoir n'est-il pas perdu. »

Le malheureux Andrès tourna vers Berrendo son visage défiguré par la pointe du poignard. « Oh ! Luciano, s'écria-t-il, ce n'est pas pour me ramener au camp que j'ai compté sur vous. Je compte sur votre poignard pour me délivrer du poids de la vie. Tuez-moi, Luciano, tuez-moi, par pitié !

— Jamais ! jamais ! » reprit Berrendo ; mais Andrès renouvela ses instances d'une voix plus suppliante, et Berrendo sentit que la lutte contre cette suprême volonté d'un mourant devenait impossible ; au moment même où il se refusait encore par la parole à exaucer les prières du chercheur de traces, son bras portait convulsivement deux coups de poignard dans le cœur d'Andrès. Celui-ci expira sans prononcer un seul mot, mais en remerciant Berrendo par un dernier sourire.

Le lendemain, Berrendo put regagner le camp du général Teran, et il suivit les débris du corps d'expédition dans leur mouvement de retraite vers Tehuacan. Arrivé dans cette ville, il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre à Luz la mort d'Andrès ; il osa même se vanter de l'horrible service qu'il lui avait rendu. Les malédictions que la jeune fille appela sur sa tête, les larmes amères qu'elle versa, lui apprirent ce qu'il aurait dû deviner plus tôt : que Luz ne l'avait jamais aimé.

« Sacrifiez-vous donc pour vos amis ! se dit Berrendo en quittant Tehuacan. Il ne me reste plus qu'à me faire moine dans quelque couvent. »

Berrendo toutefois ne donna pas suite à cette pieuse résolution, et, au lieu d'entrer au couvent, il se mit au service du terrible Gomez *el Capador*. Il prit part aux principales expéditions de ce chef impitoyable, dont il était le digne soldat, et quand la paix succéda aux luttes contre l'Espagne, échangeant la vie du guerrillero contre celle du chasseur, il vint partager dans les bois de San-Blas les fatigues des hommes qui en parcourent incessamment les vastes solitudes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Le capitaine Ruperto Castaños 1
I. Le pont de Calderon..... 1
II. Guadalajara 20
III. Albino le contrebandier 35
Les sept Norias de Bajan..... 57
Le soldat Cureño..... 99
I. El voladero 105
II. L'hacienda de San-Eustaquio 121
Cristino Vergara..... 135
Le Rastreador..... 173
I. Luz la Cigarrera..... 173
II. La caverne de Púcuaro..... 186
III. Le faucheur de nuit 196
IV. La Playa-Vicente..... 211

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00984 8595